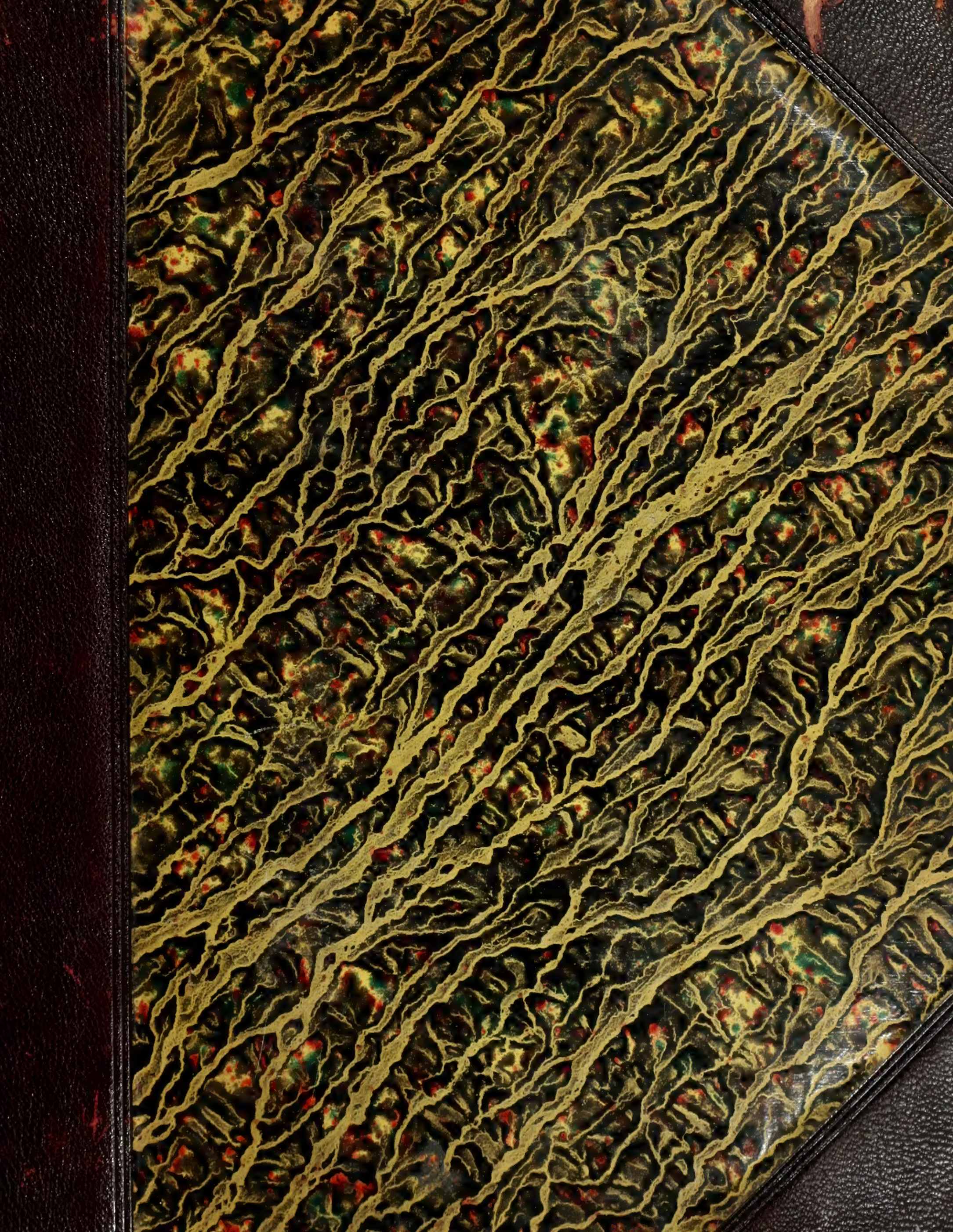


HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

TOME SEPTIÈME.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE,

OU

ANNALES DE CET EMPIRE;

TRADUITES DU TONG-KIEN-KANG-MOU,

PAR le feu Père JOSEPH-ANNE-MARIE DE MOYRIAC DE MAILLA, Jésuite François, Missionnaire à Pékin:

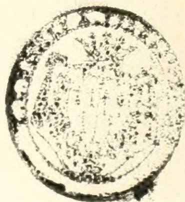
Publiées par M. l'Abbé GROSIER;

Et dirigées par M. LE ROUX DES HAUTESRAYES, *Conseiller-Lecteur du Roi, Professeur d'Arabe au Collége Royal de France, Interprête de Sa Majesté pour les Langues Orientales.*

OUVRAGE enrichi de Figures & de nouvelles Cartes Géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur *KANG-HI*, & gravées pour la première fois.

TOME SEPTIÈME.



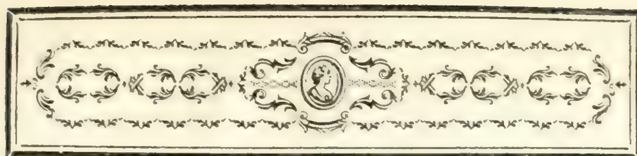


A PARIS,

Chez PH.-D. PIERRES, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques.
CLOUSIER, Imprimeur de la Faculté de Théologie, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.



SUITE DES NOMS

De Messieurs les SOUSCRIPTEURS, par ordre Alphabétique.

A.

M. ABEILLE, Inſpecteur-Général & Secrétaire-Général du Commerce.

B.

M. BARROIS, l'aîné, Libraire à Paris, *pour un nouvel Exemplaire.*

M. BLAIZOT, Libraire à Verſailles, *pour un nouvel Exemplaire.*

Le Reverend Père BONHOMME, Religieux Cordelier.

M. de BORY, Chevalier de Saint-Louis, Commandant du Château de Pierre-Scize, à Lyon.

M. BOUDET, Imprimeur-Libraire à Paris.

M. de BRIANDAS, Chanoine-Chantre du Chapitre de Saint-Paul, à Lyon.

C.

M. de CAZE, Receveur-Général des Fermes du Roi, à Lyon.

M. de CHAPONAY de VENISSIEUX, à Cremieu en Dauphiné.

M. l'Abbé du CHATEL.

M. CLOUSIER, Imprimeur, *pour trente-deux nouveaux Exemplaires.*

M. le Comte de CONZIE de CHARMETTES, à Chambery.

D.

M. DESAUGES, Libraire à Paris.

M. DURAND, neveu, Libraire à Paris, *pour un nouvel Exemplaire.*

F.

M. FRANTIN, Imprimeur-Libraire à Dijon.

G.

M. le GRAS, Libraire à Paris, *pour deux nouveaux Exemplaires.*

M. le Marquis de GROLLIER, à Lyon.

M. GROUT, Libraire à Bayeux.

H.

M. HILAIRE, Libraire à Paris, *pour neuf nouveaux Exemplaires.*

L.

M. L. G. LABOTTIERE, Imprimeur-Libraire à Bordeaux, *pour un nouvel Exemplaire.*

M.

M. le Garde des Sceaux de MACHAULT.

M. MAURICE, l'aîné, Négociant, à Lyon.

M. l'Abbé le MERCIER, Bibliothécaire de MM. les Docteurs de Sorbonne.

O.

M. ONFROY, Libraire à Paris.

P.

M. PAGNON d'YJONVAL, Secrétaire du Roi.

MM. PÉRISSE, Libraires à Lyon, *pour trois nouveaux Exemplaires.*

M. PIERRES, Imprimeur, *pour vingt-ſix nouveaux Exemplaires.*

M. le Marquis de PRIÉ, à Turin.

R.

M. RAST, ancien Echevin, à Lyon.

MM. REYCENDS, frères, Libraires à Turin, *pour un nouvel Exemplaire.*

M. le ROY, Imprimeur-Libraire à Caën, *pour deux Exemplaires.*

S.

M. Le Baron de SANDRINI, à Lyon.

M. de SARON, Président au Parlement de Paris.

M. SAVOYE, Libraire à Paris, *pour un nouvel Exemplaire.*

M. le Comte de SCARNAFIS.

Madame la Comtesse de SIRUELLA.

V.

M. de VARAX de GAGE, Chevalier de Saint-Louis, à Lyon.

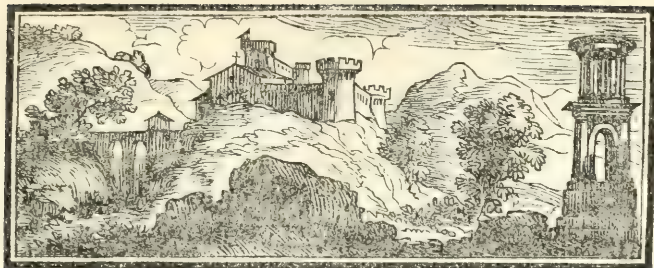
M. l'Abbé VICTOR, Conseiller Intime de S. A. Électorale de Saxe, & son ancien Gouverneur, à Chambery.

Y.

M. le Duc del YNFANTADO, Grand d'Espagne de la premiere Classe, & Grand-Croix de l'Ordre Royal de Charles III, &c.

Fin de la Liste des Souscripteurs.

HISTOIRE



HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

SUITE DE LA XIIIe DYNASTIE.

Les TANG.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 883. *Tchao-tsong.*

TCHAO-TSONG étoit bienfait de corps & d'une physionomie heureuse; il avoit l'esprit mûr & solide, s'appliquant à la lecture des livres & aimant à s'instruire. Ce prince voyant que le gouvernement avoit beaucoup déchu, sur-tout sous le règne de Hi-tsong, auquel il succédoit, prit la résolution de le rétablir. Il témoigna à ses grands bien plus d'estime que ses prédécesseurs, en choisissant parmi eux des gens éclairés, propres à le seconder; mais le mal étoit trop invétéré pour venir

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
888.
Tchao-tſong.

à bout de le détruire, & l'eſprit d'indépendance dans la plupart des gouverneurs des provinces, joint à l'animoſité qu'ils avoient les uns contre les autres, rendoit preſque impoſſible l'exécution de ce grand deſſein.

Li-han-tchi, réfugié auprès de Li-ké-yong, l'engagea dans ſa querelle, & obtint de lui un ſecours de ſept mille chevaux, ſous les ordres de Kang-kiun-li & de Li-tſun-hiao, avec lequel il tenta de reprendre Ho-yang, dont il avoit été chaſſé. Tchang-tſiuen-y ſe diſpoſa à le bien recevoir & voulut lui-même commander dans la ville. Tchu-ouen, ennemi declaré de Li-ké-yong, lui envoya quelques dixaines de mille hommes d'élite, ſous la conduite de Ting-hoei, qui rencontrèrent, près de Ho-yang, Li-tſun-hiao avec un détachement de l'armée de Li-han-tchi & le défirent entiérement. Kang-kiun-li, affoibli par la défaite de ſon collègue & déſeſpérant de reprendre Ho-yang, retourna ſur ſes pas, ayant perdu une partie de ſon monde.

Après cet avantage, en apparence peu conſidérable, Tchu-ouen jugea cependant qu'il n'avoit rien à craindre du côté de l'oueſt, & il entreprit de détruire entiérement le rebelle Tſin-tſong-kiuen. Il leva une nombreuſe armée, avec laquelle il le battit, & diviſant enſuite ſes troupes en vingt-huit corps, il l'enferma de tous côtés.

Chi[illegible]-tſong, gouverneur de Tſaï-tchéou pour Tſin-tſong-kiuen, le voyant perdu ſans reſſource, de concert avec les officiers, ſe ſaiſit de lui & le livra à Tchu-ouen, en ſe ſoumettant avec ſes troupes & tout ſon diſtrict. Ce chef des rebelles fut conduit à la cour, où il ſubit la mort ſuivant la rigueur des loix.

Sun-ju, qui s'étoit emparé de Kao-yeou, après avoir abandonné le parti de Tſin-tſong-kiuen, craignant qu'il n'entreprît

de l'en chasser, avoit cherché à se mettre en état de lui résister. Tsin-yen & Pi-ssé-to, qui s'étoient donnés à lui pour se venger de Yang-hing-mi, l'excitèrent à se rendre maître de Kouang-ling, où il surprit Yang-hing-mi, qui lui céda cette place & se retira à Liu-tchéou.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 888. *Tchao-tsong.*

Yuen-si ne le croyant point en sûreté dans cette ville, & craignant que Sun-ju ne l'y vînt attaquer, lui conseilla de s'emparer de Siuen-tchéou (1), dont Tchao-hong étoit gouverneur: il lui fit voir la facilité de cette conquête, en s'appuyant du secours de Sun touan, gouverneur de Ho-tchéou, & de Tchang-hiong, gouverneur de Chang-yuen (2), qu'il inviteroit à venir le joindre au-delà du Kiang, vis-à-vis de la montagne Tong-koan (3).

Yang-hing-mi fit ses préparatifs pour cette expédition, & augmenta même ses troupes, en cas que les deux gouverneurs de Ho-tchéou & de Chang-yuen lui manquassent. Après avoir passé le Kiang à Tong-koan, il s'avança du côté de Siuen-tchéou, où il rencontra Sou-tang, lieutenant de Tchao-hong, qui voulut lui disputer le passage : il le battit, & fut ensuite assiéger Siuen-tchéou, où il trouva plus de résistance qu'il ne croyoit. Tchao-hong se défendit fort bien, & ce ne fut qu'après plus de sept mois de siége que la place, réduite depuis plusieurs jours à ne manger que de la chair humaine, fut emportée de force : Tchao-hong fut fait prisonnier.

889.

Tchu-ouen, sensible à sa disgrace & craignant que Yang-hing-mi ne traitât son prisonnier avec la dernière rigueur, l'envoya redemander par un de ses officiers; mais Yuen-si conseilla

(1) Ning-koué-fou du Kiang-nan.

(2) Kiang-ning-fou du Kiang-nan.

(3) A dix *ly* au sud de Tong-ling-hien de Tchin-tchéou-fou du Kiang-nan.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
889.
Tchao-tsong.

de lui faire couper la tête & de l'envoyer à Tchu-ouen : ce qui fut exécuté ſur le champ.

L'empereur, avant que de monter ſur le trône, n'aimoit point les eunuques, perſuadé qu'ils étoient la principale cauſe des déſordres du gouvernement & des troubles de l'empire ; les grands eſpéroient qu'il y apporteroit quelque remède : cependant depuis qu'il étoit ſur le trône, l'eunuque Yang-fou-kong, ſe prévalant de ce qu'il l'avoit fait préférer à ſon aîné, n'en étoit devenu que plus inſolent & plus hardi.

Ce prince s'entretenant avec ſes miniſtres ſur l'agitation où ſe trouvoit la Chine, traitoit les gouverneurs des provinces de rebelles, qui ne cherchoient qu'à démembrer l'empire. Kong-oueï lui répondit que ceux qui étoient à ſes côtés ne penſant qu'à s'élever ſur les ruines de ſon auguſte famille, il ne devoit pas être ſurpris de voir les mandarins des provinces imiter cet exemple. L'empereur, changeant de couleur, lui demanda ceux qu'il entendoit déſigner : Kong-oueï lui montra Yang-fou-kong, placé à ſon ordinaire près de la porte de la ſalle pour écouter, & lui dit qu'un ſujet qui affectoit d'adopter pour fils des gens de mérite, & de leur faire avoir le commandement des troupes ou des gouvernemens, devoit à juſte titre être ſoupçonné de méditer une révolte.

Yang-fou-kong dit, pour ſe diſculper, que s'il cherchoit à s'attacher les commandans des troupes en les adoptant, c'étoit afin de les exciter à bien ſervir leur prince & à prendre ſes intérêts. Si cela étoit, lui répartit l'empereur, vous leur euſſiez donné le nom de ma famille, au lieu du vôtre. L'eunuque, embaraſſé de l'objection, garda le ſilence.

Quoique l'empereur eût conçu le deſſein de ſe défaire de ces intrigans, il n'oſa cependant encore rien entreprendre

contre eux, & se contenta de travailler à gagner quelques-uns de ceux que l'eunuque Yang-fou-kong avoit adoptés pour ses fils; il leur fit prendre le nom de la famille impériale, & les combla de tant de bienfaits, qu'ils ne pouvoient, sans la plus noire ingratitude, l'abandonner. Comme il savoit que Kong-oueï & Tchang-siun étoient mal dans leur esprit, il entretint cette mésintelligence en donnant à Tchang-siun une confiance dont il se repentit.

Tchang-siun devoit sa fortune à l'eunuque Yang-fou-kong; mais voyant sa faveur décliner, il le méprisa. L'empereur qui s'apperçut du refroidissement de Tchang-siun pour l'eunuque, le mit au nombre de ses ministres, & le louoit souvent, en le comparant à Sieï-ngan de la dynastie des *Tçin* & à Peï-tou de celle des *Tang*.

Li-ké-yong apprenant que Tchang-siun avoit été fait ministre, dit que l'empereur l'avoit sans doute choisi sur sa réputation; mais qu'il connoîtroit dans la suite que c'étoit un homme dangereux & capable de détruire tout le bien que son maître voudroit faire. Ces paroles rapportées à Tchang-siun le piquèrent au vif.

Après avoir chassé Hé-lien-to de la cour orientale, Li-ké-yong fut assiéger Yun-tchéou. Li-kouang-oueï, gouverneur de Lou-long, accourut à son secours avec trente mille hommes & obligea Li-ké-yong de se retirer. Hé-liento & Li-kouang-oueï écrivirent en cour pour obtenir la permission de lui faire la guerre : de son côté Tchu-ouen sollicitoit la même permission, & demandoit qu'on envoyât un généralissime pour commander toutes les troupes.

Le ministre Tchang-siun, qui en vouloit à Li-ké-yong, conseilla à l'empereur de mettre sur pied une puissante armée pour

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
890.
Tchao-tsong.

détruire Li-ké-yong & empêcher les gouverneurs de résister à ses ordres. TCHAO-TSONG fit venir aux environs de Tchang-ngan cent mille hommes, ensuite de quoi, dans un conseil extraordinaire composé de tous les mandarins depuis le quatrième degré en haut, il mit en délibération la guerre contre Li-ké-yong. La plus grande partie des voix se réunit pour la désapprouver ; mais Tchang-siun, qui avoit autant à cœur d'abattre Yang-fou-kong que Li-ké-yong, insista pour qu'elle se fît, & dit que si le feu empereur avoit été obligé de quitter la cour, c'étoient les *Cha-to* qui avoient suscité la guerre qui l'y avoit contraint : aujourd'hui que les grands des deux côtés du Hoang-ho demandoient la permission de leur faire la guerre, jamais conjoncture ne seroit plus favorable, & que si on vouloit lui donner le commandement de l'armée, il répondoit de la terminer dans l'espace de quelques mois.

Kong-oueï, son collègue dans le ministère, appuya son sentiment ; mais Yang-fou-kong le combattit, & dit que si les gouverneurs des provinces étoient alors peu soumis, on ne devoit l'attribuer qu'à la mauvaise administration, & qu'il ne falloit pas recommencer les troubles, puisque la famille impériale étoit en paix, & que personne ne se déclaroit contre elle.

L'empereur ajouta qu'on devoit à Li-ké-yong le rétablissement de la cour, & que si après un si grand service il lui déclaroit la guerre, il s'exposeroit à être blâmé de tout le monde, sur-tout n'ayant aucun sujet de se plaindre de sa fidélité. Kong-oueï traita l'action de Li-ké-yong de service passager, & dit que celui que Tchang-siun vouloit lui rendre assureroit le trône à son auguste famille. L'empereur voyant ses deux ministres du même sentiment, consentit malgré lui à la guerre, en leur disant que si elle réussissoit, il leur en laissoit toute la gloire ;

De l'Ere Chrétienne. [illegible] 890. *Tchao-tsong.*

mais que si le succès étoit malheureux, il ne falloit pas en rejetter la honte sur lui : il nomma Tchang-siun général, & lui donna Sun-kouei pour lieutenant.

Tchang-siun, sur le point de partir de Tchang-ngan, dit à l'empereur, en prenant ses ordres : « Je pars pour aller détruire » vos ennemis du dehors, après quoi je viendrai exterminer » ceux du dedans ».

Yang-fou-kong ayant entendu ces menaces, les prit pour lui, & voulut accompagner Tchang-siun jusqu'à Tchang-lo-po, à douze *ly* de Tchang-ngan, où, suivant l'usage entre amis, il avoit fait préparer une collation : l'eunuque lui présenta une coupe remplie de vin, mais quelques instances qu'il lui fît, il ne put jamais l'engager à la recevoir. Yang-fou-kong le regardant alors avec un souris moqueur, lui demanda s'il croyoit figurer beaucoup à son retour. « Oui, lui répondit Tchang-» siun ; après avoir pacifié l'empire, vous verrez que je sais » faire figure ». Ces paroles aigrirent encore davantage l'eunuque contre lui.

A la septième lune, l'armée impériale arrivée à Yn-ti-koan (1) s'empara de ce passage difficile ; Li-ké-yong assiégeoit alors Lou-tchéou (2), qui s'étoit révoltée & s'étoit donnée à Tchu-ouen. Ce dernier détacha mille chevaux sous la conduite de Ko-tsong-tchéou, avec ordre de forcer, pendant la nuit, un quartier des assiégeans & de se jetter dans la place dont il demanda en même-temps à la cour le gouvernement pour Sun-kouei.

Tchang-siun craignant que cette demande ne fût une ruse

(1) A vingt *ly* au sud de Ling-ché-hien de Ping-yang-fou du Chan-si.

(2) Lou-ngan-fou du Chan-si.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 890. *Tchao-tsong.*

de la part de Tchu-ouen, pour l'empêcher de s'en rendre maître, y envoya Sun-kouei avec deux mille hommes au commencement de la huitième lune.

Li-tsun-hiao qui commandoit les troupes de Li-ké-yong devant Lou-tchéou, mit en embuscade trois cens hommes de cavalerie dans une gorge à l'ouest de Tchang-tsé, par où Sun-koueï devoit passer : il le fit prisonnier ainsi que Han-koué-fan & les envoya à Li-ké-yong.

Li-ké-yong offrit à Sun-koueï de lui donner la première place après lui dans le gouvernement du Ho-tong, s'il vouloit entrer dans son parti. « Je suis, lui répondit Sun-koueï, un » des grands de la première classe à la cour de l'empereur ; j'ai » été assez mal-adroit pour me laisser prendre, & je dois mou» rir : pourrois-je d'ailleurs me résoudre à servir un gouver» neur de province » ? Li-ké-yong, piqué de sa réponse, le fit mourir sur le champ.

Lorsque Tchu-ouen envoya Ko-tsong-tchéou au secours de Lou-tchéou, il fit en même temps partir un autre détachement considérable pour faire le siége de Tçé-tchéou, où Li-han-tchi commandoit au nom de Li-ké-yong. Les assiégeans qui regardoient la perte de Li-ké-yong comme assurée, crioient sans cesse à Li-han-tchi : « A quoi pensez-vous de suivre le » parti de Li-ké-yong ? Tchang-siun assiége actuellement Taï-» yuen ; Ko-tsong-tchéou a fait lever le siége de Loù-tchéou ; » les *Cha-to* se cachent de peur de recevoir quelques blessures ; » comment espérez-vous échapper à une mort certaine » ?

Quelque temps après Li-tsun-hiao parut devant leur camp avec cinq cens cavaliers, tous gens d'élite & vieux soldats qui avoient été témoins de l'insulte faite à Li-han-tchi ; ils leur crièrent : « Nous sommes tous *Cha-to*, qui venons ici chercher quelques

» quelques blessures; nous prétendons nous rassasier de votre » chair, mais de la meilleure; amenez-nous les plus gras & les » mieux nourris ».

Teng-ki-yun, se laissant emporter à son ardeur, sortit des lignes avec une troupe de braves, & se comportant plutôt en soldat courageux qu'en capitaine prudent, il s'avança si fort qu'il fut fait prisonnier dès le commencement de l'action; ses soldats vivement poursuivis par Li-tsun-hiao jusque dans leur camp, y portèrent le désordre. Li-tsun-hiao, quoique inférieur en nombre, les fit charger, tandis que Li-han-tchi les attaquoit d'un autre côté : la plus grande partie resta sur la place. Ko-tsong-tchéou ne fut pas plus heureux à Lou-tchéou; il fut battu par Kang-kiun-li & contraint de se retirer fort maltraité. Tchu-ouen, campé à Ho-yang, apprenant sa défaite, se retira aussi.

A la dixième lune, l'armée impériale, sous les ordres de Tchang-siun, passa la gorge de Yn-ti-koan. Li-ké-yong ne doutant pas que Tchang-siun, qui n'étoit pas un grand capitaine, ne prît ce parti, avoit envoyé Li-tsun-hiao avec cinq mille *Cha-to* camper auprès de la ville de Tchao-tchéou (1).

Han-kien, officier de l'armée impériale, fut avec un détachement assez nombreux insulter de nuit le camp de ennemis; mais Li-tsun-hiao averti par ses espions, mit en embuscade sur son passage un corps de troupes, & tint le reste de sa division prête à poursuivre les impériaux jusque dans leur camp, où il prévoyoit qu'ils ne manqueroient pas de porter la confusion en se retirant.

La chose arriva comme il l'avoit prévue; Han-kien fut battu

(1) Hoan-kio-hien de Ping-yang-fou du Chan-si.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
890.
Tchao-tsong.

& repoussé jusque dans son camp, où il mit le plus grand désordre. Tchang-siun voulut en vain les rallier; ils étoient si saisis de frayeur, qu'ils l'abandonnèrent pour la plupart : un grand nombre repassa le Hoang-ho. Ce général & Han-kien se virent contraints de céder & d'aller s'enfermer dans Tçin-tchéou (1), où Li-tsun-hiao, qui les poursuivoit toujours, les investit. Après trois jours de siége, Li-tsun-hiao dit à ses soldats que Tchang-siun étant ministre & commandant des troupes de la maison de l'empereur, ils n'avanceroient de rien de le faire prisonnier, & qu'il valoit mieux lui laisser une porte ouverte pour se retirer. Li-tsun-hiao décampa & fut se poster à cinquante *ly* plus loin : Tchang-siun & Han-kien en profitèrent pour se sauver.

Li-ké-yong en renvoyant Han-koué-fan, que Li-tsun-hiao avoit fait prisonnier avec Sun-koueï, le chargea d'un placet pour l'empereur, conçu en ces termes :

« J'avoue que mon père & moi nous avons reçu beaucoup » de bienfaits de l'auguste famille de Votre Majesté; mais on » ne peut pas dire que nous en ayions été ingrats : n'avons-» nous pas détruit Pong-hiun, éteint la révolte de Hoang-» tsao, arrêté la rébellion de Tchu-meï & de Li-yun? & si » Votre Majesté est aujourd'hui sur le Trône, n'y avons-nous » pas contribué? Elle me fait un crime d'avoir attaqué Yun-» tchéou; mais combien de gouverneurs n'en ont pas fait plus » que moi? Sans parler des autres, Tchu-ouen lui-même, dont » Votre Majesté se sert pour me détruire, n'a-t-il pas insulté » Siu-tchéou & Yun-tchéou? Pourquoi ne lui fait-on pas la » guerre comme à moi?

(1) Ping-yang-fou du Chan-si.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 890. *Tchao-tsong.*

» Maintenant que Tchang-ſiun eſt entré à la tête d'une » armée ſur les terres de mon gouvernement, il m'eſt impoſ- » ſible de demeurer tranquille ſpectateur de ſes entrepriſes: » j'ai raſſemblé une armée de cinq cens mille hommes, com- » poſée de Tartares & de Chinois, que je prétends conduire, » par le plus court chemin, du côté du fort Pou-tong-koan (1), » au-devant de Tchang-ſiun, réſolu de faire contre lui les der- » niers efforts. Si je ſuis battu, je conſens à ma ruine entière; » mais ſi je ſuis vainqueur, monté ſur le plus léger de mes » chevaux, j'irai me jetter à genoux à la porte du palais de » Votre Majeſté, & après lui avoir remis les proviſions de » mon gouvernement, la corde au col, j'irai me livrer entre » les mains de la juſtice, pour attendre la peine que Votre » Majeſté prononcera contre moi ».

On ſavoit déja à la cour la défaite de l'armée impériale & le mauvais ſuccès qu'avoient eu les troupes de Tchu-ouen à Tçé-tchéou & à Lou-tchéou; cette nouvelle l'avoit remplie de trouble & de conſternation, qui augmentèrent encore à la lecture du placet de Li-ké-yong. L'empereur renvoya auſſi-tôt Kong-oueï & Tchang-ſiun du miniſtère, & les relégua avec la qualité de gouverneurs dans les villes les plus éloignées.

891.

Peu de temps après que Li-ké-yong eut défait l'armée de Tchang-ſiun, on reçut de lui ce ſecond placet.

« Tchang-ſiun inſtruit des différends que j'ai avec Tchu- » ouen, & dans la vue de contenter ſon ambition démeſurée, » a fait amitié avec lui : ſous prétexte de travailler pour la » gloire de votre auguſte famille, il n'a d'autre but que ſes » propres intérêts. Aujourd'hui, ſans emploi ni dignité, on

(1) Tong-koan-oueï, ſur les limites du Ho-nan, du Chan-ſi & du Chen-ſi.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 891. *Tchao-tsong.*

» cherche à me rendre criminel aux yeux de Votre Majesté, » & je ne puis paroître en sa présence : j'attends ici dans le » Ho-tchong ses ordres, pour aller me jetter à ses pieds, ou » pour retourner dans la province dont j'étois gouverneur ».

L'empereur, en réponse à ce placet, renouvella l'ordre par lequel il avoit cassé Kong-oueï & Tchang-siun; il rétablit Li-ké-yong dans tous les emplois qu'il possédoit avant cette guerre, & lui fit dire de ne pas venir à la cour, mais de retourner à Tçin-yang.

A la quatrième lune de cette année, on vit une comète qui commença à paroître à l'étoile *San-taï*, & se perdit dans la constellation *Taï-oueï*; on jugea qu'elle pouvoit avoir au moins dix *tchang* ou cent pieds de long.

L'eunuque Yang-fou-kong profita de la disgrace des deux ministres pour rentrer dans la confiance de l'empereur : il fut fait commandant des gardes, & s'empara d'une grande partie de l'administration; mais pour n'être plus exposé à un nouveau revers de fortune, il fit donner des gouvernemens aux fils qu'il avoit adoptés, & des charges d'inspecteurs des troupes à six cens fils adoptifs des autres eunuques, entiérement dévoués à ses intérêts. Maître de tous les emplois, les ministres n'en disposoient plus. Ouang-koueï, oncle maternel de l'empereur, voulant obtenir un gouvernement, fut obligé d'avoir recours à cet eunuque, qui le lui refusa. Ouang-koueï, piqué, le maltraita de paroles en présence de plusieurs grands : Yang-fou-kong, effrayé de son emportement, fut sur le champ demander à l'empereur le gouvernement de Kien-nan pour son oncle, & lui en fit expédier les provisions.

Ouang-koueï satisfait partit de la cour sans se méfier de la perfidie de l'eunuque; mais Yang-fou-kong, sensible à

l'affront qu'il lui avoit fait en public, envoya ſur les bords du Kiang, à l'endroit où Ouang-kouei devoit le paſſer, des gens traveſtis en bateliers qui le reçurent dans leurs barques, & arrivés au milieu de ce grand fleuve, ils l'y précipitèrent avec toute ſa ſuite.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
891.
Tchao-tſong.

L'empereur fut ſenſible à la perte de ſon oncle. Li-chun-tſié, ennemi de Yang-fou-kong & jaloux de l'autorité qu'il s'arrogeoit, découvrit ſa perfidie. L'empereur le caſſa des emplois qu'il avoit à la cour, & le nomma inſpecteur des troupes à Fong-ſiang : Yang-fou-kong feignit une maladie pour ſe diſpenſer de partir, & demanda même d'être ſans emploi : contre ſon attente, l'empereur y conſentit. Le perfide eunuque, furieux qu'on l'eût pris au mot, fit percer d'un coup de lance au ſortir de ſa maiſon celui qui en portoit l'ordre. Après cette violence, craignant qu'on ne le fît arrêter, il retint auprès de lui Yang-cheou-ſin, homme de guerre, un de ſes fils adoptifs, qui aſſembla dans ſa maiſon une troupe de ſoldats, réſolu de le défendre s'il étoit attaqué. L'empereur, irrité de ſon audace, envoya Li-chun-tſié avec main-forte pour l'arrêter, & ce prince lui-même ſortit de la ville afin de les animer, en cas qu'ils trouvaſſent de la réſiſtance.

Li-chun-tſié fit inveſtir la maiſon de l'eunuque, ſituée dans un des faux-bourgs, où il ſe faiſoit un grand commerce : Yang-cheou-ſin la défendit ſi bien, que les ſoldats rebutés abandonnèrent cette entrepriſe pour ſe jetter ſur les boutiques des marchands qui appartenoient, pour la plupart, à l'eunuque. Li-chun-tſié, les voyant diſperſés, tâcha de les rallier, en leur criant que l'empereur étoit témoin de leurs actions, & que pour un petit intérêt ils alloient perdre l'eſtime de leur ſouverain & les récompenſes qu'il ne manqueroit pas de leur

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 891. *Tchao-tsong.*

donner. Les soldats, abandonnant le pillage, retournèrent assiéger la maison de l'eunuque; mais Yang-cheou-sin avoit profité de leur dispersion pour prendre la fuite avec Yang-fou-kong & toute sa famille du côté de Hing-yuen, où s'étant joints à Yang-cheou-léang, un autre fils adoptif de l'eunuque, ils levèrent des troupes pour faire la guerre à l'empereur, sous prétexte de punir Li-chun-tsié qu'ils accusoient d'abuser des bontés de ce prince & de nuire au gouvernement.

A cette époque mourut Kou-yen-léang, gouverneur de Tong-tchuen (1): l'empereur ayant nommé pour le remplacer Kou-yen-hoeï, son cadet, les ministres lui envoyèrent ses provisions par Song-tao-pi, un des seigneurs de la cour, qui se laissa enlever par Yang-cheou-léang. Ce dernier détacha Yang-cheou-heou, un autre fils adoptif de l'eunuque, avec un corps de troupes pour attaquer Tsé-tchéou (2).

Kou-yen-hoeï averti par la cour qu'il alloit être attaqué, demanda du secours à Ouang-kien, qui s'étoit rendu très-puissant dans le Sé-tchuen, & paroissoit décidé à l'indépendance. Ouang-kien jugeant l'occasion favorable à ses vues, détacha Hoa-hong avec un corps de troupes, & suivant les instructions secretes qu'il lui donna & aux principaux officiers qui étoient de cette expédition, ils devoient aussi-tôt après la défaite de Yang-cheou-heou, se saisir de Kou-yen-hoeï, sur la fin du repas qu'il ne manqueroit pas de leur donner en reconnoissance du service qu'ils lui auroient rendu; mais ce gouverneur, averti du complot, prétexta une maladie pour se dispenser d'assister au festin: desorte que Hoa-hong, qui n'avoit pas

(1) Chun-king-fou du Sé-tchuen.

(2) Tsé-hien de Tching-tou-fou du Sé-tchuen.

d'ordre d'user d'autre violence, revint sans avoir rien attenté contre ce gouverneur.

Les provinces du midi n'étoient pas moins dans l'agitation que celles de l'occident & du septentrion : Sun-ju s'y étoit rendu puissant, & tout ce qui étoit au midi du Hoaï-ho jusqu'au Kiang lui obéissoit. Peu content de ce degré de puissance, il passa le Kiang pour attaquer Yang-hing-mi jusque dans Siuen-tchéou.

Yang-hing-mi n'avoit pas encore mis cette place en état de défense ; cependant, comme il étoit grand capitaine, il fit bonne contenance, & envoya contre lui, au midi de la rivière Li-choui, Li-chin-fou, qui lui tua ou prit plus de mille de ses soldats : cet échec obligea Sun-ju de se retirer, d'autant plus qu'il apprit que Tchu-ouen avoit fait proposer à Yang-hing-mi de se liguer avec lui.

Pour parer à cette ligue, Sun-ju répandit dans toutes les provinces un manifeste, où il accusoit Yang-hing-mi & Tchu-ouen de plusieurs crimes ; & comme s'il eût été en état de les réduire, il annonçoit qu'il alloit les faire rentrer dans le devoir, & qu'après avoir pacifié les pays de Siuen-tchéou & de Pien-tchéou, il iroit à la cour, à la tête de son armée victorieuse, exterminer les scélérats que l'empereur avoit à ses côtés, qui étoient la cause des troubles présens. A la suite de la publication de ce manifeste, il fit sortir de Kouang-ling tous les habitans, auxquels il fit passer le Kiang, & mit le feu à leur ville, qu'il réduisit en cendres. Il fit aussi passer le Kiang à son armée, & suivant les grandes promesses qu'il avoit faites dans son manifeste, il prit la route de Siuen-tchéou, & commença par attaquer Yang-hing-mi, dont il battit plusieurs fois les troupes. Yang-hing-mi pressé, demanda du secours à Tsien-leou, qui lui envoya & des troupes & des grains.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 892. Tchao-tsong.

Quoique fort inférieur en nombre à Sun-ju, Yang-hing-mi disposa ses troupes de manière qu'il lui coupa tous les chemins par où il pouvoit recevoir des vivres : l'armée de Sun-ju éprouva bientôt la disette, & la maladie y fit de terribles ravages ; alors Yang-hing-mi l'attaqua & la défit presque entiérement ; Sun-ju lui-même fut fait prisonnier par Tien-kiun, qui lui coupa la tête & l'envoya à l'empereur : le reste de ses troupes se soumit, à l'exception de sept mille hommes qui se sauvèrent avec Ma-yn leur commandant.

Yang-hing-mi laissant Tien-kiun pour la garde de Siuen-tchéou, dont il avoit demandé à la cour le gouvernement, pour récompenser ce brave officier de la prise de Sun-ju, reprit la route de Kouang-ling, qu'il trouva dans l'état le plus déplorable. Avant les dernières guerres, cette ville étoit la plus belle & la plus riche de l'empire : le peuple disoit communément que Kouang-ling étoit à la tête, & que Y-tchéou la suivoit de près ; mais que depuis que Tsin-yen, Pi-ssé-tou, Sun-ju & Yang-hing-mi y avoient passé avec leurs troupes, à mille *ly* est & ouest, le pays étoit comme une chambre qu'on vient de balayer. Yang-hing-mi la fit rebâtir.

A la douzième lune de cette année, l'astronomie appellée *King-fou-tsong-kiuen* commença à être mise en pratique dans le tribunal des mathématiques, comme la seule qu'on devoit suivre désormais.

893.

L'an 893 Tsaï-tchéou, gouverneur de Liu-tchéou, patrie de Yang-hing-mi, chercha querelle à ce prince en faisant détruire les tombeaux de ses ancêtres ; après quoi, sans éclater encore, il envoya demander du secours à Tchu-ouen, en cas que Yang-hing-mi voulût l'attaquer. Tchu-ouen indigné de son action, en fit avertir Yang-hing-mi : ce dernier, furieux de l'outrage,

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 893. *Tchao-tsong.*

envoya Li-chin-fou avec l'élite de ſes troupes pour en tirer vengeance. Li-chin-fou battit Tſaï-tchéou & le tua ; il apporta ſa tête à Yang-hing-mi, à qui tous ſes officiers conſeilloient d'uſer de repréſailles ſur les tombeaux des ancêtres de ce gouverneur ; mais ce général leur répondit qu'un homme d'honneur ne devoit pas faire ce qu'il blâmoit dans un autre.

L'empire n'avoit jamais été dans un ſi grand déſordre ſous la dynaſtie des *Tang*. Les gouvernemens des provinces étoient devenus la proie du plus fort ; après qu'on s'en étoit emparé, on en demandoit, pour la forme, l'agrément à l'empereur, qui n'oſoit le refuſer, de peur de perdre encore cette ombre de dépendance : le mal étoit preſque univerſel, & il n'y avoit que le pays de la cour où l'on reçût ſes ordres abſolus, encore falloit-il uſer de beaucoup de ménagemens ; car pour en avoir manqué à l'égard de Li-meou-tchin, l'empereur s'attira une guerre qui mit ſa dynaſtie à deux doigts de ſa perte. Li-meou-tchin, officier de guerre dans Fong-ſiang, avoit aſſez bien ſervi l'état ; à la mort du gouverneur de cette ville, il demanda de le remplacer, & comme ſi la choſe eût été ſans difficulté, il fit les fonctions de gouverneur avant que d'en avoir obtenu l'agrément de la cour, qui ne lui fut pas favorable. L'empereur ſuivit le conſeil de pluſieurs grands, qui opinèrent à lui refuſer cette place.

Li-meou-tchin, à l'exemple de beaucoup d'autres, ſe diſpoſa à obtenir par force une récompenſe qu'il croyoit due à ſes ſervices. La cour allarmée, chercha à appaiſer un mécontent qui étoit, pour ainſi dire, à ſa porte, en lui donnant un autre gouvernement ; mais Li-meou-tchin le refuſa & s'obſtina à vouloir conſerver celui de Fong-ſiang, qu'on fut enfin obligé de lui accorder. Après en avoir pris poſſeſſion, fier de l'avoir em-

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 893. *Tchao-tsong.*

porté sur ceux qui s'y opposoient, il adressa le placet suivant à l'empereur:

« Votre Majesté est sur le trône, & elle n'a pu encore venger » la mort de son oncle maternel! Elle s'est emparée des neuf » provinces, & elle n'a pu venir à bout de se défaire de l'eu- » nuque Yang-fou-kong! Toute occupée à observer les démar- » ches des gouverneurs de l'empire, elle ne fait aucune atten- » tion à ceux qui ont raison ou qui ont tort : si elle continue » de tenir cette conduite, il sera facile d'ébranler le cœur des » troupes, & il est à craindre que les plus fidèles sujets ne » suivent le mauvais exemple. Sans doute que Votre Majesté » ne prévoit pas le danger, ou qu'elle ne s'occupe point à » chercher les moyens de le prévenir? Que deviendra-t-elle » quand le mal sera arrivé, & peut-elle ne pas y penser sérieu- » sement »?

Choqué de l'insolence de ce placet, l'empereur résolut de lui faire la guerre, & ordonna à Tou-yang-neng de tout disposer. Ce ministre tâcha de le détourner de ce dessein, en lui disant qu'à son avénement au trône, il avoit trouvé l'empire dans une étrange confusion, & qu'il n'étoit pas encore tranquille : il lui représenta que Li-meou-tchin étoit, pour ainsi dire, aux portes de son palais, & qu'en le forçant à se révolter, un seul échec pouvoit tout perdre.

L'empereur lui répondit qu'il ne verroit pas tranquillement l'audace avec laquelle on méprisoit ses ordres, & qu'il vouloit faire un exemple de Li-meou-tchin. Comme il chargeoit Tou-yang-neng seulement du soin de faire des provisions pour les troupes, ce ministre ajouta que puisqu'il étoit décidé à la guerre, il étoit à propos d'assembler les grands pour les consulter. « Vous êtes mon premier ministre, lui dit l'empereur;

» c'eſt ſur nous deux que doit tomber tout le fardeau du » gouvernement, il ne faut pas que vous vous déchargiez » ſur les autres de ce qu'il y a de plus pénible dans votre » emploi ».

Tou-yang-neng n'inſiſta plus, & fut s'enfermer dans le tribunal des miniſtres, où il demeura un mois entier ſans ſortir, occupé à examiner les moyens les plus sûrs de réuſſir dans cette entrepriſe, & d'en prévenir les inconvéniens : mais Tſouï-tchao-oueï, auſſi miniſtre d'état, trahit ſa confiance ; il ſervoit d'yeux & d'oreilles à ceux qu'on pretendoit punir, & il les informoit ſi exactement, qu'ils ſavoient tous les ſoirs ce qu'on avoit réſolu dans la journée.

Li-meou-tchin, profitant de ces avis, envoya ſecrétement des centaines & des mille de ſes gens, qui, s'étant raſſemblés, firent avertir les deux miniſtres Tſouï-tchao-oueï & Tching-yen-tchang, qui, ſous prétexte de quelque affaire, ſe rendirent au marché, où les rebelles les arrêtèrent, & leur demandèrent raiſon du deſſein qu'on avoit de faire la guerre à Li-meou-tchin : ils répondirent qu'ils l'ignoroient, & que l'empereur n'avoit chargé de cette affaire que le premier miniſtre. Le peuple, ameuté par quelques-uns de ces ſéditieux, pourſuivit à coups de pierre ces deux miniſtres, qui prirent la fuite.

Cette action hardie irrita encore davantage l'empereur, qui en fit rechercher les auteurs ; pluſieurs furent mis à mort par les mains de la juſtice, & afin de faire connoître à tout le monde qu'il étoit réſolu de châtier le rebelle, il nomma Li-ſsé-tchéou, prince de Tan, pour commander ſon armée contre Li-meou-tchin : elle étoit de trente mille hommes, dont la plupart étoient des jeunes gens tirés des boutiques des marchands, qui n'avoient jamais fait la guerre. Li-ſsé-tchéou les conduiſit à

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
893.
Tchao-tsong.

Hing-ping, où il les fit camper. Li-meou-tchin, qui s'étoit joint à Ouang-hing-yu, avoit au contraire une armée de soixante mille hommes, toute composée de vieux soldats qui s'étoient battus cent fois; aussi dès qu'ils approchèrent de Hing-ping, l'armée impériale au lieu de se disposer à se battre ne pensa qu'à fuir.

Li-meou-tchin, profitant de leur frayeur, s'avança jusqu'à San-kiao, qu'il emporta sans beaucoup de peine : il vint ensuite camper à Lin-kao-y, fort près des murs où il rangea son armée en bataille, & jetta l'épouvante dans cette ville. Li-meou-tchin écrivit alors un placet à l'empereur, à la vérité plus respectueux que le premier; mais il demandoit la mort de Tou-yang-neng d'une manière à ne pas être refusé. A la lecture de ce placet, Tou-yang-neng dit à l'empereur, avec beaucoup de tranquillité : « Je l'avois prévu, le mal est fait; je m'offre pour » victime, si ma mort peut le réparer : vous ne devez point » hésiter à me sacrifier; votre propre sûreté en dépend ». L'empereur, les larmes aux yeux, lui dit : « Je vois bien qu'il » faut nous séparer ». Il le nomma le même jour gouverneur de Ou-tchéou (1); & comme Li-meou-tchin ne paroissoit pas encore satisfait, il envoya Tou-yang-neng à Leï-tchéou (2) en qualité de simple lieutenant du gouverneur.

Cependant Li-meou-tchin restoit toujours devant Lin-kao-y; & comme l'empereur lui en fit demander la raison, il répondit, d'une manière assez brusque, qu'il se retireroit lorsqu'il apprendroit par une voie sûre la mort de Tou-yang-neng. Ce ministre, le voyant acharné contre lui, prit du poison &

(1) Dans le Tché-kiang.

(2) Dans le Kouang-tong.

termina ainſi ſes jours par une générosité peu commune, afin de procurer la paix à ſon prince : alors Li-meou-tchin ſe retira.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 894. *Tchao-tſong.*

Au commencement de l'an 894, il vint à la cour, accompagné d'une armée qu'il fit camper hors de la ville, & il y entra ſuivi de peu de monde, pour renouveller ſa ſoumiſſion à l'empereur : quelques jours après il reprit le chemin de ſon gouvernement.

Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, voulant donner des preuves de ſon zèle pour le ſervice de ſon ſouverain, il ſe prépara à faire le ſiége de Lang-tchéou, où l'eunuque Yang-ſou-kong s'étoit retiré avec pluſieurs de ſon parti. Il prit en effet cette ville ; mais l'eunuque lui auroit échappé, ſi Han-kien, qui le pourſuivoit, ne l'eût atteint : il l'envoya ſous une eſcorte ſûre à l'empereur, qui le condamna à ſubir la peine encourue par les rebelles.

L'empereur auroit pu facilement réduire Li-meou-tchin en ſe ſervant de Li-ké-yong ; mais la raiſon qu'il étoit étranger & les impreſſions défavorables que les ennemis de ce grand homme cherchoient à donner de lui, firent ſuſpecter ſa fidélité. Le zèle de ce ſujet fidèle n'auroit pas même eu beſoin d'être excité par un ordre, & il ſeroit venu volontairement combattre les ennemis de ſon ſouverain, ſi ce prince n'eût ſoutenu un fils rebelle qui avoit pris les armes contre ſon père.

Li-ké-yong avoit deux fils adoptifs, nommés Li-tſun-hiao & Li-tſun-tſin, peu unis enſemble ; Li-tſun-hiao prétendoit que ſes ſervices & ſes belles actions devoient lui mériter la préférence ſur Li-tſun-tſin, qui étoit le plus chéri : il réſolut de le tuer. Son deſſein ayant éclaté, pour ſe ſouſtraire au châtiment qu'il méritoit, il eut recours à Ouang-jong & à Tchu-ouen, deux ennemis déclarés de ſon père, & adreſſa un placet

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 894. *Tchao-tsong.*

à l'empereur, par lequel il lui offroit sa personne & les trois *Tchéou* qu'il avoit sous ses ordres. Il lui demandoit en même temps la permission de se joindre à Tchu-ouen & à Ouang-jong pour faire la guerre à Li-ké-yong, qu'il ne regardoit plus comme son père. La cour fomenta imprudemment son mécontentement, & lui fit expédier les provisions de gouverneur de ces trois *Tchéou*.

Li-ké-yong, indigné de l'ingratitude de Li-tsun-hiao, fut assiéger Hing-tchéou (1), un des trois *Tchéou* dont il venoit d'être fait gouverneur. Ouang-jong lui fit dire de se retirer, sinon qu'il tomberoit sur lui. Li-ké-yong, plus irrité, abandonna le siége de Hing-tchéou, pour marcher contre Ouang-jong lui-même, qu'il battit à plattes coutures, & à qui il enleva la ville de Tsing-king. Revenant sur ses pas, il reprit le siége de Hing-tchéou, où Li-tsun-hiao s'étoit enfermé, persuadé qu'on ne pourroit l'y forcer : en effet, il la défendit avec tant de bravoure, qu'après plus de deux mois de siége Li-ké-yong, ne se trouvant guère plus avancé que le premier jour, changea le siége en blocus, afin de le prendre par famine. Il fit travailler à un fossé de circonvallation, défendu par un parapet de maçonnerie; mais Li-tsun-hiao venoit chaque jour fondre sur les travailleurs & détruisoit ce qu'ils avoient fait, de manière que Li-ké-yong désespéroit presque d'en venir à bout.

Voyant ses travailleurs troublés & harcelés, il imagina de faire dire à Li-tsun-hiao par Yuen-fong-tao, un de ses officiers qui avoit eu de grandes liaisons avec lui, qu'il n'attendoit pour s'en retourner à Tçin-yang que d'achever l'ouvrage qu'il avoit commencé, & que ce qu'il laisseroit d'officiers à ce blocus

(1) Chun-té-fou du Pé-tché-li.

n'étoient pas capables de lui tenir téte ; qu'il ſavoit par expérience combien il étoit facile de combler le foſſé, & qu'il étoit de ſon intérêt de le laiſſer achever.

Li-tſun-hiao ne ſentit point le piége, & laiſſa à Li-ké-yong la liberté de donner la plus grande ſolidité à ſon ouvrage. Le parapet, défendu par un foſſé large & profond, valoit des murailles bien fortifiées. Li-tſun-hiao connut alors qu'on l'avoit trompé, & ſe repentit d'avoir été ſi crédule ; cependant il ne ſe rendit pas, & tint encore plus d'un mois juſqu'à ce que les vivres lui manquèrent. Se voyant ſans eſpérance d'être ſecouru, perſuadé qu'en conſidération de ſes ſervices paſſés il pourroit obtenir ſon pardon, il vint, dans la poſture la plus humiliante, ſe jetter entre les mains de Li-ké-yong, qui le fit mettre ſous bonne garde, & détacha en même temps un corps de troupes pour s'emparer de la ville.

Le crime de Li-tſun-hiao étoit manifeſte ; mais comme c'étoit un officier du premier mérite, Li-ké-yong différa ſa mort de quelques jours, eſpérant que les officiers demanderoient ſa grace : il parut que la penſée ne leur en vint même pas ; ainſi il lui fit ſubir la peine qu'il avoit méritée par ſa rébellion.

Pendant que Li-ké-yong étoit occupé au ſiége de Hing-tchéou, Li-kouang-heou, gouverneur de You-tchéou (1), étoit venu ſur les limites du Ho-tong faire pluſieurs courſes (2), auxquelles Li-ké-yong ne s'étoit pas beaucoup oppoſé ; mais le ſiége fini, il marcha contre lui à la tête d'une puiſſante armée, & l'obligea de fuir juſqu'auprès de Ou-tchéou (3), où il le défit

(1) Le Pé-tché-li.
(2) Le Chan-ſi.
(3) Suen-hoa-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 894. *Tchao-tsong.*

entiérement & se rendit maître de la ville. Il vint ensuite faire le siége de Sin-tchéou (1), & battit les troupes que Li-kouang-heou envoyoit au secours de cette place, dont il s'empara : après quoi il détacha la plus grande partie de sa cavalerie Tartare pour aller chercher Li-kouang-heou, qui à son approche s'enfuit du côté de Tsang-tchéou. Lou-yen-oueï, gouverneur de cette ville, ne voulant pas s'attirer Li-ké-yong sur les bras, envoya contre Li-kouang-heou des troupes, qui le battirent & le tuèrent. La victoire de Lou-yen-oueï rendit Li-ké-yong maître de la province de You-tchéou.

895.

Tandis que l'empereur se croyoit paisible à la cour, Ouang-hing-yu, Li-meou-tchin & Han-kien, suivis chacun de quelques mille hommes, vinrent jusqu'à Tchang-ngan qu'ils remplirent d'épouvante; la plus grande partie du peuple prit la fuite. L'empereur sortit hors des murs, accompagné de tous ses gardes, pour les attendre : s'étant approchés de lui, ces trois officiers rangèrent en ordre leurs soldats armés de cuirasses & se mirent à genoux. Ce prince leur demanda pourquoi ils venoient sans être mandés.

Ouang-hing-yu & Li-meou-tchin, tremblans & le corps tout en sueur, ne purent répondre; mais Han-kien, plus audacieux, dit qu'ils venoient réformer la cour; que le tribunal intérieur des eunuques & celui des ministres du dehors travailloient de concert à détruire l'empire, sur-tout par la guerre que Oueï-tchao-tou vouloit faire dans le Sfé-tchuen : il ajouta que tout le monde voyoit avec chagrin Li-ki occuper la place de premier ministre, & qu'il falloit le faire mourir. Enfin, continuant sur le même ton, il proposa à l'empereur des condi-

(1) Pao-ngan-tchéou dans le district de Suen-hoa-fou.

tions

tions dures, auxquelles ce prince se vit obligé de souscrire.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 895. *Tchao-tsong.*

De retour de son expédition de You-tchéou, Li-ké-yong instruit de l'insulte que ces trois gouverneurs avoient faite à l'empereur, lui dépêcha le même jour un courier avec un placet, dans lequel il disoit qu'il alloit assembler ses Tartares, & que la lune suivante il passeroit le Hoang-ho à leur tête, pour le délivrer de ces rebelles.

Ces trois gouverneurs n'avoient pris la résolution de venir à Tchang-ngan, qu'après une longue conférence qu'ils avoient tenue pour détrôner TCHAO-TSONG, & mettre à sa place Li-pao, prince de *Ki;* mais ils changèrent de dessein en apprenant que Li-ké-yong venoit à eux : alors Ouang-hing-yu & Li-meou-tchin laissèrent chacun deux mille hommes pour la garde de Tchang-ngan, & retournèrent de même que Han-kien dans leurs gouvernemens.

Après avoir passé le Hoang-ho, Li-ké-yong répandit un manifeste, dans lequel il mettoit au jour l'indignité de ces trois gouverneurs envers leur souverain, les meurtres des grands & les désordres qu'ils avoient commis à la cour : il invitoit les fidèles sujets des *Tang* de leur courir sus, pour en faire une punition exemplaire. Ce manifeste remplit de consternation ces trois gouverneurs.

Li-ké-yong prit en passant Kiang-tchéou, & fit mourir Ouang-hiao qui en étoit gouverneur. A son arrivée dans le Ho-tchong, Ouang-ko se joignit à lui; Ouang-hing-yo, frère de Ouang-hing-yu, abandonna Tong-tchéou & s'enfuit. Ouang-hing-ché, leur cadet, capitaine des gardes de l'empereur, consterné de l'approche de Li-ké-yong, proposa à ce prince d'abandonner la cour & de se retirer à Pin-tchéou. Lo-tsiuen-koan vouloit qu'il choisît plutôt Fong-siang : l'em-

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 895. *Tchao-tsong.*

pereur leur dit qu'il ne falloit rien précipiter, & il leur recommanda de tenir leurs troupes en état. Cette réponse ne les satisfaisoit point; Li-ki-pong, fils adoptif de Li-meou-tchin, revint plusieurs fois à la charge pour déterminer l'empereur à se retirer à Fong-siang, & Lieou-king-siuen, collègue de Ouang-hing-ché, insistoit pour Pin-tchéou, contre le sentiment de Kong-oueï & des officiers affectionnés à la famille impériale, qui s'opposoient à ce que ce prince s'éloignât de Tchang-ngan.

Sur le soir même, Ouang-hing-yo étant arrivé dans la capitale, tous ceux du parti des trois gouverneurs se joignirent à lui & s'avancèrent tambours battans pour obliger l'empereur à sortir de Tchang-ngan; au bruit qu'ils firent, TCHAO-TSONG jugea qu'il y avoit du trouble dans la ville & monta sur une tour, d'où il vit venir Li-yun suivi de ses soldats pour le défendre.

Li-ki-pong, à la tête des troupes de Fong-siang, attaqua Li-yun qui eut du dessous, & comme les flèches pleuvoient sur la tour où étoit l'empereur & que quelques-unes percèrent même ses habits, on le fit descendre pour le conduire auprès de Li-yun, que Li-kiu-ché vint joindre avec les troupes qu'il commandoit.

Dans ce moment les rebelles répandirent le bruit que Ouang-hing-yu & Li-meou-tchin arrivoient. Dans la crainte que ces deux gouverneurs n'en vinssent à quelque extrêmité, l'empereur, escorté par Li-yun & Li-kiu-ché, se fit conduire à Ché-men-tchin & abandonna sa capitale.

Li-ké-yong, informé de cette révolte, envoya aussi-tôt un détachement investir Hoa-tchéou, dont Han-kien étoit gouverneur, & il se rendit lui-même peu de temps après devant

cette place. Han-kien montant sur les remparts, lui demanda qu'elle insulte il lui avoit faite pour le venir attaquer. « Un » grand de l'empire, qui devroit donner l'exemple, a-t-il pu, » lui dit Li-ké-yong, manquer comme vous à son souverain »?

Li-ké-yong, averti que les troupes de Pin-tchéou & de Ki-tchéou venoient chercher l'empereur, fut camper à Oueï-kiao, d'où il détacha trois mille cavaliers pour aller à Ché-men-tchin renforcer la garde de l'empereur. Il fit encore partir Li-tsun-sin avec Li-tsun-chin, qui se joignirent à Li-ssé-hiao & attaquèrent un corps de troupes de Ouang-hing-yu, commandé par Li-yuen : ils le forcèrent, & firent prisonnier Ouang-ling-tao avec plusieurs autres officiers qu'ils conduisirent à Ché-men-tchin.

Li-meou-tchin, voyant que les choses prenoient une mauvaise tournure, ne trouva point de meilleur expédient pour se tirer d'affaire, que de désavouer la part qu'il avoit eue aux derniers troubles de Tchang-ngan : il fit couper la tête à Li-ki-pong, son fils adoptif, comme un des auteurs de la sédition, & l'envoya à l'empereur avec un placet qui ne respiroit que le regret de ce qui s'étoit passé & des protestations de la plus grande soumission. Il dépêcha en même temps un de ses officiers à Li-ké-yong, offrant de se joindre à lui pour redonner la paix à la Chine. L'empereur fit dire à Li-ké-yong qu'il pardonnoit à Li-meou-tchin, & qu'il ne devoit faire aucune difficulté de se joindre à lui contre Ouang-hing-yu.

Li-ké-yong envoya Li-tsun-hiu son fils, âgé seulement de onze ans, porter sa réponse à la cour. L'empereur, frappé de sa physionomie heureuse, dit que cet enfant seroit un jour un des plus solides piliers de l'empire, & lui adressant ensuite la parole : « Souvenez-vous, lui dit-il, lorsque vous serez

D 2

De l'Ere Chrétienne. *Ting.* 895. *Tchao-tsong.*

» en âge de la servir, d'être toujours fidèle à ma famille ».

Li-ké-yong invitoit l'empereur à revenir à Tchang-ngan; mais comme dans les derniers troubles Li-ki-pong avoit mis le feu au palais, & qu'on n'avoit pas eu le temps de le réparer, ce prince logea dans le tribunal des ministres.

Ouang-hing-yu pressé d'un côte par Li-tsun-sin qui avoit battu ses troupes, commandées par Ouang-hing-yo & Ouang-hing-ché ses deux frères, & de l'autre par Li-ké-yong lui-même qui l'avoit forcé dans son camp, fut s'enfermer dans Pin-tchéou. Voyant qu'il ne pouvoit échapper, il chercha à se tirer d'affaire & s'excusa d'avoir eu part à l'insulte faite à l'empereur, qu'il rejetta sur Li-meou-tchin & Li-ki-pong : il fit même dire à Li-ké-yong que s'il se retiroit, il iroit aussitôt se jetter aux pieds de l'empereur la corde au col; mais Li-ké-yong lui répondit qu'il avoit ordre de son souverain de lui amener enchaînés trois sujets qui l'avoient traité indignement, & que Ouang-hing-yu lui-même étoit un des trois. Comme il n'avoit cherché qu'à amuser Li-ké-yong & à gagner du temps, il profita de la nuit pour se sauver avec ses troupes: les assiégeans ne s'apperçurent de son évasion que quand il fut éloigné. Cependant ses propres soldats, voyant son parti ruiné, le tuèrent & vinrent offrir sa tête à l'empereur qui leur pardonna leur révolte.

La fin de cette guerre fut due au zèle & à la bravoure de Li-ké-yong. L'empereur le créa prince de Tçin & du premier ordre. Il récompensa aussi Li-tsun-sin, Li-han-tchi, Ko-yu, & tous les autres officiers suivant leur rang & leurs services.

Li-ké-yong étoit prompt, bouillant & facile à émouvoir: le seul Ko-yu savoit modérer ses emportemens & obtenoit de lui tout ce qu'il vouloit. Lorsqu'il le voyoit irrité, avec raison,

contre quelqu'un de ſes officiers, il approuvoit ſa colère ; mais le ramenant peu à peu à la douceur, il obtenoit le pardon du coupable. Quand Li-ké-yong avoit tort, ſans le heurter de front, il lui faiſoit ſentir adroitement ſa promptitude : cette conduite prudente lui avoit gagné ſa bienveillance & ſon eſtime. Tchu-ouen tenta en vain de les brouiller enſemble ; ſes démarches ne ſervirent qu'à mettre Ko-yu plus avant dans ſes bonnes graces.

Li-ké-yong fit propoſer à la cour d'achever d'éteindre la révolte des trois gouverneurs par la deſtruction de Li-meou-tchin. L'affaire ayant été agitée dans un conſeil ſecret, la plupart étoient d'avis de profiter de ces premiers ſuccès ; mais quelques-uns ayant repréſenté qu'en détruiſant Li-meou-tchin ce ſeroit rendre les Tartares *Cha-to* & Li-ké-yong trop puiſſans, l'empereur adopta ce dernier ſentiment & remercia Li-ké-yong de ſon zèle pour ſon ſervice : il lui fit dire que Ouang-hing-yu, comme le plus coupable des trois, étant mort, & que Han-kien & Li-meou-tchin ayant reconnu leur faute, & ne s'étant plus écartés de la ſoumiſſion qu'ils lui devoient, il ne falloit ſonger qu'à tranquilliſer le peuple en ceſſant toute hoſtilité.

Li-ké-yong jugea par la réponſe de l'empereur qu'il ſe défioit de lui ; il s'en plaignit même à l'officier qu'on lui avoit envoyé, & aſſura qu'on ne devoit pas compter ſur une paix durable dans le Koan-tchong, tant que Li-meou-tchin ſeroit en état de recommencer la guerre.

Arrivé dans ſon gouvernement, Li-ké-yong reçut un ſecond ordre, par lequel l'empereur le diſpenſoit de venir à la cour s'acquitter du devoir commun à tous les gouverneurs des provinces. Ses officiers en murmurèrent hautement. Ko-yu s'appercevant que leur mécontentement pouvoit indiſpoſer Li-ké-

De l'Ère Chrétienne. *Tang.* 895. *Tchao-tsong.*

yong contre eux, prit la parole & dit que l'empereur, après tant de troubles, n'étoit pas encore tranquille à la cour : il ajouta que le devoir d'un fidèle sujet ne consistoit pas à approcher de son souverain, mais à le servir dans l'occasion & à ne point s'épargner pour ses intérêts.

Li-ké-yong répondit, en souriant, que si Ko-yu lui-même n'approuvoit pas qu'il allât à la cour, il ne devoit pas trouver mauvais qu'on l'en eût dispensé, & il écrivit à l'empereur qu'il ne feroit aucune démarche sans ses ordres. Tchao-tsong fit voir à tous ses grands ces dépêches, qui causèrent une joie universelle dans la capitale, où l'on étoit persuadé que tous les gouverneurs, même ceux qui paroissoient les plus fidèles, avoient peu à cœur les intérêts de la famille impériale, & ne pensoient qu'à s'élever sur ses ruines.

La crainte de ses armes, beaucoup plus que la reconnoissance du service qu'il venoit de rendre en dissipant la révolte des trois gouverneurs, avoit procuré à Li-ké-yong le titre de prince : plusieurs briguèrent aussi cette dignité, mais ils essuyèrent des refus. Tong-tchang, gouverneur de Yueï-tchéou (1), à l'exemple des autres gouverneurs, s'y étoit agrandi, sans cependant s'écarter de la soumission qu'il devoit à l'empereur : il crut, dans les circonstances critiques où se trouvoit l'empire, pouvoir aspirer à quelque chose de plus que d'être simple gouverneur, & demanda d'être fait prince de *Yueï*. Sensible au refus qu'on lui en fit, il dit assez hautement que l'empereur vouloit l'obliger à être méconnoissant de ses bienfaits. Des flatteurs, dont les grands sont toujours environnés, lui dirent que si on ne vouloit pas qu'il fût prince,

(1) Le Tché-kiang, au sud de la rivière Tsien-tang-kiang.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
895.
Tchao-tsong.

il n'étoit peut-être pas si difficile de devenir empereur. Son silence leur persuada que cette idée le flattoit : ainsi dans l'espérance de s'élever eux-mêmes, ils engagèrent le peuple à aller en foule le presser de se déclarer empereur & l'assurer qu'il ne vouloit point d'autre souverain.

Cette démarche du peuple fit sur l'esprit de Tong-tchang tout l'effet que les flatteurs en attendoient : il pensa sérieusement à prendre le titre d'empereur; mais, avant que de le faire, il voulut sonder ses officiers, & il les assembla pour mettre l'affaire en délibération.

Hoang-kiaï, son lieutenant, lui représenta que quoique la dynastie des *Tang* fût considérablement déchue de son premier éclat, il ne paroissoit cependant pas que le Tien l'eût rejetée, ni que l'empire voulût un autre maître : il lui dit que s'étant élevé, pour ainsi dire, de la poussière à une grande fortune, les bienfaits qu'il avoit reçus de l'empereur le mettoient en état d'aspirer aux dignités de général & de ministre. Il ajouta que n'ayant rien à desirer quant aux richesses, il avoit tort de s'exposer lui & sa famille à perdre ces avantages, & à se faire détruire entiérement. Ou-leao & Tchang-souï lui donnèrent les mêmes conseils ; ce dernier ajouta que, quoiqu'il y eût six *Tchéou* dans la partie du Tché-kiang qui composoit son gouvernement, il doutoit fort que tous voulussent le reconnoître pour leur souverain : il lui demanda s'il vouloit se rendre la fable de l'empire, en se trouvant réduit à n'avoir, pour soutenir sa dignité, que la seule ville mal peuplée où il commandoit.

Tong-tchang qui avoit pris son parti, piqué de leur opposition, rompit l'assemblée : Hoang-kiaï, Ou-leao & Tchang-souï furent arrêtés par ses ordres & mis à mort avec leurs

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 895. *Tchao-tsong.*

familles : il prit ensuite le titre d'empereur, & le fit publier dans toute l'étendue de son gouvernement.

Tsien-lieou, qui avoit quelque crédit sur son esprit, l'exhorta à se désister de cette téméraire entreprise ; mais n'ayant pu rien obtenir, il quitta son service & avertit l'empereur de sa révolte. L'empereur cassa Tong-tchang de tous ses emplois & le déclara rebelle : il donna son gouvernement à Tsien-lieou pour récompense de sa fidélité, avec ordre aux gouverneurs voisins de l'aider, & de lui donner tous les secours qu'il leur demanderoit pour éteindre cette révolte.

Après avoir rassemblé une armée bien composée, Tsien-lieou qui connoissoit Tong-tchang, ne voulut pas lui faire l'honneur de l'attaquer en personne ; il envoya un détachement considérable, sous les ordres de Kou-tsiuen-ou, investir Yueï-tchéou (1). Tong-tchang sortit à la tête de toutes ses troupes pour lui livrer bataille : il fut battu & contraint de se retirer en grand désordre dans la ville, que Kou-tsiuen-ou assiégea aussi-tôt. Tong-tchang effrayé, croyant se tirer de la fausse démarche où il s'étoit engagé, lui fit dire qu'il renonçoit au titre d'empereur.

826.

Kou-tsiuen-ou, après s'être saisi de tous les dehors de la ville, fit courir le bruit qu'il venoit de recevoir de la cour la grace de Tong-tchang, à condition qu'il se retireroit simple particulier & sans emploi à Lin-ngan (2). Ce rebelle, trop crédule, vint sans hésiter se remettre entre les mains de Kou-tsiuen-ou, qui lui fit couper la tête, en disant qu'un sujet qui manquoit de fidélité à son maître ne méritoit pas qu'on eût

(1) Chao-hing-fou.

(2) Lin-ngan-hien de Hang-tchéou-fou du Tché-kiang.

de

de la bonne foi à son égard. Il entra ensuite dans la ville, où il trouva cinq cens chambres de dix pieds de large sur vingt de profondeur remplies de soie & d'argent : il tira des greniers près de trois millions de mesures de grains, du poids de cent livres chacune. Il fit distribuer l'argent & les soieries à ses officiers & à ses soldats, & les grains au peuple que Tong-tchang avoit réduit à une misère extrême.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 896. *Tchao-tsong.*

Après la défaite de Sun-ju, Yang-hing-mi s'étoit rendu si puissant, qu'il n'aspiroit à rien moins qu'à l'indépendance : il savoit que Tong-tchang n'étoit pas capable de l'empêcher de venir à bout de son dessein, & que le titre d'empereur qu'il avoit pris n'y apporteroit aucun obstacle ; il jugea cependant qu'il pourroit lui être de quelque utilité, & il lui fit dire que dans peu il lui enverroit un puissant secours. Dans cette vue, il s'approcha de Sou-tchéou pour en faire le siége ; & comme il avoit gagné Lou-yng, un des principaux officiers de cette place, à peine l'eut-il investie qu'il y fut introduit.

Tching-ki, qui en étoit gouverneur, fut fait prisonnier ; Yang-hing-mi fit la visite de sa maison, où il ne trouva que quelques cartes géographiques & des remèdes pour les malades : il le loua de son désintéressement, & conçut pour lui une si grande estime, qu'il chercha à l'attirer dans son parti, en lui offrant la place de général de sa cavalerie. « Toute ma » famille est entre les mains de Tsien-lieou, répondit Tching- » ki ; je viens de perdre Sou-tchéou, & je n'ai pas eu le bon- » heur de mourir pour sa défense : après cette disgrace puis- » je ambitionner de m'élever & de devenir riche ? je dois » n'avoir d'autre pensée que celle de mourir pour sauver la vie » à mes parens ». Au même instant il tira son sabre, & s'en seroit coupé le col si Yang-hing-mi ne lui eût arrêté le bras.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 896. *Tchao-tsong.*

A l'approche de Yang-hing-mi, Tsien-lieou avoit fait dire à Kou-tsiuen-ou de se tenir prêt à le venir joindre, pour aller au secours de Sou-tchéou. Kou-tsiuen-ou avoit répondu que la racine du mal étant dans Yueï-tchéou, il ne falloit pas abandonner le siége de cette ville sur le point de s'en rendre maître, & qu'il valoit mieux attendre pour marcher contre Yang-hing-mi qu'elle fût prise; l'événement prouva que c'étoit le meilleur parti : ils ne seroient pas arrivés à temps pour secourir Sou-tchéou, qui fut enlevée par la trahison de Lou-yng presque aussi-tôt qu'elle avoit été assiégée.

Malgré ses forces supérieures & la défaite entière de Tong-tchang, Yang-hing-mi se contenta de la conquête de Sou-tchéou, & ne voulut pas s'engager plus avant, dans la crainte qu'on ne vînt l'attaquer dans le Hoaï-nan, où il prétendoit établir sa puissance. La démarche qu'il avoit faite de reconnoître Tong-tchang pour empereur & d'aller à son secours, avoit révolté contre lui tous les sujets affectionnés à la famille impériale : il étoit assez mal avec Tchu-ouen, un des plus puissans gouverneurs de l'empire, & il avoit sur ses limites Ma-yn, gouverneur de Tan-tchéou (1), qui venoit d'être élevé par l'empereur au poste de commandant de toutes les troupes du Hou-nan.

Ma-yn ayant ramassé sept mille hommes des débris de l'armée de Sun-ju, s'étoit rangé sous les drapeaux de Lieou-kien-fong, gouverneur de Tan-tchéou, qui lui avoit donné un des premiers emplois dans ses troupes : il le nomma ensuite général de l'armée qu'il envoya assiéger Tchao-tchéou (2).

(1) Tchong-cha-fou du Hou-kouang.

(2) Pao-king-fou du Hou-kouang.

Tandis qu'il étoit occupé au siége de cette place, les soldats restés à Tan-tchéou, mécontens de Lieou-kien-fong & excités par Tchin-chen, dont ce gouverneur avoit débauché la femme, prirent les armes & le tuèrent; ensuite de quoi ils choisirent pour le remplacer Tchang-ki, commandant de la cavalerie. Celui-ci s'excusa d'accepter ce poste, & leur conseilla de jetter plutôt les yeux sur Ma-yn. Les officiers de la place députèrent en conséquence un d'entre eux pour aller chercher Ma-yn, qu'ils saluèrent à son arrivée comme leur gouverneur, malgré la répugnance qu'il témoignoit.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 896. *Tchao-tsong.*

Après qu'il eut pris possession de son gouvernement, Ma-yn écrivit à l'empereur pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé à Tan-tchéou & lui demander son agrément : l'empereur, satisfait de sa soumission dans un temps où les autres gouverneurs en marquoient si peu, lui fit expédier ses provisions, auxquelles il ajouta celles de commandant-général de toutes les troupes du Hou-nan.

Avec les forces dont ces deux emplois mettoient Ma-yn à même de disposer, il sembloit qu'il auroit dû moins craindre Yang-hing-mi qu'auparavant; cependant il fit proposer à Kao-yu de l'aider à le gagner par des présens. Kao-yu lui répondit :

« Yang-hing-mi est depuis long-temps votre ennemi, vous » ne sauriez en douter ; quand vous lui donneriez des mil- » lions, croyez-vous le faire entrer dans vos intérêts? Je suis » persuadé que cette démarche ne serviroit qu'à le rendre » plus fier à votre égard, & peut-être plus hardi à vous cher- » cher querelle. Si, n'imitant pas vos voisins, vous vous com- » portez envers l'empereur comme un fidèle sujet, si vous » traitez en père les peuples de votre gouvernement, si vous » êtes soigneux à exercer vos soldats & à approvisionner vos

De l'Ère Chrétienne. *Tang.* 896. *Tchao-tsong.*

» magasins d'armes & de grains, qui osera vous attaquer »?

L'empereur ne fut pas long-temps en paix à Tchang-ngan; Li-meou-tchin & Han-kien, ces deux hommes inquiets, ne surent pas plutôt Li-ké-yong dans sa province, qu'ils commencèrent à retrancher une partie du tribut qu'ils devoient à l'empereur; ils lui écrivirent même d'un style qui ressentoit plus le maître que le sujet.

Depuis son retour de Ché-men-tchin à Tchang-ngan, l'empereur avoit fait des préparatifs & pensoit à punir l'audace de ces deux gouverneurs; il avoit levé quelques dixaines de mille hommes, dont il avoit donné le commandement à Li-kiaï-pi, prince de Yen, & à d'autres princes de sa famille: Li-meou-tchin prit delà occasion de se plaindre; il écrivit à l'empereur que sans aucun grief contre lui, il levoit une armée dans le dessein de lui faire la guerre; & pour prouver son innocence, il lui demandoit la permission de venir à la tête de ses troupes se jetter à ses pieds & se justifier, se soumettant à toutes les peines qu'on voudroit lui infliger s'il étoit trouvé coupable. L'empereur ordonna à Li-ssé-tchéou, prince de Tan, d'empêcher Li-meou-tchin de venir à Tchang-ngan: Li-ssé-tchéou le rencontra bientôt & fut battu.

Cet échec consterna la capitale: Li-kiaï-pi, prince de Yen, étoit d'avis d'abandonner le Ho-tchong & de transférer la cour à Taï-yuen, dans le gouvernement de Li-ké-yong, qui avoit marqué tant de zèle & de fidélité pour la famille impériale. L'empereur y consentit d'abord; mais étant arrivé au nord de la rivière Oueï-choui, il reçut un placet de Han-kien, qui l'invitoit à se rendre à Hoa-tchéou: ce prince lui fit dire de venir plutôt le joindre pour des affaires importantes.

Dès la première audience, Han-kien lui dit que Li-meou-tchin étant le seul à redouter, s'il abandonnoit une fois la province de la cour, il étoit à craindre qu'il ne pût jamais y rentrer. Il le pressa de nouveau de venir à Hoa-tchéou, en lui répondant de la fidélité & de la bravoure de ses troupes, & en lui faisant voir qu'il seroit plus à portée de rétablir ses affaires & de retourner à Tchang-ngan. L'empereur, déterminé par ces raisons, prit la route de Hoa-tchéou; à son arrivée dans cette ville, il apprit que Li-meou-tchin étoit entré dans Tchang-ngan & qu'il l'avoit réduite en cendres.

Han-kien fit expédier un ordre à toutes les provinces d'apporter à Hoa-tchéou leurs tributs en grains & en argent, parce que l'empereur y tenoit sa cour. A la lecture de cet ordre, Li-ké-yong dit, en soupirant, que si l'empereur avoit suivi ses conseils, il ne seroit pas réduit à cette extrémité : il ajouta que Han-kien étoit un fourbe adroit qui ne cherchoit qu'à affoiblir le parti de son maître, & que s'il ne le faisoit pas prendre par Li-meou-tchin, il ne doutoit pas qu'il ne le livrât entre les mains de Tchu-ouen. Il fit demander à l'empereur la permission d'assembler les troupes des provinces voisines pour aller à son secours. Tchao-tsong refusa cette offre, & prit, à l'insçu de Han-kien, une autre voie qui fit peur à Li-meou-tchin : il nomma Sun-ou, un de ses propres officiers, commandant-général des troupes de Fong-siang & de tout son département. Li-meou-tchin, effrayé, supplia son souverain de lui pardonner le passé, & offrit d'employer tous ses biens à réparer le palais de Tchang-ngan. Han-kien, qui craignoit aussi, promit de contribuer à ces réparations : l'empereur se contenta de cette satisfaction.

Le fourbe Han-kien, qui ne demandoit que du temps, tra-

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 896. *Tchao-tsong.*

vailla à captiver l'esprit de l'empereur, & déja presque maître de sa personne, il chercha à éloigner tous ceux qui pouvoient mettre quelque obstacle à ses desseins.

L'empereur avoit, pour sa sûreté, donné ordre aux princes de Mou, de Tsi, de Chao, de Tong, de Pong, de Han, de Y & de Tchin, tous de sa famille, de lever secrétement des troupes, afin de les avoir prêtes en cas de besoin. Pour écarter ces surveillans, Han-kien dressa un placet contre eux, & au lieu de le porter lui-même au palais, suivant la coutume, il l'envoya présenter par un de ses officiers. Il accusoit ces huit princes de vouloir l'assassiner, lui Han-kien, & de s'être concertés pour se rendre maîtres absolus de tout le pays de Ho-tchong: il finissoit par dire qu'il s'estimeroit heureux de donner sa vie pour le service de son souverain qui n'étoit pas en sûreté lui-même, puisque ces princes avoient aussi résolu sa perte.

Tchao-tsong, effrayé à la lecture de ce placet, manda sur le champ Han-kien, qui s'excusa de sortir sous prétexte de maladie. L'empereur fit venir les huit princes & leur communiqua une partie des accusations; ensuite il les envoya chez Han-kien pour avoir quelques éclaircissemens, mais le fourbe refusa de leur parler, & demanda, par un second placet, qu'on donnât à ces princes d'habiles maîtres pour leur enseigner la doctrine du *Chu-king* & du *Chi-king*. En attendant, il conseilloit à l'empereur de leur ôter toute autorité sur les troupes & de les exclure de l'administration. L'empereur flotta quelque temps irrésolu; mais enfin ses soupçons l'emportant sur sa raison, il ôta à ces princes le commandement des troupes & les renvoya chez eux.

Quelque temps après, Han-kien représenta à l'empereur que

les quatre bandes de ſoldats, deſtinées à la garde du dehors de ſon palais, étoient inutiles & occaſionnoient beaucoup de dépenſe, ſans lui rendre aucun ſervice. L'empereur les réforma, & ſe trouva, par ce moyen, preſque ſans gardes. L'automne de la même année, ce fourbe lui dit qu'il ſavoit de bonne part que les princes auxquels il avoit ôté le commandement des troupes cherchoient à s'en venger, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour prévenir l'exécution de leurs complots. L'empereur ſentit qu'il vouloit l'exciter à les faire mourir, mais il ne put s'y déterminer & ne répondit rien. Han-kien le voyant dans cette irréſolution, ordonna de ſa part à Lieou-ki d'aller à la tête d'une troupe de ſoldats inveſtir les hôtels de ces princes, & de les mettre tous à mort, eux & leurs familles, ſans exception d'âge ni de ſexe, & même de ne pas épargner leurs domeſtiques : il lui ordonna encore de publier que l'empereur n'avoit uſé de cette ſévérité que pour prévenir leur révolte. Cet ordre fut exécuté à la rigueur & avec la plus grande cruauté.

Li-ké-yong devenu maître de Yeou-tchéou, en avoit obtenu le gouvernement pour Lieou-gin-kong, qui par devoir ou par reconnoiſſance, ſe regardant comme ſon vaſſal, lui en envoyoit tous les tributs & n'entreprenoit aucune affaire importante ſans le conſulter. Dans la ſuite, lorſque l'empereur abandonna Tchang-ngan pour ſe retirer à Hoa-tchéou, Li-ké-yong ſe propoſant d'aller à ſon ſecours, envoya dire à Lieou-gin-kong de le venir joindre avec ſes troupes; mais ce dernier refuſa, ſous prétexte que les *Khi-tan* paroiſſoient vouloir entrer ſur les terres de ſon gouvernement. Li-ké-yong irrité du refus, lui écrivit une lettre très-forte. Lieou-gin-kong la mit en pièces, ſe répandit en injures contre Li-ké-yong &

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 897. *Tchao-tsong.*

fit resserrer dans une étroite prison l'officier qui la lui avoit apportée. Li-ké-yong, d'un naturel prompt & bouillant, abandonna le dessein de secourir l'empereur, pour se venger de cet affront : il voulut lui-même commander son armée.

Lieou-gin-kong se contenta de lui opposer Chen-ko-ki, un de ses officiers. Cette espèce de mépris causa du chagrin à Li-ké-yong, qui chercha à le dissiper dans le vin & s'enivra. On vint alors lui dire que l'avant-garde des ennemis paroissoit : il répondit que Chen-ko-ki n'étoit point à craindre, & qu'il ne falloit qu'une partie des troupes pour l'amener prisonnier.

A la faveur d'un brouillard épais, Yang-sé-kan, officier de Yeou-tchéou, avoit mis en embuscade, près de Mou-koua-kien, un détachement, qui dans le plus fort du combat donna à propos sur les troupes de Li-ké-yong, les battit & les obligea de fuir. A leur arrivée au camp, ils trouvèrent Li-ké-yong revenu de son ivresse : il blâma ses officiers d'avoir exécuté l'ordre qu'il leur avoit donné, & leur dit qu'ils avoient dû voir qu'il étoit hors d'état de juger de ce qu'il falloit faire.

Ce petit avantage que Lieou-gin-kong remporta sur Li-ké-yong, lui fit croire qu'il ne seroit pas impossible de chasser de la Chine cet étranger : il en écrivit même à la cour d'une manière assez pressante ; mais le gouvernement, qui espéroit toujours recevoir du secours de Li-ké-yong pour sortir de l'embarras où il se trouvoit, rejetta toute proposition de lui faire la guerre.

Lieou-gin-kong connoissant le danger où il étoit de tout perdre, s'il ne faisoit au plutôt sa paix, écrivit une lettre respectueuse à Li-ké-yong, qui par grandeur d'ame & par générosité répondit qu'il oublioit le passé ; & sans lui rappeller les obligations qu'il lui avoit, il lui disoit que le plus sûr moyen de

de lui faire plaisir, étoit de discipliner ses soldats, de gouverner ses peuples avec bonté & avec justice, & de faire connoître aux sages l'estime qu'il faisoit de leur mérite, en leur accordant les emplois que leurs talens sembloient exiger : il ajoutoit qu'un des premiers devoirs d'un homme d'honneur est de tenir religieusement sa parole, & qu'en y manquant on ternissoit toutes les bonnes qualités qu'on avoit d'ailleurs.

Tchu-ouen faisoit alors réparer le palais des empereurs à Lo-yang, dans le dessein d'engager Tchao-tsong à y revenir, afin de l'avoir en sa puissance. Li-meou-tchin & Han-kien, qui connurent son dessein, travaillèrent à pacifier le Ho-tchong. Le premier adressa un placet à l'empereur, où il reconnoissoit sa faute, & demandoit la permission de faire rétablir le palais de Tchang-ngan : Han-kien fit les mêmes offres ; & afin que cet édifice fût plutôt en état, ils invitèrent Li-ké-yong à les seconder. Ce dernier s'y prêta d'autant plus volontiers, qu'il savoit que Tchu-ouen cherchoit à attirer l'empereur à Lo-yang.

Outre son gouvernement du Ho-nan, Tchu-ouen, devenu très-puissant, s'étoit encore rendu maître de tout le Chan-tong ; il en avoit détruit les gouverneurs, & mis d'autres de son autorité. De tous ses voisins, Li-ké-yong au nord & Yang-hing-mi au sud étoient les plus à craindre : il n'osa rien entreprendre contre Li-ké-yong, trop fort par son voisinage avec les Tartares, dont il pouvoit recevoir du secours ; mais dans le dessein de faire venir l'empereur à Lo-yang & d'être maître de sa personne, & par là de l'empire, il entreprit de détruire Yang-hing-mi. Dans cette vue, il leva trois grosses armées, & donna l'une à commander à Pong-ssé-kou,

qu'il envoya camper à Tsing-kéou (1); la seconde à Ko-tsong-tchéou, avec ordre d'aller se poster à Ngan-fong; & lui, avec la troisième, se rendit à Sou-tchéou (2).

Yang-hing-mi avec Tchu-kin, son lieutenant, se mirent à la tête de trente mille hommes pour s'opposer à leurs entreprises, résolus de les attaquer les uns après les autres. Comme ils savoient que Pong-sé-kou avoit choisi un poste dans un terrain bas & facile à inonder, ils commencèrent par lui.

Lorsque Pong-sé-kou établit son camp à Tsing-kéou, un de ses officiers, qui connoissoit le local, lui représenta que ce poste étoit humide & mal-sain, & qu'on ne pouvoit y faire un long séjour, sans s'exposer à quelque maladie plus pernicieuse que les flèches & les sabres des ennemis; mais Pong-sé-kou ne voulut point l'écouter.

Un autre de ses officiers lui ayant représenté que les ennemis pouvoient les submerger, en arrêtant au-dessus d'eux le cours du Hoaï-ho, Pong-sé-kou reçut si mal cette seconde représentation, que, la prenant pour une insulte, il le fit mourir à la tête de son camp, afin de rassurer, disoit-il, ses soldats, qu'on avoit dessein d'intimider.

Cependant Tchu-kin avoit fait faire une digue pour arrêter les eaux du Hoaï-ho, & lorsque les travaux en furent achevés, il passa ce fleuve à la tête de cinq mille chevaux pour attaquer les ennemis jusque dans leur camp. L'action fut à peine engagée, que les eaux se répandant avec furie dans leur camp, le désordre y fut si grand, qu'ils ne pensèrent plus qu'à se sauver. Yang-hing-mi fit alors donner sa division, & de toute l'armée

(1) A cinquante *ly* à l'ouest de Hoaï-ngan-fou.

(2) Sou-tchéou du Kiang-nan.

ennemie il ne s'en ſauva pas mille ; Pong-ſsé-kou lui-même fut tué & preſque tous ſes officiers. Cette fameuſe victoire jetta ſi fort la conſternation parmi les troupes de Tchu-ouen, que Ko-tſong-tchéou décampa auſſi-tôt, & que Tchu-ouen ſe vit obligé de ſe retirer.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 897. *Tchao-tſong.*

Yang-hing-mi fit préſent de dix mille enfilades de deniers à Tſing-keou, pour le récompenſer du conſeil qu'il lui avoit donné d'attaquer plutôt Pong-ſsé-kou, que de faire le ſiége de Cheou-tchéou, comme il en avoit eu d'abord le deſſein : il lui fit encore avoir le gouvernement de Tchin-haï, dont il le mit en poſſeſſion, & récompenſa libéralement Tchu-kin ainſi que tous les officiers & les ſoldats. Sa douceur & ſa générosité les attachoient à ſon ſervice, & ſa principale force conſiſtoit dans leur dévouement à ſes intérêts. Malgré ſa puiſſance, Tchu-ouen échoua toujours contre lui, & après l'échec qu'il venoit de recevoir, Han-kien ſe perſuada qu'il ne lui ſeroit peut-être pas impoſſible de ſe procurer la gloire d'avoir donné la paix à l'empire. Il tenta de réconcilier Li-ké-yong avec Tchu-ouen, & fit même envoyer, par l'empereur, Tchang-yeou-fou pour négocier leur raccommodement. Li-ké-yong y donna les mains, mais Tchu-ouen ne voulut jamais en entendre parler.

898.

La cour augmenta le nombre des mécontens, en refuſant à Lieou-gin-kong, pour ſon fils, le gouvernement de trois places qu'il venoit de conquérir ſur Lou-yen-oueï, qui avoit voulu lui enlever quelques ſalines, dont il étoit depuis long-temps en poſſeſſion. Il prit les armes, & donna ſes troupes à commander à ſon fils Lieou-cheou-ouen, qui battit Lou-yen-oueï & l'obligea de s'enfuir à Pien-tchéou auprès de Tchu-ouen, qui tâcha de le conſoler de la perte qu'il venoit de faire.

Après ſa fuite, Lieou-gin-kong s'empara ſans peine de

Tsang-tchéou, de King-tchéou & de Té-tchéou, dont les districts composoient le gouvernement de Y-tchang, possédé par Lou-yen-oueï. Lieou-gin-kong le donna à son fils, comme une récompense de sa victoire, & écrivit en cour pour en obtenir les provisions : la cour les refusa. Lieou-gin-kong, piqué, s'en plaignit ouvertement à un officier de l'empereur envoyé à Fan-yang, & lui dit que puisque l'empereur lui refusoit ces provisions, il en donneroit à son fils, dont il ne seroit pas aisé de détruire la validité.

Tchu-ouen profita du moment que Tsien-liou étoit occupé au siége de Sou-tchéou pour attaquer Yang-hing-mi. Cette place se défendoit toujours avec opiniâtreté contre les assauts de Kou-tsiuen-ou, & elle ne se rendit que lorsque le gouverneur, n'ayant plus de vivres, prit le parti de se sauver.

Après la prise de Sou-tchéou, toutes les villes de sa dépendance se soumirent à Kou-tsiuen-ou. Tsin-peï défendit Koen-chan (1) jusqu'à la dernière entrêmité. Kou-tsiuen-ou, voyant qu'elle ne se rendoit point, augmenta ses troupes & la fit attaquer avec tant de vigueur qu'il la força : il y fit prisonnier Tsin-peï avec le reste de la garnison. Tsien-liou ne voyant qu'une centaine de soldats maigres & défaits, dit tout en colère à Tsin-peï : « Comment avec si peu de monde avez-vous » eu la témérité de tenir si long-temps » ? — « Mon devoir & les » bienfaits que j'ai reçus de Yang-hing-mi, mon maître, l'exi» geoient. Croyez-vous que si mes gens n'eussent pas été réduits » à l'état où vous les voyez, je me fusse rendu » ? Tsien-liou admirant sa bravoure, lui accorda la vie à la sollicitation de Kou-tsiuen-ou.

(1) Koen-chan-hien de Sou-tchéou-fou du Kiang-nan.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
899.
Tchao-tsong.

Lieou-gin-kong, animé par le ſuccès qu'il avoit eu contre Lou-yen-oueï & ſenſible au refus que la cour lui avoit fait, leva une armée de cent mille hommes, avec laquelle il attaqua Peï-tchéou qu'il emporta de force : il fit paſſer au fil de l'épée plus de dix mille familles, ſans pardonner à perſonne. Cette barbarie révolta ſi fort les autres villes du *Ho-ſou*, qu'elles réſolurent de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité.

Après cet exploit inhumain, il s'avança du côté de Oueï-tchéou, dont Lo-chao-oueï étoit gouverneur. Lo-chao-oueï envoya en diligence demander du ſecours à Tchu-ouen, qui fit partir Li-ſſé-ngan avec un détachement conſidérable. Lieou-gin-kong envoya à ſa rencontre Lieou-cheou-ouen ſon fils, & Chen-ko-ki, à la tête de cinquante mille hommes.

Li-ſſé-ngan mit une partie de ſes troupes en embuſcade, & attaqua avec l'autre Lieou-cheou-ouen. Après s'être battu quelque temps, il ſe mit à fuir comme s'il avoit pris l'épouvante. Lieou-cheou-ouen le pourſuivit l'épée dans les reins juſqu'auprès de l'embuſcade ; mais ceux qui y étoient poſtés tombant ſur lui, ils le mirent dans le plus grand déſordre. Chen-ko-ki fut tué, & plus de trente mille hommes reſtèrent ſur la place ou furent faits priſonniers : Lieou-cheou-ouen put à peine échapper.

Chen-ko-ki, le meilleur officier de Lieou-gin-kong, étoit aimé des ſoldats, qui ſe croyoient sûrs de la victoire lorſqu'ils l'avoient à leur tête ; ayant été tué dès le commencement de l'action, ils perdirent courage & ſe laiſsèrent égorger ſans ſe défendre.

Cependant Ko-tſong-tchéou, qui avoit pris un autre chemin à la tête d'un corps de cavalerie, avoit trouvé le moyen d'entrer dans Oueï-tchéou. Après avoir fait la revue de la garniſon,

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
899.
Tchao-tsong.

il la joignit à ses troupes, & sortit dans le dessein de donner bataille à Lieou-gin-kong.

A mesure que les troupes défiloient, il avoit donné des ordres si justes, que chaque corps se rendit à son poste & se rangea en bataille avant que Lieou-gin-kong pût les troubler. Comme les assiégeans étoient dispersés autour de la ville, cette division les mit hors d'état de soutenir l'effort d'une armée, & ils furent battus de tous côtés. Lieou-gin-kong fit mettre le feu à son camp & s'enfuit. Depuis cet échec il ne fit plus que baisser : Tchu-ouen au contraire devint encore plus puissant.

Ko-tsong-tchéou profitant de la réputation que cette victoire lui donnoit, entra dans le Ho-tong & emporta de force les bannières de Tching-tien. D'un autre côté Chi-chou-tsong, autre général de Tchu-ouen, attaqua la ville de Leao-tchéou, qu'il prit & livra au pillage.

Li-ké-yong envoya contre lui Tchéou-té-oueï, excellent officier, d'une intrépidité peu commune. Chi-chou-tsong avoit dans son armée un officier appellé Tchin-tchang, que les plus grands dangers n'effrayoient point : il promit à Chi-chou-tsong de lui amener prisonnier Tchéou-té-oueï, s'il lui donnoit sa parole de lui faire avoir un gouvernement.

Tchéou-té-oueï, averti de son dessein, changea d'habit & prit celui d'un simple soldat : il dit à ses officiers de lui faire connoître Tchin-tchang, lorsque l'action seroit engagée. Tchin-tchang, à la tête des troupes de Chi-chou-tsong, cherchoit Tchéou-té-oueï : les officiers de ce dernier l'attaquèrent vigoureusement, & il soutint leurs efforts jusqu'à ce que Tchéou-té-oueï l'ayant reconnu, fit reculer ses troupes qui étoient aux prises avec l'ennemi. Tchin-tchang échauffé par le combat, les voyant céder, fondit dessus avec impétuosité; mais Tchéou-té-

Oueï le désarçonna d'un coup qu'il lui porta & le fit prisonnier. Tombant ensuite sur les troupes de Chi-chou-tsong, que la prise de Tchin-tchang avoit découragées, il les défit entièrement : cet échec détermina Ko-tsong-tchéou à abandonner le Ho-tong & à se retirer.

Dans ces entrefaites, Li-ké-yong, pour faire diversion, faisoit assiéger Lou-tchéou (1) par Li-kiun-king. Tchu-ouen envoya Tchang-tsun-king au secours de cette place. Li-kiun-king n'osa l'attendre, & sur le premier avis de sa marche il leva le siége. Li-ké-yong en fut si indigné, qu'à son retour il lui fit couper la tête, & fit partir Li-ssé-tchao pour recommencer le siége de Lou-tchéou.

Li-han-tchi, gouverneur de cette ville, étant venu à mourir dans cet intervalle, Tchu-ouen le fit remplacer par Ho-té-lun, qui eut encore le temps d'entrer dans la place avant que Li-ssé-tchao l'eût investie & en eût fermé toutes les avenues. Li-ssé-tchao instruit qu'elle étoit mal approvisionnée, ne tenta point de la forcer, & occupa son armée à ravager tout le pays d'alentour à plus de trente *ly* à la ronde ; il le rendit si désert qu'on n'y trouvoit plus de maisons. Les campagnes furent saccagées, & il n'y resta pas un seul arbre. Ho-té-lun, effrayé de cette manière de faire un siége, profita de l'obscurité d'une nuit pour se sauver, abandonnant la ville à Li-ssé-tchao, qui s'en rendit ainsi le maître, sans qu'il lui en eût coûté un seul homme.

De retour auprès de Tchu-ouen son maître, Ko-tsong-tchéou fut envoyé contre Lieou-gin-kong, à qui il enleva Te-tchéou : il alla ensuite assiéger Tsang-tchéou. Lieou-gin-

900.

(1) Lou-ngan-fou du Chan-si.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 900. *Tchao-tſong.*

kong, preſſé dans cette place, demanda un prompt ſecours à Li-ké-yong, qui lui envoya un corps de cinq mille chevaux, commandés par Tchéou-té-oueï. Ce détachement força les aſſiégeans dans leurs lignes & leur fit lever le ſiége.

Tchu-ouen, animé à détruire Lieou-gin-kong, qui ſe déclaroit toujours pour Li-ké-yong, ne le fut pas plutôt arrivé au pays de Ho-tong, qu'il fit partir une puiſſante armée ſous les ordres de Tchang-tſun-king, qui ſe ſaiſit des trois villes de Yng-tchéou, de King-tchéou & de Mou-tchéou, & fut enſuite mettre le ſiége devant Ting-tchéou.

Ouang-kao, gouverneur de cette dernière place, fit ſortir dix mille hommes pour aller au-devant de Tchang-tſun-king, qui venoit avec trente mille. Ouang-tchu-tchi, qui commandoit ces dix mille hommes, ne vouloit point s'écarter des murailles, afin d'avoir un appui & une retraite en cas de beſoin; mais Léang-ouen, un des officiers de ce détachement, exagéra ſi fort la bravoure des leurs & la poltronerie des ennemis, qu'il détermina Ouang-kao à ordonner à Ouang-tchu-tchi, ſon lieutenant, d'aller aux ennemis & de leur livrer bataille.

Ouang-tchu-tchi, en homme expérimenté, ſentoit la faute qu'on lui faiſoit faire; il repréſenta le danger : on ne voulut point l'écouter, & forcé d'obéir, il marcha à l'ennemi. Il ſe comporta avec beaucoup de bravoure; mais accablé par le nombre, il fut battu & contraint de ſe refugier dans la place. Le gouverneur s'enfuit dans le pays de Tçin-yang; ſes ſoldats, qui étoient en effet braves, ne voulurent pas abandonner la ville ſans coup férir : ils déférèrent à Ouang-tchu-tchi le commandement en chef, & l'élurent pour leur gouverneur.

Après

Après cette victoire, Tchang-tſun-king inveſtit la ville & commença ſes attaques avec beaucoup de vivacité : les aſſiégés les repouſsèrent avec la même vigueur. Quelques jours après, Tchu-ouen vint lui-même commander ce ſiége. Ouang-tchu-tchi monta ſur les remparts & lui demanda pourquoi n'ayant jamais manqué de fidélité à l'empereur, & ne lui ayant perſonnellement donné aucun ſujet de ſe plaindre d'eux, il venoit en ſi grand appareil, & avec tant de frais, leur faire la guerre & les aſſiéger. Tchu ouen lui dit que c'étoit parce qu'ils avoient pris le parti de Li-ké-yong, ſon ennemi. Ouang-tchu-tchi s'excuſa ſur ce qu'étant voiſin de Li-ké-yong, & allié à ſa famille, il n'avoit pu ſe diſpenſer d'épouſer ſes intérêts, mais il promit de les abandonner. Tchu-ouen ſe contenta de cette promeſſe & leva le ſiége : il écrivit même en cour en ſa faveur & obtint pour lui les proviſions du gouvernement de Ting-tchéou.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
900.
Tchao-tſong.

Lieou-gin-kong avoit envoyé Lieou-chéou-kouang, un de ſes fils, avec une armée nombreuſe au ſecours de Ting-tchéou. Tchu-ouen, averti de ſa marche, fit avancer contre lui Tchang-tſun-king, avec ordre de le forcer à accepter la bataille, & il continua ſa route vers Pien-tchéou. Lieou-gin-kong, ſupérieur en nombre à Tchu-ouen, ne doutoit aucunement qu'il ne le battît ; il ſe trompoit : ſon armée n'étoit compoſée que de gens ramaſſés à la hâte, & celle de Tchu-ouen de vieux ſoldats aguerris. Lieou-cheou-kouang perdit plus de ſoixante mille hommes dans cette bataille, qui chaſſa abſolument Lieou-gin-kong du Ho-pé.

Tchu-ouen ſentoit bien que Ouang-tchu-tchi, par la raiſon de parenté & de ſon voiſinage avec Li-ké-yong, ne tiendroit pas la parole qu'il lui avoit donnée de quitter ſon parti ; mais

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
900.
Tchao-tsong.

la nouvelle qu'il venoit de recevoir de la cour étoit d'une plus grande importance pour lui que la prise d'une place : elle le décida à abandonner ce siége.

Après que Li-meou-tchin & Han-kien eurent mis le palais de Tchang-ngan en état, Li-ké-yong d'un côté & Tchu-ouen de l'autre sollicitèrent l'empereur de leur permettre de venir à la tête de leurs troupes le tirer de leurs mains. Lorsqu'ils eurent rendu ce prince à sa capitale, ils s'en retournèrent chacun dans leur gouvernement.

Ouang-touan, devenu premier ministre, avoit une grande étendue de génie & étoit capable de bien servir l'état dans les circonstances fâcheuses où il se trouvoit : le peuple en avoit conçu les plus belles espérances, & ne le nommoit que le bon ministre. Les eunuques Song-tao-pi & King-ou-siou s'étoient rendus importans dans l'intérieur du palais, & conduisoient à leur gré non-seulement les affaires du dedans, mais encore celles du dehors ; ils disposoient des emplois & s'étoient emparés de l'administration : l'empereur voyoit avec chagrin cette usurpation de son autorité.

Tsouï-yn étoit ennemi des eunuques, & quoiqu'il ne fût plus dans le ministère, il avoit toujours beaucoup d'accès auprès de l'empereur, qui le consultoit sur les moyens d'abaisser leur puissance. Les tribunaux du dedans & du dehors conçurent de la jalousie contre Tsouï-yn, & il se forma entre les grands des factions qui firent craindre quelque renversement.

Le ministre Ouang-touan employoit tous les moyens propres à concilier les esprits ; il fut trouver l'empereur, & lui dit qu'un prince sur le trône devoit préférer les grandes maximes de la politique à tout intérêt général ou particulier ; qu'il ne croyoit pas que dans les circonstances présentes on dût entre-

prendre de détruire les eunuques; qu'il falloit auparavant laisser affermir l'autorité impériale & pacifier les choses. Il lui recommanda le plus grand secret; cependant Tsouï-yn fut instruit de la démarche de Ouang-touan, & l'accusa d'être dévoué à Song-tao-pi & de l'avertir de tout ce qui se passoit dans son tribunal : il ajouta qu'il favorisoit la mauvaise conduite de cet eunuque, & qu'il rendoit par là inutiles & même impossibles les vues qu'on avoit de rétablir le gouvernement. Ce rapport inspira de violens soupçons à l'empereur contre Ouang-touan.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 900. *Tchao-tsong.*

Tsouï-yn ne pardonna point à Ouang-touan de l'avoir remplacé dans le ministère, & sollicita Tchu-ouen d'écrire en sa faveur pour l'y faire rentrer. La recommandation de Tchu-ouen venant à l'appui de ces soupçons, l'empereur déclara Tsouï-yn son premier ministre, & envoya Ouang-touan petit mandarin à Ngaï-tchéou : il exila Song-tao-pi à Hoan-tchéou, & King-ou-siou à Ngaï-tchéou, où ils trouvèrent, tous trois, l'ordre de se faire mourir. Ce changement étonna : il donna à Tsouï-yn un ascendant qui le fit craindre à la cour & dans les provinces; les eunuques sur-tout, plus effrayés, jurèrent dès ce moment sa perte. Une dixaine d'entre eux, ayant pour chefs Lieou-ki-chou, Ouang-tchong-sien, Ouang-yen-fan, Sié-tsi-ou, conspirèrent de détrôner l'empereur, & d'élever à sa place le prince héritier, afin de prévenir leur ruine, à laquelle ils ne doutoient pas qu'on ne travaillât; & pour opérer cette révolution sans danger pour eux, ils comptoient sur les troupes de Li-meou-tchin & de Han-kien qui étoient à leur dévotion.

Quelque temps après, l'empereur ayant chassé dans son parc & s'étant ensuite enivré, ne revint qu'à la nuit close; à son retour il tua l'officier de garde qu'il trouva en faute : cette

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
900.
Tchao-tsong.

action le rendant furieux, il tua aussi quelques femmes du palais, où le trouble fut si grand, que le lendemain à dix heures du matin les portes n'en étoient pas encore ouvertes. L'eunuque Lieou-ki-chou à la tête de mille soldats, qui étoient sous ses ordres, les fit enfoncer, & ayant mandé ceux qui en avoient la garde, il apprit d'eux qu'ils n'avoient osé les ouvrir, par rapport à ce qui étoit arrivé le jour précédent au retour de l'empereur. Après ces informations, Lieou-ki-chou s'adressant au premier ministre Tsouï-yn, lui dit que les violences auxquelles l'empereur s'étoit porté le rendoient indigne du trône; qu'il falloit l'en faire descendre, pour mettre à sa place un prince plus éclairé. Il ajouta que ces changemens n'étoient pas sans exemple, & qu'il ne proposoit d'ailleurs ce moyen qu'afin de maintenir la dynastie régnante en possession de la couronne impériale.

Le premier ministre, qui voyoit que les affaires alloient mal, n'osa s'y opposer. Alors Lieou-ki-chou assembla les grands & fit ranger quelques mille soldats auprès du palais: ensuite, muni d'un placet écrit par Tsouï-yn & signé de tous les grands, il entra en tumulte dans le palais, suivi d'une troupe de soldats auxquels il faisoit dire hautement qu'il falloit que le prince héritier prît les rênes du gouvernement, & que l'empereur étoit incapable de les tenir. Cet eunuque présenta son placet à l'empereur, & lui dit que le mécontentement du tribunal de ses ministres produisoit la démarche qu'il faisoit, & qu'il n'y avoit aucune part: alors sans attendre la réponse de TCHAO-TSONG, il le fit monter sur un char avec l'impératrice & une dixaine de suivantes, & les conduisit dans un appartement reculé. Là, sans aucun respect pour la majesté impériale, cet infâme eunuque parla à son maître avec beaucoup d'insolence & de mépris,

lui répétant ſans ceſſe que s'il avoit voulu l'écouter, il ne ſeroit pas réduit à l'état où il étoit. Il mit aux portes des cadenas, qu'il fit ſceller avec du plomb, afin qu'on ne pût les ouvrir : on pratiqua une petite ouverture au mur avec un tour, par où on donnoit à manger à ce malheureux prince & aux compagnes de ſon infortune. Lieou-ki-chou établit divers corps-de-gardes pour empêcher qu'on n'approchât de ſa priſon; il défendit de lui donner plus d'alimens que ce qu'il avoit ordonné, & lui refuſa même de l'encre & du papier qu'il demandoit.

Après cet attentat odieux, Lieou-ki-chou fut prendre le prince héritier, encore enfant, auquel il fit entendre que ſon père s'étoit démis de l'empire en ſa faveur, & que c'étoit par ſon ordre qu'on l'élevoit ſur le trône. Il fit donner à l'empereur priſonnier le titre de *Chang-hoang*, & augmenta les degrés de tous les mandarins. Cet eunuque fit des libéralités exceſſives aux ſoldats, afin de les gagner; & de peur que ceux qui étoient reſtés au palais, femmes, eunuques ou autres, que l'empereur aimoit, ne nuiſiſſent à ſes deſſeins, il les fit étrangler ſans en épargner aucun.

Tſouï-yn, en partie cauſe du malheur de l'empereur, & qui n'avoit cependant cédé au torrent que parce qu'il n'étoit pas en état de s'y oppoſer, craignit qu'on n'en vînt aux dernières extrémités; il écrivit en ſecret à Tchu-ouen & à Han-kien, & leur fit un récit exact de tout ce qui s'étoit paſſé; il ajoutoit dans ſa lettre à Han-kien qu'il ne concevoit pas comment, étant ſi près de la cour & ayant la force en main, il laiſſoit impunies les indignités qu'on venoit de faire à ſon maître, à ſon bienfaicteur. Il lui marquoit encore que ſi les gouverneurs du Chantong ſe mettoient en mouvement & uniſſoient leurs forces pour venger leur ſouverain, il ne ſeroit point à l'abri de leur

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
900.
Tchao-tsong.

ressentiment, pour avoir souffert sous ses yeux la révolte & la trahison se manifester avec tant d'audace. Tsouï-yn terminoit sa lettre par exhorter Han-kien à répandre un écrit circulaire qui dévoilât la scélératesse des dix eunuques, s'il ne vouloit pas que la honte en réjaillît sur lui; il l'assuroit que l'effet de ce manifeste seroit de porter la terreur dans l'ame de ces perfides, & qu'il ne lui faudroit pas dix jours pour venir à bout de faire tomber leurs têtes. Han-kien ne put jamais se déterminer à prendre ce parti; il se contenta de louer le zèle de Tsouï-yn & l'en estima davantage : cependant, malgré les sollicitations réitérées des eunuques, il refusa constamment de reconnoître le jeune empereur qu'ils avoient mis sur le trône.

Tchu-ouen étoit occupé au siége de Ting-tchéou, lorsqu'il reçut la lettre de Tsouï-yn : cette nouvelle lui fit accepter, sans balancer, la promesse du gouverneur de la place, de renoncer au parti de Li-ké-yong. L'eunuque Lieou-ki-chou sentant l'importance d'avoir pour lui Tchu-ouen, lui envoya Lieou-hi-tou, son fils adoptif; & afin de l'engager encore davantage dans ses intérêts, il lui offrit l'empire. L'offre étoit séduisante & elle éblouit Tchu-ouen : il en fit part à Li-tchin, son lieutenant, qui lui dit : « Lorsqu'un malheur arrive à l'empereur, » c'est l'avantage des grands mal-intentionnés; vous êtes un » des plus puissans de l'empire, vous ne sauriez manquer de » participer à son bonheur ou à son malheur. Cependant si » vous ne pouvez réduire des eunuques qui ont osé attenter » à la personne de leur souverain & l'enfermer dans une pri- » son, comment prétendrez-vous donner la loi aux gouver- » neurs de l'empire ? Si vous vous en tenez au choix que les » eunuques ont fait d'un jeune prince pour le placer sur le

» trône, vous ne devez pas douter que toute l'autorité ne reſte » entre leurs mains ».

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 900. *Tchao-tſong.*

Renonçant aux eſpérances que ſon ambition lui avoit fait concevoir, Tchu-ouen donna ſur le champ ordre d'arrêter Lieou-hi-tou & de le mettre en priſon : il envoya ſecrétement Tſiang-hiuen-hoeï à Tchang-ngan pour conférer avec le premier miniſtre, & concerter avec lui les moyens de délivrer l'empereur de ſa captivité.

Ce miniſtre, attentif à tout ce qui ſe paſſoit à la cour, apprit que Sun-té-tchao, général des premières troupes de l'empire, étoit furieux contre les eunuques; il lui fit propoſer par Ché-tçin de ſe défaire de Lieou-ki-chou & de Ouang-tchong-ſien, comme les principaux auteurs de l'attentat commis contre la perſonne de l'empereur. Il lui fit enviſager la gloire dont il ſe couvriroit en délivrant l'empire de ces deux monſtres de ſcélérateſſe, & les récompenſes qu'il devoit eſpérer de ſon prince pour le ſervice important qu'il lui auroit rendu : & afin de le décider plus promptement, il lui fit craindre qu'un autre ne lui enlevât cette gloire, en l'avertiſſant qu'il ſavoit de bonne part que quelqu'un ſe diſpoſoit à venir délivrer l'empereur. Sun-té-tchao n'héſita point à ſe charger de la commiſſion, & ayant fait venir chez lui Tong-yen-pi & Tchéou-tching-hoeï, deux de ſes officiers, ils convinrent enſemble de choiſir le lendemain, qui étoit le premier jour de l'année, pour l'exécution de leur deſſein, & de cacher des ſoldats dans le palais à la porte par où les mandarins entroient.

901.

Ce jour-là, l'eunuque Ouang-tchong-ſien vint un des premiers au palais; dès qu'il fut entré, Sun-té-tchao, qui avoit voulu lui-même être préſent, ordonna à ſes gens de le ſaiſir & il lui fit ſur le champ couper la tête. Enſuite de quoi, accom-

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
901.
Tchao-tsong.

pagné d'une troupe de ses plus braves soldats, il pénétra jusqu'à la prison de l'empereur, & fit mettre les armes bas à ceux qui le gardoient : il frappa à la porte pour avertir ce prince que le traître Ouang-tchong-sien étoit mort, & qu'on lui avoit fait subir la peine qu'il méritoit. L'empereur & l'impératrice, ne pouvant croire un changement aussi subit, demandèrent qu'on leur montrât la tête du coupable eunuque. Sun-té-tchao la leur ayant fait passer par le tour, ils ordonnèrent de briser les portes de leur prison, d'où ils sortirent enfin escortés par les troupes de ce général.

Tsoui-yn vint au-devant d'eux à la tête des grands & les conduisit sur leur trône, où ils furent salués de nouveau & félicités de l'heureuse révolution qui venoit d'arriver. Tchéou-tching-hoeï proposa d'aller se saisir des deux eunuques Lieou-ki-chou & Ouang-yen-fan; mais on apprit que dès le commencement du trouble que la mort de Ouang-tchong-sien avoit causé, ils avoient été tués à coups de bâton par le peuple, & que Sié-tsi-ou s'étoit jetté dans un puits, d'où on avoit tiré son corps qu'on avoit mis en pièces.

Les ordres furent ensuite donnés pour éteindre les familles de ces quatre criminels de lèze-majesté, & sur les informations qu'on fit contre ceux qui étoient entrés dans leur complot, on en arrêta vingt, qui subirent la mort suivant la rigueur de la loi. Quant au prince héritier, l'empereur dit que c'étoit un enfant, auquel on ne pouvoit rien imputer de ce qui étoit arrivé ; que cependant il ne convenoit pas de lui laisser le titre de prince héritier, & qu'il n'auroit à l'avenir que celui de prince de Té.

L'empereur, en récompense du service qu'il venoit de lui rendre, changea le nom de Sun-té-tchao en celui de Li-ki-tchao,

l'affiliant,

l'affiliant, pour ainsi dire, à la famille impériale; ce prince changea aussi les noms de Tchéou-tching-hoeï & de Tong-yen-pi en ceux de Li-ki-hoeï & de Li-yen-pi : il les fit tous trois capitaines de ses gardes, & épuisa ses trésors pour leur faire des libéralités. Ne pouvant élever plus haut le premier ministre Tsouï-yn, il le traita avec la plus grande distinction, en lui donnant toute sa confiance & ne faisant rien sans le consulter. Lorsque Tchu-ouen apprit ce changement, il vit clairement que Li-tchin lui avoit donné un bon conseil, & il conçut pour lui une véritable estime.

Immédiatement après son rétablissement, l'empereur, déterminé à ôter aux eunuques toute autorité dans l'administration, donna l'ordre suivant : « Depuis le règne de Siuen-tsong, les » ministres ont suivi la coutume de rapporter les affaires d'état » à un tribunal intérieur composé d'eunuques, qui, appro- » chant plus près de la personne de leur maître, sembloient » plus en état de donner des décisions mûres & solides. Mais » l'expérience a prouvé qu'on s'étoit trompé; jamais on n'a vu » tant de mésintelligence dans le ministère : les premiers emplois » sont devenus vils & méprisables; le gouvernement, livré au » désordre & aux abus, est dans un si grand bouleversement, » qu'il est presque impossible de le rétablir sur l'ancien pied. » J'ordonne que les choses soient remises au même état qu'elles » étoient au commencement du règne de Siuen-tsong, & » qu'à l'avenir les ministres me rapportent immédiatement les » affaires ».

Quelques jours après, Tsouï-yn & Lou-y, ministres d'état, représentèrent que les malheurs arrivés à la cour avoient toujours commencé par les eunuques qui avoient le commandement des troupes, & qu'il falloit le leur ôter. En conséquence le premier demandoit pour lui le commandement de la gauche,

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
901.
Tchao-tsong.

& celui de la droite pour son collègue, ajoutant que c'étoit le seul moyen de tenir en respect les gouverneurs des provinces & de les faire obéir. L'empereur, craignant que ce changement ne produisît quelque nouveau trouble, voulut auparavant prendre l'avis de Li-ki-tchao & de son conseil. On lui répondit que la force d'un état & les révolutions qu'il éprouvoit, avoient ordinairement pour cause la bonne ou la mauvaise administration des troupes, & que les gens de lettres leur paroissoient peu propres à en être chargés; que de donner au tribunal des ministres le commandement des troupes, ils y prévoyoient bien des difficultés & une source de troubles; ainsi le conseil fut d'avis de laisser les choses comme elles étoient, & l'empereur prit ce parti.

Tsouï-yn, persuadé qu'il falloit absolument détruire les eunuques, & n'ayant pu réussir par la voie qu'il avoit tentée, profita de l'arrivée de Li-meou-tchin à la cour. S'étant abouché avec lui, Li-meou-tchin convint de laisser à la cour une partie de ses soldats sous les ordres de Li-ki-yun, son fils adoptif, pour empêcher les eunuques de remuer. Han-ou, un des premiers du conseil, représenta que c'étoit former deux factions, qui ne pouvoient manquer d'être funestes à l'état; mais Tsouï-yn, qui regardoit les eunuques comme la cause de tous les maux, ne voulut jamais consentir à ce qu'on renvoyât ces troupes: il obtint même, à force de sollicitations, d'en avoir l'inspection, avec une entière autorité, en sorte qu'elles dépendoient absolument de lui. Cette faveur jointe à ses premières démarches, que les eunuques n'ignoroient pas, le rendirent leur ennemi mortel. Se voyant alors en état d'oser tout entreprendre contre eux, il proposa de les exterminer. Han-ou dit qu'il n'étoit pas possible de s'en passer; que d'ailleurs, leur

parti étant puiſſant, il étoit à craindre, ſi on les preſſoit trop, qu'ils ne jettaſſent dans de grands embarras. Tſouï-yn ne ſe rendit point à ces raiſons.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 901. *Tchao-tſong.*

L'empereur ayant conſulté Han-ou dans le particulier, il lui avoua que les eunuques étoient tous coupables de la conſpiration tramée & exécutée l'année précédente, & qu'il auroit fallu les en punir lorſqu'on extermina les quatre familles de leurs chefs. L'empereur lui ayant demandé, avec vivacité, pourquoi il n'en avoit point alors parlé à Tſouï-yn? « C'eſt, » continua-t-il, parce que Votre Majeſté n'en dit rien elle-» même, & qu'elle ne proſcrivit que les quatre familles qui » ont été éteintes. Il n'y a rien de plus ſacré pour les princes » que leur parole, & lorſqu'ils ſe ſont une fois expliqués, » leur volonté doit être invariable. Si Votre Majeſté fait mou-» rir un ſeul eunuque, après les avoir épargnés lorſqu'elle » pouvoit ſévir contre eux, perſonne ne ſe croira plus en » ſûreté. Cependant il faut les faire obſerver de près & châtier » les coupables, en rendant publics leurs crimes; mais il faut » en même temps récompenſer ceux qui s'acquittent de leur » devoir & ne s'écartent point de leur état : je ne doute pas » qu'on ne vienne à bout de les ramener à leur inſtitution, en » ne ſe ſervant que de la voie de la juſtice. Il y en a des dix mille » dans le palais de Votre Majeſté, pourroit-elle ſe réſoudre à » faire maſſacrer tant de monde? Un grand prince doit ſa pro-» tection à tous ſes ſujets : s'il eſt inconſtant dans ſa conduite, » & qu'il s'arrête tantôt à un parti, tantôt à un autre, ſon » règne ne peut être heureux. Vous voyez qu'on a empiété de » tous côtés ſur votre autorité : ſi vous l'aviez recouvrée toute » entière, vous ſeriez alors le maître de faire ce que vous » voudriez. Mais, ſans être parvenu à ce point, entreprendre

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
901.
Tchao-tsong.

» une si grande affaire, n'est-ce pas s'exposer à perdre ce qui » vous reste de puissance » ? L'empereur, sentant la prudence de ses conseils, lui laissa le soin de prendre tous les tempéramens, pour éviter d'en venir aux dernières extrêmités.

Cependant les eunuques voyant Tsouï-yn acharné à les perdre, introduisirent dans le palais de jeunes garçons & de jeunes filles d'une belle figure, pour être instruits de ce qui se tramoit contre eux. Ces espions les avertirent bientôt que Tsouï-yn avoit présenté un placet, dans lequel il demandoit leur destruction, n'en exceptant que quelques-uns pour le service du palais. Cet avis mit plus que jamais l'alarme parmi eux, & ils s'assembloient jour & nuit pour concerter les moyens de s'en défaire.

Tsouï-yn avoit alors l'intendance de trois tribunaux, & la commission particulière de fournir aux troupes l'habillement & les vivres. L'eunuque Han-tsiuen-hoeï, qui commandoit la garde intérieure, ordonna à ses soldats de faire semblant de vouloir se mutiner, & de se plaindre hautement que Tsouï-yn leur avoit retranché leurs habits d'été : ils firent en effet tant de bruit, que l'empereur, pour les appaiser, se vit obligé de lui ôter l'inspection, à laquelle étoit attachée la douane du sel & du fer, une des plus lucratives de l'empire.

Ce ministre fut moins sensible à cette disgrace, qu'aux pressantes sollicitations de Li-meou-tchin & de Tchu-ouen pour obtenir le commandement général sur les autres gouverneurs des provinces. L'empereur ne pouvoit accorder une pareille autorité sans se donner un maître & sans s'exposer à être dépouillé du peu d'autorité qui lui restoit à lui-même.

Voyant d'un côté la haine que les eunuques lui portoient, & de l'autre l'ambition démesurée de ces deux gouverneurs,

Tſouï-yn ne ſavoit à quel parti ſe réſoudre : il ſe détermina enfin à appeller Tchu-ouen à ſon ſecours, & il lui écrivit en ſecret que l'empereur lui ordonnoit de le venir prendre à la tête de ſes troupes pour le conduire à la cour orientale.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
901.
Tchao-tſong.

L'empereur inſtruit que les eunuques travailloient à ſe faire un parti, & que Han-tſiuen-hoeï avoit même fait ſonder Li-ki-tchao, Li-ki-hoeï & Li-yen-pi, qui avoient des forces en main, en étoit fort inquiet. On lui propoſa d'inviter à un repas Tſouï-yn & les chefs des eunuques, pour les reconcilier enſemble ; mais Han-ou lui repréſenta que les eunuques n'en deviendroient que plus inſolens, & il lui conſeilla de faire plutôt mourir quelques-uns des plus mutins & d'en envoyer en exil, ne doutant point, ajoutoit-il, que ceux qui reſteroient ne changeaſſent de conduite. Ils étoient devenus ſi puiſſans, qu'ils n'obéiſſoient plus à ſes ordres & refuſoient des emplois même honorables, parce qu'ils les éloignoient de la cour. Ce prince vit alors qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de réprimer leur inſolence & de les réduire.

Sur l'invitation de Tſouï-yn, Tchu-ouen avoit auſſi-tôt mis ſes troupes en état de marcher au ſecours de l'empereur, à qui il le fit ſavoir. Ce prince, craignant que Li-meou-tchin ne voulût diſputer à Tchu-ouen la gloire de le délivrer de ſes ennemis, & que cette concurrence n'achevât de l'écraſer, fit écrire à ces deux gouverneurs, par Tſouï-yn, qu'ils euſſent à s'accorder enſemble pour cette expédition.

Li-ki-hoeï & Li-yen-pi, bien différens de ce qu'ils avoient été autrefois, étoient devenus d'un orgueil inſupportable. Han-ou dit à l'empereur qu'il avoit fait une grande faute de les élever, & qu'il auroit dû ſe contenter de récompenſer leurs ſervices avec de l'or, de l'argent & des ſoieries, ſans leur permettre

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 901. *Tchao-tsong.*

d'entrer au palais & d'en sortir à leur volonté ; que cette liberté les avoit perdus, en leur procurant des liaisons avec les eunuques, dont ils ne manqueroient pas de prendre le parti, si Tchu-ouen venoit.

Ce général partit en effet de Ta-léang, à la dixième lune, avec une puissante armée, & prit le chemin de Tchang-ngan. L'eunuque Han-tsiuen-hoeï, instruit de sa marche, dit à Li-ki-hoeï & à Li-yen-pi d'assembler leurs troupes, & de presser l'empereur de sortir de Tchang-ngan pour aller à Fong-siang. Ce prince, se voyant à leur merci, envoya dire à Tsouï-yn que pour le bien de sa famille & pour celui de l'empire, il étoit obligé de prendre la route de l'ouest ; que pour lui & les grands ils pouvoient aller du côté de l'est, comme étant le meilleur parti dans les circonstances présentes.

Ce même jour, l'empereur tint conseil avec les grands sur les affaires du gouvernement, ayant l'eunuque Han-tsiuen-hoeï & d'autres debout à ses côtés : Li-ki-yun, par l'ordre de ce perfide eunuque, profita du temps que dura le conseil pour piller les trésors de l'empereur, & pour faire partir sans bruit les princes, les princesses & les femmes du palais. Une troupe de soldats ayant investi la salle d'audience, l'eunuque Han-tsiuen-hoeï se mit à genoux, & dit à l'empereur qu'il avoit des avis certains que Tchu-ouen venoit à la tête d'une nombreuse armée l'obliger à transporter sa cour à Lo-yang, & que pour le mettre à couvert de ses entreprises, ils avoient résolu de l'accompagner à Fong-siang, où il seroit en sûreté. Tchao-tsong, irrité de l'audace de cet eunuque, se leva brusquement, & mettant le sabre à la main, monta à un second étage, d'où Han-tsiuen hoeï, suivi d'une troupe de ses soldats, le força de descendre, pour le soustraire aux flammes de l'in-

cendie que le traître Li-yen-pi avoit allumé de tous côtés dans le palais. L'empereur & l'impératrice, escortés d'environ cent personnes, sortirent enfin de Tchang-ngan, le cœur gros de colère & pénétrés de douleur. Li-meou-tchin vint au-devant de ce prince, & le reçut avec toutes les apparences du respect & de la soumission d'un sujet zélé.

Tchu-ouen étoit déja assez près de Tchang-ngan, lorsqu'il apprit que l'empereur avoit été conduit à Fong-siang, & il vouloit retourner sur ses pas ; cependant pour ne pas rendre sa démarche infructueuse, à l'instigation d'un de ses officiers qui lui conseilla de rompre l'intelligence qui régnoit entre Li-meou-tchin & Han-kien, il fit prendre à son armée la route de Hou-tchéou, dont Han-kien étoit gouverneur. Celui-ci, qui le faisoit observer, ne sut pas plutôt qu'il venoit à lui, qu'il vint se remettre entre ses mains. Tchu-ouen l'accueillit, mais il lui fit entendre que Hoa-tchéou étoit trop voisin de Fong-siang, & que Li-meou-tchin ne manqueroit pas de chercher à se venger de l'action qu'il venoit de faire en se donnant à lui ; qu'il valoit mieux qu'il prît le gouvernement de Tchong-ou, & il l'y fit conduire par un détachement, sans lui permettre de retourner à Hoa-tchéou, dont lui-même s'empara.

Tsouï-yn étoit demeuré à Tchang-ngan, & n'avoit pas suivi l'empereur : sachant Tchu-ouen si près de lui, il le pressa d'aller au secours de ce prince & de le tirer des mains des traîtres qui s'étoient rendus maîtres de sa personne. Ce général répondit que l'empereur désapprouveroit peut-être qu'il voulût le delivrer des mains de Li-meou-tchin & des eunuques ; que cependant il avoit peine à digérer la honte d'être venu de si loin pour ne rien faire : il prit le parti d'aller à Tchang-ngan, pour consulter avec le premier ministre & les grands

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 901. *Tchao-tsong.*

qui étoient restés dans cette capitale. Tsouï-yn fut le recevoir à la tête de tous les grands rangés en ordre, & l'introduisit dans la ville avec appareil. Le résultat de leurs conférences fut qu'il falloit aller à Fong-siang & en ramener l'empereur. Tchu-ouen sortit de Tchang-ngan avec le même cortège qu'il y étoit entré, & fut joindre son armée, à laquelle il fit prendre le chemin de Fong-siang.

Arrivé devant cette place, ce général fit camper ses troupes à l'est, & s'étant approché des murailles, Li-meou-tchin lui dit, du haut des remparts, que l'empereur ne s'étoit retiré à Fong-siang que pour se mettre à couvert des malheurs qu'un plus long séjour à Tchang-ngan n'auroit pu lui faire éviter, & que les intrigues de certains esprits inquiets, trop fiers des services qu'ils avoient rendus, l'y avoient forcé. Tchu-ouen répondit qu'il demandoit la mort de Han-tsiuen-hoeï, pour le punir de la témérité qu'il avoit eue de contraidre l'empereur d'abandonner sa cour; que sa démarche n'avoit d'autre but que d'escorter son souverain & de le reconduire jusque dans son palais, suivant le vœu de tous les grands, au nom desquels il venoit. Il ajouta que s'il s'y opposoit & qu'il lui en arrivât par la suite de la disgrace, il ne pourroit s'en plaindre, puisqu'il pouvoit l'éviter.

Tchu-ouen ne fut pas long-temps devant Fong-siang; sur les ordres réitérés de l'empereur de se retirer dans son gouvernement, il prit la route de Pin-tchéou, dont Li-ki-hoeï étoit gouverneur. A son approche, ce gouverneur vint se donner à lui.

Li-meou-tchin, informé que Tchu-ouen n'étoit point retourné dans son gouvernement, obtint de l'empereur un ordre adressé à Li-ké-yong, de venir à son secours. Li-ké-yong envoya

cinq mille chevaux sous le commandement de Li-ssé-tchao, qui rencontrèrent au nord de Ping-yang un corps des troupes de Tchu-ouen & le défirent entiérement.

Han-tsiuen-hoeï dépêcha de son côté vingt eunuques pour engager les gouverneurs à donner leurs troupes, avec ordre d'en lever eux-mêmes; mais ces vingt eunuques prirent si mal leurs mesures, qu'ils tombèrent entre les mains de Tchu-ouen, qui les fit mourir.

Yang-hing-mi étoit un des gouverneurs de l'empire qui auroit pu obliger Tchu-ouen à faire diversion : il étoit puissant & son voisin; mais Li-meou-tchin ne pensa point à lui, parce qu'il ne lui croyoit pas d'autres vues que celles de s'établir dans le Kiang-nan & de s'étendre du côté du Tché-kiang. C'étoit effectivement son plan, & son général Li-chin-fou faisoit alors le siége de Hang-tchéou, où il fut très-long-temps sans pouvoir s'en rendre maître. Kou-tsiuen-ou, général de Tsien-lieou, avoit si bien disposé ses quartiers, qu'il incommodoit beaucoup Li-chin-fou, & lui enlevoit presque tous les convois qui lui arrivoient.

Pour se mettre à l'abri de ces inconvéniens, Li-chin-fou répandit le bruit qu'il vouloit lever le siége, & afin de l'accréditer davantage, il laissa sauver des prisonniers de Hang-tchéou. Sur le soir il fit prendre les devans aux malades & aux foibles de son armée, escortés par un corps de ses plus braves soldats, auxquels il ordonna de se mettre en embuscade auprès de la montagne Tsing-chan (1) : il les suivit de près avec le reste de l'armée, persuadé que Kou-tsiuen-ou ne manqueroit pas de le

(1) A soixante *ly* au sud de Tchang-hing-hien de la dépendance de Hou-tchéou-fou du Tché-kiang.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 901. *Tchao-tsong.*

poursuivre. Ce général se mit en effet à sa piste jusqu'à la montagne, où ceux qui étoient en embuscade le coupèrent si à propos qu'ils le firent prisonnier. Tsien-lieou fut inconsolable de la prise de son général.

Li-chin-fou, victorieux, vint reprendre le siége de Hang-tchéou & se morfondit encore long-temps devant cette place: voyant qu'il ne pouvoit la réduire, il résolut de se retirer; mais comme il craignoit que Tsien-lieou ne l'en empêchât, il fit rétablir la sepulture de ses ancêtres, qui avoit été un peu endommagée, & lui renvoya toute la famille de Kou-tsiuen-ou. Touché de ce procédé honnête, Tsien-lieou ne troubla point sa retraite. Yang-hing-mi lui renvoya aussi Kou-tsiuen-ou, qui fut échangé contre Tsin-peï, fait prisonnier par Kou-tsiuen-ou lui-même.

902. Après avoir battu Tchu-ouen, Li-sé-tchao, pour l'obliger à faire diversion & à diviser ses troupes, alla attaquer Tsé-tchéou & Chi-tchéou, dont il s'empara. Tchu-ouen vint lui-même défendre les villes soumises à son obéissance: ce qui n'empêcha pas Li-sé-tchao d'assiéger encore Tçin-kiang, qu'il auroit enlevée si Tchu-ouen n'avoit envoyé au secours de cette place son neveu Tchu-yeou-ning, renforcé par les troupes que commandoit Chi-chou-tsong. Li-sé-tchao ne jugea pas à propos de les attendre & leva le siége.

Chi-chou-tsong & Tchu-yeou-ning, se voyant à la tête d'une belle armée, poursuivirent Li-sé-tchao & le battirent. Profitant de leur victoire, ils allèrent investir Tsé-tchéou & Chi-tchéou qu'ils reprirent; ils enlevèrent aussi Fen-tchéou. Delà, se portant vers Tçin-yang, où Li-ké-yong étoit en personne, ils en formèrent le siége. Li-ké-yong, dans de fréquentes & vigoureuses sorties, leur tua beaucoup de monde & les força

de décamper. Li-ſsé-tchao & Tchéou-té-oueï ſe mirent à leurs trouſſes & les maltraitèrent fort dans leur retraite : ils leur reprirent Tſé-tchéou, Chi-tchéou & Fen-tchéou.

L'entrepriſe de Tchu-ouen ſur Tçin-yang avoit ſi fort abattu le courage de Li-ké-yong, qu'il n'étoit plus reconnoiſſable : la puiſſance de ſon ennemi lui parut ſi redoutable, qu'il craignit que s'il entreprenoit de le détruire il n'y réuſsît que trop. Dévoré par ce chagrin, il ne laiſſoit plus éclater de joie ſur ſon viſage. Li-tſun-hiu, ſon fils, allarmé de ce changement d'humeur, lui dit que la proſpérité de Tchu-ouen étoit près de ſa fin, ayant aigri contre lui tous les eſprits ; au lieu que la fidélité & la bonne foi étant comme héréditaires dans leur famille, ils ne pouvoient manquer d'être aimés de tout le monde : qu'ainſi il falloit, ſans ſe décourager & ſans montrer une crainte dont leur ennemi profiteroit, attendre ſa perte, à laquelle il couroit de lui-même.

Li-tſun-hiu étoit fils d'une concubine, que Li-ké-yong aimoit beaucoup. Lieou-fou-gin, ſa femme légitime, ne lui avoit point donné d'enfans ; mais comme ce fils étoit rempli d'eſprit, de bravoure, de prudence & d'excellentes qualités, cette princeſſe l'aimoit comme ſon propre fils.

Li-meou-tchin craignoit toujours que Tchu-ouen ne revînt ſur ſes pas : ſeul il ne pouvoit lui réſiſter ; ainſi il chercha à l'occuper dans ſon gouvernement, pour l'empêcher de ſonger à lui. Il ſollicita Li-ké-yong, ſon ennemi déclaré, & Yang-hing-mi de lui faire la guerre ; & pour déterminer ſur-tout le dernier, il obtint pour lui le titre de prince de Ou, dont il lui fit porter les lettres par un officier de la cour, avec un ordre écrit de la main de l'empereur de faire la paix avec ſes voiſins du ſud, & de marcher contre Tchu-ouen : & afin que Tſien-

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 902. *Tchao-tsong.*

lieou, par jalousie, ne dérangeât point ce plan, Li-meou-tchin lui fit aussi expédier des lettres de prince de Yuei.

Fong-hong-to croisoit alors sur le grand fleuve avec de grosses barques, & ravageoit tout le pays qui est entre Siuen-tchéou (1) & Yang-tchéou ; las de pirater, il voulut se faire un établissement, & tenta de se rendre maître de Siuen-tchéou : Tien-kiun, qui en étoit gouverneur, ne le laissa point approcher de ses murailles ; mais faisant monter ses troupes sur ses barques de guerre, il fut à sa rencontre & le battit d'une manière à l'obliger à prendre le large en mer. Yang-hing-mi fit proposer à ce corsaire de l'emploi dans ses troupes. Fong-hong-to accepta, & fut reçu avec honneur & comblé de présens. On lui donna le titre de lieutenant de gouverneur.

Long-temps auparavant, Fong-hong-to avoit fait sonder Yang-hing-mi par Chang-kong-naï, un de ses officiers, pour savoir s'il voudroit lui céder la ville de Jun-tchéou (1). Ce poste étoit trop important pour s'en désaisir. Chang-kong-naï, piqué du refus qu'on lui en fit, dit fiérement que puisqu'on ne vouloit pas le leur donner de bonne grace, ils sauroient l'obtenir avec leurs grandes barques. Yang-hing-mi, qui n'avoit point oublié cet emportement, demanda à Chang-kong-naï s'il se ressouvenoit de ses menaces. Cet officier lui en fit des excuses, en lui disant que c'étoit son zèle pour le service de son maître & le chagrin de n'avoir pas réussi dans sa négociation qui l'avoient fait parler. Yang-hing-mi, souriant, lui dit qu'il seroit une autre fois plus content de lui, & que s'il montroit autant d'attachement à ses intérêts qu'il en avoit eu pour ceux de Fong-hong-to, il n'auroit pas lieu de se plaindre.

(1) Ning-koué-fou du Kiang-nan.

(2) Tching-kiang-fou du Kiang-nan.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
902.
Tchao-tſong.

Yang-hing-mi venoit alors de recevoir les ordres de l'empereur, en conſéquence deſquels il ſe diſpoſa à porter la guerre ſur les terres de Tchu-ouen, & à faire le ſiége de Sou-tchéou (1): il envoya ſes troupes par terre, & fit tranſporter par eau le bagage & les vivres ſur de groſſes barques peſantes qui ſervoient à porter les tributs en ris de l'empereur, contre le ſentiment de Siu-ouen, qui vouloit qu'on employât de petites barques plus légères, afin que les convois arrivaſſent plus promptement. Yang-hing-mi ne ſuivit point ce conſeil & ne tarda pas à s'en repentir. Les pluies continuelles incommodèrent ſes troupes dans leur marche & rendirent les chemins impraticables ; lorſqu'elles arrivèrent, après des fatigues inouies, devant Sou-tchéou, elles n'y trouvèrent ni équipages ni proviſions, & ſouffrirent des maux incroyables. Malgré ces contre-temps, Yang-hing-mi oſa inveſtir la place & en preſſer le ſiége. Tchu-ouen y avoit jetté une bonne garniſon, avec des vivres & des munitions de guerre en abondance. Les pluies qui ne diſcontinuoient point & le défaut de proviſions obligèrent enfin ſon ennemi à décamper.

A peine fut-il de retour dans ſon gouvernement, qu'il apprit qu'un corps compoſé des anciennes troupes de Sun-ju & qui s'étoit enfui dans le Tché-kiang après la défaite & la mort de leur général, s'étoit donné à Tſien-lieou, qui, connoiſſant leur bravoure, les avoit reçus & leur avoit donné Siu-ouan, un de leurs propres officiers, pour les commander. Ces transfuges, gens inquiets & portés à la révolte, conçurent le deſſein de tuer Tſien-lieou & de s'emparer de ſon pays : ils appellèrent Tien-kiun, gouverneur de Siuen-tchéou, pour les aider à

(1) Sou-tchéou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
902.
Tchao-tsong.

l'exécuter; mais Siu-ouan s'étant déclaré trop tôt, on prit les armes de tous côtés : ces séditieux mirent le feu en plusieurs endroits de Hang-tchéou; Tsien-lieou eut le temps de se sauver & leur complot échoua. Cependant Tien-kiun avançoit à la tête de ses troupes : Tsien-lieou lui fit demander s'il venoit fomenter une révolte, lui qui étoit gouverneur de place & exposé aux mêmes insultes. Tien-kiun continua son chemin vers Hang-tchéou, dans le dessein de l'attaquer.

Kou-tsiuen-ou étoit parti lui-même pour représenter à Yang-hing-mi le danger pressant de Tsien-lieou & lui mener Tsien-tchuen-léao, son fils, en ôtage. Yang-hing-mi lui promit du secours & cimenta l'alliance qu'il fit avec Tsien-lieou, en donnant à Tsien-tchuen-léao sa fille en mariage.

Cependant Tien-kiun serroit de près Hang-tchéou : il eut du désavantage dans une action contre Tsien-lieou, mais il n'abandonna pas pour cela son entreprise. Yang-hing-mi le menaça, s'il ne se retiroit pas, de mettre à sa place un autre gouverneur à Siuen-tchéou. Tien-kiun fit dire à Tsien-lieou que s'il vouloit lui donner Tsien-tchuen-koan, son second fils, en ôtage, auquel il promettoit sa fille en mariage, il leveroit le siége. Ces conditions ayant été acceptées, il retourna à Siuen-tchéou avec les rebelles qui se donnèrent à lui & dont Tsien-lieou fut charmé d'être délivré.

L'empereur étoit toujours entre les mains de Li-meou-tchin & des eunuques : Tsouï-yn partit de Tchang-ngan & se rendit dans le Ho-tchong pour presser Tchu-ouen, en lui disant qu'il ne falloit pas attendre qu'on eût soulevé tout l'empire contre lui. Tchu-ouen voyant que Li-ké-yong ne faisoit aucuns préparatifs pour lui faire la guerre, & que Yang-hing-mi étoit plus occupé de ses propres intérêts que de ceux de l'empereur, partit

du Ho-tchong & prit sa route par Tong-ouei-kiao à la tête d'une des plus nombreuses armées qu'on eût vues depuis long-temps.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 902. *Tchao-tsong.*

Li-meou-tchin instruit de sa marche, donna les ordres nécessaires pour assembler ses troupes & voulut lui-même les commander : il rencontra Tchu-ouen au nord de Koué-kien (1) & voulut l'arrêter ; Tchu-ouen, charmé de le trouver sans l'empereur, l'attaqua le premier & le maltraita si fort qu'il l'obligea de se retirer en désordre. Après cette victoire, il continua sa route du côté de Fong-siang : arrivé devant cette ville, il en fit le tour revêtu de ses habits de cérémonie, & d'espace en espace se mettant à genoux, comme s'il avoit été en présence de l'empereur, il crioit à haute voix : « Mon dessein n'est pas de manquer à la fidélité & au respect qu'un sujet doit à son prince ; » mais je viens tirer Votre Majesté d'entre les mains des perfides qui la tiennent captive, & je veux la reconduire dans » son palais de Tchang-ngan ». Après avoir ainsi parcouru les dehors de la ville, il la fit investir.

Dès le commencement du siége, les pluies continuelles qui survinrent occasionnèrent, par l'humidité qu'elles portèrent dans le camp des assiégeans, une maladie épidémique qui leur enlevoit beaucoup de monde. Leur général, touché de ce désastre, résolut de lever le siége ; mais Kao-ki-tchang & Lieou-tchi-tsiun, deux de ses premiers officiers, lui représentèrent que depuis un an tout l'empire avoit les yeux ouverts sur eux ; qu'une retraite les rendroit la fable de tout le monde & décourageroit leurs soldats : que Li-meou-tchin les craignoit, puisqu'il sollicitoit de tous côtés des secours. Tchu-ouen, qui

(1) A soixante *ly* à l'est de Pao-ki-hien de Fong-siang-fou du Chen-si.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
902.
Tchao-tsong.

ne leur avoit fait cette propoſition que pour les ſonder, fut charmé de les voir dans la réſolution de continuer le ſiége, dont il preſſa les travaux avec plus de vigueur que jamais; mais Li-meou-tchin ſe tenoit ſur la défenſive & ne faiſoit aucune ſortie, ce qui donnoit beaucoup d'inquiétude à Tchu-ouen, qui s'étoit promis d'en tirer de grands avantages.

Dans ces entrefaites on reçut au camp des aſſiégeans la nouvelle que Tchu-yeou-lun étoit parti de Ta-léang avec un corps de troupes pour les venir joindre, & qu'il étoit ſur le point d'arriver : il demandoit qu'on vînt au-devant de lui pour le ſoutenir s'il étoit attaqué. Tchu-ouen fit donner double ration à ſes ſoldats & les mit en embuſcade dans différens quartiers, ne laiſſant qu'environ dix mille hommes dans ſon camp, tous malades, ou inutiles & peu en état de ſervir pour un coup de main.

Un cavalier nommé Ma-king, ſoldat déterminé qui s'étoit offert pour cette commiſſion, courut à toute bride, comme s'il déſertoit, ſe préſenter à la porte de la ville, qu'on lui ouvrit. Il ſe rendit du même pas à l'hôtel de Li-meou-tchin, pour lui dire que Tchu-ouen ſe ſauvoit, & qu'il n'avoit laiſſé qu'environ dix mille hommes dans ſon camp hors d'état de le pouvoir ſuivre. Li-meou-tchin fit ſortir preſque toute la garniſon de Fong-ſiang pour courir après Tchu-ouen; mais lorſque ces troupes furent arrivées près du camp des aſſiégeans, à un certain ſignal qu'on avoit donné à ceux qui étoient en embuſcade, ils ſortirent tous tambours battans & tombèrent avec tant de vigueur ſur les troupes de Li-meou-tchin, qu'ils les mirent dans le plus grand déſordre, & les pourſuivirent ſi vivement, que de ceux même qui échappèrent à la mort, très-

très-peu rentrèrent dans la ville ; ils prirent le parti de mettre bas les armes ou de s'enfuir.

Une défaite aussi complette, ayant mis Li-meou-tchin hors d'état de tenir long-temps, il fit proposer à Tchu-ouen de lui remettre l'empereur, pour le reconduire à Tchang-ngan. Tchu-ouen dédaigna de répondre, & par dérision, il fit creuser un petit fossé vis-à-vis de la porte par où ses troupes étoient sorties pour venir à lui, au bord duquel furent élevés deux petits tertres, où il fit placer deux figures de chiens qui avoient chacune un collier de petits grelots, dont on pouvoit aisément entendre le son de dessus les murailles à la moindre agitation que le vent leur imprimoit. Li-meou-tchin, piqué de cette insulte, n'en fut que plus animé à se défendre, & il le fit avec une bravoure incroyable.

A la dixième lune, Tchu-ouen jugeant que la ville, après trois mois de siége, devoit être dans une grande disette, envoya à l'empereur des rafraîchissemens & des pieces de soie ; il joignit à cet envoi un placet, & écrivit en même temps à Li-meou-tchin qu'il ne s'opposoit plus à ce qu'il reconduisît lui-même son souverain dans sa capitale. L'empereur répondit au placet de Tchu-ouen, mais Li-meou-tchin garda le silence.

Cependant les soldats de la garnison désertoient par bandes & se rendoient au camp de Tchu-ouen : ces fréquentes désertions, jointes à la réponse de l'empereur, firent soupçonner à Li-meou-tchin qu'il s'entendoit avec ce prince pour le perdre ; il fit observer de près l'empereur & doubler sa garde.

Tchu-ouen chercha à fomenter ces soupçons & à en profiter. Une nuit il fit battre tous ses tambours à la fois, comme s'il montoit à l'assaut ; l'épouvante fut si grande, qu'on crioit de tous côtés à la trahison. Les soldats de l'ouest accusoient ceux

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
902.
Tchao-tsong.

de l'est de vouloir livrer l'empereur à Tchu-ouen ; ceux de l'est taxoient la garde de l'ouest de s'entendre aussi avec ce général : ce n'étoit par-tout que trouble & confusion. Toutes les provisions de bouche étoient consommées ; les grands magasins que Li-meou-tchin avoit faits étoient vuides. On voyoit tous les jours du monde périr de misère : la chair humaine se vendoit publiquement jusqu'à cent deniers la livre, & celle de chien jusqu'à cinq cens. On trouvoit dans les rues des malheureux à qui on avoit enlevé des morceaux de chair avant qu'ils fussent expirés. Li-meou-tchin se roidissoit contre cette affreuse extrémité, parce qu'il espéroit toujours que son frère Li-meou-hiun, gouverneur de Pao-ta, viendroit à son secours, suivant les avis qu'il lui en avoit donnés. Ce gouverneur avoit en effet rassemblé des troupes & fait préparer de grands convois ; mais un détachement de l'armée ennemie s'étant saisi de Fou-tchéou & de Fang-tchéou, Li-meou-hiun ne put forcer ces passages : il prit le parti de se soumettre & de se ranger sous les drapeaux de Tchu-ouen.

Li-meou-hiun étoit la seule ressource qui restoit à Li-meou-tchin : Ouang-kien, qui s'étoit rendu maître du Si-tchuen, lui avoit enlevé les villes qui lui obéissoient dans le Chan-nan ; tout ce qu'il possédoit dans le Koan-tchong s'étoit soumis à Tchu-ouen, de sorte qu'il ne lui restoit plus que la seule place de Fong-siang, qu'il étoit même sur le point de perdre. Cette position critique lui fit penser sérieusement à chercher quelque moyen de s'accommoder avec son ennemi ; & comme les troubles présens avoient été excités par les eunuques, il crut que le meilleur parti étoit de les abandonner ; ainsi il lui écrivit : « Les malheurs qui nous affligent sont l'ouvrage de l'eunuque » Han tsiuen-hoeï ; j'ai reçu l'empereur pour le défendre contre

» ceux qui voudroient attenter à sa liberté : si vous êtes venu » ici uniquement animé du zèle de servir avec fidélité la » famille impériale, je vous remettrai volontiers Sa Majesté, » pour que vous la reconduisiez à la cour de Tchang-ngan ; » je vous aiderai même de tout ce qui me reste de cuirasses » usées & d'armes brisées ».

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 902. *Tchao-tsong.*

Avant que cette réponse parvînt à Tchu-ouen, l'empereur manda Li-meou-tchin, Sou-kien, Li-ki-hoeï & d'autres principaux officiers, & leur adressant la parole, « Vous voyez, leur » dit-il, l'état affreux où nous sommes réduits ; dans ma seule » famille il périt chaque jour quelqu'un de faim & de misère ; » les princes & les princesses ont à peine de quoi se sustenter : » si ma famille est réduite à cette extrémité, que ne doivent » point souffrir les habitans & les soldats renfermés dans l'en- » ceinte de cette ville ? Et que prétendez-vous faire » ? Aucun n'osant répondre, l'empereur continua : « Si vous me recon- » noissez encore pour votre maître, je vous ordonne de faire » la paix avec Tchu-ouen ». Ces officiers se retirèrent sans répliquer.

903.

Ouang-ssé-fan, gouverneur de Ping-lou, homme savant, habile, brave, entreprenant & d'une grande pénétration, reçut comme les autres l'ordre envoyé dans toutes les provinces, par lequel l'empereur invitoit tous ses fidèles sujets à prendre les armes & à venir à son secours. Il fut vivement touché de l'état déplorable où étoit réduit son souverain, & ne put retenir ses larmes à la lecture de cet écrit : résolu de faire tous ses efforts pour le sauver, il assembla les officiers de son gouvernement & leur dit de recruter leurs troupes, de faire provision de grains & d'armes, & de se tenir prêts à marcher au plutôt, parce que tout dépendoit de leur diligence.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 903. *Tchao-tsong.*

Lorsque tous ses préparatifs furent faits, il fit déguiser ses soldats en marchands de grains & les fit défiler, par différens chemins, du côté de Hoa-tchéou leur rendez-vous général, où ils devoient se former en corps d'armée & attaquer Tchu-ouen; mais quelque secrete qu'il voulût tenir cette expédition, elle transpira, & tous ses soldats furent pris. Lieou-siuen, général de la cavalerie, au premier avis qu'il eut que leur dessein étoit découvert, enleva à Tchu-ouen la ville de Yen-tchéou.

Li-meou-tchin ayant reçu la réponse de Tchu-ouen, la fit voir à l'empereur & lui proposa de faire mourir l'eunuque Han-siuen-hoeï, de s'accommoder avec Tchu-ouen & de retourner ensuite à Tchang-ngan. TCHAO-TSONG, à qui cette ouverture fit renaître un rayon d'espérance, consentit à la mort de l'eunuque & de tous ceux qui avoient contribué à ses peines. Muni de l'ordre de ce prince, Li-meou-tchin fit arrêter l'eunuque, à qui il fit couper la tête en plein marché, après lui avoir reproché ses crimes & les intrigues par lesquelles il avoit su allumer dans l'empire un si grand incendie; il mit cette tête dans un sac & abandonna le corps à la populace accourue en foule, qui assouvit dessus sa vengeance & le coupa en mille morceaux. Il fit aussi arrêter Li-ki-yun, Li-ki-hoeï & Li-yen-pi, trois traîtres qui, après avoir reçu des biens immenses de l'empereur, s'étoient joints aux eunuques, & les avoient aidés de leurs troupes pour exciter les troubles : il leur fit également couper la tête, ainsi qu'à seize autres eunuques des plus coupables. Han-ou & Tchao-koué-fou-gin furent chargés de porter ces dix-sept têtes à Tchu-ouen, avec ordre de lui dire qu'on lui présentoit les têtes de ceux qui l'année précédente avoient eu l'audace de contraindre l'empereur à quitter sa cour & qui l'avoient détenu jusque-là à Fong-siang; que

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. TANG. 903. *Tchao-tsong.*

d'accord avec Li-meou-tchin, ils avoient fait subir à ces scélérats la peine qu'ils avoient si justement méritée, & qu'ils venoient les lui offrir, afin que les faisant exposer sur des poteaux à la vue de toutes ses troupes, on connût la droiture de leurs intentions.

Tchu-ouen instruit par des transfuges de l'état où la ville étoit réduite, se contenta d'écrire à l'empereur pour s'excuser des excès que les circonstances fâcheuses l'avoient obligé de commettre; mais il s'exprimoit en termes vagues & généraux. Il fit porter cette lettre par Li-tchin, & parut déterminé à continuer le siége. Li-meou-tchin, surpris de ce qu'il ne se retiroit pas, soupçonna que Tsouï-yn lui avoit recommandé de se rendre maître de Fong-siang, afin d'être en possession de la cour de l'ouest, comme il l'étoit déja de celle de l'est : il fit part de ce soupçon à l'empereur, qui, à son instigation, envoya aussi-tôt ordre à Tsouï-yn de venir le joindre avec tous les grands, & afin de le presser davantage, il lui dépêcha six à sept couriers les uns sur les autres; mais Tsouï-yn ne partit de Tchang-ngan, pour se rendre à Fong-siang, que sur une lettre postérieure de Tchu-ouen. Alors ce dernier ne fit plus difficulté de lever le siége, & on ouvrit les portes de la ville.

Avant de laisser partir l'empereur de Fong-siang, Li-meou-tchin, qui cherchoit des appuis en état de le soutenir, fit une alliance avec ce prince, & obtint pour son fils, nommé Li-kan, la princesse Ping-yuen. Il proposa la fille de Sou-kien pour le prince de King. L'empereur, qui n'aspiroit qu'à sortir de captivité, consentit à tout ce qu'il voulut.

Cependant Tchu-ouen, à l'instigation de Tsouï-yn, marqua qu'il n'étoit pas encore satisfait des dix-sept têtes qu'on lui avoit apportées, & il exigea celles de cent soixante-deux autres

personnes qu'il avoit proscrites. Alors il invita Tchao-tsong à se rendre dans son camp, où ce général, vêtu d'un habit simple, le reçut à la tête de tous ses officiers. Dès qu'il apperçut ce prince, il se jetta à genoux, & affectant beaucoup de sensibilité à ses disgraces, il lui fit des excuses de ce qu'il avoit contribué à ses chagrins, en disant qu'il y avoit été contraint. L'empereur défit la ceinture ornée de pierres précieuses qu'il portoit & lui en fit présent. Tchu-ouen reçut cette faveur d'une manière qui fit assez juger qu'il la regardoit comme une chose due au service qu'il venoit de lui rendre, en le tirant des mains de Li-meou-tchin & des eunuques.

Peu de temps après il le fit partir pour Tchang-ngan, escorté par un gros détachement de son armée, sous les ordres de Tchu-yeou un de ses fils. Tsouï-yn voyant les choses sur le point de se conclure, avoit pris les devans & étoit allé mettre le palais en état de recevoir ce prince. Lorsqu'il apprit son départ de Fong-siang, il fut à la tête des grands de Tchang-ngan, le recevoir à deux petites journées de cette capitale. Cette entrevue fut touchante : Tchao-tsong fit beaucoup d'amitiés à Tsouï-yn & le rétablit dans les places qu'il occupoit auparavant. Le peuple, persuadé que le retour de l'empereur alloit enfin rétablir la paix & mettre fin aux troubles dont la Chine étoit agitée depuis si long-temps, sortit en foule au-devant de lui & fit éclater sa joie par les cris redoublés de *Ouan-souï*.

A l'arrivée de Tchu-ouen à Tchang-ngan, Tsouï-yn, appuyé par le puissant parti de ce général, se voyant rétabli dans la charge de premier ministre, & maître de l'esprit de l'empereur, qui ne pouvoit lui rien refuser dans les circonstances actuelles, voulut en profiter pour assouvir la haine implacable qu'il avoit

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
903.
Tchao-tsong.

vouée aux eunuques : il lui offrit un placet, qui portoit en substance :

« Les malheurs arrivés à votre auguste dynastie, viennent » presque tous de l'imprudence qu'on a eue de donner le » commandement des troupes à des eunuques & de les avoir » introduits dans le gouvernement : ils ont été cause des » révoltes ; ils ont aigri l'esprit des gouverneurs des provin- » ces, qui, pour se soustraire à un joug insolent & odieux, se » sont rendus indépendans & refusent de recevoir les ordres » de Votre Majesté. Ces despotes audacieux ont fomenté » tous les troubles de la cour, & n'ont pas rougi d'attenter » même à votre personne, qu'ils ont détenue dans une cruelle » captivité. Des scélérats de cette trempe ne méritent pas d'être » épargnés ; le passé doit nous instruire, jamais on n'aura de » paix tant qu'ils subsisteront. Si Votre Majesté n'en extirpe » pas jusqu'à la racine, elle ne peut être à couvert des mal- » heurs dont elle a déja si souvent éprouvé les funestes effets.

» Pour nous garantir des intrigues de ces hommes mépri- » sables & dangereux, je demande à Votre Majesté qu'elle » supprime tous les tribunaux intérieurs où ils ont forgé les » instrumens de leur perfidie, & que les affaires qui y res- » sortissoient soient portées dorénavant dans les tribunaux du » dehors ; qu'elle rappelle tous ceux qu'elle a envoyés dans » les provinces en qualité d'inspecteurs : la conduite qu'ils » y ont tenue jusqu'ici, & les richesses qu'ils y ont amassées » aux dépens des mandarins des lieux, qui payoient à prix » d'argent la conservation de leurs charges, nous ont fait assez » connoître combien une pareille autorité entre leurs mains » est pernicieuse à l'état ».

Le premier ministre obtint tout ce qu'il demandoit ; Tchu-

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 903. *Tchao-tsong.*

ouen, à qui il avoit inspiré sa haine contre les eunuques, en rassembla, sous différens prétextes, quelques centaines dans un des tribunaux du dehors, & les fit tous passer indistinctement au fil de l'épée, malgré les clameurs de plusieurs, qui protestoient n'avoir point de part aux crimes dont on les chargeoit tous en général. Comme beaucoup de ces eunuques étoient répandus dans les provinces pour différentes commissions, Tchu-ouen & le premier ministre envoyèrent des ordres précis aux mandarins de faire mourir tous ceux qui se trouveroient dans leurs districts, sous peine, à eux mêmes, de la vie s'ils différoient d'exécuter ces ordres.

Plusieurs milliers de ces eunuques, qui étoient au service de l'empereur, de l'impératrice & des reines, ne furent point exempts de la proscription; on n'épargna qu'une trentaine de vieillards & d'enfans qui portoient des habits jaunes, employés à balayer les cours ou à quelque office vil de cette nature. Tous les ordres que l'empereur donna depuis dans l'intérieur du palais, furent portés aux grands & publiés par des femmes qu'on substitua aux eunuques dans cet emploi. Ces mêmes femmes furent encore chargées de recevoir les placets du dehors & toutes les demandes, soit par écrit, soit de vive voix, qu'on faisoit à l'empereur.

Au moyen de cette terrible exécution, il se trouva beaucoup de places vacantes, sur-tout dans les soldats de la garde, que Tchu-ouen, à qui l'empereur donna l'intendance générale sur toutes les troupes de l'empire, eut le pouvoir de remplir à son gré.

L'empereur avoit expédié des couriers dans les divers gouvernemens de la Chine pour annoncer son retour à Tchang-ngan, excepté dans le gouvernement de Fong-siang. A cette occasion,

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Tang.* 903. *Tchao-tsong.*

occaſion, Lou-y, qui étoit dans le miniſtère, ne put s'empêcher de dire que quoique Li-meou-tchin fût très-coupable des derniers troubles, l'empereur ne vouloit cependant pas rompre entièrement avec lui, & que ce prince en ne lui envoyant pas ſes ordres, faiſoit aſſez connoître qu'il ne ſe croyoit pas encore en liberté. Un de ces courtiſans qui ne rougiſſent pas du mal qu'ils font, pourvu qu'il contribue à leur fortune, rapporta ces paroles au premier miniſtre, qui crut que Lou-y condamnoit par là ſa conduite : il demanda à l'empereur de le renvoyer du miniſtère & de lui donner un autre emploi.

Lou-y ne fut pas le ſeul que Tſouï-yn écarta des affaires ; il ſuffiſoit d'être bien dans l'eſprit de l'empereur, pour être en bute à ce miniſtre, & expoſé aux traits de ſa jalouſie & de ſon ambition : Sou-kien fut un de ceux qu'il attaqua le plus vivement ; il étoit un des principaux du conſeil de l'empereur & preſque le ſeul en qui ce prince eût mis ſa confiance. Sou-kien, naturellement droit, ne ſavoit point déguiſer ſes ſentimens ; il avoit toujours été oppoſé à la deſtruction des eunuques, & il n'étoit pas ennemi de Li-meou-tchin, quoiqu'il déſapprouvât ouvertement ſa conduite ; enfin il s'etoit allié à la famille impériale, en donnant ſa fille au prince de King : tout cela le rendoit odieux au miniſtre, qui l'accuſa d'entretenir des liaiſons particulières avec Li-meou-tchin, dans l'intention d'exciter de nouveaux troubles. TCHAO-TSONG fut contraint de donner ordre à Sou-kien de ſe faire mourir.

L'empereur affectoit de n'avoir aucun ſoupçon ſur la fidélité de Tſouï-yn ; cependant la conduite artificieuſe de ce miniſtre l'inquiétoit, & il auroit deſiré mettre dans le miniſtère quelqu'un en état de le contrebalancer : ce prince s'en ouvrit à

De l'Ere Chrétienne. Tang. 903. Tchao-tsong.

Han-ou, qui lui conseilla de prendre Tchao-tsong & Ouang-tsan, dont il lui vanta la capacité.

Des espions, dont Tsouï-yn entretenoit toujours un grand nombre auprès de l'empereur, lui donnèrent avis de cette conversation; il en porta ses plaintes à Tchu-ouen, qui lui promit de s'opposer à l'élevation de ces deux hommes, comme ne pouvant être que très-préjudiciable à ses intérêts. Ce général dit à l'empereur qu'il étoit étonné qu'on lui eût proposé de faire Tchao-tsong & Ouang-tsan ministres d'état; que le premier étoit un homme foible & superficiel; & Ouang-tsan sans esprit, sans talens & sans vertus : il ajouta que la droiture & la justice exigeoient de lui qu'il éloignât Han-ou, qui avoit eu la témérité de lui en faire la proposition, sans quoi il étoit à craindre que des mécontens n'en prissent occasion d'élever de nouveaux troubles.

Au ton dont Tchu-ouen lui avoit parlé, l'empereur jugea que c'étoit une affaire arrêtée, & que ce général & Tsouï-yn exigeoient l'éloignement de Han-ou. Ce prince se trouvoit entre leurs mains & ils étoient les maîtres de tout : ainsi, quoiqu'il eût beaucoup d'estime pour Han-ou, il se vit obligé de l'envoyer en qualité de simple commandant de la cavalerie à Po-tchéou dans la province de Chan-tong. Han-ou ne fut point surpris de ce revers de fortune, & lorsqu'il fut prendre congé de son souverain, il eut la consolation de lui voir verser des larmes : il protesta qu'il vouloit vivre & mourir à son service, & qu'il ne seroit content que lorsqu'il trouveroit l'occasion de sacrifier sa vie pour lui marquer son zèle & sa fidélité. Il ajouta que Tchu-ouen ne pouvoit souffrir qu'on éclairât de près ses meurtres, ses injustices & les actions les plus indignes qu'il voiloit d'un zèle affecté pour le bien de l'état.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
903.
Tchao-tsong.

L'empereur étoit très-persuadé des mauvaises intentions de ce général, & dans la crainte qu'il ne se déclarât trop hautement, il alloit au-devant de tout ce qu'il desiroit & il avoit pour lui les plus grands ménagemens. Cependant il voulut tenter encore une voie pour limiter son autorité, en lui donnant quelqu'un qu'il ne pût refuser & qui auroit l'œil sur ses démarches. Ce moyen qu'il croyoit immanquable, étoit de déclarer le prince de Pou, son fils aîné, généralissime de toutes les troupes de l'empire, dont Tchu-ouen seroit le lieutenant. C'étoit faire un grand honneur à ce dernier & en même temps le dépouiller de toute autorité.

Le général démêla l'intention de l'empereur, & avant que de se déterminer à aucun parti, il en conféra avec le premier ministre; celui-ci lui conseilla d'accepter l'honneur que Tchao-tsong vouloit lui faire, mais il lui dit qu'il falloit demander pour généralissime, au lieu du prince de Pou, le prince de Hoaï, qui, dans un âge trop tendre, n'étoit pas encore en état d'agir par lui-même, & que ce seroit un moyen infaillible d'être seul dépositaire de toute l'autorité. Ces deux traîtres, après s'être concertés pour forger de nouvelles chaînes à leur maître, profitèrent de l'ascendant qu'ils avoient sur lui, & le firent consentir à ce changement sous le spécieux prétexte que le prince de Hoaï, étant jeune, étoit plus en état que son frère de profiter des leçons sur l'art militaire que lui donneroit le général. Dès-lors, le premier ministre & Tchu-ouen se rendirent absolument maîtres du gouvernement, & rien ne se faisoit plus que par leur canal; ils disposoient des emplois & décidoient à leur gré des peines & des récompenses, en sorte qu'ils se rendirent redoutables à tout l'empire.

Li-ké-yong dit à ses officiers, qui lui parloient de ce qui

De l'Ère Chrétienne. *Tang.* 903. *Tchao-tsong.*

se passoit à la cour : « Tsoui-yn perd son maître en s'appuyant » sur un traître ; une trop grande autorité dans un sujet pro- » duit bien des mécontens, & lorsqu'elle égale l'autorité sou- » veraine, elle tend bientôt à la renverser : la ruine de l'empire » des *TANG* n'est pas éloignée ».

Après ce qui venoit de se passer au sujet de la nomination du prince de Hoaï, l'empereur craignit que Tchu-ouen n'eût remarqué qu'il se défioit de sa fidelité lorsqu'il avoit voulu lui donner pour commandant le prince de Pou son fils ; & comme il prenoit toutes les précautions possibles pour ne point l'irriter, il entra dans une espèce de justification avec Tsoui-yn : celui-ci lui dit qu'il étoit aise de détromper Tchu-ouen en le créant prince de Léang, dont il étoit déja gouverneur. TCHAO-TSONG lui en fit expédier les lettres. Tchu-ouen, qui sembloit n'attendre que cette faveur, offrit à l'empereur un placet pour l'en remercier & demander en même temps la permission de retourner dans son gouvernement. Il laissa dix mille hommes de ses vieilles troupes sous le commandement de Tchu-yeou-lun, son fils, pour la garde de TCHAO-TSONG, afin d'empêcher les esprits inquiets de remuer.

L'empereur consentit à toutes ses demandes & lui fit même l'honneur de l'accompagner jusqu'à l'extrémité de son palais. Tchu-ouen lui dit en le quittant, que les différends qu'il avoit eus avec Li-ké-yong étoient peu de chose ; qu'il le supplioit de n'y pas faire attention, & de le traiter avec bonté en lui faisant aussi part de ses faveurs. Ces paroles qui furent rapportées à Li-ké-yong le firent rire : « Le perfide, dit-il, pense » à m'enlever Tsé-tchéou (1) & Tsing-tchéou (2), & il voudroit

(1) Sing-tsé-hien.

(2) Tsing-tchéou-fou du Chan-tong.

» m'engager à n'être pas sur mes gardes : je le borne du côté » du nord, & je suis en état de lui faire de la peine ; voilà » pourquoi il conserve quelques ménagemens à mon égard ».

Li-ké-yong ne s'étoit point trompé dans le jugement qu'il avoit porté de Tchu-ouen, & du motif qui l'avoit engagé à le recommander à l'empereur. A peine ce nouveau prince de Léang fut-il de retour dans son gouvernement, qu'il envoya Tchu-yeou-ning, un de ses fils, à la tete d'un detachement considérable pour tenter de prendre Po-tchang (1), qu'il falloit avoir pour faciliter l'entreprise sur Tsing-tchéou; mais Tchu-yeou-ning n'y trouva pas autant de facilité qu'il l'avoit pensé: il fut plus d'un mois devant cette place, sans être plus avancé que le premier jour. Tchu-ouen lui envoya faire des reproches fort vifs. Tchu-yeou-ning ramassa tous les jeunes paysans des environs, au nombre de cent mille, qu'il fit travailler à élever des terrasses tout autour de la ville : les travailleurs étoient exposés aux traits des assiégés, qui en tuèrent un très-grand nombre.

Lorsque ces terrasses furent à la hauteur des murailles, Tchu-yeou-ning fit donner plusieurs assauts & fut toujours repoussé avec beaucoup de perte ; enfin il en fit donner un général, qui lui réussit malgré toute la bravoure des assiégés : il les força & les fit passer au fil de l'épée. Cependant Tchu-ouen qui n'apprenoit point la prise de Po-tchang, craignit que son fils n'échouât & ne fût obligé de lever ce siége, ce qui lui auroit fait beaucoup de tort auprès des autres gouverneurs de l'empire ; il lui envoya un renfort considérable, & Tchu-yeou-ning se vit une armée de plus de cent mille combattans.

(1) Po-hing-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
903.
Tchao-tsong.

Ces nouvelles troupes n'arrivèrent qu'après la prise de Po-tchang ; alors Tchu-yeou-ning marcha du côté de Tsing-tchéou, & fit attaquer, par des détachemens, les villes de Teng-tchéou & de Laï-tchéou. Ouang-ssé-fan commandoit dans cette province; n'ayant pas assez de monde pour tenir tête à une si grande armée, il demanda du secours à Yang-hing-mi, qui lui envoya un excellent capitaine, appellé Ouang-mao-tchang.

A la sixième lune, les troupes de Tchu-ouen prirent Teng-tchéou. Ouang-mao-tchang ayant joint Ouang-ssé-fan, ils marchèrent contre Tchu-yeou-ning, pour l'obliger à lever le siége de Tsing-tchéou. Tchu-yeou-ning informé qu'ils venoient à lui, sortit de ses lignes, résolu de leur donner bataille & très-persuadé de la victoire ; mais il ne connoissoit pas le brave Ouang-mao-tchang : cet officier le laissa approcher & se tint assez long-temps sur la défensive ; ensuite, lorsqu'il vit les ennemis fort fatigués, il les fit charger si vivement, qu'il les rompit & les mit en fuite. Tchu-yeou-ning lui-même, pour éviter de tomber entre les mains des ennemis, poussa si fort son cheval qu'il s'abattit sous lui & il fut tué.

Tchu-ouen, apprenant la mort de son fils, leva une armée de plus de deux cens mille hommes, qu'il voulut commander en personne, & marcha à grandes journées du côté de Tsing-tchéou. Ouang-ssé-fan s'étoit porté vers cette place après le gain de la bataille. Tchu-ouen arrivé à Lin-kiu (1) avec sa formidable armée, sut qu'il s'étoit séparé de son collégue; alors il envoya une partie de son armée, commandée par ses généraux, du côté de Tsing-tchéou, tandis qu'avec l'autre il alla chercher Ouang-mao-tchang, dans le dessein de le com-

(1) Lin-kiu-hien de Tsing tchéou-fou du Chan-tong.

battre : mais ce général, inférieur en nombre à l'ennemi, n'eut garde de hazarder le ſort d'une bataille. Il ſe poſta dans un lieu avantageux, qu'il fortifia d'un foſſé, & comme il avoit des vivres en abondance, il attendit tranquillement Tchu-ouen.

Ce prince de Léang voulut à ſon arrivée inſulter ſon camp, mais il fut repouſſé avec une ſi grande perte, que jugeant qu'il n'en viendroit jamais à bout par la force, il réſolut d'attendre que la faim obligeât Ouang-mao-tchang de décamper & d'accepter la bataille. Le brave Ouang-mao-tchang comprit ſon deſſein & en fit part à ſes officiers, en les aſſurant qu'il l'obligeroit le premier à abandonner ſon camp par les allertes continuelles qu'il lui donneroit.

En effet, Ouang-mao-tchang étoit ſi attentif à obſerver toutes les démarches des ennemis, qu'il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de profiter de ſes avantages ; il parvint ainſi à leur enlever pluſieurs convois & différens partis qui s'étoient écartés de leurs retranchemens : il leur tua tant de monde, qu'au bout de ſept à huit jours le nombre montoit à plus de dix milie. Tchu-ouen examinant de deſſus une éminence la poſition du camp ennemi, pouſſa un profond ſoupir, & dit que s'il avoit un général tel que Ouang-mao-tchang, il pacifieroit bientôt l'empire. Enſuite jugeant qu'il étoit inutile de s'obſtiner à reſter plus long-temps ſans s'expoſer à perdre ſon armée en détail & à décourager ſes ſoldats, il décampa & retourna dans ſon gouvernement, laiſſant à Yang-ſsé-heou le commandement de ſes troupes & le ſoin de continuer le ſiége de Tſing-tchéou. Ouang-mao-tchang retourna joindre Yang-hing-mi ſon maître.

Ouang-ſsé-fan effrayé du grand nombre de troupes qui étoient devant Tſing-tchéou, jugeant d'ailleurs qu'il n'avoit

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 903. *Tchao-tsong.*

aucun ſecours à eſpérer & qu'il ſeroit pris, propoſa de ſe rendre & même d'embraſſer le parti de Tchu-ouen, pourvu qu'on promît de ne lui faire aucun mal, ni à ſes troupes, ni aux habitans. Yang-ſsé-heou, qui ſavoit le chagrin que Tchu-ouen avoit eu de la mort de ſon fils, n'oſa répondre, de ſon chef, à cette propoſition; mais il accorda une ſuſpenſion d'armes, juſqu'à ce qu'il eût reçu la réponſe de ſon maître.

Tchu-ouen venoit d'apprendre que Li-meou-tchin cherchoit à ſe faire un parti, dans le deſſein d'enlever encore l'empereur, & il avoit beſoin de ſes forces pour le repouſſer ſi cette nouvelle ſe vérifioit. Il fit réponſe à Yang-ſsé-heou qu'il pouvoit accorder à Ouang-ſsé-fan ce qu'il demandoit, pourvu qu'il lui remît Tſing-tchéou.

Lorſque Ouang-mao-tchang eut rendu compte à Yang-hing-mi de ce qui s'étoit paſſé entre eux, il en conclut que Tchu-ouen étoit bien plus puiſſant qu'il ne le croyoit, & que ſi on lui laiſſoit faire plus de progrès, il deviendroit bientôt maître de tout l'empire. Il dépêcha un courier dans le Hou-nan pour exhorter Ma-yn à ſe joindre à lui contre ce prince ambitieux. Ma-yn propoſa cette expédition dans ſon conſeil. Hiu-té-hiun, le premier de ſes généraux & celui dont il eſtimoit le plus la ſageſſe, lui dit qu'à la vérité Tchu-ouen étoit un homme dangereux, un fourbe, un traître & un ambitieux, qui cherchoit à dominer par-tout; mais cependant qu'il avoit le ſecret de s'accorder, du moins à l'extérieur, avec l'empereur, enſorte qu'on ne pouvoit entreprendre de lui faire la guerre, ſans qu'on parût la déclarer à ce prince. Cette réflexion décida Ma-yn. Il répondit à Yang-hing-mi qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à faire la guerre à Tchu-ouen, tant qu'il ſeroit uni comme il l'étoit avec l'empereur. Yang-hing-mi ne fut pas fâché de

ce

ce refus, à cause des affaires qui lui étoient survenues de la part de Tien-kiun, gouverneur de Siuen-tchéou, qui ne lui auroient pas permis de penser à cette expédition.

Après que Tien-kiun eut défait Fong-hong-to, il étoit venu à Kouang-ling joindre Yang-hing-mi, qui l'y avoit retenu quelques jours. Comme il en avoit été bien reçu, il pensa qu'il pouvoit lui demander d'étendre sa jurisdiction sur Tchi-tchéou (1) & sur Ché-tchéou (2), mais Yang-hing-mi le refusa. Tien-kiun s'en retourna, résolu de lui faire sentir combien ce refus le mécontentoit. Ce gouverneur avoit d'excellentes troupes; il étoit riche, & de plus il aimoit à faire la guerre : Yang-hing-mi gardoit avec soin les limites des pays qui lui obéissoient; mais il avoit la mauvaise politique d'en changer souvent les officiers, en sorte que le peuple étoit foulé & qu'il faisoit des mécontens. Tien-kiun tâcha de les gagner, & comme il y réussit, ce fut un nouvel appât pour lui de chercher à se soustraire entiérement à l'autorité de Yang-hing-mi & de se rendre indépendant.

Li-chin-fou jugea par ses démarches de ses intentions, & il en avertit Yang-hing-mi, à qui il conseilla de faire arrêter ce gouverneur, & de ne pas attendre que le feu qui couvoit allumât un grand incendie : mais Yang-hing-mi lui dit qu'il en avoit reçu de grands services, & d'ailleurs que sa révolte n'ayant pas encore éclaté, il craindroit en le faisant mourir d'indisposer tous ses officiers & de les obliger à abandonner son service, pour lequel ils concevroient de l'aversion.

Tien-kiun avoit un excellent officier, appellé Kang-ju, avec

(1) Tchi-tchéou-fou.

(2) Ouei tchéou-fou du Kiang-nan.

De l'Ère Chrétienne. *Tang.* 903. *Tchao-tsong.*

lequel il ne s'accordoit pas, & qui ne lui conseilloit point de secouer le joug de Yang-hing-mi : celui-ci craignit que leur mésintelligence n'eût des suites nuisibles à ses intérêts, & pour les séparer, il nomma Kang-ju gouverneur de Liu-tchéou. Cette faveur fit croire à Tien-kiun que Kang-ju étoit d'accord avec Yang-hing-mi pour le perdre, & il se détermina à le faire arrêter, dans la résolution de le faire mourir & d'exterminer sa famille. Kang-ju lui dit que s'il le faisoit périr, il ne lui survivroit pas de beaucoup.

Cependant Tien-kiun n'étoit pas en état de résister à Yang-hing-mi, & il n'auroit jamais pensé à se déclarer, si Ngan-gin-y, officier de Jun-tchéou, après avoir levé secrétement des troupes, n'eût fait révolter en sa faveur la ville de Jun-tchéou, dont il se rendit maître au nom de Tien-kiun. Yang-hing-mi se repentit alors de n'avoir pas suivi le conseil qu'on lui avoit donné de le faire mourir; cependant, comme il ne s'étonnoit de rien, il n'en parut point découragé : il envoya deux corps d'armée, l'un contre Tien-kiun sous le commandement de Li-chin-fou, & l'autre, commandé par Ouang-mao-tchang, pour faire le siége de Jun-tchéou.

Ouang-mao-tchang ne fut pas heureux; il resta long-temps devant cette place sans pouvoir la prendre, & fut presque toujours battu dans les sorties que firent les assiégés. Yang-hing-mi lui envoya Siu-ouen avec un renfort de troupes d'élite. Siu-ouen s'approcha de la place avec tant de précaution, que Ngan-gin-y n'en sut rien, & de concert avec Ouang-mao-tchang, pour mieux tromper les assiégés, il fit prendre à ses soldats des habits & des drapeaux pareils à ceux des troupes qui avoient commencé le siége. Ngan-gin-y qui réussissoit dans ses sorties, continuoit d'en faire de fréquentes; mais à la première

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 903. *Tchao-tsong.*

qu'il fit après l'arrivée de Siu-ouen, il fut repoussé si rudement, que les assiégeans le poursuivirent & entrèrent pêle-mêle avec ses soldats dans la ville, dont ils se rendirent les maîtres.

Ngan-gin-y n'étoit pas le seul qui s'entendoit avec Tien-kiun; Tchu-yen-tchéou, gouverneur de Cheou-tchéou & beau-frère de Yang-hing-mi, étoit aussi entré dans cette révolte, mais il ne s'étoit pas encore déclaré : son mécontentement venoit du peu de considération que Yang-hing-mi avoit pour lui & de ce qu'il ne le consultoit point. Ce dernier instruit de ses intrigues, n'en témoigna rien; mais il feignit d'avoir perdu la vue, & dit à sa femme qu'ayant le malheur de ne pouvoir plus gouverner par lui-même, & leurs enfans étant encore trop jeunes, il falloit faire venir son frère pour en prendre soin; qu'il n'y avoit que lui à qui il pût les confier : il lui dit de lui écrire, tandis que de son côté il alloit lui envoyer l'ordre de venir. Tchu-yen-tchéou, dans la pensée qu'il alloit succéder à Yang-hing-mi, accourut en diligence sur la lettre de sa sœur; mais le jour même qu'il arriva, Yang-hing-mi le fit mourir.

L'envoyé de Yang-hing-mi à Cheou-tchéou, ayant déclaré le sujet de sa commission, Ouang-chi, l'épouse du gouverneur, qui avoit beaucoup plus de pénétration que son mari, soupçonna quelque piége; elle savoit que son frère n'estimoit point son mari, & d'ailleurs elle étoit instruite de ses liaisons avec Tien-kiun : elle lui dit, en partant, qu'elle ne s'imaginoit pas que le voyage qu'il alloit entreprendre lui fût aussi favorable qu'il le croyoit, mais qu'elle le prioit de lui donner chaque jour de ses nouvelles. Elle ne manqua pas en effet d'en recevoir jusqu'à l'arrivée de Tchu-yen-tchéou à Kouang-ling; mais le jour suivant ne voyant personne, elle ne douta point qu'il ne fût mort & prit l'habit de veuve : elle fit fermer les portes de

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 903. *Tchao-tsong.*

la ville, & distribuer aux soldats les armes qu'elle tira des arsenaux, invitant Tien-kiun à venir à son secours, pour l'aider à venger la mort de son mari.

Yang-hing-mi, qui connoissoit sa sœur capable de cette fermeté, envoya en diligence un nouveau gouverneur avec une nombreuse escorte : lorsqu'il arriva près de Cheou-tchéou, il en fit donner avis aux officiers de cette ville, qui représentèrent à Ouang-chi qu'ils ne pouvoient se dispenser de le recevoir. Cette femme, pénétrée de douleur & de désespoir, fit mettre le feu à l'hôtel du gouverneur, & lorsqu'il fut embrâsé, elle s'écria que les ennemis de sa famille avoient fait périr son mari, qu'elle avoit juré & protestoit encore de n'être jamais à d'autres qu'à lui; en finissant ces mots, elle se précipita au milieu des flammes avec une intrépidité étonnante.

Tien-kiun en se déclarant contre Yang-hing-mi, avoit pris Ching-tchéou, où il avoit trouvé la femme & les enfans de Li-chin-fou, dont il avoit le plus grand soin. Lorsque ce général fut envoyé contre lui, il lui fit dire qu'il avoit en son pouvoir sa famille; que, par l'estime qu'il avoit toujours eu pour son mérite, il la traitoit avec distinction, & qu'il le croyoit trop éclairé pour ne pas voir que dans l'état où étoit l'empire, il falloit penser à ses propres intérêts : qu'en conséquence il lui promettoit de le faire prince, s'il vouloit se joindre à lui; mais que si par un étrange aveuglement il refusoit sa proposition, il feroit mourir sa femme & ses enfans.

Li-chin-fou écrivit à Tien-kiun : « De simple soldat, je suis » parvenu au service de Yang-hing-mi, jusqu'à être le premier » de ses généraux; la reconnoissance & la fidélité que je lui » dois, me sont plus chères que ma femme, que mes enfans » & que ma vie. Sans égard pour votre vieille mère qui est

» en notre pouvoir, comment a-t-il pu vous venir dans la » penſée de vous révolter? Que peut-on dire de touchant à un » homme qui mépriſe les principaux devoirs »? Quand il eut achevé d'écrire ſa réponſe, il la lut à l'officier de Tien-kiun & la donna à un homme qui l'avoit ſuivi; mais afin de bien perſuader que ſes ſentimens étoient conformes à ce que ſa lettre contenoit, il fit couper la tête à cet officier comme à un rebelle, en préſence du domeſtique, qu'il fit enſuite partir.

Tien-kiun jugeant par cette réponſe qu'il n'avoit rien à eſpérer de Li-chin-fou, & apprenant en même temps que ce général venoit avec ſes barques de guerre, pouſſé par un bon vent, fit auſſi-tôt monter les ſiennes par Ouang-tan & Ouang-tien; mais Li-chin-fou qui avoit le vent ſur eux, les voyant avancer avec peine, leur lâcha quelques brûlots qui mirent le feu à pluſieurs de leurs barques & diſperſa leur flotte.

A cette nouvelle, Tien-kiun ſortit de Siuen-tchéou, & montant lui-même ſur ſes barques, il vint chercher Li-chin-fou. Lorſque ce général apprit qu'il avoit eu l'imprudence de quitter ſes remparts, il dit que le Tien vouloit le punir, & il envoya en diligence vers Yang-hing-mi pour l'avertir de lui couper chemin, tandis qu'il l'amuſeroit, ſans rien entreprendre de déciſif. Yang-hing-mi fit partir Taï-mong avec un détachement conſidérable, à l'approche duquel Tien-kiun deſcendit à terre & marcha à ſa rencontre à la tête de ſon infanterie, qu'il avoit fait venir de Siuen-tchéou; mais il fut battu & pourſuivi juſque dans cette ville, où on l'inveſtit de toutes parts. Après s'être défendu quelques jours, comme il lui reſtoit peu de monde, il voulut ſe ſauver avec quelques centaines des plus braves, qui furent tous taillés en pièces; ſa tête fut portée à Yang-hing-mi.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
903.
Tchao-tsong.

Cependant Tchu-ouen devenoit tous les jours plus puissant par ses conquêtes. Après la prise de Tsing-tchéou, il s'étoit encore rendu maître de Yen-tchéou; presque tout le Chan-tong lui obéissoit; il commandoit, pour ainsi dire, à la cour, où on étoit obligé de lui accorder tout ce qu'il demandoit, dans la crainte qu'il ne lui prît envie d'appesantir encore le joug qu'il lui imposoit. Le premier ministre, qui avoit vécu jusque-là en bonne intelligence avec lui & qui l'avoit aidé à forger les fers dont il enchaînoit son souverain, commença à redouter sa trop grande puissance; il pensa aux moyens d'arrêter le cours de ses conquêtes, & comme il n'en voyoit pas de meilleur que celui de pourvoir à la sûreté de Tchang-ngan, afin de mettre l'empereur à couvert, il écrivit à Tchu-ouen que cette ville étant dans le voisinage du gouvernement de Li-meou-tchin, on ne pouvoit se dispenser de la mettre en état de n'être point insultée par ce gouverneur, qui depuis peu étoit encore venu jusque sous ses murs; que les troupes qu'ils avoient pour la garder, & même celles qui jouissoient autrefois de la plus grande réputation, sembloient avoir perdu toute leur bravoure, & qu'il étoit absolument nécessaire qu'il envoyât les siennes pour les distribuer dans les différentes places de la province.

Le prince de Léang comprit l'intention du premier ministre, & sans lui témoigner aucun soupçon, il fit prendre à ses meilleures troupes la route de l'ouest, donnant ordre aux officiers qui les commandoient, quoiqu'en petit nombre, de se séparer les uns des autres, afin d'examiner de tous côtés ce qui se passoit & de lui en faire le détail.

Le premier ministre ne connut rien à cette manœuvre de Tchu-ouen, & il s'imagina seulement que son dessein étoit de

continuer à étendre ses conquêtes. Quant à lui, il s'occupa plus fortement que jamais à faire fabriquer des armes, à réparer les anciennes & à exercer les troupes. Tchu-ouen ayant perdu dans ces entrefaites Tchu-yeou-lun son fils, cette mort augmenta fortement les soupçons qu'il avoit contre le premier ministre, & dès-lors il conçut le projet de transférer la cour à Lo-yang, projet dont il ne laissa cependant rien transpirer jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de Yen-tchéou.

De l'Ère Chrétienne. *Tang.* 903. *Tchao-tsong.*

Le premier ministre étoit le plus grand obstacle que Tchu-ouen eût à craindre dans l'exécution de son entreprise; il savoit qu'il n'y consentiroit jamais, & il résolut de le perdre. Il présenta secrétement un placet à l'empereur, dans lequel il accusoit ce ministre d'envahir toute l'autorité, & de travailler, conjointement avec Tching-yuen-koueï & plusieurs autres gens de cette trempe, à soulever le peuple; il finissoit par demander à ce prince de les faire mourir, & il s'expliquoit en des termes qui marquoient assez qu'il ne vouloit pas être refusé. L'empereur crut le satisfaire en leur ôtant leurs emplois; mais l'ambitieux & vindicatif Tchu-ouen écrivit en secret à Tchu-yeou-léang, un de ses fils, de les faire mourir.

904.

Lorsqu'il fut assuré de leur mort, il vint camper avec son armée dans le Ho-tchong, d'où il écrivit à l'empereur que Tchang-ngan, trop voisine de Li-meou-tchin, étoit souvent exposée aux insultes de ce gouverneur, qu'ainsi il le prioit de venir à Lo-yang, où il tiendroit sa cour. Avant que l'officier chargé de cette lettre la présentât à l'empereur, Tchu-yeou-léang fit prendre aux grands & aux habitans de Tchang-ngan la route de Lo-yang, & les fit escorter par des soldats. Ce départ les plongea dans la plus grande affliction; on les entendoit déplorer leur sort & se plaindre de ce que le premier ministre,

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 904. *Tchao-tsong.*

en faisant venir Tchu-ouen, avoit accéléré la perte de la dynastie impériale, & les avoit précipités dans les plus grands malheurs.

L'empereur savoit, avant de l'avoir lue, ce que contenoit la lettre de Tchu-ouen. Ce prince partit de Tchang-ngan sans faire de résistance; elle auroit été inutile, n'étant plus le maître de commander. Aussi-tôt après son départ, Tchang-ting-fan, par l'ordre de Tchu-ouen, détruisit entiérement le palais de Tchang-ngan; il abattit également les tribunaux, les hôtels des mandarins & même les maisons des particuliers. Avec les bois tirés de ces démolitions, il construisit des radeaux, qu'il fit descendre par la rivière Oueï-chouï & le Hoang-ho dans le Ho-nan. L'ordre fut exécuté avec tant de rigueur, qu'on ne laissa pas une maison sur pied dans cette ancienne capitale.

L'empereur étant arrivé près de Hoa-tchéou, vit le chemin bordé d'une grande affluence de peuple, qui marquoit par le cri de joie *ouan-souï* la satisfaction qu'il avoit de le voir. Ce prince, les larmes aux yeux, leur dit que dorénavant il ne seroit plus leur maître.

A la deuxième lune, il arriva à Chen-tchéou, où il fut obligé de faire quelque séjour, parce que le palais de Lo-yang n'étoit pas encore en état de le recevoir; ce fut dans cette ville que Tchu-ouen se rendit pour le voir. Ce prince l'introduisit dans la chambre où étoit l'impératrice: l'entrevue fut froide de part & d'autre; cette princesse, le cœur serré de douleur, ne put dire autre chose, s'adressant à TCHAO-TSONG: « Vous & moi » nous sommes à la disposition de Tchu-ouen ». Après que ce général fut sorti, ils consultèrent ensemble sur l'état de leurs affaires, & crurent que Ouang-kien, qui étoit maître du Sitchuen, pourroit leur être de quelque secours: l'empereur lui écrivit pour l'instruire de la triste position où il se trouvoit,

&

& afin de l'animer à faire quelque effort en sa faveur, il le créa prince de Chou.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 904. *Tchao-tsong.*

Aussi-tôt que Ouang-kien eut reçu cette lettre, il donna ordre à Ouang-tsong-yeou d'aller à la tête d'un corps de troupes joindre celles de Li-meou-tchin, pour enlever l'empereur. Ouang-tsong-yeou rencontra à Hing-ping une division de l'armée de Tchu-ouen, qu'il n'étoit pas en état de forcer, & il retourna sur ses pas sans rien faire.

A la troisième lune, Tchu-ouen partit pour Lo-yang, afin de presser les réparations du palais. A son départ, l'empereur voulut lui donner à manger, & il se rendit à son invitation avec Han-kien, qui s'étoit donné à lui, & plusieurs autres grands. Sur la fin du repas, comme les convives se retiroient, l'empereur retint Tchu-ouen & Han-kien : l'impératrice vint dans la salle, accompagnée de quelques suivantes; une d'elles alla dire quelque chose à l'oreille de l'empereur, & fut observée par Han-kien. L'impératrice se fit apporter une coupe enrichie de pierres précieuses & pleine de vin, qu'elle présenta elle-même à Tchu-ouen, qui la reçut à genoux avec beaucoup de respect; mais comme dans ce moment Han-kien lui pressa le pied plusieurs fois, il rendit cette coupe, en disant, pour excuse, qu'il lui étoit impossible de boire davantage.

Après le départ de Tchu-ouen, l'empereur écrivit de nouveau un ordre de sa propre main à Ouang-kien, à Yang-hing-mi & à Li-ké-yong pour les avertir de l'espèce de captivité où il gémissoit, & les exhorter à s'unir avec les autres gouverneurs de l'empire pour l'en délivrer. Il leur mandoit aussi que quand il seroit arrivé à Lo-yang, il ne pourroit plus donner d'ordres que par le canal de Tchu-ouen, qui les lui dicteroit conformément à ses pernicieux desseins, & qu'il les avertissoit main-

tenant de n'y avoir aucun égard, & de ne faire fonds que sur celui qu'il leur donnoit dans un moment où il n'étoit pas encore entiérement privé de sa liberté.

De son côté, Tchu-ouen qui craignoit d'avoir tous ces gouverneurs sur les bras, tâcha au moins de gagner Yang-hing-mi, qui pouvoit l'affermir du côté du midi, & le mettre à couvert, du côté de l'ouest, des entreprises de Ouang-kien; il lui envoya un de ses officiers pour le déterminer à faire alliance avec lui, & afin de l'y engager par son propre intérêt, il promit de lui céder les deux villes de Yo-tchéou & de Ou-tchéou. Yang-hing-mi répondit que lorsqu'il sauroit l'empereur de retour à Tchang-ngan & en liberté, il écouteroit volontiers ses propositions.

Comme l'empereur attendoit à Chen-tchéou la réponse des gouverneurs auxquels il avoit écrit, il différoit le plus qu'il pouvoit d'aller à Lo-yang; il y envoya d'avance plusieurs femmes de sa suite, & fit dire à Tchu-ouen, qui lui avoit mandé de s'y rendre, que les chemins étoient encore trop mauvais, & qu'il ne partiroit qu'à la dixième lune.

Le prince de Léang soupçonna que l'empereur attendoit quelque secours; plein de colère, il envoya Kao-yen-king, un de ses officiers, à Tchen-tchéou, avec ordre, sous peine de la vie, de le faire partir le même jour qu'il y arriveroit: il en partit en effet à la quatrième lune intercalaire. Tchu-ouen alla le recevoir à un endroit appellé Sin-ngan, & fit arrêter quelques personnes de sa suite, qu'il soupçonnoit de lui donner des conseils, ainsi que quelques femmes de l'intérieur du palais, qu'il fit mourir.

De tous les anciens gardes de l'empereur, il ne lui en restoit plus que deux cens; les autres étoient morts ou avoient pris la

fuite, pour ne pas ramper sous la tyrannie de Tchu-ouen. Avant que d'arriver à Lo-yang, Tchu-ouen fit arrêter ces gardes, & leur ayant fait quitter leurs habits, il en revêtit deux cens autres, qu'il avoit eu soin de choisir du même âge & de la même taille pour les remplacer. Par une cruauté barbare, il fit mourir ces malheureux qu'il venoit de dépouiller, de peur qu'en se sauvant ils n'allassent répandre dans l'empire la conduite qu'il tenoit à l'égard de l'empereur.

Les deux cens gardes qui avoient été substitués à ceux de l'empereur, se contrefirent si bien, que cet infortuné prince n'y fit attention qu'en arrivant à Lo-yang. Tchu-ouen lui enleva encore tout ce qui lui restoit d'anciens domestiques, & mit à leur place des gens qui lui étoient dévoués, en sorte que Tchao-tsong ne vit plus autour de lui que des espions & des traîtres qui conspiroient tous à le rendre le plus malheureux des princes. Lorsque Tchu-ouen eut dicté à ces surveillans ce qu'ils avoient à faire, assuré de leur fidélité & persuadé qu'il n'avoit rien à craindre, il retourna à Ta-léang, dans sa principauté.

L'empereur avoit un fils, prince de Té, déja assez âgé pour sentir toute l'amertume du triste état où sa famille étoit réduite; il étoit bienfait & donnoit les plus grandes espérances; l'empereur l'aimoit beaucoup : c'étoient autant de motifs qui le rendoient un objet de haine à Tchu-ouen, qui cherchoit depuis long-temps l'occasion de le perdre. Un jour que l'empereur se trouvoit seul avec Tsiang-hiuen-hoeï, que Tchu-ouen avoit placé auprès de lui pour l'informer de tout ce qui se passeroit, il lui dit : « Le prince de Té est la seule consolation qui me » reste, d'où vient donc que Tchu-ouen cherche à le faire » mourir »? A peine eut-il proféré ces paroles, que, le cœur

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 904. *Tchao-tsong.*

pénétré de douleur & les yeux baignés de larmes, il se mordit le doigt jusqu'au sang. Tsiang-hiuen-hoeï ne manqua pas d'en donner avis à Tchu-ouen.

Il apprit en même temps que Li-meou-tchin écrivoit de tous côtés pour soulever l'empire contre lui, afin de tirer l'empereur de l'esclavage où il le retenoit, & sauver la dynastie des *Tang* qu'il vouloit détruire. Ces nouvelles lui donnèrent les plus vives inquiétudes : il sentit qu'ayant à porter la guerre du côté de l'ouest & à résister en même temps à Li-meou-tchin, il étoit à craindre que les fidèles sujets de la famille des *Tang*, encore en grand nombre, ne se réveillassent de l'assoupissement où ils paroissoient être, & ne profitassent de son absence pour détruire son ouvrage & l'exposer lui-même à tout perdre. D'un autre côté, devoit-il laisser agir Meou-tchin, dont l'alliance avec Ouang-kien rendoit la puissance formidable, & qui pouvoit encore entraîner dans son parti Li-ké-yong au nord & Yang-hing-mi au sud ? Il ne pouvoit se dissimuler qu'il lui seroit impossible de résister à tant de forces réunies.

Dans cette perplexité, il lui parut que le plus court & le plus sûr moyen de sortir d'embarras étoit de se défaire de l'empereur, & de placer sur le trône son second fils, encore enfant. Il envoya cet ordre cruel à ses créatures par un de ses gens, mais de bouche seulement, en lui recommandant de le faire exécuter aussi-tôt après son arrivée.

Le traître Tsiang-hiuen-hoeï se chargea de cette barbare exécution : il choisit parmi les soldats qu'il commandoit cent des plus déterminés & aussi scélérats que lui, avec lesquels il entra de nuit dans le palais ; ces satellites tuèrent d'abord quelques femmes qu'ils rencontrèrent, & pénétrant plus avant, ils trouvèrent l'empereur & le mirent à mort. Ce prince étoit dans

la ſeizième année de ſon règne, & dans la trente-huitième de ſon âge. Alors, ſuivant les ordres précis qu'on leur avoit donnés, ils déclarèrent le prince de Hoeï, neuvième des fils de TCHAO-TSONG, âgé de treize ans, prince héritier & ſon ſucceſſeur à l'empire.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 904. *Tchao-tſong.*

TCHAO-SIUEN-TI.

Lorſque Tchu-ouen apprit que ſes ordres avoient été exécutés, il fit dire au traitre Tſiang-hiuen-hoeï de faire mourir tous les fils de l'empereur Tchao-tſong, à l'exception du neuvième, dont il n'avoit rien à craindre & qui pouvoit lui être de quelque utilité. Ce miniſtre de la tyrannie invita tous ces princes, du nombre deſquels étoit celui de Té, à une partie de plaiſir ſur les bords d'un étang, dans lequel il les fit jetter, après les avoir fait étrangler.

Les grands changemens que Tchu-ouen avoit faits à la cour & dans les tribunaux, qu'il avoit remplis de ſes créatures, devoient le mettre dans une ſorte de ſécurité; mais comme un ſcélérat n'eſt jamais en paix, & que ſes craintes s'accumulent avec ſes crimes, il eut des ſoupçons ſur quelques anciens officiers qui étoient reſtés dans le miniſtère & dans les tribunaux, & quoiqu'ils paruſſent zélés pour ſes intérêts, la crainte qu'ils ne lui manquaſſent de fidélité fit qu'il les déplaça tous & qu'il en fit mourir pluſieurs. 905.

Cependant Ouang-ſsé-fan, ce philoſophe qui dans les commencemens avoit paru ſi attaché à la famille impériale, ſe montra tellement dévoué à Tchu-ouen, qu'il ne parut pas frappé de la mort de l'empereur. Le tyran lui donnoit toute ſa confiance, & il l'avoit nommé gouverneur du Ho-yang.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
905.
Tchao-siuen-ti.

Ajoutant l'impoſture & l'hypocriſie à la cruauté, Tchu-ouen affecta une eſpèce de déſeſpoir à la mort de Tchao-tſong ; il s'écria que les ſcélérats qui l'avoient aſſaſſiné vouloient le perdre de réputation & le faire paſſer pour l'auteur d'un crime auſſi noir. Il ſe rendit à Lo-yang, où, après avoir long-temps pleuré devant le cercueil de ce prince, il fit arrêter Tchu-yeou-kong, quoiqu'il fût un de ſes fils, & Chi-chou-tſong qu'il fit mourir, afin de mieux perſuader qu'il n'y avoit point de part ; mais il ne parvint à diſſuader perſonne. Tchu-yeou-kong, outré que ſon père voulût ſe décharger ſur lui de tout l'odieux de cet aſſaſſinat, crioit hautement, en allant au ſupplice, que le ſacrifice d'un de ſes fils ne le mettroit pas à couvert de l'indignation de l'empire & des imprécations de la poſtérité. Après cette ſanglante tragédie, Tchu-ouen reprit le chemin de Ta-léang, ſans parler de punir Tſiang-hiuen-hoeï, qu'il voulut conſerver, comme un homme propre à faire de ſi barbares exécutions.

A la quatrième lune, il parut du côté du nord-oueſt une comète qui couvroit tout le ciel.

Leou-tſan, que Tchu-ouen avoit fait premier miniſtre, & une des créatures ſur qui il pouvoit compter le plus, préſuma trop de l'aſcendant qu'il avoit ſur ſon eſprit, & oſa tout entreprendre : pluſieurs grands de la cour blâmoient ſa conduite & il leur en vouloit beaucoup de mal. Les aſtrologues, qui ſe mêloient d'annoncer les évènemens futurs, qu'ils prétendoient dépendre des divers mouvemens des corps céleſtes, publioient, à l'occaſion de la comète qui paroiſſoit, qu'elle pronoſtiquoit de grands malheurs, qui devoient arriver à l'empereur & aux grands qui le ſervoient. Leou-tſan, qui ſavoit que Tchu-ouen en croyoit quelque choſe, loin de le détromper, le confirma dans cette erreur, & il en abuſa pour perdre

ceux des grands qui ne lui agréoient pas : il lui dit que ces grands étoient ceux que la comète indiquoit ; qu'il n'ignoroit pas qu'ils étoient mécontens du gouvernement actuel, qu'ils murmuroient entre eux, & que pour détourner les malheurs que la comète présageoit, il devoit les faire arrêter.

Li-tchin, voyant que tous ceux que Leou-tsan accusoit étoient les plus vertueux, les plus expérimentés & les premiers d'entre les grands, dit à Tchu-ouen que, sans examiner ce que pouvoit annoncer la comète, ces grands étoient sans difficulté les plus puissans & ceux qui pouvoient lui faire le plus de peine ; que le plus sûr étoit de s'en défaire, parce que s'ils venoient à s'opposer à son grand dessein, ils étoient capables de le faire échouer. Il n'en falloit pas tant pour persuader Tchu-ouen, dès qu'il étoit question de ce qui pouvoit apporter quelque obstacle à ses projets ambitieux. Il cassa ces grands au nombre de trente, & quelque temps après il les fit tous arrêter : ensuite, sous prétexte qu'ils avoient parlé du gouvernement d'une manière indiscrete, il les fit conduire en exil chargés de chaînes ; mais lorsqu'ils arrivèrent à Pé-ma-y sur le bord du Hoang-ho, on les tua tous & on jetta leurs corps dans ce fleuve.

Ce Li-tchin, qui avoit animé Tchu-ouen à ce nouveau massacre, étoit un homme de lettres, qui dans différens examens avoit inutilement aspiré au doctorat ; il avoit toujours échoué, ce qui lui avoit donné tant d'humeur contre les docteurs, qu'il ne pouvoit plus les souffrir : or les grands qui venoient d'être condamnés étoient tous docteurs. Lorsque Li-tchin sut qu'ils avoient été jettés dans le Hoang-ho, il dit à Tchu-ouen, en raillant assez sottement, que ces grands, qui se vantoient si fort de ne rien prendre & d'avoir les mains nettes, ne savoient pas

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
905.
Tchao-ſiuen-ti.

que leur corps ſeroit un jour jetté & réduit en boue dans les eaux troubles de ce fleuve.

Le prince de Léang, uniquement occupé du ſoin d'augmenter ſa puiſſance & d'étendre les conquêtes qui devoient lui valoir l'empire de la Chine, commença par Siang-yang, place importante, par laquelle Yang-hing-mi & Ouang-kien auroient pu, ſi l'un des deux s'en étoit rendu maître, communiquer aiſément enſemble & contrebalancer ſon autorité. Tchao-kouang-ning, qui en étoit gouverneur, s'étoit aſſez bien ménagé avec Tchu-ouen; mais celui-ci, qui ne conſultoit que ſon ambition, n'y eut aucun égard; il fit partir d'abord Yang-ſsé-heou avec un corps de troupes, qu'il ſuivit à la tête d'une forte armée.

Tchao-kouang-ning ne s'attendoit point à être attaqué ſi puiſſamment, & il fut pris au dépourvu: Tchu-ouen lui enleva ſept villes d'emblée. Ce gouverneur raſſembla des troupes pour conſerver le reſte, & eut la hardieſſe de ſe préſenter à la tête de ſon armée devant Tchu-ouen, qui le battit ſi complettement, qu'il le contraignit d'abandonner ſon gouvernement & d'aller chercher une retraite à Kouang-ling, auprès de Yang-hing-mi. Ce prince de Ou l'accueillit avec beaucoup d'amitié & de diſtinction, & après avoir appris de lui le détail de la guerre qui venoit de lui faire perdre ſon gouvernement, il lui dit en le raillant: « On vous laiſſoit en repos, & cependant vous ne manquiez point chaque année d'envoyer de l'or & des ſoieries à Tchu-ouen; comment après avoir été dépouillé par lui de votre gouvernement m'êtes-vous venu trouver? — Tous les gouverneurs de l'empire, répondit Tchao-kouang-ning, doivent faire porter chaque année leurs tributs à l'empereur; c'eſt à ce prince à qui j'envoyois cet or & ces ſoieries, & non à Tchu-ouen: aurois-je payé ces

» tributs

» tributs à un traître & à un scélérat comme lui ? Si aujourd'hui je viens me réfugier chez vous, c'est parce que je n'ai pas voulu subir son joug ».

Après que Tchu-ouen eut soumis tout le gouvernement de Siang-yang, il voulut entreprendre quelque chose contre le Hoaï-nan, qui dépendoit de Yang-hing-mi. King-siang, un de ses généraux, n'étoit point de cet avis. « En moins d'un mois, lui dit-il, nous nous sommes rendus maîtres d'un gouvernement qui a plusieurs mille *ly* d'étendue; cette conquête ne peut manquer de jetter la terreur dans le cœur de tous nos voisins, & il ne faut pas nous exposer à perdre cet avantage; il nous seroit plus utile de nous en retourner & de laisser reposer nos troupes, pour qu'elles soient plus en état de profiter avec succès de la première occasion avantageuse qui se présentera ».

Tchu-ouen ne voulut pas l'écouter, & fit défiler ses troupes du côté de l'est : lorsqu'elles furent arrivées à Tsao-yang (1), des pluies continuelles rompirent les chemins par où elles devoient se rendre à Kouang-tchéou (2), qu'il prétendoit d'abord attaquer, & les difficultés de la marche lui firent perdre un grand nombre de soldats & de chevaux, sans compter les déserteurs, sur-tout de la cavalerie, qui cherchèrent à se mettre à l'abri de tant de fatigues.

A la onzième lune, ne se trouvant plus en état de rien entreprendre, il fit passer le Hoaï-ho à son armée & reprit le chemin du nord. Tchaï-tsaï-yong, gouverneur de Kouang-tchéou, qui épioit toutes ses démarches, tomba sur son arrière-garde, dont

(1) Tsao-yang-hien de Siang-yang-fou du Hou-kouang.
(2) Kouang-tchéou de Ju-ning-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
905.
Tchao-siuen-ti.

il tua trois mille hommes ; il lui enleva tout ſon bagage & celui de ſon armée : cette perte le mortifia d'autant plus, qu'elle terniſſoit la réputation de ſes armes.

Lorſque cette nouvelle arriva à Kouang-ling, Yang-hing-mi étoit mourant & hors d'état de goûter la joie qu'elle devoit naturellement lui cauſer ; d'ailleurs ce prince doutoit que le Hoaï-nan, après ſa mort, pût reſter long-temps dans ſa famille, parce que Yang-ou, ſon fils aîné, avoit aliéné tous les eſprits par ſa conduite, & que ſes autres fils étoient encore trop jeunes pour lui ſuccéder. Cependant Yang-hing-mi dit à Tchéou-yn de faire revenir le prince de ſon gouvernement. Tchéou-yn, homme groſſier, mais droit & ſincère, comprit qu'il vouloit le faire reconnoître pour ſon ſucceſſeur ; il lui dit : « Votre » fils Yang-ou eſt un homme trop foible, trop ſuperficiel, » qui fait conſiſter toute ſon habileté dans de petites fineſſes » qui ne lui ſont pas honneur ; toujours occupé du jeu & de » ſes plaiſirs, eſt-il en état de ſoutenir ce que vous avez fait ? » Vos autres enfans, trop jeunes, ſont incapables de com- » mander vos officiers : mais vous connoiſſez parfaitement » Lieou-oueï, gouverneur de Liu-tchéou ; il vous a ſervi dès » ſa plus tendre jeuneſſe ; il eſt plein d'honneur, & n'oubliera » jamais les bienfaits qu'il a reçus de vous : c'eſt à lui à qui vous » devriez confier le commandement de vos troupes, juſqu'à » ce que vos autres enfans ſoient en âge, & il le leur remettroit » infailliblement ».

Yang-hing-mi ne répondit rien, & fit appeller Siu-ouen & quelques autres membres de ſon conſeil, qui, par ſon ordre, envoyèrent à Siuen-tchéou & firent venir Yang-ou ; mais à ſon arrivée ſon père étoit déja mort : il fut reconnu pour ſon ſucceſſeur dans le gouvernement de Siuen-tchéou.

De l'Ère Chrétienne. *Tang.* 905. *Tchao-siuen-ti.*

En arrivant à Ta-léang, Tchu-ouen apprit que Leou-tſan, Tſiang-hiuen-hoei & Tchang-ting-fan conſultoient enſemble ſur les moyens de lui faire paſſer la couronne impériale, & que l'impératrice, qui en avoit été informée, les avoit fait prier, lorſque la choſe ſeroit conſommée, de les laiſſer vivre en paix, elle & ſon fils. Quelque temps après, ces trois hommes furent accuſés d'avoir été, pendant la nuit, manger avec l'impératrice, & qu'après le repas ils avoient brûlé des odeurs & fait ſerment de travailler de toutes leurs forces à relever la famille des *Tang*.

Tchu-ouen le crut, & dans la crainte que Tſiang-hiuen-hoeï ne découvrît les crimes horribles qu'il lui avoit fait commettre, il le fit mourir & accorda ſon emploi à Ouang-yn, à qui il ordonna de tuer l'impératrice : après quoi il fit faire le procès à Leou-tſan & à Tchang-ting-fan comme à des rebelles ; il fit couper la tête au premier à la porte de l'eſt de la ville, & on mit en pièces le ſecond comme plus coupable. « Malheureux » que je ſuis ! diſoit Leou-tſan en allant au ſupplice, après » avoir trahi mon prince pour me donner à un ſcélérat & à » un rebelle, devois-je mourir autrement que d'une mort » infâme » ?

L'an 906, le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil. 906.

Tchu-ouen s'occupoit de la manière dont il s'empareroit de l'empire ; il ne craignoit plus que Li-ke-yong, avec lequel il n'eſpéroit aucun accommodement. La ville de Siang-yang, dont il s'étoit rendu maître, le mettoit à couvert de Ouang-kien, dont il étoit d'ailleurs fort éloigné, & qui ne pouvoit venir à lui qu'avec des dépenſes énormes. Yang-hing-mi étoit mort, & Yang-ou, qui lui avoit ſuccédé, n'étoit occupé que

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 906. *Tchao-siuen-ti.*

de ses plaisirs. Li-meou-tchin ne pouvoit rien seul sans s'exposer à tout perdre, & il ne voyoit personne disposé à se joindre à lui; il n'y avoit donc réellement que le seul Li-ké-yong en état de lui résister, mais il demeuroit depuis long-temps dans une inaction assez surprenante, relativement aux circonstances dans lesquelles on se trouvoit. Tchu-ouen voulut pressentir ce qu'il se proposoit d'exécuter.

Comme le département de Oueï-tchéou (1) étoit fort incommodé par les villes de Yeou-tchéou & de Tsang-tchéou, il se détermina à faire le siége de cette dernière place. Lieou-gin-tsong, instruit de son dessein, donna ordre dans tous les lieux de sa dépendance, que les hommes, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à près de soixante & dix, eussent à préparer leurs provisions de guerre & de bouche, & vinssent incessamment le joindre dans le pays de Oua-kiao : en peu de temps il se trouva à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, qui inquiéta beaucoup Tchu-ouen, & lui fit craindre d'être obligé de lever honteusement le siége.

Dans cette position ctitique, Tchu-ouen pensa aux moyens de se tirer d'affaire, sans compromettre son autorité. Il savoit que Lieou-cheou-ouen, fils de Lieou-gin-kong, qui commandoit dans la ville, se reposoit sur les secours que son père lui enverroit infailliblement & qui étoient prêts à se mettre en marche. Il le fit sommer de se rendre, en lui faisant dire qu'il étoit surpris qu'il eût tardé si long-temps. Lieou-cheou-ouen monta sur les remparts, & dit à Tchu-ouen, qui étoit au pied, qu'il ne pouvoit assez s'étonner, qu'ayant conçu le projet de soumettre tout l'empire, il fît si peu d'attention aux regles de

(1) Oueï-hoeï-fou du Ho-nan.

la vertu, & qu'il fût assez peu délicat pour prendre à son service un fils qui abandonneroit les intérêts de son père. Tchu-ouen, qui ne cherchoit qu'un prétexte, au lieu de se fâcher de ce que cette réponse avoit d'injurieux pour lui, en profita pour cacher la honte de la levée de ce siége; il affecta de dire: « Lieou-cheou-ouen est réellement vertueux, & je sens qu'il » a raison; le séparer d'avec son père, ce seroit introduire un » ennemi auprès de moi; il vaut mieux lui faire la grace toute » entière ». Il leva le siége & se retira.

Ce qui l'engagea encore à cette retraite, fut l'avis qu'il reçut que Li-ké-yong venoit au secours de Lieou-gin-kong; car quoique ce dernier se vit à la tête d'une nombreuse armée, comme elle n'étoit composée que de gens ramassés à la hâte, elle ne lui inspiroit qu'une médiocre confiance, & il avoit envoyé presser Li-ké-yong de venir le joindre. Li-ké-yong, qui comptoit peu sur la fidélité de Lieou-gin-kong, n'étoit pas fâché, pour le retenir dans les bornes du devoir, qu'on diminuât sa puissance, & c'est pour cette raison qu'il faisoit difficulté d'accorder les secours demandés avec tant d'instances. Cependant Li-tsun-hiu, son fils, lui dit:

« Suivant l'état actuel de l'empire, de dix parties dont il est » composé, près de huit paroissent déja soumises à Tchu-» ouen: au nord du Hoang-ho, il n'y a que nous & les villes » de Yeou-tchéou & de Tsang-tchéou qui puissions lui donner » quelque inquiétude; si nous refusons à Lieou-gin-kong de » le secourir, il est évident que nous agissons contre notre » propre intérêt. L'empire éprouve de grands maux, mais » s'il nous voit, observateurs rigides des règles de la justice & » de la vertu, accorder nos secours à ceux qui les réclament, » cette conduite ne peut que nous être honorable; devons-

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 906. *Tchao-siuen-ti.*

» nous négliger une si belle occasion de redevenir ce que nous » étions autrefois »?

Li-ké-yong approuva ce que lui dit son fils, & alla faire le siége de Lou-tchéou, pour prouver à Tchu-ouen qu'il avoit intention de secourir Lieou-gin-kong & d'obliger l'ennemi à lever le siége de Tsang-tchéou : il le fit savoir à Lieou-gin-kong, qui lui envoya trente mille hommes de son armée. Le siége de Lou-tchéou fut poussé si vivement sous la conduite de Tchéou-té-oueï & de Li-ssé-tchao, que la place fut emportée avant que Tchu-ouen pût la secourir. Cette perte l'obligea de faire mettre le feu à une prodigieuse quantité de grains qu'il avoit ramassée & à retourner à Ta-léang avec précipitation, de peur que ce petit revers ne commençât à produire quelque changement dans les esprits.

L'année suivante, Tchu-ouen fit encore une tentative sur le gouvernement de Lieou-gin-kong, mais par ses généraux, pour ne pas s'exposer de nouveau : Li-ssé-ngan eut ordre d'aller droit à Lou-long, place qu'on savoit dépourvue, & celui-ci l'attaqua si vivement qu'il faillit la prendre.

Après la prise de Lou-tchéou & la fuite précipitée de Tchu-ouen, Lieou-gin-kong, fort adonné à ses plaisirs, étoit allé se divertir dans un endroit délicieux de la montage Ta-ngan-chan (1); cette nouvelle expédition contre Lou-tchéou ne fut pas capable de l'en arracher : alors Lieou-cheou-kouang, son fils, témoin de son indifférence, se mit à la tête des troupes, & donna si brusquement sur les ennemis, qui étoient sur le point de se rendre maîtres de la ville, qu'il les obligea de se

(1) A quatre-vingt-deux *ly* au nord de Fang-chan-hien, dans le district de Chun-tien-fou du Pé-tché-li.

retirer. Mais Lieou-cheou-kouang ne tarda pas à ternir la gloire qu'il venoit d'acquérir; il usurpa le titre de gouverneur de Lou-long, que portoit son père, & ayant envoyé un de ses officiers avec une troupe de soldats à la montagne Ta-ngan-chan pour l'enlever lui-même, il le fit resserrer assez étroitement dans une maison particulière, où il fut gardé.

Le peu d'activité que Lieou-gin-kong avoit marqué à secourir Lou-long, ne servit que de prétexte à la conduite extraordinaire de son fils : la vraie raison étoit le ressentiment qu'il avoit conservé d'un léger châtiment, que ce père lui avoit infligé pour un crime qui méritoit la mort. Lieou-gin-kong avoit construit dans un lieu de délices de la montagne Ta-ngan-chan, où il vouloit passer le reste de ses jours, une maison agréable & commode, où il avoit rassemblé quantité de jeunes filles choisies, & plusieurs *Tao-ssé* qui lui promettoient, par leurs secrets, de le faire parvenir à l'immortalité : il s'y occupoit avec eux à composer le breuvage qui devoit la lui procurer. Lieou-cheou-kouang devint passionnément amoureux de l'une de ces jeunes filles, appellée Lo-chi ; comme il étoit beau & bienfait, il n'eut pas de peine à s'en faire aimer, & il en abusa. Lieou-gin-kong regardoit toutes ces filles comme ses femmes; cette témérité d'un fils à l'égard d'une des femmes de son père, étoit un crime qui méritoit la mort; mais il se contenta de le faire châtier & de le chasser. Ce fut pour s'en venger que ce fils usurpa son autorité & le fit enfermer.

Cependant Tchu-ouen voyant que ses armes n'avoient plus le même succès, qu'on attribuoit la levée du siége de Tsang-tchéou, où il étoit en personne, à l'impossibilité où il avoit été d'emporter cette place, que la prise de Lou-tchéou faisoit honneur à Li-ké-yong, & que les pertes que Li-ssé-ngan, son

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 907. *Tchao-siuen-ti.*

général, avoit essuyées à Lou-long, faisoient la plus grande impression sur les esprits, il craignit quelque revers de fortune, & crut que pour la fixer, il falloit obliger l'empereur à lui céder volontairement le trône. Ce prince de Léang, revenant de Tsang-tchéou, avoit passé par Oueï-tchéou & y étoit tombé malade, ce qui l'avoit obligé à faire quelque séjour dans cette ville. Lo-chao-oueï, qui en étoit gouverneur & qui cherchoit à s'insinuer dans ses bonnes graces, lui dit un jour : « Il est évi» dent que la dynastie des *Tang* est tombée; elle n'a plus qu'un » vain nom, & l'ordre du Tien à changé à son égard : dans l'in» certitude où l'on est sur qui son choix se fixera, un grand » nombre de personnes levent des troupes & disent que c'est » pour relever la dynastie des *Tang*, mais dans le fond, c'est » parce qu'ils ignorent encore en faveur de qui ils doivent se » déclarer : mettant fin & à leur incertitude & à leurs vaines » espérances, il faut, prince, que vous montiez sur le trône, » & preniez le glorieux titre de *Hoang-ti*, que vos belles actions » vous ont si justement mérité ». Tchu-ouen prit un plaisir singulier à l'entendre; & flatté de ces propos, si agréables pour son amour-propre, il se persuada facilement que l'adulation n'y avoit aucune part.

Lorsque le jeune empereur sut qu'il étoit de retour à Ta-léang, il l'envoya féliciter par Siué-y-kiu sur le rétablissement de sa santé. Siué-y-kiu, pour faire sa cour à Tchu-ouen, lui fit demander la permission de le saluer avec la même étiquette observée à l'égard de l'empereur. Cet envoyé ne croyoit pas qu'il osât y consentir; mais il se trompa, Tchu-ouen le lui permit. De retour à Lo-yang, il rendit un compte exact à l'empereur de tout ce qui s'étoit passé à Ta-léang; il ajouta que par la manière dont Tchu-ouen l'avoit admis en sa présence

&

& lui avoit parlé, & par les bruits répandus parmi les grands & le peuple, cet ambitieux paroiſſoit réſolu à le contraindre de lui céder le trône.

L'empereur, tout jeune qu'il étoit, avoit jugé par la conduite de Tchu-ouen quelle étoit ſon ambition & ce qu'il en avoit à craindre ; il ne voulut pas attendre que ce prince de Léang usât de ſa puiſſance pour lui enlever le trône, & il penſa qu'en le lui cédant de plein gré, il en obtiendroit du moins un bon traitement. Il écrivit de ſa propre main un acte, par lequel il ſe démettoit de l'empire en ſa faveur : il remit cet acte entre les mains de Tchang-ouen-yu & de Yang-ché ſes miniſtres, & leur ordonna d'aller avec Siué-y-kiu, Lou-ſiun, Tchang-tché & pluſieurs autres grands, le porter de ſa part à Tchu-ouen, ainſi que le ſceau de l'empire & les autres marques diſtinctives de la puiſſance ſuprême ; & afin que cette ceſſion eut plus d'éclat, il fit paſſer les grands, auxquels il avoit remis toutes ces choſes, au milieu de tous les mandarins de la cour & des tribunaux, rangés ſur deux lignes.

Yang-ning-ché blâma Yang-ché, ſon père, & lui dit qu'étant miniſtre d'état de la dynaſtie des *TANG*, il ne pouvoit ſans crime ſe charger de remettre entre des mains parricides ces marques de la dignité impériale, & qu'il ſe couvroit de honte & d'ignominie. Yang-ché, jettant un grand ſoupir : « Ah ! » mon fils, lui dit-il, vous perdez ma famille ; vous connoiſſez » Tchu-ouen, nous épargneroit-il » ? Le cœur ſerré, il n'en dit pas davantage ; ſon viſage changea tout à coup de couleur & ſe couvrit d'une pâleur mortelle.

Avant que d'arriver à Ta-léang, Tchang-ouen-yu & ſes collègues adreſsèrent à Tchu-ouen un placet pour lui en donner

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
907.
Tchao-siuen-ti.

avis, dans lequel ils s'exprimoient en termes soumis, comme s'il eût déja pris possession de l'empire.

Le jour déterminé pour la cérémonie, Tchang-ouen-yu & les autres envoyés, assis dans des chars & tenant entre leurs mains l'acte de cession, le sceau de l'empire & les autres marques de l'autorité impériale, se rendirent à l'hôtel de Tchu-ouen au milieu des mandarins rangés sur deux files; ils s'avancèrent ensuite jusqu'au bas d'une salle, dans laquelle Tchu-ouen avoit fait élever un trône, sur lequel il étoit assis, revêtu des habits impériaux : les envoyés entrèrent avec beaucoup de respect dans cette salle, suivis d'une foule de mandarins qui se partagèrent en deux bandes, & se rangérent, ceux de lettres du côté de l'est, & ceux d'armes du côté de l'ouest : ils se mirent à genoux, tandis que Tchang-ouen-yu & ses collègues, debout, lurent à haute voix l'acte de cession, qu'ils remirent ensuite avec le sceau & les autres attributs de l'empire entre les mains de Tchu-ouen. Alors, descendant les degrés du trône avec beaucoup de respect, ils se firent suivre par tous les mandarins, & sortirent de la salle en ordre pour se ranger dans la cour qui étoit en face, où ils firent les neuf prosternations ordinaires, en reconnoissant Tchu-ouen pour le maître & le souverain de l'empire.

Cette cérémonie finie, ils rentrèrent tous dans le même ordre & avec le même respect qu'ils étoient sortis, & prirent chacun leur place pour assister au banquet que le nouvel empereur leur donna suivant la coutume. Au moment que le repas alloit commencer, Tchu-ouen prenant un vase rempli de vin, leur dit que s'il étoit parvenu à porter l'auguste nom de *Hoang-ti*, c'étoit à leurs belles actions & à leurs services qu'il

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 907. *Tchao-ſiuen-ti.*

le devoit. Tchang-ouen-yu & les autres grands de Lo-yang, qui avoient, juſque-là, fidélement ſervi la dynaſtie des *Tang*, furent honteux du compliment & ne purent répondre; il n'y eut que Sou-ſiun & Siué-y-kiu qui exaltèrent les vertus du nouvel empereur & le louèrent beaucoup; ils finirent en diſant que le Tien, touché de l'éclat de tant de grandes qualités, l'avoit choiſi pour lui confier l'empire, & que les peuples ſe ſoumettroient à ſes volontés.

Peu de jours après, le nouveau monarque aſſembla ſa famille dans ſon palais, pour lui donner auſſi un feſtin. Tchu-tſiuen-yu, ſon frère aîné, qui avoit toujours condamné ſa conduite, lui adreſſant la parole, & l'appellant par ſon premier nom, lui dit: « Tchu ſan, autrefois tu n'étois qu'un ſimple particulier à » Tang-chan (1), notre patrie: le libertinage t'engagea à ſuivre » le rebelle Hoang-tſao; notre empereur voulut bien t'accorder » la vie, & par un ſurcroit de bonté te donner de l'emploi dans » ſes troupes. Accumulant chaque jour de nouveaux bienfaits » ſur ta tête, il t'avoit élevé juſqu'à être gouverneur de quatre » grandes provinces; avois-tu lieu de croire que tu puſſes jamais » parvenir à un ſi haut degré de fortune? D'où vient, par » une ingratitude inouie, oſes-tu éteindre l'auguſte famille des » *Tang*, qui nous gouverne depuis près de trois cens ans? Ne » crains-tu pas que la nôtre n'éprouve le même ſort? Ce châ- » timent eſt peut-être plus près que tu ne penſes ». Après cette vive apoſtrophe, il ſortit avec indignation de la ſalle du feſtin & ſe retira. Tchu-ouen fut ſenſible à ſes reproches, mais il n'oſa lui faire aucun mal, parce qu'il étoit ſon aîné & qu'il craignoit que toute ſa parenté ne l'abandonnât.

(1) Tang-chan-hien de Pé-ſiu-tchéou du Kiang-nan.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
907.
Tchao-siuen-ti.

A cette même époque, le nouvel empereur déclara Tchao-siuen-ti, qui venoit de se démettre du trône, prince titulaire de Tsi-yn, & l'envoya demeurer à Tsao-tchéou (1) dans une misérable maison, où il le fit garder à vue. Après un an d'une triste prison, il le fit mourir, & éteignit entiérement l'auguste famille des *Tang.*

(1) Tsao-tchéou dans le district de Yen-tchéou-fou du Chan-tong.





HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

QUATORZIÈME DYNASTIE.

Les HEOU-LÉANG OU *LÉANG POSTÉRIEURS.*

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang*, 907. *Taï-tsou*.

Les Tartares *Leao*, devenus puissans, s'étoient peu à peu rendus maîtres d'une partie de la Chine, qu'ils possédèrent long-temps. Leur origine est fort incertaine : quelques auteurs les font descendre de Chin-tsong, & donnent à ces peuples pour chef Kou-hoten, qu'ils prétendent être de la tige de cet empereur. Ils habitèrent d'abord les deserts qui sont au nord de la Chine, appellés *Chamo* ou *Cobi* : on les nommoit *Tong-hou*, c'est-à-dire, les barbares orientaux, pour les distinguer d'autres

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
907.
Taï-tsou.

Tartares qui étoient à l'occident, & qu'on appelloit pour cette raison *Si-hou* ou *barbares de l'occident.*

Dans la suite, les *Si-hou* reçurent des Chinois le nom de *Hiong-nou ;* mais les *Tong-hou* gardèrent le leur, & le donnèrent même à leur chef. Sous la dynastie des *HAN*, Meté, *Tchen-yu* ou roi des *Hiong-nou*, les défit en bataille rangée, & ils furent obligés d'abandonner leur pays & de se réfugier au pied des monts *Sien-pi.* Leur nombre s'étant accru, ils vinrent faire des courses sur les terres de l'empire, d'où ils enlevoient chaque fois beaucoup de butin & un grand nombre de prisonniers.

Sur la fin des *HAN*, Ouang-hiong, gouverneur de Yeou-tchéou, ayant levé une armée considérable pour les repousser, il les battit & tua Pineng leur chef : le général Chinois les poursuivit jusqu'à Hoang-chouï, où ils demeurèrent jusqu'à ce que Monon, qu'ils avoient choisi pour chef, les transporta dans le *Leao-si.* Après la perte de la bataille où Mou-jong-hoang les défit, ils formèrent trois bandes ou hordes, dont l'une s'appella *Juuen* ou *Yuouen*, l'autre *Koumohi* & la troisième *Khitan.* Cette troisième horde se sépara des autres & vint habiter les bords du Hoang-ho.

Sous l'empereur Hi-tsong de la dynastie des *TANG*, les *Khitan* étoient divisés en huit hordes, qui pouvoient chacune mettre sur pied dix mille hommes effectifs : ils choisissoient tous les trois ans un chef, qui avoit une autorité absolue sur les huit hordes, auquel elles obéissoient exactement tout le temps que duroit son administration. Ce terme expiré, on procédoit à l'élection d'un autre : il n'étoit pas permis de continuer celui dont la gestion finissoit.

Cependant un de ces chefs ou rois, nommé Yé-liu-apaoki, ayant conquis les royaumes de *Hi*, de *Cheneï* & de *Ta-tché*,

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
907.
Tai-tsou.

prétendit, après les trois ans révolus, qu'on ne devoit point le changer, & sûr de sa horde, il ne voulut point quitter la royauté; mais les sept autres hordes s'étant liguées ensemble, elles le contraignirent de leur remettre les timbales, les tambours & les autres marques de sa dignité.

Yé-liu-apaoki se sépara des sept hordes & suivi de la sienne, qui continua de le reconnoître pour chef, il alla s'établir au pays de Han-tching, près d'un lac dont les eaux lui donnèrent du sel en abondance : il en fit labourer les terres, où il sema cinq sortes de grains qui donnèrent une abondante récolte, & par ce moyen il se procura la facilité de subsister sans le secours de personne. Aussi-tôt que ses sujets cessoient d'être occupés à la culture de la terre, il les exerçoit à monter & à descendre au galop les montagnes les plus difficiles, à tirer de la flèche à pied & à cheval, & aux autres manœuvres militaires.

Lorsqu'il les eut bien dressés, il ne pensa plus qu'à se venger du refus que les sept hordes avoient fait de continuer à le reconnoître pour roi, & il les soumit toutes. Devenu plus puissant par leur réunion, il tourna ses vues du côté du nord, où il s'empara des royaumes de *Chivoneï* & de *Niutché*; après quoi, prenant à l'ouest, il se saisit de tout l'ancien pays des *Tou-kiueï*. Yé-liu-apaoki se rendit si formidable, qu'aucun peuple n'osoit lui résister. Ces conquêtes lui inspirèrent le dessein de se rendre maître de la Chine; mais comme il en connoissoit la difficulté, avant de rien entreprendre, il s'avança à la tête de cent cinquante mille chevaux du côté de Yun-tchéou (1), où il s'aboucha avec Li-ké-yong, prince de Tçin : ils firent amitié ensemble, & jurèrent d'être fidèles l'un à l'autre comme deux

(1) Tai-tong-fou.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
907.
Taï-tsou.

frères bien unis & comme deux princes de la même nation.

Dans le magnifique festin que Li-ké-yong donna à Yé-liu-apaoki, ce dernier but si largement qu'il s'enivra : un des officiers de Li-ké-yong lui conseilla de profiter de son état pour l'enlever ; mais ce prince, qui se conduisoit par les grands principes des anciens, lui répondit qu'en manquant de foi, même aux barbares, avant que d'avoir détruit ses ennemis, c'étoit se détruire soi-même. Il le retint deux jours dans les plaisirs & dans les fêtes, après quoi ils se séparèrent.

De retour à son camp, Yé-liu-apaoki ne se ressouvint ni de l'accueil que Li-ké-yong lui avoit fait ni de ses sermens; il envoya un de ses officiers à Tchu-ouen, qui venoit de monter sur le trône de la Chine, pour faire alliance avec lui. Li-ké-yong se repentit de n'avoir pas suivi le conseil qu'on lui avoit donné.

L'empereur fut embarrassé de la proposition de Yé-liu-apaoki : il auroit bien desiré l'avoir dans ses intérêts, pour contenir Li-ké-yong & l'empêcher de rien entreprendre contre lui, mais il craignoit que ce Tartare ne prétendît partager l'empire avec lui ; il prit le parti de traiter magnifiquement son ambassadeur, qu'il renvoya chargé de présens avec de belles promesses. Yé-liu-apaoki comprit le dessein de l'empereur & se tint en paix quelques années, mais ce ne fut que pour se préparer à attaquer les provinces de la Chine, limitrophes de ses états.

Taï-tsou voyoit avec chagrin les princes & les gouverneurs peu disposés à le reconnoître ; l'empire étoit alors divisé en dix parties, dont cinq avoient des princes qui les gouvernoient d'une manière absolue & indépendante. L'empereur, qui occupoit le Ho-nan, s'y trouvoit resserré de toutes parts ; Li-ké-yong, prince de Tçin, dans le Chan-si, Li-meou-tchin, prince

prince de Ki, dans une partie du Chen-si, Yang-ou, prince de Hoai-nan, dans le Kiang-nan, & Ouang-kien, prince de Chou, qui possédoit une partie du Chen-si & du Ssé-tchuen, le bornoient chacun par leurs états. Outre ces princes, Ma-yn, gouverneur du Hou-nan, s'y étoit rendu très-puissant; Tsien-lieou ne l'étoit guère moins dans le Ou-yuei ou le Tché-kiang; Lieou-yn gouvernoit seul le Tching-haï ou la province de Kouang-tong, & ne reconnoissoit point l'empereur des *Léang*; Ouang-chin-tché étoit seul maître dans le Fou-kien, & Kao-ki-tchang se voyoit en état de se faire craindre dans le King-nan, pays formé en partie du Hou-kouang & en partie du Ssé-tchuen.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-leang.
907.
Tai-tsou.

L'empereur jugeant qu'il ne gagneroit rien sur ces princes, qui n'avoient pas moins d'ambition que lui & qui ne pouvoient prétendre à s'élever davantage, ne fit aucune démarche pour les engager à se soumettre; mais il ne désespéra pas d'attirer les autres dans son parti par des bienfaits. Il créa Ma-yn prince de Tchou, Tsien-lieou prince de Ou-yueï, Lieou-yn prince de Nan-haï, Ouang-chin-tché prince de Min; enfin Kao-ki-tchang, qui étoit un simple docteur sans emploi, fut nommé gouverneur de King-nan ou Nan-ping: tous acceptèrent ces faveurs, & se formèrent des cours proportionnées à la dignité que l'empereur leur conféroit; mais aucun n'embrassa ses intérêts. Son frère aîné Tchu-tsiuen, qu'il voulut aussi honorer de la dignité de prince, refusa; & afin de prouver à tout l'empire qu'il n'avoit aucune part au crime de son frère, qui venoit d'enlever le trône à la dynastie des *Tang*, il quitta la cour & retourna dans son village près de la montagne Tang-chan: l'empereur en fut vivement piqué, mais il dissimula; & pour effacer en quelque sorte la mauvaise impression que la retraite de son

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
907.
Taï-tsou.

frère faisoit sur les esprits, il créa princes du premier ordre trois de ses neveux, fils de Tchu-tsiuen.

Taï-tsou voyant les peuples si peu disposés à lui obéir, s'imagina que le motif de leur éloignement à son égard venoit de l'espérance qu'ils fondoient sur Li-ké-yong, pour le rétablissement de la dynastie des *Tang* ; & afin de détruire cette espérance & leur faire connoître qu'il ne craignoit pas le prince de Tçin, il commença par faire mourir le jeune empereur dont il avoit usurpé le trône, & qui étoit le dernier rejeton de cette auguste famille. Il envoya ensuite Kang-hoaï-tchin à la tête d'une forte armée faire le siége de Lou-tchéou (1), ville qui appartenoit au prince de Tçin.

Le brave Li-ssé-tchao, gouverneur de Lou-tchéou, la défendit avec tant de valeur &, dans l'espace de quinze jours, tua tant de monde à Kang-hoaï-tchin, que ce général, désespérant d'en venir à bout par la force, changea le siége en blocus ; il fit creuser autour de cette ville un fossé, qu'il fortifia, d'espace en espace, de corps-de-gardes placés si près les uns des autres, que rien ne pouvoit sortir. Cette place étoit trop importante pour que le prince de Tçin n'employât pas toutes ses ressources pour la conserver. Il envoya à son secours Tchéou-té-oueï, qui vint camper à Kao-ho : le général de l'armée impériale se persuadant qu'il pourroit aisément le battre, fit marcher contre lui toute sa cavalerie ; mais elle fut repoussée & elle regagna le camp fort maltraitée.

L'empereur, informé de cet échec, en attribua la faute à Kang-hoaï-tchin, à qui il ôta le généralat, pour le donner à Li-ssé-ngan. Ce dernier partit avec un renfort & se rendit sous

(1) Lou-ngan-fou du Chan-si.

les murs de Lou-tchéou. Prenant un plan d'attaque tout différent, il fit passer aux troupes le fossé que son prédécesseur avoit fait creuser, & fit élever d'espace en espace des tours de bois, d'où on pouvoit découvrir ce qui se passoit dans la ville & défendre le camp contre les secours qui pourroient arriver aux assiégés.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 907. *Taï-tsou.*

Tant de précautions faisoient espérer à Li-ssé-ngan qu'il prendroit infailliblement Lou-tchéou ; & afin de ne pas manquer de vivres, il chargea les peuples du Chan-tong de lui en fournir : ils lui en firent conduire une quantité plus que suffisante, quand il auroit été obligé de demeurer plus d'un an devant la place ; mais Tchéou-té-oueï tenoit sans cesse en campagne un corps de cavalerie légère, qui enlevoit la plupart des convois. La vigilance de ce général engagea Li-ssé-ngan à s'ouvrir un chemin au sud-est, par la gorge de la montagne de Yong-tao, où il plaça un grand corps-de-garde, qui étoit soutenu par le camp : Tchéou-té-oueï l'emporta après un combat rude & opiniâtre, qui dura un jour & une nuit ; il poussa si vivement les ennemis, qu'ils furent obligés de s'enfermer dans leur camp, sans oser en sortir.

L'an 908, à la première lune, Li-ké-yong, prince de Tçin, étant tombé dangereusement malade, Tchéou-té-oueï remmena son armée, pour empêcher qu'il n'y eût du trouble ; mais Li-ké-yong avoit pourvu à tout : son fils Li-tsun-hiu, qu'il avoit nommé son successeur, fut reconnu prince de Tçin sans obstacle. 908.

Li-ssé-ngan étoit toujours devant Lou-tchéou, & il y demeura même jusqu'à la cinquième lune de cette année, sans avoir fait des progrès considérables contre cette ville, qui continuoit de se défendre avec la plus grande opiniâtreté. Le

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 908. *Taï-tsou.*

général des impériaux, faisant alors la revue de ses troupes, trouva qu'il avoit perdu, depuis son arrivée, plus de quarante de ses meilleurs officiers & près de dix mille soldats.

L'empereur, piqué de voir que ce siége traînoit en longueur, crut qu'il accéléreroit la prise de Lou-tchéou par sa présence : il ignoroit encore la mort de Li-ké-yong & la retraite de Tchéou-té-oueï. En arrivant au camp, il cassa Li-ssé-ngan, fit mourir Yang-min-tchin, & somma plusieurs fois le gouverneur de se rendre ; mais le brave Li-ssé-tchao, quoique sur le point de manquer de vivres, prit tous ces ordres écrits de la main de l'empereur & les jetta au feu en présence de ses envoyés, pour leur faire connoître combien il les méprisoit ; après quoi il leur fit couper à tous la tête, qu'il fit jetter du haut des murailles dans le camp impérial. L'empereur ne doutant point que la place privée du secours de Tchéou-té-oueï ne fût bientôt emportée, reprit la route de Pien-tchéou (1), sans laisser à son camp aucun ordre de se précautionner contre les attaques de l'ennemi.

Le nouveau prince de Tçin, charmé de la résistance de Lou-tchéou, eut à peine pris possession du trône, qu'il pensa à secourir cette place ; il dit à ses principaux officiers assemblés, que Lou-tchéou étant comme le boulevard du Ho-tong, la perte de cette ville entraîneroit celle de la province ; que le temps de la secourir étoit d'autant plus favorable que son père ayant été le seul dans l'empire que Tchu-ouen craignit, cet usurpateur, en apprenant sa mort, mépriseroit son successeur comme un jeune homme sans expérience, & cesseroit d'être sur ses gardes : il ajouta que son dessein étoit d'aller

(1) Caï-fong fou du Ho-nan.

à petit bruit, avec un détachement des meilleures troupes, surprendre les impériaux devant Lou-tchéou, & qu'infailliblement il les battroit. « Il est important pour nous, continua-t-il, de signaler le commencement de mon règne par » quelque action d'éclat, qui donne de la réputation à mes » armes ». Ce prince, après avoir fait les preparatifs nécessaires, partit de Tçin-yang à la tête d'une puissante armée, le premier jour de la cinquième lune, & s'avança jusqu'à la montagne Tan-choui-chan, où il laissa un corps de troupes en embuscade ; le lendemain, profitant d'un brouillard épais, il s'approcha du camp des assiégeans & des tours qu'ils avoient élevées.

Les impériaux, dans une sécurité parfaite, croyoient n'avoir rien à craindre du dehors & ils avoient même négligé de poser des sentinelles avancées : lorsque les troupes de Li-tsun-hiu arrivèrent, environ une heure avant le jour, tout étoit dans leur camp dans le plus profond silence. Aussi-tôt Li-tsun-hiu envoya deux détachemens, commandés par Tchéou-té-ouei & Li-sé-yuen, mettre le feu à plusieurs des tours de bois. Quand Li-tsun-hiu apperçut la flamme, il fit battre les tambours avec un bruit effroyable & fondit sur le camp des impériaux, qui dans leur surprise ne pensèrent qu'à fuir, & abandonnèrent leurs armes, leurs vivres & leurs bagages aux *Tçin*. Fou-tao-tchao fut tué dans cette attaque ; plus de dix mille officiers & soldats furent faits prisonniers ; un grand nombre resta sur le carreau. Li-tsun-hiu ne perdit presque point de monde. La levée de ce fameux siége fit le plus grand honneur au prince de Tçin. L'empereur, en l'apprenant, s'écria : « Li-» ké-yong n'est donc pas mort ! il revit dans son fils, tandis que » les miens ne sont que de vrais chiens & de vrais cochons ».

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
908.
Tai-tsou.

Li-tsun-hiu étoit en effet un grand prince ; sage, éclairé, appliqué à son devoir, brave & intrépide dans le danger : quoique jeune encore, il réunissoit déja toutes les qualités d'un héros & d'un grand homme. Après la glorieuse journée de Lou-tchéou, il reprit le chemin de Tçin-yang, & donnant publiquement à ses troupes des témoignages de la satisfaction qu'il avoit de leur bravoure, il les récompensa avec la plus grande libéralité.

Le prince de Tçin s'appliqua ensuite à bien gouverner ses états : il fit chercher de tous côtés des gens habiles & des sages qu'il mit dans les emplois, à la place de ceux qu'il remarqua n'avoir en vue que leur intérêt particulier ou leur ambition ; il diminua les charges du peuple & fixa les douanes à un taux fort modéré. Attentif à secourir les malheureux & à pourvoir aux nécessités de ses sujets, il défendit de punir les criminels sans les avoir convaincus & il adoucissoit toujours leur peine. Inexorable pour ceux qui vexoient le peuple & troubloient l'état, il les punissoit de mort. C'est ainsi que Li-tsun-hiu gouvernoit sa principauté & qu'il se mettoit en état de venger la famille impériale des *Tang* de celle qui lui avoit ravi l'empire.

A la cinquième lune, Yang-ou, prince de Hoaï-nan, fut tué par un de ses généraux. Tchang-hao & Siu-ouen avoient sur les troupes de cet état une autorité si absolue, que Yang-ou en prit de l'ombrage & fit plusieurs tentatives inutiles pour la diminuer. Ces deux généraux, sachant que leur prince vouloit les perdre, concertèrent ensemble de le prévenir & de se partager ses états. Tchang-hao se chargea de l'exécution de ce complot odieux ; il choisit parmi ses gens ceux qui avoient le plus d'accès auprès du prince : ces traîtres s'acquittèrent de la com-

miſſion avec tant de ſecret, qu'on ignora au dehors le meurtre du prince & que les officiers de ſa maiſon n'osèrent le publier.

Dès que Tchang-hao ſut que ſes ordres avoient été exécutés, il ſe rendit au palais, & fit ranger dans une des cours une quantité d'armes nues : ayant enſuite aſſemblé les officiers, il leur annonça d'un air ſombre que leur maître Yang-ou étoit mort ſubitement, & il leur demanda juſqu'à trois fois qui auroit ſoin du tribunal des troupes & qui les commanderoit. Comme perſonne ne répondoit, il éclata en emportemens : alors Yen-ko-kieou, un des officiers, s'approchant, lui dit, à voix baſſe, que le commandement des troupes étoit une affaire d'autant plus importante que l'empire étoit rempli de troubles; mais que perſonne n'étoit plus en état de s'en charger que lui ; qu'il n'étoit cependant pas d'avis qu'il en prît poſſeſſion dans le moment, & qu'il devoit différer, parce que Lieou-oueï & Tao-ya, qui étoient les égaux du feu prince, ne pourroient jamais ſe déterminer à lui obéir : il ajouta qu'il étoit plus à propos, dans la circonſtance, de choiſir un jeune prince de la famille de Yang-ou, ſous le nom duquel il pourroit gouverner.

Yen-ko-kieou, ayant fait ſortir les officiers, écrivit quelque choſe ſur une feuille de papier, qu'il mit dans ſa manche; les rappellant enſuite, il leur dit de le ſuivre pour aller féliciter leur nouveau ſouverain. Ces officiers lui obéirent, ſans ſavoir où devoit aboutir cette démarche myſtérieuſe, & lorſqu'ils furent arrivés à l'endroit où il les menoit, Yen-ko-kieou ſe mit à genoux, & tirant l'écrit, il le lut à haute voix, comme un ordre de la princeſſe Sſé-chi, veuve de Yang-ou. Cet ordre portoit :

« Vous n'ignorez pas les travaux du prince Yang-hing-mi » pour établir cette principauté de Hoaï-nan : le jeune prince

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
908.
Taï-tsou.

» qui lui a succédé, vient de mourir par un malheur inattendu; Yang-long-yen doit, sans contredit, prendre sa place: » Vous tous officiers de Hoaï-nan, par vos services & votre » fidélité, soyez reconnoissans des bienfaits que vous avez » reçus de cette famille, & rendez-vous dignes d'en recevoir » de nouveaux ».

Le général Tchang-hao, qui avoit cru en imposer par son air farouche, fut mécontent de cette disposition; mais comme elle ne contenoit rien que de juste, il n'osa s'y opposer & dissimula: il alla prendre lui-même Yang-long-yen, frère puîné du prince qu'il venoit de faire assassiner, & il le reconnut prince de Hoaï-nan, ainsi que tous les autres officiers.

Un des lieutenans généraux, nommé Tchu-kin, alla trouver Yen-ko-kieou après cette cérémonie, & lui demanda s'il avoit remarqué la colère & la rage peintes sur le visage de Tchang-hao. « Depuis l'âge de seize ans que je porte les armes, » ajouta-t-il, j'ai affronté mille dangers; je me suis trouvé sans » frayeur au milieu des piques & des armes, entouré de la » mort & sur le point de succomber: mais, je vous l'avoue, » l'air farouche de Tchang-hao a fait sur moi la plus forte » impression. Ce qui m'a encore étonné davantage, c'est le » sang-froid avec lequel vous lui avez parlé & l'avez réduit » à ne pouvoir vous répliquer ».

Dès le lendemain Tchang-hao fit donner ordre à Siu-ouen de se rendre à Jun-tchéou (1) en qualité de gouverneur de cette ville; Yen-ko-kieou se doutant que le général n'avoit sollicité cet ordre que dans le dessein de se défaire de Siu-ouen, fut trouver ce dernier, & lui fit entendre que Tchang-hao

(1) Tching-kiang-fou du Kiang-nan.

vouloit,

vouloit, en l'envoyant à Jun-tchéou, lui ôter le commandement des troupes & faire retomber sur lui l'assassinat du feu prince : mais qu'il ne devoit pas s'intimider, parce que ce général, quoiqu'entêté dans ses sentimens & d'une colère qui tenoit de la brutalité, n'entendoit rien dans les affaires; qu'il savoit les moyens de le prendre lui-même dans le piége qu'il tendoit.

Il fut en effet trouver Tchang-hao, & lui dit qu'il s'intéressoit trop à sa gloire pour ne pas l'avertir du bruit qui se répandoit de tous côtés, qu'il n'éloignoit Siu-ouen que pour lui enlever le commandement des troupes & ensuite le faire mourir; il ajouta qu'il étoit de son honneur de faire cesser ces bruits injurieux, en prouvant qu'ils étoient mal fondés. Tchang-hao répondit que Siu-ouen étoit le maître de garder la charge qu'il avoit sur les troupes, & qu'il ne l'obligeoit point à la quitter; que quoique l'ordre en fût donné, s'il y avoit lieu de le révoquer, il y consentoit volontiers.

Lorsque Yen-ko-kieou eut mis Tchang-hao dans la disposition où il le vouloit, il alla trouver avec lui Siu-ouen; là, changeant de personnage & prenant un air sévère, il lui dit : « Les » anciens n'oublioient pas aisément les bienfaits; n'eussent-ils » reçu qu'un repas, ils en étoient reconnoissans : nos princes » vous ont comblé de biens & d'honneurs; quelles obligations » ne leur avez-vous pas? Cependant vous poussez l'ingrati- » tude, à leur égard, jusque-là, que sans considération pour le » jeune prince Yang-long-yen, qui vient de prendre possession » du trône de Hoaï-nan & qui est accablé d'affaires importan- » tes, vous pensez à vous éloigner, pour aller jouir en paix des » faveurs dont sa famille vous a comblé ».

Tchang-hao apprit dans la suite que Yen-ko-kieou, d'accord

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.
Heou-leang.
908.
Tai-tsou.

avec Siu-ouen, l'avoit joué ; il en fut piqué, & résolut de faire périr Yen-ko-kieou : il chargea quelques scélérats de cette odieuse commission. Yen-ko-kieou, qui le connoissoit à fond, n'ignoroit pas que ce général ne lui pardonneroit jamais ; cependant cette idée ne le troubla point, & il continua d'agir comme s'il n'avoit eu rien à craindre. Lorsque les assassins entrèrent chez lui, ils le trouvèrent occupé à écrire avec le plus grand sang-froid. Ces scélérats, étonnés de sa tranquillité, ne purent se résoudre à consommer leur crime ; ils se retirèrent après avoir pillé quelques-uns de ses effets. Yen-ko-kieou jugeant que le général n'en resteroit pas là, sur-tout après avoir levé le masque, consulta Siu-ouen & quelques autres officiers, qui furent d'avis de s'en défaire sans perdre de temps. Pour cet effet, ils apostèrent une trentaine de braves qui le tuèrent dans le palais même : on fit connoitre à tout le monde qu'il étoit l'auteur de l'assassinat de Yang-ou.

Le prince Yang-long-yen, trop jeune encore pour gouverner par lui-même, accorda sa confiance à Siu-ouen : quoique celui-ci ne se fut jamais appliqué à l'étude, il avoit un discernement si juste, qu'il saisissoit d'abord le point de la difficulté dans toutes les affaires, & les terminoit à la satisfaction de tout le monde. Sous son ministère, on vit bientot fleurir la paix dans la principauté de Hoaï-nan : il remit le gouvernement des troupes à Yen-ko-kieou, qui remplit cet emploi avec distinction.

A la neuvième lune, & peu de temps après ces grands changemens, ils entreprirent de faire la guerre au prince de Ou-yuei : ils envoyèrent le général Tchéou-pen faire le siége de Sou-tchéou (1). Le prince de Ou-yuei, pour faire diversion, &

(1) Sou-tchéou fou du Kiang-nan.

persuadé que la prise de cette place ne seroit pas si aisée, laissa faire Tchéou-pen & marcha à Tong-tchéou, ville qu'il enleva au prince de Hoaï-nan, après avoir battu Tchaï-tsaï-yong, qui étoit venu pour la secourir avec les barques de guerre qu'il avoit sous ses ordres : celle sur laquelle Tchaï-tsaï-yong commandoit en personne fut mise en pièces, & il faillit à périr.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-leang.* 908. *Taï-tsou.*

La famille de ce dernier général avoit chargé les Bonzes *Ho-chang*, ministres de la secte de *Foé*, de faire des prières pour le succès de ses armes ; on leur attribua le bonheur qu'il avoit eu de se tirer de danger, & par reconnoissance on fit préparer un magnifique festin, où plus de mille de ces *Ho-chang* furent invités. Tchaï-tsaï-yong, arrivant chez lui sur ces entrefaites, & apprenant la raison du régal qu'on leur faisoit, fit prendre tous les plats qu'il fit distribuer à ses soldats, en disant que c'étoit à leur bravoure qu'il étoit redevable de la vie & non aux vœux que les *Ho-chang* avoient faits pour lui.

L'an 909, le premier jour de la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil. 909.

Quoique Sou-tchéou fût approvisionnée de tout ce qu'il falloit pour une longue défense, cependant Tchéou-pen l'attaqua avec tant de vivacité, que le gouverneur de la place, craignant d'être forcé, fit savoir à Tsien-lieou le danger où il étoit, & le pressa de venir à son secours. Tsien-lieou lui fit dire qu'à tel jour qu'il assignoit il seroit secouru, & qu'il eût soin ce jour-là de se tenir prêt à donner sur les assiégeans : leur dessein réussit comme il avoit été concerté. Les troupes de Hoaï-nan, attaquées de deux côtés, furent battues ; plus de trente de leurs meilleurs officiers furent faits prisonniers, & leur

(1) Tong-tchéou de Yang-tchéou-fou du Kiang-nan.

général Tchéou-pen ne ſe ſauva qu'à la faveur de la nuit.

A la ſeptième lune, on apprit que Oueï-tſiuen-fong, gouverneur de Fou-tchéou (1), avoit raſſemblé toutes les troupes de cette ville, celles de Sin-tchéou (2), de Yuen-tchéou (3) & de Ki-tchéou (4), & qu'il étoit allé à leur tête faire le ſiége de Hong-tchéou (5), qui appartenoit au prince de Hoaï-nan, & dont il ſavoit que la garniſon montoit à peine à mille hommes.

Lieou-oueï, qui commandoit dans cette ville, dépêcha auſſitôt un courier à Kouang-ling (6) pour en donner avis & expoſer l'état de la place; enſuite, agiſſant comme s'il n'avoit rien à craindre, il s'occupa de ſes plaiſirs; il invitoit tous les jours ſes officiers à des feſtins & faiſoit jouer la comédie: malgré les nouvelles conſtantes qu'on venoit l'attaquer, il défendit de fermer les portes de la ville. Oueï-tſiuen-fong, inſtruit par ſes eſpions de la conduite que tenoit ce gouverneur, n'oſa avancer; il craignit qu'on ne lui eût tendu quelque piége, & reculant pluſieurs dixaines de *ly*, il alla camper à Siang-ya-tan (7).

Dans le même temps, on apprit de Kao-ngan (8) que Ma-yn, prince de Tchou, avoit envoyé Yuen-meï pour renforcer l'armée de Oueï-tſiuen-fong, & que pendant que ce dernier feroit le ſiége de Hong-tchéou, les troupes de Ma-yn avoient ordre de s'emparer de Kao-ngan.

Yen-ko-kieou, que Siu-ouen conſulta à cette occaſion, lui

(1) Fou-tchéou-fou.
(2) Kouang-ſin-fou.
(3) Yuen-tchéou-fou.
(4) Ki-tchéou-fou.
(5) Nan-tchang-fou du Kiang-fou.
(6) Yang-tchéou-fou du Kiang-nan.
(7) A quatre-vingts *ly* au ſud de Nan-tchang-fou.
(8) Choui-tchéou fou du Kiang-ſi.

dit qu'il falloit envoyer Tchéou-pen avec fept mille hommes d'élite pour couvrir ces deux places & lui donner carte-blanche. Ce général avoit conçu tant de chagrin de la levée du fiége de Sou-tchéou, qu'il ne fortoit plus de chez lui & qu'il gardoit le lit. Yen-ko-kieou lui annonça qu'il falloit aller au fecours de Kao-ngan, que le prince de Tchou tenoit affiégé. Tchéou-pen répondit qu'il ne s'en chargeroit qu'à condition qu'on ne lui donneroit point de lieutenans, parce que ces feconds, dont le devoir eft de fervir de confeil à un général, traverfoient le plus fouvent ou dérangeoient, par leur entêtement, les opérations les mieux concertées : il ajouta que quand on confioit le commandement à un général, c'eft qu'on l'avoit jugé capable de s'en acquitter ; qu'ainfi on devoit le laiffer maître d'agir felon les circonftances, & de profiter des occafions d'attaquer l'ennemi avec avantage.

Yen-ko-kieou lui ayant donné fa parole qu'il auroit feul l'autorité, ce général partit de Kouang-ling & s'avança à grandes journées vers Siang-ya-tan, où étoit campé Oueï-tfiuen-fong. Quelqu'un ayant fait la réflexion que l'armée ennemie étoit beaucoup plus forte que la fienne, il répondit qu'il le favoit, mais que leur arrivée imprévue étonneroit l'ennemi ; il ajouta qu'il ne faudroit pas faire cette remarque hautement, parce qu'elle pourroit affoiblir le courage du foldat, & qu'il valoit mieux profiter de l'ardeur qu'il montroit d'en venir aux mains.

Oueï-tfiuen-fong étoit campé fur le bord d'une petite rivière, & il avoit difpofé fon armée de manière qu'elle occupoit quelques dixaines de *ly*. Tchéou-pen rangea la fienne du côté oppofé, d'où il détacha les moins vaillans de fes foldats pour efcarmoucher. Oueï-tfiuen-fong, qui les vit en mouvement,

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
909.
Tai-tsou.

fit passer la rivière à une partie de ses troupes, & tombant sur eux, il les rompit & les poussa vivement : alors Tchéou-pen chargeant à son tour, leur coupa la communication avec ceux qui étoient restés à l'autre bord & qu'il empêcha de passer. Cette manœuvre leur inspira tant de frayeur, qu'ils ne pensèrent plus qu'à fuir. Tchéou-pen, sans s'amuser à les poursuivre, divisa ses troupes en plusieurs corps pour leur fermer le chemin de la retraite : un de ces corps fit prisonnier le général Oueï-tsiuen-fong.

Profitant de la terreur que cette victoire avoit répandue dans toute la province, Tchéou-pen assiégea & prit Yuen-tchéou. Tao-ya, qu'il avoit envoyé du côté de Jao-tchéou, s'empara de cette ville, que son gouverneur avoit abandonnée : il se porta ensuite vers Sin-tchéou, qui se rendit à la première attaque.

Mi-tchi-tching & Yuen-meï, qu'il avoit envoyés du côté de Chang-kao, après s'en être rendu maîtres, prirent encore Ki-tchéou, dont Pong-kan emmena la garnison dans la principauté de Tchou, & se donna à Ma-yn. Lou-kouang, gouverneur de Kien-tchéou, voyant que tout plioit sous les armes des *Hoaï-nan*, prit le parti de se soumettre. Ainsi dans un court espace de temps, Tchéou-pen rangea sous l'obéissance de son prince toute la province du Kiang-si. Cette conquête donna du chagrin à l'empereur, parce qu'elle apportoit de nouveaux obstacles à la réunion de l'empire sous sa domination : ce prince devint plus sévère à l'égard de ses vassaux. Ouang-tchong-sé fut le premier qui éprouva les effets de sa mauvaise humeur ; depuis plusieurs années qu'il étoit gouverneur de Tchang-ngan, peu satisfait de la conduite du fondateur des *Léang* postérieurs, il ne lui faisoit point passer les tributs

ordinaires & paroiſſoit ne le pas reconnoître. L'empereur, irrité, lui envoya ordre de ſe donner la mort, & il éteignit ſa famille. Cet acte de ſévérité indiſpoſa contre lui pluſieurs grands, & entre autres Lieou-tchi-hiun, qui jouiſſoit d'une grande réputation. L'empereur, inſtruit de ſon mécontentement, l'éleva à une plus haute dignité, & lui envoya ordre de venir inceſſamment en prendre poſſeſſion.

Lieou-tchi-hoan, ſon frère, qui connoiſſoit le caractère de l'empereur, le fit avertir qu'il couroit riſque de la vie, s'il ſe rendoit à la cour. Lieou-tchi-hiun, profitant de l'avis, ſe ſoumit, avec la ville de Tong-tchéou, dont il étoit gouverneur, à la domination de Li-meou-tchin, prince de Ki : il envoya un détachement de ſes troupes forcer Hoa-tchéou, & il mit une forte garniſon à Tong-koan pour s'aſſurer de ce paſſage ; après quoi, ayant gagné par argent les troupes de Tchang-ngan, qui lui remirent cette place, il fit priſonnier Lieou-han, que l'empereur y avoit établi gouverneur à la place de Ouang-tchong-ſſé, & l'envoya à Li-meou-tchin, qui le fit mourir.

L'empereur lui ayant dépéché un de ſes officiers pour lui reprocher ſa révolte & ſon ingratitude, Lieou-tchi-hiun répondit à cet envoyé, que la crainte de voir traiter ſa famille comme celle de Ouang-tchong-ſſé, l'avoit déterminé au parti qu'il avoit pris. L'empereur le caſſa de tous ſes emplois, mais Li-meou-tchin, afin de l'attacher à ſes intérêts, le traita avec la plus grande diſtinction & lui donna un des premiers emplois de ſes états.

A la dixième lune, Hou-ſiou-lin, préſident du tribunal des mathématiques dans la principauté de Chou, offrit à Ouang-kien, qui en étoit prince, & qui s'étoit fait reconnoître empereur & en avoit pris le titre, un calendrier, auquel il

De l'Ere Chrétienne.
Hiou-tsiang.
909.
Taï-tsou.

donna le nom de *Yong-tchang*, qui fut reçu & mis en usage.

Lieou-tchi-hiun, par sa révolte, avoit augmenté la principauté de Ki de plusieurs villes. Li-meou-tchin ayant résolu de se rendre maître de Ling-tchéou (1) & d'y placer Lieou-tchi-hiun, lui donna la commission d'en faire le siége. Han-sun, gouverneur de Sou-fang (2), n'étant point en état de la défendre long-temps, demanda du secours. Kang-hoaï-tchin & Keou-yen-king, chargés de le conduire, arrivèrent, sans obstacle, avec leur armée jusque sur les limites de King-tchéou (3). A leur approche, Lieou-tchi-hiun leva le siége, & il se retiroit lorsqu'il apprit qu'un ordre pressant rappelloit Kang-hoaï-tchin. Revenant alors sur ses pas, il lui coupa le chemin, & sans la bravoure de Ouang-yen-tchang, qui se battit en héros & arrêta l'ennemi, Kang-hoaï-tchin n'auroit pu passer. Lieou-tchi-hiun, qui connoissoit parfaitement le local, fit prendre à ses troupes un chemin plus court que celui que suivoient les impériaux: un parti qu'il avoit mis en embuscade près d'une gorge, tombant à l'improviste sur l'armée impériale, elle fut complettement défaite, & le général Kang-hoaï-tchin eut beaucoup de peine à échapper, suivi de très-peu de monde.

910.

L'anné suivante, Li-meou-tchin reprit son projet de se rendre maître de Ling-tchéou, & pour le faire à coup sûr, il fit alliance avec le prince de Tçin, qui ouvrit la campagne par le siége de Hia-tchéou (4), où Li-meou-tchin vint le joindre. L'empereur, craignant qu'ils ne vinssent ensuite insulter la

(1) Elle étoit au sud de Ning-hia-oueï.

(2) Ning-hia-oueï.

(3) King-yang-fou du Chen-si.

(4) Ning-hia-oueï du Chan-si.

cour

cour occidentale, fit garder Ho-yang (1) par un fort détachement & envoya le gros de l'armée pour leur couper le chemin. Au premier avis qu'ils eurent que les troupes impériales prenoient cette route, les deux princes ligués se séparèrent & retournèrent chacun dans leurs états.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 910. *Tai-tsou.*

L'empereur s'attira d'un autre côté une affaire bien plus sérieuse. Ouang-jong, qu'il avoit fait prince de Tchao & qu'il s'étoit attaché par une alliance, fut accusé d'avoir dessein d'entrer dans les intérêts du prince de Tçin. TAÏ-TSOU ajouta trop aisément foi à cette accusation, & comme la principauté de Tchao confinoit avec les états de Tçin, profitant de l'occasion de la mort de Lo-chao-oueï, prince de Yé, il voulut y transporter Ouang-jong & donner la principauté de Tchao à un autre, dont il auroit moins sujet de se défier.

Ouang-jong, instruit des bruits désavantageux répandus contre lui, jugea que le changement que l'empereur vouloit faire en étoit une suite, & que ce prince ne lui pardonneroit jamais, quand bien même l'inculpation dont on le chargeoit seroit sans fondement : ainsi, pour être en état de se défendre, il entreprit de former une ligue contre l'empereur, composée des princes de Yen & de Tçin, & de Ouang-tchou-tchi, gouverneur de Y-ou : le prince de Tçin devoit être le chef de cette confédération.

A l'arrivée de l'officier que Ouang-jong avoit envoyé pour proposer cette union, le prince de Tçin assembla ses généraux & ses ministres pour les consulter : ils répondirent la plupart qu'il y avoit long-temps que Ouang-jong reconnoissoit Tchu-ouen pour son maître ; qu'il régnoit entre eux deux une amitié

(1) Mong-tçin-hien du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
910.
Taï-tsou.

trop étroite pour qu'on pût croire que Ouang-jong agît sincérement, & que, selon toutes les apparences, c'étoit un piége qu'il tendoit. Le prince assura au contraire qu'il ne prenoit ce parti que parce qu'il s'y trouvoit forcé; que sous la dynastie des *Tang*, sa famille avoit été d'une inconstance extrême, tantôt soumise, tantôt rebelle, & qu'il ne croyoit pas qu'elle fût plus fidèle à Tchu-ouen. Il ajouta que Ouang-jong cherchoit à se garantir d'une mort qu'il ne pourroit éviter s'il tomboit entre les mains de ce dernier, qui n'auroit aucun égard à l'alliance qu'il avoit faite avec lui, & que si par trop de précaution on refusoit de le secourir, ce seroit donner dans les piéges de leur ennemi commun. Ce prince, décidé à accepter la ligue, ordonna à Tchéou-té-oueï d'assembler ses troupes & de se disposer à partir pour Tchao-tchéou (1).

Lorsque l'envoyé de Ouang-jong arriva à Yeou-tchéou (2), le prince de Yen, étoit à la chasse. Sun-ho alla le trouver, & lui dit que le Tien lui offroit l'occasion de couronner ses grandes actions par le mécontentement de Ouang-jong, qui étoit une marque évidente qu'il se repentoit de s'être si fort lié avec Tchu-ouen; que celui-ci ne cessoit de fouler le pays de Ho-sou, mais qu'étant brouillé avec Ouang-jong, les troupes de ce dernier, réunies à celles de Yen, battroient infailliblement celles de *Léang*, & que par là il deviendroit maître de Tching-tchéou (3) & de Ting-tchéou (4). Le prince de Yen, qui ne se fioit point aux promesses de Ouang-jong, dont il connoissoit l'inconstance & la légéreté, refusa d'entrer dans la ligue, & dit

(1) Tchao-tchéou de Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

(2) Yeou-tchéou de King.

(3) Tching-ting-fou.

(4) Ting-tchéou de Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

à son ministre qu'il valoit mieux laisser Tchu-ouen & Ouang-jong s'entre-détruire & profiter ensuite de leurs dépouilles : il lui ordonna de rendre pour réponse à l'envoyé, qu'il n'avoit aucun secours à donner à son maître.

L'empereur voyant que Ouang-jong ne se mettoit pas en devoir d'aller prendre possession de la principauté de Yé, mais, au contraire, qu'il levoit des troupes & sembloit se disposer à faire la guerre, ne douta plus qu'on ne l'eût accusé avec vérité : il ordonna à Léang-king-gin de se mettre à la tête de l'armée & d'aller camper à Pé-hiang pour punir Ouang-jong, s'il refusoit de se soumettre à ses ordres. Ouang-jong se voyant menacé, dépêcha couriers sur couriers au prince de Tçin pour l'avertir du danger où il étoit, & le presser de venir à son secours. Ce prince prit aussi-tôt les devans avec un corps de troupes, laissant ordre à Ouang-tchou-tchi, gouverneur de Y-ou, de le faire suivre de près par cinq mille de ses cavaliers.

Arrivé à Tchao-tchéou avec son détachement, le prince de Tçin enleva quelques fourageurs de l'armée impériale, qui lui rapportèrent que l'empereur avoit dit à ses généraux, lorsqu'ils avoient pris ses ordres : « Les peuples de Tching-tchéou sont » trop portés à la révolte ; leur peu de fidélité ne sauroit man- » quer d'être funeste à leurs descendans : je vous remets le » commandement de mes troupes ; leurs murailles fussent-elles » de fer, il faut que vous les soumettiez ».

Le prince de Tçin laissa ces prisonniers à Tchao-tchéou, & s'avança jusqu'à trente *ly* de Pé-yang, où étoit campée l'armée impériale : il détacha Tchéou-té-ouei avec un corps de sa cavalerie tartare, pour aller reconnoître le camp des ennemis & même les insulter, mais ceux-ci ne voulurent point sortir de leurs retranchemens ; alors le prince s'approcha davantage &

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 910. *Tai-tsou.*

vint camper au nord de la rivière Yé-ho, à cinq *ly* du camp des impériaux. La cavalerie tartare alla de nouveau les insulter & fit plusieurs décharges de flèches, en leur reprochant leur lâcheté. Han-king, indigné de leur insolence, sortit dans le plus bel ordre avec un corps d'infanterie ; l'éclat des cuirasses, des casques & des armes éblouit les Tartares, & ralentit l'ardeur qu'ils avoient d'abord fait paroître.

Tchéou-té-oueï, surpris d'un changement si subit, dit à Li-tsun-tchang, qui commandoit l'infanterie, que les troupes de *Léang* n'avoient point envie d'en venir aux mains, & qu'elles ne cherchoient qu'à en imposer par leur contenance : que s'ils perdoient cette occasion de rabattre leur fierté, il feroit impossible de les vaincre. Ce général, pour raminer le courage de ses Tartares, fit publier que l'armée ennemie n'étoit qu'un ramas de bouchers, de marchands de vin, de voleurs & de scélérats de Pien-tchéou (1), qu'on avoit engagés pour de l'argent & qu'on avoit revêtus d'armes brillantes ; que dix de ces soldats ne pouvoient se comparer au moindre d'entre eux, & que la prise d'un seul suffiroit pour enrichir celui qui la feroit. Ce général, choisissant en même-temps mille à douze cens cavaliers, s'avança & eut une rencontre assez vive avec les impériaux, auxquels il tua plus de cent soldats ; mais la résistance qu'il éprouva, lui fit changer de sentiment, & de retour au camp, il dit au prince de Tçin, que les ennemis étoient plus forts qu'il ne le croyoit, & qu'il ne falloit pas se presser de les attaquer. Le prince insistant pour marcher à eux, Tchéou-té-oueï lui représenta que les troupes de Tching-tchéou étoient plus propres à garder une place qu'à tenir la plaine ; que sa

(1) Caï-fong-fou du Ho-nan.

cavalerie, à la vérité, se battroit toujours bien en pays plat, mais qu'elle ne faisoit que de sortir d'un combat, qu'il lui avoit fait livrer au camp des ennemis : « Les cornes des pieds de nos » chevaux, ajouta-t-il, ne sont pas encore rétablies ; l'armée des » ennemis est beaucoup plus nombreuse que la nôtre, & s'ils » venoient à connoître notre foiblesse, nous ne pourrions que » nous tirer mal de cette nouvelle attaque ».

Le prince de Tçin parut chagrin des représentations de son général ; il se retira dans sa tente, pour se jetter sur un lit : les officiers, qui étoient présens, furent consternés de le voir dans cet état. Tchéou-té-oueï, étonné lui-même qu'il eût pris la chose si fort à cœur, dit à Tchang-tching-yé : « Le prince, » sur un petit avantage que nous avons remporté par hazard, » méprise trop son ennemi, & sans considérer la supériorité » de ses forces sur les nôtres, il ne pense qu'à se battre. Nous » ne sommes séparés de leur camp que par la rivière, & s'ils » s'avisoient de construire des ponts pour venir nous attaquer, » ils nous embarrasseroient fort : il seroit, ce me semble, de » la prudence de nous éloigner & d'aller camper à Kao-y (1), » d'où il seroit facile de les fatiguer par nos courses & de » faire retraite lorsqu'ils viendroient à nous ; de plus, en fai- » sant des détachemens de notre cavalerie pour courir sur » leurs convois, en moins d'un mois nous les aurions à dis- » crétion ».

Tchang-tching-yé, convaincu de la solidité de ces raisons, alla sur le champ les communiquer au prince, qui, se levant avec vivacité de dessus son lit, lui répondit : « J'y ai mure- » ment réfléchi ; j'ai interrogé un soldat de *Léang*, qui m'a

(1) Kao-y-hien de Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
910.
Tai-tsou.

» dit que leur général penſoit, en effet, à établir des ponts ſur » la rivière; faites venir Tchéou-té-oueï ». Dès qu'il parut: « Vos idées ſont très-juſtes, lui dit le prince; faites lever le » camp pour l'aller mettre à Kao-y ».

911. Le premier jour de la première lune de l'année ſuivante, il y eut une éclipſe de ſoleil.

L'armée impériale, campée à Pé-hiang, manquoit de fourage, dont on n'avoit fait aucune proviſion; il falloit que les cavaliers allaſſent chaque jour le couper eux-mêmes, & comme la cavalerie de Tçin leur enlevoit preſque tout ce qu'ils en avoient fait, ils n'oſoient plus ſortir de leur camp. Pour y ſuppléer, ils s'avisèrent de prendre le chaume qui couvroit les maiſons & ils le hachoient pour le donner à leurs chevaux: cette nourriture, néceſſairement mauvaiſe, en fit périr un très-grand nombre.

A quelque temps de-là, Tchéou-té-oueï, Sſé-kien-tang & Li-ſsé-yuen, à la tête de trois mille cavaliers d'élite, allèrent inſulter le camp des impériaux: Ouang-king-gin, leur général, ne pouvant ſe contenir, fit ſortir toutes ſes troupes & repouſſa l'ennemi juſqu'au camp de Kao-y; mais voyant l'infanterie, commandée par Li-tſun-tchang, rangée en bon ordre ſur le bord de la rivière Yé-ho, il s'arrêta quelque temps, & tournant tout à coup du côté du pont, que l'infanterie de Ouang-jong défendoit, il l'attaqua ſi bruſquement qu'il l'enfonça. Le prince ayant remarqué que les troupes de Ouang-jong plioient, envoya dire à Li-kien-ki, que ſi les ennemis avoient une fois paſſé le pont, il ſeroit impoſſible de les arrêter. Li-kien-ki ralliant cette infanterie, la ramena à la charge; elle revint au combat avec tant d'ardeur, qu'elle obligea l'ennemi de repaſſer le pont, dont elle s'empara de nouveau.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang, 911.
Taï-tsou.

Le prince, qui étoit monté ſur une petite éminence, d'où il pouvoit aiſément découvrir l'armée ennemie, ſur certain mouvement qu'il lui vit faire, crut qu'elle avoit peur; il la fit attaquer, mais il trouva bien plus de réſiſtance qu'il ne croyoit: on ſe battit depuis dix heures du matin juſqu'à midi, ſans qu'on pût décider de quel côté étoit l'avantage. Le prince, que cette indéciſion animoit, dit à Tchéou-té-oueï : « Le » combat eſt engagé, il faut en voir la fin; j'entre le premier » dans la mêlée, ſuivez-moi ».

Tchéou-té-oueï, qui avoit plus d'expérience & de ſang-froid, ſaiſiſſant les rênes du cheval du prince, l'arrêta & lui dit qu'il ne voyoit point d'apparence qu'on pût venir à bout de l'ennemi par la force; qu'il falloit le laiſſer ſe fatiguer, parce que n'ayant pris avec lui que peu de vivres, il répondoit de le battre ſur la fin de la journée, en faiſant donner la cavalerie. Le prince ſe rendit à ces raiſons.

Lorſque le ſoleil commença à baiſſer, les ſoldats de *Léang*, qui n'avoient rien mangé, commencèrent à défiler du côté de leur camp : Tchéou-té-oueï s'en appercevant, fit répandre le bruit parmi les troupes de *Tçin* que celles de *Léang* fuyoient; alors les *Tçin*, s'animant les uns & les autres, fondirent ſur eux avec tant d'impétuoſité, qu'enfin ils les firent plier.

Li-tſun-tchang, les ayant coupés dans leur retraite, crioit dans tous les rangs : « Les ſoldats de *Léang* ſont auſſi de nos gens, » qu'on leur donne à manger & qu'on ne tue perſonne mal-à-» propos ». Cette précaution eut tant d'effet, qu'un grand nombre mirent bas les armes & quittèrent leurs cuiraſſes. Les autres furent pouſſés ſi vivement, qu'il en reſta plus de vingt mille ſur la place. Les impériaux, obligés d'abandonner leur camp aux vainqueurs, ſe diſpersèrent de manière que cette grande armée fut entiérement diſſipée.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 911. *Taï-tsou.*

Après une victoire aussi complette, le prince de Tçin vint camper à Tchao-tchéou, d'où il détacha Tchéou-té-oueï & Ssé-kien-tang pour aller du côté de Tchen-tchéou (1) & de Oueï-tchéou (2). Tchang-tching-yé & Li-tsun-tchang eurent ordre de faire le siége de Hing-tchéou (3), & lui avec le gros de son armée les suivit, afin de disposer les villes à se soumettre. Ce prince fit publier par-tout les avantages qu'il leur offroit, si elles se rendoient de bonne grace, & les maux qu'elles avoient à craindre si elles se laissoient forcer.

L'empereur craignant pour Oueï-tchéou, dont Lo-tchéou-han, jeune homme de peu d'expérience, brouillé avec la plupart de ses officiers, étoit gouverneur, envoya Li-tchin commander dans ces quartiers, & ordonna à Tou-ting-yn d'aller avec mille hommes, par un chemin détourné, se jetter de nuit dans Oueï-tchéou, pour renforcer la garnison de cette place; mais ces troupes ayant rencontré le prince de Tçin au passage de la rivière, dans le temps qu'elles montoient sur des barques pour la passer, elles regagnèrent la terre & prirent la fuite en se dispersant de tous côtés.

Tchéou-té-oueï ne perdit point de temps; après avoir soumis les villes de Hia-tsin (4), de Kao-tang (5), de Tong-ou (6) & de Tchao-tching, il marcha droit à Tchen-tchéou, dont le gouverneur s'enfuit à son approche : de-là s'avançant vers Li-yang (7), il l'emporta de force aussi-bien que Lin-ho &

(1) Kaï-tchéou.
(2) Taï-min-fou du Pé-tché-li.
(3) Chun-té-fou du Pé-tché-li.
(4) Hia-tsin-hien.
(5) Kao-tang-tchéou.
(6) Ou-tching-hien dans le ressort de Tong-tchang-fou du Chan-tong.
(7) Siun-hien.

Ki-men

Ki-men (1). Ce général mit à contribution Oueï-tchéou & livra au pillage Sin-hiang (2) & Kong-tching, qui voulurent faire réſiſtance.

Lieou-cheou-kouang ayant appris, au milieu de ſes débauches, la défaite des troupes de l'empereur, parut ſe repentir de n'être pas entré dans la ligue que Ouang jong lui avoit propoſée : il lui fit dire & à Ouang-tchou-tchi qu'il ſavoit qu'ils avoient aidé le prince de Tçin à battre les troupes de *LÉANG*, qu'il vouloit auſſi ſe joindre à eux avec trente mille chevaux, à la tête deſquels il iroit leur frayer le chemin ; mais que pour former une ligue ſolide, il falloit une ſubordination entre eux & choiſir un des quatre pour chef. Il leur fit demander ſur quel pied ils prétendoient le regarder.

Ouang-jong fit part au prince de Tçin des offres de Lieou-cheou-kouang : ce prince dit, en éclatant de rire, que Lieou-cheou-kouang les prenoit, ſans doute, pour des gens bien bornés, puiſqu'après avoir refuſé le ſecours qu'on lui demandoit, il les croyoit capables, quand l'ennemi étoit battu, de conſentir à en partager la gloire avec lui. Ses officiers lui repréſentèrent qu'étant leur voiſin, il pourroit profiter de leur abſence pour inquiéter les états de Tçin, & ils conſeillèrent à leur prince de tourner ſes armes contre lui ; mais d'autres affaires qui lui ſurvinrent, l'occupèrent d'un autre côté.

Ouang-jong, ayant appris que Yang-ſsé-heou, général de l'empereur, s'étoit avancé juſqu'à Hing-tchéou, eut recours au prince de Tçin, qui lui promit de le ſecourir s'il étoit attaqué : ce prince lui dit que les crimes de Tchu-ouen étant à leur

(1) Ki-hien.

(2) Sin hiang hien de Oueï-hoeï-fou du Ho nan.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
911.
Taï-tsou.

comble, le Tien étoit près de l'en punir; ajoutant que tous les Yang-ſé-heou du monde ne pourroient le ſouſtraire à ſa vengeance.

Le bruit s'étant répandu à la cour impériale que les princes de Tçin & de Tchao ſe diſpoſoient à venir l'attaquer, l'empereur ſe mit à la tête de ſes troupes & s'avança juſqu'à Oueï-tchéou (1) : à ſon arrivée dans cette ville, & tandis qu'il étoit à table, on vint lui dire que ces deux princes étoient partis depuis long-temps de Tſing-king-hien (2); cette nouvelle le ſurprit ſi fort, que ſe levant bruſquement de table, il monta ſur ſon char, & marchant jour & nuit il ſe rendit à Siang-tchéou (3), où il apprit que la nouvelle qu'on lui avoit donnée étoit fauſſe.

Après avoir fait quelque ſéjour à Siang-tchéou, l'empereur en partit & vint juſque ſur les bords de la rivière Ouen-choui : les mandarins de ces cantons l'aſſurèrent que les princes approchoient; cette nouvelle le détermina à ſe rendre à Oueï-hien (4), où, ſur le bruit que les Tartares *Chato* étoient ſur le point d'arriver, la frayeur s'empara ſi fort des troupes impériales, que quelques ſévères défenſes que l'empereur fît à ſes ſoldats de quitter leurs drapeaux, il ne put en empêcher un très-grand nombre de déſerter. Piqué de leur voir ſi peu de zèle pour ſon ſervice, & plus ſenſible encore aux échecs qu'il avoit reçus en pluſieurs rencontres, il devint ſi violent, que pour la moindre faute il faiſoit mourir ſes officiers : cette ſévérité aliéna le cœur de ſes ſujets, qui ne lui obéiſſoient plus

(1) Oueï-hoeï-fou du Ho-nan.

(2) Tſing-king-hien de Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

(3) Tchang-té-fou du Ho-nan.

(4) Oueï-hien de Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

que par force ; leur mécontentement étoit si peu caché, que s'en appercevant lui-même, il tomba malade & résolut de s'en retourner, d'autant plus qu'il apprit que les princes de Tçin & de Tchao ne paroissoient point.

Le motif qui arrêtoit ces princes, étoit la conduite extraordinaire de Lieou-cheou-kouang, prince de Yen, si enorgueilli de sa grandeur, qu'il se regardoit comme le plus puissant prince de l'empire & qu'il se croyoit en état de leur faire à tous la loi : « Quel est, disoit-il, le souverain capable de me résister ? Mes » états ont plus de deux mille *ly* de circuit, & je puis mettre » sur pied deux cens cinquante mille cuirassiers ; si je voulois » être empereur qui m'en empêcheroit » ?

L'imagination échauffée par ces idées extravagantes, il ordonna de préparer tout le cortège qui accompagne la majesté impériale ; il fit arrêter l'envoyé de l'empereur & ceux des autres princes qui se trouvoient à sa cour, leur fit mettre la *cangue*, & les confina dans une étroite prison, d'où cependant il les fit sortir quelque temps après, pour les renvoyer. La plupart de ses officiers de guerre & de lettres désapprouvoient sa conduite & le blâmoient si hautement, que pour leur imposer silence il fit exposer à la porte de son palais des faisceaux d'armes, avec un écriteau, en gros caractères, qui portoit que quiconque s'aviseroit de s'opposer au dessein qu'il avoit conçu de devenir empereur, il le feroit mourir sur le champ.

Cependant Sun-ho, sans être intimidé de ces menaces, lui dit : « Lors de la prise de Tsang-tchéou, vous auriez pu me » faire mourir, sans que j'eusse sujet de me plaindre ; néanmoins, par un bienfait singulier, vous m'accordâtes la vie : » aujourd'hui la crainte de mourir pourroit-elle me faire oublier une faveur si grande ? C'est vous dire assez, que vous

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 911. *Taï-tsou.*

» ne devez point penser à prendre l'auguste titre d'empereur ». Lieou-cheou-kouang, furieux, le fit arrêter sur le champ, & ayant rangé ses soldats en ordre, il ordonna de prendre les armes suspendues à la porte de son palais, & commença le supplice de Sun-ho par lui faire couper la langue ; ensuite il le fit mettre en pièces à la vue de tout le monde.

Après cette exécution injuste & barbare, il donna des ordres positifs pour les préparatifs de son inauguration ; & au jour fixé pour cette cérémonie, il se fit reconnoître empereur par tous ses officiers. Peu de temps après, il reçut la nouvelle que le même jour qu'il avoit pris ce titre glorieux, les Tartares *Khitan* lui avoient enlevé la ville de Ping-tchéou, dont la perte consternoit tous les peuples de cette province.

Le prince de Tçin, en apprenant que Lieou-cheou-kouang s'étoit fait reconnoître empereur dans les formes, dit, en riant de sa folie, que dans dix ans il vouloit lui demander les marques distinctives de cette dignité. Tchang-tching-yé, voyant le prince de si bonne humeur, lui dit que, pour rendre la comédie complette, il falloit lui envoyer une ambassade pour le féliciter sur sa nouvelle dignité. Le prince nomma sur le champ Li-tching-hiun, un des principaux officiers de Taï-hiuen, qu'il chargea de la commission. Arrivé auprès de Lieou-cheou-kouang, l'ambassadeur, jaloux de l'honneur de son maître, ne voulut saluer ce prétendu empereur que suivant les cérémonies qu'observent entre eux les petits princes vassaux. Les officiers de Lieou-cheou-kouang prétendoient qu'il devoit se mettre à genoux dans la cour du palais, suivant l'usage pratiqué à la cour de l'empereur ; mais l'envoyé du prince de Tçin refusant constamment de le faire, la chose fut portée à Lieou-cheou-kouang, qui en fut piqué, & fit arrêter l'ambassadeur : il fut

mis, par ses ordres, en prison, où il le retint pendant plusieurs jours; mais ne pouvant rien obtenir de lui, il le renvoya sans vouloir lui donner audience. Cette scène divertit beaucoup le prince de Tçin.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 911. *Tai-tsou.*

Lieou-cheou-kouang vouloit commencer son règne par la conquête de Y-tchéou (1) & de Ting-tchéou (2), qui étoient sous l'obéissance du prince de Tchao. Fong-tao, jugeant que cette entreprise ne serviroit qu'à accélérer la perte de son maître, voulut lui en représenter les suites fâcheuses; mais Lieou-cheou-kouang, bien loin de lui savoir gré de son zèle, le fit mettre en prison, d'où peu de temps après il le fit sortir. Fong-tao, piqué de cette injustice, profita de sa liberté pour se sauver chez le prince de Tçin, qui lui donna un emploi considérable dans ses états.

Lieou-cheou-kouang, obstiné à rendre le commencement de son règne fameux par la prise de ces deux villes, fit de grands préparatifs pour cette expédition, & ayant divisé en deux corps la grande armée qu'il avoit mise sur pied, il commença en même temps le siége de ces deux places; mais peu de jours après, les troupes que le prince de Tçin avoit envoyées à leur secours, chassèrent les assiégeans sans presque tirer l'épée.

912.

Ce prince pensa alors sérieusement à faire la guerre au nouvel empereur; il envoya Ouang-té-ming, fils de Ouang-jong, joindre les troupes de Y-ou, que commandoit Tching-yen auprès de Ki-keou, place appartenante au prince de Yen: ces deux généraux l'emportèrent de force, & allèrent ensuite investir

(1) Y-tchéou de Pao-ting-fou.

(2) Ting-tchéou de Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
912.
Taï-tsou.

la ville de Tcho-tchéou, qui se rendit sans faire beaucoup de résistance. D'un autre côté, Tchéou-té-oueï, avec le gros de l'armée du prince de Tçin, s'avança pour faire le siége de Yeou-tchéou. Lorsque Lieou-cheou-kouang le sut près de ses murailles, il rabattit beaucoup de sa fierté, & dépêcha plusieurs couriers à la cour impériale pour demander du secours contre leur ennemi commun.

L'empereur voulut conduire ce secours & commander lui-même son armée, malgré les représentations de son conseil & de ses officiers, qui savoient d'ailleurs ce qu'ils avoient à redouter de sa mauvaise humeur, lorsque les choses n'alloient pas à son gré. En arrivant à Oueï-tchéou, il divisa ses troupes, & envoya Yang-ssé-heou & Li-tchéou-y faire le siége de Tsao-kiang (1); Ho-té-lun avec Yuen-siang-sien eurent ordre d'investir Tiao-hien (2), & lui, avec le gros de l'armée, marcha jour & nuit pour aller attaquer Yeou-tchéou (3). Étant près de Hia-pou, Fou-si, officier des troupes de Tchao, vint escarmoucher à la tête de quelques centaines de cavaliers; des soldats de l'armée impériale les prirent pour l'armée entière du prince de Tçin, & communiquèrent une si grande frayeur au camp, que l'empereur, abandonnant avec précipitation sa tente, monta à cheval & fit prendre à son armée la route de Tsao-kiang, où il alla joindre Yang-ssé-heou. Celui-ci attaquoit cette place avec la dernière vivacité; les assiégés se défendoient avec une bravoure surprenante & réparoient aussi-tôt les brêches, de sorte qu'en très-peu de jours ils tuèrent aux assiégeans plus de

(1) Tsao-kiang-hien de Tching-ting-fou.

(2) Tao-hien de Pao-ting-fou du Pé-tché-li.

(3) Pé-king.

dix mille hommes, & soutinrent assez longuement leurs efforts, pour donner le temps d'arriver au secours qu'ils attendoient. La mauvaise humeur que l'empereur en eut, remplit de crainte tous les officiers de son armée.

Li-tsun-chin, général du prince de Tçin, commandoit dans Tiao-hien & il la défendit avec beaucoup de courage; il désoloit les assiégeans par de fréquentes sorties, dans l'une desquelles il leur enleva quelques centaines de soldats qui escortoient leurs fourages: il n'accorda la vie qu'à quelques-uns de ces prisonniers, à condition qu'ils publieroient dans le camp de l'empereur, que le prince de Tçin commanderoit en personne dans la prochaine sortie qu'il se proposoit de faire. Il leur promit des récompenses s'ils s'acquitoient bien de leur commission; les menaçant, s'ils y manquoient, de les traiter avec la dernière rigueur. On choisit pour cette fameuse sortie, le jour même que l'empereur devoir arriver à son camp, après la levée du siége de Tsao-kiang: mille cavaliers furent commandés pour la faire, & on les divisa en trois petits corps égaux, à la tête desquels se mirent Li-tsun-chin, Sse-kien-tang & Li-ssé-kong, en leur faisant prendre des uniformes & des étendards semblables à ceux de la cavalerie de l'empereur.

A la nuit close, ces trois détachemens, conduits par ces prisonniers, à qui on avoit accordé la vie, entrèrent dans le camp des impériaux par trois endroits différens; ils y mirent le feu, & attaquèrent si vivement ces quartiers, qu'ils les mirent dans une étrange confusion. Les fourageurs prisonniers crièrent alors de tous côtés, que le prince de Tçin avoit forcé le camp: l'empereur en fut si épouvanté, qu'il ordonna de mettre le feu par-tout, & chercha son salut dans la fuite; son armée l'imita & se dissipa presqu'entiérement. Lorsque le jour parut, ce

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
912.
Tai-tsou.

prince, reconnoissant que ce n'étoit qu'une fausse alarme, en eut tant de honte qu'il reprit sur le champ le chemin de Lo-yang, où il arriva malade. Comme sa maladie paroissoit dangereuse, il dit aux grands, qui étoient auprès de lui : « Il » y a trente ans que je m'épuise pour l'empire, je n'aurois » jamais cru que les restes de Taï-yuen dussent en venir au » degré de puissance où nous les voyons; autant que j'en puis » juger, ils ne s'en tiendront pas-là, ils portent leurs vues plus » haut, & veulent m'enlever l'empire : après ma mort, mes » enfans ne pourront jamais leur tenir tête; je crains même » que ce corps ne puisse trouver une sépulture ». En prononçant ces dernières paroles, il ne put retenir ses larmes, & sentant sa fin approcher il voulut pourvoir à son successeur. Son fils aîné, Tchu-yeou-yn, qu'il avoit déclaré son héritier, étoit mort. Le second, Tchu-yeou-ouen, devoit naturellement lui succéder; il étoit celui de tous ses fils qu'il aimoit de prédilection, & en qui il avoit le plus de confiance, lui ayant donné le gouvernement de Pien-tchéou, qui étoit sa cour orientale. Tchu-yeou-ouen vivoit mal avec Tchu-yeou-koué, un de ses frères; celui-ci cherchoit tous les moyens de le perdre, & ne pouvoit se résoudre à le voir un jour son maître. L'empereur, qui savoit l'inimitié qui régnoit entre ces deux frères, avoit tâché de les réconcilier; mais il y avoit toujours trouvé tant d'opposition de la part de Tchu-yeou-koué, qu'il avoit conçu de l'aversion pour lui & le souffroit même avec peine.

Lorsqu'il crut son mal sans remède, il ordonna de faire venir Tchu-yeou-ouen, pour lui remettre l'empire. Cette nouvelle jetta Tchu-yeou-koué dans le désespoir : l'empereur, qui en étoit persuadé, nomma Tchu-yeou-koué, gouverneur de Laï-

Laï-tchéou, afin de les séparer & de les empêcher de se détruire.

Tchu-yeou-koué, plus sensible encore à cette disposition qui l'éloignoit de la cour, & animé d'ailleurs par un grand nombre de mécontens qui l'excitoient à se défaire de son père & à s'emparer du trone, choisit les plus déterminés de ses officiers, & au commencement de la nuit, il se rendit avec eux au palais: ayant mis dans ses intérêts la première garde, il força tout ce qui voulut resister & pénétra jusqu'à l'appartement de l'empereur. Ce prince ne douta point de son dessein, en voyant l'air farouche avec lequel il se présenta devant lui, & faisant alors un effort pour se lever sur son lit: « Malheureux, lui dit-il, il » y a long-temps que je soupçonnois la noirceur de ton ame! » j'aurois dû te faire mourir : le seul regret qui me reste, c'est » de ne l'avoir pas fait. Penses-tu que le ciel & la terre te » souffrent long-temps »?

A peine eut-il achevé ce peu de paroles, que Tchu-yeou-koué, transporté de rage, dit à ceux qui le suivoient : « Prenez » ce vieux voleur & mettez-le en mille pièces ». Un de ses esclaves lui porta dans le ventre un si furieux coup de hallebarde, qu'il le perça de part en part; ensuite ils enveloppèrent son corps dans un tapis.

Après cet assassinat, le parricide envoya un de ses confidens à son frère Tchu-yeou-tchin, avec un ordre supposé de l'empereur de faire mourir Tchu-yeou-ouen, qui devoit succéder à l'empire, afin, portoit cet ordre, de prévenir une révolte qu'il meditoit depuis long-temps. Tchu-yeou-tchin, trop crédule, ne doutant point de la vérité de l'accusation, fit exécuter comme rebelle son frère aîné Tchu-yeou-ouen.

Tchu-yeou-koué, n'ayant plus à craindre ce concurrent, tâcha par ses libéralités, qu'il puisa dans les trésors de l'empire,

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 912. *Tai-tsou.*

de gagner les officiers & les soldats ; & lorsqu'il crut avoir réussi, il fit publier la mort de l'empereur & un ordre supposé qui le nommoit son successeur : il monta sur le trône & se fit reconnoître de tous les grands.

913.

Tchu-yeou-koué ne profita pas long-temps du fruit de ses crimes ; Tchu-yeou-tchin, dont il s'étoit servi pour être l'instrument de la mort injuste de Tchu-yeou-ouen comme rebelle, outré d'avoir participé, sans le savoir, à ses forfaits, résolut d'en tirer une vengeance éclatante, au péril même de sa vie. Il s'en ouvrit à Yuen-siang-sien & Tchao-yen, deux de ses officiers, auxquels il pouvoit se confier : ils lui conseillèrent, s'il vouloit réussir, de mettre dans ses intérêts Yang-ssé-heou, qui avoit tout pouvoir sur les troupes, & que par son moyen tout se termineroit sans qu'il fût nécessaire de répandre beaucoup de sang. Celui que le prince chargea de pressentir ce général, lui ayant raconté toutes les noirceurs de Tchu-yeou-koueï, dont il ignoroit une partie, finit par lui dire : « Quand on voit un » fils assassiner son père & son roi pour lui ravir le sceptre, » quel règne peut-on en espérer ? Si vous vous joignez à mon » maître pour le punir de crimes si affreux, vous vous couvri- » rez de gloire, & je vous promets de sa part cinq millions » d'enfilades de deniers pour récompenser vos soldats ».

Yang-ssé-heou ayant assemblé ses officiers, leur dit : « Quand » Tchu-yeou-koué a trempé ses mains parricides dans le sang » de son père, de notre maître, aurions-nous dû rester dans » l'inaction comme des statues ? Maintenant qu'il est sur le » trône & que nous l'avons reconnu pour notre souverain, » devons-nous nous déclarer contre lui » ?

On lui répondit : « Tchu-yeou-koué, l'assassin de son père, » de son empereur, mérite qu'on le regarde comme le plus

» scélérat des hommes. Tchu-yeou-tchin, en prenant les armes » contre lui, remplit le devoir d'un fils & d'un fidéle sujet; » mais où est le prince qui doit nous commander? où est le » sujet qui peut obéir sans crime? Et si vous venez à bout de » détruire le parricide, que ferez-vous vous-même »? Yang-fsé-heou, saisi de crainte, dit qu'il n'avoit pas porté ses vues si loin, & envoya Ouang-chun-hien, un de ses officiers, à Lo-yang pour consulter avec Yuen-siang-sien.

Tchao-yen, qui étoit du complot, conseilla de prendre prétexte de la justice rigoureuse que Tchu-yeou-koué exerçoit envers les complices d'une petite révolte arrivée à Hoaï-tchéou, dont il faisoit périr les familles, sans épargner personne.

Le prétendu empereur ayant rappellé les troupes qui étoient à Pien-tchéou, Tchu-yeou-tchin fit courir le bruit qu'on ne les faisoit venir que pour les faire mourir, comme ayant trempé dans la révolte de Hoaï-tchéou. Ces soldats, saisis de frayeur, accoururent en foule implorer la protection de Tchu-yeou-tchin, en protestant de leur innocence & qu'ils étoient fidéles sujets des *LEANG*. Le prince leur dit: « Je sais que pendant » plus de trente ans vous avez fait la guerre avec l'empereur » mon père, & que vous lui avez toujours été fidéles; mais » s'il n'a pu éviter, tout empereur qu'il étoit, de mourir d'une » manière tragique & par les mains d'un fils dénaturé, croyez-» vous éviter une fin moins funeste »? Leur montrant alors le portrait de son père, il continua, les yeux baignés de larmes: « Si, lorsque vous serez à Lo-yang, vous avez honte de voir » l'assassin de votre maître, l'empire ne peut que s'en promettre » un changement heureux ». Tous, grinçant les dents & frappant la terre du pied, firent assez connoître l'indignation & les sentimens de vengeance qui les animoient contre le meurtrier

De l'Ere Chrétienne. *Heou-leang.* 913. *Tai-tsou.*

de leur souverain. Yuen-siang-sien & les autres officiers qui les accompagnèrent, en choisirent quelques mille des plus déterminés, & en arrivant à Lo-yang, ils se rendirent au palais de l'empereur, dont ils forcèrent la garde; Tchu-yeou-koué, voyant qu'il étoit perdu, se réfugia dans une tour avec sa femme & le misérable esclave qui avoit osé porter le coup mortel à l'empereur : cet esclave, après qu'il eut encore tué Tchou-yeou-koué & son épouse, se donna lui-même la mort.

Yuen-siang-sien & Tchao-yen s'étant saisis du sceau impérial, le portèrent à Pien-tchéou au prince Tchu-yeou-tchin, comme une marque que le trône l'attendoit : ils vouloient que la cérémonie de son inauguration se fît à Lo-yang; mais sur ce que le prince leur dit que sa dynastie ayant pris naissance à Pien-tchéou, il étoit inutile d'aller à Lo-yang, il prit possession de l'empire à Pien-tchéou, & se fit reconnoître de tous les grands sans la moindre opposition.

MO-TI.

Tandis que ces changemens s'opéroient à la cour impériale, le prince de Tçin continuoit vivement la guerre contre Lieou-cheou-kouang, prince de Yen : ce malheureux prince, n'espérant aucun secours de l'empereur, envoya Yuen-hing-kin du côté des montagnes du nord, pour tâcher de faire des recrues; il se joignit aux Tartares *Khi-tan*, & fit partir Kao-hing-koué pour aller commander dans Ou-tchéou (1).

Li-ssé-yuen, un des généraux de Tçin, enleva huit bandes de ces nouvelles recrues, & s'approchant de Ou-tchéou, il en

(1) Siuen-hoa-fou du Pé-tché-li.

entreprit le siége. Kao-hing-kouei, mécontent du prince de Yen, lui remit aussi-tôt cette place & se donna lui-même au prince de Tçin. Yuen-hing-kin, instruit de la défection de Kao-hing-kouei, s'avança pour le combattre; celui-ci, qui n'étoit pas en état de lui résister, dépêcha Kao-hing-tchéou, son frère, à Li-ssé-yuen, qui vint lui-même, & serra de si près Yuen-hing-kin, que ce général, se voyant sans espérance de pouvoir se tirer d'affaire, prit lui-même le parti de mettre bas les armes & de se donner au prince de Tçin.

Le prince de Yen, dont les affaires alloient mal, profita d'une attaque que Tchéou-té-ouei fit donner à la porte du midi de Yeou-tchéou pour tenter de se mettre en liberté & de faire sa paix avec le prince de Tçin : l'officier qu'il chargea de la négocier, se présenta avec un air de soumission & une bassesse qui choquèrent Tchéou-té-ouei; il dit à ce plénipotentiaire, avec un souris moqueur : « L'auguste empereur du grand empire » de Yen n'a pas encore fait de sacrifice au Tien & il s'abaisse » si fort! j'avoue qu'une pareille humiliation m'étonne : je suis » venu par un ordre exprès pour punir les criminels & non » pour écouter des propositions de paix ». Après cette réponse séche, il congédia l'officier, & en même temps il détacha Lieou-kouang, l'un de ses lieutenans-généraux, qui emporta de force Ping-tchéou (1) & entra dans Yng-tchéou (2), qui se rendit d'elle-même.

Lieou-cheou-kouang se trouvoit alors dans le plus grand embarras; les *Khitan*, auxquels il avoit demandé du secours, l'avoient refusé, parce qu'ils n'avoient aucune confiance en

(1) Yong-ping-fou.

(2) Tchang-lié-hien de Yong-ping fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 913. *Mo-ti.*

ses promesses : d'un autre côté, il offroit de se soumettre au prince de Tçin; mais on ne l'écoutoit point, persuadé qu'il ne cherchoit qu'à se tirer du mauvais pas où il étoit engagé. Ne sachant quel parti prendre, il monta sur les remparts & demanda à parler à Tchéou-té-oueï : il lui dit qu'il n'attendoit que l'arrivée du prince de Tçin, pour lui ouvrir les portes de Yeou-tchéou & recevoir ses ordres avec soumission.

A la onzième lune, le prince de Tçin étant arrivé dans son camp, se rendit au pied des murailles de Yeou-tchéou, & demanda à parler à Lieou-cheou-kouang. Ce prince lui dit: « Lorsque Tchu-ouen se révolta & usurpa l'empire, vous aviez » promis de vous joindre à nous pour rétablir la dynastie des » *Tang*; nous manquant ensuite de parole, vous avez suivi « l'exemple de ces gens sans jugement, qui, sans considérer » leur incapacité & leur foiblesse, n'écoutent que leur ambi- » tion déréglée: un homme prudent & sage consulte ses forces » avant que d'agir. Maintenant que prétendez-vous faire »? « C'est à vous, lui répondit, d'un ton humble, Lieou-cheou- » kouang, de le déterminer ». Le prince prenant un arc & une flèche, les brisa en sa présence, pour marquer qu'il faisoit serment, que s'il sortoit de la ville & le suivoit, il lui donnoit sa parole qu'il n'avoit rien à craindre.

Lieou-cheou-kouang avoit auprès de lui un officier de guerre, appellé Li-siao-hi, qui avoit tout pouvoir sur son esprit & qui étoit le principal auteur de ses démarches inconsidérées; voyant son maître résolu de se soumettre au prince de Tçin, il fit tout son possible pour l'en dissuader, & il en vint à bout : mais dans la crainte qu'il ne revînt ensuite à sa première résolution, cet officier, dès la même nuit, descendit le long des murailles & vint se donner au prince de Tçin, en

disant beaucoup de mal de son souverain, & que, quoique la ville fût réduite à une extrême misère, ce prince ne pouvoit se résoudre à venir se mettre entre ses mains; il ajouta que son obstination l'avoit obligé à l'abandonner.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 913. *Mo-ti.*

Le prince feignit de le croire, & comme il ne vit point venir Lieou-cheou-kouang, il fit attaquer si vivement la place par quatre endroits, qu'il l'emporta. Lieou-gin-kong fut fait prisonnier; mais dès que Lieou-cheou-kouang vit que la ville étoit forcée, il trouva le moyen de se sauver avec sa femme & ses enfans, & prit la route de Tsang-tchéou : ne sachant pas le chemin, il s'égara & fut arrêté par des paysans, qui vinrent le présenter au prince de Tçin. Ce prince, irrité de ce qu'il ne s'étoit point rendu, quoiqu'il l'eût promis, le fit mettre avec son père & ses enfans à la *cangue*, qu'il fit sceller, & les conduisit ainsi à sa suite à Tçin-yang, où il retourna en triomphe. Le jour qu'il y fit son entrée, qui étoit dans la première lune de l'année suivante, il se rendit d'abord à la salle de ses *ancêtres*, pour leur faire part de sa victoire, comme s'ils eussent été vivans & leur offrir ses prisonniers; après quoi, il voulut lui-même les voir exécuter. Lieou-cheou-kouang voyant qu'on le conduisoit au supplice, se tourna vers le prince, & lui cria à haute voix : « Si je vous ai manqué de parole, c'est Li-siao-hi » qu'il en faut accuser ». Li-siao-hi, le regardant de travers : « Peut-être m'imputerez-vous encore de vous être comporté » comme une brute »? Le prince de Tçin, irrité de l'insulte que Li-siao-hi faisoit à son maitre, fit commencer l'exécution par lui; on lui trancha la tête, ainsi qu'à Lieou-cheou-kouang. A l'égard de Lieou-gin-kong, il fut conduit à Taï-tchéou (1),

914.

(1) Taï-tchéou de Taï-yuen-fou du Chan-si.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 914. *Mo-ti.*

où étoit le tombeau de Li-ké-yong, & là, après lui avoir arraché le cœur & l'avoir offert à son père, le prince lui fit couper la tête.

Après la prise de Yeou-tchéou, le prince de Tçin proposa de faire la guerre à l'empereur, & dans le conseil, tenu à ce sujet, il fut résolu qu'on se joindroit à Ouang-jong, prince de Tchao, pour aller avec Tchéou-té-oueï faire le siége de Hing-tchéou; mais Yang-sé-heou, instruit de ce dessein, vint avec un corps de troupes pour couvrir cette place & fit échouer leur projet.

Yang-sé-heou, le premier des généraux de l'empereur, étoit si puissant & tellement maître des troupes, que le conseil craignit qu'il ne lui prît envie de se rendre indépendant comme tant d'autres. Tchao-yen & Chao-tsun en témoignèrent leurs craintes à l'empereur, & lui dirent: « Le pays de Oueï-pou » a constamment été un sujet d'inquiétude pour les empereurs » des *TANG* pendant plus de deux cens ans. Si Yang-sé-heou » s'en rendoit le maître, on n'y respecteroit plus les ordres de » Votre Majesté, & si elle ne prévient l'abus qu'il peut faire » de sa trop grande puissance, ce général n'ambitionnera pas » moins que de devenir son successeur à l'empire ». L'empereur, suivant leur conseil, divisa le gouvernement de Tien-hiong que possédoit Yang-sé-heou, & qui s'étendoit sur six grands départemens: il nomma Ho-té-lun gouverneur de Oueï-tchéou (1), & Tchang-yun de Siang-tchéou (2), en partageant également les troupes & les magasins; mais comme il falloit tirer une partie de la garnison de Oueï-tchéou pour renforcer celle de Siang-tchéou, dans la crainte que ces troupes ne fissent

(1) Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

(2) Tchang-té-fou du Ho-nan.

difficulté

difficulté d'obéir, on donna soixante mille hommes à Lieou-siun, à qui on fit passer le Hoang-ho, sous prétexte d'aller faire quelque entreprise sur Tching-tchéou & sur Ting-tchéou; mais dans le fond pour leur faire voir qu'on étoit en état de se faire craindre & de les réduire par la force, si elles n'obéissoient pas de bonne grace.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 915. *Mo-ti.*

C'étoit une coutume établie depuis long-temps dans ce gouvernement, que les places de soldats y étoient héréditaires & qu'elles passoient aux parens les plus proches, lorsqu'ils mouroient sans enfans; ainsi lorsqu'il fut question de la division des troupes qui étoient à Ouei-tchéou, la plupart des habitans, qui s'y trouvoient intéressés, apprirent avec un extrême chagrin l'ordre selon lequel elle devoit se faire, & le témoignèrent d'une manière si vive aux soldats qu'ils les ébranlèrent. Lieou-siun, qui en craignit les suites, envoya Yang-yen-tchang avec cinq mille cavaliers pour les tenir en respect; mais cette démarche ne servit qu'à les irriter davantage : ils ne doutèrent plus qu'on ne voulût les réduire sur le pied des autres troupes de l'empire, & leur ôter le privilége de succession, qu'ils regardoient comme l'appui de leurs familles : s'assemblant en tumulte, dès le même soir, ils levèrent l'étendard de la révolte, résolus de mourir plutôt que de consentir qu'on les transportât ailleurs; ils commencèrent par piller & mettre le feu dans plusieurs endroits, & le lendemain s'étant saisis de Ho-té-lun, leur nouveau gouverneur, ils le gardèrent à vue. Tchang-yen, un de leurs officiers, fit, à la vérité, cesser le pillage; mais au lieu d'appaiser leur esprit de révolte, il l'excita même encore davantage.

A la quatrième lune, l'empereur envoya Hou-y, un de ses officiers, pour tâcher de les ramener par la douceur, avec pro-

messe de leur donner Tchang-yen pour gouverneur. Tchang-yen promit à cet envoyé que les soldats de Ouei-tchéou ne manqueroient point à l'obéissance & à la fidélité qu'ils devoient à leur souverain, si on laissoit subsister leurs priviléges, & la forme d'administration qui leur étoit particulière.

Hou-y retourna à Pien-léang porter cette réponse à l'empereur, en lui faisant entendre qu'il seroit facile de faire rentrer Tchang-yen dans le devoir, & qu'infailliblement les soldats suivroient son exemple; mais le conseil fut d'avis qu'il falloit employer la force & envoyer ordre à Lieou-siun de faire agir ses troupes; ainsi la négociation de Hou-y n'eut aucun succès. Cependant, avant que de se déterminer, l'empereur voulut encore tenter si on ne pourroit pas les réduire par la douceur: il écrivit lui-même à Tchang-yen; mais comme, loin de laisser le gouvernement sur l'ancien pied, il ne parloit même plus de le lui donner, cet officier prit avec colère l'ordre & le déchira; puis s'adressant à Ho-té-lun, il lui dit: « L'empereur est un stupide, qui se laisse mener comme une bête ». Il força Ho-té-lun, le poignard sur la gorge, d'écrire au prince de Tçin, pour s'offrir à lui & lui demander un prompt secours.

Le prince de Tçin n'hésita point à accepter cette offre; il fit partir sur le champ Li-tsun-chin avec un corps de troupes, qui s'empara de Lin-tçing. Lieou-siun, pour s'opposer à ses progrès, alla se poster sur le bord de la rivière Ouen-chouï. Le prince de Tçin, à la tête de son armée, vint joindre Li-tsun-chin, & dans le doute qu'on ne lui eût tendu un piége, il s'arrêta pour prendre des informations plus sûres.

Ho-té-lun le sachant si près, lui dépêcha secrétement un de ses officiers, pour lui faire connoître le caractère plein d'orgueil, d'ambition & de fourberie de Tchang-yen, & lui insinuer

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
915.
Mo-ti.

qu'il devoit commencer par s'en défaire : alors le prince s'avança jufqu'à Yong-tfi.

Tchang-yen, avec cinq cens hommes bien armés, qu'il prit pour lui fervir d'efcorte, vint l'y trouver ; le prince ne voulut lui parler que de deffus une galerie, & lui dit : « J'ai appris » qu'après avoir fort maltraité les officiers de votre maître, « vous avez excité les peuples à la révolte ; fi je viens ici à la » tête de mes troupes, ce n'eft point dans la vue d'agrandir » mes états, mais afin de tranquillifer le cœur des peuples » que vous avez troublé : ainfi quelque avantageufe que me » foit votre révolte, je ne puis raffurer les efprits de Oueï-» tchéou que par votre mort ». En effet, le prince le fit arrêter avec fept de fes compagnons qui avoient ameuté les autres & il les fit mourir.

Cette exécution épouvanta fi fort ces rebelles, que pour les raffurer, le prince leur dit : « Je fais diftinguer les innocens » d'avec les coupables ; il n'y avoit parmi vous que ces huit » féditieux, je n'en chercherai pas d'autres ; ne penfez à l'avenir qu'à me fervir fidélement & avec zèle ».

Le jour fuivant, pour leur témoigner qu'il les croyoit incapables de fe déshonorer par une perfidie, il leur fit prendre à tous les armes, & ayant fait retirer fes gardes, il les remplaça par les foldats de Oueï-tchéou. Ce prince, monté fur un cheval, fans armes, vêtu fimplement, fit au milieu d'eux une promenade affez longue, avec une confiance qui les tranquillifa & diffipa entiérement leurs craintes.

A la fuite de cette expédition, le prince de Tçin ayant dirigé fa marche du côté de Oueï-tchéou, il y fut reçu par Ho-té-lun, qui vint à fa rencontre pour lui remettre le fceau de fon gouvernement : le prince vouloit qu'il le gardât ; mais Ho-té-lun,

De l'Ere Chrétienne. *Heou-Léang.* 915. *Mo-ti.*

se jettant à ses pieds, lui dit : « Les troupes de *Léang* ne sont » pas éloignées, les peuples de ce département ne sont pas » encore bien rassurés, les soldats de Oueï-tchéou ne con- » noissent point encore l'avantage qu'ils ont de vous être sou- » mis; comment puis-je répondre d'eux ? Je crains, si je venois » à être attaqué, de ne pas réussir à vous prouver mon zèle » pour votre service ». Le prince lui donna, en échange du sien, le gouvernement de Taï-tong. Après qu'il eut pourvu à la garde de Oueï-tchéou, on lui proposa de faire le siége de Peï-tchéou (1), dont le brave Tchang-yuen-té étoit gouverneur : cet officier, par sa vigilance, avoit coupé les vivres aux deux villes de Tching-tchéou & de Ting-tchéou; il se trouvoit défendu, par sa situation, au nord par Tsang-tchéou & par Té-tchéou, & au sud il communiquoit avec l'armée de Lieou-siun.

« Vous vous trompez, répondit le prince à ceux qui lui pro- » posoient d'entreprendre ce siége; outre que Peï-tchéou est » une très-bonne place, elle a une forte garnison : il nous fau- » droit trop de temps pour la prendre. Mais il n'en est pas de » même de Té-tchéou : comme elle dépend de Tsang-tchéou, » & qu'on ne s'attend point à y être attaqué, on l'a dégarnie; » un coup de main peut nous en rendre maîtres; par là nous » coupons toute communication de Peï-tchéou à Tsang- » tchéou, & la conquête de cette première place deviendroit » bien plus facile ». S'arrêtant à ce dessein, il détacha cinq cens chevaux, qui, marchant jour & nuit, attaquèrent brusquement Té-tchéou & l'emportèrent : ce détachement se mit en état de s'y bien défendre, en cas qu'on tentât de l'en déloger.

Le prince de Tçin, informé que Ouang-yen-tchang, gou-

(1) Nghen-hien de Tong-tchang-fou du Chan-tong.

verneur de Tchen-tchéou (1), étoit allé joindre Lieou-ſiun, envoya un nouveau détachement, qui s'empara de cette place, & y fit priſonniers la femme & les enfans de ce gouverneur; on les traita avec beaucoup d'égards, dans le deſſein de le gagner, & on lui dépêcha même un exprès pour lui annoncer cette nouvelle; mais Ouang-yen-tchang, loin d'être ſenſible à ces procédés, & ſans examiner le danger auquel il expoſoit ſa femme & ſes enfans, fit ſubir à l'envoyé de Tçin une mort honteuſe: le prince en fut ſi irrité, qu'il fit mourir toute ſa famille.

Lieou-ſiun, général des troupes impériales, voyant le prince de Tçin ſupérieur en forces, ne voulut point l'attendre, & ſachant que Tçin-yang étoit dégarnie, il réſolut de ſurprendre cette place: pour cacher ſa marche, il fit faire quantité d'hommes de paille, qu'il fit attacher ſur des ânes, avec un petit étendart ſur le dos, tels que les ſoldats en portent, & laiſſant quelques malades dans ſon camp, qui auroient eu peine à le ſuivre, il leur ordonna de faire marcher ſans ceſſe ces ânes ſur le parapet de ſon camp; il fit enſuite défiler de nuit ſon armée, ſans bruit & ſans tambours, & lui fit prendre la route de l'oueſt.

Les *Tçin*, étonnés de ce que, depuis quelques jours, perſonne ne ſortoit du camp des impériaux, détachèrent un parti de cavalerie pour aller roder à l'entour; ces cavaliers, croyant voir ſur le parapet des ſoldats à l'ordinaire, ne doutèrent point que l'armée n'y fût encore, & ils firent leur rapport en conſéquence: cependant comme les impériaux n'étoient point ſortis pour courir ſur ce parti, le prince ſoupçonna quelque ſtrata-

(1) Kaï-tchéou de Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 915. *Mo-ti.*

gême, & envoya insulter leur camp. Ce second détachement trouva en effet que l'armée étoit décampée, qu'il n'y avoit que des mannequins attachés sur des ânes, que les malades, qu'on avoit été obligé de laisser, promenoient sur les retranchemens. Le prince fit aussi-tôt monter à cheval sa cavalerie, sous les ordres de Li-ssé-nghen, pour aller en diligence couvrir Tçin-yang. Les pluies continuelles avoient retardé la marche des impériaux; elles donnèrent aux *Tçin* le loisir de les devancer: l'armée de l'empereur souffrit tellement de la fatigue & de la difficulté des chemins, qu'elle se trouva diminuée de près d'un tiers.

Lieou-siun, apprenant que Li-ssé-nghen l'avoit prévenu, jugea qu'il étoit inutile de rien tenter sur Tçin-yang & rebroussa chemin : persuadé que le prince de Tçin ne s'attendroit pas à le voir de retour si promptement, il fut droit à Lin-tcing, dont il s'empara malgré la diligence que fit Tchéou-té-oueï pour l'en empêcher. Delà, sans perdre de temps, il fut à Tchen-tchéou, qu'il prit pareillement.

Le prince de Tçin auroit voulu terminer cette guerre par le sort d'une bataille, mais Lieou-siun évita toujours d'en venir aux mains : il se retrancha même dans son camp, afin de lasser le prince & de l'obliger à se retirer. L'empereur désapprouva la conduite de son général & lui en fit faire des reproches, auxquels il répondit : « L'armée du prince de Tçin, supérieure » en nombre à la mienne, est composée de troupes, exercées à » tirer de la flèche à pied & à cheval & terribles dans une » action : il ne faut pas se mesurer légérement avec elles, & » si je voyois le moindre jour à le faire avec succès, en man- » querois-je l'occasion » ? L'empereur, très-mal satisfait de cette réponse, lui envoya un de ses officiers pour lui en

témoigner ſon mécontentement & lui ordonner abſolument de donner bataille.

Sur cet ordre, Lieou-ſiun aſſembla ſes officiers, & leur dit : « L'empereur, dans le fond de ſon palais, ignore ce que c'eſt » que la guerre ; il n'écoute que les conſeils de jeunes gens » ſans expérience, & s'expoſe par là à de grands dangers. Les » ennemis ſont encore trop forts ; ſi nous hazardons une action » générale, infailliblement nous ſerons battus ; devons-nous » nous y expoſer, ou ſuſpendre l'exécution de l'ordre de l'em- » pereur » ? Tous ces officiers ne lui montrèrent que de l'impatience de marcher à l'ennemi : le général, ſans leur répondre, ſe retira tout chagrin de les voir dans cette réſolution ; & quelque temps après, ſe mettant à la tête de dix mille hommes, il alla attaquer le camp des troupes de Ting-tchéou & de Tching-tchéou, qu'il mit d'abord en déſordre ; mais Li-tſun-chin étant accouru à leur ſecours avec deux mille chevaux, il pouſſa ſi vivement les impériaux, qu'il les obligea de ſe retirer : Li-tſun-chin les pourſuivit aſſez long-temps & leur tua environ mille des leurs.

Le mauvais ſuccès des armes de l'empereur contre le prince de Tçin, lui fit beaucoup de tort auprès de ceux qui reconnoiſſoient ſa domination. Lieou-yen, gouverneur de Nan-haï, fut celui qui garda le moins de ménagement : mécontent du refus que l'empereur lui avoit fait de lui donner la qualité de prince de Nan-yueï, il aſſembla ſes officiers & leur dit : « Dans » l'état où nous voyons aujourd'hui l'empire, quel eſt celui » que nous devons reconnoître pour en être le maître légi- » time ? Eſt-ce un prince qui ne l'eſt que de nom » ? Depuis ce moment, il réſolut de ne plus payer de tribut à l'empereur & de ſe ſéparer entiérement de lui.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
916.
Mo-ti.

Après la dernière défaite de l'armée impériale, Lieou-ſiun s'étoit retranché dans ſon camp, & ne vouloit plus hazarder de combat : le prince de Tçin voyant qu'en effet il ne ſortoit point de ſes retranchemens, fit courir le bruit qu'il laiſſoit Li-tſun-chin, pour commander ſon armée, & qu'il s'en retournoit à Tçin-yang. Une abſence de peu de durée, qu'il fit en effet pour aller du côté de Peï-tchéou, perſuada qu'il étoit parti pour ſe rendre dans la capitale de ſes états. Sur ce faux bruit, Lieou-ſiun demanda à l'empereur la permiſſion d'attaquer Oueï-tchéou (1), & il envoya en même temps ordre à Yang-yen-tchi, gouverneur de Tchen-tchéou, de venir l'y joindre & de lui amener dix mille hommes. Yang-yen-tchi arriva le premier au rendez-vous, & dès la même nuit, cinq cens des plus braves de la garniſon ayant fait une ſortie, ils le chargèrent ſi vigoureuſement, qu'ils le mirent en fuite.

Lieou-ſiun n'arriva que le lendemain avec toute ſon armée du côté de l'eſt, où les fuyards de Yang-yen-tchi vinrent le joindre. Li-tſun-chin, qui épioit toutes ſes démarches, fut bientôt ſur ſes traces avec les troupes qu'il commandoit; le prince de Tçin lui-même parut avec un corps de troupes, & ſurprit ſi fort Lieou-ſiun, que ce général voyant venir à lui Li-ſſé-yuen à la tête de la plus grande partie de la garniſon, prit le parti de battre en retraite : mais le prince de Tçin, qui ne vouloit pas perdre une ſi belle occaſion d'en venir à une action générale, qu'il cherchoit depuis long-temps, le ſuivit de près, ainſi que Li-tſun-chin, juſqu'à l'ancienne ville de Yuen-tching, où ce général ſe vit obligé de camper.

Le prince de Tçin y établit auſſi ſon camp & l'étendit en

(1) Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

quarré

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Heou-léang.* 916. *Mo-ti.*

quarré au nord-ouest de celui des impériaux, qui disposèrent le leur en rond pour faire face de tous côtés : Li-tsun-chin, posté au sud-est, donna à son camp la même forme que le prince avoit donné au sien, de sorte que Lieou-siun ne pouvoit manquer d'en venir à une bataille générale. Elle se donna en effet, & fut disputée assez long-temps, jusqu'à ce que Lieou-siun, la jugeant perdue, ne pensa plus qu'à mettre sa personne en sûreté. Ce général se fit jour à la tête de sa cavalerie, & prit la fuite, abandonnant son infanterie à la discrétion de l'armée de Tçin, qui en fit une si terrible boucherie, qu'à peine en resta-t-il quelques-uns : on compte qu'il y périt soixante-dix mille impériaux ; Lieou-siun se sauva à Hoa-tchéou (1).

Le prince de Tçin ne manqua pas de profiter d'une si grande victoire, dont le fruit fut la réduction des villes de Siang-tchéou, de Oueï-tchéou, de Hing-tchéou & de tout le nord du Hoang-ho ; après quoi, suivant une régle qu'il s'étoit faite d'aller deux ou trois fois l'année voir la princesse son épouse, il partit pour retourner à Tçin-yang.

Malgré les grands avantages du prince de Tçin contre l'empereur, les troupes qu'il avoit devant Peï-tchéou ne pouvoient venir à bout de réduire cette ville : les nouvelles fâcheuses du mauvais succès des impériaux faisoient si peu perdre courage aux soldats qui la défendoient, que Tchang-yuen-té, leur gouverneur, ayant voulu parler de se rendre, ils le tuèrent & mirent un autre à sa place. Ils tinrent pendant plus d'un an, & se défendirent toujours avec vigueur, jusqu'à ce que toutes leurs provisions de guerre & de bouche étant épuisées, ils demandèrent à capituler, & ils obtinrent de sortir armés de toutes pièces;

(1) Hoa-hien de Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 916. *Mo-ti.*

mais sur l'état où le général des *Tçin* trouva la place, il les fit passer au fil de l'épée, au nombre de deux mille, sans pardonner à un seul. Cette conquête rendit le prince de Tçin maître de tout le Ho-pé.

Les *Khitan* fixent à cette époque le commencement de leur dynastie de *Leao.* Yé-liu-apaoki se voyant en état d'aspirer à la conquête de l'empire, prit l'auguste titre de *Hoang-ti* ou d'empereur, & donna celui d'impératrice à la princesse Choulin, son épouse : il créa des officiers pour composer sa cour & la sienne, & arbora le cortège impérial. La princesse Choulin étoit une femme d'un mérite extraordinaire ; elle joignoit à une pénétration d'esprit & une prudence peu communes, la bravoure d'un héros : Apaoki ne manquoit jamais de la consulter, soit pour le gouvernement politique de ses états, soit pour les opérations d'une campagne. Ce prince, étant allé contre les *Tang-hiang*, de la horde des *Kiang* occidentaux, avoit laissé la princesse Choulin dans son camp : les *Cheoueï*, Tartares orientaux qui s'étoient soumis à lui, voulurent profiter de son absence pour recouvrer leur liberté ; ils prirent les armes, & ayant uni leurs forces, ils vinrent dans l'intention de piller le camp : la princesse, avertie de leur révolte, monta à cheval, l'arc & les flèches à la ceinture & le sabre au côté, elle sortit à la tête de ses troupes & donna sur les rebelles, qu'elle défit entiérement, avec autant d'habileté & de bravoure qu'auroit pu faire Apaoki lui-même.

Cette princesse avoit encore sa mère & une tante, dont le devoir étoit de venir la saluer en qualité d'impératrice, & de se mettre à genoux devant elle ; elle voulut que toutes les fois qu'elles y paroîtroient aux jours de cérémonie, elles se servissent de ces expressions : « Ce n'est qu'au Tien, dont vous

« avez reçu le rang où vous êtes élevée, que nous rendons ces » respects; ce n'est point à vous, qui n'êtes qu'une femme » comme nous ».

Le prince de Tçin, dont les états étoient limitrophes avec ceux des *Khitan*, ménageoit Apaoki, leur roi, dans la crainte qu'il ne le troublât dans ses conquêtes contre l'empereur : il traitoit ce monarque d'oncle, & il appelloit la reine Choulin, sa tante, leur rendant à l'un & à l'autre les devoirs d'un neveu le plus respectueux.

Lieou-cheou-kouang, prince de Yen, se voyant pressé par le prince de Tçin, envoya Han-yen-hoeï, un de ses officiers, demander du secours aux *Khitan*. Comme son maître avoit pris la qualité d'empereur, lorsqu'il parut devant Apaoki, il ne voulut point se mettre à genoux : le prince Tartare en fut si choqué, qu'au lieu de lui accorder le secours qu'il demandoit, il l'envoya dans ses haras, pour avoir soin de ses chevaux. Han-yen-hoeï étoit un homme d'esprit, qui avoit acquis de grandes connoissances par l'étude : pendant le peu de temps qu'il demeura à la cour du prince Tartare, il se fit tellement estimer des premiers officiers, que la princesse Choulin, instruite de son mérite, représenta à son époux qu'il étoit honteux pour lui d'avoir condamné Han-yen-hoeï à un vil emploi, tandis qu'il auroit dû, au contraire, le traiter comme un sage : elle le pressa de s'en servir dans son conseil. Apaoki le fit revenir, & dans un long entretien qu'il eut avec lui, il remarqua tant d'esprit, de bon sens & de sagesse dans cet officier, qu'il le nomma chef de son conseil.

Han-yen-hoeï fit ériger des tribunaux, où devoient se rapporter les différentes affaires : il fit bâtir des villes, & assigna des quartiers pour les Chinois qui se donneroient aux *Khitan* ou

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
916.
Mo-ti.

viendroient commercer, les exemptant de tous droits dans les commencemens. Cependant, l'amour de la patrie se réveillant dans son cœur, il ne put résister au desir d'y retourner, & dit au prince Tartare qu'ayant encore sa mère, il ne pouvoit se dispenser de l'aller voir. Apaoki lui en accorda la permission, & il se rendit à Tçin-yang, où il fut accueilli par le prince de Tçin, qui voulut même lui donner de l'emploi; mais ayant remarqué, pendant le peu de séjour qu'il fit à la cour de Tçin, que Ouang-kien, un des premiers officiers du prince, ne le regardoit pas de bon œil, il refusa cet emploi. Après avoir vu sa mère, il retourna auprès d'Apaoki, qui, charmé de son retour, le traita mieux qu'il n'avoit fait, & le mit au nombre des premiers officiers de sa cour. Han-yen-hoeï écrivit au prince de Tçin, que s'il n'étoit pas resté dans ses états, ce n'étoit pas qu'il ne tînt à grand honneur de le servir; mais que s'étant apperçu qu'il n'étoit pas agréable à Ouang-kien, il avoit cru devoir retourner chez les Tartares. Il demandoit pour sa mère la protection du prince, & l'assuroit que tant qu'il seroit à la cour des *Khitan*, il n'auroit rien à craindre de leur part.

A sept cens *ly* au nord de Yeou-tchéou, est un passage très-difficile, appellé *Yu-koan*, dans le territoire de Fou-ning (1), au bas duquel la rivière Yu-choui se jette dans la mer; au nord de ce passage, on trouve un détroit dangereux, ayant à peine quelques pieds de largeur, bordé de hautes montagnes fort éscarpées. On y avoit d'abord entretenu une forte garnison, composée de gens choisis, pour empêcher les Tartares d'entrer dans la Chine; & afin de les engager à bien faire leur devoir,

(1) Fou-ning-hien de Yang-ping-fou du Pé-tché-li.

on leur donnoit une paye considérable, & on avoit grand soin de ne pas les laisser manquer de vivres, ni d'autres provisions: lorsqu'ils se distinguoient contre les Tartares, qui venoient souvent les attaquer, on les récompensoit par quelques degrés de mandarinat, qu'ils avoient droit d'exiger comme le prix de leur bravoure. Cet encouragement avoit rendu la garnison de Yu-koan si redoutable aux Tartares, qu'ils furent plusieurs années sans oser venir l'insulter. Dans la suite, lorsque Tchéou-té-oueï fut fait gouverneur de Lou-long, se fiant un peu trop sur sa réputation & sur son habileté, il négligea si fort la garde de ce passage, que les *Khitan* s'en emparèrent, & devinrent par là maîtres des territoires de Yng-tchéou (1) & de Ping-tchéou (2).

Lou-ouen-tsin, qui s'étoit réfugié chez les *Khitan* après avoir tué un des frères du prince de Tçin, proposa à Apaoki de s'avancer du côté de Yeou-tchéou (3), s'offrant de servir de guide: il conduisit l'armée tartare droit à Sin-tchéou (4), qu'il fit attaquer si vivement, que Ngan-kin-tsiuen, qui en étoit gouverneur, voyant qu'il ne pouvoit résister, abandonna la place & s'enfuit. Tchéou-té-oueï ayant rassemblé en corps d'armée les troupes du Ho-tou, de Tchin-tchéou & de Ting-tchéou, marcha à leur tête pour reprendre Sin-tchéou, qu'il ne put emporter, malgré les assauts continuels qu'il lui livra pendant dix à douze jours. Apaoki accourut à son secours avec trois cens mille hommes, & défit entiérement l'armée de Tchéou-té-oueï.

(1) Tchang-li-hien.
(2) Yong-ping-fou.
(3) De King.
(4) Pao-ngan-tchéou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 917. *Mo-ti.*

Le roi des *Khitan*, profitant de sa victoire, envoya investir Yeou-tchéou par un détachement, qu'il suivit de près avec le gros de son armée. Tchéou-té-oueï, depuis sa déroute, n'étoit point en état de lui faire tête ; il demanda du renfort au prince de Tçin, alors campé sur les bords du Hoang-ho, en présence de l'armée impériale, qui étoit aussi forte que la sienne : la demande de son général le mit dans une grande perplexité ; ayant tenu conseil avec ses officiers, il n'y eut que Li-ssé-yuen, Li-tsun-chin & Yen-pao qui furent d'avis de secourir Yeou-tchéou. Comme ils étoient les trois meilleurs officiers de cette armée, le prince, charmé de voir leur sentiment conforme au sien, leur dit que si Tang-taï-tsong, ce grand empereur, se félicitoit autrefois d'avoir un Li-tsing, qui lui avoit amené prisonnier Kieï-li, il ne devoit pas moins se glorifier d'avoir trois si braves gens. Li-tsun-chin & Yen-pao répondirent que les Tartares ne menant point de gros bagages à leur suite, ils ne devoient pas avoir de grandes provisions, & que, suivant les apparences, ils ne pourroient demeurer long-temps devant Yeou-tchéou ; ils conseillèrent encore au prince d'aller les attendre & de leur couper le chemin de la retraite : mais Li-ssé-yuen ayant représenté que si Tchéou-té-oueï, qui étoit connu pour un des plus braves & des meilleurs généraux, pressoit si fort, c'est que sans doute il étoit dans la détresse, & qu'il falloit lui donner un prompt secours, dans la crainte qu'il ne pût tenir assez long-temps pour obliger les Tartares à se retirer : il s'offrit même à prendre les devans avec un corps de troupes. Le prince, persuadé par ses raisons, le fit partir à la quatrième lune. Yen-pao le suivit, pour le soutenir, avec les troupes de Tchin-tchéou & de Ting-tchéou.

Il y avoit déja près de sept mois que les Tartares étoient

devant Yeou-tchéou, qui se défendoit avec la même vigueur; mais leurs provisions, sur-tout celles de bouche, étoient à leur fin, lorsque Li-ssé-yuen & Li-tsun-chin arrivèrent à Y-tchéou. Les troupes de Tçin, tant cavalerie qu'infanterie, montoient à soixante-dix mille hommes; Li-tsun-chin représenta à Li-ssé-yuen qu'il étoit à craindre que la cavalerie tartare, beaucoup plus forte que la leur, n'écrasât en plaine l'infanterie. Li-ssé-yuen lui répondit que les Tartares ne faisant point de provisions, s'il arrivoit qu'ils les rencontrassent en plat pays, ils ne manqueroient pas de se jetter sur leurs chariots chargés de vivres; qu'alors il faudroit les laisser piller tranquillement, & que ce seroit un moyen de leur faire peur, parce qu ils craindroient qu'on ne leur eût tendu quelque piége : que cependant, pour éviter cette rencontre, il valoit mieux prendre le chemin des montagnes. Ainsi ce général & Li-tsong-kou marchèrent en avant, à la tête de trois mille chevaux, & entrèrent dans une gorge à soixante *ly* de Yeou-tchéou, où ils trouvèrent dix mille chevaux Tartares, sur lesquels ils donnèrent si à propos, qu'ils les mirent en fuite : ils répandirent le bruit que le prince de Tçin envoyoit contre eux une armée formidable pour les exterminer tous. Ces Tartares, de retour dans leur camp, exagerèrent encore ce bruit, de sorte que la terreur fut si générale parmi eux, quand l'armée de Tçin parut, qu'ils ne pensèrent qu'à fuir, & ils le firent avec tant de confusion, que les troupes de Tçin leur prirent ou tuèrent plus de dix mille hommes. Yeou-tchéou fut ainsi délivrée de cette multitude qui la tenoit bloquée.

A la onzième lune, le froid fut si rigoureux, que toutes les rivières gelèrent. Le prince de Tçin dit à cette occasion, que depuis qu'il faisoit la guerre, son plus grand embarras avoit

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
917.
Mo-ti.

été de paſſer les rivières, & que le Tien vouloit ſans doute ſeconder ſes deſſeins, en lui donnant les moyens de les traverſer ſur la glace. Ce prince partit ſur le champ de Tçin-yang, pour ſe rendre à Oueï-tchéou (1) & ſe mettre à la tête de ſes troupes.

A la douzième lune, après s'être aſſuré que la glace du Hoang-ho étoit ſolide, il paſſa ce fleuve avec toute ſa cavalerie & ſon infanterie, ſans aucun accident. Comme la garniſon impériale de Yang-lieou, compoſée de trois mille cavaliers, s'étoit diviſée en différens corps-de-gardes, qui défendoient les paſſages du Hoang-ho & occupoient pluſieurs dixaines de *ly*, le prince de Tçin les fit attaquer ſi bruſquement, qu'il les enleva tous; il s'avança enſuite vers Yang-lieou, dont il ſe rendit maître ſans beaucoup de peine.

Quelque temps auparavant, Tchao-yen, un des grands de la cour, avoit repréſenté à l'empereur, que depuis qu'il étoit monté ſur le trône, il n'avoit point encore ſacrifié au Tien, ſuivant les cérémonies pratiquées par ſes prédéceſſeurs aux jours les plus ſolemnels, & il l'avoit excité à faire un voyage dans les cours occidentales, pour s'y acquitter de ce devoir.

King-ſiang lui avoit dit, au contraire, qu'il n'étoit pas de la prudence d'entreprendre ce voyage, parce que les eſprits n'étoient point encore revenus de la terreur où les avoit jetté la terrible défaite de Lieou-ſiun; qu'il pouvoit faire faire cette cérémonie par un autre, & qu'il en retireroit la même gloire que s'il y étoit préſent, puiſqu'elle ſe feroit en ſon nom. King-ſiang ajouta qu'il devoit d'autant moins y ſonger, qu'on avoit des nouvelles certaines que les ennemis étoient près du

(1) Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

Hoang-ho,

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
917.
Mo-ti.

Hoang-ho, & que dans ces circonſtances il ne devoit pas s'éloigner de ſa capitale. L'empereur, ſans l'écouter, partit de Léang-tchéou & ſe rendit à Lo-yang, où il s'occupa, juſqu'au jour déterminé pour la cérémonie, à viſiter la ville, à examiner le palais & les jardins, & à donner ſes ordres pour y faire des réparations.

La veille du ſacrifice, arriva un courier qui apportoit la nouvelle de la priſe de Yang-lieou, & que les ennemis s'avançoient du côté de Ta-léang; que le bruit couroit même qu'ils y étoient entrés, & qu'ils s'étoient ſaiſis de Fan-choui. L'empereur, conſterné, ne penſa plus à ſacrifier au Tien, & reprit en diligence le chemin de Ta-léang.

A ſon arrivée dans cette dernière ville, King-ſiang lui préſenta un placet, dans lequel il lui diſoit que depuis long-temps les affaires alloient en décadence; que chaque campagne ſes troupes étoient battues, & que ſes états ſe démembroient inſenſiblement, parce qu'au lieu d'écouter les ſages, il ne conſultoit que des gens incapables de lui donner un bon conſeil, ſe mettant par là en danger de tout perdre : que le ſeul remède à tant de maux, étoit d'éloigner les flatteurs qui l'obſédoient, de choiſir des gens expérimentés, & qu'alors le prince de Tçin ne pourroit plus avoir ſur lui aucun avantage. L'empereur ſoupira en liſant ce placet; mais ce prince foible ne put jamais ſe réſoudre à éloigner ſes favoris, ni à changer ſon conſeil; il ne ſe ſervit même plus de King-ſiang.

918.

Quelque temps après, l'empereur voulut profiter de l'abſence du prince de Tçin, qui étoit retourné à ſon ordinaire à Tçin-yang, pour reprendre la ville de Yang-lieou; il en donna l'ordre à Sié-yen-tchang, qui après l'avoir attaquée de force, pendant pluſieurs jours, jugea qu'il ne pourroit l'emporter que par la

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
918.
Mo-ti.

famine : ce général changea le siége en blocus, en divisant son armée en quatre parties, qu'il fit camper séparément autour de la ville, en sorte que rien ne pouvoit y entrer ni en sortir, sans courir risque d'être pris.

Le prince de Tçin, qui comptoit sur la fidélité de ceux qui gardoient cette place, ne se pressa point d'aller à son secours, & ne partit de Tçin-yang qu'à la cinquième lune ; mais il envoya des ordres à ses troupes, qui se disposèrent de manière, que, lorsqu'il les fut joindre, il passa le Hoang-ho sans s'arrêter & fut donner en même temps sur les quatre divisions de Sié-yen-tchang, qu'il força & mit en fuite.

Les grands succès du prince de Tçin contre les troupes de l'empereur, l'animèrent à faire un dernier effort pour lui enlever tous ses états : il assembla, dans ce dessein, l'armée la plus nombreuse qu'il eût encore mise sur pied. Tchéou-té-oueï lui amena de Yeou-tchéou trente mille hommes de cavalerie & d'infanterie. Li-tsun-chin, Li-ssé-yuen & Ouang-tchou-tchi en fournirent chacun dix mille, & les hordes de *Hi*, de *Khitan*, de *Ché-oueï*, de *Tou-kou-hoen* lui envoyèrent aussi leurs troupes, qui, jointes à celles de Oueï-tchéou & de Po-tchéou, formoient une armée formidable : elle vint camper à Ma-kia-tou, où le prince la passa en revue.

L'empereur, instruit des grands préparatifs du prince de Tçin, leva une armée qui n'étoit pas inférieure en nombre à la sienne : il en donna le commandement à Ho-koueï & à Sié-yen-tchang. Ces deux généraux vinrent camper au nord de Pou-tchéou, assez près des *Tçin*, & les deux armées furent long-temps à s'observer sans rien entreprendre.

Le prince de Tçin, qui aimoit à faire la guerre, alloit souvent avec quelques centaines de cavaliers insulter le camp des

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
918.
Mo-ti.

impériaux, & il s'aventuroit si hardiment, qu'il se vit une fois enveloppé & serré de si près, que la seule bravoure de Li-chao-jong put le tirer d'affaire. Ouang-jong, prince de Tchao, & Ouang-tchou-tchi lui écrivirent chacun de leur quartier, de faire réflexion que le salut du peuple & le rétablissement de l'empire étoient fondés sur lui, & qu'il avoit tort de se ménager si peu. Le prince leur fit cette réponse : « On ne peut » espérer de rétablir l'empire qu'après bien des combats ; si » on ne les donne pas, comment en venir à bout ? Sera-ce en » demeurant dans le fond d'un palais, uniquement occupé » de ses plaisirs » ? Dès le lendemain, il monta à cheval pour aller de nouveau insulter le camp des ennemis ; mais Li-tsun-chin, saisissant les rênes de son cheval, l'arrêta & lui dit : « Prince, vous devez vous conserver pour le bien de l'empire ; » s'il faut aller attaquer les impériaux, c'est à moi de le faire ». Le prince, sans repliquer, tourna bride & rentra dans sa tente.

Deux jours après, remarquant que Li-tsun-chin étoit absent, il courut, à la tête de quelques centaines de cavaliers, jusqu'auprès du camp des ennemis ; à peine y fut-il arrivé, qu'il se vit enveloppé : il voulut se retirer, mais il ne put le faire sans combattre ; ce prince montra toute la bravoure possible dans cette occasion, la plus périlleuse de sa vie, &, le sabre à la main, il s'ouvrit un chemin de sang à travers les bataillons ennemis : alors il reconnut que Li-tsun-chin avoit eu raison de s'opposer à ces escarmouches, & que cet officier avoit un vrai zèle pour sa personne.

Le prince ne faisoit cette petite guerre, que pour engager les impériaux à en venir à une action générale, qu'ils évitoient, de peur de trop hazarder : les deux armées demeurèrent pendant plus de trois mois en présence l'une de l'autre, ce qui

De l'Ere Chrétienne. Heou-léang. 918. Mo-ti.

obligea le prince de Tçin d'approcher son camp jusqu'à dix *ly* de celui des ennemis.

Ho-koueï, l'un des deux généraux de l'armée impériale, avoit la réputation de bien commander l'infanterie, & Sié-yen-tchang la cavalerie; mais il régnoit entre eux une jalousie qui les empêchoit de s'accorder. Un jour qu'ils faisoient faire l'exercice à leurs soldats, Ho-koueï, remarquant une petite hauteur qui n'étoit pas fort éloignée de leur camp, dit à Sié-yen-tchang qu'il seroit à propos d'occuper ce poste : son collègue, par son silence, parut désapprouver cette proposition. Le lendemain, Ho-koueï, voyant que les troupes de Tçin s'en étoient emparées, soupçonna Sié-yen-tchang de s'entendre avec l'ennemi, & pour s'en assurer, il lui proposa de donner bataille, & le pressa vivement d'y consentir. Sié-yen-tchang lui répondit que lorsqu'on avoit affaire à un ennemi supérieur en forces, on ne pouvoit espérer un heureux succès; que si on l'eût attaqué brusquement, sans lui donner le temps de se reconnoître, peut-être eût-on obtenu de l'avantage; mais qu'ayant eu le loisir de s'assurer de sa supériorité, il y auroit de la témérité d'engager une action générale, au risque de tout perdre. Cette réponse ne servit qu'à confirmer les soupçons de Ho-koueï, & il ne douta plus qu'il ne s'entendît avec le prince de Tçin; il en écrivit même à l'empereur, & dans la persuasion que son collègue trahissoit l'état, il aposta des gens, qui, pendant que les troupes étoient occupées ailleurs, se jettèrent sur Sié-yen-tchang & le tuèrent, ainsi que Mong-chin-tching & Heou-ouen-yu, les deux meilleurs officiers de cavalerie, après Sié-yen-tchang : Ho-koueï fit publier dans le camp qu'il les avoit fait mourir, parce qu'ils vouloient se révolter.

Le prince de Tçin ne put cacher sa joie, lorsqu'il apprit que

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
918.
Mo-ti.

les généraux des *LÉANG* se détruisoient eux-mêmes : il dit que leur ruine entière n'étoit pas éloignée, & que Ho-koueï étant d'un caractère hautain & colère, il étoit impossible qu'il eût le cœur des soldats; qu'en allant droit à Ta-léang, les impériaux seroient obligés de décamper & d'en venir, malgré eux, à une bataille, dont le succès lui paroissoit assuré. D'après ce plan, il marcha en avant avec dix mille chevaux, & le reste de l'armée le suivit. Tchéou-té-oueï commandoit l'arrière-garde; Ho-koueï décampa aussi & suivit d'assez près l'armée du prince.

Lorsque les *Tçin* arrivèrent à Hou-leou-pi, on vint avertir Tchéou-té-oueï que les ennemis venoient à eux : ce général soutint avec vigueur le premier choc & défit même entièrement un détachement considérable, commandé par Ouang-yen-tchang; mais comme ses soldats virent flotter de tous côtés les étendards des *LÉANG*, craignant d'être enveloppés, ils rebroussèrent chemin avec précipitation, & communiquèrent leur frayeur aux troupes de Yeou-tchéou, que Tchéou-té-oueï ne put jamais retenir; ce général & son fils furent tués dans cette action, & ce fut une vraie perte pour le prince de Tçin.

Cependant ce prince, étant accouru au secours des siens, leur rendit le courage & arrêta les ennemis : chacun des deux partis reprit haleine & suspendit pour quelques instans le combat. Il y avoit au milieu de la plaine de Hou-leou-pi une petite hauteur, dont Ho-koueï s'empara, en y plaçant un piquet de bonnes troupes : le prince s'en avisa trop tard; mais jugeant de l'importance du poste, il prit un gros de cavalerie, qu'il fit suivre par un détachement d'infanterie, à la tête desquels il l'emporta brusquement & s'y logea. Voyant les impériaux rangés en bataille au pied de la colline du côté de l'ouest, ce prince les fit charger par Li-ssé-tchao & Ouang-kien-ki, à la

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 918. *Mo-ti.*

tête de la cavalerie : ces deux généraux, soutenus par les troupes qui étoient au nord & au sud de la colline dans la plaine, tombèrent en même temps sur les ennemis, qu'ils enfoncèrent partout & mirent en fuite. Les *Tçin* eurent peu de monde de tué dans cette action; mais les impériaux y perdirent près de trente mille hommes, qui restèrent sur le champ de bataille; le reste de leur armée fut tellement dissipé, qu'à peine il s'en sauva mille à Ta-léang, où ils entrèrent si épouvantés, qu'ils crioient dans les rues que les troupes de Tçin étoient sur le point d'arriver : l'allarme fut si grande, que l'empereur fit prendre les armes aux bourgeois & vouloit se retirer à Lo-yang ; mais sur le soir, comme on vit que l'ennemi ne paroissoit pas, on fut un peu plus tranquille.

919.

Si le prince de Tçin, après sa victoire, eût marché droit à Ta-léang, la terreur y étoit si générale & on y étoit si peu en état de se défendre, qu'il l'auroit infailliblement prise ; mais il préféra d'assurer ses conquêtes, ainsi que le passage du Hoang-ho ; & au lieu de poursuivre l'ennemi, il fit bâtir deux forts sur le bord de ce fleuve, l'un au nord & l'autre au sud, dans le pays de Té-ching (1). Ces ouvrages, où il occupa long-temps ses troupes, donnèrent à l'empereur le loisir de remettre sur pied une armée, qu'il envoya sous les ordres de Ho-koueï, pour inquiéter les travailleurs. Il y eut plusieurs escarmouches assez vives, où le prince se trouva lui-même & s'y battit encore contre Ho-koueï, qu'il défit : ce général, désespéré de se voir toujours vaincu, en tomba malade & mourut peu de temps après. L'empereur mit à sa place Ouang-tsan.

Dans ces entrefaites, Lieou-siun, qui étoit remonté sur les

(1) De la dépendance de Kaï-tchéou du Pé-tché-li ; le Hoang-ho y passoit autrefois : voyez l'ancienne carte de la Chine.

rangs, avoit été envoyé par l'empereur pour faire le siége de Yen-tchéou. Il y avoit près d'un an qu'il étoit devant cette place, sans pouvoir la prendre; Tchang-ouan-tsin s'y défendoit avec une bravoure surprenante contre ce général, qui, pour rétablir sa réputation, faisoit les plus grands efforts & redoubloit ses attaques. Tchang-ouan-tsin, pressé par les assiégeans & sur le point de manquer de vivres, trouva le moyen de faire sortir Lieou-tchu-jang & de l'envoyer au prince pour lui représenter la détresse où il étoit. Le prince, alors occupé sur les bords du Hoang-ho contre l'armée impériale qu'il avoit en tête, ne voulut pas même écouter Lieou-tchu-jang: celui-ci, qui savoit l'extrêmité où étoit Yen-tchéou, se coupa l'oreille à la porte du camp, en s'écriant: « Puisque le prince refuse » d'écouter les gens, à quoi servent les oreilles? La mort n'est- » elle pas préférable à la vie »?

Le prince, surpris de cette action, lui promit d'envoyer incessamment un détachement au secours de Yen-tchéou; mais dans le temps qu'il se disposoit à le faire partir, il reçut la nouvelle que la ville avoit été emportée d'assaut, & que Tchang-ouan-tsin, dont Lieou-siun avoit fait périr toute la famille, avoit été tué.

La perte de cette place détermina le prince à donner bataille aux impériaux, que Ouang-tsan, qui vouloit se distinguer par quelque action d'éclat, vint offrir de lui-même. Les commencemens de cette action furent heureux pour ce général; il poussa vivement les troupes de Tçin, qui perdirent plusieurs officiers, du nombre desquels fut Ché-kiun-li, un de leurs généraux, qui fut fait prisonnier. Mais le prince ralliant ses soldats & les animant par son exemple, ils revinrent sur les impériaux & les pousèrent à leur tour avec tant de vigueur,

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
919.
Mo-ti.

qu'ils les rompirent & les menèrent battant assez loin. Ils leur tuèrent plus de dix mille hommes & les obligèrent à prendre la fuite.

L'empereur, qui connoissoit de réputation Ché-kiun-li, mit tout en usage pour se l'attacher & l'engager à se donner à lui. Cet officier lui répondit : « Je suis au prince de Tçin ; j'ai eu le » malheur de me laisser prendre, plutôt que de mourir pour » son service ; quand je le quitterois pour entrer au vôtre, » m'en acquitterois-je mieux qu'aucun de vos sujets ? Tout le » monde croiroit qu'il faut se défier de moi : chacun a son » maître ; il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse aussi facile- » ment en changer & prendre les armes contre lui ». Cette réponse ne déplut point à l'empereur, qui en estima même davantage cet officier.

Après la victoire qu'il venoit de remporter, le prince de Tçin s'avança du côté de Pou-yang, que Ouang-tsan auroit pu aisément défendre, s'il s'y fût jetté avec les débris de son armée ; mais, au contraire, il s'en éloigna à l'arrivée du prince, laissant cette place à la merci de l'ennemi. L'empereur le rappella à la cour & envoya Taï-sé-yuen prendre le commandement de l'armée.

920.

Le commencement de l'année 920 fut marqué par une révolte dans le Ho-tchong, qui indiquoit assez que la dynastie des *Léang* étoit sur sa fin, & que le prince de Tçin alloit lui enlever l'empire. Tchu-yeou-kien, frère de l'empereur, avoit le titre de gouverneur de cette province, quoique la plus grande partie de ce département appartînt à Li-meou-tchin, prince de Ki. Ce gouverneur ayant levé des troupes, vint à leur tête insulter brusquement Tong-tchéou (1), qu'il emporta. Comme

(1) Tong-tchéou du Chen-si.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Heou-léang.* 920. *Mo-ti.*

le poste étoit important, il y établit gouverneur Tchu-ling-té, son fils, & écrivit en cour pour en avoir les provisions, qui lui furent refusées. Piqué de ce refus, il abandonna les intérêts de l'empereur & sa propre famille, pour se donner, avec son gouvernement, au prince de Tçin, qui lui envoya, sur le champ, les provisions du gouvernement de Tchong-ou, pour Tchu-ling-té, écrites de sa propre main.

L'empereur, sensible à la révolte de Tchu-yeou-kien, donna ordre à Lieou-siun de s'avancer du côté du Ho-tchong, & d'aller faire le siége de Tong-tchéou. Le prince de Tçin, à qui la démarche de Tchu-yeou-kien étoit si avantageuse, ne manqua pas de lui envoyer du secours, sous les ordres de Li-tsun-chin, un de ses meilleurs généraux, qui vint camper à Tchao-y. Quoique l'armée de Lieou-siun fût supérieure en nombre à la sienne, ce général, pour donner de la réputation à ses armes & faire voir aux impériaux qu'il ne les craignoit pas, osa entreprendre, à leurs yeux, le siége de Hoa-tchéou (1), qu'il emporta en très-peu de jours; après quoi il leur présenta la bataille, que Lieou-siun, trop confiant dans la supériorité de ses forces, accepta & perdit : il eut un si grand nombre de ses gens de tués ou de faits prisonniers, qu'il profita de l'obscurité de la nuit pour se retirer, laissant les *Tçin* maîtres du champ de bataille & de la province.

A la sixième lune, Ouang-tsong-yen, prince de Chou, à qui Ouang-kien, son père, avoit laissé des états considérables & indépendans, enclavés dans les provinces de Ssé-tchuen, du Chen-si & du Hou-kouang, fit construire à Tching-tou, sa ville capitale, un *miao* ou temple destiné à ses *ancêtres*, aux-

(1) Hao-tchéou du Chen-si.

De l'Ere Chrétienne. Heou-léang. 921. Mo-ti.

quels il fit des cérémonies au bruit des tambours & des instrumens de musique, & avec toute la pompe réservée aux seuls empereurs. Ssé-kiao, un de ses officiers, lui fit des représentations à ce sujet : le prince de Chou, piqué de sa hardiesse, vouloit le faire mourir ; cependant, à la considération de la princesse son épouse, qui intercéda pour lui, il se contenta de l'exiler à Li-tchéou. L'officier, au désespoir de ce que son zèle étoit si mal récompensé, se noya.

A la huitième lune, le même prince de Chou voulut visiter la partie septentrionale de ses états, & il sortit de Tching-tou revêtu d'une cuirasse d'or, la tête couverte d'un casque enrichi de perles, & armé d'arc & de flèches. Ses étendards, & son escorte, qui répondoient à cette magnificence, occupoient plus de cent *ly* de pays.

A la onzième lune, il envoya Ouang-tsong-tchéou contre le prince de Ki : ce général assiégea la ville de Long-tchéou. Le prince de Ki, se mettant lui-même à la tête de ses troupes, fut battu à soixante *ly* au nord-est de Ki-chan-hien, du district de Fong-tsiang-fou, par Tchi-yen-oueï, un des généraux du prince de Chou ; cependant l'armée victorieuse fut contrainte de s'en revenir, à cause de la disette de vivres.

921. L'an 921, à la première lune, le prince de Chou, étant de retour dans sa capitale, répudia la princesse Kao-chi, son épouse.

A cette même époque, un *Ho-chang* voulant vendre un cachet, dont il ne connoissoit pas le prix, s'adressa à un vieil officier, qui le reconnut pour être le sceau de l'empire, qui s'étoit trouvé perdu lorsque l'empereur Hi-tsong fut obligé de sortir de Tchang-ngan, pour ne pas tomber entre les mains du rebelle Hoang-tsao : des *Ho-chang* l'avoient pris, & ne pouvant plus

rester à Tchang-ngan, depuis que Hoang-tsao l'avoit ruinée, ils s'étoient retirés à Oueï-tchéou (1), où ils étoient morts, laissant ce sceau à leurs disciples, sans les avertir d'où ils le tenoient. Le vieil officier, à qui le *Ho-chang* le présenta, l'acheta & le porta au prince de Tçin, que ses officiers félicitèrent de cette rencontre inespérée : ils le pressèrent de prendre le titre d'empereur, que le Tien lui donnoit si visiblement, puisqu'après l'avoir rendu maître de Tchang-ngan par la cession que lui en avoit fait Tchu-yeou-kien, il lui mettoit encore entre les mains le sceau de l'empire ; mais quelques instances qu'ils lui fissent, le prince ne voulut point encore prendre cet auguste titre.

L'empereur, consterné de la perte du Ho-tchong, qui avoit entraîné celle de Tchang-ngan, en attribua la faute à Lieou-siun, qu'il accusoit de n'avoir pas agi avec vigueur, pour ne pas déplaire à Tchu-yeou-kien, avec lequel il avoit fait alliance de parenté ; ses ennemis profitèrent du mécontentement de l'empereur à son égard pour le perdre, & ils persuadèrent aisément à ce prince qu'il avoit dessein de se révolter, comme avoit fait Tchu-yeou-kien : sur cette accusation, l'empereur le fit mourir.

Le premier jour de la sixième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Tous les officiers du prince de Tçin, des provinces comme de la cour, le pressoient toujours de prendre le titre d'empereur ; il y consentit, à une condition : « Vous savez, leur » dit-il, que je n'ai pris les armes que pour venger la dynastie des *Tang* ; je ne prétends point en établir une nouvelle, &

(1) Tai-ming-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 921. *Mo-ti.*

» s'il n'existe plus de rejeton de cette famille pour rentrer en » possession des états qui lui appartenoient, elle a encore dans » l'empire plusieurs serviteurs fidèles, qui ont mieux aimé » renoncer aux honneurs & aux emplois que de lui manquer » de fidélité; il faut les rappeller, afin qu'ils nous aident à » remettre sur pied le gouvernement des *Tang* ».

Il en vint en effet un grand nombre, à la tête desquels étoit Sou-siu, personnage de réputation, que le prince fit un des chefs de son conseil. Sou-siu, en arrivant à Oueï-tchéou près du palais du prince, se mit à genoux & battit la terre de la tête comme devant le palais de l'empereur, & lorsqu'il parut devant le prince, il l'appella *ouan-souï*, comme s'il eût déja pris possession de l'empire, & se servit du terme de sujet en lui parlant; mais les embarras qui survinrent au prince, l'obligèrent à différer encore de prendre le titre d'empereur.

A la huitième lune, le prince de Tçin apprit qu'il y avoit eu un grand bouleversement dans la principauté de Tchao, & que Tchang-ouen-li, un des principaux officiers de Ouang-jong, qui s'étoit révolté contre lui, l'avoit tué & s'étoit emparé de Tching-tchéou, de Ting-tchéou & de tous ses états. D'un autre côté il sut encore que Ouang-yeou, qui s'étoit sauvé de la principauté de Tchao, pour ne pas tomber entre ses mains, parce qu'il auroit craint d'être puni comme un des principaux auteurs de cette révolte, travailloit auprès des Tartares *Khitan*, pour les engager à soutenir Tchang-ouen-li; & afin de décider leur roi à lui donner du secours, il lui disoit : « Tching-tchéou est une ville où le sexe est aussi » beau que les plus belles nuées du ciel; l'or & les soieries » y sont accumulés comme des montagnes : si vous usez de » diligence, vous vous en rendrez infailliblement le maître;

« mais si vous tardez, le prince de Tçin vous les enlevera ».

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 921. *Mo-ti.*

Le prince Tartare donna sur le champ ordre à ses officiers d'assembler toutes ses troupes, en leur disant qu'il vouloit partir sans délai pour Yeou-tchéou, & qu'il n'étoit pas nécessaire de faire d'autres préparatifs que ceux qu'il falloit pour se battre; la princesse Choulu, son épouse, voulut s'y opposer: « Où voulez-vous aller, lui dit-elle; nous sommes ici riches » en moutons & en chevaux, nous y jouissons de la paix; que » trouverez-vous de mieux ailleurs? Pour un petit avantage » qui vous en reviendra, peut-être, faut-il fatiguer vos troupes » & exposer votre personne à tant de dangers? Le prince de » Tçin n'a pas son égal à la tête d'une armée; brave, intré» pide au milieu des plus grands périls, & c'est contre lui que » vous allez combattre? Il vous a déja battu une fois, & si le » sort des armes vous est encore contraire, vous vous repen» tirez de n'avoir pas suivi mon conseil; croyez-moi, ne vous » mêlez pas de leur querelle ». Apaoki n'écouta point ce conseil & partit.

A la douzième lune, il arriva près de Yeou-tchéou, qu'il fit attaquer pendant quelques jours; mais voyant que Li-chao-hong, qui en étoit gouverneur, se défendoit avec intrépidité & qu'il lui tuoit beaucoup de monde, il abandonna cette entreprise pour tomber sur Tcho-tchéou, qu'il surprit: il y fit prisonnier Li-sé-pi, & s'approcha ensuite de Ting-tchéou, où commandoit Ouang-tou. Ce gouverneur, ne se trouvant pas en état de tenir long-temps, dépêcha un courier au prince de Tçin, qui lui promit d'aller incessamment à son secours. Ce prince partit en effet au commencement de l'année suivante, 922.
& prit la route de Ting-tchéou: étant arrivé auprès de Sin-tching, ses coureurs lui rapportèrent que l'avant-garde des

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
922.
Mo-ti.

Tartares avoit passé la rivière Cha-ho ; il prit cinq mille cavaliers, à la tête desquels il passa au nord de la ville de Sin-tching par une forêt de mûriers, d'où les Tartares le voyant débusquer, la peur les saisit si fort, qu'ils prirent la fuite : le prince les poursuivit & fit prisonnier le fils d'Apaoki.

Les Tartares se retirèrent à Ouang-tou, & le prince les y suivit bientôt : un corps de cinq mille cavaliers ennemis, qu'il rencontra en chemin, osa l'attaquer ; il fut même enveloppé plusieurs fois, & ne put se dégager que par la valeur de Li-ssé-tchao, qui, à la tête de trois cens cavaliers, enfonça les Tartares & le tira d'entre leurs mains.

Pendant ce petit combat, qui fut des plus vifs, les troupes de l'une & de l'autre armée eurent le temps de venir au secours des leurs. Le prince, animé par cette première action, n'attendit pas toutes les siennes ; & à mesure qu'elles arrivoient, sans leur donner le temps de se reconnoître, il les menoit à la charge. Il battit si complettement les Tartares, que les chemins étoient jonchés de morts & de chevaux tués : jamais Apaoki n'avoit essuyé une si terrible défaite ; lorsqu'il vit que le prince ne le poursuivoit plus, il ramassa les débris de son armée & retourna dans ses états.

Le cour impériale voyant le prince de Tçin occupé contre les Tartares, profita de son absence pour lui enlever quelques places dans le Ho-pé : elle fit partir Toan-yng, avec ordre d'attaquer Oueï-tchéou (1). Le prince y avoit mis pour gouverneur Li-tsun-yn, musicien de profession, qui avoit su si bien gagner ses bonnes graces, qu'il étoit parvenu jusqu'à obtenir ce gouvernement. La cour impériale, sachant qu'il n'étoit

(1) Oueï-hoeï-fou du Ho nan.

point homme de guerre, ordonna à Toan-yng de s'approcher de la place pendant la nuit, sans entreprendre d'en faire le siége dans les formes. Le lendemain même de son arrivée, Toan-yng escalada les murailles & fit Li-tsun-yn prisonnier : il se rendit maître de la ville sans perdre beaucoup de monde.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *HEOU-LÉANG.* 922. *Mo-ti.*

Après la prise de cette place, Taï-sé-yuen & Toan-yng attaquèrent les villes de Kong-tching (1), de Sin-hiang (2), & plusieurs autres à l'ouest de Chen-tchéou & au sud de Siang-tchéou ; ils les prirent toutes, & enlevèrent plusieurs magasins de grains, que les *Tçin* y avoient faits. Ces conquêtes relevèrent un peu les affaires de l'empire, qui se trouvoient alors en très-mauvais état.

Au commencement de l'année 923, Li-ki-tao, officier de la garnison de Lou-tchéou (3), mécontent du prince de Tçin, se fit sous-main un parti : lorsqu'il se crut assez fort, il envoya secrétement son frère Li-ki-yuen offrir ses services à l'empereur, & les villes de Lou-tchéou & de Tché-tchéou. MO-TI accepta ses offres & le fit gouverneur de tout le département de Lou-tchéou ; il envoya Tong-tchang avec un corps de troupes pour l'aider à se défendre en cas qu'il fût attaqué. 923.

Cette défection n'empêcha pas que le prince de Tçin, de retour à Oueï-tchéou de la guerre des Tartares, ne pensât à exécuter le dessein qu'il avoit arrêté de se faire reconnoître empereur ; & à la quatrième lune, montant sur un tertre, qu'il avoit fait élever au midi de la ville, il y offrit un sacrifice, auquel tous les généraux & tous les mandarins assistèrent, revêtus de leurs habits de cérémonie. S'asseyant ensuite sur un

(1) Hoeï-tchéou.

(2) Sin hiang-hien de Oueï-nui-fou.

(3) Lou-ngan-fou du Chan-si.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-léang.
923.
Mo-ti.

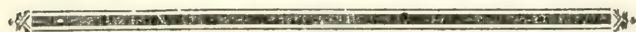
trône, qu'on lui avoit préparé dans le même endroit, il déclara qu'il ne prenoit le titre d'empereur que pour continuer la dynastie des *Tang*, qui avoit fait à ses ancêtres la faveur de les adopter, quoique d'une nation étrangère. Il voulut par cette raison que sa famille conservât le nom de *Tang*, qu'il donna à la dynastie qu'il fondoit. Lorsqu'il eut achevé de parler, tous les grands le saluèrent comme leur légitime empereur, & le reconduisirent dans son palais, où ils le saluèrent de nouveau, pour lui témoigner la joie qu'ils avoient de le voir enfin élevé à cette dignité.



HISTOIRE



HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.



QUINZIÈME DYNASTIE.

LES HEOU-TANG OU *TANG POSTÉRIEURS.*

AVANT de partir de Oueï-tchéou (1), pour aller à Tçin-yang faire les cérémonies à ses *ancêtres*, suivant la coutume, le nouvel empereur changea le nom de la ville où il venoit de monter sur le trône, en celui de Hing-tang-fou, & il y établit sa cour orientale : il redonna à la ville de Tçin-yang, De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 923. *Tchuang-tsong.*

(1) Taï ming-fou.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
923.
Tchuang-tsong.

dont il fit sa cour occidentale, son ancien nom de Taï-yuen-fou, & à la ville de Tchin-tchéou, celui de Tchin-ting-fou, qu'il déclara sa cour septentrionale. Ce prince partit de Hing-tang-fou à la quatrième lune intercalaire, pour aller à Taï-yuen, où il fit élever de nouveaux bâtimens & de grandes salles, dignes de la majesté impériale : il y fit les cérémonies d'usage à ses *ancêtres*, comme étant de la famille des *Tang*.

Après s'être acquitté de ces premiers devoirs, il songea à détruire entiérement la famille des *Léang*, qui n'avoit point renoncé au trône : elle étoit d'autant plus à craindre, que, depuis la prise des villes du Ho-pé, qui sont au sud de Siang-tchéou, redevenue maîtresse de Lou-tchéou, les peuples, qui paroissoient auparavant l'avoir abandonnée, commençoient à rentrer dans ses intérêts, dans l'espérance qu'elle reprendroit le dessus.

Le nouvel empereur dit à Li-ssé-yuen, en le consultant sur la première expédition qu'ils devoient entreprendre, que la confiance des peuples de *Léang* n'avoit pour appui que les villes de Lou-tchéou & de Tché-tchéou, & que c'étoit par là qu'ils espéroient se rétablir : il ajouta qu'on n'étoit point sur ses gardes du côté des provinces orientales, & qu'il ne faudroit que la prise de Tong-ping pour les décourager.

« Il y a long-temps, répondit Li-ssé-yuen, que nous faisons » la guerre ; les peuples souffrent & sont épuisés : si nous ne » cherchons pas un moyen de la terminer par l'entière des- » truction des *Léang*, comment pourrez-vous soutenir l'au- » guste titre que vous venez de prendre ? Quant à moi, je ne » puis vous aider que de mes conseils & de mon épée, & » reconnoître par là les bienfaits dont vous m'avez comblé ». L'empereur, charmé de son zèle, lui donna cinq mille hommes

de troupes d'élite & l'envoya du côté de Yun-tchéou (1).

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Heou-tang.* 923. *Tchuang-tsong.*

Lorsque ce détachement arriva auprès de cette ville, le temps s'obscurcit si fort, que la nuit suivante, dont Li-ssé-yuen vouloit profiter, fut des plus sombres : ses officiers comme ses soldats refusoient de marcher ; Kao-hing-tchéou leur dit : « Courage, chers compagnons, puisque le Ciel nous favorise si visiblement, nous réussirons » !

Cette même nuit, ils passèrent la rivière & s'approchèrent jusqu'au pied des murailles de Yun-tchéou, sans qu'on s'apperçût de leur arrivée : Li-tsong-ko monta le premier sur les remparts, suivi de quelques braves ; il tua la sentinelle, &, sans perdre de temps, il ouvrit une des portes de la ville aux troupes du dehors, qui s'en rendirent ainsi maîtresses, sans perdre un seul homme & sans presque verser de sang, par les ordres que donna Li-ssé-yuen de ne faire aucun mal aux habitans. Ce général chercha tous les moyens de leur faire aimer le changement de maître qu'ils venoient de faire.

Dans les transports de la joie que l'empereur eut en apprenant le succès de cette entreprise, il s'écria : « Li-ssé-yuen est véritablement un habile homme ; je ne doute pas que je ne vienne bientôt à bout de mon dessein » ! Il le nomma sur le champ gouverneur de Tçin-ping.

Le prince de *Léang*, consterné de la prise de Yun-tchéou, dépêcha aussi-tôt des couriers à tous ses généraux, pour les faire venir à Ta-léang : il réprimanda vivement Toan-yng & Ouang-yen-tchang, & tint avec eux des conseils, où rien ne fut déterminé. King-siang, voyant son souverain absorbé de chagrin, prit une corde, qu'il cacha dans une de ses bottes, &

(1) Yun-tching-hien de Yen-tchéou du Chan-tong.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 923. *Tchuang-tsong.*

vint au palais lui demander audience : « Lorsque l'empereur » votre père, lui dit-il, prit possession de l'empire, il ne » méprisoit pas mes conseils, & se servoit de moi dans les » affaires les plus importantes : aujourd'hui, que vos ennemis » deviennent de jour en jour plus puissans, Votre Majesté ne » fait plus aucun cas de ce que je lui dis, & puisque je suis » inutile, j'aime mieux mourir que de voir les derniers mal» heurs tomber sur votre famille ». Après ce peu de paroles, il tira de sa botte la corde qu'il y avoit cachée & se la mit au col, comme s'il eût voulu s'étrangler. Le prince l'arrêta, & lui ordonna de dire ce qu'il jugeoit qu'on dût faire : « Le mal est » extrême, continua King-siang ; tout est perdu, si Votre Ma» jesté ne met pas Ouang-yen-tchang à la tête de ses troupes ». L'empereur fit venir ce général & lui donna le commandement de ses armées ; mais il voulut que Toan-yng y servît en qualité de Lieutenant.

L'empereur des *Tang*, apprenant la disposition que venoit de faire le prince de *Léang*, voulut lui-même commander son armée : il vint camper à Tchen-tchéou, d'où il détacha Tchu-cheou-yn pour défendre le passage du Hoang-ho à Té-ching ; il recommanda à cet officier d'être sur ses gardes, parce que Ouang-yen-tchang étoit un général entreprenant & rempli de ruses, dont il falloit se défier.

Avant le départ de Ouang-yen-tchang de Ta-léang, le prince le fit venir en sa présence & lui demanda dans combien de jours il auroit battu les ennemis : « Dans trois jours, répon» dit-il ». Cette réponse fit rire ceux qui étoient présens & le prince lui-même.

Au sortir du palais, Ouang-yen-tchang monta à cheval & se rendit à Hoa-tchéou, d'où il envoya à Yang-tsun préparer

des barques propres à faire un pont de bateau, ſur leſquelles il fit monter ſix cens cavaliers, qui, par ſes ordres, s'étoient munis de chaînes & d'autres choſes néceſſaires pour ſon deſſein : il leur fit deſcendre le Hoang-ho, côtoyant lui-même les bords du fleuve, à la tête de pluſieurs mille ſoldats.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 923. *Tchuang-tſong.*

Comme le temps étoit depuis pluſieurs jours à la pluie, Tchu-cheou-yn, perſuadé qu'on ne le viendroit pas attaquer, n'étoit point ſur ſes gardes ; de ſorte que les ſix cens cavaliers de *Léang* profitant de la nuit pour ranger leurs barques en pont de bateaux, Ouang-yen-tchang fit paſſer ſes troupes ſans aucun obſtacle, & attaqua le fort, qu'il emporta le troiſième jour, comme il avoit dit ; ce qui lui fit une très-grande réputation.

Ce général, ſans perdre de temps, envoya inveſtir la ville de Yang-lieou, dans laquelle commandoit le brave Li-tchéou ; il en entreprit le ſiége avec une armée de près de cent mille hommes, & le pouſſa ſi vigoureuſement, que ſes troupes y entrèrent pluſieurs fois, & en furent repouſſées auſſi ſouvent par la bravoure & la vigilance du gouverneur. L'empereur eut le temps de venir à ſon ſecours ſans ſe preſſer & ſans faire plus de ſoixante *ly* par jour. Ce prince trouvant le camp des ennemis fortifié d'un bon foſſé, défendu par des redoutes, jugea qu'il ſeroit téméraire de l'attaquer : ayant aſſemblé ſon conſeil, Ko-tſong-tao dit qu'il falloit tâcher d'engager l'ennemi à diviſer ſes forces ; que le meilleur moyen pour cela ſeroit de bâtir un fort à l'eſt du Hoang-ho, près de Po-tchéou, qui communiquât avec Tong-ping, & qui pouvoit être achevé en dix jours ; mais qu'il étoit à craindre que Ouang-yen-tchang n'inquiétât les travailleurs, & qu'il falloit y envoyer des troupes pour les protéger : & afin d'ôter à ce général tout ſoupçon de ce deſſein, l'empereur l'inſulta continuellement dans ſon



De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 923. *Tchuang-tsong.*

camp, pendant les six jours qu'on fut à élever les murailles de ce nouveau fort, dont il eut cependant avis. Comme il rendoit absolument inutile l'avantage qu'il prétendoit tirer de la prise de Yang-lieou, il leva le siége & vint attaquer cette nouvelle place, que Ko-tsong-tao se mit en devoir de défendre, quoiqu'elle ne fût guère en état : il tint cependant assez pour donner le temps à l'empereur de venir à son secours, ce qui obligea Ouang-yen-tchang de se retirer & d'aller camper à Tseou-kia-keou.

L'empereur, persuadé que Yang-lieou n'avoit plus rien à craindre, s'en éloigna & prit la route du midi, à la tête de son armée. Ouang-yen-tchang, ne le sut pas plutôt à une journée de cette ville, qu'il y revint, résolu de faire les derniers efforts pour la prendre. Li-chao-jong, à qui l'empereur avoit donné une division, pour observer l'armée de *Léang*, laissa Ouang-yen-tchang s'établir dans son camp, & vint tout à coup lui enlever ses gardes avancées : il fit en même temps mettre le feu aux barques de transport des assiégeans, qui furent presque toutes consumées. Ce général se vit une seconde fois obligé de décamper de devant Yang-lieou, & de se retirer à Yang-tsun, après avoir perdu, dans cette expédition, plus de dix mille hommes, sans avoir d'autre avantage, que celui de prendre Té-ching. Le prince de *Léang* le rappella.

Ouang-yen-tchang étoit, sans contredit, son meilleur général, & le plus capable de rétablir ses affaires ; mais il déplaisoit à ceux qui s'étoient saisis de l'autorité, parce qu'il ne vouloit obtenir leur suffrage que par son propre mérite & par ses belles actions. Toan-yng, moins délicat que lui, savoit répandre à propos ses richesses ; il gagna ceux qui

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Hiou-tang.* 923. *Tchuang-tsong.*

approchoient le plus près de la perſonne du prince, & ce fut par ce moyen, qu'il parvint à ſupplanter Ouang-yen-tchang, à qui on ne donna qu'un corps de dix mille hommes à commander, pour aller du côté de Yun-tchéou. Toan-yng obtint le commandement de la grande armée.

King-ſiang & Li-chin agirent fortement auprès du prince, pour lui faire changer cette diſpoſition; mais ils ne purent rien obtenir. Les anciens officiers & les ſoldats même, qui n'aimoient point Toan-yng, parce qu'il ne s'en faiſoit obéir que par la crainte, témoignèrent hautement leur mécontentement du choix qu'on faiſoit de lui pour les commander.

Kang-yen-hiao, officier des *LÉANG*, quitta alors leur ſervice pour ſe donner à l'empereur des *TANG*: ce prince lui fit préſent, la premiere fois qu'il parut devant lui, de ſes propres habits & de ſa ceinture de pierres précieuſes; il ajouta à ces préſens un des premiers emplois dans ſes troupes. L'interrogeant enſuite ſur l'état actuel des affaires des *LÉANG*, il lui ordonna de lui dire franchement ce qu'il en penſoit.

« Il ne faut pas croire, dit-il, que le prince de *LÉANG* ſoit » encore réduit, ni qu'il ait peu de troupes ſur pied; mais » comme il eſt ſans eſprit & incapable de fermeté, Tchao-» tchang & Tan-kiuen, qui ſe ſont emparés de toute l'auto-» torité, mettent le déſordre dans le palais: ces deux hommes » ruinent les peuples par leurs concuſſions, & perdent le » gouvernement, en ne donnant les emplois qu'à ceux qui les » achetent à force d'argent. Toan-yng, qui n'a ni capacité, » ni bravoure, ne s'eſt élevé que par la flatterie & par ſes » richeſſes: il maltraite le ſoldat, & ſon autorité n'eſt fon-» dée que ſur la crainte. Le prince ne donne aucun pouvoir » à ſes généraux, & ils ne peuvent rien entreprendre ſans

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 923. *Tchuang-tsong.*

» ses ordres ; ce qui est cause qu'ils manquent presque toujours les occasions dont ils pourroient profiter. Je sais que le conseil de *Léang* a résolu de faire les derniers efforts contre Votre Majesté ; que Tong-tchang doit attaquer Taï-yuen, & Ho-yen-oueï, Tchin-ting : Ouang-yen-tchang sera chargé de faire le siége de Yun-tchéou, tandis que Toan-yng tiendra la campagne, afin d'empêcher Votre Majesté de rien entreprendre. C'est à la dixième lune qu'ils doivent commencer l'exécution de ce plan : je pense qu'il seroit à propos que Votre Majesté attendît que toutes ces troupes se fussent ainsi séparées, & qu'à la tête de cinq mille cavaliers déterminés, elle allât droit à Ta-léang se saisir du prince, qu'on aura laissé sans troupes. Ce coup de main décisif vous rendra, en moins d'un mois, le maître de tous ses états ». L'empereur sourit & congédia Kang-yen-hiao.

Quelque temps après, l'empereur ayant réfléchi sur ce qu'il lui avoit dit, manda Ko-tsong-tao, & après qu'il eut fait retirer tout le monde, il lui parla des bruits qui couroient des grands préparatifs de guerre que faisoient les *Léang*, & lui demanda son avis. Ko-tsong-tao lui répondit :

« J'ai eu, sur cela, de longs entretiens avec Kang-yen-hiao ; j'ai examiné mûrement l'état présent où sont les ennemis, & celui de nos affaires, en me rappellant exactement tout ce qui s'est passé depuis plus de quinze ans, que Votre Majesté fait la guerre, & j'ai conclu qu'il falloit que tout fût terminé cette année.

» Le prince de *Léang* a confié à Toan-yng le commandement de ses meilleurs troupes ; ce général, que le Hoang-ho sépare de nous, se croit en sûreté par cette barrière,

» rière, & persuadé que nous n'oserions aller à lui, il ne » se tient point sur ses gardes : il n'a ni prudence ni valeur, » ainsi il n'est pas fort à craindre. Tous les déserteurs de » *Léang*, qui viennent se donner à nous, assurent qu'il » n'y a point de troupes à Ta-léang : en laissant le gros de » vos troupes pour la garde de Taï-ming, & mettant une » bonne garnison à Yang-licou, profitez de l'occasion de ce » que cette place est dégarnie ; mais si au contraire vous la » laissez échapper, comme la récolte a été mauvaise & que » vos greniers sont presque vuides, comment pourrez-vous » soutenir la guerre que nous avons sur les bras ? Le Tien » nous livre Ta-léang, puisqu'elle est sans défense. Devez-» vous hésiter à vous en rendre maître » ?

L'empereur, charmé de le voir d'un sentiment conforme au sien, lui dit que son parti étoit pris, qu'il vouloit y aller lui-même, & que celui qui hazarde beaucoup, gagne aussi beaucoup.

Cependant Ouang-yen-tchang, que le prince des *Léang* avoit chargé de faire le siége de Yun-tchéou, étoit déja en marche : Li-ssé-yuen, averti de son approche, envoya à sa rencontre un détachement sous les ordres de Li-tsong-ho, qui battit son avant-garde & le contraignit de rebrousser chemin jusqu'au pays de Tchong-tou. L'empereur, transporté de joie à cette nouvelle, dit que puisque Ouang-yen-tchang avoit été battu à Yun-tchéou, il regardoit son entreprise comme sûre ; il ordonna à tous ses officiers de renvoyer leurs familles, & lui-même fit partir Liu-chi son épouse & le prince son fils, en leur disant : « C'est maintenant qu'il nous faut terminer cette » grande affaire ; si nous ne réussissons pas, rassemblez toute ma » famille dans le palais de Taï-ming-fou, & mettez-y le feu ».

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
923.
Tchuang-tsong.

Le premier jour de la dixième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil. L'empereur, sans perdre de temps, fit passer le Hoang-ho à son armée : arrivé à Yun-tchéou, il y fit ses dispositions, & donna à Li-ssé-yuen le commandement de l'avant-garde ; il partit de cette ville vers minuit, & le lendemain Li-ssé-yuen ayant rencontré les troupes de *Léang*, il les battit & les poursuivit jusqu'à Tchong-tou, où il les investit.

Ces troupes, qui avoient Ouang-yen-tchang à leur tête, voyant que l'armée impériale grossissoit à chaque instant, prirent la fuite, sans que leur général pût les arrêter ; lui-même se vit obligé de se sauver, après avoir reçu une blessure considérable : Li-ssé-yuen le poursuivit & le fit prisonnier, parce que son cheval, en bronchant, l'avoit fait tomber. Tchang-han-kieï & plus de deux cens autres officiers eurent le même sort, & un grand nombre de soldats restèrent sur le carreau.

Ouang-yen-tchang étoit un vieux guerrier, qui, en parlant de l'empereur des *Tang*, disoit qu'il n'étoit propre qu'à faire battre des cocqs, & que c'étoit un jeune homme qu'on ne devoit pas craindre. Lorsqu'il parut devant lui, l'empereur lui dit : « Jusqu'ici vous m'avez traité de jeune homme, » qu'en croyez-vous aujourd'hui ? Pour moi je vous ai tou- » jours regardé comme un grand capitaine, & je n'ai jamais » parlé de vous dans d'autres termes. Pourquoi n'avez-vous pas » mieux défendu Yen-tchéou ? Un habile homme comme » vous, ne devoit-il pas voir que Tchong-tou étant un lieu » tout ouvert, vous ne pouviez y être en sûreté » ? — « Qu'est- » il nécessaire de parler de ce qui vient d'arriver, répondit » Ouang-yen-tchang ; il y a long-temps que le Tien l'avoit

» ainſi déterminé, il faut nous ſoumettre à ſes ordres ».

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 923. *Tchuang-tſong.*

L'empereur, qui eſtimoit ce général, craignoit qu'il ne mourût de ſa bleſſure; il le fit panſer par ſes chirurgiens, ajoutant à ces ſoins l'attention d'envoyer ſavoir ſouvent de ſes nouvelles, afin de le gagner & de l'attirer à ſon ſervice; il le fit même ſonder là-deſſus: « Juſqu'ici, répondit Ouang-» yen-tchang, j'ai agi en homme d'honneur; j'ai reçu mille » bienfaits des princes de *Léang*, & je ſuis parvenu à leur » ſervice juſqu'à être généraliſſime de leurs troupes: il y a » quinze ans que je porte les armes contre votre maître; je » me ſuis laiſſé battre, & je me vois hors d'état de réparer » la faute que j'ai faite: je mérite de mourir; & quand l'em-» pereur, par un trait de ſa bonté naturelle, me laiſſeroit » vivre, quel honneur me reſteroit-il? Le matin ſervir le » Prince de *Léang*, & le ſoir celui de *Tang*, c'eſt à quoi » je ne me réſoudrai jamais ».

Tous les officiers de l'empereur l'étant venu féliciter ſur la victoire qu'il venoit de remporter, il ſe fit apporter une coupe remplie de vin, qu'il donna à Li-ſsé-yuen, en lui diſant: « C'eſt à vous & à Ko-tſong-tao que je dois la vic-» toire ». Se tournant enſuite vers tous les autres, il leur » dit: Ouang-yen-tchang étoit le ſeul général que je redou-» tois, il eſt maintenant entre mes mains; n'eſt-ce pas là une » marque viſible que le Tien veut éteindre la famille des » *Léang* »?

Kang-yen-hiao preſſa alors ſi fort l'empereur d'aller à Ta-léang, qu'il en donna les ordres, & fit prendre les devans à Li-ſsé-yuen avec un corps de mille cavaliers, qu'il ſe diſpoſa à ſuivre. Les ſoldats apprenant qu'on les menoit à Ta-léang, en témoignèrent une ſi grande joie, qu'ils s'animoient les uns

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
923.
Tchuang-tsong.

les autres, & paroissoient dans une impatience extrême de se mettre en chemin. Avant de partir, l'empereur fit encore solliciter Ouang-yen-tchang de se soumettre; mais le trouvant obstiné dans son refus, il le fit mourir suivant les loix de la guerre. En passant près de Tsao-tchéou, le gouverneur de cette place qui appartenoit aux *Léang*, vint la lui offrir & se donner à lui.

La nouvelle de la défaite & de la prise de Ouang-yen-tchang, & que les troupes de l'empereur étoient sur le point d'arriver à Ta-léang, consterna le prince de *Léang*, & dans le trouble où elle le mit, il fit venir au palais toute sa famille: mandant ensuite tous les grands, il les interrogeoit sur les moyens de se retirer de ce cruel embarras. Les grands, aussi consternés que le prince, n'osant presque lever les yeux, gardèrent un silence morne & si affreux, qu'il ne servit qu'à augmenter le trouble où il étoit déja. Adressant la parole à King-siang, son premier ministre, il lui dit: « C'est pour » n'avoir pas écouté vos conseils, que je me trouve réduit » à cette extrêmité; mais le mal étant fait, quel remède peut- » on y apporter »? — King-siang, les larmes aux yeux, lui répondit: « Les bienfaits que je reçus autrefois de l'empereur » votre père, avoient passé mes espérances; vous m'avez fait » votre premier ministre, mais je ne l'ai été que de nom; » esclave de votre famille, j'ai servi mon maître avec le même » zèle que s'il eût été mon frère. Les représentations que j'ai » pris la liberté de faire à Votre Majesté, les conseils que je lui » ai donnés, sont toujours partis d'un cœur droit & zélé pour » son service; mais elle n'a jamais voulu y avoir égard: voilà » la cause de ses malheurs & des nôtres. J'ignore quels moyens » on pourroit employer pour les adoucir. Je demande avec

» instance de mourir, plutôt que de voir tomber votre famille » dans la dernière désolation ». Pendant que King-siang parloit, ceux qui étoient présens le regardoient avec des yeux sombres & mouillés de larmes, que la grande douleur, dont ils étoient pénétrés, les empêchoit de verser en abondance.

Il y avoit encore quelques mille soldats dans la ville : l'un d'eux proposa de les faire camper hors des murs; mais dans le triste état où étoient les choses, Mo-ti craignant que quelque prince de sa famille ne voulût en profiter pour causer du trouble, il fit tuer ses frères, & se réfugia ensuite dans une tour de son palais, comme s'il eût dû y être plus en sûreté : on lui conseilloit d'aller à Lo-yang, & de se mette à la tête de la garnison, ou de se rendre à l'armée de Toan-yng, qui étoit encore nombreuse; mais Hoang-fou-lin représenta que ce général n'étant pas un homme de guerre, étoit capable, dès qu'il apprendroit la déroute de Ouang-yen-tchang, de se donner au prince des *TANG*, & même de lui livrer l'empereur s'il l'avoit dans son armée.

Tching-kieou proposa d'aller, avec le sceau de l'empire, faire semblant de se donner aux *TANG*, comme un moyen de les arrêter & de les empêcher de passer outre : « Non, dit le » prince, je ne m'abaisserai jamais à une démarche aussi hu» miliante : n'avez-vous point d'autre expédient à me pro» poser » ? comme ils gardoient tous le silence, il se mit à pleurer, & prenant le sceau de l'empire, il alla se jetter sur son lit & le mit auprès de sa tête; un de ses courtisans sut le tirer adroitement sans qu'il s'en apperçût, & étant sorti secrétement du palais, il partit en poste pour l'aller porter à l'empereur, afin de se mettre à couvert de l'orage qu'il voyoit prêt à fondre sur Ta-léang.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
923.
Tchuang-tsong.

Le prince de *Léang*, convaincu qu'il étoit sans ressource, dit, en s'adressant à Hoang-fou-lin : « Je suis perdu, je le vois » bien; mais je ne puis me résoudre à me donner la mort : » coupez-moi la tête ». — « Ah! répondit cet officier, les larmes » aux yeux, que m'ordonnez-vous? le sabre à la main, je » puis bien aller chercher la mort au milieu des ennemis, mais » je ne ferai pas le bourreau de mon souverain ». — « Quoi! » dit le prince, voulez-vous me vendre aux *Tang* »? Alors Hoang-fou-lin, prenant un sabre, vouloit s'en couper le col de désespoir; le prince l'arrêta, & lui dit : « Ne m'aviez-vous » pas promis que nous mourrions ensemble »? Hoang-fou-lin, gardant un silence morne, le tue & se donne en même temps la mort.

Mo-ti, dernier empereur des *Léang* postérieurs, étoit un excellent prince, d'un naturel doux & affable; réglé dans sa conduite, il fuyoit les plaisirs & étoit ennemi de la débauche : timide, soupçonneux, trop crédule, d'un esprit borné & facile à tromper, ces défauts causèrent sa perte & celle de sa famille. Il donna toute sa confiance à Tchao-yen & à Tchang-han-kieï, deux fourbes ambitieux, qui ne cherchoient que leurs propres intérêts & qui le perdirent. Les sages conseils de King-siang, de Li-tchin, & d'autres vieux officiers, dont il se défioit, auroient pu le préserver de sa chûte & lui procurer un règne heureux.

Li-ssé-yuen mit cinq jours de marche pour arriver à Ta-léang : il y fut reçu par Ouang-tsan, qui lui en ouvrit les portes. L'empereur y arriva aussi le même jour, & à son entrée dans cette capitale, Li-ssé-yuen l'attendit à la porte pour le féliciter. Ce prince, transporté de joie, serra la main à Li-ssé-yuen, & lui dit : « C'est à vous, cher Li-ssé-yuen & à votre

» père que je dois ce beau jour ; vous m'avez rendu maître » de l'empire, & je prétends que vous en jouissiez aussi-bien » que moi ».

Li-tchin, qui avoit été ministre d'état des *Léang*, sachant Tchuang-tsong dans la ville, fut trouver King-siang, son collègue, & lui dit : « Le prince des *Tang* est arrivé, nous » soumettrons-nous à lui ? — Nous étions tous deux ministres » du dernier empereur des *Léang*, répondit King-siang, & » notre maître, peu éclairé, n'a pas voulu suivre nos conseils : » sur le point de tomber, nous n'avons pu lui être d'aucun » secours : si le nouvel empereur nous interroge sur les causes » de sa chûte, que lui répondrons-nous » ? Li-tchin, interdit de la question, se retira sans répliquer.

Le lendemain, avant même qu'il fût jour, on vint annoncer à King-siang que Li-tchin, au sortir de chez lui étoit allé au palais se présenter à l'empereur & lui offrir sa soumission. King-siang s'écria, en soupirant : « Li-tchin montre bien qu'il n'é» toit qu'un faux sage ; il voit l'empereur mort, la famille » impériale entiérement éteinte, avec quel front osera-t-il » entrer dans le palais » ? Ce ministre, indigné de la foiblesse de son collègue, se retira dans une chambre écartée & se pendit.

Toan-yng étoit encore à la tête de l'armée de *Léang*, mais apprenant toutes ces révolutions, il détacha Tou-yen-kieou avec un corps de troupes pour prendre les devans : ce détachement ayant rencontré Li-tsong-ko avec l'armée des *Tang*, mit bas les armes. Toan-yng, qui le suivoit de près avec trente mille hommes, se soumit aussi ; l'un & l'autre furent accueillis par l'empereur : les grands furent indignés de voir ce dernier sortir du palais la tête levée, avec un air hautain & plein

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 923. *Tchuang-tsong.*

d'orgueil. Mais afin d'éloigner les recherches qu'on pourroit faire contre lui, & de prouver son zèle au nouveau maître auquel il s'étoit donné, ce général engagea Tou-yen-kieou à présenter avec lui un placet à l'empereur, dans lequel ils accusoient Tchao-yen & Tchang-han-kieï d'avoir abusé de la confiance de leur prince, pour satisfaire leur ambition & leur avarice : ils disoient que les maux qu'ils avoient causés étoient innombrables, & que des gens si corrompus ne devoient pas demeurer impunis. Sur cette accusation, l'empereur condamna à la mort ces deux ministres du prince de *Léang*, comme ayant aidé Tchu-ouen de leurs conseils pour détruire l'auguste dynastie des *Tang* : il proscrivit encore leurs familles, & celles de Tchao-yen & de Tchang-han-kieï, dont il ordonna l'entière extinction. Cette sentence fut exécutée à la rigueur. King-siang s'étoit déja pendu, & Tchao-yen, qui s'étoit sauvé, avoit été arrêté par Ouen-tao qui l'avoit tué.

L'empereur donna en même temps ordre de détruire les salles que les princes des *Léang* avoient élevées à leurs *ancêtres*, qu'il dégrada de leur rang & de toute dignité, en les réduisant à la qualité de simple peuple : il fit ruiner leur sépulture & déterrer le cercueil de Tchu-ouen, dont il vouloit faire jetter les cendres au vent, pour le punir de sa rébellion contre la dynastie des *Tang*. Mais Tchang-yuen-y, gouverneur de Lo-yang, étant venu, dans ces entrefaites, à Ta-léang pour recevoir les ordres du nouvel empereur, représenta que quoique Tchu-ouen fût le plus grand ennemi de la famille des *Tang*, comme il étoit mort depuis long-temps, on devoit se contenter de l'oublier & de rechercher exactement tous ses descendans, afin de ne laisser subsister aucun rejeton de sa tige. L'empereur, sentant toute la sagesse de ce conseil, défendit de brûler

brûler le cercueil de Tchu-ouen, mais il détruisit de fond en comble sa sépulture.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 923. *Tchuang-tsong.*

Yuen-siang-sien, gouverneur de Song-tchéou (1), fut le premier, de tous les états des *Léang*, qui vint rendre le devoir d'obéissance à l'empereur; il amena avec lui plusieurs chariots chargés de choses de prix, qu'il distribua à ce prince, à l'impératrice, aux grands & aux eunuques. Cette manière de faire sa cour lui attira des louanges de tous côtés & elle lui gagna les bonnes graces du nouveau souverain.

Ma-yn, créé prince de Tchou par Tchu-ouen, ne fut pas plutôt le changement arrivé à Ta-léang, qu'il envoya son fils Ma-hi-fan assurer l'empereur de sa soumission, & lui porter le dénombrement exact de tout le pays qu'il gouvernoit.

L'empereur, n'ayant plus rien à craindre de la famille de Tchu-ouen, qu'il avoit éteinte, dépêcha par-tout des officiers pour notifier son avénement à l'empire. Siu-ouen dit à Yen-ko-kieou, en voyant arriver celui que la cour avoit dépêché au prince de Ou : « Le prince de *Tang* nous a prévenus ». Yen-ko-kieou lui répondit, en souriant : « Tout n'est pas encore » perdu; on dit que ce prince, à peine devenu maître de Ta-» léang, montre un orgueil insupportable, & qu'il n'a rien » d'arrêté dans sa conduite : vous verrez que dans peu il arrivera » du trouble dans ses états. Le plan que nous devons suivre, » c'est de lui rendre des honneurs & de l'amuser par de belles » paroles; il nous faut bien garder nos frontières, donner tous » nos soins à ce que nos peuples soient contens, & attendre » le reste avec patience ».

Cependant, lorsque l'envoyé de l'empereur notifia à la cour

(1) Koué-té-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 923. *Tchuang-tsong.*

de Ou la commiſſion dont il étoit chargé, Siu-ouen ne voulut jamais ſouffrir qu'il ſe ſervît du terme d'ordre; ainſi cet envoyé fut obligé de s'en retourner ſans avoir rien fait. L'empereur, qui vouloit éviter la guerre, écrivit l'avis en forme de ſimple lettre d'égal à égal, & renvoya le même officier la porter: le prince de Ou la reçut alors, & dans la réponſe que Siu-ouen y fit, il ſe ſervit d'expreſſions modeſtes, comme dans un placet qu'on préſente à l'empereur, donnant cependant à ſon maître le titre de roi du grand royaume de Ou.

A la dixième lune, il parut une comète à l'étoile *Yu-koué.*

Dès ſon enfance, l'empereur avoit aimé la muſique & la comédie; quelquefois même il ſe rendoit méconnoiſſable, en ſe peignant le viſage de différentes couleurs, & ſe mêloit parmi les comédiens pour jouer & amuſer la princeſſe Lieou-fou-gin, qu'il aimoit paſſionnément. Dans une pièce où il jouoit le rôle de Li-tien-hia, il ſe mit à appeller ce Li-tien-hia, comme ſi c'eût été le nom de quelqu'autre: King-ſin-mo, un des acteurs, lui ferma la bouche avec la main, en lui diſant à l'oreille: « Il ne doit y avoir qu'un ſeul homme pour gouverner l'em» pire; quel eſt cet autre Li-tien-hia que vous appellez »? Cela fit plaiſir à l'empereur, qui lui donna une récompenſe.

Un jour ce prince, en chaſſant du côté de Tchong-meou, cauſoit beaucoup de dégât ſur les terres appartenantes au peuple; le mandarin de Tchong-meou, arrêtant ſon cheval & ſe jettant à ſes genoux, lui dit: « Si Votre Majeſté, qui doit ſe regarder » comme le père de ſes ſujets, détruit ainſi le peu qu'ils ont » pour ſe ſuſtenter, n'eſt-ce pas les expoſer à mourir de faim & » de miſère »? L'empereur, irrité de la hardieſſe du mandarin, le renvoya avec mépris & vouloit même le faire mourir: le comédien King-ſin-mo, qui l'avoit ſuivi, faiſant ſemblant de

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
923.
Tchuang-tsong.

quereller le mandarin, lui dit : « Vous qui êtes un officier de » l'empire, ne savez-vous pas que notre maître aime la chasse ? » Vous laissez aller vos peuples dans les champs pour cultiver » la terre, n'est-ce pas afin d'empêcher le prince de s'amuser? » Rien n'est plus juste que de vous faire mourir ». Se tournant ensuite vers l'empereur : « Je prie Votre Majesté, ajouta le » comédien, de me laisser assister à son supplice ». Le prince sourit & renvoya le mandarin.

Les comédiens avoient un si grand ascendant sur son esprit, qu'ils pouvoient tout oser impunément : ils entroient au palais & en sortoient quand bon leur sembloit, traitant les mandarins avec une espèce d'indifférence qui se ressentoit du mépris ; souvent même ils les tournoient en ridicule pour divertir l'empereur, qui y prenoit plaisir. Tous les grands en étoient indignés ; mais ils n'osoient se plaindre, de peur de s'attirer la colère de l'empereur ; quelques-uns, plus touchés de leurs intérêts particuliers que de l'honneur de leur maître, caressoient même ces histrions & poussoient la bassesse jusqu'à leur faire la cour.

Parmi ces comédiens, il y en avoit un, appellé King-tsin, qui avoit tout pouvoir sur l'esprit de l'empereur & le talent particulier de savoir tout ce qui se passoit, soit à la cour, soit dans les provinces, jusque dans les plus petits villages & dans les familles ; ce qui l'obligeoit à entretenir une infinité d'espions. L'empereur, cherchant à s'instruire de la conduite de ses mandarins, principalement de ceux des provinces, avoit recours à King-tsin, qui étoit comme les yeux & les oreilles de ce prince ; & toutes les fois qu'il entroit pour lui parler, il faisoit retirer tout le monde. Cette faveur marquée rendoit ce comédien redoutable aux ministres d'état & aux grands, qui

trembloient lorsqu'ils apprenoient que l'empereur l'avoit admis en sa présence.

A la onzième lune, Li-chao-tchong, qui avoit quitté le service du prince de Tçin pour se donner aux *Léang*, vint à la cour assurer l'empereur de son obéissance : sa conduite passée lui faisoit craindre, avec raison, d'y être mal reçu ; mais afin d'applanir toute difficulté, il suivit l'exemple du gouverneur de Song-tchéou, & apporta avec lui de l'or & des soieries, qu'il distribua à la princesse Lieou-fou-gin, à tous les grands qui pouvoient lui rendre service & aux comédiens : ces présens lui valurent une réception favorable, & après avoir séjourné à la cour une dixaine de jours, il obtint la permission de retourner dans son gouvernement.

Ko-tsong-tao, qui en fut instruit, demanda audience à l'empereur, & lui dit : « Votre Majesté a-t-elle fait attention que » Li-chao-tchong, après avoir quitté son service, a mis le » comble à sa félonie, par la destruction de la sépulture des » *Tang* ? Son crime n'est pas moins grand que celui de Tchu-» ouen : comment peut-on lui confier le gouvernement d'une » province, & que penseront les sages d'une pareille con-» duite » ? — « Ses crimes ne me sont pas inconnus, répondit » l'empereur ; mais après le pardon général que j'ai accordé, » le passé doit être oublié ».

Sur les ordres que l'empereur avoit envoyés dans toutes les provinces, Kao-ki-hing, gouverneur de King-nan (1), vouloit aller à Ta-léang rendre hommage & se soumettre : il en parla dans ces termes à Léang-tchin son conseil, qui lui dit : « Cet » ordre est un piége que le prince des *Tang* dresse à l'empire

(1) King-tchéou-fou du Hou-kouang.

» pour s'en rendre maître ; mettons nos troupes en état, fortifions les gorges par où on peut venir nous attaquer, & n'allons pas nous exposer, à plusieurs mille *ly* de chez nous, à nous repentir d'une démarche inconsidérée : avez-vous oublié que vous serviez le prince des *LÉANG* ? Que savez-vous si le prince des *TANG* ne vous traitera pas en ennemi » ? Malgré ces représentations, Kao-ki-hing partit & se rendit à Ta-léang.

L'empereur le traita avec distinction, & pour lui faire connoître l'estime qu'il avoit pour lui, il lui demanda ce qu'il pensoit des états de Ou & de Chou, & par lequel des deux il jugeoit qu'il dût commencer, son dessein étant de les soumettre l'un & l'autre. Kao-ki-hing se rappellant la difficulté des chemins pour aller au pays de Chou, & par conséquent de s'en rendre le maître, répondit : « Les terres de Ou sont de peu de rapport ; le peuple y est très-pauvre, & ce n'est pas un grand avantage de le posséder : il vaudroit beaucoup mieux commencer par la conquête de Chou, pays riche & fertile ; le prince qui le gouverne donne tout à ses plaisirs, le peuple en murmure & paroît mécontent de son administration ; si Votre Majesté l'attaque, elle le prendra infailliblement. Après cette conquête, en suivant le cours des rivières, elle pourra entrer dans le pays de Ou & s'en rendre maîtresse en très-peu de jours ».

Comme il y avoit long-temps que Tchang-yuen-y, gouverneur de Lo-yang, pressoit l'empereur de quitter Ta-léang & de transférer sa cour dans cette première capitale, où les empereurs avoient si long-temps tenu la leur, il partit enfin de Ta-léang à la douzième lune, & voulut que Kao-ki-hing le suivît. Étant arrivés à Lo-yang, les officiers de la cour, les eunuques

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
923.
Tchuang-tsong.

& les comédiens firent entendre à Kao-ki-hing qu'il falloit acheter d'eux la permiſſion de s'en retourner, ſans quoi, on le retiendroit & on lui feroit même perdre ſon gouvernement. Kao-ki-hing, qui n'avoit apporté que l'argent néceſſaire pour ſon voyage, ne put leur en donner, & ces ames vénales, piquées d'avoir eſſuyé un refus, obtinrent un ordre qui lui enjoignoit de reſter à la cour.

Le miniſtre Ko-tſong-tao trouva de l'injuſtice dans cet ordre, eu égard à la manière dont on en avoit uſé juſque-là envers les autres; il entreprit de le faire changer, & dit à l'empereur : « La plupart des gouvernemens des villes & des départemens de l'empire, & en particulier tous ceux qui juſqu'ici » ont été dans l'indépendance, n'ont envoyé à Votre Majeſté » que leurs frères ou leurs fils, ou même quelques officiers » ſubalternes, pour lui rendre l'obéiſſance; le ſeul Kao-ki-hing y eſt venu en perſonne; il faut que Votre Majeſté le » récompenſe d'une manière particulière, qui faſſe dire aux » ſages qu'elle ſait diſtinguer ceux qui ſe ſont remis avec confiance entre ſes mains : ſi vous le reteniez, ce ſeroit manquer » à la parole que vous avez donnée de les laiſſer dans leurs » poſtes, & révolter les eſprits de vos ſujets, qui n'oſeroient » plus ſe fier à aucune promeſſe. Votre Majeſté vient à peine » de prendre poſſeſſion de l'empire, & une pareille démarche ne » pourroit que lui faire un très-grand tort ». L'empereur révoqua ſon ordre & permit au gouverneur de s'en retourner.

Kao-ki-hing ſe rendit à grandes journées à Kiang-ling, où il trouva Léang-tchin. Dès qu'il le vit, il le prit par la main & lui dit : « Cher ami, pour n'avoir pas ſuivi votre conſeil, il s'en » eſt peu fallu que je ne fuſſe reſté entre les pattes d'un tigre ». Et ſe tournant du côté des officiers qui étoient venus au-devant

de lui, il leur dit : « Le nouvel empereur se glorifie d'avoir » seul fait la conquête des états de *LÉANG*, comme si la vérité » n'étoit pas qu'il n'en est venu à bout qu'après plus de cent » combats des plus sanglans. C'est avec ces dix doigts, dit-il » à ses grands, que je les ai conquis, & par là il compte pour » rien les services de ses généraux, que cette injustice doit » mécontenter. Sa passion pour la chasse & les plaisirs, peut- » elle le laisser subsister long-temps? Soyez sûrs que nous » n'avons rien à craindre de sa part : cependant tenons-nous » sur nos gardes, mettons nos places en état de défense, » remplissons nos magasins, & tâchons d'attirer à notre ser- » vice les soldats des *LÉANG*; avec ces précautions, nous pour- » rons l'attendre de pied-ferme ».

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *HEOU-TANG.* 923. *Tchuang-tsong.*

L'année suivante, Li-meou-tchin, qui, sous la dynastie des *TANG*, étoit parvenu à se faire prince de Ki, & à se rendre assez puissant pour se défendre contre ses voisins, se sentant trop foible pour résister au nouvel empereur, envoya Li-ki-yen, son fils, lui prêter hommage avec un placet dans les formes, où il se traitoit de sujet. L'empereur reçut Li-ki-yen avec une bonté particulière, & conserva son père dans toutes les prérogatives de sa principauté, dont quelques temps après il changea le nom en celui de Tsin. Li-ki-yen, satisfait du succès de sa commission, trouva, à son retour, son père dangereusement malade : cependant la nouvelle qu'il lui apportoit lui fit plaisir ; il écrivit un second placet à l'empereur, dans lequel il disoit qu'étant sur le point de mourir, & ne pouvant jouir de ses bienfaits, il le prioit de les continuer à son fils. Peu de jours après il mourut.

924.

Comme le prince de Chou, qui s'étoit donné depuis plusieurs années le titre d'empereur, n'envoyoit personne pour

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
924.
Tchuang-tsong.

reconnoître TCHUANG-TSONG, on fit partir de Lo-yang un des principaux officiers, nommé Li-yen, avec la qualité d'ambassadeur, en lui recommandant d'examiner avec soin l'état de la cour de Chou, & d'en faire un rapport fidèle. Cet ambassadeur, admis en la présence du prince, éleva fort haut les grandes qualités & la puissance de son maître, dont le dessein étoit de réunir tout l'empire, par la destruction de tant d'états indépendans qui en faisoient un monstre : il ajouta que depuis la révolte de Tchu-ouen, la Chine n'avoit point eu de souverain, & que personne ne s'étant donné autant de mouvement que l'empereur régnant pour lui en donner un légitime, ce prince méritoit seul le sceptre impérial.

Ouang-tsong-tchéou, choqué de son discours, l'auroit tué, si le prince de Chou ne l'avoit arrêté. Song-kouang-pao, jugeant que cette démarche ameneroit infailliblement la guerre, conseilla au prince de s'y préparer, & de donner des ordres pour exercer les troupes : il lui conseilla encore de faire réparer les fortifications des places & de renforcer la garde des frontières, ainsi que d'approvisionner les magasins & de faire radouber les barques de combat. Le prince le chargea lui-même de ce soin & de faire exécuter les ordres qu'il donna pour ces différentes opérations.

L'empereur avoit ordonné à Li-yen de lui rapporter du pays de Chou des choses rares & précieuses, telles qu'il y en avoit dans le palais du prince; mais ce prince, choqué du sujet de son ambassade, avoit fait défense, sous de grièves peines, de lui en vendre.

De retour à Lo-yang, Li-yen rendit un compte exact à l'empereur; il lui dit que Ouang-yen, prince de Chou, étoit un jeune homme, uniquement livré à ses plaisirs, s'embarrassant

fort

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
924.
Tchuang-tsong.

fort peu du gouvernement de ses états, & ayant même éloigné de sa présence tous ceux qui pouvoient lui donner de bons conseils; il ajouta que ceux qui étoient à la tête de l'administration, n'avoient aucun mérite, & que la flatterie seule les y avoit élevés; que toutes les règles y étoient renversées, & que les châtimens, comme les récompenses, n'y étoient point distribués avec justice; il en concluoit que les peuples ne pouvoient être contens, & qu'on n'auroit aucune peine à les soumettre, parce qu'ils travailloient eux-mêmes à leur destruction.

Le tableau que Li-yen venoit de faire de la conduite du prince de Chou, auroit dû faire quelqu'impression sur l'empereur & lui faire sentir ce qu'il y avoit de répréhensible dans la sienne: toujours infatué de ses comédiens, il nomma même Tchéou-tsé, l'un d'eux, à un des meilleurs gouvernemens.

Le premier ministre Ko-tsong-tao, indigné de cet avilissement, lui représenta que tous ceux qui l'avoient aidé à monter sur le trône impérial, étoient des gens d'une bravoure reconnue, & qui lui avoient donné des preuves de leur droiture & de leur zèle dès le commencement de son règne: qu'au lieu de récompenser ces serviteurs fidèles, s'il préféroit de donner des gouvernemens à des comédiens, il étoit à craindre qu'une pareille conduite ne révoltât le cœur de ses sujets. L'empereur retira son ordre, mais les comédiens firent tant auprès de lui, que ce prince dit à Ko-tsong-tao qu'il avoit promis ce gouvernement à Tchéou-tsé, & qu'après lui en avoir donné sa parole, il ne pouvoit la retirer: il demanda que pour cette fois, & sans tirer à conséquence, il lui laissât dispenser cette grace; le comédien partit pour son gouverment & tout le monde en murmura.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
924.
Tchuang-tsong.

Tsien-lieou, prince de Ou-yueï, avoit jusqu'alors hésité sur le parti qu'il prendroit à l'égard du nouvel empereur des *TANG*; il se détermina enfin à se soumettre, à condition que le sceau qu'on lui donneroit seroit d'or & ses patentes gravées sur une pierre précieuse. Les grands répondirent qu'il n'y avoit que l'empereur qui eût cette prérogative, & que les princes, de quelque rang qu'ils fussent, & les grands du premier ordre, n'avoient que des tablettes de bambou; qu'il ne falloit pas que le prince de Ou-yueï fût honoré des mêmes distinctions que la majesté impériale. L'empereur n'eut point d'égard à leur opposition & accorda à Tsien-lieou ce qu'il demandoit.

925.

Cependant les Tartares *Khitan*, dont la puissance s'étoit accrue, désoloient les frontières septentrionales de l'empire; les officiers Chinois, chargés de la garde des limites, écrivoient sans cesse en cour qu'ils ne pouvoient plus les arrêter, & demandoient avec instance qu'on pourvût aux moyens de réprimer leur brigandage.

Ces nouvelles troublèrent un peu l'empereur dans ses plaisirs; il connoissoit par expérience la bravoure des Tartares & il les craignoit. Son premier ministre Ko-tsong-tao, qu'il consulta sur les moyens de les arrêter & sur le dessein qu'il avoit de lui donner le gouvernement de Ta-léang, à la place de celui de Tching-ting, où il vouloit mettre Li-ssé-yuen, lui répondit que rien n'étoit mieux pensé que de placer Li-ssé-yuen à Tching-ting; mais qu'à son égard il ne falloit pas songer à lui donner un autre gouvernement; qu'il valoit mieux lui préférer ceux qui avoient exposé leur vie dans les combats, & qu'il n'avoit jamais rien fait pour mériter la faveur d'occuper les premiers postes de l'empire; il ajouta que la garde de Ta-léang exigeoit la présence & les soins d'un gouverneur, & qu'il ne pourroit y

aller étant premier miniſtre ; que l'exercice de ces deux emplois étant incompatible, il montreroit bien peu de zèle pour le bien de l'état en voulant les réunir.

Charmé de ſon déſintéreſſement, l'empereur vouloit inſiſter à le nommer gouverneur de Ta-léang, en lui diſant qu'il ne regardoit pas comme légers les ſervices qu'il rendoit à l'empire, par une ſage adminiſtration, & le ſoin pénible d'en conduire les affaires ; qu'il n'avoit pas oublié non plus ceux qu'il avoit reçus de lui lorſqu'il le rendit maître du paſſage du Hoang-ho, & qu'il lui conſeilla de marcher à Ta-léang, ſervices dont il mettoit l'importance bien au-deſſus de tout ce que ſes officiers avoient fait dans les combats. Cependant, comme le miniſtre le preſſa de nouveau de le diſpenſer d'accepter ce gouvernement, le prince ſe rendit à ſes raiſons, & ne voulut point uſer de ſon autorité pour ſe faire obéir.

Le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Cette année, la ſécheresse fut ſi grande qu'il ne tomba point de pluie au printemps ni en été ; il y avoit alors à la montagne Ou-taï-chan, un fameux bonze *Hochang*, appellé Tching-hoeï, qui ſe vantoit de diriger à ſon gré les vents & la pluie. L'empereur le fit inviter, par un de ſes premiers officiers, de venir à Lo-yang, où il fut reçu avec une diſtinction marquée : le prince l'ayant fait aſſeoir dans une ſalle du palais, vint, accompagné de l'impératrice & de toutes les princeſſes, lui faire la révérence. Le *Ho-chang* reçut cet honneur avec fierté, ſans ſe déranger de deſſus ſon ſiége & ſans rendre le moindre ſalut. On le pria de ſecourir le peuple, qui voyoit périr ſes moiſſons, & le fruit de tant de ſueurs & de travaux : il promit que la pluie rendroit bientôt la vie aux plantes languiſſantes & deſſé-

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 925. *Tchuang-tsong.*

chées, & que la récolte seroit très-abondante ; & afin qu'on ne doutât point qu'il ne fût sûr de son fait, il dit hautement qu'il consentoit d'être brûlé vif, si ses promesses ne s'accomplissoient pas. Ce *Ho-chang* se mit en prières, & il continua pendant près d'un mois, sans que le ciel parût chargé d'aucun nuage. Le peuple, que le défaut de pluie rendoit moins respectueux, lui disoit hardiment : « Maître *Ho-chang*, comment » vous tirerez-vous de ce pas-ci ? Vous avez consenti, s'il ne » pleuvoit pas, d'être brûlé vif ; vous avez prié & il ne pleut » point : il faut donc vous mettre en cendres ; peut-être qu'elles » nous procureront la pluie, dont nous avons un si grand be» soin ». Le *Ho-chang* craignant l'effet de ces menaces, se sauva la nuit suivante, & mourut quelques temps après de la peur qu'elles lui avoient causée.

Enfin, au commencement de l'automne, le ciel se mit à la pluie, & elle tomba pendant soixante-quinze jours sans discontinuer : le peu de récolte qu'on avoit sauvé dans les tereins voisins des rivières, fut entièrement perdu par les crues d'eaux qui inondèrent toutes les campagnes, & causèrent de terribles ravages dans le Ho-nan.

Ces premières pluies rendirent les chaleurs insupportables ; l'empereur changeoit à tout moment de lieu pour s'en garantir : les eunuques lui suggérèrent de faire construire un nouveau palais, où il n'en fût point incommodé ; ils lui dirent qu'il y avoit autrefois à Tchang-ngan une tour fort spacieuse & fort élevée, dont les murailles, d'une épaisseur extraordinaire, étoient impénétrables à la chaleur ; que ses prédécesseurs l'avoient fait faire pour se mettre à labri du chaud & du froid ; mais que cette tour ayant été détruite, il devroit en faire bâtir une autre sur le même modèle. L'empereur, après s'être

fait rendre compte de ses dimensions, chargea les eunuques du soin de la faire construire; mais sur ce qu'ils lui représentèrent qu'elle coûteroit beaucoup d'argent, & que le premier ministre qui ne cherchoit qu'à aller à l'économie, s'opposeroit à ce qu'on y employât les deniers de l'état, l'empereur leur promit de leur donner l'argent des trésors du palais, qui n'avoient rien de commun avec ceux de l'empire. Cet arrangement n'empêcha pas Ko-tsong-tao de lui écrire pour le dissuader de faire une dépense, non-seulement inutile, mais encore préjudiciable à sa réputation, lui qu'on avoit vu, endurci à la fatigue, braver les incommodités des saisons. Ce prince, lui fit dire, par un de ses eunuques, que les chaleurs qu'il avoit souffertes pendant cette année, étoient bien différentes de celles qu'il avoit essuyées autrefois, lorsque sur les bords du Hoang ho, à la tête de son armée, revêtu d'une cuirasse, le casque en tête & monté sur un cheval vigoureux, il se précipitoit dans la mêlée au milieu des piques & des flèches: aujourd'hui qu'il étoit tranquille dans l'intérieur d'un palais, si ces chaleurs n'étoient pas excessives & d'une autre nature, il ne les trouveroit pas insupportables.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 925. *Tchuang-tsong.*

Dites de ma part à l'empereur, répondit Ko-tsong-tao, que lorsqu'il étoit sur les bords du Hoang-ho, à la tête de son armée, il avoit affaire à un ennemi puissant, dont il ne lui étoit pas aisé de venir à bout; que le desir de le vaincre & la crainte de n'y pouvoir réussir, l'occupoient uniquement; ainsi quoique les chaleurs fussent extrêmes, accoutumé à la dure, il n'y faisoit pas attention : maintenant que ces difficultés sont vaincues, & qu'il voit l'empire se réunir sous son obéissance, quand il auroit des appartemens impénétrables à toutes les incommodités des saisons, il ne se trouveroit pas encore

bien. S'il compare les maux qu'il a soufferts, avec les chaleurs qui lui paroissent insupportables, il les trouvera légères.

L'eunuque ayant rendu cette réponse à l'empereur, il demeura quelque temps pensif: les eunuques le voyant dans cette situation, lui dirent que la maison de Ko-tsong-tao étoit élevée, spacieuse & bien bâtie, qu'ainsi il n'étoit pas étonnant qu'on n'y ressentît point la chaleur comme dans le palais, & qu'il ne trouveroit pas d'autres moyens de s'en garantir, qu'en faisant construire une tour de l'épaisseur de celle dont ils lui avoient parlé. L'empereur, après avoir hésité assez long-temps, se détermina enfin à faire travailler à cette tour; il y employa plusieurs dixaines de mille ouvriers & des sommes immenses. Ko-tsong-tao fit encore une tentative auprès de lui, pour le détourner de cette entreprise; il lui représenta que les moissons du Ho-nan avoient toutes été ruinées par la grande sécheresse & par les pluies continuelles; que les magasins étoient vuides, & qu'on manquoit même de grains pour l'approvisionnement des troupes: il le conjura de suspendre, au moins pour cette année, des travaux qui épuisoient les trésors, & de les différer jusqu'à ce qu'on eût une récolte moins fâcheuse. L'empereur, décidé à achever cette tour, ne voulut pas même l'écouter.

Ce prince, livré aux eunuques & aux comédiens, se rendoit de jour en jour plus difficile envers ses grands, qu'il maltraitoit. Le crédit de Ko-tsong-tao n'étoit plus le même, & depuis qu'il s'étoit opposé à la construction du nouvel édifice, les eunuques & les comédiens profitèrent de cette occasion pour le mettre plus mal dans son esprit.

Le mandarin chargé du soin du peuple du Ho-nan, appellé Lo-koan, avoit du mérite & de l'esprit; il étoit sur-tout d'une droiture qui lui avoit gagné l'estime de Ko-tsong-tao, & il

remplissoit avec tant d'intégrité les devoirs de sa charge, qu'aucune recommandation n'étoit capable de le faire manquer à la justice. Quoique les eunuques & les comédiens fussent dans la plus grande faveur, il leur refusa plusieurs fois de se prêter à des démarches qu'il jugeoit injustes ou contraires à son devoir. Ce mandarin envoya même leurs lettres à Ko-tsong-tao, qui les communiqua à l'empereur; ils en furent si outrés, qu'ils résolurent de le perdre, & afin d'y parvenir plus sûrement, sans paroître s'en mêler, ils engagèrent dans leur vengeance Tchang-tsiuen-y, qui avoit tout pouvoir auprès de la princesse Lieou-fou-gin, que l'empereur, depuis peu, avoit déclarée impératrice. Tchang-tsiuen-y, pour ne pas compromettre les eunuques, fit parvenir ses plaintes à l'impératrice contre Lo-koan, par le canal de quelques femmes du palais, & lui supposa des crimes & une conduite si irrégulière, que l'impératrice qui ne pouvoit se persuader que Tchang-tsiuen-y pût la tromper, en parla dans les mêmes termes à l'empereur : ce prince se rendit alors maître de sa colère, & fut assez prudent pour n'en rien laisser paroître; mais ayant dessein d'aller visiter la sépulture d'une impératrice, dans un lieu assez agréable, appellé *Koen-ling*, le devoir du mandarin Lo-koan, dans le district duquel elle se trouvoit, étoit de faire raccommoder les chemins & les ponts par où le prince devoit passer : comme les grandes pluies les avoient dégradés, & que le voyage avoit été assez précipité, il n'avoit pas eu le temps de les faire réparer. L'empereur, dans le premier mouvement de sa colère, le fit charger de fers & resserrer dans une étroite prison; & le lendemain, sans aucun examen, excité par les ennemis de ce mandarin, il le condamna à avoir la tête tranchée.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
925.
Tchuang-tsong.

Ko-tsong-tao, étonné d'une sentence aussi rigoureuse, dit à l'empereur, avec sa franchise ordinaire, que le crime de Lo-koan, ne méritoit pas la mort. « Comment! dit l'empereur » en colère, le char de l'impératrice a eu peine à se tirer des » boues, les chemins ne sont pas praticables, les ponts sont » rompus, & celui qui est chargé de les faire réparer n'est pas en faute »? Malgré tout ce que put dire le premier ministre pour le justifier, Lo-koan fut exécuté & son corps jetté devant la porte du palais: il n'y eut personne, qui, en apprenant sa mort, ne criât à l'injustice.

La cour impériale, voyant le prince de Chou qui prenoit le titre d'empereur peu disposé à le quitter, bien moins encore à se soumettre, résolut de lui faire la guerre; le conseil en fit d'autant plus volontiers la proposition à l'empereur, qu'il espéroit par là réveiller ce prince de l'assoupissement où il paroissoit plongé, & le retirer de l'indifférence qu'il marquoit pour le gouvernement.

L'empereur y donna les mains; mais comme il fut question de choisir un général, Li-chao-hong proposa Toan-yng, comme un officier d'une habileté extraordinaire & d'une prudence consommée. Le vrai motif de son suffrage, étoit que Toan-yng lui étoit aussi dévoué que s'il eût été à ses gages.

Ko-tsong-tao, qui se conduisoit avec plus de droiture & de zèle pour le bien de l'état, répondit que Toan-yng étoit parvenu par des voies obliques, & que de lui confier une expédition de cette importance, ce seroit s'exposer à tout perdre: sur cette objection on proposa, d'une voix unanime, Li-ssé-yuen; mais Ko-tsong-tao ayant représenté qu'il étoit absolument nécessaire dans le pays de Sou, & que si on l'en retiroit, ce seroit livrer cette contrée aux Tartares, on n'y pensa plus:

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 925. *Tchuang-tsong.*

plus : alors le premier ministre dit que Li-ki-ki, prince de Oueï, étant naturellement l'héritier de l'empire, la conquête des états de Chou étoit digne de lui ; que jusqu'ici il n'avoit eu aucune occasion de se distinguer, & qu'il falloit le mettre à la tête des troupes, afin qu'il pût se faire une réputation.

L'empereur dit que son fils étant encore jeune & sans expérience, il ne pouvoit seul conduire cette entreprise, & qu'il falloit lui donner un conseil : il ajouta que Ko-tsong-tao étoit le plus capable de se charger de cet emploi. Ce général l'accepta, & fit nommer pour cette expédition tout ce qu'il y avoit de bons officiers : lélite des troupes eut ordre de s'assembler, & on en composa une armée de soixante mille hommes.

Tandis que l'orage se formoit, le prince de Chou résolut de faire la visite de ses états jusqu'aux frontières : ses grands se rendirent tous au palais pour l'en détourner, ou du moins pour lui conseiller de ne pas s'éloigner de la capitale ; mais ils ne purent rien obtenir. La princesse son épouse le conjura, les larmes aux yeux, de ne point entreprendre ce voyage, & dans l'espérance de le fléchir, elle resta trois jours sans prendre de nourriture, pendant lesquels elle réitera ses instances, sans pouvoir le faire changer de dessein.

Pou-yu-king, ancien gouverneur de Tçin-tchéou, lui présenta, à ce sujet, un placet assez vif dans lequel, entre autres choses, il lui disoit que son aïeul s'étoit donné des soins incroyables pour affermir ses états & les assurer à sa postérité, tandis que lui, élevé dans l'éclat & l'abondance, au lieu d'en profiter pour le bien de ses peuples, ne se servoit de la liberté, que le haut rang où il étoit placé lui donnoit, que pour s'abandonner sans réserve aux plaisirs & à la débauche, aimant à sortir

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
925.
Tchuang-tsong.

de son palais sans nécessité, & à s'éloigner de sa cour : il ajoutoit que le peuple, se voyant à l'abandon, croyoit ne devoir plus ni obéissance, ni ménagement, & qu'il voloit & pilloit de tous côtés, s'assemblant par troupes pour être en état de le faire impunément.

Han-tchao, le compagnon de débauche & le confident du prince, prit le placet de Pou-yu-king, & lui dit : « Je le garde » avec soin, jusqu'au retour de l'empereur ; alors je ne man- » querai pas de le faire remettre entre les mains des officiers » du tribunal des crimes, pour vous faire punir comme vous » le méritez : mille morts ne sauroient expier l'insolence de ce » placet ».

Le prince partit de Tching-tou à la dixième lune, ayant à sa suite plusieurs dixaines de mille hommes : il prit la route de l'ouest, & reçut en chemin un courier de Ouang-tching-tsié, gouverneur de Ou-hing, qui l'avertissoit que les troupes des *Tang* s'avançoient vers l'ouest pour lui faire la guerre. Le prince s'imaginant que c'étoit une feinte pour lui faire rompre son voyage, répondit avec fierté : « S'ils viennent, je veux leur » faire voir ce que je puis, & rendre mon nom immortel par » leur entière défaite ». Il continua sa route, ne s'occupant qu'à chanter, & à réciter des vers, ou à en composer lui-même, sans s'inquiéter de l'avis qu'on lui avoit donné de l'arrivée de l'armée impériale.

Li-ki-ki, prince de Oueï, qui la commandoit, la divisa, par le conseil de Ko-tsong-tao, en plusieurs corps, pour entrer en même temps, par plusieurs endroits, dans les états de Chou. Li-chao-tchin, à la tête de l'une de ces divisions, s'approcha de la ville de Oueï-ou-tching & la prit : il y trouva deux cens mille mesures de grains, & renvoya plus de dix mille prison-

niers de guerre qu'il y avoit faits, sans exiger d'eux aucun répondant.

Ko-tsong-tao, qui avoit pris le chemin de San-koan avec le prince, lui dit, en lui montrant les montagnes escarpées par où il falloit passer : « Prince, voyez-vous ces montagnes; après » les avoir franchies, si nous ne venons pas à bout de notre » dessein, il ne faut pas penser à revenir jamais ici; nous avons » fait peu de provisions de grains, & elles tirent à leur fin; il » faut absolument nous déterminer à prendre Fong-tchéou » pour en avoir ». Les officiers représentèrent à Ko-tsong-tao que ces montagnes étoient dangereuses & de difficile accès, que les passages en étoient imprénables pour peu qu'ils fussent gardés & qu'il ne falloit s'y engager qu'avec précaution. Ko-tsong-tao ayant demandé à Li-yu son avis, cet officier répondit qu'il n'y avoit rien à craindre, parce que le peuple & les troupes de Chou ne servoient qu'à regret un prince livré à ses plaisirs & à la débauche : « Si nous allons droit à eux, ajouta-» t-il, & que nous les surprenions comme le vent & le tonnerre, » ils fuiront devant nous; quelque dangereuses que soient » leurs montagnes, personne ne les garde; ainsi il ne faut » pas, dans cette occasion, suivre trop strictement les règles de » la guerre ». Ko-tsong-tao fit en conséquence marcher ses troupes à grandes journées, & il vit en effet que leur diligence avoit si fort épouvanté les ennemis, que Ouang-tching-tsié vint au-devant de lui pour se soumettre & lui offrir les sceaux des mandarins des villes de Fong-tchéou, Hing-tchéou, Ouen-tchéou & Fou-tchéou, où il fit huit mille prisonniers : il y trouva quatre cens mille mesures de grains, qu'il distribua à ses soldats. Transporté de joie à ce premier succès, qui ne lui avoit coûté d'autre peine que de se montrer, il dit à ses officiers

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 925. *Tchuang-tsong.*

qu'il répondoit maintenant de la conquête des états de Chou, & que rien ne pouvoit plus s'oppoſer au ſuccès de leur expédition.

En arrivant à Li-tchéou, le prince de Chou rencontra pluſieurs de ſes ſoldats qui avoient été pris à Oueï-ou-tching, & que Li-chao-tchin avoit renvoyés; il fut alors forcé de croire que les *Tang* venoient l'attaquer, & il nomma ſur le champ Ouang-tſong-hiun, Ouang-tſong-yen & Ouang-tſong-yu, tous trois de ſa famille, pour commander trente mille hommes qu'il oppoſa aux impériaux. Ces trois généraux s'approchèrent de San-tſiuen que Li-chao-tchin attaquoit vivement : il ſortit de ſon camp pour aller au-devant d'eux, & les battit; il revint enſuite à San-tſiuen, dont il ſe rendit maître, & où il trouva cent cinquante mille meſures de grains.

A la nouvelle de cet échec, le prince de Chou ſe retira, à grandes journées, vers l'occident : il fit rompre le pont de Kié-pé-tſin, & envoya Ouang-tſong-pi, autre prince de ſa famille, à Li-tchéou, en lui recommandant de tout employer pour la défendre & la conſerver.

Li-chao-tchin marcha jour & nuit pour s'y rendre : Song-kouang-pao, gouverneur de cette place, jugeant qu'il ne pourroit tenir long-temps, voulut ſe rendre à Li-ki-ki, prince de Oueï : il écrivit à Ko-tſong-tao à ce ſujet, offrant de lui remettre toutes les villes qui dépendoient de lui ; Ko-tſong-tao accepta l'offre : Song-kouang-pao tint parole, & vint à Hing-tchéou trouver le prince & ſe mettre entre ſes mains. Toutes les villes de ſon gouvernement & leurs dépendances ſuivirent ſon exemple. Ko-tſong-tao leur promit toute ſûreté, pourvu qu'elles fuſſent fidèles à l'empereur.

Ouang-tching-hiu, général du prince de Chou, ayant

proposé à Ngnan-tchong-pa de hazarder le ſort d'une bataille, celui-ci tâcha de l'en diſſuader, en lui repréſentant le danger d'expoſer leur prince & ſes états à une perte certaine, s'ils avoient du deſſous : ainſi ce général prit un autre parti ; il diviſa ſes troupes, & en donna une partie à commander à Ngnan-tchong-pa. Comme ils étoient ſur le point de ſe mettre en marche, pour aller du côté de l'oueſt, Ngnan-tchong-pa lui dit qu'en dégarniſſant le pays où ils étoient, ce ſeroit le laiſſer à la merci de l'ennemi, & il ajouta qu'il vouloit y reſter pour le garder. Ouang-tching-hiu ne voulant pas uſer de ſon autorité de commandant en chef pour le contraindre à le ſuivre, partit ſeul avec ſa diviſion ; mais à peine fut-il à une journée, que le traître Ngnan-tchong-pa ſe donna aux *TANG*, & leur livra Tçin-tchéou & Long-tchéou : les villes de Koué-tchéou, de Tchong-tchéou & de Ouan-tchéou, entraînées par ſon exemple, députèrent à Li-ki-ki pour lui offrir leur ſoumiſſion.

A l'arrivée du prince de Chou à Tching-tou, tous les mandarins & les femmes du palais ſortirent de la ville pour venir au-devant de lui, ſuivant la coutume de cette cour. Quelques jours après, Ouang-tſong-pi, s'y étant auſſi rendu, mit la garniſon en état de ſe défendre, & fit ſortir de force le prince avec les femmes, pour les transférer au palais de l'oueſt : il ſe ſaiſit du ſceau & de toutes les marques de la dignité impériale, que ces princes s'étoient arrogée depuis long-temps, & il les fit tranſporter dans ſon hôtel, avec l'or, l'argent, les ſoieries, les bijoux & tout ce qu'il y trouva de précieux.

Cependant Li-chao-tchin s'approchoit de Tching-ting : Ouang-tſong-pi, informé qu'il étoit déja à Min-tchéou, fit rompre le pont du Mien-kiang, afin de l'empêcher de paſſer cette rivière, qui eſt très-profonde & ſur laquelle on ne trouve

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 925. *Tchuang-tsong.*

point de barques. Li-chao-tchin proposa à Li-yen de la passer à la tête de leur cavalerie. Montant aussi-tôt à cheval & animant leurs soldats, ils passèrent le Mien-kiang à la nage. Cette action hardie épouvanta si fort les ennemis, qui étoient sur l'autre rive, qu'ils prirent la fuite : cependant les *Tang* perdirent plus de mille cavaliers dans ce passage, qui furent entraînés par le courant. Li-chao-tchin, usant de diligence, ne fut pas plutôt passé avec quelques mille cavaliers, plus heureux que leurs camarades, qu'il s'avança vers Lou-teou-koan, dont il se rendit maître, ainsi que de Han-tchéou. A ces fâcheuses nouvelles, Ouang-tsong-pi, jugeant tout perdu, ne pensa plus qu'à faire avoir bonne composition à Ouang-yen son maître : il écrivit à Li-yen ce peu de mots : « Si vous venez » ici, je me rendrai ». Les amis de Li-yen lui conseilloient de ne pas s'y exposer, parce qu'il avoit ouvert le premier l'avis d'attaquer les états de Chou ; ils lui disoient que Ouang-yen le savoit à n'en pouvoir douter, & que les grands de sa cour se feroient un plaisir de mettre ses os en poudre : mais Li-yen, sans être intimidé du danger qu'ils lui faisoient envisager, se rendit à Tching-tou, suivi d'un petit nombre de domestiques ; il promit aux mandarins & au peuple que quelque nombreuse que fût l'armée de Li-ki-ki & de Ko-tsong-tao, elle ne causeroit aucun dommage : il leur fit en conséquence ouvrir leurs portes.

Le prince de Chou, voyant Li-yen agir dans sa capitale avec tant d'autorité, ne douta plus que la grande armée des *Tang* ne fut sûr le point d'arriver ; il fit écrire l'acte de sa soumission, qu'il remit à Ngheou-yang-pin, avec ordre de le porter à Li-ki-ki & à Ko-tsong-tao.

De son côté, Ouang-tsong-pi fit couper la tête aux principaux

fauteurs de la mauvaise conduite de Ouang-yen ; ensuite de quoi, choisissant ce qu'il y avoit de plus belles filles parmi celles du palais, il les envoya à Li-ki-ki & à Ko-tsong-tao, en y joignant des présens de ce qu'il y avoit de plus rare & de plus précieux dans les trésors du prince.

Li-yen conduisit le prince de Chou & tous ses mandarins, au-devant de Li-ki-ki & de Ko-tsong-tao, pour les remettre à leur discrétion. Le prince étoit vêtu de blanc, ayant la corde au col & les mains liées derrière le dos ; les mandarins vêtus de même, avoient de plus les pieds enchaînés : ils accompagnoient en ordre une bière préparée pour le prince, si on ne lui faisoit pas grace, & dans cette posture humiliante, ils attendirent Li-ki-ki & Ko-tsong-tao, qui descendirent de cheval, aussi-tôt qu'ils les apperçurent, pour ôter au prince ses fers ; ils en firent autant à tous les mandarins, & brûlèrent la bière qu'ils avoient apportée avec eux, en leur signifiant une amnistie générale de la part de l'empereur, qu'ils remercièrent de cette grace, en battant neuf fois de la tête la face tournée vers le nord-est ; après quoi, Li-ki-ki & Ko-tsong-tao entrèrent en triomphe dans la ville, & logèrent au palais, où ils voulurent que le prince Ouang-yen logeât aussi. L'armée ne tarda pas à arriver ; elle entra dans la ville sans causer le moindre désordre, & par les soins que se donna Ko-tsong-tao, les habitans continuèrent leur commerce à l'ordinaire.

Cette conquête se fit en soixante & dix jours ; il en falloit presqu'autant pour aller de Lo-yang à Tching-tou : cependant les états de Chou consistoient en dix grands gouvernemens, composés de soixante-quatre *tchéou*, & de deux cens quarante-neuf *hien*, qui pouvoient entretenir facilement trente mille hommes de bonnes troupes, d'autant plus que le pays étoit

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
925.
Tchuang-tsong.

très-riche & abondant en toutes choses nécessaires à la vie.

Kao-ki-hing demeura tout stupéfait, en apprenant que les états de Chou avoient été conquis en si peu de temps : Léang-tchin lui dit que cette conquête seroit plus pernicieuse au prince de *Tang* qu'il ne le pensoit, parce qu'elle ne serviroit qu'à le rendre plus orgueilleux & avancer le temps de sa chûte. « Qui sait, ajouta-t-il, si elle ne sera pas le commencement de » notre fortune » ?

Lorsque tout fut paisible dans Tching-tou, Ko-tsong-tao s'occupa du soin de récompenser ses soldats : il puisa dans les trésors du prince de Chou, dont Ouang-tsong-pi s'étoit emparé & qu'il avoit fait porter chez lui. Ko-tsong-tao les avoit laissés à sa garde ; il lui ordonna de lui apporter une assez grosse somme, qu'il trouva exorbitante & qu'il eut beaucoup de répugnance à donner ; il en retrancha même quelque chose. Les soldats, irrités contre lui, mirent le feu à son hôtel & pillèrent ensuite la ville : Kao-tsong-tao ne put arrêter leur fureur qu'en faisant mourir Ouang-tsong-pi & toute sa famille. Comme ils étoient en partie cause de ses malheurs, le peuple en fit paroître une joie extrême.

Ko-tsong-tao, voyant la tranquillité régner, jugea inutile de garder une si grosse armée sur pied ; il en renvoya la plus grande partie dans le Ho-nan, & ne retint que quelques corps avec lui, pour lui servir en cas de nécessité, en leur promettant qu'ils rejoindroient bientôt leurs familles. C'étoit en effet son dessein ; mais comme un changement forcé ne sauroit manquer de produire des mécontens, lorsque le gros de l'armée eut repassé les montagnes, les sujets de Chou commencèrent par s'attrouper par centaines, ensuite par mille, ce qui fit craindre à Ko-tsong-tao quelque nouvelle révolution : il divisa les

troupes

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
925.
Tchuang-tsong.

troupes qu'il avoit gardées en plusieurs petits corps, qu'il envoya contre ces rebelles. Ce contretemps le retint dans le Si-tchuen bien plus de temps qu'il ne croyoit, & on en murmura à la cour. Ko-tsong-tao n'avoit jamais aimé les eunuques, & il avoit même de l'aversion pour cette espèce d'hommes; il avoit dit à Li-ki-ki, avant de partir pour l'expédition de Chou : « Quand vous serez maître de l'empire, vous ne » voudriez pas vous servir d'un cheval fougueux, fantasque & » ombrageux, à plus forte raison de cette caste d'eunuques, » qui de tout temps ont été la peste de l'empire; il faudroit » les renvoyer, & ne se servir que de gens de lettres ». En parlant ainsi, il ne prit pas garde qu'il étoit entendu par un eunuque, qui rapporta à ses camarades cet entretien, qui les indisposa fort contre le ministre. L'empereur, étonné de ne pas le voir revenir de son expédition, conçut des soupçons peu favorables à sa fidélité; il envoya l'eunuque Hiang-yen-ssé, avec ordre d'examiner secrétement sa conduite & d'où provenoit ce retard. Ko-tsong-tao ne fit point l'honneur à cet envoyé d'aller au-devant de lui; l'eunuque en fut piqué. S'étant adressé à Li-tsou-si, qui étoit brouillé avec Ko-tsong-tao, cet officier chercha à l'aigrir encore plus contre lui.

« Vous voyez, lui dit-il, l'orgueil de Ko-tsong-tao, & » l'autorité qu'il s'arroge; Ko-tsong-hoeï, son fils, emploie » toutes sortes de moyens pour gagner les plus braves de nos » officiers, & faire amitié avec les plus habiles; d'une main il » leur montre le ciel, & de l'autre la terre : on m'a même rap- » porté que ce jeune homme avoit demandé à son père de sol- » liciter l'empereur de le faire général des troupes de Chou. » Tous les officiers leur sont entiérement dévoués; le prince » Li-ki-ki est à leur discrétion; l'y laisser, c'est le livrer à la

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
925.
Tchuang-tsong.

» gueule du tigre ou du loup : s'ils venoient à exciter une » révolte, je ne sais si nos corps pourroient avoir une sépul- » ture ». Il accompagna ces dernières paroles de larmes feintes.

L'eunuque, de peur d'être détrompé par d'autres informations plus véridiques & plus exactes, ne voulut pas les pousser plus loin : il saisit avidement l'occasion de perdre Ko-tsong-tao & retourna à Lo-yang ; mais au lieu de rendre compte à l'empereur comme il le devoit, il alla trouver l'impératrice Lieou-chi, à laquelle il peignit, avec les couleurs les plus vives, le danger où étoit le prince Li-ki-ki, son fils, qui se trouvoit au pouvoir du ministre & éloigné de la cour. Cette princesse, effrayée, courut chez l'empereur le conjurer, les larmes aux yeux, d'envoyer sans délai au secours de son fils.

Comme on avoit rapporté à l'empereur que les peuples de Chou avoient dessein de lui demander Ko-tsong-tao pour gouverneur, il ajouta aisément foi au rapport de l'eunuque, joint à ce qu'il avoit entre ses mains un état des choses qui avoient été tirées du palais de Ouang-yen, prince de Chou, bien au-dessous des richesses qu'il avoit cru y trouver ; il s'en plaignit à l'eunuque Hiang-yen-sé, qui lui dit qu'il ne devoit pas être surpris d'y trouver si peu de chose, puisque Ko-tsong-tao & son fils s'étoient saisis de ce qu'il y avoit de plus précieux. L'empereur, plus irrité encore de cette infidélité, fit partir Mong-tchi-siang de la cour, pour aller prendre le gouvernement du Si-tchuen, avec ordre de faire mourir Ko-tsong-tao, parce qu'il avoit dessein de se révolter.

« J'ai peine à croire, répondit Mong-tchi-siang, que Ko- » tsong-tao en ait jamais eu la pensée ; de tous vos sujets, c'est » celui qui a le plus contribué à mettre Votre Majesté sur le » trône : est-il probable qu'il voulût ternir sa réputation par une

» perfidie? Cependant, lorsque je serai dans le pays de Chou, » je tâcherai d'éclaircir la vérité, & si c'est une calomnie de » ses ennemis, je me contenterai de le renvoyer à Votre Ma- » jesté ». L'empereur approuva la conduite qu'il se proposoit de tenir dans cette affaire.

Quelque temps après, ce prince se défiant de Mong-tchi-siang lui-même, qui lui paroissoit avoir pris trop chaudement les intérêts de Ko-tsong-tao, fit partir l'eunuque Ma-yen-koué pour Tching-tou, en lui recommandant de faire mourir Ko-tsong-tao, s'il faisoit difficulté d'obéir à ses ordres & de revenir à la cour. L'eunuque voyant que l'ordre n'étoit que conditionnel, alla trouver l'imperatrice pour l'engager à demander un ordre absolu : « Son crime n'est point encore avéré, » répondit l'empereur, & vous voulez que je le condamne » sans l'entendre ; jamais je ne signerai un pareil arrêt : le » puis-je & le dois-je dans la place que j'occupe »? L'impératrice se retira sans repliquer : cette princesse écrivit de sa main un ordre au prince Li-ki-ki, son fils, de faire mourir Ko-tsong-tao, & elle chargea l'eunuque de le lui porter. Lorsque Ma-yen-koué arriva à Tching-tou, Li-ki-ki & Ko-tsong-tao étoient sur le point d'en partir pour retourner dans le Ho-nan : 926.
il remit au prince l'ordre de sa mère, & dans l'étonnement qu'il lui causa, il dit que l'impératrice ne parloit point du crime pour lequel elle demandoit la mort du premier ministre, & que ce n'étoit qu'un simple billet de sa part, sans aucun ordre positif de l'empereur : le prince déclara qu'il ne priveroit pas aussi légérement l'empire du plus grand homme qu'il eût. L'eunuque craignant que le prince n'en vînt pas à l'exécution, colora d'impostures le motif qui avoit déterminé l'impératrice à donner cet ordre. Li-tsong-si, ennemi de Ko-tsong-tao, se

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
926.
Tchuang-tſong.

joignit à lui, & renchérit encore ſur les imputations calomnieuſes contre le miniſtre. Le prince qui n'étoit pas en état de démêler la vérité, l'ayant fait appeller, ſous prétexte de lui communiquer quelque affaire, auſſi-tôt qu'il mit le pied dans l'appartement, un de ſes gens lui abattit la tête d'un coup de ſabre.

Li-ki-ki jugeant qu'il avoit tout à craindre du reſſentiment des deux fils du miniſtre, les fit aſſaſſiner : leur mort cauſa un mouvement parmi les troupes ; elles coururent aux armes & furent ſur le point de ſe révolter : on ne parvint qu'avec beaucoup de peine à les appaiſer, en leur faiſant entendre que c'étoit par ordre exprès de l'empereur qu'on les avoit fait mourir ; pluſieurs officiers quittèrent le ſervice & un grand nombre de ſoldats déſertèrent.

L'eunuque Ma-yen-koué rapporta à la cour la nouvelle de la mort de Ko-tſong-tao & de ſes deux fils ; l'empereur ſentit qu'elle révolteroit la plupart des grands & des gouverneurs des provinces qui connoiſſoient le mérite de ce miniſtre : il crut qu'il ſuffiroit, pour ſe juſtifier, de rendre publics les griefs qu'on leur imputoit.

Loin que cet écrit produisît l'effet qu'il en attendoit, il révolta, au contraire, les eſprits ; on murmuroit hautement contre les eunuques, qu'on ne doutoit point être les principaux auteurs de la mort du miniſtre. Ceux-ci craignant que Li-tſun-y, prince de Mou, gouverneur de Pao-ta, & gendre de Ko-tſong-tao, ne voulût venger ſa mort, l'accusèrent auprès de l'empereur, qui le fit mourir. King-tſin accuſa en même temps Li-ki-lin d'avoir complotté avec le prince de Mou, de prendre prétexte de la mort de Ko-tſong-tao pour exterminer tous les eunuques & même d'avoir des vues plus ambitieuſes : l'em-

pereur le fit aussi périr, ainsi que Li-ling-té, & il extermina toute sa famille, qui étoit dans la province de Ho-tchong.

De l'Ère Chrétienne. *Heou-tang.* *926.* *Tchuang-tsong.*

Pendant que la cour étoit livrée à ces intrigues funestes, Li-fsé-yuen y vint pour donner des témoignages de sa fidélité : les eunuques & les comédiens craignant qu'il ne les démasquât, l'accusèrent de parler d'une manière qui faisoit assez connoître qu'il n'étoit pas content : l'empereur eut de la peine à croire cette accusation, & pour s'en assurer, il ordonna à Tchu-cheou-yn de s'informer de la vérité.

Tchu-cheou-yn, ami de Li-fsé-yuen, qui vit où tendoit cet examen, persuadé qu'on ne le faisoit faire que pour la forme, alla le trouver en secret, & lui dit : « Vous avez trop » de mérite ; l'empereur ne vous voit pas de bon œil ; si j'avois » un conseil à vous donner, ce seroit de retourner promptement » dans votre gouvernement, & de vous y tenir sur vos gardes ; » vous n'êtes pas ici en sûreté ». — « On ne sauroit m'accu- » ser, dit Li-fsé-yuen, d'avoir manqué à mon devoir ; quand » on est innocent, qu'a-t-on à craindre ? Je ne cherche point » la fortune, & je ne prends aucune précaution contre l'ad- » versité ; je sais que l'une & l'autre dépandent du Tien ; vou- » drois-je aller contre ses ordres » ? Cependant son innocence, sur laquelle il se reposoit, ne l'auroit pas tiré d'affaire, quelque favorable que fût le rapport de Tchu-cheou-yn, si les circonstances qui survinrent n'avoient engagé l'empereur à le ménager pour s'en servir contre des rebelles, dont il apprit alors la révolte.

La mort de tant de personnages recommandables, que les eunuques avoient fait périr de concert avec les comédiens, & en particulier celle de Ko-tsong-tao, avoient étrangement aliéné tous les esprits & sur-tout les troupes ; on n'entendoit de tous côtés que murmures, qui, joints au bruit qui

se répandit que l'empereur avoit donné ordre de faire main-basse sur les troupes de Yé-tou, comme étant les plus portées à venger Ko-tsong-tao, leur firent prendre les armes, bien résolues de vendre chèrement leur vie. L'empereur envoya Li-chao-jong pour tâcher de les ramener.

On reçut encore, dans le même temps, la nouvelle de la révolte de Li-chao-tchin, dans le pays de Chou, aussi occasionnée par la mort de Ko-tsong-tao. Lorsqu'il fut assassiné, Li-chao-tchin dit à Tong-tchang : « Qui peut après cela s'assu-» rer de n'avoir rien à craindre » ? L'ordre adressé à Li-ki-ki de faire mourir Li-ling-té, & de donner le commandement de ses troupes à Tong-tchang, étant arrivé dans ces entrefaites, Li-chao-tchin, surpris de ce qu'on ne lui donnoit pas ce commandement & se rappellant ce qu'il avoit dit à ce dernier à l'occasion de la mort de Ko-tsong-tao, commença à craindre, d'autant plus que Tong-tchang partit sans rien dire : il résolut de prendre des précautions & de se révolter, de peur qu'on ne lui fît le même traitement qu'à Ko-tsong-tao. Ayant assemblé les officiers des troupes qui lui obéissoient, il leur dit : « Si la famille impériale, qui est aujourd'hui en posses-» sion du trône, s'est rendue maîtresse de Ta-léang & du » Ho-nan, & si elle à soumis les états de Chou, elle le doit » aux sages conseils de Ko-tsong-tao, à mes fatigues & à » mon courage. Cependant quelle a été la récompense de ce » grand homme ? Misérablement assassiné, sans avoir mérité » une fin aussi funeste, & dans une circonstance où l'empereur » lui avoit de si grandes obligations, ne devons-nous pas crain-» dre un traitement semblable ? Qui nous répondra que, de » retour à Ta-léang, on ne viendra pas sur moi, sur ma famille, » sur vous-mêmes qui avez servi, qui ne vous êtes pas moins

» distingués que moi, & qu'une mort infâme ne sera point » le prix de nos services » ?

Comme ils lui parurent ébranlés, il leur proposa de retourner du côté de l'ouest & de se rendre maîtres des états de Chou qu'ils venoient de conquérir. Ils y donnèrent tous les mains & l'élurent pour leur chef; ils vouloient même lui donner la qualité de prince, mais il la refusa, & n'en voulut point d'autre que celle de gouverneur de Chou. En très-peu de temps, leur armée grossit & monta à plus de cinquante mille hommes.

Li-chao-jong étant arrivé près de Yé-tou, attaqua la porte méridionale de cette ville, & envoya Ssé-yen-kiong intimer aux rebelles l'ordre de l'empereur, pour tâcher de les ramener; les rebelles ne lui permirent pas d'entrer dans la ville, mais Tchao-tsaï-li, un de leurs officiers, monta sur les remparts pour lui parler, & après l'avoir entendu, il lui répondit: « C'est l'injustice dont on a usé à l'égard de Ko-tsong-tao & la résolution » où l'on nous a dit que l'empereur étoit de nous traiter de » même, qui nous a déterminés à prendre les armes; nous n'a» vons jamais desiré de servir d'autre maître que lui, vous pou» vez l'en assurer; & s'il veut nous pardonner le passé & nous » donner sa parole qu'il ne nous sera fait aucun mal, nous ou» vrirons aussi-tôt nos portes, & nous le servirons avec plus de » zèle & de fidélité qu'aucune de ses autres troupes ». Ssé-yen-kiong s'imaginant que c'étoit la crainte qui les faisoit parler, au lieu de les affermir dans la disposition où ils paroissoient être de se soumettre, leur répondit d'un air fier & dédaigneux: « Misé» rables voleurs proscrits & condamnés, il vous sied bien de tenir » ce langage! vous méritez qu'après avoir forcé la ville, qui » vous rend si insolens, nous vous mettions en mille pièces ».

Lorsqu'il fut retiré, Hoang-fou-hoeï dit à ses camarades:

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 926. *Tchuang-tsong.*

« A en juger par ce que vient de nous dire Ssé-yen-kiong, » l'empereur a résolu de nous perdre, & nous n'avons point » de pardon à espérer ; mais s'il faut mourir, mourons du » moins en braves, & faisons connoître que notre vie vaut » plus qu'on ne l'estime ». Cette résolution prise, ils se disposèrent non-seulement à bien défendre la ville, mais ils en sortirent même pour attaquer Li-chao-jong dans son camp ; comme ils ne se ménageoient point, ils le maltraitèrent si fort qu'ils le contraignirent de s'enfuir, après avoir perdu la plupart de son monde.

Li-chao-jong ne put se dispenser d'en donner avis à la cour, & dans ses dépêches il chargea tellement les rebelles, que l'empereur jura qu'il éteindroit absolument leurs familles, sans pardonner à un seul : il donna sur le champ l'ordre d'assembler une puissante armée, dont il fit général Li-chao-jong, qui retourna investir Yé-tou. Il en poussa le siége avec une vigueur extrême ; mais les assiégés, persuadés qu'on ne leur feroit point de quartier, se défendoient en gens qui combattent pour leur vie. L'empereur, inquiet de voir le siége traîner en longueur, faisoit partir chaque jour des couriers pour presser le prince Li-ki-ki de revenir ; mais la révolte de Li-chao-tchin le retenoit dans le pays de Chou.

Chaque jour on apprenoit de nouvelles révoltes ; outre celle de Li-chao-tchin dans le pays de Chou, toutes les villes du Ho-sou, soit *tchéou*, soit *hien*, paroissoient fort disposées à se soustraire à l'obéissance. Tchao-ta avoit gagné les troupes de Hing-tchéou, & s'étoit rendu maître de la ville & de son territoire. La garnison de Tsang-tchéou, mécontente, avoit pris les armes & avoit élu pour chef Ouang-king-kan.

De tant de révoltes, celle de Yé-tou faisoit le plus de peine à l'empereur ;

l'empereur ; les troupes qui défendoient cette place étoient excellentes, & leur exemple devenoit très-pernicieux : ne pouvoir les réduire, c'étoit enhardir les autres rebelles & augmenter le mal. Ces considérations lui firent prendre la résolution d'y aller en personne, & il le proposa à ses grands. Tous lui répondirent que la cour étant la racine & le fondement de ses états, il ne devoit point s'en éloigner ; & comme il leur demanda s'il n'y avoit personne parmi eux qu'il y pût envoyer, ils lui nommèrent Li-ssé-yuen ; mais le prince ayant des soupçons contre lui, s'en défendit, sous prétexte que Li-ssé-yuen devoit avoir besoin de repos, après les fatigues qu'il avoit essuyées, & il ajouta qu'il se proposoit de lui donner le commandement de sa garde. Les grands ayant repliqué qu'il etoit le seul capable de mettre les rebelles à la raison, l'empereur se détermina enfin à l'envoyer contre eux.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
926.
Tchuang-tsong.

Li-ssé-yuen, rendu à l'armée qu'il venoit commander, campa au sud-ouest de la ville, & donna des ordres pour l'attaquer cette même nuit. Tchang-pou-pei, qui commandoit une forte division, sachant la réponse que ceux de Yé-tou avoient faite, ne put consentir à voir périr tant de braves gens, & il entreprit de les sauver. Il commença par gagner les troupes qui étoient à ses ordres, & leur ayant fait prendre les armes, elles mirent le feu au camp, en faisant un bruit extraordinaire ; ensuite elles se rangèrent en ordre, comme si elles vouloient se battre. Li-ssé-yuen monta à cheval, suivi de ses gardes, & accourut pour voir ce qui occasionnoit ce tumulte. Tchang-pou-pei lui dit que les mandarins & les soldats de Yé-tou avoient fait la guerre pendant dix ans, & s'étoient exposés dans plus de cent combats, pour aider TCHUANG-TSONG à conquérir l'empire, & que ce prince vouloit les faire périr, au lieu de les

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
926.
Tchuang-tsong.

récompenser ; qu'ils n'avoient les armes à la main que pour défendre leur vie ; il ajouta que la conduite injuste qu'on tenoit à leur égard l'engageoit à prendre leur parti ; que si l'empereur régnoit dans le Ho-nan, lui & ses troupes n'en vouloient point reconnoître d'autre dans le Ho-pé que Li-ssé-yuen lui-même.

Ce général, étrangement surpris de la proposition, voyant tous les officiers & les soldats dans les mêmes sentimens, protesta qu'il ne l'accepteroit jamais ; il les exhorta à ne point faire un pareil tort à leur réputation. Mais loin de l'écouter, après avoir donné avis à ceux de la ville de ce qui se passoit, ils le forcèrent d'y entrer : Tchao-tsaï-li, avec tous les officiers de la garnison, l'étant venu recevoir à la porte, sans permettre aux soldats d'y entrer, lui dit, en le saluant : « Nous » avons été méconnoissans des bienfaits que nous avons reçus » de vous, mais nous vous promettons qu'à l'avenir nous » n'irons point contre vos ordres ».

Comme la plupart des soldats de Li-ssé-yuen, après avoir entendu ce que Tchang pou-peï venoit de lui dire, s'étoient dispersés, de peur qu'il ne les obligeât d'attaquer la ville, ce général répondit à Tchao tsaï-li, entre les mains duquel il se trouvoit : « Vous voulez me faire entreprendre une affaire de la » dernière importance, mais sans troupes la chose est impos- » sible ; ce que vous en avez ici ne suffit pas, & les miennes » se sont dispersées : si vous voulez que je les fasse revenir, il » faut me laisser sortir ». Tchao-tsaï-li y consentit, & Li-ssé-yuen se rendit à Oueï-hien, où ses soldats vinrent peu à peu le rejoindre.

Pendant que les choses se passoient ainsi du côté de l'est, Li-ki-ki, à l'ouest, travailloit à éteindre la révolte de Li-chao-tchin ; il détacha Tong-tchang avec vingt mille hommes, en

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
926.
Tchuang-tsong.

lui ordonnant de se joindre à Gin-hoan, qui en avoit au moins autant, & d'aller ensemble chercher Li-chao-tchin pour lui donner bataille. Ces deux généraux, arrivés à Han-tchéou, apprirent que Li-chao-tchin venoit lui-même à leur rencontre : ils mirent en embuscade l'élite de leurs troupes, & l'attendirent avec le reste. Li-chao-tchin ayant donné dans l'embuscade qu'ils lui avoient dressée, fut si bien battu, qu'à peine put-il échapper avec les débris de son armée, pour se retirer dans la ville de Han-tchéou, où il fut aussi-tôt investi.

Han-tchéou étoit une très-mauvaise place sans fossés, que ses murailles à moitié ruinées mettoient hors d'état de tenir long-temps : cependant comme Li-chao-tchin entendoit fort bien la guerre, il se défendit au delà de toute croyance ; mais jugeant qu'il alloit être forcé, il sortit à la tête de tout son monde & donna sur le quartier de Gin-hoan, qu'il força : il prit le chemin de Mien-tchu ; mais comme il avoit perdu presque tous ses soldats dans cette dernière action, on le poursuivit de si près, qu'il fut fait prisonnier. Mong-tchi-siang, gouverneur du pays de Chou, apprenant cette nouvelle, se rendit aussi-tôt à Han-tchéou, & dans un festin qu'il donna à Gin hoan & à Tong-tchang, pour les féliciter de leur victoire, ayant fait venir Li-chao-tchin : « D'où vient, lui dit-il, qu'au lieu de vous mettre » en état de recevoir les grandes récompenses que vous aviez » lieu d'attendre pour vos belles actions, vous êtes-vous préci- » pité dans la révolte » ? — « Qui a rendu de plus grands ser- » vices à l'empereur que Ko-tsong-tao, répondit Li-chao-tchin ? » Sans parler de celui de l'avoir mis sur le trône, n'avoit-il » pas en dernier lieu, par sa sage conduite & sans presque » tirer l'épée, soumis tout le pays de Chou ? Cependant on » ne l'accuse d'aucun crime, & on lui fait sauter la tête ! on

» éteint sa famille, & un homme comme moi devoit espérer » des récompenses »? Mong-tchi-siang, baissant la tête à cette réponse, n'osa pousser plus loin ses questions.

Lorsque Tchang-pou-peï força Li-ssé-yuen à ne pas attaquer la ville de Yé-tou, Li-chao-jong étoit campé au sud de cette place avec un corps de dix mille hommes; Li-ssé-yuen lui envoya sept de ses officiers, les uns après les autres, pour le presser de venir à son secours & de se joindre à lui pour charger les rebelles. Li-chao-jong, persuadé que c'étoit un piége qu'on lui tendoit, ne voulut jamais y aller, & apprenant ensuite que Li-ssé-yuen étoit entré dans la ville, il décampa sans bruit & se retira comme s'il avoit fui.

Dans le peu de séjour que Li-ssé-yuen fit à Oueï-hien, il lui vint assez de troupes pour former une petite armée, qu'il avoit dessein de conduire dans son gouvernement : il se proposoit d'envoyer à l'empereur un détail de tout ce qui s'étoit passé pour se justifier, & il en parla à Ngan-tsong-hoeï, qui lui dit: « Vous êtes général des troupes de l'empereur; par un malheur que vous ne pouviez prévoir, des mutins vous ont » forcé à faire ce que vous n'auriez assurément pas fait; ce » contre-temps est cause que Li-chao-jong est retourné sans » rien entreprendre : vous devez être sûr qu'à son arrivé à la » cour, il ne manquera pas d'en rejetter la faute sur vous. » Si vous prenez le parti d'aller dans votre gouvernement, vous » donnerez lieu de croire que ce n'est pas à tort qu'il vous » charge, & vous fournirez un prétexte à vos ennemis de vous » noircir : si au contraire, marchant jour & nuit, vous allez » vous présenter à l'empereur, vous pourrez aisément vous » justifier & rétablir vos affaires ». Li-ssé-yuen, après l'avoir écouté tranquillement, branla un peu la tête, & prit la route

de Siang-tchéou, où il trouva Kang-fou qui lui donna quelques mille chevaux, & il commença dès-lors à se faire une armée.

C'est dans de telles circonstances qu'il apprit que Li-chao-jong l'avoit accusé de s'être joint aux rebelles. Il dépêcha dans un même jour plusieurs couriers, pour faire parvenir à l'empereur sa justification sans en avoir aucune réponse : cependant l'empereur avoit chargé Li-tsong chin, son neveu, de lui porter ses ordres; mais cet envoyé en arrivant à Ouei-tchéou, sachant qu'il n'y étoit pas en sûreté, & que Li-chao-jong vouloit le faire assassiner, retourna à la Cour, & depuis ce temps là, Li-chao-jong trouva moyen d'empêcher qu'aucun des placets de Li-ssé-yuen parvînt jusqu'à l'empereur.

Ché-king-tang, témoin des inquiétudes que le silence de la cour lui causoit, lui dit : « Pourquoi balancer encore ? dans » les grandes affaires il faut être décisif; hésiter c'est souvent » s'exposer à tout perdre : vous êtes entré avec vos officiers » dans une ville de révoltés, sans exécuter les ordres de l'em- » pereur, & vous avez, pour ainsi dire, pris parti avec eux, » comment est-il possible que vous vous tiriez d'affaire ? Ta- » léang est une des villes les plus importantes de l'empire, » donnez-moi seulement trois cens chevaux, & je vous réponds » de l'ébranler en votre faveur : suivez-moi de près, & vous y » entrerez sans opposition; alors, quoiqu'il arrive, vous serez » en état de vous défendre ».

Kang-y-tching lui donna le même conseil, & ajouta que l'empereur ne suivoit point la droite raison; que les soldats & le peuple se plaignoient également de lui, & que si on les secondoit, en entrant dans leurs vues, ce seroit un moyen sûr de se mettre à couvert; mais que s'il persistoit à croire

qu'il agissoit contre son devoir, il couroit à une mort certaine.

Li-ssé-yuen, après avoir pesé leurs conseils, se détermina enfin à pourvoir à sa sûreté & à se mettre en état de se justifier sans crainte. Il écrivit en conséquence à Ngnan-tchong-hoeï de faire de nouvelles levées; & comme il avoit encore un corps de troupes dans le fort Oua-kiao sous les ordres de Li-chao-kien & de ses freres, & un troisième que Ngan-tchin-tong commandoit à Fong-hoa, il leur fit dire de les lui amener: sa famille étoit à Tchin-ting, il la recommanda à Ouang-kien-li; celui-ci, après en avoir tué le gouverneur, s'en rendit le maître au nom de Li-ssé-yuen; après quoi il vint le joindre à Li-tsong-kou avec la garnison. Tous ces renforts lui composèrent une très-grosse armée, dont il détacha en avant trois cens cavaliers sous les ordres de Ché-king-tang.

A ces nouvelles, l'empereur ordonna à Pé-tsong-hoeï de former un corps de cavalerie & de préparer les armes; & afin d'encourager les soldats, il leur fit distribuer de l'argent & des soieries, qu'ils refusèrent, en disant: « Nos enfans & nos » femmes sont morts de faim & de misère, qu'avons-nous » besoin maintenant de ces richesses »?

Li-chao-jong, instruit de la marche de Li-ssé-yuen, se rendit à Lo-yang, & dit à l'empereur que les rebelles de Yé-tou étoient sur le point de passer le Hoang-ho, & qu'ils paroissoient en vouloir à Yun-tchéou & à Ta-léang: il conseilla à l'empereur d'y aller en personne, & de leur accorder une amnistie. Ce prince se disposoit à faire cette démarche, mais King-tsin lui représenta que tout n'étant pas tranquille du côté de l'occident, & que Ouang-yen, autrefois prince de Chou, ayant encore beaucoup de partisans, il ne devoit pas songer

à aller du côté de l'est, sans avoir pourvu à la sûreté de la cour, de crainte que pendant son absence il n'y arrivât du trouble.

L'empereur chargea un eunuque de sa présence de l'ordre de mettre à mort Ouang-yen, & afin qu'on n'en pût douter, il le rédigea de cette manière : « Qu'on mette à mort les gens » de l'espèce de Ouang-yen ».

Tchang-kiu-han, dont l'emploi étoit de recevoir les ordres de l'empereur, changea le mot *d'espèce* en celui de *famille*; & comme l'ordre portoit qu'on mît à mort toute la famille de Ouang-yen, ce changement sauva la vie à plus de mille personnes.

La princesse Siu-chi, mère de Ouang-yen, sur le point d'être exécutée, s'écria, en se plaignant de son sort : « On fait périr » mon fils avec toute sa famille, après leur avoir promis » la vie sauve ; c'est violer la bonne foi & la justice : mais » sachez que ceux qui en usent ainsi à notre égard, éprouveront » bientôt le même traitement ».

L'empereur partit de Lo-yang & s'avança jusque sur les bords de la rivière Fan-chouï, où il campa : apprenant que Li-ssé-yuen étoit à Li-yang, il lui dépêcha Li-ki-king pour l'engager à le venir trouver. Li-ki-king ayant rencontré en chemin Li-chao-jong, auquel il fit part du sujet de sa mission, celui-ci, dans la crainte que Li-ssé-yuen ne fît un rapport à l'empereur qui l'auroit perdu, fit mourir Li-ki-king.

Kong-siun, commandant de Ta-léang, envoya un courier à l'empereur pour l'inviter à y venir; il en dépêcha en même temps un autre à Li-ssé-yuen, qu'il chargea de lui porter par écrit sa soumission. En approchant de cette ancienne capitale, Ché-king-tang, au lieu de trois cens cavaliers qu'il avoit

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
926.
Tchuang-tsong.

d'abord, en prit quelques mille, à la tête desquels il y entra en bon ordre, comme dans une place qu'il venoit de conquérir: il dépêcha un courier à Li-ssé-yuen pour lui en donner avis & le presser de s'y rendre. Li-ssé-yuen y arriva le lendemain & y fit son entrée.

Ce même jour, l'empereur arriva à l'est de Jong-tché, d'où il détacha Yao-yen-ouen avec trois mille chevaux pour aller à la découverte; mais ce général, au lieu de servir fidélement son prince, se donna à Li-ssé-yuen avec ses trois mille cavaliers. L'empereur n'apprit que Li-ssé-yuen étoit maître de Ta-léang, qu'à son arrivé à Ouang-ching-tchin. A cette nouvelle, qui se répandit dans son armée, il eut le chagrin de voir une partie de ses troupes l'abandonner; le cœur serré de douleur, il monta sur une éminence voisine de son camp, & là, les yeux levés au ciel, on l'entendoit soupirer, en s'écriant: *Il n'y a plus moyen! il n'y a plus moyen!* Il fit aussi-tôt lever le camp, & marcha jour & nuit pour retourner du côté de Fan-chouï. Ayant fait la revue de ce qui lui restoit de troupes, il trouva que de vingt-cinq mille hommes qu'il avoit en partant de Ouang-ching-tchin, à peine lui en restoit-il quinze mille.

A son passage à Yng-tsé-kou, la garnison vint au-devant de lui: frappé des désertions qui s'étoient faites sous ses yeux, il chercha à encourager ces soldats, en leur disant qu'il avoit reçu la nouvelle que le prince de Oueï lui envoyoit, du pays de Chou, cinq millions de *taëls*, & qu'il les leur destinoit. « Lorsque Votre Majesté, lui répondirent-ils, sera ainsi libérale » envers ses gens, elle ne doit pas craindre qu'ils ne la servent » pas avec fidélité ». Ce prince attendri de leur réponse, versa quelques larmes; il continua sa route, & entra sur le soir à Lo-yang.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 926. *Tchuang-tsong.*

Li-ssé-yuen ne fit pas un long séjour à Ta-léang; dès qu'il sut que l'empereur avoit repris la route de Lo-yang, il fit marcher en avant Ché-king-tang avec un détachement considérable. Etant parvenu sur les bords de la rivière Fan-chouï, il y recueillit les déserteurs de l'armée impériale, qui prirent volontiers parti avec lui. On sut bientôt à Lo-yang que les troupes de Li-ssé-yuen étoient parties de Ta-léang, & qu'elles prenoient la route de Fan-chouï. Les ministres de l'empereur & les grands de la cour lui représentèrent qu'il falloit, sans perdre de temps, s'emparer de Fan-chouï, & tâcher, par de bons traitemens, de faire revenir les déserteurs: cette résolution prise, on dispose tout pour ce voyage; & le premier de la quatrième lune, lorsque l'empereur étoit sur le point de partir, Ko-tsong-kien, un de ses comédiens, à qui il avoit donné un corps de troupes à commander, & qui étoit campé hors de la ville, vint à leur tête attaquer une des portes, dont il prétendoit se rendre maître.

L'empereur étoit à table lorsqu'on lui annonça cette nouvelle révolte; se levant aussi tot, il prit ses armes & se mit à la tête de ses gardes: il envoya ordre à Tchu-cheou-yn, qui étoit hors des murs avec la cavalerie, de venir promptement à son secours; mais cet officier refusa d'obéir, sans cependant aider les rebelles: il demeura neutre, & s'éloignant avec sa troupe, il fut se poster près d'une forêt au déclin d'une montagne.

Cependant Ko-tsong-kien faisoit attaquer vivement une des portes; il y mit le feu & força tous ceux qui l'a défendoient. Les vieux officiers de l'empereur l'abandonnèrent & s'enfuirent, à l'exception d'une dixaine qui tinrent ferme avec toute la bravoure qu'on pouvoit attendre d'eux. L'empereur, qui ne se

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* *926.* *Tchuang-tsong.*

défendoit pas avec moins de valeur, reçut un coup de flèche qui le blessa dangereusement.

Chen-yeou, officier de ses chasseurs, le voyant tomber, le fit porter jusqu'au palais, où il tira la flèche de sa plaie : l'impératrice Lieou-chi, que l'empereur avoit aimée si passionnément, se contenta de lui envoyer, par un de ses eunuques, une coupe remplie d'un lait aigre, qu'il n'eut pas plutôt pris qu'il mourut un moment après, âgé de trente-cinq ans.

Li-yen-king & les dix autres braves qui avoient soutenu les efforts des rebelles, apprenant la mort de l'empereur, abandonnèrent la partie; leurs troupes se dissipèrent. Chen-yeou, de peur que les rebelles n'insultassent le corps de ce prince, le fit sur le champ brûler à la manière des Tartares. A l'égard de l'impératrice Lieou-chi, elle ne songea qu'à se saisir de tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans le palais, qu'elle fit mettre sans ordre dans des sacs, & après en avoir fait charger quelques chevaux, elle s'enfuit. Les soldats du comédien Ko-tsong-kien, ne trouvant plus de résistance, entrèrent dans la ville, qu'ils pillèrent.

Ce même jour, Li-ssé-yuen s'étoit avancé jusqu'à Yng-tsé-kou, où il apprit la mort de l'empereur; cette nouvelle l'accabla. « L'empereur, dit-il à ses officiers, étoit autrefois » aimé & respecté de ses soldats; il n'en avoit aucun qui n'eût » sacrifié sa vie pour son service; il s'est ensuite laissé gou- » verner par des gens vicieux, qui lui ont gâté le cœur & qui » l'ont perdu ». Ce général courut au secours de Lo-yang, pour faire cesser le pillage, & s'étant porté à l'endroit où l'on avoit brûlé le corps de l'empereur, il en recueillit avec soin tous les os, qu'il fit mettre dans des urnes, pour les garder jusqu'à l'arrivée du prince de Oueï, afin qu'ils fussent enterrés

avec les cérémonies usitées pour les princes de son rang.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 926. *Tchuang-tsong.*

Teou-lou-ké, à la tête de tous les grands, vint lui présenter un écrit, par lequel ils l'invitoient à monter sur le trône, & à prendre possession de l'empire, qui étoit dû à ses grandes qualités. Li-ssé-yuen, surpris de la proposition, leur répondit: « J'avois reçu ordre, comme vous le savez, de l'empereur » notre maître d'aller châtier les rebelles de Yé-tou; par un » contretemps que je ne pouvois prévoir, les troupes que je » commandois se révoltèrent & m'abandonnèrent: j'ai fait » tout ce que j'ai pu pour en informer l'empereur & lui faire » connoître mon innocence; Li-chao-jong s'y est toujours » opposé, & a rompu toutes les mesures que j'ai pu prendre; » c'est ce qui m'a déterminé à agir comme je fais. Vous venez » m'offrir le trône, c'est me dire que je connois peu la dignité » impériale; je vous demande de ne pas insister sur une pareille » proposition ».

Li-chao-jong, en apprenant les révolutions arrivées à la cour, avoit pris la fuite pour gagner le Ho-tchong, mais il fut arrêté avant que d'y arriver, & on l'envoya à Lo-yang chargé de fers.

Le prince de Oueï fit conduire Li-chao-tchin à Fong-siang, où il fut exécuté après qu'on lui eut fait son procès dans les formes. Ce prince, à son arrivée à Hing-ping, informé des troubles de la cour & de la mort de l'empereur son père, avoit aussi-tôt repris la route de l'ouest. Lorsque les grands furent qu'il revenoit, ils pressèrent Li-ssé-yuen de prendre au moins le titre de protecteur de l'empire: ce général y consentit, & en cette qualité il fut occuper un des appartemens du palais, afin d'être plus à portée de terminer les affaires.

Les eunuques, voulant lui faire leur cour, choisirent une centaine des plus belles filles du palais pour les lui présenter.

Li-ſsé-yuen leur demanda ce qu'ils en vouloient faire : « C'eſt, » lui répondirent-ils, pour être chargées des affaires du dedans » du palais, on ne leur a point encore donné de l'emploi ». « — Les emplois du palais, leur dit-il, ne doivent être confiés » qu'à des femmes inſtruites des anciennes coutumes; que » peuvent ſavoir celles que vous me préſentez »? Ayant fait venir toutes ces femmes, il ne garda que les vieilles, & renvoya les jeunes chez leurs parens.

A la mort de l'empereur, ſes fils & ſes frères avoient pris la fuite, de peur qu'on ne les fît mourir : deux d'entre eux, Li-tſun-kio, prince de Tong, & Li-tſun-ki, prince de Ya, s'étoient refugiés chez des payſans. Li-ſsé-yuen les fit chercher pour les ramener à la cour; mais Ngan-tchong-hoeï, perſuadé que tant de princes ne pouvoient que cauſer du trouble, & que pour procurer la paix, il falloit réunir le cœur des peuples ſur un ſeul, envoya des gens à la quête de ces deux princes & les fit aſſaſſiner. Li-ſsé-yuen, ſenſible à cette violence, en fit des reproches fort vifs à Ngan-tchong-hoeï.

L'impératrice Lieou-chi, avoit pris la route de Tçin-yang; elle rencontra en chemin Li-tſun-ou, qui la conduiſit chez lui & en abuſa : les domeſtiques de ce prince en furent ſi indignés, qu'ils le tuèrent. L'impératrice craignant une fin ſemblable, ſe fit couper les cheveux & ſe retira à Tçin-yang, dans un couvent de bonzeſſes; mais Li-ſsé-yuen conſidérant la noirceur de ſon crime, qui fut connu de tout le monde, envoya ordre de la faire mourir.

Lorſque ceux qui avoient arrêté Li-chao-jong l'amenèrent à Lo-yang, Li-ſsé-yuen lui fit des reproches ſur la conduite qu'il avoit tenue à ſon égard : « Quel ſujet, lui dit-il, aviez- » vous de vous plaindre de moi, pour en venir juſqu'à tuer

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *HEOU-TANG.* 926. *Tchuang-tsong.*

» mon fils »? Li-chao-jong, le regardant avec des yeux farouches, lui demanda : « Et vous, quel sujet de plainte » aviez-vous pour manquer de fidelité à votre souverain, & » exciter une révolte qui l'a fait périr ? Ne peut-on pas dire » que c'est vous qui l'avez tué »? Li-ssé-yuen ne pouvant souffrir des reproches aussi injustes, le fit mourir sur le champ.

Quelque temps après, il fit arrêter tous les eunuques de la cour & les comédiens, qui étoient la véritable cause de la perte de l'empereur ; il cassa ceux qui avoient quelque emploi dans les provinces, & envoya ordre aux mandarins de faire mourir tous ceux qu'ils trouveroient dans les lieux de leur dépendance.

Le prince de Oueï, paroissant vouloir s'éloigner encore plus de Lo-yang, Li-tsong-si tâcha de l'en dissuader, en lui représentant qu'il valoit mieux aller voir par lui-même si tout étoit désespéré. Le prince suivit ce conseil & se mit en chemin : trouvant le pont de la rivière Oueï-choui rompu, il la passa au gué, & vint jusqu'à Oueï-nan, où il rencontra un de ses officiers, appellé Liu-tchin, jeune homme de confiance, qui fuyoit avec précipitation. Comme il ne comprenoit rien à cette fuite, Li-tsong-si lui dit : « Tout est perdu pour vous & » pour votre famille ; voyez maintenant quel parti vous pren- » drez ». A ces mots, qui furent pour lui un coup de foudre, Li-ki-ki, les larmes aux yeux, entra dans sa chambre, & se jettant sur un lit, il appella Li-hoan, & lui ordonna de l'étrangler. Li-hoan exécuta cet ordre funeste, après que le prince eut remis le commandement des troupes à Gin-hoan, qui prit le chemin de l'est.

La nouvelle de la mort du prince de Oueï étant parvenue à Lo-yang, les grands allèrent en corps trouver Li-ssé-yuen,

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
926.
Tchuang-tsong.

pour lui dire que le règne des *Tang* étoit fini, & qu'il falloit donner un autre nom à l'empire. Li-ssé-yuen leur répondit: « Le dernier empereur donna le nom de *Tang* à sa famille, » parce qu'il vouloit que tout le monde sût qu'il n'avoit pris » les armes que pour venger la grande dynastie des *Tang*; » je vois que ceux qui sont attachés aux *Léang* souffrent » avec peine que l'empire porte le nom de *Tang*; mais Li- » ké-yong, père du feu empereur, m'ayant élevé comme son » fils, depuis l'âge de treize ans, ne dois-je pas me regarder » comme étant de sa famille & en conserver le nom »?

« Si vous ne pouvez oublier, lui dit Li-ki, les princes que » vous avez servis, nous qui sommes leurs anciens officiers, » pourrions-nous les oublier aussi? Nos pères les ont servis, » nous & nos enfans nous les servons encore; si vous chan- » giez le nom des *Tang*, ne seroit-ce pas une autre famille » qui nous forceroit, pour ainsi dire, à oublier celle que » nous avons servie. Ainsi, puisque vous vous reconnoissez » être de la même famille, il faut que vous preniez le deuil, » & que dans les cérémonies des obséques, vous vous com- » portiez comme un de ses descendans ». Tous les grands applaudirent au discours de Li-ki; Li-ssé-yuen, protecteur de de l'empire, prit le grand deuil, & fut se mettre devant le cerceuil où étoient les os du dernier empereur, comme étant de sa famille & son légitime successeur: les grands prirent aussi le deuil, & vinrent faire les premières cérémonies des obséques; après quoi, Li-ssé-yuen revêtu des habits impériaux, fut conduit par les grands, en habits de cérémonie, à la salle du trône, où ils le reconnurent pour leur maître & le légitime successeur de l'empereur Tchuang-tsong.

MING-TSONG.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
926.
Ming-tsong.

Li-ſsé-yuen, qui prit en montant ſur le trône impérial le nom de Ming-tsong, étoit un Tartare, qui, dès l'âge de treize ans, étoit venu ſe donner à Li-ké-yong, père de l'empereur Tchuang-tſong : ſon premier nom étoit Miaokilié ; mais comme il ſervit très-bien Li-ké-yong, & qu'il fit paroître dans toutes les occaſions beaucoup de bravoure, ce prince le prit en affection, & afin de ſe l'attacher davantage, il le mit au nombre de ſes fils adoptifs, en changeant ſon nom en celui de Li-ſsé-yuen.

Dès qu'il eut été reconnu empereur, il accorda un pardon général à tout l'empire, ſuivant la coutume ; réglant enſuite ſa maiſon, il ne laiſſa que cent perſonnes dans l'appartement des femmes, trente eunuques pour ſervir les reines, vingt perſonnes pour la chaſſe de l'épervier & cinquante pour ſa cuiſine. Il fit de ſévères défenſes de lui offrir des éperviers ou des chiens, ni aucune choſe rare & de prix, & caſſa les mandarins qui n'avoient qu'un nom ſans mérite : ce prince eut ſoin de faire de grandes proviſions de grains, pour les diſtribuer aux ſoldats, qui juſque-là en avoient manqué. Les officiers furent payés des appointemens qui leur étoient dûs ; il diminua les taxes & les tributs impoſés ſur le peuple, & on eſpéra enfin qu'après tant de guerres & de troubles l'empire ſeroit en paix. Par rapport aux affaires de l'état, il voulut tout voir par lui-même : il ordonna que de cinq en cinq jours les mandarins viendroient au palais lui rendre leurs devoirs, & que les autres jours les tribunaux lui rapporteroient les affaires du gouvernement.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
926.
Ming-tsong.

Le nouvel empereur ne favoit ni lire ni écrire; il se faisoit lire les placets par Ngan-tchong-hoeï, & comme celui-ci n'avoit pas beaucoup étudié, il étoit souvent embarrassé, & il falloit recourir à un second pour en achever la lecture: afin de remédier à cet inconvénient, l'empereur créa une charge de lecteur.

A la septième lune, on eut avis à la cour que Apaoki, roi des *Kkitan*, étoit entré dans le pays de Po-haï, & qu'il avoit pris la ville de Pou-yu-tching, où il avoit établi Tou-yu, son fils aîné, avec le titre de prince de Gin-hoang: il avoit placé Té-kouang, son second fils, à Si-leou, avec la qualité de général des troupes.

Avant que ces nouvelles arrivassent à la cour, l'empereur avoit envoyé Yao-koen vers ce roi Tartare, pour lui faire part de la mort de l'empereur Tchuang-tsong. Apaoki en parut véritablement touché, & les larmes aux yeux, il s'écria: Il étoit fils de mon *anda*. Expression tartare, qui veut dire *ami*.

Le monarque Tartare, lui ayant demandé pourquoi l'empereur régnant, en apprenant la révolte de Lo-yang, n'étoit pas venu aussi-tôt à son secours? Yao-koen répondit, qu'étant trop éloigné, il ne put y arriver à temps. « D'où vient, ajouta » le Tartare, s'est-il fait empereur »? Après que Yao-koen lui en eut dit la raison: « Vous autres Chinois, continua Apaoki, » vous aimez trop le faste; j'ai oui dire que le fils de mon » *anda* s'etoit entièrement donné aux plaisirs, à la comédie, » à la chasse; qu'il n'avoit aucun soin de ses soldats ni de ses » peuples, & que c'étoit ce qui l'avoit perdu. Lorsque je sus » sa mauvaise conduite, je ne bus plus de vin; je ne voulus » plus aller au spectacle, je renvoyai mes comédiens, & je fis » lâcher mes éperviers & mes chiens: si j'avois suivi son exem- » ple, il y a long-temps que je serois moi-même tombé ».

Il

Il lui dit ensuite, que n'ayant aucune inimitié pour l'empereur qui lui avoit succédé, il vivroit en bonne intelligence avec ce prince, s'il vouloit lui céder tout le pays qui est au nord du Hoang-ho; & comme Yao-koen répondit qu'il n'avoit aucun pouvoir d'en traiter, Apaoki se mit en colère & le fit arrêter : il le retint en prison pendant dix jours, au bout desquels l'ayant fait revenir en sa présence, il lui dit qu'il paroissoit en effet difficile que l'empereur lui cédât tout le pays qui est au nord du Hoang-ho, & qu'il se restraignoit à demander seulement Tching-ting & Yeou-tchéou. S'étant fait apporter du papier & des pinceaux, il voulut obliger Yao-koen à en écrire la cession. Sur son refus, il l'auroit tué sans Han-yen-hoeï qui lui arrêta le bras; mais il le garda prisonnier.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *HEOU-TANG.* 926. *Ming-tsong.*

Peu de jours après, à la neuvième lune, Apaoki tomba malade & mourut à Fou-yu-tching. La princesse Chouliu, qui aimoit beaucoup le second de ses fils, voulant faire tomber sur lui le choix pour la succession au trône, s'y prit adroitement : elle fit monter tous les Tartares à cheval & les ayant assemblés à Si-leou devant sa tente, elle fit avancer tous les chefs & leur dit : « Vous savez que j'aime mes deux fils; j'ajoute que je » les aime également : je ne sais lequel des deux vous voulez » avoir pour vous commander, c'est à vous de choisir, voilà » leurs bannières ».

En leur faisant cette proposition, c'étoit leur donner assez à connoître qu'elle inclinoit pour Té-kouang, le cadet, puisque le droit d'aînesse décidoit en faveur de Touyu; ainsi voulant faire leur cour à la princesse, ils se déclarèrent tous pour Té-kouang. « Votre choix est fait, leur dit-elle, comment » oserois-je aller contre » ? Et sans différer plus long-temps,

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 926. *Ming-tsong.*

elle fit reconnoître Té-kouang roi des *Khitan.* Le prince Tou-yu ne pouvoit manquer d'en être mécontent ; la succession aux états de son père lui appartenoit par sa naissance, c'étoit un droit qu'on lui enlevoit injustement : son mécontentement lui fit prendre la résolution de se donner à la Chine ; mais sa mère, qui en fut avertie, l'envoya sous une garde sûre à Fou-yu-tching, dans le pays de Tong-tan.

Lorsque Té-kouang eut pris possession de la royauté, il fit mettre en liberté Yao-koen & le renvoya en Chine ; ensuite de quoi il fit les cérémonies des obsèques de son père, qui fut enterré, avec une pompe extraordinaire, à la montagne Fou-yé-chan (1).

La reine qui n'aimoit pas certains personnages fourbes, qui avoient captivé l'esprit d'Apaoki & lui avoient fait faire des fautes, les ayant mandés, leur dit que le roi leur maître, qui avoit eu tant d'affection pour eux, lui avoit recommandé, en mourant, de ne pas manquer de les avertir de le suivre : cette princesse les fit égorger sur son tombeau au nombre de près de cent.

Sur la fin de cette terrible exécution, comme c'étoit le tour de Tchao-ssé-ouen de Ping-tchéou, il reculoit : « Quoi ! lui » dit la princesse, vous que le roi à tant aimé, qui étiez tou- » jours à ses cotés, vous refusez de le suivre » ? — « Il n'y a per- » sonne que le roi aimoit plus que Votre Majesté, répondit-il ; » lorsqu'elle ira, je la suivrai ». — « Ce n'est pas que je refuse » de le faire ; mais mon fils, qui lui a succédé, a besoin de » mon secours, je ne dois pas ainsi abandonner l'état ». — « Eh » bien, j'attendrai ce temps-là, répondit Tchao-ssé-ouen ». Il se tira ainsi d'affaire par sa présence d'esprit.

(1) A trente *ly* à l'est de Kouang-ning de Léao-tong.

Le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la dixième lune, Lou-ouen-tçin, qui, pour quelques mécontentemens contre la Chine, s'étoit retiré chez les Tartares *Khitan*, commandoit alors pour eux dans Ping-tchéou. Comme c'étoit un très-bon officier, l'empereur lui fit dire sous-main que le gouvernement ayant changé, il n'avoit plus rien à craindre, & que s'il vouloit revenir dans sa patrie & la servir fidèlement contre les Tartares, ses anciens ennemis, il lui promettoit qu'il seroit bien reçu. Les troupes que Lou-ouen-tçin commandoit étoient chinoises; elles témoignèrent beaucoup de joie de revenir en sûreté auprès de leurs familles: ainsi ayant demandé si tous ses gens pouvoient espérer la même grace, & l'envoyé qui savoit les sentimens de l'empereur, n'hésitant point à lui en répondre en son nom, sur cette assurance il fit dire à ses troupes de se tenir prêtes à marcher, & il rentra en Chine à la tête de près de cent mille hommes.

927.

MING-TSONG, n'étant encore que protecteur de l'empire, avoit cassé les inspecteurs qui étoient presque tous des eunuques, & avoit ordonné de les faire mourir. Au commencement de cette année, l'eunuque Li-yen parut en qualité d'inspecteur dans le pays de Chou. Mong-tchi-siang, qui en étoit gouverneur, l'avoit toujours beaucoup considéré; il lui dit: « Autrefois, vous fûtes envoyé par la cour auprès de Ouang-yen, » prince de Chou; à votre retour vous conseillâtes à l'empe- » reur de faire marcher des troupes pour lui enlever ses états; » Tchuang-tsong suivit votre conseil, & l'un & l'autre de » ces deux princes sont tombés. Vous revenez maintenant ici, » & votre arrivée remplit le pays de trouble; tout le monde » craint, d'autant plus qu'on sait que tous les inspecteurs ont

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 927. *Ming-tsong.*

» été caſſés. On ſe demande, pourquoi lui auroit-on donné » de l'autorité ſur les troupes de ce gouvernement, ſi on n'a- » voit pas des vues contraires à nos intérêts? Votre préſence » répand ici l'alarme, & vous en ſentez les conſéquences ».

Li-yen, que ce diſcours remplit de crainte, conjura Mong-tchi-ſiang de le ſauver : « Il m'eſt impoſſible, mon cher ami, » lui dit-il, tout le pays eſt en mouvement, je ne puis me » diſpenſer de faire tout ce qu'on exigera pour calmer les » eſprits & prévenir un grand embrâſement ». Il lui fit des excuſes de la néceſſité où il ſe trouvoit de lui faire couper la tête.

Cet eunuque avoit été envoyé par l'empereur dans le pays de Chou, avec la qualité d'inſpecteur ; mais les troupes & le peuple le haïſſoient mortellement. Mong-tchi-ſiang rendit un vrai ſervice à l'empire en le faiſant mourir, autrement il n'auroit pas été maître des ſoldats ni du peuple ; cependant en rendant compte à la cour, il ne voulut point toucher la véritable raiſon qui l'avoit fait agir, de peur qu'on ne voulût pas le croire, & qu'on ne lui fît un crime d'avoir fait mourir un officier envoyé par l'empereur en qualité d'inſpecteur. Il l'accuſa donc, dans ſes dépêches, d'avoir voulu ſe révolter, pour ſe rendre maître du pays de Chou & ſe former un état ; il diſoit qu'à ſon arrivée dans la province, Li-yen avoit fait publier par-tout, qu'il venoit en prendre le gouvernement, & qu'il lui avoit même intimé un ordre de ſe rendre inceſſamment à la cour ; que connoiſſant ſes mauvais deſſeins, il avoit cru rendre un ſervice à l'empire, en ſe défaiſant d'un ſujet qui ne cherchoit qu'à le troubler.

Kao-ki-hing, qui étoit dans le King-nan, perſuadé que l'arrivée de Li-yen dans le pays de Chou y cauſeroit du trou-

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
927.
Ming-tsong.

ble, se proposoit d'en profiter. Sous l'empereur Tchuang-tsong, il avoit demandé le gouvernement des villes de Koué-tchéou (1), de Tchong-tchéou (2) & de Ouan-tchéou (3), qui étoient fort à sa bienséance : ce prince ne le lui avoit accordé qu'en second, & lui avoit refusé le gouvernement général. Mécontent de ce refus, il étoit venu fondre, à main armée, sur la ville de Koué-tchéou, qu'il avoit emportée de force. Quelque temps après, Li-ki-ki, prince de Oueï, ayant chargé Han-koan de porter à la cour un grand nombre de choses précieuses, qu'on avoit enlevées au prince de Chou, Kao-ki-hing l'avoit tué sur son passage & s'étoit emparé des richesses qu'il conduisoit à la cour. MING-TSONG, parvenu au trône, réclama ces richesses : « Vous me demandez, répondit fiérement Kao-» ki-hing à son envoyé, des nouvelles de ces bagatelles ; si » vous voulez savoir ce qu'elles sont devenues, il faut vous » adresser à l'esprit qui préside aux eaux ». L'empereur, choqué de son insolence, le cassa de tous ses emplois ; il ordonna à Lieou-hiun de l'attaquer du côté du sud, & à Tong-tchang du côté de l'est avec les troupes de Chou : il envoya aussi ordre aux gouverneurs du Ho-nan de l'attaquer de leur côté.

Ces trois armées, que l'empereur croyoit capables d'écraser Kao-ki-hing, ne purent obtenir le moindre avantage contre lui : il ne s'attendoit cependant pas à être attaqué ; mais les grandes pluies qui survinrent, & les maladies qui régnèrent dans les trois armées, jointes au peu de précaution qu'on avoit pris pour ne pas les laisser manquer de vivres, le sauvèrent.

(1) Koué tchéou-fou.

(2) Tchong-tchéou de Tchong-king-fou du Ssé-tchuen.

(3) Ouan-hien de Koué tchéou fou du Ssé-tchuen.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 927. *Ming-tsong.*

L'empereur, étonné de voir cette guerre durer si long-temps, envoya Kong-siun pour en savoir la cause; Kong-siun voulut lui-même aller attaquer un corps des troupes de Kao-ki-hing; mais comme il n'étoit pas homme de guerre, il fut battu & ses gens fort maltraités : la plus grande partie resta sur le carreau. Après cet échec, il tenta d'entrer en pourparler avec les officiers de Kao-ki-hing; mais ils ne firent aucun cas de ses propositions : passant ensuite au camp de l'armée de Ho-nan, Kong-siun fit distribuer dix mille paires d'habits aux soldats, afin de les exciter à bien faire; il fit présent à Ma-yn, leur général, d'un très-beau cheval, superbement enharnaché & d'une magnifique ceinture; il promit encore qu'il leur alloit arriver quantité de grains & d'autres provisions : avec tout cela, Ma-yn ne put rien faire contre Kao-ki-hing & fut toujours battu. L'empereur voyant l'inutilité de ses efforts, envoya ordre aux trois armées de retourner chacune dans leur département.

Ma-yn, qui craignoit qu'on ne le soupçonnât de s'entendre avec Kao-ki-hing, envoya à la cour impériale un de ses principaux officiers prêter serment de fidélité & d'obéissance. L'empereur traita avec distinction cet officier, & lui fit présent, pour son maître, de dix beaux chevaux & de deux jeunes filles d'une beauté parfaite. Kao-ki-hing, qui l'attendoit sur son passage à Kiang-ling, lui enleva ces présens.

Kao-ki-hing craignant de ne pouvoir se soutenir seul, rechercha l'appui du prince de Ou; il lui envoya des présens en forme de tribut, & lui fit offrir de relever de lui, s'il vouloit s'engager à le défendre contre ses ennemis. Siu-ouen, premier ministre du prince de Ou, lui dit : « Ceux qui sont chargés du » gouvernement d'un état, ne doivent point se laisser éblouir

» par une réputation qui n'est fondée que sur des apparences » trompeuses ; mais leur devoir est de veiller aux intérêts de » leur maître & du peuple. Lo-yang n'est pas éloignée de » Kiang-ling ; il est facile aux *TANG* d'y porter la guerre : nous » ne pouvons donner du secours à Kao-ki-hing, qu'avec des » peines & des dépenses infinies : recevoir ses présens comme » tribut, & ne pas le secourir dans le besoin, ce seroit man- » quer à l'honneur. Acceptons ces présens comme amis, en » lui en renvoyant de plus magnifiques, mais sans le regarder » comme sujet ». Le prince de Ou suivit ce conseil.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *HEOU-TANG.* 927. *Ming-tsong.*

Kao-ki-hing, persuadé que l'empereur le laisseroit quelque temps en paix, se tenoit peu sur ses gardes ; le général des troupes impériales, dans la province de Chou, tomba à l'improviste sur Koué-tchéou, Tchong-tchéou & Ouan-tchéou, & lui enleva ces trois places.

Le premier jour de la huitième lune de l'an 927, il y eut une éclipse de soleil.

928.

Le premier jour de la deuxième lune de l'année suivante, il y eut encore une éclipse de soleil.

Siu-ouen, ministre du prince de Ou, avoit conçu le dessein de faire prendre à son maître le titre d'empereur ; mais la mort qui l'enleva subitement sur la fin de l'année précédente, rompit les mesures qu'il avoit prises. Yang-pou, à qui son ministre avoit fait une proposition aussi séduisante, n'abandonna pas pour cela son projet ; il commença par se faire proclamer empereur par ses sujets, & envoya ensuite une magnifique ambassade à Lo-yang, pour offrir de reconnoître le prince des *TANG* empereur dans les provinces septentrionales, à condition qu'on le reconnoîtroit, lui prince de Ou, sous le même titre dans les provinces méridionales. Ngan-tchong-hoei, mi-

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 928. *Ming-tsong.*

nistre de l'empereur, fut si choqué de la proposition, qu'il renvoya les présens & l'ambassade d'une manière désagréable : ce refus rompit, depuis ce temps-là, tout commerce entre l'empereur & le prince de Ou.

Ma-yn, prince de Tchou, sensible aux bontés de l'empereur, & honteux d'avoir si mal réussi dans la guerre contre Kao-ki-hing, entreprit de réparer son honneur; il équipa une flotte, dont il donna le commandement en chef à Ouang-hoan.

Kao-ki-hing fit aussi-tôt préparer toutes ses barques de guerre, qu'il voulut commander lui-même, & fut au-devant de la flotte de Tchou : le combat dura trois jours avec beaucoup d'opiniâtreté & de valeur de part & d'autre; mais enfin Kao-ki-hing fut vaincu : se voyant poussé vivement jusqu'auprès de Kiang-ling, où il s'étoit retiré après sa défaite, il fut obligé de demander la paix, que le général Ouang-hoan lui accorda.

A son retour, Ma-yn lui fit des reproches de ce que pouvant se rendre maître de King-nan, il ne l'avoit pas fait; il paroissoit même vouloir lui faire faire son procès. Ouang-hoan l'écouta tranquillement, & lorsqu'il eut cessé de parler, il lui répondit : « Kiang-ling est un pays qu'il est de votre propre » intérêt de laisser sous la domination du maître auquel il » obéit : si j'en eusse fait la conquête, elle vous auroit infail- » liblement attiré une guerre, qui n'auroit peut-être fini que » par la perte de vos états & l'extinction de votre famille ; au » lieu qu'en le maintenant tel qu'il est, au milieu de l'empire » & des états de Ou & de Chou, il nous sert de barrière & » de rempart ». Ma-yn ne put s'empêcher de sentir que son général avoit bien vu, & il le loua d'avoir prévu les inconvéniens qui seroient arrivés s'il eût poussé plus loin ses conquêtes.

Ma-yn informé que le prince de Ou avoit envoyé sa flotte,

sous

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
928.
Ming-tsong.

ſous les ordres de Miao-lin & de Ouang-yen-tchang, contre Yo-tchéou, pour lui enlever cette ville, augmenta ſes barques de guerre juſqu'au nombre de mille, qu'il donna à commander à Hiu-té-hiun pour aller à ſon ſecours : cette place étoit comme le boulevart de ſes états, & il lui étoit de la dernière importance de la conſerver.

Hiu-té-hiun ſe mit en embuſcade auprès du lac Kio-tſé-hou, d'ou il envoya de nuit Ouang-hoan, avec deux cens barques, ſe poſter a Yang-lin-pou afin de couper le chemin aux ennemis. A la pointe du jour les barques de Ou commencèrent à paroître à l'embouchure du Kiang; Hiu-té-hiun en détacha trois cens de ſes plus petites, ſous le commandement de Tchen-ſin, qui donnèrent la chaſſe à celles de Ou, tandis qu'avec le reſte de la flotte il les attaqua de front. Après un combat long & opiniâtre, Miao-lin & Ouang-yen-tchang furent faits priſonniers, & toutes leurs barques priſes ou coulées à fond. Le prince de Ou, conſterné de cette défaite, fit faire des propoſitions de paix à Ma-yn, qui, ſans montrer le moindre reſſentiment de ce qu'on l'étoit venu attaquer, accorda tout ce qu'on lui demandoit : il renvoya même les généraux Miao-lin & Ouang-yen-tchang, ſans exiger aucune rançon. Hiu-té-hiun, chargé de les acccompagner pendant quelque temps, leur dit que les états de Tchou, quoique de peu d'étendue, produiſoient cependant de braves gens, qui ſervoient avec zèle & fidélité, & dont les généraux avoient de la valeur & de l'expérience : il ajouta qu'on ne pourroit jamais rien contre eux, à moins qu'on n'y vît régner le trouble & la diſcorde. Hiu-té-hiun lui parloit ainſi, parce qu'il prévoyoit que les enfans de Ma yn, qui ſe comportoient très-mal, ne manqueroient pas, après la mort de leur père, déja avancé en âge, de ſe diſputer ſa ſucceſſion.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
928.
Ming-tsong.

La paix faite dans les provinces du midi, la guerre recommença dans celles du nord. Ouang-tou, gouverneur de Y-ou, commandoit dans cette province depuis plus de dix ans; il s'étoit fait comme une petite souveraineté, & s'y étoit rendu si absolu, qu'on auroit dit qu'il n'avoit point de maître au-dessus de lui : il disposoit à son gré des charges & exigeoit les tributs, qu'il distribuoit à ses soldats, sans y être autorisé par un ordre supérieur. Ngan-tchong-hoeï, qui prit le timon des affaires, lui ôta beaucoup de cette grande autorité.

Dans ces entrefaites, les Tartares, qui ne pouvoient demeurer en paix, venoient souvent insulter les frontières de la Chine : l'empereur en augmenta considérablement la garde, afin de réprimer leur brigandage. Ouang-tou crut qu'on faisoit des préparatifs contre lui; & comme il n'étoit déja que trop porté à la révolte, il envoya un de ses amis sonder Ouang-yen-kieou, pour l'engager dans ses intérêts, mais il en essuya un refus. Piqué contre lui, il chercha à corrompre par argent ses domestiques pour le tuer : ils prirent l'argent, mais ils ne voulurent jamais attenter à la vie de leur maître.

Ouang-yen-kieou, averti par ses gens de la perfidie de Ouang-tou, l'accusa auprès de l'empereur de vouloir se révolter, & il écrivit en cour tout ce qu'il avoit tenté pour le faire assassiner. L'empereur lui donna ordre d'assembler les troupes des provinces voisines & de se mettre à leur tête. En conséquence de ces ordres, Ouang-yen-kieou, avec une armée considérable, fondit sur Ting-tchéou, qu'il fit attaquer si vivement, qu'il en emporta d'abord le fauxbourg du nord : il pressoit si fort la ville, que Ouang-tou prodiguant aux Tartares les trésors, les engagea à venir à son secours.

A la cinquième lune, Touleï, chef de ces Tartares, arriva

avec dix mille hommes de cavalerie : il attaqua, sans différer, les assiégeans qu'il força, & il entra dans la ville, ce qui obligea Ouang-yen-kieou de lever le siége & d'aller se mettre à couvert dans Ku-yang (1).

Ouang-tou, renforcé par les Tartares, alla chercher Ouang-yen-kieou, mais il fut si complettement battu, qu'il se vit contraint de prendre la suite avec eux & de le laisser maître de la campagne. Profitant de sa victoire, Ouang-yen-kieou se fit payer les tributs que Ouang-tou levoit, & il retourna ensuite attaquer Ting-tchéou.

Les *Khitan* accoururent au secours des leurs & de Ouang-tou au nombre de cinq mille, & après avoir ramassé les débris de la dernière bataille, ils vinrent camper à douze *ly* de Ting-tchéou. La nuit qui suivit leur arrivée, Ouang-yen-kieou sortit sans bruit de ses retranchemens & attaqua leur camp en plusieurs endroits ; il le força sans peine, & fit un si grand carnage, que plus de la moitié des Tartares resta sur la place ; les autres se sauvèrent avec Touleï & Ouang-tou, qui faillirent à être faits prisonniers. Tchao-té-kiun, gouverneur de Lou-long, les voyant revenir si en désordre, tomba sur eux à la tête de sa garnison ; il les poursuivit fort loin & leur tua encore beaucoup de monde.

Ouang-yen-kieou, instruit qu'une partie des troupes de Ouang-tou, après leur déroute, s'étoit jettée dans Ting-tchéou sous la conduite d'un de leurs officiers, jugea qu'il y auroit du danger à y retourner, & que ce seroit s'exposer à perdre beaucoup de monde : il préféra d'en différer le siége à un autre temps ; mais la cour, étonnée de ce qu'après le gain

(1) Ku-yang-hien de Tching-ting-fou.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 928. *Ming-tsong.*

d'une bataille il laissoit cette place en arrière, lui fit expédier l'ordre exprès de l'attaquer; il le fit avec toute l'habileté & la bravoure qu'on pouvoit attendre de lui, mais il y perdit près de trois mille hommes, sans pouvoir la prendre.

Les *Khitan*, honteux d'avoir été si maltraités deux fois de suite, vinrent une troisième, sous les ordres de Ti-yn, un de leurs premiers officiers, se présenter devant Ting-tchéou. Ouang-yen-kieou ne désespéra point de les battre encore, & animé par ses victoires, il sortit de son camp pour aller au-devant d'eux : il les battit en effet & les poursuivit jusqu'à Y-tchéou, où un officier de Tchao-té-kiun en tua encore un grand nombre, de sorte que leur défaite fut si générale, qu'il n'en échappa que quelques dixaines. Depuis ce temps, ils n'osèrent plus si facilement entrer sur les terres de l'empire.

929.

Après cette dernière victoire, l'empereur, qui ne vouloit pas qu'il fût dit que ses armes eussent échoué devant Ting-tchéou, envoya de nouveaux ordres d'en recommencer le siége. Ouang-yen-kieou, qui savoit mieux que personne les difficultés qu'il y avoit de prendre cette ville, en parla à l'officier que l'empereur lui avoit envoyé, afin qu'il en rendît compte à son retour : il ajouta que Ouang-tou s'étoit jetté dedans pour la défendre, mais qu'il alloit la bloquer de si près, qu'il empêcheroit tout secours d'y entrer, & que la garnison se voyant sans espérance, ne manqueroit pas de causer quelque trouble, dont il profiteroit pour s'en rendre maître. En effet, peu de jours après, les officiers & les soldats de la place commencèrent à murmurer si hautement, que Ouang-tou & le Tartare Touleï, qui s'y étoient enfermés, tentèrent de faire un dernier effort pour se sauver; mais on les repoussa si vivement, qu'ils furent contraints de rentrer dans la ville.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
929.
Ming-tsong.

Le peu de succès de cette tentative ne servit qu'à augmenter le mécontentement de la garnison, qui fut poussé au point que Ma-jang-neng, un des principaux officiers, fit ouvrir les portes & reçut les troupes de l'empereur. Ouang-tou, qui se vit perdu, s'enferma avec toute sa famille dans sa maison, où il fit mettre le feu, & il périt misérablement au milieu des flammes. Le Tartare Touleï fut pris & envoyé sous bonne garde à Ta-léang, où il subit la mort. La prise de Ting-tchéou ne coûta la vie à aucun soldat, comme Ouang-yen-kieou l'avoit promis : l'empereur, qui étoit lui-même un excellent capitaine, loua son général de l'habileté avec laquelle il avoit conduit ce siége.

Kao-ki-hing, qui avoit fait tant de peine à l'empire, étoit mort l'année précédente & avoit laissé ses états à Kao-tsong-hoeï, son fils aîné, qui avoit recherché la protection du prince de Ou, auquel il ne fit pas difficulté de demander des provisions de son gouvernemeut, qui lui furent accordées. Faisant ensuite réflexion que cette démarche irriteroit encore plus l'empereur contre lui, il dit à ses officiers : « Nos états sont » voisins de ceux de l'empereur & éloignés de la principauté » de Ou; se brouiller avec ses voisins, ce n'est pas le moyen » de se soutenir long-temps : nous avons fait une faute en » nous soumettant au prince de Ou, il faut tâcher de la » réparer ».

Ma-yn, prince de Tchou, étoit alors fort bien dans l'esprit de l'empereur, & depuis la paix faite à Kiang-ling, Kao-tsong-hoeï & sa famille vivoient en bonne intelligence avec ce prince : il résolut de se servir de lui, pour offrir à l'empereur de lui payer tribut & de le reconnoître pour son souverain. Ma-yn se chargea de la négociation & y réussit; l'empereur accorda à Kao-tsong-hoeï des provisions de gouverneur de King-nan,

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 929. *Ming-tsong.*

avec les privilèges & les prérogatives dont Kao-ki-hing, son père, avoit joui.

Ming-tsong étoit un très-bon prince ; quoiqu'il eût fait toute sa vie la guerre, il aimoit cependant la paix : & si Ngan-tchong-hoeï, son ministre, lui avoit ressemblé, son règne auroit été très-pacifique ; mais ce ministre, qui s'étoit emparé de toute l'autorité, étoit sévère, hautain & soupçonneux. Un homme de ce caractère, ne pouvoit manquer de faire des mécontens.

Kang-fou, ancien gouverneur de Tsé-tchéou, qui parloit & entendoit fort bien la langue des Tartares, se trouvoit alors à la cour. Au sortir du conseil, l'empereur s'entretenoit volontiers avec lui des affaires du gouvernement, & Kang-fou lui répondoit toujours en Tartare. Ngan-tchong-hoeï, qui n'entendoit point cette langue, en prit de l'ombrage ; il l'avertit souvent de ne pas se mêler mal-à-propos des affaires du gouvernement, s'il vouloit que sa vie fût en sûreté. Kang-fou, qui savoit que ce ministre tout-puissant étoit capable de le faire périr, pria l'empereur de l'envoyer dans les provinces exercer quelque emploi, & comme on reçut alors à la cour avis des frontières que les Tartares étoient entrés fort avant sur le territoire de Ling-tchéou & qu'ils y avoient causé de grands dégâts, Ngan-tchong-hoeï nomma Kang-fou au gouvernement de Sou-fang (1). Ce gouvernement, qui étoit très-important à cause du voisinage des Tartares, étoit aussi fort dangereux ; Kang-fou le refusa & sollicita l'empereur de lui en donner un autre : ce prince dit à son ministre de le changer, mais il n'en voulut rien faire. L'empereur, obligé d'en passer par là, donna dix

(1) Ning-hia-oueï du Chen-si.

mille hommes à Kang-fou, sous la conduite de Oueï-chin-tou, pour lui servir d'escorte. Les *Kiang* vinrent à main-armée jusqu'à Fang-kiu (1), pour l'empêcher de passer : il les battit & les mit en fuite, après quoi il continua sa route toujours en bon ordre, de peur de quelque surprise, fort ordinaire dans ces quartiers.

A son arrivée à Tsing-tong-hia, plusieurs mille Tartares des hordes de *Yé-li* & de *Tacou* des *Toufan*, se mirent en devoir de l'attaquer. Kang-fou, envoya contre eux Oueï-chin-tou avec un détachement, & le suivit de près avec le reste de ses troupes: il les enveloppa si bien, qu'ils furent tous pris ou tués. Ces deux avantages lui firent une grande réputation dans l'empire & à l'étranger; il en eut lui-même tant de satisfaction, qu'en arrivant à Ling-tchéou, il ne pensa plus à s'excuser d'accepter le gouvernement de Sou-fang, & il en prit possession.

Un des moyens dont Ngan-tchéou-hoeï se servoit pour maintenir la paix dans les états de l'empereur, étoit de partager l'autorité des mandarins des provinces; en conséquence de ce plan, il divisa, dans le pays de Chou, les deux départemens de Lang-tchéou & de Ko-tchéou, dont il donna le premier à Li-gin-ku, & l'autre à Ou-kien-yu avec un corps de troupes, en l'envoyant résider à Mien-tchéou (2).

Ou-kien-yu étoit un ancien serviteur des *TANG*, grand ami de Ngan-tchong-hoeï, qui le regardoit comme son frère aîné. Ce ministre l'avoit mis dans ce poste, comme un homme sur lequel il pouvoit compter, s'il arrivoit que Tong-tchang, gouverneur d'une bonne partie du pays de Chou, voulût se

(1) Hoan hien, à soixante-dix *ly* au sud de King-yang-fou du Chen-si.
(2) Mien-tchéou de Tching-tou-fou du Ssé-tchuen.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 929. *Ming-tsong.*

revolter, comme on l'en avoit averti : il avoit auſſi recommandé à Li-gin-ku d'examiner avec ſoin la conduite de Tong-tchang, & de ne pas manquer de l'en informer.

Quelque temps après que Li-gin-ku fut arrivé à ſa deſtination, il écrivit à l'empereur qu'il étoit à propos d'augmenter les troupes de ſon département, & d'envoyer Hia-lou-ki pour mettre Souï-tchéou en état de défenſe, en y faiſant paſſer une bonne garniſon : la cour ſatisfit à toutes ſes demandes, & lui envoya ordre de faire fabriquer des cuiraſſes & des armes en auſſi grand nombre qu'il le pourroit. Ces précautions & ces préparatifs remplirent de crainte Tong-tchang & Mong-tchi-ſiang, qui juſque-là avoient été les deux ſeuls gouverneurs des états de Chou : ils ne ſavoient que penſer des changemens qu'on faiſoit ſans demander leur avis. Ces deux généraux étoient depuis long-temps brouillés enſemble & n'avoient aucune communication ; cette circonſtance les réconcilia : Tong-tchang fit la première démarche, & pour convaincre Mong-tchi-ſiang qu'il y alloit de bonne foi, il lui demanda ſa fille en mariage pour ſon fils ; celui-ci qui ne demandoit pas mieux que de ſe raccommoder avec lui, l'accorda, & dès-lors ils ſe communiquèrent leurs ſoupçons ſur ce qui ſe tramoit à leur préjudice dans leurs départemens. Tous deux convinrent d'écrire en cour pour s'en plaindre, mais on ne leur donna aucune ſatisfaction : cependant on chercha à les amuſer, afin de les empecher de prendre des précautions.

930. Tong-tchang, beaucoup plus vif & plus hardi que Mong-tchi-ſiang, voyant qu'on continuoit d'agir ſans leur participation, écrivit à Tong-kouang-yé, ſon fils, qui étoit employé à la cour : « Le conſeil de l'empereur m'a enlevé une partie de » mon département, & il y a mis des gouverneurs qui ſont » indépendans

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 930. *Ming-tsong.*

» indépendans de moi, sans m'en donner le moindre avis; on » augmente considérablement les troupes, sans doute dans le » dessein de me perdre : dès que vous aurez lu cette lettre, ne » manquez pas d'agir pour moi auprès du conseil privé; si à » l'avenir un seul cavalier vient dans ces quartiers sans mon » aveu, assurez bien que je suis résolu de ne plus garder de » ménagement & de courir aux armes plutôt que de le » souffrir ».

Tong-kouang-yé communiqua la lettre de son père à Li-kien-hoeï; mais, malgré ses représentations, on donna dans la suite de nouveaux ordres pour envoyer encore des troupes en garnison à Lang-tchéou (1) : Tong-kouang-yé tâcha de les faire révoquer en répondant de la fidélité de son père, si on ne l'aigrissoit pas. Li-kien-hoeï sollicita Ngan-tchong-hoeï de différer quelque temps, mais le ministre, qui étoit d'un caractère hautain, voulut soutenir sa démarche, & fit partir ces troupes pour Lang-tchéou : avant qu'elles y fussent rendues, Tong-tchang avoit déja levé l'étendard de la révolte.

Le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur fit des reproches à Ngan-tchong-hoeï, de n'avoir pas eu d'égard aux représentations de Ton-kouang-yé. Le ministre répondit qu'il savoit depuis long-temps que cette révolte se méditoit; que l'en ayant deja averti, comme il n'en avoit voulu rien croire, il avoit été obligé de l'en convaincre par des effets : « Je n'aime, dit l'empereur, à faire du mal à personne, ni à me servir de l'autorité que j'ai en main, que » contre ceux qui m'en font ».

(1) Pao king-fou du Ssé-tchuen.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 930. *Ming-tsong.*

A la neuvième lune, Mong-tchi-siang voyant que Tong-tchang s'étoit déclaré, concerta avec lui d'attaquer Sou-tchéou (1) & Lang-tchéou; ils devoient ensuite se joindre après la prise de ces deux places. Cependant la révolte de Tong-tchang éclata plutôt qu'il ne s'y attendoit; lorsqu'il partit pour aller faire le siége de Lang-tchéou, Mong-tchi-siang fit un détachement qu'il donna à commander à Li-gin-han, Tchao-ting-yn & Tchang-yé, en leur ordonnant d'aller attaquer Souï-tchéou; il en envoya un autre sous les ordres de Heou-hong-ché, & Mong-ssé-kong devoit joindre Tong-tchang devant Lang-tchéou.

Li-gin-kiu, nouveau gouverneur de la province, créature du ministre, se trouvoit dans cette dernière ville, au moment que Tong-tchang en commença le siége : le peu de cas qu'il fit des assaillans, fut cause qu'il la perdit bien plutôt qu'il n'auroit dû. Il parloit avec mépris à ses officiers des troupes de Chou, & pour prouver qu'il ne les craignoit pas, il fit une sortie, dans laquelle il fut si vivement répoussé, que peu s'en fallût que les assiégeans n'entrassent pêle-mêle avec la garnison dans la ville. Tong-tchang, profitant de l'ardeur de ses soldats & de la consternation où il jugeoit que devoient être les assiégés, fit le lendemain escalader les murailles & emporta la place : Li-gin-kiu fut tué dans cette attaque.

Yao-hong, qui du temps des *LÉANG* avoit servi sous Tong-tchang, se trouvoit dans Lang-tchéou : ce rebelle lui avoit écrit pour l'engager à se joindre à lui. Yao-hong, fidèle à son prince, montant sur les remparts, jetta la lettre dans un égoût, pour faire connoître combien sa proposition l'indignoit. Ce brave

(1) Souï-ning-hien de Long-ngan-fou du Ssé-tchuen.

officier fut fait prisonnier : Tong-tchang l'ayant fait venir en sa présence, lui demanda pourquoi il étoit si peu reconnoissant de ses bienfaits. Yao-hong lui répondit, avec une fermeté généreuse : « Infâme brigand que tu es, comment oses-tu me » faire ces reproches ? toi que l'on a vu, esclave de la famille » impériale qui est sur le trône, balayer ses écuries, aujour- » d'hui que, par ses bienfaits, tu es devenu gouverneur d'une » de ses plus importantes provinces, tu pousses l'ingratitude » jusqu'à te révolter contre elle ! Coupable de trahison envers » ton maître, tu m'accuses de manquer de reconnoissance ? » Un homme de rien, tel que toi, ne connoît pas sans doute » l'honneur, & ne rougit point des plus grands crimes : sache » que je me suis toujours fait gloire de marcher dans le che- » min de la vertu, & que je ne suis pas fait pour être ton com- » plice. Je mourrai pour le service de mon prince, & je ne » m'avilirai jamais à vivre avec des esclaves tels que toi ».

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 930. *Ming-tsong.*

Tong-tchang, outré de colère, le fit attacher à un poteau ; on lui coupa les chairs par morceaux : Tong-tchang en prit un, qu'il fit rotir à ses yeux & qu'il mangea. Un si cruel supplice ne lui arracha pas la moindre plainte ; il le souffrit avec une constance héroïque, mais il ne cessa qu'avec la vie de reprocher à Tong-tchang l'indignité de sa conduite. L'empereur fit venir ses deux fils & en prit un soin particulier ; il combla d'honneurs & de bienfaits toute sa famille.

Hia-lou-ki défendoit Souï-tchéou contre Li-gin-han qui l'assiégeoit. Après la prise de Lang-tchéou, Tong-tchang dirigea sa marche vers Li-tchéou, dans le dessein de l'attaquer ; mais les pluies qui survinrent lui faisant craindre d'échouer, il revint à Lang-tchéou, d'où il alla se saisir de Tching-tchéou, de Ho-tchéou, de Pa-tchéou, de Pong-tchéou & de Ko-tchéou.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 930. *Ming-tſong.*

A la onzième lune, Mong-tchi-ſiang prit de ſon côté la ville de Kien-tchéou, poſte très-important.

Dès qu'on fut certain à la cour de la révolte de Tong-tchang, on arrêta Tong-kouang-yé, ſon fils aîné & ſa famille : l'empereur leur ôta leurs emplois, & peu de temps après Ngan-tchong-hoeï, voyant qu'il perſiſtoit dans ſa révolte, fit mourir toute cette famille. Ché-king-tang eut ordre de marcher contre les rebelles.

Lorſque ce général eut paſſé les gorges de San-koan, il ſortit par le nord de la montagne Ma-téou-chan & paſſa au ſud Kien-men ; il ſe rendit maître de cette place, où il tua trois mille hommes aux rebelles, & fit travailler ſes ſoldats à la mettre en état de défenſe.

Tong-tchang, preſſé de ce côté-là, demanda un prompt ſecours à Mong-tchi-ſiang, qui fit partir ſur le champ cinq mille hommes ſous la conduite de Li-tchao, auquel il recommanda de faire la plus grande diligence pour ſe rendre à Kien-tchéou, & ſe jetter dans cette place : il donna dix mille hommes à Tchao-ting-yn, en lui ordonnant d'aller camper près des murs de cette ville. Ces deux officiers marchèrent en avant avec douze cens hommes ſeulement, & comme ils étoient ſur le point d'arriver, ils virent dix à douze mille impériaux qui deſcendoient une montagne ; le ſoleil alloit ſe coucher : la partie n'étoit pas égale, mais ils craignirent qu'en différant juſqu'au lendemain matin, ils ne fuſſent enveloppés : ainſi ils convinrent de donner dès cette même nuit une allerte aux impériaux, & s'étant ſéparés vers minuit avec une partie de leurs ſoldats, qui étoient du pays & qui en connoiſſoient tous les détours, ils prirent, l'un le chemin d'une montagne au nord du camp des impériaux, & l'autre au ſud. A un ſignal

convenu entre eux, ils donnèrent sur les ennemis, qui, se croyant en sûreté, étoient ensevelis dans un profond sommeil : ils furent mis dans un si grand désordre, qu'ils reprirent à moitié vêtus le chemin de Kien-men, d'où ils n'osèrent sortir de dix à douze jours. La nouvelle de cette victoire rassura beaucoup Mong-tchi-siang, & lui fit concevoir les plus belles espérances pour le succès de son dessein.

Cependant, à la douzième lune, Ché-king-tang, général de l'armée impériale, entreprit de se rendre maître de Kien-tchéou : il s'en approcha, & vint camper auprès d'une montagne qui est au nord de la ville. Tchao-ting-yn étoit posté de l'autre côté de la place en si bel ordre, que Ché-king-tang ne put s'empêcher d'admirer sa disposition.

Ce général résolut de l'attaquer, parce que sa défaite seule pouvoit opérer la reddition de la place. Tchao-ting-yn, qui vit du mouvement dans le camp des ennemis, jugea de leur intention, & mit en embuscade trois cens de ses meilleurs arbalétriers sur le chemin par où les troupes impériales devoient retourner à leur camp : il les attendit de pied-ferme dans le sien.

Après s'être fait tuer quelques centaines de ses gens, Ché-king-tang envoya un détachement de sa cavalerie attaquer le pont gardé par Li-tchao, qui le reçut à la tete de mille arbalétriers : le combat dura jusqu'au soir ; Ché-king-tang voyant qu'il ne pouvoit le forcer, fit sonner la retraite. Tchao-ting-yn sortit alors de son camp & le fit charger vigoureusement, tandis que les cinq cens hommes qu'il avoit mis en embuscade firent une terrible décharge de flèches, qui mit en désordre les impériaux & les obligea de se retirer.

Che-king-tang ne put se dispenser d'instruire la cour de toutes les tentatives qu'il faisoit & de leur mauvais succès ;

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 930. *Ming-tsong.*

ſes couriers exagéroient la difficulté des chemins & la facilité que les rebelles avoient de ſe défendre dans des gorges preſque inacceſſibles, par où il falloit néceſſairement paſſer pour entrer dans le pays.

L'empereur dit à ſes grands, dans un moment de chagrin : « Il faut que j'y aille moi-même ; qui de vous peut gouverner » l'empire en mon abſence » ? Ngan-tchong-hoeï, prenant la parole, répondit que ſi ſes armes n'avoient pas été heureuſes, c'étoit ſa faute à lui, & qu'il vouloit aller la réparer. Ce miniſtre partit ſur le champ pour ſe rendre à l'armée, & marcha à ſi grandes journées, qu'il fit pluſieurs centaines de *ly* par jour : il obligea les gouverneurs généraux des provinces occidentales de faire conduire à Li-tchéou de l'argent, des ſoieries, des grains & de la paille. Ché-king-tang, qui ne faiſoit pas volontiers la guerre dans un pays ſi difficile, apprenant que Ngan-tchong-hoeï venoit le joindre, détailla dans un placet à l'empereur les dangers & les difficultés de cette guerre, dont il étoit impoſſible de ſortir avec honneur, & il les lui rendit ſi ſenſibles, que l'empereur ne put s'empêcher d'en convenir.

931. Ngan-tchong-hoeï reçut de grands honneurs à Fong-tſiang de la part de Tchu-hong-tchao, qui en étoit gouverneur ; c'étoit un homme ſans mérite, qui par ſes flatteries & ſes aſſiduités auprès de ce miniſtre, étoit parvenu à obtenir un gouvernement de l'importance de celui de Fong-tſiang. Ce gouverneur alla au-devant de lui, & deſcendit de cheval contre la coutume d'un homme de ſon rang ; il lui battit de la tête & le logea dans ſon hôtel, le traitant avec une magnificence digne d'un prince : mais dès qu'il fut parti, il ſe plaignit de lui & en dit tout le mal qu'il en ſavoit.

Ché-king-tang, ſoupçonnant que Ngan-tchong-hoeï pour-

roit bien avoir quelque ordre contre lui, écrivit à l'empereur, & lui fit un portrait désavantageux du ministre : il disoit que tous les officiers & les soldats de l'armée, ayant de lui la même opinion, il étoit à craindre, s'il prenoit le commandement de l'armée, qu'il n'arrivât du trouble. Mong-han-kiong, arrivé de l'armée quelques jours auparavant, en avoit déja parlé à l'empereur dans les mêmes termes : ces impressions défavorables au ministre, occasionnèrent son rappel.

Le premier de la deuxième lune, Ché-king-tang voyant qu'on ne lui envoyoit plus de provisions de bouche, mit le feu à son camp, & renonçant au dessein de réduire les rebelles, il reprit avec son armée le chemin du nord. Les officiers des rebelles qui étoient à l'observer, en donnèrent aussi-tôt avis à Mong-tchi-siang : celui-ci feignant d'avoir reçu une mauvaise nouvelle, dit à Tchao-ki-léang que les troupes impériales approchoient, & il lui demanda ce qu'il falloit faire dans cette circonstance : « Si elles ne passent pas Mien-tchéou, nous » n'avons rien à craindre, répondit cet officier, elles prendront » infailliblement la fuite ; éloignées de plus de mille *ly* de leur » pays, qui leur fournira des grains ? leurs provisions ne sau- » roient durer long-temps, & quand elles tireront à leur fin, » ne pouvant s'en procurer d'ailleurs, ne seront-elles pas » obligées de s'en retourner ? Mien-tchéou n'est pas une place » si aisée à prendre ; les impériaux auront le temps de con- » sommer devant cette place leurs provisions ». Mong-tchi-siang, faisant un éclat de rire, lui montra la lettre qu'il venoit de recevoir, & sans s'amuser à faire des réjouissances, il se mit en campagne, & se rendit maître, sans presque tirer l'épée, des villes de Tchong-tchéou, de Ouan-tchéou & de Kouei-tchéou.

Ngan-tchong-hoei étoit mal dans l'esprit de l'empereur, qui

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 931. *Ming-tsong.*

avoit conçu de grands soupçons sur sa fidélité : Tchao-fong, persuadé qu'ils étoient injustes, dit à ce prince que son ministre avoit toujours été si attaché à sa personne, qu'il étoit impossible qu'il eût la pensée de se révolter ; que s'il avoit fait des fautes, c'étoit pour n'avoir pas été assez sur ses gardes & s'être laissé tromper. L'empereur reçut fort mal cette justification, & reprocha même à Tchao-fong d'être son complice.

Ngan-tchong-hoeï, informé qu'on l'avoit nommé gouverneur de Hou-koué, parce qu'on ne vouloit pas qu'il revînt à la cour, écrivit à l'empereur pour le prier d'agréer la démission de toutes ses charges. Ce prince regarda cette prière comme un dépit, & à la quatrième lune intercalaire, il le priva de tous ses emplois. Ses deux fils, Ngan-tsong-tsan & Ngan-tsong-siu, persuadés qu'ils étoient perdus, se sauvèrent de la cour, & vinrent trouver leur père dans le Ho-tchong. Surpris de les voir, il leur demanda le sujet qui les amenoit, en s'écriant : « Qu'ai-je besoin de le savoir ! il n'est que trop vrai qu'ils » ont été forcés par les ennemis de l'état ; mais je n'en serai » pas moins fidèle à mon souverain, & reconnoissant de ses » bienfaits ». Il renvoya ses deux fils, qu'il fit reconduire par » ses gens jusqu'à la porte du palais.

Le lendemain, voyant arriver un eunuque de la présence de l'empereur, il se mit à pleurer, en lui demandant le sujet de sa mission. L'eunuque lui répondit que ses ennemis avoient fait entendre à l'empereur qu'il avoit des desseins contraires à son service, & que ce prince envoyoit Yo-yen-tchéou avec un corps de troupes qui venoit d'arriver en même temps que lui. Le ministre disgracié chercha à se justifier de ces imputations qu'il ne méritoit pas : il dit qu'il n'avoit à se reprocher que l'embarras que causoit à l'empereur la guerre des provinces occidentales,

occidentales, mais que son zèle pour son service & sa reconnoissance ne se démentiroient jamais.

Yo-kouang-yé, envoyé dans le Ho-tchong pour y exercer un des premiers emplois de la province, n'aimoit point Ngan-tchong-hoeï; l'empereur lui avoit ordonné de le surveiller de près, & même de le faire mourir, s'il avoit des preuves de sa trahison. Li-tsong-tchang, gouverneur de la province, à la tête d'un corps de cuirassiers, investit la maison de ce ministre: étant entré, il demanda à lui parler, & dès qu'il le vit, il se précipita à ses genoux, en lui battant de la tête. Ngan-tchong-hoeï, surpris de cette honnêteté, descendit aussi-tôt pour la lui rendre; Li-tsong-tchang profita du moment où il se baissoit pour lui abattre la tête: il fit le même traitement à Tchang-chi sa femme, qui étoit accourue au secours de son mari, après quoi il publia l'ordre de l'empereur. Cet ordre portoit que Ngan-tchong-hoeï méritoit la mort, parce qu'il avoit si fort maltraité Mong-tchi-siang & Tong-tchang, qu'il les avoit forcés à se révolter; que ce ministre avoit dessein d'aller faire la guerre dans le Hoaï-nan, pour s'y former un parti & se rendre indépendant, & qu'il y avoit même déja envoyé secrétement ses fils; raisons pour lesquelles on le condamnoit, ainsi que ses enfans, à mourir.

Deux officiers du pays de Chou, l'un du *Si-tchuen*, nommé Sou-yuen, & l'autre de *Tong-tchuen*, appellé Lieou-tching, qui avoient été témoins de la mort de Ngan-tchong-hoeï, vinrent, peu de temps après, à la cour; l'empereur, dans le dessein de donner aux rebelles quelque ouverture pour se soumettre, les chargea de publier dans le pays de Chou la mort du premier ministre, & que tous les officiers & les soldats qui voudroient retourner dans leurs provinces, le pouvoient librement, sans

craindre qu'on leur fît aucun mal, puisqu'on leur accordoit un pardon général du passé.

Après la publication de cet ordre, Mong-tchi-siang fit proposer à Tong-tchang de profiter de l'amnistie. Tong-tchang reçut mal la proposition : « Il vous est fort aisé, répondit-il » à Mong-tchi-siang, de faire cette démarche, vous, dont on » a conservé la famille dans le même état où elle étoit avant » que vous vous fussiez déclaré; vous pouvez vous promettre » la satisfaction de la revoir; mais moi, dont on a fait mourir » la femme, les enfans, & tout ce qui m'appartenoit par les » liens du sang, quel châtiment plus terrible puisse-je éprou- » ver? » Mong-tchi-siang, mécontent de sa réponse, commença dès ce moment à se brouiller avec lui.

Le premier jour de la onzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Ming-tsong, naturellement bon, préféroit toujours la voie de la douceur, à moins qu'il ne fût forcé par quelque grande considération à user de sévérité; il fit, contre le sentiment de la plupart de ses grands, les premières démarches vis-à-vis des rebelles du pays de Chou, & elles lui réussirent mieux que la force des armes.

Quoique ce prince eût ordonné, dès le commencement de son règne, de mettre en liberté tous les oiseaux de proie dressés pour la chasse, on en conserva cependant à son insçu plusieurs, dont la perte auroit été difficile à réparer; on ne lui en parla que long-temps après, en lui faisant entendre que c'en étoit de nouveaux. Ce prince en parut fâché; il ordonna de les lâcher tous, sans en réserver un seul, & il défendit d'en recevoir d'autres à l'avenir. Fong-tao lui dit que la bonté de son cœur s'étendoit jusqu'aux animaux : « Ce n'est point cela, répondit

» l'empereur, je vais vous en dire la véritable raison : dans » ma jeunesse, lorsque je servois Li-ké-yong, prince de Tçin, » qui m'avoit adopté pour son fils, je le suivois ordinairement » à la chasse, & nous n'y allions jamais sans causer beaucoup de » dégât dans la campagne; un jour sur-tout que la moisson » étoit sur le point de se faire, on lança du gibier, qui se » remit dans un champ de bled de la plus belle apparence : » je le considérois avec plaisir; mais, un moment après, les » chasseurs étant entrés à cheval dans ce champ pour y suivre » le gibier, ils le foulèrent & n'y laissèrent pas un seul épi sur » pied. La chasse cause donc un dommage réel aux peuples, » sans procurer un plaisir durable : cette seule considération » m'engage à y renoncer ».

Dans la dernière bataille de Ting-tchéou, où les *Khitan* furent si maltraités, plusieurs de leurs principaux officiers avoient été faits prisonniers; les Tartares les avoient souvent redemandés, mais Ngan-tchong-hoeï n'avoit jamais voulu les rendre.

Au commencement de l'an 932, ils réitérèrent les mêmes demandes : l'empereur proposa la chose à ses grands, d'une manière qui faisoit assez connoître que son intention étoit de leur rendre la liberté; cependant Tchao-té-kiun dit, que si les *Khitan* n'étoient pas venus depuis plusieurs années inquiéter les provinces de la Chine, & faire leurs courses ordinaires, c'est qu'ils étoient privés de leurs meilleurs officiers, & qu'en les renvoyant, on s'exposoit à les voir bientôt recommencer leurs hostilités. 932.

Yang-tan, charmé de ce que Tchao-té-kiun avoit parlé ouvertement, prit la parole & ajouta que Tchéla, le premier & le plus brave de leurs officiers, qui se trouvoit du nombre des prisonniers, ayant demeuré plusieurs années en Chine, il auroit

De l'Ere Chrétienne.
Hiou-tang.
932.
Ming-tsong.

profité de ce séjour pour en examiner les forces, & qu'en le relâchant il ne manqueroit pas de faire à l'empire tout le mal qu'il pourroit. Malgré ces objections, dont il sentoit la vérité, l'empereur cherchant à obtenir la tranquillité du côté des Tartares, leur renvoya leurs prisonniers, même Tché-kou-ché-li; mais il retint Tchéla: les Tartares ne le voyant point revenir avec les autres, ne furent pas long-temps sans en témoigner leur ressentiment par les courses réitérées qu'ils firent sur le territoire de Yun-tchéou & de Tchin-ou, qu'ils ruinèrent presqu'entiérement.

La nouvelle qu'on reçut alors à la cour de la disposition de Mong-tchi-siang à se soumettre, consola un peu l'empereur du mal que les Tartares lui faisoient. En effet, il pressoit Tong-tchang de profiter de la grace que l'empereur leur avoit offerte jusqu'à trois fois; mais animé à venger sa famille, qu'on avoit fait périr, il ne voulut entendre à aucune proposition d'accommodement.

A la troisième lune, Mong-tchi-siang fit encore une tentative auprès de lui, & dépêcha Li-hao, un de ses officiers, qu'il chargea de lui représenter son propre intérêt, & de lui faire voir ce qu'il avoit à craindre s'il s'obstinoit dans son refus: Tong-chang fut inflexible; il lui échappa même des propos injurieux à Mong-tchi-siang, dont il congédia brusquement l'envoyé.

Li-hao rendit compte de la manière dont il avoit été reçu, & dit qu'il étoit inutile de songer à ramener Tong-tchang, avec lequel on devoit s'attendre à avoir bientôt la guerre, & dont le dessein étoit de s'emparer du *Si-tchuen.* En effet, dès que Li-hao fut parti, il délibéra avec ses officiers sur les moyens de se rendre maître de Tching-tou; Ouang-hoeï lui en représenta les difficultés, en disant que Mong-tchi-siang étoit

maître d'une grande étendue de pays, dont Tching-tou étoit la capitale, & que dans la saison où les plus grandes chaleurs se faisoient sentir, il regardoit comme très-difficile & même impossible d'en venir à bout. Malgré la prudence de ce conseil, Tong-tchang partit à la tête de ses troupes, & alla droit au bourg de Pé-yang-lin, qu'il força, quoiqu'il fût défendu par une bonne garnison : ce premier succès donna une si grande réputation à ses armes, qu'on commença à le craindre dans le *Si-tchuen*.

Le parti que Tong-tchang prenoit si hautement, donna de l'inquiétude à Mong-tchi-siang ; l'avantage qu'il venoit d'avoir lui fit craindre qu'il ne fût encore plus difficile de le réduire & de rendre la paix à l'empire. Comme il témoignoit ses craintes à Tchao-ki-léang, celui-ci chercha à le rassurer : « Quoique » Tong-tchang, lui dit-il, soit brave & ne manque pas de » mérite, cependant il ne sait pas rendre justice aux autres, & » ses officiers comme ses soldats ne l'aiment point ; il défendra » bien une place, mais en rase campagne ; il est incapable de » conduire une action. Dans ses dispositions pour une bataille, » il met toujours aux premiers rangs l'élite de ses troupes : il » faut que vous fassiez tout le contraire ; vous aurez d'abord » quelque désavantage, mais vous verrez qu'à la fin la victoire » vous restera. S'il a eu jusqu'ici de la réputation, c'est dans » un temps où on ne l'avoit point encore vu en plaine ; il » paroît à l'improviste les armes à la main, faut-il s'étonner » qu'il ait jetté l'épouvante dans les esprits ? En vous mettant » vous-même en campagne, vous verrez que vous rétablirez » la tranquillité ». Mong-tchi-siang suivit ce conseil, & donna trente mille hommes de ses meilleurs troupes à commander à Tchao-ting-yn, pour s'opposer à Tong-tchang qui s'approchoit

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
932.
Ming-tsong.

de Han-tchéou, dans le dessein de s'en rendre maître. Mong-tchi-siang se porta du côté de cette place avec un corps de huit mille hommes; Tchao-ting-yn établit son camp au pont de Ki-tsong-kiao, & Tchang-kong-to se posta sur les derrières; Tong-tchang, voyant leur disposition, retourna au-dessous de Ou-heou-miao.

Les deux armées, rangées en bataille, restèrent sous les armes jusqu'à midi, sans faire aucun mouvement. Les plus braves de l'armée de Tong-tchang murmuroient de ce qu'on les laissoit ainsi exposés à l'ardeur du soleil sans donner: Tong-tchang monta alors à cheval & fit commencer l'attaque.

Mong-tchi-siang ayant remarqué de dessus une éminence où il s'étoit placé, que Tchao-ting-yn, qui étoit venu jusqu'à trois fois à la charge, avoit été vivement repoussé, fit avancer Tchang-kong-to à la tête du corps qu'il commandoit pour le soutenir; alors les troupes de Tong-tchang plièrent à leur tour. Tchao-ting-yn, ayant rallié les siennes, poussa l'ennemi l'épée dans les reins, & en tua plusieurs mille; les autres prirent la fuite.

Tong-tchang qui vit la bataille perdue, fut des premiers à se sauver; ses gens s'en appercevant, sept mille mirent bas les armes. Mong-tchi-siang poursuivit les fuyards jusqu'à Tchi-chouï, d'où il détacha Tchao-ting-yn, pour attaquer la ville de Tsé-tchéou, dans laquelle Tong-tchang s'étoit réfugié.

Ouang-hoeï, officier de Tong-tchang, étant arrivé avec lui devant Tsé-tchéou, entra le premier dans la ville avec trois cens hommes seulement; il fut droit à la maison de Tong-tchang, & se saisit de sa femme & de ses enfans; montant ensuite sur les remparts, il cria à Pou-tchéou, qu'il avoit laissé à dessein auprès de Tong-tchang: « Qu'attendez-vous de donner

» sur le rebelle »? Pou-tchéou lui abattit la tête d'un coup de sabre. A cette nouvelle, Mong-tchi-siang, avec un corps de huit mille hommes, se rendit à Tsé-tchéou, & après y avoir établi gouverneur Tchao-ting-yn, il retourna à Tching-tou.

Lorsqu'on apprit à la cour la mort de Tong-tchang, & que Mong-tchi-siang avoit remporté sur lui une victoire qui le rendoit maître de tout le pays de Chou, l'empereur lui envoya Li-tsun-koué avec une amnistie générale, qui remettoit ceux qui avoient suivi son parti dans le même rang où ils étoient avant leur révolte. Mong-tchi-siang fut au-devant de cet envoyé, & lui rendit tous les honneurs possibles, marquant le plus grand respect pour les ordres de l'empereur; il le chargea d'un placet qui contenoit sa soumission, & par lequel il demandoit qu'on lui laissât les officiers qui avoient servi sous lui, avec l'agrément de disposer des gouvernemens des places du pays de Chou, en faveur de ceux qui s'étoient distingués par leur bravoure : l'empereur lui accorda sa demande.

Peu de temps après la soumission de Mong-tchi-siang, Tchang-yen, gouverneur de Yu-tchéou (1), quitta le service de la Chine pour se donner aux *Khitan*. Le motif de sa défection fut la nomination de Ché-king-tang au gouvernement de Ho-tong, duquel dépendoit la ville de Yu-tchéou. Tchang-yen étoit fort mal avec lui, & la crainte qu'il ne le perdît, lui fit tant d'impression, qu'il se donna aux Tartares.

L'an 933, à la deuxième lune, mourut Li-gin-fou, gouverneur de Ting-nan, duquel dépendoient les principales places du Ho-si, qui confinoient avec les Tartares. Comme ce gouvernement étoit très-important à raison de ce voisinage, & que 933.

(1) Yu-tchéou de Taï-tong-fou du Chen-si.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
933.
Ming-tsong.

Li-y-tchao, fils de Li-gin-fou, étoit trop jeune pour remplir cet emploi, les officiers de Hia-tchéou, de Oui-tchéou & de Yeou-tchéou demandèrent, par un placet commun, qu'on donnât un autre gouvernement à Li-y-tchao, & qu'on mît dans celui de son père un homme d'expérience, capable de les défendre contre les Tartares.

L'empereur y consentit, mais Li-y-tchao ne voulut point quitter son gouvernement; & comme la plupart des officiers qui avoient servi sous son père, se déclarèrent en sa faveur, il s'enferma avec une bonne garnison dans Hia-tchéou, qu'il eut soin de pourvoir pour une longue défense, résolu de ne point céder le gouvernement que son père lui avoit laissé en mourant. L'empereur envoya Ngan-tsong-tsin avec une armée pour le réduire; mais les fortifications de cette place, qui avoient été faites par Hélien-poupou sous la dynastie des *Tçin*, devenues, avec le temps, encore plus solides & plus dures, résistèrent aux efforts de l'armée impériale. Indépendamment de ces remparts, un corps de dix mille cavaliers *Tang-hiang*, que Li-y-tchao avoit appellés à son secours, couroit de tous côtés & enlevoit les convois de l'armée, en pillant & désolant la campagne; de sorte que tout étoit d'une cherté extrême dans le camp impérial, & le fourage si rare que les chevaux dépérissoient à vue d'œil. Li-y-tchao, instruit par des déserteurs de la détresse des assiégeans, monta sur les remparts pour parler à Ngan-tsong-tsin; il lui dit : « Vous voyez l'état où vous avez mis le » territoire de Hia-tchéou; le peuple y est réduit à la dernière » misère : voulez-vous périr vous & vos gens devant cette » place? On me fait tort de croire que j'aie le moindre dessein » de me révolter; je n'en ai jamais eu la pensée : je ne prétends » que garder le gouvernement que mon père m'a laissé à sa » mort,

» mort; vous pouvez assurer l'empereur de mon attachement » & de ma fidélité à son service, & que je suis prêt à exécuter ses » ordres ». L'empereur, à qui Ngan-tsong-tsin avoit fait savoir ces propositions, lui envoya ordre de lever le siége. La retraite des impériaux ne servit qu'à rendre les officiers de Hia-tchéou plus hardis & plus entreprenans.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-léang.* 933. *Ming-tsong.*

Quelque-temps après, l'empereur tomba dangereusement malade, & à la onzième lune, on commença à craindre pour sa vie. Li-tsong-jong, prince de *Tçin*, un de ses fils, qu'il paroissoit avoir dessein de nommer son successeur, étant arrivé à la cour dans ces entrefaites, l'empereur, en le voyant, ne put que lui faire un signe de tête, sans proférer une seule parole. Li-tsong-jong, en sortant du palais, entendit de grands cris de douleur, qui lui firent penser que l'empereur étoit mort. Le lendemain au matin, il prétexta une maladie, & garda la chambre: cependant ayant appris que l'empereur se trouvoit un peu mieux que le jour précédent, comme il avoit sujet de craindre qu'on ne fît nommer à l'empire quelqu'autre à son préjudice, il conçut le dessein d'obtenir la préférence par la force; il envoya Ma-tchou-kiun avertir Tchu-hong-tchao & Fong-pin qu'il avoit résolu d'aller, avec une troupe de soldats, s'assurer du palais, contre des mal-intentionnés qui vouloient le priver d'une succession qui lui étoit due.

Ces deux grands essayèrent de le détourner de cette violence, en lui représentant que, s'il vouloit que l'empereur ne pensât point à d'autre, il falloit qu'il lui fît connoître, par son obéissance & ses soins à le servir, qu'il étoit digne de lui succéder. Le prince, choqué de leur réponse, leur fit dire qu'il étoit étonné qu'ils aimassent assez peu leur famille, pour n'en pas craindre la destruction, en refusant de prendre ses intérêts:

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
933.
Ming-tsong.

ces menaces les déterminèrent à donner avis au palais du dessein du prince. Ils consultèrent avec les eunuques Mong-han-kiong & Kang-y-tching pour prévenir le trouble qu'ils prévoyoient.

Li-tsong-jong, décidé à exécuter son dessein, alla se poster à la tête de mille soldats, cavaliers & fantassins, auprès du pont Tien-tçin-kiao : il envoya avertir Fong-pin que ce jour même il étoit résoulu de s'emparer du palais, & qu'il lui donnoit encore quelque heures pour délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. Fong-pin courut aussi-tôt au palais, où trouvant plusieurs grands réunis, il s'adressa à Kang-y-tching, & lui dit d'un ton animé : « Il ne faut pas que vous disiez j'ai un fils » auprès du prince de Tçin, je ne veux pas le perdre ; les » bienfaits que nous avons tous reçus de l'empereur, sont » immenses ; il nous a tirés de la foule du peuple, & il a fait » des uns ses généraux, & des autres ses ministres. Si le prince » de Tçin vient une fois à enfoncer la porte du palais, que » deviendra l'empereur ? entre les mains de qui l'abandonnons-» nous » ?

Avant que Kang-y-tching eût le temps de répondre, un des gardes de la porte vint les avertir que le prince de Tçin paroissoit à la tête d'un corps de troupes. Mong-han-kiong entra sur le champ dans l'appartement de l'empereur, suivi de plusieurs autres grands, & n'hésita point à lui dire que Li-tsong-jong s'étoit révolté, & qu'à l'instant il attaquoit la porte du palais. L'empereur, levant les yeux au ciel, jetta un grand soupir, & se tournant du côté de Kang-y-tching, il lui dit qu'il falloit qu'il appaisât cette sédition, en lui recommandant sur-tout de ne pas épouvanter le peuple.

Li-tchong-ki, petit-fils de l'empereur, se trouvoit alors à ses côtés. Ce prince lui dit : « C'est votre père qui m'a aidé à

» conquérir l'empire ; qu'est-ce que Li-tsong-jong a fait ? Il » décèle par sa révolte la méchanceté de son cœur & prouve » son inclination à se livrer à de mauvais conseils ; allez » chercher votre père, que je lui donne toute autorité sur » les troupes ».

Sur cet ordre, Li-tchong-ki se mit à la tête des gardes pour défendre la porte du palais, tandis que Mong-han-kiong rassembla à la hâte cinq à six cens cavaliers, avec lesquels il donna si vivement sur les troupes de Li-tsong-jong, qu'elles prirent aussi-tôt la fuite avec lui ; tous ses officiers l'abandonnèrent & allèrent se cacher. Ngan-tsong-y poursuivit si vivement Li-tsong-jong, qu'il le tua lui & son fils : cette révolte causa beaucoup de chagrin à l'empereur, & augmenta si considérablement son mal, que peu de temps après il mourut. Ce prince, naturellement pacifique, étoit ennemi de toute dispute : il avoit soixante ans passés lorsqu'il monta sur le trône ; il ne desiroit rien tant que d'avoir un successeur qui eût soin du peuple. Pendant son règne, qu'on peut traiter de paisible pour le temps d'agitation où l'on étoit, les moissons furent toujours abondantes, & le peuple vécut heureux & content.

MIN-TI.

Li-tsong-heou, son fils, lui succéda. Aussi-tôt qu'il lui eut rendu les derniers devoirs, il dit à ses ministres & à ses grands assemblés, que son dessein étoit de rendre la paix à l'empire, & qu'il n'en voyoit point de meilleur moyen que de suivre les régles du gouvernement de Taï-tsong des *Tang*. Il leur signifia que sa volonté étoit qu'ils s'y confor- 934.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 934. *Min-ti.*

maſſent; mais comme ce prince n'étoit pas inſtruit, tous ſes ſoins furent inutiles. Mong-tchi-ſiang dit à ce ſujet, que l'empereur étant trop jeune pour avoir de l'expérience, & ne ſe ſervant que de jeunes gens ou d'écrivains des tribunaux, il s'attendoit à voir l'empire replongé plus que jamais dans le trouble.

Li-tſong-kou, prince de Lou, & Ché-king-tang, attachés à Ming-tſong dès leur plus tendre jeuneſſe, s'étoient fait une grande réputation par leurs exploits éclatans. A la mort de l'empereur, Li-tſong-kou, informé de l'état de la cour, & que Tchu-hong-tchao & Fong-pin, gens de peu de mérite, s'étoient emparés de l'eſprit du nouvel empereur & du gouvernement, prétexta une maladie, & ne voulut plus y aller. Les grands, envoyés à Fong-tſiang, & ceux qui venoient de la cour, ne manquoient pas de l'informer de tout ce qui s'y paſſoit, même des choſes les plus ſecrétes: ce fut par eux qu'il apprit que Tchu-hong-tchao & Fong-pin, qui ne voyoient pas de bon œil le prince Li-tchong-ki, ſon fils, dans le poſte de commandant général de la garde de l'empereur, lui avoient ôté cet emploi, & l'avoient fait envoyer à Po-tchéou avec une petite commiſſion: il ſut encore qu'on avoit tiré de ſon monaſtère ſa fille qui s'étoit faite *ni-kou* ou bonzeſſe, à Lo-yang, pour l'introduire dans le palais. Ces nouvelles lui donnèrent des ſoupçons qu'on en vouloit à ſon repos, & peut-être le perdre.

Les deux miniſtres ne voyoient pas ſans jalouſie Ché-king-tang reſter ſi long-temps gouverneur de Taï-yuen: ils le déplacèrent pour l'envoyer à Tching-té, & donner à Li-tſong-kou le gouvernement du Ho-tong. Ils leur écrivirent ſimplement à l'un & à l'autre cette diſpoſition, ſans leur ſignifier aucun

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 934. *Min-ti.*

ordre de l'empereur pour ce changement, qui augmenta beaucoup les ſoupçons de Li-tſong-kou, ſur-tout lorſqu'il vit arriver à Fong-ſiang Li-tſong-tchang, prince de Yang, envoyé pour commander dans cette province.

Li-tſong-tchang, naturellement brutal, ſans eſprit, ſe plaiſoit dans le trouble & à faire le mal : il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire mourir Ngan-tchong-hoeï, quoiqu'il eût été un des premiers à exciter Tong-tchang & Mong-tchi-ſiang à ſe révolter. Li-tſong-kou apprenant qu'il venoit à Fong-tſiang, aſſembla ſes officiers, pour ſavoir d'eux ce qu'ils penſoient des changemens qu'on faiſoit : tous lui dirent que l'empereur n'y avoit sûrement aucune part, & qu'ils étoient ſans doute l'ouvrage de la jalouſie des miniſtres; que s'il s'y ſoumettoit, il ne pourroit jamais ſe ſoutenir : Ma-yn-ſun, ſurpris de les entendre parler de la ſorte, dit au prince : « Lorſqu'un ordre » vous appelle, il ne faut pas attendre qu'on vous preſſe d'y » obéir; c'eſt une ancienne règle qu'on ne peut tranſgreſſer » ſans ſe rendre criminel : il faut aller à la cour, & après vous » y être acquitté des devoirs funèbres envers l'empereur votre » père, rendez-vous au gouvernement où l'on vous envoie; » gardez-vous bien de ſuivre les mauvais conſeils qu'on vous » donne ». On lui répondit par un grand éclat de rire, qui fut univerſel. Li-tſong-kou, n'eut aucun égard à ce que Ma-yn-ſun lui conſeilloit, & préférant le ſentiment des autres, il écrivit dans les provinces la lettre ſuivante.

« Tchu-hong-tchao & Fong-pin ſe ſont emparés de l'autorité impériale, & ils en abuſent évidemment; je crains qu'ils » n'en viennent juſqu'à perdre notre dynaſtie : mon deſſein eſt » d'aller à la cour, & de la nettoyer de ces ſortes de gens, ſi » pernicieux à l'état; mais je ne puis moi ſeul en venir à bout :

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 934. *Min-ti.*

» c'eſt ce qui m'engage à avoir recours au zèle des provinces » voiſines de celle-ci, afin d'être en état de pouvoir réuſſir, » ſans rien riſquer ».

Comme il falloit paſſer par Tchang-ngan, pour ſe rendre à la cour, le prince de Lou chercha à mettre dans ſes intérêts Ouang-ſsé-tong, gouverneur de cette place. Il lui envoya quelques belles filles, en l'invitant à ſe déclarer pour lui. Ouang-ſsé-tong dit, que ſi après avoir reçu tant de bienfaits de l'empereur Ming-tſong, il ſe joignoit au prince de Lou, ce ſeroit s'attirer la réputation d'être ingrat & rebelle, & s'il venoit à ne pas réuſſir, qu'il expoſeroit ſa famille à une entière deſtruction. Il fit arrêter l'officier de Li-tſong-kou, & en donna avis à l'empereur. Pluſieurs de ceux que le prince de Lou avoit envoyés dans les provinces voiſines, furent auſſi arrêtés. Siang-li-ki, gouverneur de Long-tchéou & Siueï-ouen-yn, furent les ſeuls qui ſe déclarèrent pour lui.

A la nouvelle de la révolte du prince de Lou, l'empereur aſſembla ſon conſeil, pour déterminer le choix du général qui commanderoit l'armée qu'on ſe propoſoit d'envoyer contre lui. Kang-y-tching ne parut pas empreſſé à y aller; & comme Ouang-ſsé-tong s'étoit offert, on le mit à la tête des troupes des provinces, qui, après s'être raſſemblées en corps d'armée, allèrent attaquer Fong-tſiang, où étoit le prince de Lou.

Ouang-ſsé-tong, rempli de droiture & de fidélité pour ſon prince, ne ſavoit point faire obſerver de diſcipline à ſes ſoldats: le prince de Lou, au contraire, les contenoit de manière qu'ils ne manquoient point à leur devoir, & il ſe faiſoit obéir plutôt par l'affection qu'ils avoient pour lui, que par la crainte des châtimens. Les officiers & les ſoldats des provinces ambitionnoient de ſervir ſous lui.

De l'Ere Chrétienne, *Heou-tang.* 934. *Min-ti.*

L'armée impériale ayant investi Fong-tsiang, le prince de Lou monta sur les remparts, & dit aux assiégeans : « Je n'avois » pas encore l'âge de porter le bonnet, que j'ai suivi l'empe- » reur mon père dans une infinité de combats où j'ai été » couvert de blessures ; je n'ai pas peu contribué, vous le » savez, à soutenir notre dynastie & à l'élever sur le trône. » Vous avez vous-mêmes été témoins des dangers que j'ai » essuyés : aujourd'hui l'empereur se laisse conduire par des » fourbes, qui l'irritent contre son propre sang & qui cher- » chent la destruction de sa famille. Quel crime ai-je donc fait » pour qu'on veuille attenter à mes jours » ? Il accompagna ces dernières paroles d'un torrent de larmes, qui attendrirent tous ceux qui purent l'entendre.

Tchang-kien-tchao, craignant que ce discours n'ébranlât ses soldats, voulut les presser de monter à l'assaut ; mais tous ses gens, irrités de son trop d'ardeur, se tournèrent contre lui, & il fut obligé de prendre la fuite. Yang-sé-kiun, faisant réflexion que la cour ne pardonneroit pas ce qu'on venoit de faire contre Tchang-kien-tchao, se mit tout à coup à crier : « Le prince de » Lou est notre maître, c'est à lui que nous devons obéir ». Tous les soldats qu'il commandoit, répétant ces paroles, ébranlèrent insensiblement les autres, qui, se dépouillant de leurs cuirasses & jettant leurs armes par terre, se donnèrent à Li-tsong-kou.

Ouang-sé-tong, campé à l'est, ignoroit ce qui se passoit à l'ouest de la place ; il n'en fut instruit que quand Yn-hoeï accourut de ce quartier & se mit à crier, que les troupes de l'ouest s'étoient données au prince de Lou, & qu'elles étoient déja dans la ville. Les soldats de l'est qui l'entendirent, pous- sèrent des cris de joie, & quittant leurs cuirasses & leurs armes, ils se précipitèrent en foule pour aller se donner à Li-tsong-

De l'Ere Chrétienne. Heou-tang. 934. Min-ti.

kou, ſans que les gouverneurs qui les avoient amenés puſſent les arrêter.

Les ſix gouverneurs qui étoient venus à ce ſiége avec Ouang-ſsé-tong & leurs troupes, ne virent d'autre ſûreté pour eux, que de ſe ſauver. Ouang-ſsé-tong prit le chemin de Tchang-ngan, dont il étoit gouverneur, mais en y arrivant il en trouva les portes fermées : Lieou-ſoueï-yong s'en étoit rendu maître pour le prince de Lou ; cet événement l'obligea de gagner Tong-koan.

Li-tſong-kou, avec les étendards & tout l'appareil de grand général, fit défiler ſes troupes du côté de Tchang-ngan ; Lieou-ſouï-yong, leur diſtribuoit, à meſure qu'ils paſſoient, l'argent des tributs dont ils s'étoient emparé, mais il ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Lorſqu'il ſçut que le prince arrivoit, il alla au-devant de lui, & l'introduiſit dans cette capitale, au milieu des acclamations du peuple, qui ſe cottiſa volontairement pour contribuer au ſuccès de ſon entrepriſe.

La fuite de Ouang-ſsé-tong répandit par-tout l'épouvante & principalement à la cour. L'empereur, alarmé de ce ſoulévement, dit à Kang-y-tching & à ſes autres courtiſans : « Lorſ- » que mon père mourut, j'étois gouverneur d'une province ; » c'eſt vous qui l'engageâtes à me choiſir pour ſon ſucceſſeur. » Après avoir pris poſſeſſion du trône, je vous ai chargés du » gouvernement ; j'ai ſuivi exactement tout ce que vous m'avez » propoſé pour le bien de l'empire : maintenant que les eſprits » ſont en fermentation, que faut-il que je faſſe pour empêcher « le mal qui eſt ſur le point de tomber ſur nous ? S'il faut que » j'aille au-devant du prince de Lou, & que je lui céde la cou- » ronne, quand même il voudroit ſe venger ſur moi, je me » ſoumets à faire ce ſacrifice ».

Tchu-hong-tchao

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Heou-tang.* 934. *Min-ti.*

Tchu-hong-tchao & Fong-pin épouvantés de ces dernières paroles, demeurèrent comme anéantis; mais Kang-y-tching, ſongeant aux moyens de ſe tirer d'affaire & de ſe procurer de bonnes conditions de la part du prince de Lou, offrit de ſe mettre à la tête des troupes qui reſtoient, & de garder les paſſages importans par où les rebelles pouvoient venir, afin, diſoit-il, de ramener ceux qui avoient ſuivi légérement leur parti. L'empereur ne comptoit pas beaucoup ſur lui : il vouloit en donner le commandement à Ché-king-tang; mais Kang-y-tching, dont cette diſpoſition dérangeoit les vues, ſollicita ſi fort qu'il obtint la préférence. Il fit donner double paye aux ſoldats & leur promit de grandes récompenſes après la priſe de Fong-tſiang.

Tchu-hong-ché, que ce général conſulta, avant ſon départ de la cour, ſur les opérations de la campagne, lui conſeilloit de mettre d'abord une bonne garniſon dans Lo-yang, afin d'empêcher les rebelles d'y venir, & de ne point riſquer le ſort d'une bataille. Kang-y-tching lui demanda avec colère s'il avoit deſſein de ſe révolter : Tchu-hong-ché, outré d'un reproche qu'il méritoit ſi peu, lui répondit ſur le même ton : « C'eſt » vous qui penſez à vous révolter, & vous oſez en accuſer » les autres »! Comme ils s'échauffoient ſur ces propos, l'empereur, qui les entendit, les fit venir pour en ſavoir le ſujet, & ſans pouvoir diſcerner lequel des deux avoit tort, il fit mourir Tchu-hong-ché : cette précipitation révolta encore plus les eſprits contre lui.

Le prince de Lou apprit en arrivant à Tchao-ning que ſon avant-garde avoit fait priſonnier Ouang-ſſé-tong. Lorſqu'il parut devant ce prince, il lui fit des reproches fort vifs, de ce qu'il avoit refuſé de ſe joindre à lui. Ouang-ſſé-tong répondit,

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
934.
Min-ti.

avec une fermeté qui le surprit : « De simple soldat, je suis » parvenu, par les bienfaits du dernier empereur, à être gou- » verneur d'une des plus importantes places de la Chine ; j'ai » honte de n'avoir encore rien fait pour reconnoître cette » faveur : je n'ignore pas qu'en me déclarant pour vous, j'avois » tout à en espérer, & tout à craindre en servant l'empereur : » j'ai été vaincu, je me suis laissé prendre, mon sang doit tein- » dre vos tambours ; je vous demande pour toute grace, de ne » pas différer ma mort ».

Le prince, déconcerté, changea plusieurs fois de couleur ; s'étant ensuite remis, il lui dit : « Mon dessein n'est pas de » vous faire mourir ; maintenant que vous êtes en mon pou- » voir, il faut que vous changiez de maître ». Plusieurs offi- ciers, avec qui Ouang-sé-tong n'étoit pas bien, dans la crainte que le prince ne lui fît grace, profitèrent du moment où il étoit pris de vin, pour le faire consentir à la mort de son prisonnier : ils le firent aussi-tôt exécuter, lui, sa femme & ses enfans. Le prince, revenu de son ivresse, en témoigna son chagrin & son mécontentement.

Les soldats de l'empereur désertoient par troupes, pour venir se donner au prince de Lou. Au moment que Kang-y-tching partoit de Lo-yang, il arriva un ordre de l'empereur à Ngan-tsong-tsin d'y demeurer, pour la défendre contre les rebelles ; ce même Ngan-tsong-tsin avoit depuis long-temps des liaisons avec le prince de Lou, auquel il étoit entiérement dévoué.

Kang-sé-li, gouverneur de Pao-y, voulut se défendre dans la ville de Chen-tchéou ; mais à l'approche des troupes de Lou, les officiers & les soldats de la garnison se disputèrent à qui se soumettroit le premier au prince. Le gouverneur, voyant qu'il lui étoit impossible de les arrêter, prit aussi le parti de se soumettre.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
934.
Min-ti.

A ſon arrivée à Chen-tchéou, le prince, jugeant ſon parti aſſez fort pour oſer davantage, fit publier une amniſtie générale, dont il n'excepta que Tchu-hong-tchao, Fong-pin & leurs familles. Les ſoldats de l'armée de Kang-y-tching & leurs officiers quittoient leurs corps par centaines & par mille pour ſe rendre à Chen-tchéou & profiter de l'amniſtie; à peine en reſta-t-il quelques-uns ſous les étendards de Kang-y-tching, qui fut lui-même ſe donner à des coureurs du prince.

L'empereur, informé de ces déſertions continuelles, & en dernier lieu de la défection de Kang-y-tching, fit appeller Tchu-hong-tchao, pour le conſulter dans ces circonſtances accablantes & déſeſpérées; l'eunuque, qu'il avoit chargé de la commiſſion, trouva que ce miniſtre s'étoit jetté dans un puits, d'où Ngan-tſong-tçin l'avoit fait retirer pour lui couper la tête, de même qu'à Fong-pin, & il étoit allé les porter toutes deux à Li-tſong-kou. Dans le trouble où il étoit, l'empereur prit la réſolution de s'enfuir à Oueï-tchéou (1), & donna ordre à Mong-han-kiong de préparer ce qui étoit néceſſaire pour ſon voyage; mais ce lâche & perfide eunuque, au lieu d'exécuter l'ordre de ſon maître, s'enfuit à Chen-tchéou, pour ſe donner au prince de Lou.

Lorſque Kang-y-tching, arrivé à Chen-tchéou, parut devant Li-tſong-kou, ce prince lui fit de ſanglans reproches ſur ſa conduite & ſur celle des miniſtres de la cour; il dit que l'empereur régnant leur ayant confié le gouvernement de ſes états, ils l'avoient réduit, par une mauvaiſe adminiſtration, à perdre ſa couronne en renverſant les loix de Ming-tſong. Kang-y-tching, ſaiſi de frayeur & proſterné par terre, ne put proférer

(1) Tai-ming-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 934. *Min-ti.*

que ce peu de mots : « Je mérite la mort, faites-moi mourir ».

Quoique le prince de Lou n'aimât point Kang-y-tching, il ne voulut cependant pas le condamner, & il laissa l'impératrice mère l'arbitre de son sort : il envoya à cette princesse un mémoire détaillé des griefs qu'il avoit contre lui ; & en attendant sa réponse, il prit la route de Chen-tchéou pour s'avancer du côté de l'est.

L'empereur étoit parti à la quatrième lune, comme il avoit pu, pour se rendre à Oueï-tchéou. Etant près d'y arriver, il rencontra Ché-king-tang : cette rencontre le remplit de joie, dans l'espérance que ce général pourroit rétablir ses affaires. Ché-king-tang, apprenant la désertion de Kang-y-tching, baissa la tête sans répondre, & quitta l'empereur pour aller consulter Ouang-hong-tchi, qui lui dit que les exemples d'empereurs détrônés n'étoient pas rares dans les siécles passés, & que celui qui régnoit, n'ayant plus qu'une cinquantaine de chevaux qui le suivoient, avec quelques braves, il étoit impossible qu'il se soutînt. Ché-king-tang fit à Cha-cheou-jong & à Pou-hong-tçin la proposition de faire abdiquer l'empereur, comme l'unique moyen de rétablir la paix ; ce dernier, indigné, lui répondit : « Vous, qui avez reçu tant de » faveurs de Ming-tsong, & qui devriez partager avec lui la » mauvaise fortune, comme vous avez partagé la bonne, vous » nous parlez de détrôner son fils, pour en mettre un autre » à sa place ! vous voulez sans doute vous en faire un mérite » auprès des rebelles, & préférant votre ambition à la justice, » vous cherchez à la satisfaire en vendant votre maître à ses » ennemis ».

Dans la fureur où il étoit, Pou-hong-tçin tira son sabre, ainsi que Chao-cheou-jong, pour fendre la tête à Ché-king-

tang : Tchin-hoeï accourut au ſecours de ce dernier ; ils ſe battirent, & Cha-cheou-jong fut tué. Pou-hong-tçin le voyant tomber, ſe tua lui-même de rage.

Liéou-tchi-yuen, officier de Ché-king-tang, perſuadé qu'on en vouloit à la vie de ce général, fondit, à la tête d'une troupe de ſoldats, ſur ceux qui accompagnoient l'empereur ; il fit main-baſſe ſur eux & ſur les cavaliers de ſa ſuite, qu'il tua tous, laiſſant l'empereur ſeul. Ché-king-tang ſe ſépara de ce prince, pour prendre la route de Lo-yang.

L'eunuque Mong-han-kiong, qui avoit abandonné l'empereur pour aller ſe donner au prince de Lou, ne doutoit point qu'il n'en fût accueilli par rapport à quelques ſervices qu'il lui avoit rendus autrefois ; mais, quand il parut devant lui, & qu'il lui eut dit la manière dont il s'étoit ſauvé, le prince en fut ſi irrité, qu'il ordonna ſur le champ de le mettre en pièces : ſon corps fut jetté à la voierie.

Lorſque le prince de Lou arriva au pont de Tſiang-kiao, près de Lo-yang, il y trouva tous les mandarins rangés en ordre, qui étoient ſortis pour le recevoir : il leur fit dire, que n'ayant point encore rendu les devoirs funèbres à ſon père, il ne pouvoit recevoir les leurs. Fong-tao, qui étoit à la tête des mandarins, l'invita à prendre poſſeſſion du trône ; mais il ne daigna pas lui répondre. Ce prince voulut reſter incognito, & étant entré dans la ville comme un ſimple particulier, il ſe rendit d'abord au palais pour voir l'impératrice, enſuite il alla pleurer devant le cercueil de Ming-tſong, ſon père.

Au ſortir de-là, il trouva Fong-tao avec les mandarins, qui lui firent le ſalut, & lui préſentèrent un ſecond placet pour lui offrir la couronne impériale ; le prince leur répondit :

« Je ne ſuis venu ici que parce que je n'ai pu m'en diſ-

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
934.
Min-ti.

» penser : j'attendrai que l'empereur soit de retour. Lorsque » les dernières cérémonies des obséques de mon père seront » achevées, je prétends retourner dans la province qu'on a » confiée à mes soins : ainsi ce que vous me proposez, est » absolument contraire à la raison & à mes intentions ». Le jour suivant, l'impératrice, se servant de son autorité, déclara le jeune empereur MIN-TI déchu du trône, en le créant prince de Ou : elle nomma le prince de Lou administrateur-général de l'empire, & le sur lendemain, elle lui envoya ordre de monter sur le trône & d'en prendre possession. Ce prince fut couronné sur une estrade qu'on avoit élevée devant le cercueil de Ming-tsong.

MIN-TI, retiré chez Ouang-hong-tchi, gouverneur de Oueï-tchéou, attendoit le résultat des révolutions qui lui avoient fait abandonner sa capitale. Li-tsong-kou, proclamé empereur à Lo-yang, craignant que son frère déposé ne suscitât du trouble, lui fit porter, par le fils même du gouverneur, un breuvage empoisonné, que ce malheureux prince ne put jamais se résoudre à prendre : Ouang-luan l'étrangla avec un cordon de soie. Ce prince, comme Ming-tsong son père, étoit doux & facile ; il s'étoit toujours bien accordé avec ses frères ; & quoique le prince de Tçin ne l'aimât point, & qu'il eût même de l'antipathie pour lui, ce jeune empereur savoit si bien le ménager, qu'il l'adoucissoit toujours & l'empêchoit de lui nuire. Quand il monta sur le trône, il ne régnoit aucune inimitié entre lui & le prince de Lou ; mais Tchu-hong-tchao, Mong-han-kiong, & d'autres gens de ce caractère, mirent la division entre eux par de faux rapports, dont l'empereur, à cause de sa jeunesse, ne pouvoit discerner la méchanceté, ni prévenir les conséquences qui aboutirent enfin à le perdre : aussi Li-tsong-

kou ne pardonna-t-il à aucun d'eux, & après la mort de MIN-TI, de l'impératrice son épouse & de ses quatre enfans, il fit mourir Kang-y-tching, dont il éteignit la famille; ainsi que celles des autres, qui par leurs mauvais conseils avoient causé la chûte de leur souverain.

LOU-OUANG.

Le nouvel empereur & Ché-king-tang étoient les deux plus grands capitaines de leur temps : ils méritoient la réputation qu'ils s'étoient acquise par leurs services & par leurs belles actions sous Ming-tsong, qu'ils avoient constamment suivi depuis leur plus tendre jeunesse. Cependant, soit jalousie, soit effet de leur caractère, ils avoient toujours paru avoir de l'antipathie l'un pour l'autre: Ché-king-tang, qui se voyoit chaque jour obligé de fléchir le genou devant l'autre, étoit, par politique, d'une exactitude extrême à s'acquitter de ce devoir, sans oser demander à retourner dans son gouvernement. L'impératrice & plusieurs autres personnes parlèrent souvent à l'empereur de l'y renvoyer, sans que ce prince parût y faire attention. Cependant Tchan-hao-yn & Li-tchuen-meï osèrent lui représenter que Tchao-yen-cheou étant seul à Pien-tchéou (1), il devoit, étant sur le trône, ne pas écouter le peu d'attachement qu'il avoit pour Ché-king-tang & se servir de lui. L'empereur ne se fâcha point de leur liberté, & approuva même leurs raisons. Considérant l'état de Ché-king-tang, qu'une maladie & le chagrin avoient mis à deux doigts de la mort, il crut qu'il n'avoit rien à craindre de sa part, & l'envoya de nouveau en

(1) Caï-fong-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 934. *Lou-ouang.*

qualité de gouverneur dans le Ho-tong; mais la ſuite fit voir qu'il ſe trompoit.

Li-tſong-yen fut en même-temps nommé gouverneur de Fong-tſiang, pour le récompenſer de ce qu'il avoit procuré des ſecours d'armes & d'argent, en ſacrifiant toute ſa fortune pour l'empereur, lorſqu'il n'étoit encore que prince de Lou; & comme il étoit fort aimé du peuple, il fut celui qui lui rendit le plus de ſervices. Lorſque le prince de Lou partit de Fong-tſiang, le peuple s'étoit rendu en foule à la porte de la ville & lui avoit demandé Li-tſong-yen pour gouverneur; il leur avoit donné ſa parole, & c'étoit pour l'acquitter qu'il le nomma à ce gouvernement.

Le nouvel empereur deſiroit ardemment rétablir l'adminiſtration, qui étoit fort en déſordre; il chercha un miniſtre éclairé pour le ſeconder. On lui en propoſa pluſieurs, & deux entre autres, Lou-ouen-ki & Yao-y, généralement eſtimés: cependant avant de ſe déterminer à un choix, il écrivit leurs noms, & demanda au Tien de lui faire connoître les deux ſujets qui pourroient lui être d'un plus grand ſecours, pour la conduite de ſon peuple; il tira enſuite deux billets, & il vit deſſus les noms de Lou-ouen-ki & de Yao-y.

935. Ché-king-tang, arrivé dans ſon gouvernement, ſongea à ſe précautionner contre la mauvaiſe humeur de l'empereur; il obtint, par ſes intrigues, de faire entrer dans le conſeil ſecret deux de ſes fils qui étoient à la cour, & par leur moyen il fut informé de tout ce qui s'y paſſoit & des réſolutions qu'on y prenoit.

Comme les Tartares *Khitan* venoient ſouvent faire des courſes ſur les terres du gouvernement de Ché-king-tang, l'empereur étoit obligé d'y entretenir beaucoup de troupes, dont la ſubſiſtance

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 935. *Lou-ouang.*

sistance demandoit de grands magasins de bleds : sous ce prétexte, Ché-king-tang en fit venir de tous côtés, indépendamment de ce que les provinces voisines en devoient fournir pour leur contingent, qu'il exigeoit avec une dureté extrême à la suite d'une mauvaise récolte. Cette conduite donna d'étranges soupçons à l'empereur contre sa fidélité, & lui fit craindre qu'il n'eût quelque desseins de se révolter : ainsi, sous prétexte que Ché-king-tang étoit sur l'âge, & qu'il avoit besoin de secours dans une province aussi difficile à gouverner que le Ho-tong, à cause du voisinage des *Khitan*, l'empereur y envoya Tchang-king-ta, en lui assignant sa résidence à Taï-tchéou, avec la qualité de lieutenant-général de la province, & de commandant d'une bonne partie des troupes. Ce prince crut devoir prendre ces précautions, & diviser ainsi l'autorité qui étoit entre les mains de Ché-king-tang, afin de lui ôter les moyens de remuer; en effet, ce gouverneur n'osa rien entreprendre, & le reste de cette année fut assez paisible.

936.

L'année suivante, la princesse Tçin-koué-tchang, fille de l'empereur Ming-tsong, & femme de Ché-king-tang, vint à la cour à la première lune, pour les fêtes de l'anniversaire de la naissance de l'empereur. Sur la fin de ces réjouissances & après un magnifique festin, au sortir duquel l'empereur étoit plus gai qu'à l'ordinaire, la princesse lui demanda la permission de retourner à Tçin-yang; il lui répondit, sans faire beaucoup d'attention à ce qu'il disoit : « Pourquoi voulez-vous partir si » vîte, avez-vous dessein de vous révolter avec votre mari »? Ces paroles, qui furent rapportées à Ché-king-tang, le mirent dans une grande colère, non pas que la chose ne fût vraie, mais parce qu'il jugeoit que l'empereur étoit instruit de son projet; & afin de s'en éclaircir davantage, il lui adressa placets

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
936.
Lou-ouang.

ſur placets, pour lui repréſenter qu'étant affoibli par l'âge & exténué des fatigues qu'il avoit eſſuyées, il n'étoit plus en état de donner les ſoins & l'attention néceſſaires à un gouvernement tel que celui du Ho-tong : il finiſſoit par en demander un autre moins pénible. L'empereur ayant communiqué ces placets à ſon conſeil, une partie fut d'avis de lui accorder ſon changement, & de l'envoyer à Yun-tchéou (1) ; mais Fang-kao, Li-ſong, Liu-ki & quelques autres furent d'un ſentiment contraire : l'empereur ſuſpendit pour quelque temps cette affaire.

Un des jours de la cinquième lune, ce prince ſe trouvant ſeul avec Sieï-ouen-yu, qui étoit de ſervice auprès de lui, il voulut ſavoir ce qu'il en penſoit ; Sieï-ouen-yu lui répondit : « On dit communément, que quiconque bâtit une maiſon » au milieu d'un grand chemin, ne ſauroit l'achever dans trois » ans ; c'eſt à Votre Majeſté à déterminer cette affaire : les grands » ne parlent que ſuivant leurs intérêts perſonnels, & ne diſent » jamais tout ce qu'ils penſent. Pour moi, autant que je puis » en juger, qu'on laiſſe à Ché-king-tang le gouvernement où » il eſt, ou qu'on le place ailleurs, il ne s'en révoltera pas » moins, & peut-être plutôt qu'on ne croit : il faut s'y atten- » dre. Ainſi au lieu de s'occuper à ſavoir ſi on le laiſſera dans » le Ho-tong, ou ſi on lui donnera un autre gouvernement, » la prudence dicte de prendre des précautions contre ſes entre- » priſes, & de ſe préparer à les repouſſer ».

Certains aſtrologues avoient prédit que cette année l'empire auroit un ſage miniſtre, qui, par ſon habileté, lui procureroit une paix ſtable & ſolide. L'empereur appliquant la prédiction

(1) Yun-tching-hien de Yen-tchéou-fou du Chan-tong.

à Sieï-ouen-yu, s'écria plein de joie : « Ce que vous venez de » me dire, m'a entiérement ouvert l'esprit ; je vois quel parti » je dois prendre ». Il écrivit sans différer l'ordre de faire passer Ché-king-tang au gouvernement de Yun-tchéou, & nomma Song-chin-kien à celui du Ho-tong ; il envoya cet ordre au tribunal du conseil impérial, afin qu'il leur en expédiât les provisions, & il enjoignit à Tchang-king-ta de tenir la main à ce que Ché-king-tang se rendît à Yun-tchéou.

Ché-king-tang qui ne s'attendoit pas que l'empereur le prît au mot, ni qu'il lui accordât son changement, quoiqu'il l'eût demandé avec instance, assembla son conseil & dit : « L'empe» reur en me donnant ce gouvernement, promit de m'y » laisser jusqu'à la fin de mes jours ; cependant il veut m'en » tirer brusquement malgré la parole qu'il en a renouvellée » à la princesse mon épouse, au commencement de cette » année ; je vais lui écrire pour m'excuser d'accepter mon » changement, & s'il persiste à l'exiger, je verrai, à la tête » de mes troupes, ce que j'aurai à faire ».

Toan-hi-yao & Tchao-yng cherchèrent à le dissuader de prendre aucune résolution qui ternît la gloire qu'il s'étoit acquise par ses belles actions ; mais Lieou-tchi-yuen qui connoissoit le fond de son cœur & le dessein qu'il avoit conçu depuis long-temps, prit la parole & lui dit : « Les troupes que vous » commandez sont nombreuses & aguerries ; assuré de leur » confiance & de leur affection, il ne tient qu'à vous de vous » ouvrir un chemin au trône. Pourquoi ne pas préférer ce » parti, à celui de vous aller jetter dans la gueule du tigre » ? Sang-oueï-han, pour appuyer ce que venoit de dire Lieou-tchi-yuen, ajouta : « Lorsque l'empereur monta sur le trône » & que vous vous rendîtes à la cour, ne savoit-il pas que

De l'Ère Chrétienne.
Heou-tang.
936.
Lou-ouang.

» vous deviez laisser courir le *dragon* dans les campagnes? Cependant il vous a envoyé dans le Ho-tong, & c'est un coup du ciel, qui a des desseins sur vous & qui vous a mis les armes entre les mains : vous savez que l'empereur n'est que le fils adoptif de Ming-tsong, & qu'on ne le voit pas avec plaisir porter sa couronne. Vous êtes son gendre, la princesse votre épouse est sa fille légitime; il faut que vous le regardiez comme un usurpateur : mais vous devez auparavant bien prendre vos mesures & vous assurer des Tartares *Khitan*, en faisant amitié avec eux ».

Ché-king-tang, décidé à lever le masque, écrivit à l'empereur, que n'étant que fils adoptif de Ming-tsong, le trône ne lui appartenoit pas, & que par conséquent on n'étoit point obligé d'obéir à ses ordres; que l'empire appartenoit à Li-tsong-y, prince de Hiu, fils légitime de Ming-tsong, & qu'il demandoit qu'il cédât une place qu'il ne possédoit que par usurpation.

L'empereur fut si outré de la hardiesse de son placet, qu'il le mit en pièces. Il lui répondit cependant : « Nous ne sommes pas si éloignés de la fin de Min-ti, pour qu'on ait oublié ce que vous fîtes à Oueï-tchéou : quant au prince de Hiu, personne ne vous croira ». Il cassa, sur le champ, Ché-king-tang de tous ses emplois, & envoya ordre à Tchang-king-ta, de marcher contre lui avec toutes les troupes de son département & des provinces voisines, en lui donnant Yang-kouang-yuen pour lieutenant-général. Il fit encore partir un autre corps de troupes pour renforcer cette armée. Les fils & les frères de Ché-king-tang, qui se trouvoient à la cour au nombre de quatre, furent arrêtés & mis à mort au commencement de la septième lune. De son côté, Ché-king-tang rassembla en

[illegible]

diligence tout ce qu'il put trouver de troupes, parmi lesquels il reçut beaucoup de mécontens; & pour s'assurer des Tartares *Khitan*, il envoya à leur roi un de ses officiers avec un placet, dans lequel il se disoit son sujet, & lui demandoit avec instance de l'aider dans son entreprise, avec promesse, s'il réussissoit, de lui céder la province de Lou-long, & toutes les villes qui sont au nord de Yen-men-koan.

Lieou-tchi-yuen, fit tout son possible pour le détourner de faire cette démarche auprès des *Khitan*; il lui représenta que s'il donnoit pied dans l'empire à ces Tartares, il ne pourroit plus les en chasser; mais Ché-king-tang qui craignoit de manquer son coup, & qui ne vouloit pas s'exposer à tomber entre les mains de l'empereur, n'eut point d'égard au bien de l'empire, & ne changea pas de résolution.

Le Roi des *Khitan* accepta avidement toutes les propositions qu'on lui faisoit; il promit d'aider Ché-king-tang de toutes ses forces, & partit en effet à la tête de cinquante mille hommes, à la neuvième lune, pour venir se ranger en bataille près de Hou-pé-kéou (1). Ayant fait avertir Ché-king-tang qu'il étoit prêt à donner sur les troupes impériales, celui-ci lui fit dire de différer jusqu'au lendemain; mais avant que le courier fût arrivé, les Tartares avoient déja engagé l'action contre la cavalerie impériale, commandée par Kao-hing-tchéou & Fou-yen-king : Ché-king-tang détacha aussi-tôt Lieou-tchi-yuen avec un corps de troupes pour soutenir les Tartares.

Tchang-king-ta, Yang-kouang-yuen & Ngan-chin-ki étoient au nord-ouest de la ville, rangés en ordre avec leur infanterie au bas d'une montagne; le roi des Tartares détacha trois mille

(1) Hou-pé-kéou, à la grande muraille au nord nord est de Pé-king.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 936. *Lou-ouang.*

cavaliers pour aller insulter cette infanterie, qui les reçut & les poussa jusqu'à un endroit appellé Fen-kiu : il en débusqua tout à coup un corps de cavalerie, qui y étoit posté en embuscade. L'infanterie impériale se trouvant coupée en deux, fut battue & perdit près de dix mille hommes. Tchang-king-ta, après avoir rassemblé les débris de son armée, alla se jetter dans Tçin-ngan ; les *Khitan* se retirèrent aussi de leur côté à Hou-pé-kéou.

Ché-king-tang ayant joint les Tartares, ils se divisèrent en différens petits corps, qui occupoient plus de cent *ly* de circuit sur près de cinquante de large, & par cette manœuvre ils enveloppèrent l'armée impériale ; elle étoit cependant encore de près de cinquante mille hommes, dont dix mille de cavalerie. Se voyant investi de tous côtés, sans espoir de se tirer d'affaire, Tchang-king-ta dépêcha plusieurs couriers à l'empereur, pour l'avertir de la perte de la bataille & de l'embarras où il se trouvoit.

L'empereur, consterné de cette nouvelle, envoya sur le champ ordre à Fou-yen-jao, à Fan-yen-kouang, à Tchao-té-kiun & à Pou-hoan, de se joindre tous ensemble avec les troupes qu'ils commandoient, pour aller au secours de Tçin-ngan. Quoique l'empereur eût une maladie sur les yeux, il se proposoit de marcher en personne contre les rebelles. Li-tchong-meï, prince de Yong, s'offrit d'y aller à sa place, en lui disant, qu'il n'étoit point encore en état de soutenir le vent & la poussière ; mais Tchang-yen-lang, Lieou-yen-hao & plusieurs autres, lui représentèrent qu'il importoit extrêmement qu'il y allât lui-même : ainsi ne pouvant s'en défendre, il partit de Lo-yang.

En arrivant à Hoaï-tchéou, il parut fort inquiet de voir ses

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
936.
Lou-ouang.

troupes bloquées dans Tçin-ngan ; il demanda à ses grands quelque moyen de les délivrer : on lui répondit qu'il avoit à son service le frère aîné du roi des Tartares, à qui la princesse sa mère avoit ôté une couronne, qui lui étoit dûe par le droit de sa naissance, pour la donner à Té-kouang, son cadet ; que ce prince seroit charmé de la recouvrer, & qu'il falloit le reconnoître roi des Tartares, & l'envoyer à la tête des troupes de Tien-hong & de Lou-long, du côté de Si-leou, afin d'obliger Té-kouang à retourner dans ses états pour les défendre : que ce seroit un moyen sûr de dégager ceux qui étoient bloqués dans Tçin-ngan. Rien, en effet, n'étoit mieux imaginé que cet expédient ; mais la crainte d'y échouer le fit abandonner.

L'inquiétude de l'empereur, en voyant son armée bloquée de manière qu'il ne pouvoit avoir aucune communication avec elle, augmenta encore par la désertion d'une partie des troupes qui lui étoient restées ; l'autre étoit prête à l'abandonner au moindre mécontentement. Tchang-yen-lang conseilla à ce prince d'envoyer ordre à tous les mandarins de guerre & de lettres d'enrôler, par chaque huit familles, un homme, & de tenir ces recrues prêtes à se mettre en campagne à la quatrième lune : cette opération ne produisit que deux mille & quelques centaines de cavaliers, & environ cinq mille fantassins. Il restoit encore assez de monde à l'empereur ; mais le peu de fidélité des officiers rendoit ces forces inutiles. Tchao-té-kiun, gouverneur de Lou-long, étoit le plus en état de lui rendre service dans cette occasion ; il ne manquoit pas de zèle pour son souverain ; mais poussé par son ambition, il pensoit plutôt à profiter de son malheur qu'à le secourir. L'empereur eut des avis certains des vues de ce gouverneur ; cependant, comme

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
936.
Lou-ouang.

il avoit beaucoup de troupes ſous ſes ordres, & qu'il étoit d'ailleurs un excellent capitaine, ayant fait long-temps la guerre contre les Tartares, il le ménagea de peur qu'il ne ſe joignît à ſes ennemis : il eſpéra même le ramener par la confiance qu'il lui témoigna, en lui accordant le commandement général de toutes les troupes qu'il envoyoit au ſecours de ſon armée bloquée dans Tçin-ngan, avec un pouvoir illimité de ſe faire ſuivre par toutes celles qu'il jugeroit néceſſaires pour le ſuccès de cette expédition.

Pendant que l'empereur étoit dans un ſi grand embarras, Té-kouang, roi des Tartares, & Ché-king-tang, campés devant Tçin-ngan, paſſoient les jours dans les divertiſſemens & dans les plaiſirs de la table. Un jour que Té-kouang étoit en gaité, il dit à Ché-king-tang : « Puiſque je ſuis venu de trois mille *ly* » pour vous tirer du précipice où vous alliez tomber, il faut » que je mette le comble au ſervice que je vous ai rendu. Les » plus habiles phyſionomiſtes, en conſidérant votre air, votre » taille & votre viſage, diſent que vous êtes véritablement » celui qui doit être maître de l'empire : il faut que l'ho» roſcope s'accompliſſe, & que je vous faſſe empereur de la » Chine ».

Ché-king-tang s'excuſa d'accepter cette dignité; mais ſes officiers le preſsèrent ſi fort, qu'enfin il ſe laiſſa gagner. Té-kouang fit écrire une longue patente, par laquelle il déclaroit qu'il élevoit Ché-king-tang ſur le trône de la Chine, ſous le titre & le nom d'empereur de la grande dynaſtie de *Tçin*; & en lui remettant cette patente, il ſe dépouilla de ſes habits & de ſon bonnet, qu'il lui donna auſſi. Il fit en même temps élever un tertre, ſur lequel on plaça une eſpèce de trône, où ayant fait aſſeoir Ché-king-tang, il le fit reconnoître & ſaluer

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tang.* 936. *Lou-ouang.*

ſaluer comme empereur par tous les officiers de l'armée ; après quoi, ſuivant la promeſſe que Ché-king-tang lui avoit faite de lui céder la province de Lou-long & d'autres villes avec leurs territoires, il le ſomma de tenir ſa parole.

Ce nouvel empereur ne put ſe diſpenſer d'effectuer ſes promeſſes ; il n'étoit pas encore maître de la Chine, & il ſe trouvoit au pouvoir des Tartares, ſans le ſecours deſquels il ne croyoit pas pouvoir réuſſir ; ainſi, comme empereur de Chine, il leur céda les villes de Yeou-tchéou (1), Ki-tchéou (2), Yng-tchéou, Mou-tchéou (3), Tcho-tchéou, Tan-tchéou, Chun-tchéou, Sin-tchéou, Koueï-tchéou, Yu-tchéou, Ou-tchéou, Yun-tchéou, Yng-tchéou, Hoan-tchéou, Sou-tchéou & Yu-tchéou. Ces ſeize villes ſervoient la plupart de barrières contre les Tartares & les empêchoient d'entrer en Chine, c'étoit leur en ouvrir la porte & leur donner la facilité de s'en rendre maîtres. Ché-king-tang s'engagea encore, lorſqu'il n'auroit plus de concurrent, de donner chaque année aux Tartares trois cens mille piéces de ſoie. Après ce traité, le nouvel empereur ſe nomma des officiers, conformément à la dignité dont il venoit d'être revêtu, & il déclara impératrice la princeſſe Tçin-koué-tchang, ſon épouſe.

A peine eut-il formé ſa cour, qu'il ſe préſenta un concurrent, auquel ni l'un ni l'autre ne s'attendoient pas. Tchao-té-kiun, à qui l'empereur venoit de marquer tant de confiance, en lui donnant le commandement général de ſes troupes, crut l'occaſion favorable pour ſe rendre maître de la Chine. Il étoit connu des Tartares, ayant long-temps commandé les troupes

(1) De King.

(2) Ki-tchéou.

(3) O-pao de Ting-bien.

De l'Ere Chrétienne. Heou-tang. 936. Lou-ouang.

de l'empire fur les frontières. Quoiqu'il n'eût pu feul les chaffer de la Chine, il étoit cependant fuffifamment en forces pour délivrer l'armée bloquée dans Tçin-ngan ; mais comme il ambitionnoit de fe faire empereur, il avoit befoin du fecours des Tartares. Ainfi, afin de les mettre dans fes intérêts, il commença par envoyer beaucoup d'or, d'argent & de foieries à Té-kouang, en lui écrivant que s'il le faifoit empereur de la Chine, il promettoit, dès ce moment, de le conduire à Lo-yang, où ils vivroient enfemble comme frères & partageroient toute l'autorité : à l'égard de Ché-king-tang, il propofoit de lui donner le gouvernement du Ho-tong pour lui & pour fes defcendans.

Té-kouang faifant réflexion qu'il étoit éloigné du Léao-tong fon pays, que ceux qui étoient bloqués dans Tçin-ngan ne paroiffoient pas difpofés à fe rendre, & que Tchao-té-kiun, à la tête d'une puiffante armée, étoit en état de lui couper le chemin de la retraite, fut fur le point d'accéder à fes propofitions. Ché-king-tang, craignant qu'il ne fe laifsât féduire, envoya fur le champ Sang-oueï-han dire au roi Tartare qu'il y avoit long-temps que Tchao-té-kiun avoit conçu le deffein de fe révolter ; que ce n'étoit pas un homme d'une grande capacité ni qui fût à redouter : il lui fit dire encore, que s'il fe laiffoit gagner par quelques préfens & par fes offres artificieufes, il s'expofoit à perdre tout le mérite d'être venu à fon fecours, d'autant plus qu'il lui promettoit folemnellement, lorfqu'il feroit en poffeffion de l'empire, de lui en abandonner les richeffes les plus précieufes, & que les avantages que lui propofoit Tchao-té-kiun, ne pouvoient fe comparer à ceux qu'il lui affuroit de de fon côté.

Le roi Tartare répondit qu'il ne prétendoit pas détruire

ce qu'il avoit fait, mais que dans une guerre on se servoit de plusieurs moyens pour réussir; il lui signifia que son intention étoit de faire ce que Tchao-té-kiun demandoit. Sang-ouei-han le voyant dans ces sentimens, lui représenta encore que tout l'empire ayant les yeux ouverts sur la démarche qu'il avoit faite, de venir au secours d'un homme de mérite, injustement persécuté, il se feroit du tort de l'abandonner & de manquer à sa parole; & continuant à lui parler pour les intérêts de son maître, il se mit à genoux devant la tente de Té-kouang, & pleura si amérement, qu'enfin le Tartare congédia l'envoyé de Tchao-té-kiun, en lui disant qu'il avoit donné depuis long-temps sa parole à Ché-king-tang, & qu'il n'étoit plus en son pouvoir de la retirer.

Cependant l'armée de l'empereur demeuroit toujours investie dans Tçin-ngan : Kao-hing-tchéou, général de la cavalerie, & Fou-yen-king, son lieutenant, avoient souvent tenté de forcer quelques quartiers; mais ils avoient toujours été repoussés & forcés de rentrer dans la ville. Leurs provisions diminuoient, les chevaux manquoient de fourage & le secours n'arrivoit point, de sorte qu'ils ne savoient comment sortir de cette détresse : comme la plupart des officiers se voyant sur le point d'être réduits à la dernière misère, sollicitoient Tchang-king-ta de se soumettre au Tartare, il leur répondit : « C'est » par les bienfaits de Ming-tsong & de l'empereur régnant, » que je suis devenu général des armées de l'empire; j'ai été » battu, c'est ma faute, je mérite d'en être puni : faut-il que » j'ajoute à ce crime celui de me donner aux ennemis de mon » maître? J'attends à tout moment du secours : si l'espérance » d'en recevoir se perd, alors vous pourrez me tuer, & vous » serez encore à temps de vous soumettre aux Tartares ».

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
936.
Lou-ouang.

Peu de jours après, Yang-kouang-yuen ayant assemblé dès le point du jour les officiers, il se répandit avec eux en plaintes & en gémissemens sur le triste état où ils se trouvoient réduits; mais prenant tout à coup sa résolution, il coupe la tête à Tchang-king-ta & va se donner au roi des *Khitan*. Té-kouang dit, en les recevant, aux officiers du nouvel empereur qu'il venoit de faire: « Vous avez devant les yeux & dans la personne » de Tchang-king-ta, un bel exemple de ce que vous devez » être; il faut que vous tâchiez d'imiter son zèle & sa fidélité » à servir son maître ». Ce monarque donna ensuite des ordres pour qu'il fût enseveli avec honneur.

Le roi Tartare sachant Tchao-té-kiun, campé à Touan-pé, envoya contre lui sa cavalerie avec les troupes impériales qui venoient de se donner à lui, & qui étoient outrées de ce qu'il n'étoit pas venu à leur secours, en ayant l'ordre & le pouvoir: ils le trouvèrent en effet à Touan-pé, où ils l'attaquèrent avec une espèce de rage. Tchao-té-kiun, jugeant dès le commencement de l'action qu'elle iroit mal pour lui, se sauva le premier avec Tchao-yen-tchéou, son fils; ses officiers & ses soldats le suivirent bientôt, cependant il en resta plus de dix mille sur la place: la plupart furent massacrés par les soldats du blocus de Tçin-ngan, qui firent porter à ces malheureux la peine que méritoit leur général.

A leur arrivée à Lou-tchéou, le roi Tartare & Ché-king-tang trouvèrent Tchao-té-kiun & Tchao-yen-cheou, son fils, qui vinrent au-devant d'eux jusqu'à Kao-ho. Té-kouang, indigné de ce qu'ils osoient se présenter devant lui, les fit sur le champ charger de chaînes, pour les conduire en Tartarie & les présenter à la reine Chouliu, sa mère.

Lorsqu'ils parurent devant cette princesse, elle s'adressa au

père, & lui demanda pourquoi, au lieu de secourir Tçin-yang, il étoit allé du côté de Taï-yuen. « C'étoit, lui répondit-il, par » ordre de l'empereur mon maître ». — « Par ordre de l'em» pereur ton maître, reprit-elle, & tu avois demandé à mon » fils de te faire empereur de Chine! d'où vient me ments-tu » avec impudence? Lorsque mon fils fut sur le point de » partir, je lui dis, si Tchao-té-kiun venoit en deçà de Yu» koan, revenez aussi-tôt sur vos pas. Mais toi, si tu n'avois » pas ambitionné le trône, pourquoi n'as-tu pas pris des me» sures pour lui fermer les passages? Tu es un malheureux, » un traître à ton prince; loin de l'aider dans ses plus grands » malheurs, tu ne pensois qu'à en profiter pour t'élever sur » ses ruines: un homme comme toi mérite-t-il de vivre »? Tchao-té-kiun, le cœur serré de douleur & le visage couvert de honte, baissoit la tête sans pouvoir répondre: il mourut au commencement de l'année suivante.

Le roi Tartare ne voulut pas passer Chang-tang: étant sur le point de se séparer de Ché-king-tang, qui alloit à Lo-yang, où l'empereur s'étoit retiré après la défaite entière de ses troupes, il lui dit, en lui présentant une coupe remplie de vin: « Si je » pénétrois plus avant, je porterois la terreur dans tout le » Ho-nan. Allez avec vos Chinois; je vous laisse cinq mille de » mes cavaliers sous la conduite de Taï-siang-ouen, un de mes » meilleurs officiers, pour vous accompagner jusqu'à Lo-yang: » j'en laisserai encore quelques-uns ici pour avoir plus aisé» ment de vos nouvelles. S'il vous arrive quelque revers, je » descendrai aussi-tôt des montagnes, & je serai bientôt à » vous; je n'en partirai point que je n'aie appris que vous » êtes maître de Lo-yang ».

L'empereur voyant tout perdu pour lui, & n'ayant point de

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tang.
936.
Lou-ouang.

troupes à Lo-yang pour se défendre, vouloit tantôt s'enfuir du côté de l'ouest, tantôt il vouloit retourner à Ho-yang, où il espéroit plus de sûreté pour sa personne. Il étoit dans cette cruelle incertitude, lorsqu'on lui donna avis de tous côtés que le prince de Tçin étoit déja à Ho-yang, que Tchang-tsong-king, qui en étoit gouverneur, lui avoit ouvert ses portes, & qu'il étoit sur le point d'arriver à Lo-yang. L'empereur ne voulant point tomber entre les mains de son ennemi, se fit suivre par les deux impératrices, les princes ses fils, & monta dans une des tours du palais, où il fit porter le sceau de l'empire & les autres marques de la dignité impériale ; y ayant ensuite fait mettre le feu, ce prince, avec sa famille, périt au milieu des flammes, laissant l'empire à Ché-king-tang, son rival, qui conserva à sa dynastie le nom de *Tçin*, que le roi des Tartares lui avoit donné.





HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.



SEIZIÈME DYNASTIE.

Les HEOU-TÇIN OU *TÇIN POSTÉRIEURS.*

KAO-TSOU, premier empereur de la dynastie des *TÇIN* postérieurs, étoit originaire de *Chato ;* il servit dans leurs troupes : sa bravoure & ses talens militaires lui concilièrent l'estime du général Li-ssé-yuen, qui parvint à l'empire sous le nom de Ming-tsong, deuxième empereur de la dynastie des *TANG* postérieurs. Ce prince conçut pour lui tant d'affection, qu'il lui donna en mariage la princesse Tçin-koué-tchang, sa fille,

De l'Ère Chrétienne. *Heou-tçin,* 937. *Kao-tsou.*

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
937.
Kao-tsou.

Li-tsong-kou, que Li-ssé-yuen avoit adopté pour son fils, ne pouvoit s'accommoder du caractère de Ché-king-tang. Soit jalousie de l'estime que Li-ssé-yuen avoit pour son rival, soit antipathie naturelle, ils ne purent jamais s'accorder; & la nouvelle alliance qu'il venoit de contracter par ce mariage, ne servit qu'à entretenir entre eux une mésintelligence qui dura toujours, & causa enfin la perte de la dynastie précédente.

Le règne de l'empereur commença par une éclipse de soleil, qui arriva la première lune de la première année. Ce météore parut d'un mauvais présage, & fit dire aux peuples que cette nouvelle dynastie ne dureroit pas long-temps.

Plusieurs gouverneurs de provinces & commandans de places n'avoient pas encore voulu reconnoître le nouvel empereur. Parmi ceux qui s'étoient soumis à lui, mais qui ne l'avoient fait qu'à l'extérieur, Fan-yang-kouang, gouverneur de Tien-hiong, s'étoit persuadé qu'il seroit un jour empereur: il s'étoit soumis en apparence, mais cette obéissance simulée ne servoit qu'à couvrir l'ambition qui le dévoroit & les projets de grandeur qu'il méditoit.

Lorsqu'il n'étoit encore que simple officier, un charlatan, qui se donnoit pour physionomiste, appellé Tchang-seng, après l'avoir regardé assez long-temps avec beaucoup d'attention, lui dit tout à coup, du ton d'un homme inspiré, qu'infailliblement il seroit un jour général d'armée & ministre de l'empire. Fan-yang-kouang ne fit point d'abord attention à cette prédiction; mais se voyant dans la suite élevé au rang de gouverneur de Tien-hiong, il commença à regarder Tchang-seng comme un homme extraordinaire. Il prit depuis ce temps-là beaucoup d'estime pour lui, l'attacha à sa personne, & finit par lui témoigner une vénération toute particulière.

Quelque

Quelque temps après, il eut un ſonge, dans lequel il vit un gros ſerpent qui lui entroit dans le ventre par le nombril. Ce ſonge l'effraya ; il s'éveilla en ſurſaut, & courut le raconter à Tchang-ſeng. Celui-ci, ſe mettant à rire, lui fit une profonde révérence, & lui dit : « Il ne pouvoit rien vous arriver » de plus heureux ; ce ſerpent eſt le *dragon* (1) ; vous êtes » deſtiné au trône ».

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 937. *Kao-tſou.*

La guerre de Kao-tsou avec les Tartares étoit alors dans toute ſa fureur. Fan-yen-kouang ſe perſuada que cette querelle pourroit l'élever à l'empire ; mais comme elle finit plutôt qu'il ne le penſoit, qu'il vit Kao-tsou en poſſeſſion du trône, & que d'ailleurs il n'étoit pas en état de ſoutenir ſes prétentions, il ſe ſoumit en apparence. Cependant il fit preſſentir ſous-main Pi-kiong de ſe joindre à lui ; mais Pi-kiong fit peu de cas de ſa propoſition, & ne daigna pas même lui répondre. Ce ſilence l'irrita ſi fort, qu'ayant appris que Pi-kiong alloit faire un voyage à Tſi-tchéou, il envoya des aſſaſſins qui l'attendirent & le tuèrent ſur la route.

Un acte de violence auſſi hardi de la part de Fan-yen-kouang, ne fut point ſans éclater ; il fit connoître à l'empereur qu'il avoit ſujet de ſe défier de la ſoumiſſion de ceux des gouverneurs qui s'étoient rendus trop aiſément. Son chagrin ſe manifeſta, ſur-tout quand il vit l'embarras de diſtinguer le vrai du faux. Sang-ouei-han, ſon premier miniſtre, chercha à le raſſurer, en lui diſant : « Votre Majeſté n'a rien à craindre, » en oubliant les ſujets de chagrin qu'elle peut avoir reçus » des mandarins de l'empire ; ſi elle les traite bien, & ſur-tout » les principaux, ſi elle ſe maintient en bonne intelligence

(1) Ce ſont les armes de l'empire.

De l'Ère Chrétienne. Heou-tçin. 937. Kao-tsou.

» avec les Tartares, si elle exerce ses soldats & fait de bonnes » provisions de guerre, si elle a soin des laboureurs & des » ouvriers en soie, si elle remplit ses greniers, enfin si elle » favorise le commerce, alors vos trésors se rempliront, vos » officiers vous aimeront, l'abondance renaîtra dans l'empire, » vos soldats seront en état de vous défendre, & vous verrez » que, dans le cours de peu d'années, vous vous ferez craindre » de vos voisins & vous rendrez la paix à l'empire ».

Les villes que KAO-TSOU avoit cédées aux Tartares, ne portoient qu'avec peine leur joug. Lorsque Té-kouang passa, en s'en retournant, près de Yun-tchéou (1), Cha-yen-siun, qui en étoit gouverneur, sortit de la ville & vint au-devant de lui. Soit que ce prince se défiât de sa fidélité, soit qu'il eût dessein de s'en servir ailleurs, il le retint auprès de lui, & ne voulut point le laisser retourner à Yun-tchéou.

Ou-louan, que Cha-yen-siun avoit laissé à sa place, ayant eu avis de ce qui se passoit, fut outré de dépit, & enflammant le courage des troupes qui étoient restées dans la ville, il ne leur dit que ce peu de mots : « Mes amis, est-ce bien à nous, » peuple poli & civilisé, à nous soumettre à des barbares? Nous » connoît-on, & l'empereur a-t-il pu se persuader que nous » subissions tranquillement un joug odieux »? Tous les soldats & le peuple lui répondirent par des acclamations, & le proclamèrent sur le champ gouverneur à la place de Cha-yen-siun ; ils fermèrent leurs portes, & protestèrent qu'ils étoient prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour ne pas reconnoître d'autres ordres que les siens. Les *Khitan* tentèrent en vain de le forcer; ils furent repoussés & obligés de se retirer.

(1) Taï-tong-fou du Chan-si.

Kouo-tsong-oueï, un des premiers officiers de Yng-tchéou, honteux du joug des Tartares, sortit seul de la ville & s'en alla dans les provinces du sud. Tchang-li, qui voulut faire de même, fut arrêté & amené au roi Tartare, qui lui fit des reproches de sa désobéissance. « Nos mœurs sont trop diffé-» rentes de celles de votre pays, lui répondit le Chinois : je » ne saurois m'y faire; & je préfère la mort ».

Le roi Tartare, jettant un regard d'indignation sur Kao-yen-yng, qui l'avoit arrêté : « Je vous avois recommandé, lui » dit-il, de bien traiter les gens de ce caractère, pourquoi, au » lieu de le contraindre, ne lui avez-vous pas fourni ce qui lui » étoit nécessaire pour continuer sa route? C'est par des bien-» faits qu'on enchaîne de telles ames. Quand on a le malheur » de les perdre, on ne les retrouve point ». Il fit punir Kao-yen-yng, & fit des excuses à Tchang-li, en lui promettant qu'à l'avenir il seroit traité avec la distinction qu'il méritoit.

Tchang-li, d'une droiture qui ne savoit rien dissimuler, disoit hardiment son avis; aussi le prince Tartare lui témoigna-t-il toujours la plus haute considération.

A la quatrième lune, l'empereur proposa d'aller tenir sa cour à Ta-léang. Sang-oueï-han approuva ce projet. Ta-léang avoit au nord les pays de Yen & de Tchao, au sud les fleuves Kiang & Hoaï; le pays étoit riche & abondant. D'ailleurs Fan-yen-kouang vouloit se révolter, & Ta-léang n'étoit pas éloignée de Oueï-tchéou de plus de dix postes : on décida que dans le cas d'une révolte, il seroit aisé d'y envoyer des troupes. Ces considérations déterminèrent l'empereur à approvisionner cette place, & il partit ensuite pour y aller tenir sa cour.

Fan-yen-kouang ne fut pas long-temps à se déclarer, à la sollicitation de Sun-joui, qu'il avoit chargé de toutes les

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 937. *Kao-tsou.*

affaires de son gouvernement dont il disposoit à sa volonté.

A la sixième lune, ce gouverneur tomba malade; Sun-jouï, qui jusque-là n'avoit pu se déterminer à lever le masque, fit venir Fong-hoeï, gouverneur de Tchen-tchéou, pour le presser de ne pas différer davantage, de peur qu'on ne trouvât plus les esprits dans les mêmes dispositions. Fan-yen-kouang, qui avoit toujours présent à la mémoire ce que lui avoit dit Tchang-seng, n'hésita plus dès qu'il se porta mieux, & fit passer le Hoang-ho à un corps de ses troupes: il livra au pillage le bourg de Tsao-chi, qu'il réduisit en cendres. Au premier avis qu'on en eut à la cour, l'empereur donna ordre à Pé-fong-tçin d'aller camper avec un corps de cavalerie à Pé-ma-tçin. Yang-kouang-yuen se porta avec un détachement vers Hoa-tchéou, & Tou-tchong-hoeï se rendit à Oueï-tchéou. Fan-yen-kouang forma un corps d'armée de vingt mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, dont il donna le commandement à Fong-hoeï & à Sun-jouï, avec ordre d'aller se poster à Li-yang-keou (1).

Dans ces entrefaites on reçut un courier de Yun-tchéou, pour demander du secours contre les Tartares qui l'assiégeoient depuis six mois avec opiniâtreté, sans pouvoir s'en rendre maîtres. La garnison, animée par Ou-louan, étoit résolue de s'ensevelir sous les ruines de cette place, plutôt que de se soumettre. L'empereur charmé du courage de ces braves gens, envoya négocier en leur faveur avec le roi Tartare, qui fit sur le champ expédier un ordre à ses troupes de lever le siége: Ou-louan se voyant en liberté, sortit de Yun-tchéou à la tête de la garnison, & prit la route du midi pour venir se présen-

(1) Oueï-hoeï-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin,
937.
Kao-tsou.

ter à l'empereur, qui lui fit un accueil distingué : il l'envoya à Ou-ning (1) en qualité de commandant.

A la septième lune, sur les avis que l'empereur eut que l'armée de Fan-yen-kouang étoit à Li-yang-keou, il envoya ordre à Tchang-tsong-pin de l'aller chercher, & de l'amener absolument à une action générale. Fan-yen-kouang, qui avoit eu autrefois des liaisons avec ce général, ne désespéra pas de l'attirer dans son parti : il lui envoya secrétement un homme de confiance, qui réussit à le faire entrer dans sa révolte.

Tchang-tsong-pin, pour donner à Fan-yen-kouang des preuves qu'il prenoit ses intérêts, commença par tuer Ché-tchong-sin, un des fils de l'empereur & gouverneur de Ho-yang, où il entra sans coup férir, & se saisit de Ché-tchong-y, son frère. Il fit alors courir le bruit qu'il alloit surprendre le fort de Fan-choui-koan, & qu'il iroit ensuite à Ta-léang faire subir à Ché-king-tang (c'est ainsi qu'il nommoit l'empereur) le même sort qu'il avoit fait subir à ses deux fils, ayant résolu d'éteindre entiérement sa famille : cette nouvelle remplit de consternation la cour & l'empereur.

On apprit, presque en même temps, que Tchang-tsong-pin étoit en effet arrivé à Fan-choui-koan, & qu'il l'attaquoit vivement. L'empereur, qui n'étoit pas en état de lui résister, se disposa à partir pour Tçin-yang, escorté de ses plus braves cavaliers. Sang-ouei-han, craignant que la fuite de ce prince ne fît trop d'impression sur la plupart des esprits qui étoient encore chancelans, s'y opposa, en lui représentant, que quelque puissans que parussent les rebelles, ils ne pourroient se soutenir long-temps, & qu'en quittant la place, ce seroit

(1) Pé-su-tchéou du Kiang-nan.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 937. *Kao-tsou.*

rendre leur parti encore plus redoutable ; qu'enfin il ne devoit pas se presser, puisque la seule proposition de son départ avoit déja augmenté le nombre des mal-intentionnés. Il l'engagea à différer au moins de quelques jours, & ce prince y consentit.

Fan-yen-kouang, qui ne se sentoit pas encore assez fort pour tout oser, répandit une lettre circulaire pour attirer dans son parti les mandarins disgraciés. Il leur promettoit des emplois au-dessus de ceux qu'ils avoient perdus, & des récompenses extraordinaires lorsqu'il auroit détruit le rebelle qui avoit usurpé l'empire.

Leou-ki-yng & Yn-hoeï, deux officiers de guerre qu'on avoit cassés, se trouvoient à Ta-léang, & les trois frères Ouen-yen-siun, Ouen-yen-tchao & Ouen-yen-koen étoient à Hiu-tchéou : ils donnèrent leur parole de se joindre à Fan-yen-kouang, & s'engagèrent à le servir, en signant l'écrit qu'on leur présenta de sa part. Le bruit s'en étant répandu dans Ta-léang, Leou-ki-hing & Yn-hoeï, craignant d'être découverts, prirent la fuite. L'empereur fit aussi-tôt publier un ordre conçu en ces termes :

« Fan-yen-kouang est un fourbe & un scélérat, qui ne » cherche qu'à faire faire des fautes, & à tromper les braves » gens & le bon peuple. Quiconque pourra saisir & amener » ici quelqu'un des émissaires qu'il envoie dans les provinces, » sera bien récompensé : celui qui ne pouvant le prendre le » tuera, en observant de brûler aussi-tôt les papiers qu'il trou- » vera sur lui, sans les montrer à d'autres qu'au mandarin » du lieu, participera aux mêmes récompenses ».

Cet ordre publié, Yn-hoeï fut aussi-tôt tué. Leou-ki-hing se sauva à Yn-tchéou, où, par la vigilance & les précautions de Tchang-tsong-kien, qui en étoit gouverneur, il ne put rien

entreprendre ; ce gouverneur l'ayant découvert, vouloit le faire périr pour s'en faire un mérite en cour, mais il en fut détourné par Ouen-yen-tchao, dont il ignoroit les intelligences secrètes avec l'autre, & il ne les apprit que quand on l'avertit de leur évasion, & qu'ils étoient allés ensemble joindre Tchang-tsong-pin. Ils ne furent pas plutôt arrivés auprès de ce général, que Leou-ki-hing lui fit entendre que les trois frères étoient venus dans le dessein de se défaire de lui, & qu'il avoit découvert leur complot avant de partir de Hiu-tchéou ; qu'ainsi il ne pouvoit trop être sur ses gardes. Tchang-tsong-pin les ayant fait arrêter tous trois, ils avouèrent qu'ayant été découverts, ils avoient formé ce complot pour se sauver, eux & leurs familles d'une entière destruction ; sur cet aveu, il leur fit couper la tête à tous trois.

Fong-hoeï & Sun-jouï, s'étant avancés jusqu'à Lou-ming-tchin, Yang-kouang-yuen, général de l'empereur, les serra de si près, qu'il les obligea de repasser le Hoang-ho, avec tant de confusion & de désordre, qu'une grande partie de leurs troupes s'y noya. Fong-hoeï & Sun-jouï traversèrent heureusement le fleuve, & se sauvèrent avec les débris de leur armée.

D'un autre côté, Tou-tchong-hoeï, autre général de l'empereur, quitta son poste pour venir au secours de Fan-chouï, dont les rebelles paroissoient vouloir s'emparer. Il y rencontra en effet dix à douze mille hommes de Tchang-tsong-pin, qu'il attaqua avec tant de bravoure & de prudence, qu'il les tailla en pièces. Tchang-tsong-pin, qui se sauvoit, se noya en passant le Hoang-ho. Tchang-yen-pou, Tchang-ki-tsou, ses deux principaux officiers, furent pris & envoyés à Ta-léang, où ils eurent la tête coupée : leurs familles furent condamnées à être éteintes ; mais Li-tao, président du tribunal des historiens,

demanda grace pour ces familles, en considération de Tchang-tsiuen-y, qui avoit très-bien servi l'empire par son patriotisme & ses écrits. L'empereur leur fit grace, ainsi il n'y eut que la femme & les enfans de Tchang-ki-tsou qui furent exécutés.

Après ces deux échecs, Fan-yen-kouang commença à désespérer de venir à bout de son dessein; il prit le parti de tenter une réconciliation avec l'empereur, en rejettant tout ce qui s'étoit passé sur Sun-jouï, dont il éteignit toute la famille : ensuite il envoya à ce prince un placet, dans lequel il exprimoit ses regrets & son repentir du passé. L'empereur, qui croyoit n'avoir plus rien à craindre, lui refusa son pardon. Sur ces entrefaites, on apprit que Ouang-hoeï, commandant à Ngan-tchéou, sous Tchéou-koué, qui en étoit gouverneur, l'avoit tué, & s'étoit rendu maître de la ville : son dessein étoit d'aller se joindre à Fan-yen-kouang, s'il apprenoit qu'il eût réussi, ou de se donner au prince de Ou s'il apprenoit qu'il eut été battu. L'empereur envoya aussi-tôt Li-kin-tsiuen à la tête de mille chevaux pour appaiser cette révolte, avec pouvoir de pardonner à Ouang-hoeï s'il se soumettoit; mais ce dernier, après avoir saccagé Ngan-tchéou, étant sur le point de partir pour les états de Ou, avoit été tué par Hou-tçin, un de ses officiers, qui s'étoit déclaré pour l'empereur.

Cette même année, les Tartares *Khitan*, devenus maîtres de tout le Leao-tong, changèrent leur nom en celui de *Léao*, & le donnèrent à leur dynastie. Comme l'ambition du prince qui les commandoit ne tendoit à rien moins qu'à la conquête de toute la Chine, il voulut, afin de se rendre moins étranger aux Chinois, que tous les grands & ses officiers suivissent les coutumes de la Chine, & que dans la distribution des emplois, les Chinois fussent préférés aux Tartares. Dans le même temps, les

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
HEOU-TÇIN.
937.
Kao-tsou.

les princes de Ou prirent le titre d'empereur, en changeant leur nom de *Ou*, en celui de *Tang*, qui étoit bien venu dans l'empire, & se firent appeller les *Tang méridionaux*.

938.

L'année suivante, à la première lune, il y eut une éclipse de soleil.

Quelque manifeste que fût l'ambition des Tartares, l'empereur ménageoit leur prince, & il ne lui écrivoit que dans les termes d'un sujet, le traitant de *Fou-hoang-ti*, ou *père empereur :* lorsqu'il venoit quelqu'un de sa part, il le recevoit dans une salle particulière, en lui rendant toutes sortes d'honneurs. Outre l'or & les trois cens mille pièces de soie qu'il lui avoit promis tous les ans, au moindre événement & à certains temps de l'année, il envoyoit de nouveaux présens pour le roi, la reine, le prince héritier, les ministres, les princes & les principaux des grands; & si ces présens ne les satisfaisoient pas, les Tartares lui en faisoient des reproches, sans égard à sa dignité ni à son rang, même dans des termes peu mesurés. Tout le monde, à la cour & dans les provinces, étoit indigné de cette humiliation; l'empereur seul y paroissoit insensible, au point que le roi même des Tartares désapprouva la manière trop soumise avec laquelle il lui écrivoit : il lui dit plusieurs fois de ne plus se servir du terme de sujet; mais, que puisqu'il le traitoit de *père empereur*, il falloit qu'en lui écrivant il se qualifiât de *Eulh-hoang-ti* ou *fils empereur*, en observant simplement les égards qu'un fils doit à son père.

Lorsque Té-kouang, roi des *Leao*, se rendit maître de Yeou-tchéou, il fit de cette ville sa cour du midi, & en nomma gouverneur Tchao-fsé-ouen, qui, sous les *TANG*, s'étoit donné à lui. Tchao-fsé-ouen, avoit un fils, appellé Tchao-yen-tchao, à qui l'empereur avoit donné le gouvernement de Ki-tchéou. Tchao-

tsé-ouen, qui dans les circonstances présentes ne servoit qu'à regret les *Leao*, écrivit sous main à son fils, d'avertir l'empereur de se tenir sur ses gardes, parce que le roi des Tartares paroissoit changer à son égard, & qu'il devoit penser à faire rentrer Yeou-tchéou sous la domination de la Chine : il promettoit d'exécuter ce coup de main, sans qu'il en coûtât rien à l'empire. Tchao-yen-tchao en fit la proposition à l'empereur, qui ne voulut pas y consentir.

Après que Yang-kouang-yuen eut fait périr dans le Hoang-ho une partie de l'armée de Fan-yen-kouang, il poursuivit l'autre qui se sauvoit à la suite de Fong-hoeï dans Kouang-tçin, où étoit Fan-yen-kouang ; ce fut alors que ce rebelle, voyant ses affaires désespérées, chercha les moyens de les rétablir, en proposant sa soumission à l'empereur : mais voyant qu'on ne vouloit point lui accorder de grace, il résolut de se défendre jusqu'à l'extrêmité, & de vendre chèrement sa tête, qu'on vouloit avoir à quelque prix que ce fût. En effet, quelques efforts que fît Ouang-kouang-yuen pour le réduire, il n'en put jamais venir à bout. Les assiégés se défendirent avec tant d'opiniâtreté pendant plus d'un an, & tuèrent tant de monde aux assiégeans, que l'empereur envoya Tchu-yen, un de ses premiers eunuques, à Fan-yen-kouang pour lui offrir son pardon, avec un des grands gouvernemens de l'empire. L'eunuque étoit même chargé d'ajouter par serment, au nom de l'empereur, qu'il descendroit plutôt du trône que de le faire mourir.

Fan-yen-kouang répondit que la parole d'un prince étoit sacrée & qu'elle lui suffisoit ; il fit sur le champ retirer la garnison de dessus les remparts, & à la neuvième lune, il adressa à l'empereur un placet, par lequel il se reconnoissoit coupable

& demandoit grace. L'empereur la lui accorda ſelon ſa promeſſe, & voulut même que l'ordre qu'il en donnoit fût rendu public.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 938. *Kao-tſou.*

Yang-kouang-yuen, dont cette ſoumiſſion rendoit la préſence inutile à l'armée qui étoit devant la ville, demanda la permiſſion d'aller à la cour : à cette occaſion, l'empereur nomma Fan-yen-kouang au gouvernement de Tien-ping, & lui en fit expédier les proviſions conçues en des termes fort honorables. Il avança non-ſeulement tous ſes officiers & les mandarins qui l'avoient ſervi, mais il éleva tous ſes ſoldats en grade, ſoit en les incorporant dans différens corps de ſes gardes, ſoit en leur faiſant donner de l'emploi dans les troupes des provinces. Li-yen-ſiun, un des officiers de Fan-yen-kouang, fut avancé comme les autres; il étoit ſi pauvre, qu'il ne pouvoit nourrir ni ſon père ni ſa mère, ce qui l'avoit engagé à prendre parti ſous Tchang-tſong-pin, qui lui donna de l'emploi; mais lorſque Tchang-tſong-pin fut battu, Li-yen-ſiun ſe ſauva à Kouang-tçin, où il fut accueilli par Fan-yen-kouang, qui le mit à la tête des ſoldats qui défendoient les murs de la ville. Yang-kouang-yuen, qui l'eſtimoit pour ſa bravoure & ſa vigilance, voulut l'attirer à lui; & afin de le déterminer à ſervir ſous ſes drapeaux, il fit conduire au pied des murailles ſa mère, qui étoit entre ſes mains. Li-yen-ſiun, pouſſé d'un mouvement de colère, barbare & dénaturé, décoche une flèche ſur ſa mère & la tue.

Dans cette diſtribution des emplois, les grands virent avec chagrin que l'empereur avoit donné à Li-yen-ſiun le gouvernement de Fang-tchéou; ils lui repréſentèrent qu'un homme qui s'étoit révolté contre ſon prince, & qui avoit eu la barbarie de tuer ſa mère, ne méritoit aucun pardon. Mais

De l'Ere Chrétienne. *Hiou-tçin.* 938. *Kao-tsou.*

l'empereur leur répondit, qu'après avoir accordé une amnistie générale à Fan-yen-kouang & à tous ses gens, il ne pouvoit la révoquer.

939.

Fong-hoeï eut le gouvernement de Sou-fang, un des plus importans de l'empire, à cause du voisinage des barbares *Kiang-hou*, qui sous Tchang-hi-tsong, son prédécesseur, faisoient de continuelles incursions dans le pays, qu'ils pilloient & ravageoient impunément. Parmi ces barbares, Topa-yen-tchao, chef des peuples *Tang-hiang* se distinguoit par son audace & se faisoit redouter par sa puissance. Lorsque Fong-hoeï fut arrivé à Sou-fang, Topa-yen-tchao vint le voir & parut se féliciter de l'avoir pour voisin. Fong-hoeï lui rendit de grands honneurs, & le traita avec beaucoup de magnificence, en le logeant dans une maison propre & commode, & lui faisant fournir abondamment tout ce qui lui étoit nécessaire; mais il le retint à Sou-fang, sans vouloir lui permettre de s'en retourner. Cette hardiesse épouvanta si fort les peuples voisins, qu'ils n'osèrent mettre le pied sur les frontières tout le temps que dura le gouvernement de Fong-hoeï.

A la troisième lune, l'empereur nomma Lieou-tchi-yuen & Tou-tchong-oueï ministres d'état. Le premier lui avoit rendu de grands services, le second n'avoit d'autre mérite que celui de lui être allié par les femmes; Lieou-tchi-yuen, humilié de se voir mis en parallèle avec Tou-tchong-hoeï, s'excusa d'accepter cet emploi. L'empereur irrité de son refus, lui ôta le commandement des troupes, en lui faisant dire de rester chez lui & de ne plus paroître au palais. Tchao-yen, qu'il chargea de signifier cet ordre, osa lui faire des représentations avant de l'exécuter : « Lorsque Votre Majesté, lui dit-il, au commence- » ment de la guerre, étoit à Tçin-yang, elle n'avoit pas plus

» de cinq mille hommes : l'armée des *TANG*, forte de plus de » dix mille hommes, vint l'attaquer, & si elle n'avoit pas eu » un général aussi intrépide que Lieou-tchi-yuen, quel danger ne courroit-elle pas, & comment auroit-elle pu réussir » à monter sur le trône? Pourquoi perdre un si grand homme, » pour une cause aussi légère? Ne craignez-vous pas qu'on » dise que ce ressentiment est indigne d'un empereur»? Ce prince touché de la vérité de ces représentations, envoya un de ses officiers à Lieou-tchi-yuen, qui accepta enfin la place de ministre, à laquelle il l'avoit nommé.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 939. *Kao-tsou.*

Le premier jour de la septième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Quelque temps après, Yang-kouang-yuen, ennemi du premier ministre Sang-oueï-han, l'accusa de n'avoir aucun égard au mérite dans la distribution des emplois; l'empereur se vit obligé de l'ôter du ministère, & de l'envoyer au gouvernement de Tchang-té (1).

L'an 940, à la deuxième lune, Ngan-yen-oueï, gouverneur de la cour septentrionale, vint à Ta-léang. L'empereur, qui commençoit à être las des Tartares, le consulta sur la manière dont il devoit se comporter à leur égard : « Les Tartares, lui » dit-il, vinrent autrefois à mon secours contre l'injustice & » l'oppression; je voulus leur donner des marques de ma reconnoissance, mais j'apprends qu'ils ne sont pas encore contents, » & que leurs prétentions n'ont point de bornes. Vous m'entendez assez : mettez-vous dans la situation la plus humble » & la plus respectueuse, & vous concevrez la mienne ». — » Votre Majesté, répondit Ngan-yen-oueï, a fait plus que je

940.

(1) Tchang-té-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 940. *Kao-tsou.*

» n'aurois fait pour me conserver la vie ; comment puis-je » concevoir une situation qui aille au point de soumission » & de respect où elle a été » ? Cette réponse plut extrêmement à l'empereur.

Cependant Fan-yen-kouang avoit perdu l'espérance de venir à bout de grands desseins que son tireur d'horoscope lui avoit mis dans la tête : il obtint de l'empereur la permission de se retirer dans sa patrie, avec ce qu'il possédoit. Yang-kouang-yuen, qui savoit qu'il y avoit de grandes richesses dans ses équipages, conçut le dessein de s'en emparer ; mais craignant les suites d'un pareil projet, il imagina de présenter un placet à l'empereur, dans lequel il lui disoit que Fan-yen-kouang, ayant toujours été porté pour la révolte, il étoit à craindre qu'il ne se retirât auprès des ennemis de l'état, & qu'il étoit de la prudence de prévenir son évasion, sur-tout depuis qu'on lui avoit accordé la liberté : l'empereur rejetta cette proposition.

Yang-kouang-yuen, qui avoit résolu sa perte, donna ordre à Yang-tching-koueï, son fils, de courir après lui à la tête d'une troupe de cuirassiers, & de l'obliger à se tuer lui-même. Le fils ne suivit que trop bien l'ordre de son père. Fan-yen-kouang, enveloppé de toutes parts & saisi de crainte, eut beau lui remontrer l'atrocité d'une pareille violence, sur-tout après la grace & la sauvegarde que l'empereur lui avoit accordées pour lui & pour sa famille, l'impitoyable Yang-tching-koueï le fit jetter dans le Hoang-ho. Il publia à son retour, que sa malheureuse victime s'étoit noyée elle-même ; mais l'empereur qui savoit le contraire, prit le parti de dissimuler son ressentiment jusqu'à ce qu'il n'eût plus rien à craindre de Yang-kouang-yuen, qu'il redoutoit ; & afin d'y réussir plus sûrement, ce prince commença par diminuer sa grande autorité : il le changea de

poste, & lui ôta un de ses officiers, sur lequel il comptoit le plus : mais pour qu'il n'eût pas lieu de s'en plaindre, un jour que Yang-kouang-yuen étoit venu au palais, l'empereur lui dit qu'il avoit fait réflexion que la plupart des officiers qui s'étoient distingués sous lui au siége de Oueï-tchéou, étoient restés sans récompense & dans les mêmes postes; qu'il convenoit de réparer cet oubli, & que son intention étoit de leur donner à chacun un gouvernement.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 940. *Kao-tsou.*

Yang-kouang-yuen ne pénétra que trop bien le dessein de son maître ; mais s'opposer à leur avancement, c'étoit s'en faire des ennemis d'autant plus dangereux, que l'empereur vouloit les récompenser d'une manière bien glorieuse pour eux. Après avoir hésité quelque temps, il répondit qu'il y en avoit peu qui ne fussent dignes de ses bienfaits : par cette politique adroite, l'empereur lui enleva tous les officiers qui lui étoient attachés, & leur donna à chacun des gouvernemens, sous l'inspection de gens qui lui étoient dévoués. Il envoya ensuite Yang-kouang-yuen dans la province de Ping-lou, dont il le nomma gouverneur.

941.

Lorsque l'empereur avoit traité avec les *Khitan*, il avoit cédé à Té-kouang, leur roi, tout le pays qui étoit au nord de Yen-men, & par cette cession, les *Toukouhoen* étoient devenus sujets des Tartares *Khitan* : mais ne pouvant supporter les concussions & la tyrannie de ces nouveaux maîtres, ils insistèrent, à la sollicitation de Ngan-tchong-jong, gouverneur de Tching-té, pour se donner à la Chine. Cette révolution y fit transporter plus de mille de leurs tentes, sous lesquelles ils vinrent se réfugier. Les Tartares *Leao* ne furent pas long-temps à réclamer contre cette émigration, & Té-kouang, leur roi, dépêcha un de ses officiers à l'empereur pour s'en plaindre. Ce prince,

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 941. *Kao-tsou.*

écoutant favorablement cet envoyé, donna sur le champ les ordres les plus précis aux *Toukouhoen* de s'en retourner dans leur pays; & pour prouver qu'il agissoit de bonne foi, il fit partir des troupes, afin de les y obliger par la force, s'ils refusoient de le faire de leur plein gré, avec défense toutefois à ses officiers de les maltraiter.

Quelque temps après, Ngan-tchong-jong, qui ne portoit qu'avec une extrême répugnance le joug des Tartares, & qui ne cherchoit que les moyens de le secouer, crut en avoir trouvé un dans la guerre qu'il prétendoit susciter, en tuant un de leurs envoyés. Le roi des *Leao* en fit des plaintes à l'empereur; mais celui-ci répondit à son ordinaire, avec tant de respect & de soumission, que cette affaire fut assoupie dès sa naissance. Ainsi les espérances de Ngan-tchong-jong furent encore trompées.

A la sixième lune, il arrêta Yéla, envoyé du roi Tartare, & détacha un corps de cavalerie légère jusque sur les confins de Yeou-tchéou du côté du sud, où il fit quelque butin. Il fit savoir à l'empereur que les *Toukouhoen*, les deux *Toukiueï*, les orientaux & les occidentaux, les *Houkipi* & les *Chato* vouloient se donner à la Chine, & que les *Tang-hiang* & les autres peuples de ces quartiers étoient très-mécontens des *Leao* qui les vexoient : il ajoutoit dans ses dépêches qu'ils offroient de former une armée de cent mille hommes, & de se joindre aux Chinois pour faire la guerre aux Tartares. L'empereur blâma l'indiscrétion de son zèle, soit par crainte de mécontenter le roi Tartare devant lequel il rampoit, soit qu'il ne fût pas en état de soutenir une longue guerre, parce que l'avidité de ce monarque l'avoit épuisé, en exigeant de lui des sommes exorbitantes.

Ngan-

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
941.
Kao-tsou.

Ngan-tchong-jong ne s'étoit pas contenté du placet qu'il avoit adressé à l'empereur, il avoit encore envoyé une lettre circulaire à tous les grands, pour les inviter à se préparer à la guerre que les *Leao* étoient sur le point de déclarer à l'empire. KAO-TSOU fut d'autant plus mécontent de cette démarche, que Lieou-tchi-yuen entroit dans les vues de Ngan-tchong-jong, & louoit fort le zèle qu'il faisoit paroître pour le bien de l'état.

Sang-oueï-han, d'un sentiment tout opposé, craignant que l'empereur n'adoptât le plan de Ngan-tchong-jong, lui écrivit : « Si Votre Majesté s'est tirée d'affaire à Tçin-yang, » & si elle est parvenue à monter sur le trône impérial, c'est » uniquement au roi Té-kouang qu'elle en est redevable; pour- » roit-elle oublier un service aussi signalé? Ngan-tchong-jong, » ne consultant que sa bravoure & sa haine contre les Tar- » tares, les rabaisse trop; je ne pense point qu'il soit ni de la » gloire de Votre Majesté, ni de l'intérêt de l'empire, de nous » joindre aux *Toukouhoen* pour leur faire la guerre. Lorsque » j'examine avec attention l'état présent des Tartares, je vois » qu'ils sont très-puissans, & que leurs armées sont supé- » rieures aux nôtres en nombre & en forces. Ils nous pren- » dront toutes les villes qu'ils attaqueront. Leur roi sage & » vaillant, est au-dessus des hommes ordinaires; ses officiers, » dociles à ses ordres, sont tous d'une bravoure reconnue, » & les nôtres ne sauroient leur être comparés : riches en » bœufs & en chevaux, tout leur réussit. Ces considérations » me font dire que nous ne devons point leur faire la guerre. » L'état où se trouve aujourd'hui l'empire, me confirme encore » dans ce sentiment : nos troupes ne sont plus ce qu'elles » étoient autrefois; nos Chinois, si souvent battus par les

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
941.
Kao-tsou.

» Tartares dans les dernières campagnes, les craignent & » perdent une bonne partie de leur courage en leur présence. » Après avoir rompu avec eux, il faudra pourvoir nos frontières de fortes garnisons; si elles sont foibles, elles ne » pourront résister : mais en les augmentant, les vivres leur » manqueront infailliblement, par la difficulté d'approvisionner des postes aussi éloignés.

» Vos peuples, quoiqu'au sein de la paix, sont épuisés; s'ils » ont beaucoup de peine à vivre maintenant, comment feront-ils dans un temps de guerre? Vos trésors sont vuides, vos » magasins ne sont pas fournis, attaquer avec aussi peu de » moyens une nation puissante & belliqueuse, quel succès » peut-on espérer? Les Tartares ont rendu d'importans services » à Votre Majesté : les traités de part & d'autre sont connus; » ils n'ont pas fait la moindre démarche pour les enfreindre; » quand même nous serions vainqueurs, il seroit toujours » honteux pour nous d'avoir été les agresseurs : si nous sommes » battus, l'empire est perdu pour nous. La prudence semble » dicter qu'il faut commencer par remplir les trésors & les » magasins; il faut exercer les troupes, & leur fournir abondamment l'entretien. On doit encore s'occuper à tranquilliser » les esprits, & attendre le temps qu'aucun malheur n'afflige » l'empire. Alors les peuples satisfaits serviront avec joie, & » la circonstance sera favorable pour entreprendre une guerre » dont on puisse espérer du succès ».

Ces raisons déterminèrent l'empereur à congédier l'envoyé de Ngan-tchong-jong, en le chargeant de dire à son maître, qu'après la lecture de ses dépêches, il s'étoit trouvé comme un homme qui sort d'un profond sommeil, & qu'il avoit trop d'autres soins pour s'occuper de la guerre qu'il lui proposoit.

Quelque temps après, à la huitième lune, l'empereur fit un voyage à Yé-tou, dont Sang-oueï-han étoit gouverneur; il y reçut encore un placet de Ngan-tchong-jong, qui le pressoit plus que jamais de faire la guerre aux Tartares. L'affaire étoit d'une assez grande conséquence pour ne pas se décider à la légère; ainsi, après avoir consulté Sang-oueï-han, il fit à Ngan-tchong-jong la réponse suivante :

« Sans le secours des Tartares, je ne serois pas aujourd'hui » le maître de l'empire; & vous, sans mes bienfaits, vous ne » seriez ni aussi riche ni aussi puissant que vous l'êtes : je n'ose » oublier les services qu'ils m'ont rendus, pourquoi oubliez- » vous les miens? Assis sur le trône, je me regarde comme » sujet du roi Té-kouang; & vous, qui n'êtes qu'un simple gou- » verneur de place, vous prétendriez lui tenir tête? Modérez » ce feu qui vous fait sortir des bornes de la raison, & ne faites » pas une démarche dont vous vous répentiriez dans la suite ».

Cette réponse de l'empereur ne servit qu'à animer davantage Ngan-tchong-jong, & à l'exciter à prendre un mauvais parti. Ayant su quelques jours auparavant que Ngan-tsong-tçin, gouverneur de Chan-nan, avoit dessein de se révolter, il lui dépêcha secrétement un homme de confiance, pour l'engager à faire cause commune & à se concerter ensemble sur les mesures qu'il y avoit à prendre pour assurer leurs succès.

Lieou-tchi-yuen, qui cherchoit à gagner les *Touhoukoen*, envoya Kouo-oueï, un de ses officiers, dire à Pé-tching-fou, leur chef, comme de la part de l'empereur, de ne se point donner à Ngan-tchong-jong, qu'ils devoient regarder comme un homme perdu, parce que l'empereur ne manqueroit pas de

(1) Tchang-té-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
941.
Kao-tsou.

le punir comme rebelle. Il lui fit dire encore qu'il étoit plus avantageux pour lui de se déclarer pour l'empereur, autrement qu'il s'exposeroit à être enveloppé dans la proscription d'un traître à son prince. Cette dernière considération fit tant d'impression sur Pé-tching-fou, que saisi de crainte, il assembla ses officiers & résolut avec eux d'embrasser le parti de l'empereur. Ils vinrent en effet se ranger sous les drapeaux de Lieou-tchi-yuen, qui les établit dans le pays situé entre Lan-tchéou & Ché-tchéou, du territoire de Taï-yuen, & les déclara de la dépendance de Taï-tong. Il choisit ensuite leurs meilleurs soldats, qu'il incorpora dans ses troupes. Les *Tatché* & les *Kipi*, à l'exemple des *Toukouhoen*, abandonnèrent bientôt Ngan-tchong-jong, ce qui réduisit insensiblement son parti presqu'à rien. L'empereur se disposoit à partir de Ta-léang pour aller à Yé-tou, lorsqu'il reçut le premier avis que Ngan-tsong-tçin étoit sur le point de se révolter; il laissa des blancs-seings au prince de Ché-tchong-koué, afin qu'il les remplît au besoin des noms des officiers qu'il faudroit envoyer contre lui.

A la onzième lune, Ngan-tsong-tçin leva en effet le masque. Ché-tchong-koué envoya aussi-tôt ordre à Kao-hing-tchéou, Song-yen-yun & à Tchang-tsong-nghen de se mettre à la tête de leurs troupes, & d'aller à sa rencontre. A la nouvelle de leur marche, Ngan-tsong-tçin rebroussa chemin; mais il n'eut pas fait une demi-journée, qu'il rencontra Tchang-tsong-nghen à Hoa-chan (1); il fut si déconcerté à la vue de l'ennemi, qu'il n'attendoit pas, que ne pouvant plus reculer, il fut battu, & obligé de s'enfuir à Siang-tchéou, où il se renferma.

Ngan-tchong-jong, informé que Ngan-tsong-tçin s'étoit

(1) A cent *ly* à l'est de Té-ngan-fou du Hou-kouang.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 941. *Kao-tfou.*

mis en campagne, rassembla à la hâte tout ce qu'il pu trouver de gens sans aveu & réduits à la dernière misère; il en forma un corps d'armée considérable, avec lequel il prit la route de Yé-tou, où il savoit que l'empereur étoit. Ce prince ordonna à Tou-tchong-oueï d'aller avec Ma-tsiuen-tsié au-devant de ce rebelle & de lui livrer bataille : ils le rencontrèrent au sud-ouest de Tsong-tching (1), où ils l'attaquèrent deux fois assez vivement, mais sans pouvoir l'ébranler. Ils étoient sur le point d'abandonner le champ de bataille, quand ils s'avisèrent de diviser leur armée en plusieurs corps soutenus par la cavalerie Tartare. Cette nouvelle attaque leur réussit au point qu'ils lui tuèrent plus de vingt mille hommes, & l'obligèrent de se sauver dans la ville de Tchin-tchéou, où il s'enferma avec une partie des fuyards.

942.

Tou-tchong-oueï investit aussi-tôt cette place, où, à l'aide d'un officier de la garnison, il fit entrer par une fausse porte les troupes impériales si secrétement, que Ngan-tchong-jong ne s'en apperçut que lorsqu'il n'étoit plus temps. Il ne laissa cependant pas de faire face avec intrépidité, & il ne se rendit qu'après avoir perdu encore près de vingt mille hommes : il fut tué lui-même dans cette action; mais Tou-tchong-oueï ternit l'honneur qu'il s'étoit acquis dans cette journée, en faisant mourir l'officier qui l'avoit introduit dans la ville, de peur qu'il ne lui enlevât une partie de sa gloire. L'empereur se fit apporter la tête de Ngan-tchong-jong, & l'envoya à Té-kouang, roi des *Leao*. Cependant Té-kouang, instruit que les *Toukouhoen* l'avoient quitté pour se donner à la Chine, & que Lieou-tchi-yuen les avoit reçus, en témoigna son ressentiment à l'empe-

(2) Kouang-tsong-hien de Chun-té-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 942. *Kao-tsou.*

reur d'une manière si humiliante pour lui, qu'il en tomba malade de chagrin. Quelques jours après, se sentant plus mal, il se fit apporter son fils Ché-tchong-jouï, qui étoit encore dans un âge tendre, & dit à Fong-tao, son ministre, de le saluer comme son maître. Il ordonna ensuite à l'eunuque qui tenoit le petit prince entre ses bras, de le remettre au ministre, pour lui faire entendre qu'il le choisissoit pour son successeur, & qu'il lui recommandoit d'y tenir la main après sa mort. Ce prince mourut à la sixième lune, à l'âge de cinquante-un ans, & le septième de son règne.

Après sa mort, Fong-tao voyant les affaires de l'empire en fort mauvais état, & considérant que, dans des circonstances aussi critiques, il ne convenoit pas de mettre un enfant sur le trône, concerta avec King-yen-kouang, commandant général des gardes de l'empereur, de lui substituer le prince Ché-tchong-koué, neveu de KAO-TSOU, qui l'avoit adopté pour son fils; & le même jour ils le firent proclamer sans la moindre opposition.

TSI-OUANG.

King-yen-kouang, qui venoit de placer Ché-tchong-koué sur le trône, crut qu'après un service aussi signalé il pouvoit tout espérer de lui : le nouvel empereur lui donna tant d'autorité, que rien ne se faisoit que par son canal. Lorsque l'empereur Kao-tsou s'étoit senti près de sa fin, il avoit donné ordre de faire venir Lieou-tchi-yuen pour le mettre dans l'administration; mais Ché-tchong-koué avoit supprimé cet ordre, & Lieou-tchi-yuen ne vit pas sans mécontentement ses espérances trompées.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 942. *Tsi-ouang.*

La nouvelle de la prise de Siang-tchéou & de la mort du rebelle Ngan-tsong-tçin fit espérer que le règne du nouvel empereur seroit heureux. Kao-hing-tchéou assiégeoit cette place depuis près d'un an, sans pouvoir forcer le rebelle, qui se défendoit avec une bravoure & une habilité surprenantes; il avoit soutenu plusieurs assauts avec une intrépidité qui faisoit désespérer à Kao-hing-tchéou de prendre cette ville; ses soldats même commençoient à se rébuter : cependant, avant que de se résoudre à lever le siége, il leur proposa un assaut général, où ils coururent avec une si grande ardeur, que la place fut emportée. Alors Ngan-tsong-tçin ne voyant plus d'espoir que dans la mort, se retira dans sa maison avec toute sa famille, & y ayant mis le feu, il périt au milieu des flammes.

943.

Aussi-tôt après que les grands eurent reconnu Tsi-ouang pour légitime successeur au trône de Kao-tsou, ils lui proposèrent de dépêcher un officier de la cour au roi Tartare, pour lui notifier la mort de son prédécesseur & son avénement à l'empire. La difficulté qui se présenta d'abord sur les termes dont on se serviroit, fit différer de quelque temps le départ de cet ambassadeur : King-yen-kouang, vouloit que le nouvel empereur se qualifiât seulement de *petit-fils* dans sa lettre au roi Tartare, & non point de *sujet*. Li-tsong dit que si l'on faisoit ce changement, il falloit se préparer à une nouvelle guerre, & qu'alors il ne seroit plus temps de se repentir de cette fausse démarche. King-yen-kouang, obstiné dans son sentiment, repliqua qu'il étoit honteux pour l'empereur de se dire sujet d'un roi barbare. Le ministre Fong-tao, que leurs raisons mettoient dans la perplexité, ne savoit quel parti prendre; mais l'empereur se détermina pour le sentiment de King-yen-

De l'Ere Chrétienne.
Heou-Tçin.
943.
Tsi-ouang.

kouang, résolu de soutenir plutôt la guerre, que de souffrir que l'empire fut humilié plus long-temps. Le roi des Tartares choqué de ce qu'on ne lui marquoit plus la même soumission, en fit des plaintes fort vives à l'ambassadeur, qu'il congédia & fit accompagner par un de ses officiers chargé de faire de sa part les plus terribles menaces. King-yen-kouang y répondit sur le même ton, & renvoya l'officier du roi Tartare fort mécontent.

Tchao-yen-chao, gouverneur de Lou-long, que Kao-tsou avoit cédée aux Tartares, avoit souvent sollicité ce roi de le faire empereur de la Chine; il se servit de cette occasion pour l'aigrir davantage contre l'empire, & l'engager à lui déclarer la guerre. Ce monarque, qui se croyoit offensé, donna dans ce projet, & parut disposé à se mettre, sans délai, en campagne. Le bruit qui s'en répandit, détermina l'empereur à retourner à la cour orientale. Cependant ces deux princes continuoient à se rendre des devoirs d'amitié, & se faisoient tous les mois quelques petits présens, comme s'ils n'eussent point eu de différend ensemble.

Le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Au commencement de cette dynastie des *Tçin*, un certain Kiao-jong, officier subalterne dans le Ho-tong, qui avoit suivi Tchao-yen-chéou chez les Tartares, avoit été renvoyé par Té-kouang, leur roi, à Ta-léang, & y avoit fait bâtir une maison pour y faire le commerce. Dans la suite & sous le nouvel empereur, les deux princes commençant à se brouiller ensemble, King-yen-kouang décidé à rompre entiérement avec les Tartares, parla à l'empereur d'un manière si désavantageuse du commerce que faisoit Kiao-jong, qu'il le fit mettre en

en prison ; on fit mourir tous ses correspondans sur les limites, dont on confisqua les marchandises & les biens.

Les grands, étonnés de cette façon d'agir, représentèrent à l'empereur l'impossibilité où étoit l'état de soutenir une guerre contre les Tartares, & les conséquences de les irriter encore davantage. Ils lui dirent que ces peuples n'étoient plus barbares, que leurs troupes étoient nombreuses & bien disciplinées, leur roi courageux & instruit, & ses officiers exercés au métier des armes. Ils insistèrent si fort, que l'empereur rendit la liberté à Kiao-jong, & lui fit restituer ce qu'on lui avoit enlevé ; il le renvoya ensuite chez les Tartares.

Lorsque celui-ci alla prendre congé de King-yen-kouang, ce ministre, affectant de la hauteur, lui dit : « Lorsque vous serez » arrivé auprès de votre prince, dites lui que le feu empereur » ne se qualifioit son sujet que parce qu'il l'avoit élevé sur le » trône ; mais que son successeur ayant été choisi par l'em» pire, il n'a pas les mêmes obligations à remplir à son égard : » il suffit bien qu'il se dise petit-fils d'un royaume voisin, & » si l'aïeul, s'en croyant offensé, lui déclare la guerre, il a » cent mille sabres, d'une bonne trempe & bien affilés, prêts à » le bien recevoir ; s'il vient à être battu par son petit-fils, la » honte qu'il en recevra ne pourra plus être pour lui un sujet » de repentir ».

Le lendemain, Kiao-jong faisant réflexion qu'il n'avoit rien qui prouvât la commission, en elle-même très-désagréable, dont le ministre l'avoit chargé, alla le trouver & lui dit qu'elle étoit assez importante pour être mise par écrit, dans la crainte qu'il n'en oubliât quelque chose, ou qu'il ne la rendît pas fidèlement. King-yen-kouang la dicta à son secrétaire dans les mêmes termes qu'il s'étoit exprimé la veille à Kiao-jong : celui-ci de

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
943.
Tsi-ouang.

retour auprès de Té-kouang, ne manqua pas de lui rapporter exactement tout ce qui s'étoit passé, & lui remit en même temps cet écrit. Le roi Tartare entra dans une si grande colère, qu'il résolut de déclarer la guerre à l'empire, & fit mettre en prison ses envoyés.

Sang-oueï-han conjura l'empereur d'éloigner cette tempête par quelques soumissions ; mais le ministre détruisoit tout l'effet de ses conseils, & l'empereur lui répondoit toujours qu'il n'y avoit rien à craindre, parce que King-yen-kouang avoit tout prévu, & qu'il se fioit plutôt à lui, qu'à ce que les grands réunis pouvoient lui dire. Comme ce ministre étoit commandant général des gardes, & qu'il avoit les bonnes graces de TSI-OUANG, qui croyoit lui devoir son élévation à l'empire, les grands n'osoient le contredire, & ils n'auroient rien gagné à le faire.

Lieou-tchi-yuen, gouverneur du Ho-tong, jugeant que King-yen-kouang alloit s'attirer sur les bras & contre l'empire les Tartares *Leao*, augmentoit ses troupes & les exerçoit ; il tâchoit de gagner les royaumes voisins, dans l'espérance d'en tirer des secours, & afin de diminuer d'autant la puissance formidable des *Leao* : ce gouverneur se préparoit à la guerre, comme si elle avoit été indubitable.

On auroit dit par la conduite que tenoit King-yen-kouang, à l'égard des grands, qu'il avoit résolu de les rendre tous mécontens, & par la manière dont il traitoit les Tartares, qu'il vouloit tout perdre & faire tomber la dynastie qu'il servoit. L'empereur avoit confié à Yang-kouang-yuen, gouverneur de Ping-lo, trois cens chevaux qu'il s'attendoit qu'on lui laisseroit; mais le ministre, qui connoissoit ses desseins & qui ne voyoit pas en lui toute la soumission qu'il auroit desirée, lui

fit donner ordre de rendre ces trois cens chevaux, & il les lui fit même enlever avec une ſorte de violence. Yang-kouang-yuen, irrité d'un pareil traitement, fit ſecrétement dire à Yang-tching-tſou, ſon fils, de ſe retirer de la cour & de le venir joindre. Celui-ci, pour mieux couvrir le motif de ſon départ, fit courir le bruit que ſa mère étoit malade; la même nuit, il trouva moyen de faire ouvrir une porte, & il ſe rendit à Tſing-tchéou (1). L'empereur, convaincu par la conduite du gouverneur de Ping-lo qu'il étoit mécontent & que ſon deſſein étoit de ſe révolter, chercha à calmer ſon reſſentiment. Il lui envoya, par un de ſes officiers, une ceinture de pierres précieuſes, avec de l'or, des ſoieries & des chevaux de ſes écuries; mais la défiance le porta en même temps à mettre la ville de Yun-tchéou en état de défenſe contre ſes entrepriſes, & il fit donner ordre à Kouo-kin & à Tſaï-hing-yu, deux bons officiers d'infanterie, de ſe jetter dans cette place & de la fortifier: cette défiance perdit tout.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 943. *Tſi-ouang.*

La dernière démarche de l'empereur, ne permit plus à Yang-kouang-yuen de douter qu'on ne le regardât comme un rebelle; il vit qu'on cherchoit à l'amuſer par des préſens, pour l'empêcher de ſe tenir ſur ſes gardes, & il n'en fallut pas davantage pour l'engager à la révolte. A la tête d'un détachement de ſa cavalerie, il fondit à l'improviſte ſur Tſé-tchéou, & fit priſonnier Yé-tçin-tſong; mais ſentant bien qu'il lui falloit un appui ſolide pour ſe ſoutenir, il rechercha l'amitié de Té-kouang, auquel il fit dire qu'il ne trouveroit jamais une plus belle occaſion de ſe rendre maître de l'empire; que les vivres y étoient d'une cherté exceſſive, à cauſe

(1) Tſing-tchéou-fou du Chan-tong.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 943. *Tsi-ouang.*

de la disette qui y régnoit, & qu'il n'auroit, pour ainsi dire, qu'à se présenter pour être par-tout vainqueur.

Tchao-yen-cheou qui pressoit depuis long-temps le roi des *Leao* de déclarer la guerre à l'empereur, ne manqua pas d'appuyer fortement ce que le rebelle mécontent lui faisoit dire. Il insista si vivement, que ce prince lui dit de lever une armée de cinquante mille hommes, pour se rendre maître de la Chine, en lui promettant de le faire empereur, s'il pouvoit en venir à bout : il n'en fallut pas davantage pour encourager Tchao-yen-cheou. Ne doutant point des promesses de Té-kouang, & se regardant déja comme maître de la Chine, il n'épargna rien de ce qui pouvoit contribuer au succès de cette expédition.

Ces grands préparatifs de guerre réveillèrent bientôt les officiers de l'empire. Les plus voisins des *Leao* dépêchèrent des couriers à Nan-yo (1) & à Té-tsing (2), & aussi-tôt on fit venir des troupes pour réparer les murailles & se mettre en état de défense. La famine affligeoit effectivement l'empire, sur-tout sur les frontières. Le printemps & l'été avoient été d'une sécheresse extrême, & l'automne & l'hiver si pluvieux, que la récolte avoit été entiérement perdue; pour surcroît de désastre, une multitude prodigieuse de sauterelles, rongèrent les feuilles & l'écorce même des arbres.

Le défaut d'espèces, vint encore augmenter ces calamités; il falloit subvenir aux dépenses de l'empereur, & ceux qui levoient les impôts, les exigeoient avec tant de dureté, qu'ils ne laissoient pas même au peuple sa subsistance. Ces sangsues publiques en firent périr un très-grand nombre; on en

(1) Nan-yo-yen de Taï-ming-fou.

(2) Tsing-fong-hien de Taï-ming-fou.

comptoit même plusieurs centaines de mille, morts de faim & de misère : mais le nombre de ceux qui se sauvèrent, pour chercher ailleurs leur vie, étoit infini. La disette se fit principalement sentir dans les deux départemens de Hen-tchéou & de Ting-tchéou ; elle y fut si grande, que l'empereur les exempta de payer les tributs de grains : mais l'avarice d'un seul homme les empêcha de jouir de ces avantages. Tou-oueï, qui avoit ces départemens, intrigua tant qu'il fit révoquer l'ordre d'exemption. Cet homme, avide & cruel, fouilla partout & enleva un million de mesures. Il n'en accusa que trois cens mille dans ses comptes, & fit porter le surplus dans ses greniers, afin de profiter du malheur des temps. Tel étoit le triste état de l'empire, que Yang-kouang-yuen n'ignoroit pas, lorsque ce traître y introduisit les Tartares, que l'orgueil & la vanité de King-yen-kouang n'avoient déja que trop irrités. Cette guerre causa de si grands maux à la Chine, qu'elle perdit entièrement la dynastie des *Tçin*.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 943. *Tsi-ouang.*

Les Tartares commencèrent leur expédition contre la Chine par la prise de Peï-tchéou, où ils furent introduits par Chao-ko, officier de la garnison, mécontent de ce qu'on l'avoit cassé. Chao-ko, esprit inquiet & naturellement porté à la révolte, s'étoit rendu si insupportable aux soldats, qu'ils firent tant que Ouang-ling-ouen fut obligé de le réformer. Il ne manquoit cependant pas de bravoure ni d'habileté ; & Ouang-ling-ouen, qui l'estimoit à cause de ces qualités, eut de la peine à s'en défaire.

944.

Peï-tchéou étoit avantageusement située : l'empereur Kao-tsou, qui la regardoit comme la plus importante de ces quartiers, en avoit fait une place d'armes, dans laquelle il avoit établi des magasins de grains & de fourages. La grande quan-

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
944.
Tſi-ouang.

tité d'armes & d'argent dont cette ville abondoit, la mettoit en état de ſoutenir un ſiége de pluſieurs années.

Chao-ko, piqué d'avoir été caſſé, chercha à s'en venger, en faiſant tomber cette ville au pouvoir des Tartares ; il fit avertir leur roi, que s'il vouloit ſe rendre maître de Peï-tchéou, non-ſeulement il lui promettoit de l'aider, mais que l'entrepriſe étoit facile. Les Tartares ne crurent pas devoir manquer une ſi belle occaſion de s'emparer d'une place de cette importance : Té-kouang vint lui-même pour en faire le ſiége. L'abſence de Ouang-ling-ouen, qui en étoit gouverneur, rendoit encore cette occaſion plus favorable : ce gouverneur étoit allé à la cour, & n'avoit laiſſé à ſa place qu'un certain Ou-loan, homme de lettres zélé pour ſon prince, mais peu exercé au métier des armes. Les Tartares ne l'eurent pas plutôt inveſtie, que le traître Chao-ko, affectant un zèle ardent à la défendre, demanda avec inſtance à Ou-loan de lui donner les moyens de ſe diſtinguer, pour rétablir ſa réputation : ce vice-gouverneur lui confia le poſte du midi, tandis qu'il étoit à celui de l'orient.

Les premiers jours, Chao-ko repouſſa avec aſſez de vigueur les attaques des aſſiégeans ; mais une nuit il fit mettre le feu au magaſin d'armes, & les introduiſit par le poſte qu'il gardoit : malgré cette trahiſon, ils ne purent s'en rendre abſolument les maîtres que par la bravoure de leurs officiers ſubalternes, & qu'après avoir tué plus de dix mille hommes de la garniſon. Ou-loan, de déſeſpoir, ſe jetta dans un puits.

L'empereur, conſterné de cette perte, écrivit à Té-kouang pour tâcher de l'arrêter ; mais les Tartares, dont un corps étoit déja arrivé à Yé-tou, ne laiſsèrent point paſſer le courier, qui fut obligé de rebrouſſer chemin. Auſſi-tôt l'empereur fit

partir Kao-hing-tchéou avec un corps de troupes, pour rallentir la marche des ennemis, & les amuser jusqu'à ce qu'il l'eut jointe lui même. King-yen-kouang se chargea de la conduite de cette guerre, & c'est par ses ordres que se dirigeoient toutes les opérations; il récompensoit même & punissoit à sa volonté. Une si grande autorité lui donna tant d'orgueil, qu'il ne regardoit plus les officiers qu'avec mépris. Ce ministre se rendit si intraitable, que l'empereur même ne pouvoit s'en faire obéir.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
944.
Tsi-ouang.

Lorsque ce prince partit de la cour orientale, les Tartares arrivoient à Li-yang; & à peine étoit-il rendu à Tchen-tchéou, que Té-kouang vint camper auprès de la ville de Yuen-tching. L'empereur, instruit qu'il avoit détaché un corps d'armée considérable pour aller du côté de Taï-yuen, envoya ordre à Lieou-tchi-yuen de se tenir sur ses gardes, & il le nomma son général dans ces quartiers, avec Pé-tching-fou, leur donnant Tou-oueï & Ma-tsiuen-tsieï pour lieutenans-généraux; il fit encore une autre division sous les ordres de Tchang-yen-tsé, pour l'opposer au corps des Tartares qui étoit à Li-yang.

Après s'être mis en état de défense, l'empereur fit une seconde tentative auprès de Té-kouang, pour l'engager à la paix, & il se servit pour cette négociation de son interprête Tartare, qu'il chargea d'une lettre pour ce prince, dans laquelle il lui demandoit de vivre ensemble en bonne intelligence comme par le passé: le roi Tartare répondit qu'il ne s'étoit mis en campagne qu'après une mûre délibération, & qu'il ne pouvoit plus changer. Sur ces entrefaites, on apprit de Taï-yuen, que les Tartares, commandés par le prince Oueï-ouang, avoient été défaits près de Siou-jong & contraints de prendre la fuite.

A la deuxième lune, Yen-kan, lieutenant-général de Tien-

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 944. *Tsi-ouang.*

ping, envoya Teou-y, un de ses officiers, avertir l'empereur que Tchéou-jü, gouverneur de Po-tchéou, s'étoit donné aux Tartares, & que, suivant les connoissances qu'il en avoit, Yang-kouang-yuen vouloit introduire ces ennemis de la Chine dans le Ho-nan, & leur faire passer le Hoang-ho à Mâ-kia-keou. Teou-y alla ensuite porter ces nouvelles à King-yen-kouang, auquel il fit sentir que si les Tartares se joignoient à Yang-kouang-yuen, le Ho-nan étoit exposé. Le ministre fit sur le champ expédier un ordre à Ché-pin d'aller garder Mà-kia-keou (1), & à Pé-tsaï-jong d'aller se poster à Mâ-kia-keou pour le défendre. Il envoya encore plusieurs autres détachemens en divers endroits, mais sans leur recommander de se secourir mutuellement : de sorte que Kao-hing-tchéou, Fou-yen-king & quelques autres se trouvant investis dans Tsi-tching, qui étoit une mauvaise place, furent contraints de dépêcher un courier à King-yen-kouang, pour lui faire savoir le danger où ils étoient. Celui-ci courut sur le champ en avertir l'empereur, qui marcha lui-même à leur secours & chassa les Tartares.

Li-cheou-ouen & Pé-tsaï-jong, arrivés à Mâ-kia-keou, s'y fortifièrent aussi bien qu'ils purent; mais peu de jours après, ils se virent bloqués par dix mille fantassins Tartares; leur cavalerie étoit postée au sud de Mà-kia-keou, pour protéger le gros de leur armée qui passoit le Hoang-ho. Il n'y en avoit encore qu'une partie de passée, lorsque les Chinois se présentèrent pour les arrêter: aussi-tôt qu'ils parurent & que

(1) On ne doit point confondre les deux *Ma-kia-keou* dont il est ici fait mention; ce sont deux endroits différens, dont la première syllabe s'écrit en chinois par deux caractères très-différens par leur figure & leur signification: je les ai variées par des accens. Celle que j'écris Mâ, signifie *cheval ;* & la seconde, que j'écris Mà, exprime du *chanvre*. *Éditeur.*

leur

leur cavalerie approcha, les Tartares se débandèrent. Alors ils donnèrent avec tant d'impétuosité sur l'infanterie qui avoit investi Mâ-kia-keou, & sur ceux qui passoient le Hoang-ho, que plusieurs milliers se noyèrent, & un plus grand nombre encore furent tués ou faits prisonniers ; le reste prit la fuite.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 944. *Tsi-ouang.*

Lorsque le roi des *Leao* avoit pris Pei-tchéou & Po-tchéou, il avoit comblé les habitans de ces deux villes de toutes sortes de graces, & il avoit même donné à plusieurs des mandarinats, pour se les concilier ; mais aussi-tôt qu'il sut que ses troupes avoient été battues à Tsi-tching & à Mâ-kia-keou, il devint si furieux, qu'il fit faire main-basse sur tous les prisonniers qu'il avoit faits : cet excès de barbarie, opposé au traitement qu'ils en avoient reçu, ne servit qu'à enflammer le courage des Chinois, & à les exciter à se battre encore mieux qu'ils ne l'avoient fait.

L'empereur, encouragé par l'avantage qu'il venoit de remporter sur les Tartares, envoya ordre à Lieou-tchi-yuen, de marcher contre ceux qui étoient de son côté, & de leur livrer bataille ; mais Lieou-tchi-yuen, qui avoit des vues toutes différentes, n'obéit point.

Le roi Tartare qui vouloit prendre sa revanche, feignit d'évacuer la ville de Yuen-tching ; il mit en embuscade l'élite de sa cavalerie dans l'ancienne ville de Tun-kieou, pour y attendre l'empereur qu'il espéroit d'y attirer ; mais ce stratagême ne réussit point, les grandes pluies qui tombèrent alors l'empêchèrent de s'avancer.

Tchao-yen-cheou, à qui le roi des *Leao* avoit promis le trône de la Chine, si cette guerre réussissoit, voyoit avec chagrin la résolution où ce prince étoit de se retirer : il lui représenta que toutes les troupes de *Tçin* étant sur le bord du

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
944.
Tsi-ouang.

Hoang-ho, pour en garder les passages, il n'y avoit rien à craindre de leur poursuite; qu'il ne falloit pas balancer à aller fondre sur les impériaux, qu'on battroit sûrement en les prenant au dépourvu, & que cette seule action pouvoit décider du sort de la Chine, dont on se rendroit maître. Le roi Tartare, qui ne cherchoit qu'à réparer l'échec qu'il venoit de recevoir à Mâ-kia-keou, donna aisément dans ce projet : il se mit à la tête de plus de cent mille hommes, & vint camper en ordre de bataille au nord de la ville de Tchen-tchéou.

Kao-hing-tchéou, général des impériaux, rangea aussi son armée pour lui faire tête, & sur le midi du premier jour de la troisième lune, l'action s'engagea & dura jusque sur les quatre heures, sans avantage de part ni d'autre. Le roi Tartare, impatient de vaincre, s'avança avec un corps d'élite, pour faire déclarer la victoire en sa faveur; mais l'empereur, qui s'en apperçut, alla à sa rencontre avec un corps de troupes, dont la plupart étoient de ses gardes, tous gens de main & prêts à recevoir l'ennemi.

Té-kouang voyant l'armée de l'empereur si nombreuse & en si bon ordre, ne put s'empêcher de dire aux officiers qui étoient à ses côtés : « Yang-kouang-yuen m'avoit dit que la » plupart des soldats Chinois étoient morts de faim & de » misère, d'où viennent donc ceux que nous avons devant » nous »? Alors il fit faire plusieurs mouvemens à ses troupes, comme s'il eût voulu charger les impériaux; mais ceux-ci, qui l'attendoient toujours de pied ferme, se contentoient de faire pleuvoir une grêle de flèches qui lui tuèrent beaucoup de monde : la perte fut très considérable, & presque égale de part & d'autre; mais sur le soir le roi Tartare, par sa retraite, céda l'honneur de cette journée à l'empereur.

Quelque temps après le départ de l'armée ennemie, un officier, qui en avoit déserté, dit que Té-kouang avoit ordonné à ses troupes de se disposer à retourner vers le nord. King-yen-kouang crut que c'étoit une feinte de la part de ce monarque, pour venir le surprendre, & fit faire bonne garde dans son camp, sans oser se déterminer à le poursuivre; cependant les Tartares s'en retournèrent si humiliés de leur défaite & si furieux de leurs pertes, qu'ils laissèrent par-tout des traces funestes de leur désespoir, en brûlant, pillant & ravageant tous les pays qui se trouvèrent sur leur passage.

Lorsque l'empereur fut assuré de leur retraite, il laissa à Kao-hing-tchéou la garde de Tchen-tchéou, & il reprit le chemin de Ta-léang : King-yen-kouang le suivit. L'empereur étoit mécontent de son ministre : officiers & soldats, chacun le détestoit. Fang-oueï-han, profitant de ces circonstances pour le perdre, l'accusa de n'avoir pas pourvu à la garde de Tsi-tching, dans le cas où cette ville auroit été attaquée; il le chargea si fort à cette occasion, que l'empereur lui ôta le commandement de ses gardes avec sa place de ministre d'état, & lui donna le gouvernement de la cour occidentale. Kao-hiao-tchéou le remplaça dans le commandement des gardes; mais on manquoit de sujets capables de remplir le ministère : Fong-tao avoit à la vérité du mérite; bon ministre en temps de paix, il étoit fort au-dessous de sa place en temps de guerre; on proposa d'y remettre Sang-oueï-han, comme le seul en état de réparer les maux que la guerre avoit causés. L'empereur consentit à ce choix, & lui rendit toutes les affaires du gouvernement qui dans peu de temps changèrent de face entre ses mains.

Le premier jour de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
944.
Tsi-ouang.

L'empereur, de retour à Ta-léang, voyant qu'il n'avoit plus rien à craindre des Tartares, entreprit de réduire Yang-kouang-yuen, & fit partir Li-cheou-tchin avec une division considérable, pour l'aller assiéger dans Tsing-tchéou, où il s'étoit enfermé, avec la résolution de se défendre. Ce rebelle fit en effet une si vigoureuse défense, que Li-cheou-tchin resta sept à huit mois sans pouvoir le forcer, & il n'en seroit peut-être jamais venu à bout, si les provisions de bouche ne lui avoient manqué : il avoit vu périr de faim & de misère la moitié de son monde, sans parler de se soumettre ; il se contentoit de se tourner du côté du nord, où étoit le pays des Tartares, & comme si Té-kouang leur roi, avoit été présent ou avoit pu l'entendre, il se mettoit à genoux, & battoit plusieurs fois de la tête, en s'écriant : « *Hoang-ti-cou Kouang-yuen-y*, c'est-à-» dire, grand empereur, vous avez perdu Yang-kouang-yuen »!

Son fils Yang-tching-hiun, qui n'avoit pas tant de dévouement au Tartare, ne désespérant pas d'obtenir de l'empereur le pardon de toute sa famille, pressoit en vain son père de se soumettre. Celui-ci, poussé encore par un de ses officiers, appellé Kieou-cheou, n'en étoit que plus opiniâtre dans sa rebellion. Yang-tching-hiun, voyant enfin qu'il ne pouvoit réussir à amener son père à un parti sage que par la mort de cet officier, lui coupa la tête, qu'il envoya à Li-cheou-tchin ; faisant ensuite mettre le feu dans plusieurs endroits de la ville, il obligea son père de quitter sa maison, & le conduisit dans la sienne. Alors, après lui avoir avoué qu'il étoit l'auteur de cette grande révolution, il lui en demanda pardon, & l'obtint, avec la permission de faire ouvrir les portes de la ville aux impériaux qui s'en emparèrent.

Cette nouvelle fit tant de plaisir à l'empereur, qu'il répondit à Li-cheou-tchin, que, quoique le crime de Yang-kouang-

yuen fût énorme, ses fils s'étant soumis à ses ordres, il falloit éviter de le faire mourir publiquement, & qu'il laissoit à sa prudence le soin de décider de quelle manière on le traiteroit. Li-cheou-tchin envoya en secret l'étrangler, & fit courir le bruit qu'il étoit mort d'une maladie qui l'avoit emporté à la douzième lune intercalaire. Ses fils furent mis dans les emplois, comme si le père n'avoit point été coupable.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 944. *Tsi-ouang.*

Cependant les Tartares *Leao* recommencèrent à se mettre en campagne avec une nombreuse armée : ils firent prendre les devans à Tchao-yen-cheou, qui s'avança jusqu'à Hing-tchéou. L'empereur vouloit aller commander lui-même son armée, mais il tomba malade, & en attendant qu'il se portât mieux, il envoya ordre aux gouverneurs de Tien-ping, de Yé-tou, de Hou-koué & de Ou-ning de rassembler leurs troupes, d'en former un corps d'armée avec celles qu'on leur enverroit, pour aller camper auprès de la ville de Hing-tchéou.

Le roi Tartare suivit de près Tchao-yen-cheou, & vint camper à Yuen-chi, où il s'arrêta. L'empereur qui ne vouloit point que son armée s'engageât trop avant, & qui craignoit que les Tartares n'en vinssent d'abord à une action, envoya ordre à Tchang-tsong-nghen, & aux autres officiers de la tenir à une certaine distance de l'ennemi. Cet ordre jetta une telle épouvante parmi les soldats, qu'on eut toutes les peines du monde à les rassurer. L'empereur qui en fut informé, ordonna à Tchao-tsai-li de revenir à Tchen-tchéou & d'y faire camper ses troupes, & à Ma-tsiuen-tsieï de se rendre à Yé-tou. Il envoya en même temps Tchang-yen-tché camper à Li-yang, & assigna à King-yen-kouang la garde du passage de Hou-kéang. 945.

Les Tartares n'ayant plus rien qui s'opposât à leurs entre-

prises, parcoururent les départemens de Hing-tchéou, de Ming-tchéou & de Tsé-tchéou, qu'ils dévastèrent par le fer & le feu, en laissant par-tout des traces de leur férocité; mais étant entrés sur les terres de Yé-tou, ils trouvèrent Tchang-tsong-nghen, Ma-tsiuen-tsieï & Ngan-chin avec toutes leurs troupes rangées en bon ordre au sud de la riviere Ngan-yang-choui de Siang-tchéou, qui leur firent prendre plus de précautions.

Hoang-fou-yu & Moujong-yen-tchao avoient été envoyés avec un gros de cavalerie, pour reconnoître les Tartares: ils en rencontrèrent un détachement si considérable, assez près de la ville de Yé-tou, qu'ils battirent en retraite jusqu'à Yu-lin-tien; mais le nombre des ennemis qui les poursuivoient, augmentant à chaque instant, ces deux braves officiers déterminés à mourir plutôt que de fuir, se battirent depuis midi jusqu'à trois heures; le carnage fut affreux. Hoang-fou-yu, qui eut son cheval tué sous lui, combattit long-temps à pied, jusqu'à ce que Tou-tchi-min, un de ses domestiques, lui donna le sien. L'ardeur du combat s'étant un peu rallentie, il vit ce fidèle serviteur entre les mains des Tartares: prenant alors quelques cavaliers avec lui, il fond le sabre à la main au milieu des ennemis, & se faisant un chemin de sang à travers leurs bataillons, il pénêtre jusqu'à son domestique, l'arrache de leurs mains & revient avec lui rejoindre sa troupe.

Les généraux de l'armée impériale, qui étoient à Ngan-yang, surpris de ne point voir revenir les soldats qu'ils avoient envoyés, pour savoir ce qu'étoit devenu Hoang-fou-yu, conclurent qu'il étoit aux prises avec l'ennemi. Ngan-chin-ki, dit qu'il falloit voler promptement à son secours; mais Tchang-tsong-nghen voulut l'en détourner, en lui représentant qu'il

ne seroit pas en état de résister au grand nombre : « La victoire » dépend du Tien, repliqua Ngan-chin-ki ; ce que dix mille » hommes séparés ne peuvent, réunis ils le pourront. Que » diroit l'empereur, si, faute de l'avoir secouru, il perdoit » un si brave homme » ? Se mettant aussi-tôt à la tête d'un gros de cavalerie, il lui fit passer la rivière & marcha droit aux Tartares, qui avoient enveloppé Hoang-fou-yu ; cet officier faisoit toujours bonne contenance. A l'approche du renfort qui lui venoit, les Tartares prirent la fuite, & il ramena les siens triomphans.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
945.
Tsi-ouang.

Les Tartares, à la vue du détachement de Ngan-chin-ki, s'imaginant que toutes les forces de l'empire alloient leur tomber sur les bras, prirent le parti de la retraite. Leur roi, lui-même, qui étoit alors à Han-tan, fut si épouvanté du faux bruit qui en courut, qu'il reprit aussi-tôt la route du nord.

D'un autre côté, le bruit s'étoit répandu dans l'armée impériale, que le roi Tartare s'avançoit avec toutes ses forces. Tchang-tsong-nghen assembla ses officiers & leur dit : « On » publie que Té-kouang vient à nous avec toutes ses troupes ; » nous ne sommes point assez forts pour hazarder une bataille, » les vivres vont bientôt nous manquer, ainsi je crois qu'il est » plus à propos de nous retirer vers Li-yang, où sont nos maga- » sins ; nous aurons au sud le Hoang-ho pour notre défense, & » nous y serons à couvert ». Suivant ce plan, après avoir laissé cinq cens hommes pour la garde du pont de Ngan-yang, il se mit le premier en marche pour Li-yang ; la plupart de ses soldats, que ce faux bruit avoit épouvantés, désertèrent, & firent a peu près comme à Hing-tchéou au commencement de la campagne.

L'empereur, quoique convalescent, dit que dans de pareilles circonstances il ne devoit pas se reposer, & comme il nommoit

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
945.
Tsi-ouang.

les officiers qui devoient le suivre, il reçut des dépêches de Ma-tsiuen-tsieï qui lui mandoit que les Tartares avoient repris le chemin de leur pays, & que leur retraite ressembloit à une fuite. Sur cet avis, ce prince fit expédier des ordres d'assembler une armée qu'il voulut commander lui-même, & il partit en effet de Ta-léang pour l'aller joindre.

A son arrivée à Tchen-tchéou, il trouva son armée, qu'il fit défiler du côté du nord à la poursuite des Tartares. Lieou-tchi-yuen n'augura pas bien de cette entreprise; il dit à ses officiers que l'empire étoit à peine en état de se défendre, & qu'il étoit imprudent d'aller provoquer une nation puissante, qui pourroit, si elle le vouloit, soumettre la Chine : il ajouta que quand bien même on battroit les Tartares, ce ne seroit pas un grand avantage; mais que si on venoit à être vaincu, il y avoit tout à craindre de leur part.

Tou-oueï & les autres généraux de l'empire, soumirent, en passant, la ville de Taï-tchéou (1), appartenante aux Tartares, & se rendirent ensuite maître de Pou-tchin, où ils firent deux mille prisonniers. La réduction de ces deux places fut suivie de celle de Souï-tching (2) : on y reçut la nouvelle que le roi Tartare, après avoir passé Hou-pé-keou, apprenant que les troupes de l'empereur lui avoient enlevé Taï-tchéou, avoit repris la route du sud, que son armée étoit de quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille hommes toute cavalerie, & qu'elle ne devoit pas tarder à arriver. Tou-oueï, qui ne les attendoit pas, revint jusqu'à Yang-tching, où les Tartares arrivèrent presque aussitôt que lui; il fallut se battre, & les Tartares furent vaincus. Le général Chinois les poursuivit plus d'une lieue : ils passèrent

(1) Pao-ting-fou.
(2) Ngan-sou-hieu.

la

la rivière Pé-keou, où Té-kouang, leur roi, vint les joindre : ce prince disposa ses piquets, de manière qu'il intercepta à l'armée impériale le chemin par où elle tiroit ses vivres, & la mit dans la nécessité de combattre ou de périr.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
945.
Tsi-ouang.

Le général Chinois avoit si mal choisi son poste, qu'il manquoit d'eau ; il fit inutilement creuser des puits pour en trouver : il faisoit d'ailleurs une chaleur excessive, & il s'éleva un vent de nord-est qui la rendoit encore plus insupportable : les soldats, incommodés de son ardeur, murmuroient de ce qu'on ne les menoit point à l'ennemi. Leurs officiers allèrent en corps à la tente du général pour l'en presser ; il leur répondit qu'il falloit attendre que le vent fut appaisé. Li-cheou-tchin, l'un d'eux, dit au contraire qu'il en falloit profiter, parce que les nuages de poussière empêcheroient l'ennemi d'appercevoir l'infériorité de leur nombre, & que si l'on attendoit que ces nuages fussent dissipés, il étoit à craindre qu'ils ne se tirassent mal de ce pas. Cet officier, après avoir quitté le général, alla dire aux soldats de se préparer au combat ; il les exhorta de se comporter en gens de cœur, & revint ensuite à la tente de Tou-oueï, auquel il recommanda de garder le camp, tandis qu'à la tête des troupes, qui étoient sous ses ordres, il alloit vaincre ou mourir.

Tchang-yen-tché, commandant de la cavalerie, ayant consulté ses officiers, la plupart lui dirent, qu'avec un si grand vent il seroit difficile de se battre, & qu'il vaudroit peut-être mieux attendre qu'il fût un peu diminué : c'étoit aussi le sentiment de Tchang-yen-tché lui-même ; mais Yo-yuen-fou, qui envisageoit autrement la position où ils se trouvoient, dit que leurs soldats mourant de soif, si on attendoit que le vent cessât, ils ne seroient peut-être plus en état de se battre ; d'ailleurs,

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 945. *Té-kouang.*

que les ennemis ne s'attendroient point à être attaqués par le temps qu'il faisoit, & que de le faire brusquement, c'étoit, à son avis, un moyen sûr de les vaincre.

Tchang-yen-tché, décidé par ces dernières paroles, sortit du camp à la tête de sa cavalerie pour aller aux ennemis; il fut bientôt suivi des autres officiers, qui voulurent avoir part à la gloire de cette journée. Cet officier général donna sur les Tartares, tandis que Fou-yen-king, avec dix mille chevaux, les attaquoit d'un autre côté : ils les poussèrent si vivement, qu'ils prirent l'épouvante & se mirent à fuir, avec un bruit semblable à celui de l'écroulement d'une montagne, sans se donner le temps de monter à cheval ni de prendre leurs armes, dont la terre étoit couverte. Le nombre des morts fut si grand, qu'on comptoit plus de la moitié de l'armée Tartare restée sur le champ de bataille; Té-kouang faillit à être fait prisonnier : se voyant poursuivi de près, il abandonna le char sur lequel il étoit, pour monter sur un chameau, afin d'aller plus vîte. Plusieurs officiers proposèrent à Tou-oueï de courir après lui; mais ce général leur demanda s'ils n'étoient pas contens d'avoir battu les ennemis, & de n'être pas restés parmi les morts. Après cette victoire, l'armée impériale se retira à Ting-tchéou.

Té-kouang, arrivé à Yeou-tchéou, y attendit les débris de son armée : il fit arrêter ceux de ses généraux qui avoient échappé à cette défaite, & après leur avoir reproché leur négligence, qui avoit manqué de tout perdre, il leur fit donner à chacun quelque centaine de coups de fouets, selon la coutume tartare, & ce monarque reprit ensuite le chemin de ses états. L'empereur de son côté regagna Ta-léang.

Dans la persuasion qu'après un échec aussi terrible le roi

Tartare seroit plus porté à la paix, l'empereur lui envoya un de ses officiers pour la négocier. Chouliu, mère de Té kouang, lasse de tant de guerres, ne la desiroit pas moins : elle demanda à son fils si un Chinois pouvoit être roi des Tartares ; & comme il lui répondit que c'étoit une chose impossible ; si cela est ainsi, repliqua-t-elle, pourquoi voulez-vous être empereur de la Chine ? Té-kouang se plaignit de l'ingratitude des princes de la dynastie régnante, qui lui devoient le trône. Quand vous auriez, lui dit cette princesse, soumis toute la Chine, vous ne pourriez jamais y demeurer ; un revers peut vous précipiter dans un abîme de malheurs, & il ne seroit plus temps de vous en repentir lorsque vous y seriez tombé.

L'envoyé de l'empereur se présenta devant le roi Tartare, avec toutes les marques de la soumission qu'il exigeoit, afin de lui ôter tout prétexte de refuser la paix. Té-kouang lui déclara qu'il y consentiroit, à condition qu'on lui livreroit King-yen-kouang & Sang-oueï-han, & qu'on lui céderoit les départemens de Tchin-tchéou & de Ting-tchéou. L'empereur jugea par la réponse de ce prince, qu'il ne vouloit point de paix, & il n'insista pas davantage sur les propositions qu'il en avoit fait faire.

Le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Sous le règne de l'empereur Kao-tsou, Ouang-kien, roi de *Corée*, lui avoit fait porter un placet par un *Lama* ou bonze Tartare, appellé Ouala, dans lequel il disoit que le royaume de Po-haï appartenoit à un de ses parens, que les *Khitan* retenoient prisonnier après lui avoir enlevé ses états : il demandoit du secours pour les reprendre, mais on ne lui fit aucune réponse. Tsi-ouang crut qu'il engageroit ce prince à déclarer la guerre

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
945.
Tſi-ouang.

aux Tartares, & qu'il les obligeroit par-là à faire diverſion; mais le roi Ouang-kien, étant mort dans ces entrefaites, il laiſſa ſon royaume à Ouang-ou, ſon fils. Ce nouveau roi de *Corée* envoya un de ſes officiers notifier à l'empereur la mort de ſon père, & demander ſon agrément pour ſuccéder à ſa couronne. Cette démarche donna occaſion à Tsi-ouang, de reprendre ſon projet d'alliance avec ce prince : il lui fit porter par Kou-gin-yu le diplôme impérial qui l'établiſſoit roi de *Corée*; mais le véritable motif de cette commiſſion étoit la ligue qu'il projettoit contre les Tartares *Leao*. Kou-gin-yu, qui regardoit cette négociation comme très-importante, fut fort ſatisfait d'en être chargé; mais quand il vit les ſoldats *Coréens*, les gardes même du roi, qu'il ſe fut informé de l'état de ſes troupes & de ſes magaſins, & de la manière dont on les exerçoit, il conclut dès-lors qu'on n'en pouvoit tirer aucun avantage; cependant il ne laiſſa pas d'en faire la propoſition au roi : ce prince en parut ſi éloigné, que l'officier Chinois ne jugea pas, pour l'honneur de l'empire, devoir inſiſter.

946.

Le premier jour de la deuxième lune de l'année ſuivante, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Les Tartares furent aſſez tranquilles juſqu'à la ſixième lune, qu'ils recommencèrent leurs courſes du côté de Ting-tchéou, & parurent avoir deſſein de ſurprendre cette place. Tchang-yen-tché accourut à ſon ſecours, & ayant rencontré les Tartares au nord de Ting-tchéou, il les battit.

A la dixième lune Lieou-yen-tſo, gouverneur de Yng-tchéou, qui appartenoit aux *Khitan*, écrivit à Ouang-loan, officier de l'empereur dans le pays de Yo-cheou, qu'il deſiroit quitter le ſervice de ces Tartares pour ſervir la Chine, ſa patrie : il lui mandoit encore que la garniſon de Yng-tchéou n'alloit pas à

mille hommes, & que s'il venoit avec quelque mille cavaliers, il lui promettoit de l'aider à s'en rendre maître.

Ouang-loan & Tou-ouei, qui avoient souvent été tentés de reprendre cette place, ainsi que Mou-tchéou, écrivirent en cour pour en avoir la permission; les ministres Fong-yu & Li-song furent d'avis d'y envoyer une puissante armée, afin d'être en état de seconder Lieou-yen-tso & Tchao-yen-cheou, gouverneur de Mou-tchéou, qui demandoit aussi à revenir. Après que cette expédition eut été agitée dans le conseil, l'empereur fit publier l'ordre suivant.

« Je leve une nombreuse armée dans le dessein d'exterminer » la fourberie & la mauvaise foi du côté du nord; je com- » mencerai par reprendre les départemens de Yng-tchéou, de » Mou-tchéou, de Ngan-tchéou, de Ting-tchéou, de Yeou- » tchéou, & tout le pays de Koan-nan & de Yen. Je veux » nettoyer les limites de mon empire : si quelqu'un peut » m'apporter, ou à quelqu'un de mes gouverneurs, la tête » du chef de ces barbares, je lui promets de le rendre un des » plus riches de l'empire ».

Les pluies continuelles qu'il faisoit depuis la sixième lune, avoient rendu les chemins si mauvais, que ce ne fut qu'avec des peines infinies que l'armée impériale, commandée par Tou-ouei & Li-cheou-tchin, put s'en tirer : elle arriva enfin, excédée de fatigue, auprès de Yng-tchéou, dont elle trouva les portes ouvertes; ne doutant point qu'on ne lui tendît quelque piège, elle n'osa y entrer. On sut cependant que le général Tartare, Kaomouhan, en étoit sorti à la dérobée avec une bonne partie de la garnison. Tou-oueï détacha deux mille chevaux sous les ordres de Leang-han-tchang, pour aller à sa poursuite. Leang-han-tchang atteignit les Tartares, qu'il atta-

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 946. *Tsi-ouang.*

qua, mais il fut tué & sa troupe taillée en pièces; ce qui en échappa revint aussi-tôt rejoindre le corps d'armée. Cet échec obligea Tou-oueï de se retirer de devant Yng-tchéou & de reprendre le chemin du midi.

Té-kouang, à la tête de la plus nombreuse armée qu'il eût encore mise sur pied, prit la route de Heng-tchéou, comme s'il eût eu quelques vues sur cette place. A la nouvelle de son approche, Tou-oueï vouloit aller au midi de Ki-tchéou & de Pei-tchéou. Tchang-yen-tché, qui se trouvoit alors à Heng-tchéou, lui fit dire qu'il ne devoit pas craindre, & que lorsqu'il l'auroit joint, il lui diroit comment il faudroit s'y prendre pour obliger le Tartare à retourner dans son pays, après l'avoir bien battu. Tou-oueï changea de dessein, & se rapprocha de Heng-tchéou : Tchang-yen-tché vint l'y trouver; il lui donna le commandement de l'avant-garde de son armée, & ils allèrent mettre leur camp fort près de celui des Tartares, sur le bord de la rivière Tou-ho, où ils se retranchèrent.

Le roi Tartare voyant l'armée impériale si avantageusement postée, & qu'elle pouvoit passer la rivière & communiquer avec Heng-tchéou, étoit sur le point de décamper pour reprendre le chemin de ses états; mais quand on vint lui dire que les Chinois fortifioient leur camp d'un fossé, il jugea qu'ils ne pensoient point à la communication de Heng-tchéou, & qu'ils avoient dessein de demeurer long-temps dans leur poste, alors il changea de sentiment.

Le général Tou-oueï n'étoit pas un grand capitaine; la seule faveur l'avoit élevé & le soutenoit. Plusieurs de ses officiers avoient obtenu des gouvernemens de place par argent ou par intrigue; l'expérience & la capacité leur manquoient. Tou-oueï se plaisoit avec eux, & ne s'occupoit que de divertisse-

mens & des plaisirs de la table : il avoit à sa suite une troupe de comédiens, & il faisoit jouer des pièces dans son camp, comme s'il n'eût point été chargé d'affaires plus importantes.

Li-kou, gouverneur de Tsé-tchéou, que cette inaction chagrinoit, alla trouver Tou-oueï dans le temps que Li-cheou-tchin étoit avec lui, & il leur dit à tous deux, en présence d'un grand nombre d'autres officiers : « Qu'attendons-nous ici? » nous ne sommes qu'à quatre pas de Heng-tchéou, où il y a » une très-forte garnison ; elle peut aussi bien appercevoir » notre camp que nous distinguons leurs murailles ; qui nous » empêche de nous en faire entendre par signaux? Les Tar» tares, campés entre la ville & nous, ne semblent-ils pas » chercher leur perte? Il est vrai que la rivière nous sépare » d'eux ; mais quelle difficulté y a-t-il d'y établir des ponts, » faits avec du bois & de la paille? Si à certains signaux, la » ville d'un côté & nous de l'autre, nous profitons de l'obscu» rité de la nuit pour les attaquer brusquement, il n'y a pas » lieu de douter que nous ne les mettions en fuite ». Tous les officiers furent du même sentiment, le seul Tou-oueï le désaprouva ; & pour se délivrer de l'importunité de Li-kou, il l'envoya hâter les convois qui venoient de Hoaï-tchéou & de Mong-tchéou.

Les Tartares firent camper le gros de leur armée près de la rivière, à la vue des impériaux : ils détachèrent quelques centaines de cavaliers sous les ordres de Siao-han, qui prirent un assez long détour pour couper le chemin aux vivres que les Chinois attendoient des villes voisines. Ce détachement enleva tous ceux qu'il rencontra, sans que Tou-oueï se mît en devoir de les en empêcher. Siao-han se saisit sans difficulté de toutes les provisions de grains qu'on conduisoit à l'armée impériale, &

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
946.
Tsi-ouang.

sans s'amuser à faire des prisonniers, dont le nombre l'auroit embarrassé, il les renvoyoit, en leur disant qu'il avoit ordre du roi son maître de ne faire aucun mal à ceux qui se rendroient de bonne grace. Ces gens ne manquèrent pas d'exagérer la puissance des Tartares : Siao-han s'étoit bien attendu qu'ils répandroient ce bruit, & il avoit ses vues en les relâchant. Tou-ouei, consterné de ces contretemps, écrivit en cour pour en informer l'empereur ; il lui demandoit quelque moyen de se tirer d'affaire. Les Tartares arrêtèrent ce courier, & virent ce que contenoient ses dépêches : depuis ce moment-là, ils prirent si bien leurs mesures, que tous les couriers, soit de l'armée, soit de la cour, tombèrent entre leurs mains.

L'empereur, enflé de ses victoires passées, n'avoit songé qu'à ses plaisirs : cependant, à la nouvelle de ces échecs, il commença à craindre, & dit qu'il vouloit aller en personne commander son armée contre les Tartares ; mais charmé de ce que Li-yen-tao l'en détournoit, il se contenta d'envoyer Kao-hing-tchéou & Fou-yen-king garder Tchen-tchéou & King-yen-kouang dans le Ho-yang. Cependant l'armée impériale commençoit à souffrir beaucoup. Les officiers qui avoient de l'expérience, ne voyoient d'autre moyen de sortir d'embarras qu'en ouvrant la communication avec Heng-tchéou, comme Li-tchéou l'avoit proposé. Ouang-tsing alla trouver le général, & lui dit que tous les officiers regardoient leur perte comme certaine, si on ne faisoit pas ce que Li-kou avoit conseillé. Il proposa d'ouvrir un chemin à l'armée pour gagner les monts de Heng-tchéou, où elle seroit en sûreté, si on vouloit lui donner seulement deux mille hommes d'infanterie, avec lesquels il se saisiroit du pont, pourvu qu'on eût soin de le soutenir. Tou-ouei ordonna à Song-yen-yun d'aller avec lui :

ces

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
946.
Tsi-ouang.

ces deux braves officiers attaquèrent si vivement les Tartares, qu'après leur avoir enlevé le pont, ils les poussèrent & les ébranlèrent si fort, que tous les officiers de l'armée pressèrent Tou-oueï de les soutenir; mais ce général resta dans l'inaction, & ne voulut leur donner aucun secours. Song-yen-yun, accablé par le nombre, fut obligé de battre en retraite jusqu'au pont; Ouang-tsing tint toujours ferme : lui & ses gens se battirent avec un courage & une intrépidité qui donnèrent de l'admiration aux Tartares mêmes. Il eut beau envoyer demander du renfort à Tou-oueï, il ne put jamais en obtenir un seul cavalier; il dit à ses soldats : « Notre général nous voit ici » écrasés sans nous secourir, sans doute qu'il a quelque » mauvais dessein contre l'empire; pour nous, montrons que » nous aimons notre patrie, & que nous savons la défendre, » en mourant glorieusement pour elle ». Les soldats animés d'un courage égal à celui de leur commandant, s'offrirent généreusement à le suivre par-tout : après avoir épuisé leurs fléches, ils mirent le sabre à la main, & tombant sur les ennemis avec une espèce de fureur, ils les enfoncèrent & soutinrent constamment les efforts des troupes fraîches qu'on envoyoit contre eux; ils eurent tous la gloire de mourir les armes à la main.

Après cette action, Tou-oueï ayant fait venir Li-cheou-tchin & Song-yen-yun dans sa tente, il leur dit que dans la détresse où ils se trouvoient, sans espérance de secours, leurs provisions consommées, les ennemis leur enlevant tous leurs convois, ils n'avoient d'autre parti à prendre que de se résoudre à périr misérablement, ou à se donner aux Tartares; & sans attendre leur réponse, il envoya secrétement à Té-kouang, pour traiter des conditions qu'il voudroit lui accorder, offrant

De l'Ere Chrétienne. Heou-tçin. 946. Tsi-ouang.

de faire mettre bas les armes à son armée & de se soumettre à lui.

Le roi Tartare ne pouvant se persuader que Tou-oueï lui parlât sincèrement, feignit cependant de le croire : il lui fit une réponse séduisante, afin de le déterminer, & il le leurra de l'espérance de l'élever sur le trône de la Chine, de préférence à Tchao-yen-chéou, qu'il avouoit cependant s'être fait une grande réputation à son service; mais auquel, disoit-il dans sa réponse, il ne trouvoit pas les qualités nécessaires pour en faire un empereur : il ajoutoit que si c'étoit un homme comme lui, il n'hésiteroit point à lui mettre sur la tête la couronne impériale. Tou-oueï donna dans le panneau, & ne s'occupa plus que du soin d'exécuter son projet de soumission. Ayant fait mettre sous les armes ses cuirassiers, il les rangea en ordre auprès de sa tente; ensuite de quoi, il invita tous les officiers à le venir trouver : lorqu'ils furent rassemblés, il les fit envelopper par ses cuirassiers, & leur montrant la soumission qu'il avoit dressée pour l'envoyer au roi Tartare, il leur dit d'un ton absolu qu'il falloit la signer, & que si quelqu'un hésitoit, il le feroit mourir sur le champ. Cette menace les troubla si fort, que, se défiant les uns des autres, ils signèrent en tremblant la ruine de leur patrie. Ce général fit ensuite conduire hors du camp par leurs bas-officiers les soldats, qui, dans la pensée qu'on les menoit au combat, sautoient de joie : après qu'ils furent rangés en ordre, Tou-oueï fit approcher les principaux, & leur dit que leurs vivres étant à leur fin, & les chemins interceptés, il n'avoit pas trouvé de meilleur expédient pour les sauver, que de se soumettre aux Tartares; que sa soumission, signée des officiers généraux, étoit déja partie pour être remise à Té-kouang. Il leur ordonna de se dépouiller de

leurs cuiraſſes & de mettre bas les armes. Les ſoldats frémirent d'indignation à cet ordre. Tou-oueï & Li-cheou-tchin craignant leur mécontentement, leur firent dire que l'empereur, uniquement livré à ſes plaiſirs, avoit remis toute ſon autorité à des fourbes & à des ambitieux, dont le deſſein étoit de les faire périr de misère, puiſque ſachant leur détreſſe, ils ne s'étoient pas mis en devoir de les ſecourir : qu'ainſi puiſqu'on les abandonnoit, ils ne devoient pas héſiter à profiter du ſeul moyen qu'ils avoient de ſe garantir d'une mort certaine.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *HEOU-TÇIN.* 946. *Tſi-ouang.*

Té-kouang, ayant reçu la ſoumiſſion de Tou-oueï & des officiers de l'armée impériale, fit vêtir de rouge Tchao-yen-cheou & l'envoya dans le camp pour pacifier les ſoldats Chinois; il le chargea de porter un pareil habit à Tou-oueï, comme s'il les eût deſtinés tous deux au trône de la Chine. Ce monarque conduiſit enſuite Tou-oueï au pied des murs de Heng-tchéou, pour engager Ouang-tchéou, qui en étoit gouverneur, à ouvrir ſes portes. Les années précédentes ce prince avoit attaqué à diverſes repriſes la ville de Y-tchéou, devant laquelle il avoit toujours échoué par la bravoure de Kouo-lin, qui en étoit gouverneur; & toutes les fois qu'il paſſoit auprès de ſes murailles, il diſoit, avec chagrin, que ſans cet homme, il ſeroit venu à bout de ſe rendre maître de l'empire, & que lui ſeul avoit rompu toutes ſes meſures.

Le monarque Tartare ſe voyant ſur le point d'être maître de l'empire, envoya Keng-tſong-meï ſon interprète, à Y-tchéou, pour déterminer la garniſon à ſe ſoumettre. La grande révolution qui venoit d'arriver par la défection de l'armée impériale, entraîna ceux de Y-tchéou, malgré les efforts que fit Kouo-lin pour s'y oppoſer. Keng-tſong-meï, irrité de ſa réſiſtance, fit mourir ce brave gouverneur.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
946.
Tsi-ouang.

Té-kouang, ayant pris la route du midi, détacha en avant Tchang-yen-tché avec deux mille chevaux, pour aller faire un coup de main sur Ta-léang ; il ordonna à Fou-tchour, son interprète, & à Hoang-fou de l'accompagner : ce dernier n'avoit jamais voulu être complice de la trahison de Tou-oueï, & il fut l'unique officier de marque qui ne signa pas le fameux acte de soumission : il refusa encore d'aller à Ta-léang avec Tchang-yen-tché, & il dit à cette occasion : « Moi, qui ai été » général des troupes & ministre de l'empire sous la famille » régnante, & qui n'ai pas eu le bonheur de mourir pour » son service, j'irois arrêter l'empereur mon maître ! une » pareille perfidie ne flétrira point ma réputation; mais la vie » m'est odieuse depuis que je vois la trahison & le crime » régner par-tout ». Il y avoit déja plusieurs jours que ce fidèle serviteur avoit refusé toute nourriture ; s'étant séparé de ses amis les larmes aux yeux, il alla chercher un lieu écarté, où on le trouva pendu.

Tchang-yen-tché parut au contraire fort satisfait que Té-kouang l'eût préféré pour cette commission ; il usa de diligence, & dès la nuit même, il fit traverser le Hoang-ho à sa troupe au passage de Pé-ma-tsin.

A la nouvelle de la défection de Tou-oueï & de la marche du roi des Tartares, l'empereur ordonna à ses ministres de faire venir Lieou-tchi-yuen pour mettre la cour en sûreté ; mais on y pensa trop tard ; Tchang-yen-tché avoit déja forcé la porte appellée *Fong-kieou-men*, & il étoit entré dans la ville. L'empereur, au désespoir, mit le feu à son palais, & lorsqu'il fut bien allumé, il prit son sabre & obligea ses femmes à se jetter dedans : il vouloit s'y précipiter lui-même, mais Sieï-tchao, officier de guerre, le retint & le fit prisonnier.

Sur ces entrefaites parut Tchang-yen-tché qui présenta à l'impératrice une lettre du roi Tartare, par laquelle il demandoit seulement qu'on lui envoyât Sang-ouei-han & King-yen-kouang, les auteurs de la rupture de la paix entre les Tartares & la Chine ; ensuite de quoi il s'occupa à faire éteindre le feu du palais.

L'empereur ayant mandé Fan-tchi, il lui fit rédiger par écrit sa soumission, conçue en ces termes : « Moi, votre petit-fils & » votre sujet Ché-tchong-koué, accablé de malheurs & de » chagrin, mon esprit est dans le trouble, mon règne est fini, » ma dynastie n'a plus l'empire ; maintenant l'impératrice & » Fong-chi mon épouse, avec toute ma famille la corde au » col, nous attendons que vous décidiez de notre sort ; j'ai » remis le sceau de l'empire à mes fils Ché-yen-hin & Ché-» yen-pao, afin qu'ils le portent à Votre Majesté ».

Fou-tchour, interprète du roi Tartare, lut à l'empereur les ordres du roi son maître, que ce prince reçut dans la posture la plus humiliante, comme le dernier de ses sujets. Tchang-yen-tché abandonna la ville au pillage ; ses soldats y commirent pendant deux jours des désordres incroyables : il fit sortir l'empereur du palais, sans lui permettre d'en emporter la moindre chose, & il lui donna des gardes qui le surveilloient de si près, que personne ne pouvoit lui parler ; il lui refusa même le plus nécessaire. Ce traitement indigne révolta tout le monde, d'autant plus que Tchang-yen-tché n'avoit point d'ordre d'en agir d'une manière si barbare. Le lendemain de la détention de l'empereur, le roi Tartare lui écrivit de sa propre main pour le consoler de sa disgrace ; il lui marquoit que son intention étoit qu'on lui fournît abondamment tout ce qui lui seroit nécessaire. Depuis cette lettre, Tchang-yen-tché n'osa

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 946. *Tsi-ouang.*

plus le traiter aussi indignement, & sur les ordres que le roi Tartare donna de continuer à vaquer aux affaires du gouvernement, comme à l'ordinaire, en confirmant tous les mandarins dans leurs charges, il fut plus attentif à réprimer le brigandage de ses soldats.

947. Le premier jour de l'an 947, le roi Tartare entra dans Ta-léang : tous les mandarins, revêtus de leurs habits de cérémonie, sortirent de la ville par la porte du nord de très-grand matin, & s'étant mis en ordre, chacun selon son rang dans un terrein spacieux, le visage tourné vers le nord, ils firent la cérémonie du nouvel an; après quoi ils quittèrent leurs habits pour en prendre de plus simples, conformes à l'état de tristesse & d'affliction où ils étoient, & allèrent au-devant de ce roi, qui, les voyant rangés en haie des deux côtés du chemin, leur fit reprendre leurs habits de cérémonie : ce prince leur parla avec bonté, & les rassura sur les craintes qu'ils pouvoient avoir dans un si grand changement. Cependant comme les habitans, épouvantés, sortoient de la ville pour aller chercher quelque asyle, il envoya ses interprètes leur dire de sa part : « Je suis un homme comme vous, ne craignez rien; » mon dessein n'étoit pas de venir jusqu'ici à la tête de mes » troupes, ce sont les Chinois eux-mêmes qui m'y ont con- » duits ; mais je n'y veux séjourner que pour vous rendre » la paix & la tranquillité ». Té-kouang apprit alors que la terreur du peuple venoit de ce que Tchang-yen-tché avoit livré la ville au pillage pendant deux jours; il en fut si outré, qu'il le fit sur le champ charger de chaînes; & sur les plaintes qu'on porta contre lui, ce monarque le fit mourir au milieu des rues, & abandonna son corps à la populace, qui le mit en mille pièces, & le traîna dans les boues comme en

triomphe, pour se venger des maux que cet homme méchant lui avoit faits.

Le roi Tartare, arrivé à Ta-léang, fit mettre l'empereur & toute sa suite dans un grand *miao* ou temple d'idole, où il fut gardé à vue; il donna ordre de lui fournir tout ce dont il auroit besoin, & envoyoit souvent savoir s'il ne lui manquoit rien. Plusieurs jours après, ayant fait réflexion que la présence de ce prince pourroit encore émouvoir les esprits & causer du trouble, il le déclara prince du troisième ordre & le fit conduire en Tartarie.

Après le départ de l'empereur, Té-kouang assembla tous les grands, auxquels il fit un assez long discours pour les tranquilliser & dissiper leurs craintes; dans la suite, il leur dit qu'il ne vouloit plus qu'on fît des préparatifs de guerre, ni qu'on travaillât à fabriquer des armes; il défendit encore de dresser les chevaux, pour la remonte de la cavalerie: ce prince diminua les tributs & les corvées, il fit habiller tous les Tartares à la Chinoise & s'y habilla lui-même, déclarant qu'il vouloit suivre en tout les règles du gouvernement Chinois.

Sur la fin de cette assemblée, il fit expédier ses ordres aux gouverneurs des villes & des provinces, qui s'y soumirent tous, à l'exception de Ssé-kouang-oueï, gouverneur de Tchang-y, lequel, dans le bouleversement qui venoit d'arriver, s'étoit emparé de King-tchéou. Ho-tchong-kien, gouverneur de Hiong-ou, aima mieux se donner au prince de Chou qu'aux Tartares, avec les villes de Tsin-tchéou, de Kiaï-tchéou & de Tching-tchéou.

Le roi des *Leao* avoit fait désarmer tous les soldats de l'armée impériale qui s'étoit soumise à lui, & il en avoit envoyé les chevaux en Tartarie: ces troupes étoient restées à Hing-tchéou,

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 947. *Tsi-ouang.*

ſous la conduite de Tou-tchong-oueï. Quelque temps après, cet officier ayant été mandé à la cour, tous ces ſoldats le ſuivirent malgré lui juſque ſur les bords du Hoang-ho. Le roi Tartare craignant que cette multitude ne causât du trouble, envoya ſa cavalerie pour les contraindre à ſe jetter dans le fleuve. Sur cet ordre, un de ſes courtiſans lui repréſenta que la Chine avoit une infinité de ſoldats dans ſes places, & que s'ils venoient à apprendre qu'on eût fait mourir ceux qui s'étoient ſoumis, ils pourroient ſe révolter, & qu'il valoit mieux les traiter avec bonté. Té-kouang fit expédier un ſecond ordre à Tou-tchong-ouei de les mener à Tchin-kiao & de les y faire camper.

Le temps devint alors très-mauvais, il tomba de la neige pluſieurs jours de ſuite; ces ſoldats murmuroient de ſe voir expoſés à l'injure de l'air, tout mouillés, ſans avoir d'autre abri que quelques mauvaiſes tentes, qui n'étoient pas capables de les garantir : cette triſte ſituation leur donnoit beaucoup d'humeur, ſur-tout contre Tou-tchong-oueï, qu'ils invectivoient toutes les fois qu'il paſſoit auprès d'eux. Té-kouang, informé de leur mécontentement, dans la crainte qu'ils ne vinſſent à ſe mutiner, prit une ſeconde fois la réſolution de les exterminer tous. Tchao-yen-cheou lui dit à cette occaſion & lui demanda, ſi, lorſqu'à travers mille dangers il s'étoit rendu maître de l'empire, c'étoit pour lui ou pour quelqu'autre qu'il l'avoit fait. Le roi changeant de couleur, lui répondit qu'il avoit été cinq ans ſans quitter la cuiraſſe pour conquérir la Chine, & qu'il n'auroit pas pris tant de peine pour un autre : « En ce cas, reprit Tchao-yen-cheou, les états dont Votre » Majeſté vient de s'emparer, ont au midi ceux du prince de » Tang, & à l'oueſt la principauté de Chou; elle doit encore » regarder ces deux princes comme des ennemis qui ne ſont

» pas

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Heou-tçin.* 947. *Tsi-ouang.*

» pas à mépriser; à l'est & à l'ouest ils ont plusieurs mille *ly* de » pays, où ils tiennent des garnisons : ces pays sont chauds & » humides, les gens du nord ne sauroient s'y accoutumer, & » si Votre Majesté vouloit un jour retourner en Tartarie, & » qu'elle ne laissât pas de bonnes garnisons dans ces quartiers, » il seroit à craindre que les princes de Tang & de Chou, les » voyant sans défense, ne se liguassent ensemble pour s'en » emparer : alors ne seroit-ce pas pour un autre que vous les » auriez soumis »? — « Cela supposé, dit l'empereur, que fau- » droit-il faire »? — « Votre Majesté, continua Tchao-yen- » cheou, doit disperser sur les frontières ces soldats désarmés » qui sont campés à Tchin-kiao, & dès-lors elle n'aura plus rien » à craindre de ces deux princes, ses voisins ». Le roi, satisfait de cet expédient, remit ces soldats sur le pied où ils étoient, & les envoya renforcer les garnisons des frontières.

Le roi des *Leao* ne faisoit pas attention qu'il avoit dans Lieou-tchi-yuen, prince de Pé-ping & gouverneur du Ho-tong, un ennemi dangereux qui eut l'adresse de l'endormir par une soumission feinte, afin d'avoir le temps de se mettre en état de réparer l'honneur de l'empire.

L'empereur TSI-OUANG, qui n'aimoit point Lieou-tchi-yuen, ne l'avoit envoyé dans le Ho-tong que pour l'éloigner de la cour : cette espèce d'exil fut le principe de son élevation. Lieou-tchi-yuen sachant qu'il n'étoit pas dans les bonnes graces de son souverain, travailla, dès qu'il fut arrivé dans le Ho-tong, à se précautionner contre l'avenir; il leva des troupes, & engagea les *Toukouhoen* dans ses intérêts : il parvint à mettre jusqu'a cinquante mille hommes sur pied. Prévoyant que la guerre que l'empereur avoit avec les *Leao* ne se termineroit pas à son avantage, il le laissa faire, & ne voulut jamais lui donner

De l'Ère Chrétienne.
Heou-tçin.
947.
Tsi-ouang.

aucun conſeil ni le ſecourir, lorſque ces Tartares l'attaquèrent au midi : mais à la nouvelle qu'ils avoient pénétré juſqu'à Ta-léang, & qu'ils avoient fait priſonnier l'empereur, en s'emparant de la meilleure partie de ſes états, alors il ſe tint ſur ſes gardes, & fortifia ſes places frontières, en y mettant de bonnes garniſons. Cependant, afin d'éloigner les ſoupçons du roi Tartare, il lui dépêcha Ouang-tſiun, avec un placet de ſoumiſſion, dont ce monarque fut ſi content, qu'en lui répondant il l'appella ſon fils, & lui envoya un bâton de bois ſimple, qui étoit le plus grand honneur que les ſouverains Tartares puſſent faire à leurs grands. Ces marques de diſtinction n'éblouirent point Lieou-tchi-yuen; il voyoit que la politique ſeule & les intérêts du Tartare les lui avoient procurées : ainſi il ne travailla pas moins, mais ſecrétement, à ſe mettre en état de venger la Chine du joug qu'il venoit de lui impoſer.

Ouang-tſiun, de retour de Ta-léang, lui rendit un compte exact des honneurs que le roi Tartare lui avoit faits : il ajouta que c'étoit un prince à qui on ne pouvoit ſe fier; qu'il avoit de l'eſprit & du mérite, mais qu'il étoit fourbe & emporté, & que c'étoit l'idée que la nation Chinoiſe en avoit conçue depuis le peu de temps qu'il ſéjournoit à Ta-léang, ayant déja perdu l'affection & l'eſtime qu'il s'étoit d'abord acquiſe. Sur ce recit, les officiers de Lieou-tchi-yuen le preſſèrent de ſe mettre à leur tête, & de les conduire à Ta-léang : « N'allons pas ſi vîte, leur » répondit-il, il faut profiter de l'occaſion, mais il faut ſavoir » en profiter à propos. Les Tartares viennent à peine de ſe » rendre maîtres de la Chine, perſonne ne remue contre eux; » devons-nous ſi précipitamment nous déclarer ? ce ſeroit le » moyen d'échouer & de tout perdre. Autant que j'en puis » juger, ils ne cherchent qu'à s'enrichir des dépouilles de la

» Chine, & après en avoir tiré tout ce qu'ils pourront, vous » les verrez reprendre le chemin de la Tartarie ; alors nous » ferons, dans un coup de main, ce que nous ne pourrions » maintenant exécuter que successivement & qu'avec des » peines infinies ».

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
HEOU-TÇIN.
947.
Tsi-ouang.

Quelque temps après, le bruit s'étant répandu que le roi des *Leao* alloit transporter sa cour dans le nord, les officiers de Lieou-tchi-yuen l'exhortèrent à prendre un titre, afin de faire respecter ses ordres dans la Chine ; mais il ne se rendit point à leurs instances, & il leur ordonna seulement d'annoncer aux soldats de se tenir prêts pour entrer en campagne. Ssé-hong-tchao les ayant assemblés hors des murs de Tçin-yang, leur intima l'ordre dont il étoit chargé : après qu'ils l'eurent entendu, ils se demandèrent entre eux, pour qui ils alloient faire la guerre, puisqu'il n'y avoit plus d'empereur ; qu'il étoit à propos d'en proclamer un, & que personne ne méritoit plus ce titre que Lieou-tchi-yuen. Au même instant ils se mirent tous à crier, *ouan-souï ! ouan-souï !* qu'il vive dix fois dix mille ans ! Lieou-tchi-yuen parut fâché de ce mouvement de leur affection, parce que les Tartares étoient trop puissans, & que ses troupes ne s'étoient point encore signalées. Craignant que leur précipitation ne fît échouer ses desseins, il envoya des officiers leur imposer silence.

Kouo-oueï & Yang-pin lui dirent que ce qui venoit d'arriver étoit une marque de la volonté du Tien, & que s'il refusoit de s'y soumettre & que l'ardeur de ses soldats vînt à se refroidir, il étoit à craindre que quelque revers fâcheux ne lui donnât un repentir tardif de n'avoir pas profité de l'occasion. Lieou-tchi-yuen, demeurant quelque temps pensif, se détermina enfin à céder à leurs instances : il se fit reconnoître, à la tête de son armée, empereur de Chine, & le fit publier dans

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tçin.* 947. *Tsi-ouang.*

toutes les provinces, avec défense au peuple de payer aucun tribut aux Tartares; il ordonna à tous les grands & aux officiers de la cour des empereurs des *Tçin*, de le venir joindre, & aux gouverneurs des villes & provinces de faire main-basse sur les Tartares qu'ils trouveroient dans leurs départemens.

Lorsque l'envoyé de Lieou-tchi-yuen arriva à Tçin-tchéou, Lo-tsong-lang, qui commandoit à la place du gouverneur, qui étoit allé à la cour de Ta-léang, le fit mettre en prison: Tchang-yen-hong, qui s'attendoit à un pareil traitement, avoit pris la précaution de publier le sujet de sa mission avant de notifier ses ordres au commandant; cette précaution lui fut salutaire: Yo-ko-tchéou, officier de la garnison, voyant les soldats & le peuple ébranlés, tua Lo-tsong-lang, & mit en liberté Tchang-yen-hong, qu'il fit reconnoître gouverneur, en attendant que Lieou-tchi-yuen y eût pourvu.

Peu de temps auparavant, Tchao-hoeï avoit tué, à Chen-tchéou, Lieou-yuen, gouverneur de Pao-y, & avoit pris sa place; il s'étoit déclaré pour Lieou-tchi-yuen: le roi Tartare crut le gagner en approuvant ce qu'il avoit fait, & il lui envoya, par un de ses principaux officiers, les provisions de gouverneur de Pao-y. Tchao-hoeï, tua l'officier & brûla ces provisions: il dépêcha un courier à Lieou-tchi-yuen, pour le presser de venir du côté du midi à la tête de ses troupes.

Kao-fang & Ouang-cheou-nghen, traitèrent de même Tchao-hing-tsien, commandant de Lou-tchéou pour le roi Tartare; ils firent aussi mourir les envoyés de ce monarque, & tous ceux qui se declaroient pour lui; après quoi ils envoyèrent leur soumission à Lieou-tchi-yuen, en lui offrant tout le pays de Lou-tchéou.

Dans ces temps de trouble, il s'étoit rassemblé dans les pro-

vinces orientales, une si grande quantité de voleurs, qu'ils devinrent assez puissans pour emporter de force Pou-tchéou, Song-tchéou & Mi-tchéou, sans que le roi Tartare pût les en empêcher. Ce prince avoua à cette occasion, en parlant à ses officiers, qu'ils n'auroit jamais pu se persuader qu'il fût si difficile de gouverner les Chinois.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin,
947.
Tsi-ouang.

Sur la fin de la troisième lune, Té-kouang dit à ses mandarins, que les chaleurs commençant à se faire sentir dans ces quartiers, il ne pouvoit y séjourner plus long-temps, & qu'il étoit résolu de retourner en Tartarie, voir l'impératrice sa mère: il nomma Siao-han, neveu de la reine Chouliu, gouverneur de Ta-léang, & y laissa une bonne garnison. Ce prince emmena avec lui plusieurs mille mandarins, tous les officiers de guerre & de lettres, plusieurs centaines de femmes & d'eunuques, & il emporta tout ce qu'il y avoit d'or, d'argent & de choses précieuses dans les trésors. Il dit en partant, à Kao-hiun: « Lorsque « j'etois en Tartarie, je mettois tout mon plaisir à tirer de » la flèche à pied & à cheval, j'ai voulu venir dans ce pays, » & je n'ai fait qu'y causer du chagrin aux autres; quand je » mourrois en m'en retournant, quel mal en arriveroit-il »?

Lieou-tchi-yuen, apprenant la retraite de ce prince, résolut de se saisir du Ho-nan, & fit prendre les devans à St[illegible]-tchao, avec un corps de troupes: il en envoya deux autres du côté du nord, pour faire diversion & y occuper les Tartares.

Té-kouang, ce fameux roi des *Leao*, tomba malade à Lin-tching; sa maladie ne l'empécha cependant pas de continuer sa route; mais son mal ayant augmenté considérablement, il mourut peu de jours après à Cha-hou-lin. Les Tartares lui ouvrirent le ventre & y jettèrent une grande quantité de sel; ils mirent son corps sur un char & l'emportèrent dans leur

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
947.
Tsi-ouang.

pays. Comme ces princes Tartares, depuis Apaoki, se donnoient le titre d'empereurs, les Chinois appellèrent celui-ci, après sa mort, *Ti-pa*, c'est-à-dire, *l'empereur salé*. Il y eut de grandes contestations au sujet de sa succession, principalement entre les princes Tartares & Tchao-yen-cheou, qui prétendoit que l'intention de Té-kouang avoit été de le faire son successeur; il ne le fut cependant pas: les grands lui préférérent Ou-yu, neveu de Té-kouang & fils de son frère aîné.

Dans ces entrefaites, Ssé-hong-tchao assiégeoit Tçé-tchéou qui se défendoit avec opiniâtreté. Après un temps considérable, Lieou-tchi-yuen voyant que cette place ne se rendoit pas, ordonna à son général d'en lever le siége; mais Ssé-hong-tchao craignant que cette démarche ne fît du tort à la réputation de leurs armes, lui en représenta les inconvéniens, & fit de nouveaux efforts pour s'en rendre maître; il y parvint enfin, & la place capitula.

Siao-han, que le roi Tartare avoit laissé pour la garde de Ta-léang, informé que Lieou-tchi-yuen venoit du côté du midi, prit sur le champ le parti de se retirer du côté du nord; mais faisant réflexion qu'il laissoit l'empire sans maître, & qu'il en arriveroit sûrement du trouble, il fit venir Li-tsong-y, prince de Hiu, de la famille impériale des *TANG* postérieurs, qui se trouvoit alors à Lo-yang avec Chou-feï sa mère : ce général Tartare s'en servit pour se tirer d'affaire; il supposa un ordre du roi son maître, de remettre au prince de Hiu le gouvernement de la Chine. Li-tsong-y, prévoyant les dangers auxquels cette démarche l'exposoit, disparut & alla se cacher dans la sépulture de Hoeï-ling, d'où on le tira par force. Siao-han, à la tête de tous les grands, Tartares & Chinois, vint le saluer empereur de la Chine.

Les grands allèrent ensuite en corps féliciter la princesse Chou-feï, qui ne leur répondit que par des larmes & des plaintes : « Foibles comme nous sommes, leur dit-elle, en » nous élevant vous nous précipitez dans le dernier des mal- » heurs, & vous achevez d'éteindre les restes de notre famille ». Siao-han la laissa se plaindre, & après avoir donné mille soldats de Yen à Li-tsong-y, pour lui servir de garde, il prit le chemin du nord & s'en retourna en Tartarie.

De l'Ere Chrétienne, *Heou-tçin*, 947. *Tsi-ouang.*

Après son départ, Li-tsong-y ayant mandé Kao-hing-tchéou & Ou-hing-té, ils refusèrent de venir. La princesse Chou-feï, que leur refus rendit encore plus inquiète, fit assembler les grands, & leur dit : « Siao-han profitant de notre foiblesse, » a cherché à détruire les restes de notre famille; mais vous, » qui n'en êtes pas, allez au-devant du nouveau maître qui » vient à nous, & sans avoir égard à la mère ni au fils, ne » vous exposez pas, pour l'amour de nous, à vous perdre : il » vaudroit mieux que nos corps fussent confondus avec la » boue des rues, que de voir tomber sur vous un pareil » malheur ». Li-tsong-y prit le titre de prince de Léang, & renonça à la couronne impériale qu'on lui avoit mise malgré lui sur la tête. Il envoya sa soumission à Lieou-tchi-yuen, en se déclarant son sujet : cette démarche lui sauva la vie & à sa mère.

Après la prise de Tçé-tchéou, Lieou-tchi-yuen vint de Tçin-yang à Lo-yang, & de cette dernière ville jusqu'à Ta-léang, sans verser une goutte de sang. Il dut cet avantage à la prudence de Ssé-hong-tchao, qui sut si bien gagner les esprits qu'il les soumit sans peine.

Lorsque ce prince arriva dans le territoire de Ta-léang, les grands de la famille de *Tçin*, qui s'y trouvoient, vinrent au-

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tçin.
947.
Tsi-ouang.

devant de lui, & l'accompagnèrent jusqu'à cette capitale, où ils le conduisirent au palais des empereurs : là, sans attendre davantage, ils le prièrent de monter sur le trône & d'y recevoir leur soumission. Ce prince se rendit à leurs instances, & déclara qu'étant de la grande famille des *Han*, il vouloit que sa dynastie portât le même nom. Il établit sa cour à Ta-léang.

NB. Il s'est glissé une erreur dans le tableau chronologique, placé à la tête du cinquième volume : les époques de la XVII[e] dynastie se trouvent, mal-à-propos, les mêmes que celles de la XVIII[e]. Il faut rectifier le tableau de la manière suivante :

XVII[e] dynastie impériale, les Heou-han.

An. J.C.		*Dur. des règn.*
947	Kao-tsou	2
949	Yn-ti	3
	Siang-yn-kong, non compté,	5 *jours.*

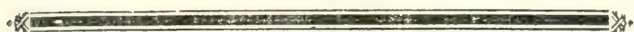
Éditeur.



HISTOIRE



HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.



DIX-SEPTIÈME DYNASTIE.

LES HEOU-HAN OU *HAN POSTÉRIEURS.*

LIEOU-TCHI-YUEN, premier empereur des *HAN* postérieurs, à qui on donna le nom de KAO-TSOU, étoit originaire des *Chato* : il servit dès sa jeunesse dans les troupes des *TÇIN*. De simple officier qu'il fut d'abord, il parvint, par degrés, aux premiers emplois militaires ; & pour récompense de ses services, on lui confera le titre de prince de *Pé-ping*. Dans le temps que les Tartares *Leao* renversoient le trône des *TÇIN*, il commandoit

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
HEOU-HAN.
947.
Kao-tsou.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
947.
Kao-tsou.

dans le Ho-tong : la circonstance lui parut favorable à l'exécution de ses desseins ; il abusa du pouvoir qu'on lui avoit confié pour usurper la couronne impériale.

948.

L'antipathie naturelle des Chinois pour les Tartares le servit mieux qu'il ne l'eût espéré, & lui en rendit la conquête facile. A peine sut-on qu'il étoit maître de Lo-yang & de Taléang, que les gouverneurs des villes & des provinces chassèrent les Tartares, & l'envoyèrent assurer de leur soumission. Un très-petit nombre s'exposa aux dangers d'un siége, & il coûta peu de sang pour les réduire. Il ne vint pas si facilement à bout d'assujettir le pays de Koan-tchong ; Heou-y, gouverneur de Fong-siang, s'y étoit révolté, & de concert avec Tchao-kouang-tsan, il se donna au prince de Chou, qui seul étoit en état de défendre la province contre les armes de l'empereur.

Vers le même temps, les Tartares *Hoeïho* arrivèrent à la cour, pour payer tribut & prêter hommage : ils demandèrent du secours contre les *Tanghiang*, qui les inquiétoient continuellement. L'empereur accueillit ces envoyés, & voulant profiter de l'occasion pour pacifier le pays de Koan-si, il leur donna quelques mille hommes sous les ordres de Ouang-king-tsong.

Lorsque Tchao-kouang-tsan se détermina à se donner au prince de Chou, Tchao-yen-cheou lui envoya Li-ju, qui étoit depuis long-temps à son service, pour lui en faciliter les moyens. Li-ju, qui n'approuvoit point cette résolution, ne fut pas plutôt auprès de Tchao-kouang-tsan, qu'il employa son éloquence pour l'en détourner : « L'empereur, lui dit-il, à peine affermi » sur le trône où il vient de monter, travaille fortement à » gagner le cœur de ses peuples, & connoît trop ses vrais inté- » rêts, pour ne pas recevoir à bras ouverts ceux qui occupent » les grandes places ; nous ne pouvons mieux faire que de

» réparer nos fautes passées par une entière soumission. Le » moindre avantage que vous puissiez en espérer, c'est d'être » maintenu dans le poste & les dignités dont vous jouissez : » si au contraire, méprisant mes conseils, vous vous tournez » du côté du prince de Chou, je ne vois pas comment vous » pourrez vous soutenir, étant voisin de l'empereur. De tous » les partis que vous pouvez prendre, celui-ci est le plus funeste » & le plus dangereux ». Tchao-kouang-tsan, vaincu par les raisons de Li-ju, l'envoya à la cour avec un placet fort soumis, par lequel il demandoit à l'empereur la permission de venir l'assurer de sa fidélité.

Li-ju arriva à la cour avant que Ouang-king-tsong en fût parti ; il eut aussi-tôt une audience de l'empereur, qui voulut être instruit des motifs qui avoient pu porter Tchao-kouang-tsan au dessein qu'il méditoit de se donner au prince de Chou. Li-ju répondit que le mandarinat qu'il exerçoit, lui ayant été donné par les Tartares, & son père étant encore à leur service, il craignoit qu'on ne les traitât comme des rebelles ; que cette raison seule l'avoit forcé à chercher un appui auprès du prince de Chou, parce qu'il n'espéroit plus de pardon.

« Tchao-kouang-tsan, repliqua l'empereur, & son père sont » mes sujets naturels. Je ne doute point de leur attachement » à ma personne : je les connois assez pour croire qu'ils n'au- » roient pu se résoudre à servir contre leur patrie, si les Tartares » ne les y eussent contraints. Ce n'est pas sans regret que je » vois Tchao-yen-cheou sous les enseignes du prince de Chou ; » j'aime trop Tchao-kouang-tsan, pour ne pas le retenir sur » le bord du précipice où il alloit se jetter ». Et sur le champ, il lui fit expédier l'ordre de se rendre à la cour. Heou-y, averti de la démarche de Tchao-kouang-tsan, fit faire les mêmes pro-

De l'Ere Chrétienne. *Heou-han.* 948. *Kao-tsou.*

positions, & obtint l'agrément de l'empereur, pour venir lui témoigner sa soumission.

Ouang-king-tsong étant sur le point de partir, l'empereur, qui étoit malade, le manda, & lui dit : « J'ai trop sujet de » me défier de Tchao-kouang-tsan & de Heou-y, pour faire » grand fond sur eux ; lorsque vous serez arrivé à votre desti- » nation, observez leurs démarches. S'ils viennent à la cour » sans hésiter, traitez-les honorablement ; mais s'ils balancent » à rentrer dans le devoir, & qu'ils usent de détours pour » gagner du temps, conduisez-vous suivant vos lumières ; votre » prudence m'est connue, & j'approuve d'avance ce que vous » ferez : je vous crois incapable d'abuser du pouvoir que je » vous confie ». Ces précautions étoient inutiles avec Tchao-kouang-tsan, les intentions de ce mandarin étoient pures ; à peine eut-il entendu parler de l'ordre de l'empereur, que sans attendre le retour de Li-ju, il se mit en route, & arriva à la cour avant que Ouang-king-tsong se fût rendu dans son département.

Ce général apprenant que les troupes de Chou avoient eu le temps de se mettre en campagne & d'entrer dans le Tsin-tchuen, rassembla toutes celles de son district, auxquelles il joignit mille à douze cens hommes de Tchao-kouang-tsan, & marcha à l'ennemi : il battit le corps que commandoit Li-ting-koué, qu'il poussa jusqu'à Pao-ki-ou-heou, où il défit encore Tchang-kien-tchao, & après une poursuite fort vive, il fit quatre cens prisonniers.

Kao-tsou ne jouit pas long-temps de la satisfaction d'avoir reconquis l'empire sur les Tartares : sentant son mal empirer de jour en jour, & sa fin approcher, il pensa à affermir sur la tête de son fils une couronne encore chancelante sur la

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *HEOU-HAN.* 948. *Kao-tsou.*

ſienne ; & pour aſſurer à ce jeune prince l'appui de ſages conſeils, il manda Yang-pin, Sou-fong-ki, Sſé-hong-tchao & Kouo-oueï, auxquels il dit : « Je ſens que ma maladie eſt » mortelle, & qu'il ne me reſte que peu de jours à vivre ; je laiſſe » un fils dans un âge tendre, qui n'a ni l'expérience ni le génie » qu'exige le haut rang où il va être élevé ; je vous le confie » comme à ceux de mes ſujets dont j'eſtime le plus les lumières » & les talens, ſuppléez par votre ſageſſe & vos conſeils aux » qualités qui lui manquent. Veillez ſoigneuſement à la tran- » quilité de l'empire & au bonheur du peuple ; travaillez ſur- » tout à lui procurer une paix ſolide & durable ». Ce prince mourut le même jour, qui étoit le premier de la deuxième lune. Les quatre mandarins, auxquels il avoit témoigné ſes dernières volontés, placèrent Lieou-tching-yeou, ſon fils, ſur le trône, & ce prince prit le nom de Yn-ti.

YN-TI.

Après la défaite des troupes de Chou, Ouang-king-tſong courut à Fong-ſiang, où il trouva Heou-y, qui n'étoit point encore parti pour la cour. Voulant s'aſſurer de lui, il mit une forte garde aux portes de la ville. Un de ſes officiers lui conſeilla de profiter de ſa ſupériorité, pour faire mourir Heou-y, attendu qu'il ne paroiſſoit pas trop diſpoſé à aller trouver l'empereur. Ouang-king-tſong, plus prudent, ne voulut rien précipiter dans une affaire de cette conſéquence, & prit du temps pour délibérer ſur le parti auquel il s'arrê-teroit : ce délai donna le loiſir à Heou-y d'être averti du danger qu'il couroit en reſtant dans la ville. Il ſe tira de ce mauvais pas, en partant bruſquement pour ſe rendre à la cour,

De l'Ere Chrétienne. *Heou-han.* 948. *Yn-ti.*

ſans en prévenir Ouang-king-tſong, qui ne vit pas ſans chagrin qu'il lui eût échappé. A ſon arrivée à la cour, l'empereur lui demanda pourquoi il avoit reçu les troupes du prince de Chou dans la ville. Surpris de cette queſtion imprévue, Heou-y balbutia quelques temps, mais forcé de répondre poſitivement, il dit que ſon deſſein, en les recevant, étoit de les faire mourir. L'empereur rit d'une ſi mauvaiſe défaite, & ne voulut pas le preſſer davantage ſur cet article.

Dans le temps que les Tartares retournoient dans leur pays, leur roi, arrivé à Ting-tchéou, envoya ordre à Sun-fang-kien de quitter ſon gouvernement de Y-ou, & d'aller prendre celui de Taï-tong. Ce commandant, à qui l'ordre déplut, refuſa d'obéir; & prenant avec lui trois mille hommes qui lui étoient dévoués, il vint s'enfermer dans une vieille forteresse, ſituée ſur la montagne Lang-chan, à cinquante *ly* nord-oueſt de Pao-ting-fou dans le Pé-tché-li. Les Tartares l'y aſſiégèrent à pluſieurs repriſes, mais ils furent toujours repouſſés.

Dans la ſuite, Sun-fang-kien ſentant l'impoſſibilité de tenir long-temps dans une ſi mauvaiſe place, avec le peu de troupes qu'il avoit, dépêcha un de ſes officiers à l'empereur des *Han*, pour l'aſſurer de ſon obéiſſance. L'envoyé fut bien reçu, & Yn-ti rendit à Sun-fang-kien le gouvernement que les Tartares lui avoient ôté; il lui envoya même des troupes, à l'aide deſquelles il s'y rétablit.

Lorqu'il s'y vit bien affermi, il ſe mit à courir la campagne, portant par-tout le ravage & la déſolation; ſouvent même ſes coureurs venoient inſulter Yé-tou, où commandoit Yé-liu-tchong, officier Tartare. Celui-ci, craignant que les Chinois qui étoient dans la place ne favoriſaſſent ſon ennemi, réſolut de l'évacuer; mais voulant uſer de repréſailles, il ſe joignit à

Mata, & marchant droit à Ting-tchéou, ils mirent le feu à cette ville, & après l'avoir pillée, ils en emmenèrent tous les habitans en Tartarie.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-han.* 948. *In-ti.*

Sun-fang-kien trouvant Ting-tchéou abandonnée par les Tartares, demanda le gouvernement de Y-tchéou pour Sun-hing-yeou, & celui de Tsin-tchéou pour Sun-fang-yu, qu'on lui accorda sans difficulté. Ces trois frères, agissant de concert, soutinrent si bien les efforts des Tartares, qu'ils les battirent en toute rencontre. Encouragés par leurs premiers succès, ils commencèrent à les réduire à la défensive, & à reprendre sur eux toutes les places que le fondateur des *TÇIN* leur avoit cédées. Après grand nombre de combats, où ils furent toujours vainqueurs, ils vinrent enfin à bout de les chasser entiérement de la Chine.

Tandis que ces trois hommes, par leur bravoure, portoient au plus haut degré la réputation des armes de l'empereur, Li-cheou tchin, gouverneur de Hou-koué, pensoit à le dépouiller de ses états : tant d'audace lui venoit des vaines prédictions d'un *Ho-chang*, qui se mêloit de tirer l'horoscope, & qui étoit fort renommé dans son gouvernement. Cet homme, qui s'attribuoit la connoissance de l'avenir, le nourrissoit d'un fol espoir. Il avoit osé publier plusieurs fois, que si Li-chéou-tchin se révoltoit, l'empire ne pouvoit lui échapper. Cette prédiction le flattoit trop, pour qu'il refusât d'y ajouter foi : plein de ces idées de grandeur, il se disposa à la vérifier.

L'empire des *HAN*, se disoit-il, est à peine fondé ; leur trône est occupé par un prince encore enfant, & n'a d'autre appui que des ministres nouvellement mis dans l'emploi ; puis-je souhaiter une conjoncture plus favorable à mes desseins ? Sans autre délibération, il rassembla tous les fugitifs & les mécontens,

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
948.
Yn-ti.

releva les murailles de la place & en répara les fortifications, amaſſa des munitions de guerre & de bouche; & pour ſe ménager une puiſſante reſſource en cas de défaite, il chercha à attirer les Tartares dans ſon parti.

En effet, Tchao-ſé-ouen s'empara de Tchang-ngan, & ſe déclarant ouvertement pour Li-chéou-tchin, il lui envoya un habit pareil à celui de l'empereur; il prit alors le titre de prince de Tçin, & donna le commandement de ſes troupes à Ouang-ki-hiun, un des plus grands capitaines de ſon ſiécle, avec ordre de ſe ſaiſir de Tong-koan.

Le premier jour de la ſixième lune de cette année, il y eut une éclipſe de ſoleil.

A la première nouvelle de la révolte & des avantages des rebelles, qui avoient forcé Tong-koan, Yong-hing & Fong-ſiang, l'empereur envoya des troupes dans le Ho-tchong; mais elles furent toujours battues: ces échecs le chagrinèrent beaucoup. S'imaginant que ces fréquentes défaites venoient de la mauvaiſe conduite & de l'incapacité de ſes généraux, il envoya Kouo-oueï, avec plein pouvoir d'agir pour pacifier cette province. Kouo-oueï, avant ſon départ, conſulta Fong-tao ſur les moyens les plus propres à étouffer la révolte. Celui-ci lui répondit: « Li-chéou-tchin eſt un vieil officier qui connoît le » ſoldat, & a ſu ſe l'attacher par ſes libéralités; ce ſera par » les mêmes armes que vous viendrez à bout d'un ennemi » conſommé dans le métier. Voulez-vous hâter le ſuccès de » votre expédition, & enchaîner pour ainſi dire la fortune, » verſez les récompenſes à pleines mains; traitez le ſoldat avec » douceur, ſoyez affable & acceſſible pour le moindre d'entre » eux; ayez continuellement l'oeil ouvert ſur leurs actions, » & récompenſez par des diſtinctions honorables ceux qui ſe » ſignaleront

» signaleront par leur bravoure & leur zèle : tâchez de rendre » les punitions rares, en imprimant dans leur cœur l'amour » du devoir, l'attachement à l'empereur & la docilité aux » ordres du chef. Si vous réglez votre conduite sur ces prin- » cipes, je vous réponds de la victoire ». Kouo-ouei suivit constamment un plan si sage, & en s'y conformant, il gagna le cœur de ses soldats & commença dès-lors à se frayer un chemin au trône.

La révolte des provinces occidentales affligea sensiblement l'empereur; mais ce qui le toucha le plus vivement, ce fut la défection de son général Ouang-king-tsong, qui s'étoit joint aux rebelles. Il y avoit toute apparence qu'avant son départ de la cour, il en avoit déja conçu le dessein; car dès qu'il fut arrivé à Fong-siang, au lieu d'aller à Pin-tcheou, suivant l'ordre qu'il en avoit, il gagna du temps en usant de détours, & couvrit sa trahison du prétexte de veiller sur les démarches de Tchao-ssé-ouen; mais le vrai motif de son inaction étoit de rassembler l'élite de la jeunesse de Fong-siang, afin de se mettre en état de défense; & par un manège adroit, il sut en imposer à deux partis, en se soumettant d'un côté au prince de Chou, & acceptant de l'emploi de Li-tcheou-tchin.

Kouo-ouei, arrivé à l'armée, assembla ses officiers pour convenir du lieu vers lequel on dirigeroit les premières attaques : la plupart vouloient qu'on se saisit d'abord de Tchang-ngan & de Fong-siang. Ou-yen-ko dit, pour appuyer ce sentiment : « Les rebelles regardent Li-cheou-tchin comme leur » chef, c'est à lui qu'il faut porter les premiers coups; si nous » sommes assez heureux pour l'abattre, sa chute entraînera » celle de tous les autres. Mais gardons-nous d'entreprendre » une expédition au loin, laissant imprudemment un ennemi

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
948.
Yn-ti.

» puissant derrière nous. Si par un aveuglement inconcevable » nous nous arrêtions à ce dernier parti, Ouang-king-tsong nous » attaqueroit en tête, & Tchao-ssé-ouen nous prendroit en » queue ; alors enveloppés de toutes parts, nous serions entié» rement défaits ; plus de retraite, plus de refuge, les vivres » coupés, en un mot notre perte seroit certaine. Croyez-en » mon expérience, détruisons l'ennemi le plus proche, & em» pêchons une jonction qui ne pourroit que nous causer bien » de l'inquiétude & de l'embarras ». Conformément à cet avis, Kouo-oueï divisa ses troupes en trois corps ; l'un, dont il se réserva le commandement, devoit aller par Chen-tchéou ; le second, sous les ordres de Pé-ouen & de Lieou-tsé, devoit passer par Tong-tchéou ; le troisième, commandé par Tchang-ssé, devoit prendre le chemin de Tong-koan, pour se réunir ensuite tous trois à Ho-tchong, dont on avoit arrêté de faire le siége.

Kouo-oueï, profitant des conseils de Fong-tao, traitoit ses soldats avec douceur ; il veilloit soigneusement à leurs besoins & acquéroit de plus en plus leur confiance, en partageant avec eux les fatigues & les dangers ; aucune action louable ne lui échappoit, & la valeur étoit sûre d'être récompensée. Les blessés étoient continuellement l'objet de ses soins ; il assistoit lui-même aux pansemens, soulageoit leurs souffrances, en témoignant de la sensibilité aux maux qu'ils enduroient, & en louant leur courage ; il leur faisoit administrer les meilleurs remèdes, & les dédommageoit en partie, par ses bienfaits, des pertes qu'ils essuyoient. Sa vigilance s'étendoit sur le soldat comme sur l'officier, & durant toute cette guerre, il tint la même conduite.

Une représentation forte & trop hardie n'excitoit point sa

colère ; il écoutoit d'un air calme & ferein, les plaintes & les griefs, qu'on portoit à fon tribunal, puniffant rarement les fautes légères, & adouciffant la rigueur des châtimens, lorfqu'il ne pouvoit fe difpenfer de les infliger. Tant de belles qualités lui gagnèrent tous les cœurs ; Officiers & foldats, tous le regardoient comme leur père, & exécutoient fes ordres avec un zèle & une ponctualité fans exemple.

Au commencement de la guerre, Li-cheou-tchin avoit fait diftribuer fous main de groffes fommes aux foldats de l'armée impériale, & corrompus par fes libéralités, ils avoient promis de fe joindre à lui à la premiere action ; mais les bienfaits de Kouo-oueï l'emportèrent : loin de penfer à tenir leurs promeffes à l'égard du premier, ils inveftirent la place où il s'étoit enfermé, & s'avancèrent au pied des murailles, avec une ardeur qui ne lui caufa pas peu d'étonnement. Leurs officiers, voulant en profiter, proposèrent au général de livrer un affaut à la ville, fe flattant de l'emporter d'emblée ; Kouo-oueï modera cette ardeur, en leur difant : « Votre valeur vous empêche de » faire attention aux difficultés de s'emparer d'une place auffi » bien fortifiée, & défendue par un homme tel que Li-cheou- » tchin ; quand je ferois affuré de m'en rendre maître au pre- » mier affaut, comme je ne le pourrois fans une perte confi- » dérable, je n'y confentirois point encore : épargnons le fang » du foldat ; il ne nous coûtera que du temps pour la réduire. » Vous n'ignorez pas combien Li-cheou-tchin méprife nos » connoiffances dans l'art de la guerre ; voici l'occafion de » lui donner une leçon, & de lui prouver que notre habileté » n'eft pas inférieure à la fienne, en le prenant, pour ainfi dire, » au filet ».

Afin de le bloquer, il fit creufer un foffé large & profond,

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
948.
Yn-ti.

bordé d'une muraille fort élevée, qui embrassoit la ville dans son circuit, & par le moyen d'un grand nombre de corps-de-gardes, placés de distance en distance, il resserra les assiégés au point qu'il leur coupa toute communication au dehors. Li-cheou-tchin devina d'abord le dessein de son ennemi, & pour retarder ses opérations, il faisoit de fréquentes sorties sur les travailleurs, où il avoit toujours du désavantage : désespéré de l'inutilité de ses efforts, il tenta d'envoyer au prince de Chou, pour lui demander du secours, des couriers travestis tantôt en paysans, tantôt en déserteurs, quelquefois même en soldats; mais les assiégeans faisoient si bonne garde, que pas un seul de ces envoyés n'échappa à leur vigilance.

Le siége duroit depuis quelques mois, & les vivres manquèrent tout à coup dans la ville. La famine y devint si grande, que les habitans mouroient par milliers. Li-cheou-tchin, aigri par le souvenir de la prétendue prophétie qui l'avoit porté à la révolte, fit venir le *Ho-chang* qui lui avoit promis l'empire, & lui demanda ce qu'il pensoit de la cruelle extrêmité où ils étoient réduits : « Le signe céleste, répondit le devin, qui » domine sur ce pays-ci, est sur sa fin ; lorsqu'il ne restera » plus qu'un homme & son cheval, alors vous vous éléverez » comme une pie ». Malgré l'obscurité de cette réponse, dont Li-cheou-tchin ne comprit point le sens, il fut assez bon pour s'en contenter.

Tandis que Kouo-oueï pressoit vivement Ho-tchong, Tchao-hoeï alla assiéger Ouang-king-tsong dans Fong-siang. Dès que celui-ci eut avis de son approche, il se prépara à une vigoureuse défense, & se fiant trop au nombre de ses troupes, il en prit la plus grande partie avec lui, & sortit de la place pour aller à la rencontre de l'ennemi ; mais il fut entiérement défait

& poursuivi si chaudement, que les vainqueurs entrèrent pêle-mêle avec les fuyards par la porte de l'ouest, & emportèrent le faux-bourg où elle donnoit entrée. Après cet échec, Ouang-king-tsong n'osa plus sortir & se contenta de défendre ses murailles. Tchao-hoeï voyant que le siége tiroit en longueur, eut recours à un stratagême qui hâta la prise de la ville : il détacha mille ou douze cens cuirassiers, qu'il fit partir à petit bruit vers le milieu de la nuit, avec des étendards pareils à ceux du prince de Chou; il leur ordonna de se poster sur la montagne Nan-chan, à quarante *ly* au sud de Ki-chan-hien, de Fong-siang-fou du Chen-si. Le lendemain, à la pointe du jour, ils descendirent en déployant tout l'appareil militaire & avec une feinte confiance, pour faire croire aux assiégés que des troupes du prince de Chou, venoient à leur secours.

Ouang-king-tsong fut d'autant plus aisément la dupe de cet artifice, qu'il vit faire à l'armée impériale un mouvement, comme pour fermer le passage à ce secours; ainsi il se disposa de son côté à le soutenir, & à lui faciliter l'entrée dans la place. Dans ce dessein, il envoya à sa rencontre quelques milliers de ses gens, qui allèrent donner dans une embuscade que Tchao-hoeï leur avoit dressée : enveloppés de tous côtés, ils furent taillés en pièces, & il n'en rentra pas un seul dans la ville. Cette perte guérit ce gouverneur de l'envie de faire des sorties; cependant les troupes de Chou vinrent en effet au secours de la place; mais craignant un piége semblable à celui où il étoit tombé, Ouang-king-tsong les vit battre sans se mettre en peine de les soutenir.

Le prince de Chou, qui, contre le sentiment de ses ministres, avoit entrepris de secourir Fong-siang, ne fut point rebuté par ce premier desavantage; il remit sur pied une armée plus

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
948.
Yn-ti.

forte que la première, & la fit partir ſous les ordres de Ngan-ſsé-kien, qui avoit commandé le premier ſecours.

Thao-hoeï, enflé de ſa victoire, alla encore au-devant de cette armée, & lui préſenta la bataille. ; mais moins heureux dans cette rencontre, il fut complettement défait & contraint de regagner ſon camp avec précipitation. Il fit ſavoir à Kouo-oueï la nouvelle de l'échec qu'il venoit d'eſſuyer, & lui demanda du renfort. Kouo-oueï le conduiſit lui-même ; mais ayant appris en chemin que les ennemis s'étoient retirés, il revint ſur ſes pas.

949.

Au commencement de l'année ſuivante, Li-cheou-tchin tenta de forcer quelque quartier de l'armée impériale ; il fit faire une ſortie par Ouang-ki-hiun, à la tête de mille ou douze cens hommes délite, qui tombèrent ſi bruſquement ſur un des quartiers, en mettant le feu par-tout où ils paſſoient, qu'en un inſtant il fut embrâſé : cette attaque imprévue y répandit le trouble & la confuſion, & il auroit été forcé, ſi Lieou-tſé, accourant pour le ſoutenir, ne lui eût donné le temps de ſe reconnoître : les aſſiégeans, revenus de leur ſurpriſe, pouſsèrent les ennemis à leur tour avec tant d'ardeur, qu'ils leur tuèrent cent hommes. Ouang-ki-hiun fut bleſſé dans la retraite, & eut beaucoup de peine à s'échapper.

A la quatrième lune, on vit l'étoile *Taï-pé* en plein jour ; ce phénomène fut regardé comme un pronoſtic ſi fâcheux, qu'on défendit de le regarder, & que Sſé-hong-tchao fit mourir quelques gens du peuple qui étoient contrevenus à cette défenſe.

Vers le même temps, Li-cheou-tchin, voyant ſes vivres preſque entiérement conſommés, & que la ville, ſi peuplée avant le ſiége, avoit déja perdu plus de la moitié de ſes habi-

tans, morts de faim & de misère, voulut faire un dernier effort : il sortit avec toutes ses troupes, & vint donner en désespéré sur un des quartiers de l'armée impériale. Kouo-oueï, qui étoit sur ses gardes, le reçut si vertement, que ceux qui purent se sauver du carnage jettèrent leurs armes pour fuir avec plus de vîtesse. Oueï-yen-lang, un de leurs généraux, fut fait prisonnier, & Ouang-ki-hiun, vivement poursuivi, fut contraint de mettre les armes bas, & de se rendre avec les douze cens hommes qu'il commandoit.

Le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Kouo-oueï, enhardi par cet avantage, résolut de forcer Li-cheou-tchin, qui tint encore plus d'un mois malgré tous ses efforts. Enfin il se rendit maître des faux-bourgs; alors Li-cheou-tchin, se voyant sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis, prit un parti désespéré, il s'enferma dans son palais avec sa femme & ses enfans, & y ayant fait mettre le feu, il périt avec eux dans les flammes. Après la mort du commandant, Kouo-oueï entra dans la ville sans beaucoup de peine, & se saisit de Li-tsong-yu, un des fils de Li-cheou-tchin, de quelques-uns de ses officiers, de ses ministres & du *Ho-chang*, dont les fausses prédictions l'avoient précipité dans l'abîme où il venoit de tomber. Il envoya tous ces rebelles à Ta-léang, où ils furent mis en pièces au milieu des rues. Son intention étoit aussi d'y envoyer tous les papiers de Li-cheou-tchin, mais il en fut empêché par le conseil de Ouang-tao, qui lui représenta qu'il alloit compromettre un grand nombre de familles interressées dans cette affaire : ainsi il prit le parti de les jetter tous au feu, afin de ne laisser aucune trace de cette révolte.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
949.
Yn-ti.

Tchao-ſsé-ouen étoit le ſeul qui n'eût pas encore été attaqué ; il ſe tenoit dans Tchang-ngan, où la faim lui cauſa plus de maux que le fer de l'ennemi. La diſette étoit affreuſe dans la ville, à cauſe des armées qui campoient dans ſon voiſinage, & qui dévoroient toutes les ſubſiſtances ; pour comble de malheur, les vivres qu'il avoit amaſſés dans la place étoient conſommés en grande partie. L'extrêmité fâcheuſe où il étoit réduit, augmenta ſa férocité naturelle, & la néceſſité lui ſuggéra un moyen qui ſurpaſſe les traits de cruauté les plus inouis. Il ne vit pas de meilleur expédient pour épargner le peu de riz qui lui reſtoit, que de faire une boucherie des enfans de la bourgeoiſie : il fit prendre les plus foibles d'entre eux, & ceux qui ne pouvoient contribuer à la défenſe de la ville, & après les avoir maſſacrés ſans pitié, il en diſtribua la chair à ſes ſoldats. Pluſieurs centaines de ces innocens ſervirent de pâture à cette garniſon barbare.

Né pauvre, Tchao-ſsé-ouen s'étoit trouvé dans une ſi grande misère, qu'il avoit ſupplié pluſieurs fois Li-ſou de le recevoir au nombre de ſes valets : Li-ſou remarquant qu'il avoit l'œil hagard, le ſon de voix rude & une fierté qui annonçoient toute la cruauté de ſon caractère, ne voulut point ſe ſervir d'un homme de cette eſpèce. Tchang-chi, ſon épouſe, l'ayant auſſi envisagé, s'écria : « Mon cher frère (c'eſt le nom que les « femmes donnent à leur mari), ne recevez point ce jeune » homme chez vous, ſa phyſionomie ſiniſtre ne préſage que » des malheurs ». Li-ſou ſe contenta de lui donner quelque argent avec quelques pièces de ſoies, & ſe hâta de le congédier ; dans la ſuite il s'éleva par degré & devint puiſſant : lorſqu'il ſe fut emparé de Tchang-ngan, il y trouva Li-ſou, qu'il viſitoit ſouvent avec des témoignages ſinguliers de reſpect

&

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
949.
Yn-ti.

& de reconnoissance. Celui-ci devinant le motif de ces fréquentes visites, dit à son épouse qu'il le soupçonnoit de vouloir l'engager dans sa révolte : « Qu'importe, répondit Tchang-» tchi, la raison qui l'amene ; profitez des entretiens que vous » avez avec lui, pour l'exhorter à rentrer dans l'obéissance » qu'il doit à l'empereur ». Sur ces entrefaites, Tchao-ssé-ouen entra pour leur demander conseil sur le parti qu'il devoit prendre dans la conjoncture où il se trouvoit : « Jusqu'ici, lui » répondit Li-sou, l'empereur ne vous a donné aucun sujet » de plainte ; peut-être craignez-vous qu'il ne se venge du » passé. Bannissez ces vaines terreurs, il a encore trop d'occu-» pation & trop de rebelles à réduire, pour user d'une sévérité » qui nuiroit à ses affaires : profitez habilement de la circons-» tance, & faites votre accommodement dans un temps où » votre soumission le comblera de joie ; plus tard vous ne » seriez pas maître des conditions. Le parti honorable que je » vous propose, vaut bien la mort honteuse à laquelle vous » ne pouvez échapper, en vous renfermant dans ces murs ». Tchao-ssé-ouen goûta cet avis, & sans differer il envoya un de ses officiers à la cour porter le témoignage de sa soumission. L'empereur lui pardonna aisément, & le nomma sur le champ gouverneur de Hoa-tchéou.

Tchao-ssé-ouen, fort satisfait en apparence de sa réconciliation avec l'empereur, sortit de Tchang-ngan, pour aller au-devant de Kouo-tsong-y, qui lui apportoit ses provisions de gouverneur : il le reçut avec les démonstrations de respect & de fidélité d'un sujet soumis, & traita cet envoyé avec distinction. Mais quand il fallut partir de Tchang-ngan, il commença à tergiverser & à faire naître des difficultés pour retarder son voyage ; il changea jusqu'à trois fois le jour de son départ, &

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
949.
Yn-ti.

trouvoit toujours des prétextes sans nombre pour le différer. Kouo-tsong-y, las de ce manège, ne put s'empêcher de le soupçonner, & résolu de le punir, il dépêcha un courier à Kouo-oueï, pour lui demander l'ordre de tuer un perfide, sur lequel il n'y auroit jamais aucun fond à faire : Kouo-oueï joignit à cet ordre celui de l'exécuter sans différer. Kouo-tsong-y après avoir concerté avec Ouang-siun, officier dans l'armée de l'empereur, les moyens les plus propres à assurer leur coup, se rendirent ensemble au tribunal de la ville, où ils invitèrent Tchao-ssé-ouen à se trouver, feignant de vouloir prendre congé de lui. A peine parut-il, qu'ils se saisirent de lui & le firent mourir publiquement avec trois cens de ses gens qui lui étoient le plus dévoués.

Des trois rebelles qui troubloient la tranquillité de l'empire, Ouang-king-tsong étoit le plus obstiné dans sa révolte ; il se défendoit en homme, résolu de périr plutôt que de se rendre ; il soutint les efforts de Tchao-hoeï jusqu'à la douzième lune : alors Tchéou-tsan le voyant sur le point de succomber parla, de se rendre, & lui dit : « Ho-tchong & Tchang-ngan sont » depuis long-temps au pouvoir de nos ennemis ; c'est s'abu- » ser que d'espérer aucun secours du prince de Chou : qu'at- » tendons-nous pour nous soumettre » ? — « J'approuve » votre résolution, lui répondit Ouang-king-tsong ; mais don- » nez-moi quelque temps pour y réfléchir ». Aussi-tôt il rentre dans son appartement, y met le feu quelques jours après & s'enterre sous les ruines de son palais. Le même jour la ville se rendit, & Tchao-hoeï en prit possession.

Kouo-oueï revint à la cour après une aussi glorieuse campagne. L'empereur lui fit une réception magnifique, & le combla de caresses & d'éloges. Il sembloit, à l'entendre, qu'il

étoit trop pauvre pour le récompenser dignement ; mais Kouo-ouei, qui connoissoit les hommes & sur-tout les princes, allarmé d'un accueil si flatteur, & craignant que l'estime générale ne se tournât en jalousie, répondit adroitement : « Votre Majesté » doit moins à mes talens le succès de l'expédition qu'elle » m'avoit confiée, qu'à la vigilance & à l'activité des mandarins, chargés de pourvoir à la subsistance de ses troupes, & » plus encore au courage & à la bonne conduite des soldats, » & des officiers qui ont servi dans cette campagne ; je n'ose » recevoir seul la récompense des victoires, auxquelles tant » d'autres ont eu la plus grande part. Je supplie Votre Majesté d'étendre ses bienfaits sur ceux qui ont partagé mes tra» vaux ». L'empereur, charmé d'un désintéressement si noble, se rendit à ses desirs ; ce généreux refus accrut encore l'affection que les troupes avoient pour lui.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
949.
Yn-ti.

La défaite des trois rebelles enfla tellement le cœur à l'empereur, qu'il parut changer de caractère, ou pour mieux dire, son mauvais naturel, engourdi par l'infortune, commença à se développer au sein de la prospérité. N'ayant plus rien à craindre, il en vint jusqu'à mépriser ses plus fidèles sujets, & à les regarder comme des gens inutiles ; bientôt il leva le masque, & ses passions indignes du haut rang où il étoit placé, se débordèrent comme un torrent. Il n'avoit d'autre compagnie qu'une troupe de jeunes débauchés, qui ne l'entretenoient que de jeux & de divertissemens ; il éloignoit de sa personne les gens sages & éclairés, qui auroient pu le tirer d'un état si honteux par leurs conseils. Ce prince se plongeoit de plus en plus avec ses favoris dans l'abîme où il se perdoit avec eux, & déja il ne rougissoit plus des crimes les plus infâmes.

950.

En vain l'impératrice lui remettoit devant les yeux ses obli-

De l'Ère Chrétienne. *Heou-han.* 950. *Yn-ti.*

gations, & l'exhortoit à s'instruire de ses devoirs. Les grands demandoient qu'on ne mît auprès de sa personne que des hommes capables de l'éclairer sur les affaires du gouvernement, & de lui inspirer le goût de la vertu, par de bons exemples; mais ils ne purent rien obtenir, & les flatteurs qui l'obsédoient sans cesse, rendirent tous leurs efforts inutiles. Ces gens corrompus ne s'étudioient qu'à lui gâter de plus en plus le cœur, afin de conserver l'ascendant qu'ils avoient sur son esprit; enfin il se porta à de si grands excès, qu'il lui en coûta la couronne & la vie.

Les Tartares n'avoient pas vu sans regret échapper de leurs mains des conquêtes qui leur avoient coûté tant de sang. Pour s'en dédommager, en quelque sorte, ils se mirent à faire des courses sur les frontières de l'empire, dont ils ne se retiroient jamais sans emporter un butin considérable. La cour, cherchant à y remédier promptement, crut, pour le bien des affaires, devoir y envoyer Kouo-oueï, en qualité de généralissime des troupes du nord. Sfé-hong-tchao, qui en avoit le premier ouvert l'avis, dit encore qu'il falloit lui donner une place dans le conseil privé; mais Sou-fong-ki s'y opposa, en disant qu'on alloit introduire une nouveauté dangereuse, & que l'histoire des siècles passés n'offroit rien de semblable. Sfé-hong-tchao repliqua que c'étoit afin de rendre Kouo-oueï plus redoutable aux ennemis, & que ce double titre le feroit davantage respecter des officiers, qui obéiroient avec zèle à un homme de qui dépendroit leur fortune.

Non content de ces distinctions, l'empereur fit encore publier un édit, qui enjoignoit à tous les gouverneurs & commandans de place de faire tenir à Kouo-ouei tout ce qu'il demanderoit, soit en armes, vivres ou argent des tributs, sans autre

formalité qu'un ſimple écrit de ſa main, & ſans qu'il fût beſoin d'un nouvel ordre.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-han.* 950. *Yn-ti.*

Ssé-hong-tchao, chagrin de voir ſon ſentiment combattu par Sou-fong-ki, ne put diſſimuler ſon dépit. Celui-ci qui s'en apperçut, ne laiſſa pas de dire, en fixant ſes regards ſur lui : « C'eſt la cour qui doit gouverner la province, & les ordres » doivent partir du cabinet pour être exécutés au dehors. » Faudra-t-il qu'un gouvernement ſi naturel ſoit renverſé pour » un ſeul homme ? Si vous accumulez ainſi les dignités ſur la » tête de Kouo-oueï, vous ne tarderez pas à vous en repentir ». Cette conteſtation eut des ſuites fâcheuſes ; il ne fut plus poſſible de les rapprocher, & ils ſe formèrent chacun un parti. On vit la cour partagée en deux factions, & cette méſintelligence fut très-préjudiciable aux intérêts de l'empereur & de l'état.

Kouo-oueï ne voulut pas quitter la cour ſans donner à l'empereur quelques avis ſur la conduite qu'il devoit tenir pendant ſon abſence, & dans ſon audience de congé, il lui dit : « L'impératrice, votre mère, a été témoin des événemens les » plus conſidérables du règne de votre auguſte père : l'expérience » qu'elle a acquiſe, jointe à ſa prudence naturelle, doit vous » porter à lui accorder votre confiance. Vous avez beſoin de » conſeils ; ſi vous vous trouvez dans quelque circonſtance un » peu critique, marquez-lui plus de déférence, elle vous » ſoutiendra, & vous empêchera de tomber dans les piéges » qu'on vous tend de tous côtés. Ne ſouffrez auprès de votre » perſonne que des hommes qui veillent à votre gloire, qui » ſachent, par une fermeté généreuſe, vous ſauver de vos foibleſſes : écartez ſur-tout ces lâches adulateurs qui encenſent » vos défauts, careſſent vos penchans & s'efforcent d'avilir » dans vos mains un ſceptre qu'elles doivent illuſtrer : il eſt

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
950.
Yn-ti.

» difficile de démêler la vérité à travers le masque dont se » couvrent les hommes qui obsèdent les princes; le seul moyen » de la connoître, est de n'admettre dans votre confidence que » des hommes désintéressés & éprouvés par de longs services. » Sou-fong-ki, Yang-pin, Ssé-hong-tchao méritent une place » dans votre conseil privé : ils ont servi avec distinction dans » les premiers emplois, sous le règne de l'empereur votre père. » De tels conseillers sont incapables d'abuser de la confiance » de leur maître, & ne sauroient vous égarer. Quant aux limites » de votre empire du côté des Tartares, quelque défiance que » j'aie de mes lumières, j'espère les pacifier en peu de temps». L'empereur, peu accoutumé à recevoir des conseils, goûta cependant ceux-ci, malgré sa pente vers le mal : Kouo-oueï avoit conservé assez d'ascendant sur lui, pour réveiller dans son ame l'amour du bien. Le jeune prince le remercia d'un air grave & modeste, & promit de se conformer à ses sages avis. Ce général partit à la cinquième lune.

La lune suivante, qui étoit intercalaire, un vent furieux souffla avec tant de violence dans l'enceinte du palais, que les bâtimens les plus solides en furent ébranlés d'un manière qui fit craindre qu'ils ne s'écroulassent. Malgré les ferrures énormes dont les portes étoient revêtues, un tourbillon les enleva de leurs gonds & les mit en pièces : cet ouragan sembla avoir épuisé sa rage contre elles, en se brisant à douze pas de là.

L'empereur, que ce fracas avoit rempli de trouble & d'effroi, regarda ce phénomène effrayant comme un mauvais présage, & voulant s'éclaircir de ses doutes sur ce point, il fit venir Tchao-yen-y, membre du tribunal des mathématiques, auquel il demanda ce que signifioit cet étrange accident; le lettré répondit d'un ton ferme : « Mon emploi est d'observer les mouvemens

De l'Ere Chrétienne. *Heou-han.* 950. *Yn-ti.*

» des aſtres & de marquer l'ordre des temps; je ne connois » point l'art de diſſiper les préſages ſiniſtres: cependant je dirai, » ſans détour, à Votre Majeſté, que ſi elle craint quelque mal- » heur, le plus sûr moyen de l'éloigner, eſt de s'appliquer à » devenir meilleur & de marcher dans le ſentier de la vertu ». — « Eh, qui m'enſeignera la route qui y conduit, dit l'empe- » reur »? — « Que Votre majeſté daigne parcourir nos annales; » elles ſont pleines des belles actions des princes vertueux qui » l'ont précédée. Telle eſt la ſource où elle doit puiſer les » ſublimes connoiſſances & les vertus, dont la pratique la » rendra leur égale ».

Le premier jour de la onzième lune de cette année, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Depuis que l'empereur Yn-ti occupoit le trône, Yang-pin avoit toujours été à la tête du conſeil ſecret de l'état, & Kouo-oueï de celui de la guerre; Sſé-hong-tchao commandoit la garde du prince, & Ouang-tchang étoit miniſtre des finances & des tributs de l'empire: tant qu'ils furent en place, par leurs ſoins & leur vigilance, les affaires prenoient une meilleure face; on commençoit à eſpérer qu'ils rétabliroient l'empire dans ſon ancienne ſplendeur.

Ouang-tchang portoit dans l'exercice de ſa charge une rigueur inflexible; un naturel vif, bouillant, inclinant même vers la cruauté, le rendoit inexorable envers ceux dont il ſe ſervoit pour lever les impôts. Le moindre déficit, la plus légère faute dans le recouvrement des deniers publics étoit un crime qu'il puniſſoit de mort. Il avoit une forte antipathie pour les gens de lettre: on l'entendoit ſouvent dire, je ne ſais pourquoi on eſtime tant des hommes vains & orgueilleux que le moindre danger épouvante, & qui manquent de fermeté dans

De l'Ere Chrétienne. *Heou-han.* 950. *Yn-ti.*

des temps orageux : quel avantage recueille l'état, en nourriſſant ces hommes inutiles, dont les talens ne ſervent qu'à y ſemer la diviſion ?

L'empereur avoit auprès de lui une trentaine de perſonnes, qui, abuſant de ſa foibleſſe, influoient puiſſamment ſur ſes réſolutions. Les parens de l'impératrice, fiers du ſang d'où ils ſortoient, s'ingéroient auſſi des affaires du gouvernement. Yang-pin & les autres miniſtres, perſuadés que rien ne pouvoit être plus funeſte à l'état que l'uſurpation de ces intrus, s'étoient oppoſés de tout leur pouvoir à leurs entrepriſes & étoient parvenus à les éloigner.

Li-yé, frère de l'impératrice, briguoit un mandarinat qui lui auroit donné part à l'adminiſtration; mais il ne put jamais l'obtenir. Yen-tſin-king, qui y avoit quelques droits par ſa place, en fut auſſi exclu. Nié-ouen-tſin, Héou-kouang-tſan, Kouo-yun-ming, tous favoris de l'empereur, ne furent pas plus heureux. Lieou-tchu crut que s'il témoignoit du mécontentement, il intimideroit ces courageux miniſtres; il quitta ſon mandarinat pour ſe retirer chez lui, mais ils parurent n'y pas faire attention, & on ne ſongea plus à lui pour le remettre ſur les rangs.

Les trois années du deuil de l'empereur étant révolues, il ſe hâta de faire jouer des comédies, qu'il aimoit paſſionnément; pour encourager les comédiens, il leur fit préſent de ſuperbes habits de théâtre & de ceintures enrichies de pierres précieuſes. Sſé-hong-tchao, inſtruit de cette profuſion, en fut indigné : « Quoi! dit-il, il n'eſt aucune récompenſe pour des guerriers » qui endurent des fatigues continuelles & veillent ſans relâche » à la conſervation de l'empire, au péril de leur vie, & l'em- » pereur ne rougit point de donner à des vils bâteleurs le prix

» du

De l'Ere Chrétienne. *Heou-han.* 950. *Yn-ti.*

» du courage & de l'amour pour la patrie ». Il eut la hardiesse de faire enlever toutes les richesses que l'empereur leur avoit prodiguées. Ce prince, qui n'étoit plus un enfant, fut très-sensible à cet affront, & ne vit pas sans une extrême dépit l'autorité que les grands s'arrogeoient.

Un jour qu'il traitoit avec Yang-pin & Sſé-hong-tchao des affaires du dehors, & qu'il en parloit avec peu de jugement, ils lui dirent fort durement : « Prince, vous n'êtes point instruit de » ces détails; délivrez-vous de ce soin, & laissez-nous le manie- » ment de ces sortes d'affaires, nous qui en sommes chargés » par notre emploi, & qui avons un peu plus d'expérience » que vous ». L'empereur, outré de cette nouvelle insulte, conçut une haine mortelle contre eux.

Ceux dont Yang-pin & les autres ministres de sa faction avoient traversé les projets, voyant les dispositions où le prince étoit à l'égard de ce mandarin, excitèrent encore son ressentiment contre lui, & lui dirent, à dessein de l'aigrir d'avantage, que la manière peu respectueuse dont Yang-pin lui avoit parlé & le mépris qu'il faisoit de son autorité, donnoient lieu de croire qu'il pensoit à se révolter; ils lui conseillèrent de se hâter de le prévenir, parce qu'il étoit à craindre qu'il n'en fût plus temps, s'il différoit d'étouffer dans sa naissance une révolte qui ne tarderoit pas à éclater.

Ce peu de mots suffit pour remplir de soupçons un esprit naturellement foible & défiant, & pour le porter à la plus violente résolution. L'empereur manda aussi-tôt Li-yé, Nié-ouen-tçin, Heou-kouang-tsan & Kouo-yun-ming, pour les consulter sur les mesures qu'il pourroit prendre, afin de se défaire, sans risque & sans bruit, de Yang-pin & de tous ceux qui avoient part à l'administration.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
950.
Yn-ti.

Lorſqu'ils furent convenus des moyens avec l'empereur, ils allèrent trouver l'impératrice pour lui communiquer la réſolution priſe entre le prince & eux; mais cette princeſſe, étonnée de leur précipitation, leur dit que l'affaire étoit trop ſérieuſe, pour prendre légérement ſon parti, qu'il falloit auparavant en conférer avec les miniſtres d'état. « Votre Majeſté, répondit » Li-yé, oublie une des plus belles inſtructions que nous ait » laiſſé le dernier empereur; c'eſt de ne point conſulter les » lettrés dans les affaires où il y va du ſalut de l'état, ces ſortes » de gens n'étant propres qu'à élever des difficultés déplacées, » & ſouvent à faire manquer le but & le ſuccès d'une entre- » priſe ». Malgré ces raiſons, l'impératrice refuſa conſtamment de donner les mains à ce qu'ils lui propoſoient.

L'empereur, piqué de ce refus, ſe leva bruſquement & ſortit, en diſant : « Qu'avons-nous beſoin du conſentement » d'une femme pour un coup qui demande de la vigueur & » de la réſolution? S'amuſer à écouter des conſeils timides, » c'eſt s'expoſer à voir échouer l'entrepriſe la mieux concertée : » il eſt temps d'agir, & le moindre délai peut être funeſte ». Li-yé & les autres coururent avertir Yen-tçin-king, qui, effrayé du péril où ils alloient ſe précipiter, ſe rendit en diligence à la maiſon de Sſé-hong-tchao, pour lui donner avis de ce qui ſe tramoit contre lui; mais celui-ci lui en ferma l'entrée. Le lendemain au matin, Yang-pin étant venu au palais avec Ouang-tchang, pour remplir, comme à l'ordinaire, le devoir de ſa charge, à peine furent-ils entrés qu'une troupe de ſoldats ſe jetta ſur eux, & les mit en pièces. Après cette exécution, Nié-ouen-tçin envoya ordre aux miniſtres, aux mandarins & aux principaux officiers des troupes de ſe rendre au palais. Dès qu'ils furent arrivés, l'empereur, après les avoir diviſés

en plusieurs petits corps, leur ordonna de faire une recherche exacte des parens & amis de Yang-pin, & de les mettre tous à mort sans distinction : il chargea ensuite Mong-yé d'un ordre secret, adressé à Li-hong-y, qui portoit de faire mourir sans délai Ouang-yn, officier entiérement dévoué à Ssé-hong-tchao, & il en remit un autre à Kouo-tsong-oueï pour Tsao-oueï, auquel il enjoignoit de se défaire de Kouo-oueï & de Ouang-tsiun.

Ces dispositions faites, il envoya des couriers à Kao-hing-tchéou, Fou-yen-king, Kouo-tsong-y, Mou-jong-yen-tchao & Li-kou, pour leur signifier de se rendre incessamment à la cour, afin d'exercer les emplois vacans par la mort de ceux qu'il avoit jugé à propos de punir ; & en attendant qu'il y eût pourvu, il commit le soin des affaires privées à Sou-fong-ki, & le gouvernement de Caï-fong-fou à Lieou-tchu : il donna à Li-hong-kien le commandement de ses gardes.

Quoiqu'ennemi de Ssé-hong-tchao, Sou-fong-ki ne voulut prendre aucune part dans cette affaire. A la nouvelle de ce massacre, il poussa un profond soupir, & dit : « L'empereur a » été mal conseillé ; s'il m'eût consulté, je l'aurois empêché de » se porter à cette extrémité ».

Lieou-tchu, chargé d'éteindre les familles de Kouo-oueï & de Ouang-tsiun, exécuta cet ordre barbare avec la dernière sévérité. Il n'en échappa aucun à ses perquisitions ; il immola à la vengeance de son maître jusqu'aux enfans à la mammelle. Li-hong-kien fut moins cruel envers la famille de Ouang-yn ; il se contenta de faire arrêter tous les parens de cet officier & de les faire garder étroitement, veillant lui-même à ce qu'on leur fournît la nourriture & tout ce qui leur étoit nécessaire.

Mong-yé, arrivé à Tchen-tchéou, remit l'ordre, dont il étoit porteur contre Ouang-yn, à Li-hong-y, qui n'osa l'exécuter,

De l'Ere Chrétienne. *Heou-han.* 950. *Yn-ti.*

& le fit voir à celui qu'il profcrivoit. Ouang-yn s'affura d'abord de Mong-yé, & l'ayant laiffé fous une garde sûre, il courut montrer l'ordre à Kouo-oueï.

Ce général fit appeller Oueï-gin-pou pour lui confier fon embarras, & lui demander fon avis fur le parti qu'il prendroit: « Vous êtes parvenu, répondit Oueï-gin-pou, aux premiers » emplois par votre feul mérite; perfonne n'a porté plus haut » que vous la gloire de l'empire; votre nom a pénétré jufqu'aux » provinces les plus reculées : qui croiroit, après tant de fer- » vices fignalés, qu'un prince ingrat & fans honneur envoyât » de lâches affaffins pour attenter à vos jours? Je ne puis y » penfer fans frémir d'indignation & d'horreur; mais votre » fort eft entre vos mains. Maître d'une grande province, à la » tête d'une nombreufe armée qui vous eft dévouée, préfente- » rez-vous un col docile aux bourreaux? Un grand homme n'eft » pas fait pour mourir comme le dernier des malheureux; & » s'il ne peut éviter de périr, il doit défendre fa vie en héros ».

Kouo-oueï ne crut pas devoir fe décider dans une conjoncture auffi critique, fans une plus mûre délibération: il manda Kouo-tfong-oueï & fes principaux officiers, & leur fit part de la fin malheureufe du brave Yang-pin & des ordres fecrets que l'empereur avoit donnés contre lui-même : « Chers compagnons » de mes fatigues, ajouta-t-il, fouvenez-vous des dangers que » nous avons bravés, & des travaux fans nombre que nous avons » fupportés fous le dernier empereur. Notre fidélité ne s'eft » jamais démentie, c'eft nous qui l'avons placé fur le trône, » ce font nos bras qui ont confervé à fon fucceffeur une cou- » ronne prête à lui échapper, & une mort infâme eft le prix » qu'il réfervoit à nos fervices! Je connois votre attachement » pour moi, je ne doute point que vous ne foyez prêts à verfer

» votre ſang pour me défendre ; mais je ne conſentirai jamais à » conſerver une vie qui ſeroit achetée aux dépens de la vôtre ». Puis ſe tournant vers Kouo-tſong-oueï & Tſao-oueï : « Pour » vous, leur dit-il, qui êtes les miniſtres de cette injuſtice, » votre ſûreté exige ma mort, coupez cette tête & portez-là » à l'empereur, c'eſt le ſeul moyen de ſauver la vôtre ».

Ce diſcours excita une indignation générale; Kouo-tſong-oueï, interprète de leurs ſentimens, répondit en leur nom : « L'empereur notre maître eſt encore jeune; peu inſtruit des » affaires du gouvernement, il prête l'oreille aux flatteurs qui » l'environnent, ce ſont leurs conſeils pernicieux qui l'entraî» nent à ſa perte. Jaloux de votre gloire, ces hommes vils » ont juré votre ruine & celle de ſes plus fidèles ſujets ; tant » qu'ils auront du crédit, il n'eſt point de paix à eſpérer pour » nous. Le ſeul parti qui vous reſte, c'eſt de marcher à notre » tête, & de vous rendre à la cour, pour vous juſtifier & » diſſiper par votre préſence les mauvaiſes impreſſions qu'on » donne à l'empereur contre vous. Il faut purger le palais de » ces boute-feux, qui ne cherchent qu'à bouleverſer l'état & » à le priver de ſon plus ferme appui ; c'eſt une démarche » que vous devez à votre gloire, & votre devoir même exige » que vous la faſſiez ». — « Quel avantage, ajouta Tchao-ſiou» ki, retireroit l'empire de votre mort, ſi vous ſuccombiez aux » intrigues de vos ennemis? Marchez plutôt à notre tête vers les » provinces méridionales, c'eſt le Tien qui vous y appelle ».

Kouo-oueï ne balança plus à ſe rendre aux inſtances de ſon armée : laiſſant Kouo-jong, ſon fils, pour la défenſe de Yé-tou, il donna le commandement de l'avant-garde à Kouo-tſong-oueï, & le ſuivit de près avec le gros de l'armée. Le bruit de ſa marche parvint à la cour. Mou-jong-yen-tchao étoit à table,

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
950.
Yn-ti.

lorsqu'on lui annonça cette nouvelle ; l'effroi dont il fut saisi fut si grand, que les bâtonnets lui tombèrent des mains : il se leva brusquement, & alla trouver l'empereur, qui lui donna un pouvoir absolu sur les gens de guerre.

Heou-y, qui se trouvoit alors au palais, dit qu'il ne falloit rien précipiter, & qu'on avoit en main un moyen sûr de mettre les rebelles à la raison, parce qu'ayant la plupart leurs familles à Yé-tou, c'étoient autant d'ôtages qui répondoient de leur fidélité. Il ajouta qu'il suffiroit de fermer les portes de cette ville & de faire paroître sur les remparts les parens des rebelles, & qu'à cette vue ils seroient bientôt forcés de se soumettre. Mou-jong-yen-tchao repliqua que les années avoient sans doute affoibli le jugement de Heou-y pour ouvrir un pareil avis : l'empereur le rejetta absolument, mais cela ne l'empêcha pas d'employer cet officier, qu'il envoya avec Yen-tçin-king, Ou-kien-yong & Tchang-yen-tchao, à la tête d'un corps considérable de troupes, pour observer les mouvemens de Kouo-oueï & le tenir en échec.

Ce prince, inquiet de la démarche de Kouo-oueï, lui dépêcha un des eunuques de sa présence, pour savoir de lui-même quel en étoit le motif. Kouo-oueï ne voulut pas s'expliquer clairement devant l'eunuque, mais il le chargea d'un placet, qu'il mit lui-même dans la manche de son habit : ce placet étoit conçu en ces termes : « Lorsque j'ai vu l'ordre de Votre Majesté, j'ai » présenté ma tête pour recevoir le coup ; mais Kouo-tsong-oueï » & tous les autres officiers se sont opposés à l'exécution de ses » volontés : c'est leur résistance qui m'oblige à venir me justifier » à ses pieds. Si je suis coupable, je ne prétends point me sous» traire à la peine qui m'est due ; mais si le crime dont on » m'accuse est une calomnie de mes ennemis, je supplie Votre

» Majesté de les envoyer ici à la tête de ses troupes, afin de » calmer les esprits. Votre Majesté doit me connoître assez, » pour croire que je respecterai ses ministres, & que je les » reconduirai à Yé-tou, avec les égards que méritent des per- » sonnes chargées de ses ordres ».

Cependant, ce général s'avança avec son armée jusqu'à Hoa-tchéou; Song-yen-ou, gouverneur de Y-tching, l'y joignit & se donna à lui avec ses troupes : après cette jonction, il entra dans Hoa-tchéou & s'empara de l'argent des impôts, qu'il distribua à ses soldats, en leur disant ce peu de mots : « Amis, j'apprends que Heou-y vient à notre rencontre à la » tête des troupes de l'empereur; je ne veux pas que vous » sacrifiiez votre gloire à mes intérêts : prenez ma tête, je vous » l'abandonne sans regret, & portez-la à l'empereur, comme un » témoignage de votre fidélité ». Ses soldats lui répondirent, d'une voix unanime : « Ce n'est pas vous qui êtes coupable, » c'est l'empereur qui paye vos services de la plus noire ingra- » titude. Quel est donc votre crime, pour qu'on oublie ce » qu'on vous doit ? Si une pareille injustice se commet impu- » nément, qui désormais se croira en sûreté » ?

Kouo-ouei, rassuré par ces protestations, continua sa marche & s'avança vers la cour. L'empereur, informé qu'il étoit déja près du Hoang-ho, commença à se repentir de sa précipitation, & à craindre les suites d'une révolte qu'il avoit d'abord méprisée : il fit ouvrir ses trésors & distribuer de grosses sommes à ses troupes pour les encourager à faire leur devoir; il étendit ses largesses sur les familles de ceux qui servoient dans l'armée de Kouo-ouei, & les engagea à écrire à leurs parens, pour les détacher de son parti.

Peu de temps après, il envoya à Heou-y un renfort com-

De l'Ere Chrétienne. *Heou-han.* 950. *Yn-ti.*

posé de nouvelles recrues, sous les ordres de Yuen-y & de Lieou-tchong-tsin. Malgré ce secours, ce général vint camper à Tchi-kang, reculant toujours devant Kouo-oueï. Mou-jong-yen-tchao, avec des troupes plus nombreuses, s'avança jusqu'à Tsi-li-tien, à sept *ly* de la ville. L'empereur, sans avoir égard aux prières & aux larmes de l'impératrice, voulut y aller en personne : dès qu'il fut arrivé, Mou-jong-yen-tchao prit avec lui une partie des troupes légères & s'approcha des ennemis, résolu de les attaquer. Kouo-oueï, lui épargnant la moitié du chemin, vint le charger avec Li-jong & des forces égales : au premier choc, les troupes impériales lâchèrent le pied, laissant une centaine des leurs sur la place. Cet échec les découragea tellement, que de jour en jour ils désertoient, & venoient se rendre par milliers à Kouo-oueï. Heou-y & les officiers de son armée, voyant que les affaires prenoit une mauvaise tournure, vinrent trouver Kouo-oueï, qui les renvoya dans leur camp, après un entretien fort long. Mou-jong-yen-tchao, se croyant perdu sans ressource, s'enfuit avec précipitation vers Yen-tchéou, suivi seulement de dix cavaliers. L'empereur, ainsi abandonné, resta presque seul avec ses trois ministres, & quelques officiers que leur fidélité attachoit à sa fortune.

Le lendemain, dès la pointe du jour, ce prince, voulant rentrer dans la ville, en trouva les portes fermées. Lieou-tchu parut sur le rempart, & fit pleuvoir une grêle de flèches sur ses gens, dont une partie fut tuée. Cette trahison l'obligea à tourner bride & à se retirer vers l'ouest : il poussa jusqu'au village de Tchao-tsun; vivement poursuivi par les ennemis & près d'être atteint, il descendit de cheval, & entra dans la maison d'un paysan, espérant se dérober par ce moyen aux recherches de ceux qui couroient après lui; mais les rebelles ayant mis

tout

tout à feu & à sang dans ce village, ils en passèrent les habitans au fil de l'épée, & l'empereur fut tué sans être reconnu. Sou-fong-ki, Yen-tsin-king & Kouo-yun-ming, réduits au désespoir, aimèrent mieux se donner la mort que de tomber vifs entre les mains de Kouo-oueï. Ne trouvant plus d'ennemis à combattre, ce général entra dans la ville, & alla droit à sa maison, abandonnant la place à ses soldats, qui la saccagèrent toute la nuit. A la pointe du jour, il fit cesser le pillage. Song-tao, un des ministres, assembla tous les mandarins & les conduisit à Kouo-oueï, qui les reçut avec sa tranquillité ordinaire, en témoignant du regret de s'être vu forcé à venir à main armée pour se justifier. Il ajouta que ne pouvant plus endurer les impostures des courtisans qui flétrissoient sa gloire, il avoit cru devoir leur imposer silence de la manière qu'il s'y étoit pris.

Après leur avoir ainsi parlé, il se rendit avec eux chez l'impératrice, pour la prier de nommer sans délai un successeur à l'empire. Cette princesse leur dit : « Vous avez Lieou-tsong, » gouverneur du Ho-tong, & Lieou-sin, commandant de » Tchong-ou, tous deux frères de l'empereur Kao-tsou, qui » a de plus laissé deux fils, Lieou-pin, gouverneur de Ou-ning, » & Lieou-tching-hiun ; on peut compter Lieou-pin au nombre de ses enfans, quoiqu'il doive le jour à Lieou-tsong, » parce que ce prince l'avoit adopté pour son fils, & que vous » devez le reconnoître en cette qualité. Choisissez parmi ces » princes celui que vous jugez le plus digne du trône ». Comme rien ne fut déterminé dans cette première députation, Kouo-oueï & Ouang-siun, vinrent trouver une seconde fois l'impératrice, pour l'engager à nommer Lieou-hiun, qu'elle sembloit avoir oublié. « Lieou-hiun, répondit-elle, est d'une

De l'Ere Chrétienne. Heou-han. 950. Yn-ti.

» complexion trop foible pour foutenir le poids d'une couronne ; si vous en doutez, rendez-vous auprès de lui, vous » le trouverez malade dans fon lit, & hors d'état d'agir ». Les mandarins s'étant convaincus par leurs yeux de fon incapacité, n'insistèrent pas davantage : ils délibérèrent de nouveau, & revinrent à la charge à dessein de faire élire Lieou-pin. L'impératrice se rendit enfin à leurs desirs, & donna son consentement par écrit, en présence de tous les grands : elle chargea ensuite Fong-tao, Ouang-tou & Tchao-chang-kiao, tous trois grands de la première classe, de l'aller prendre à Siu-tchéou pour l'amener à la cour.

Cependant Kouo-oueï fit arrêter Lieou-tchu, Li-hong-kien avec leurs partisans & leur fit trancher la tête en plein marché, en punition de la témérité qu'ils avoient eue de faire tirer sur l'empereur, lorsqu'il s'étoit présenté aux portes de la ville. Il fit exposer leurs têtes dans des cages à la vue du peuple. Avant de les condamner, il avoit dit aux grands, que Lieou-tchu ayant détruit toute sa famille, s'il n'écoutoit que son ressentiment, il n'épargneroit pas non plus la sienne ; mais qu'il étoit plus digne de lui de leur pardonner & de se venger par des bienfaits. Cette clémence sauva un grand nombre de familles, & fit espérer à Ouang-yn qu'il pourroit obtenir la grace de Li-hong-kien ; mais toutes ses prières furent inutiles, Kouo-oueï fut inflexible, & il le fit exécuter.

Dans ces entrefaites, on apprit à la cour que les Tartares *Leao* étoient entrés sur les terres de l'empire, & avoient forcé les villes de Nui-kieou & de Jao-yang. Kouo-oueï se disposa aussi-tôt à partir pour les frontières, afin de leur faire tête ; mais dès qu'ils eurent vent de sa marche, ils se retirèrent, emportant un butin immense.

Lieou-pin, avant de partir de Siu-tchéou, nomma aux emplois vacans, des officiers ſur leſquels il pouvoit compter, & donna ſon gouvernement à Yang-ouen : après quoi il ſe mit en chemin, avec Fong-tao & ceux qui étoient venus au-devant de lui, pour ſe rendre à la cour ; il n'avoit avec lui que le cortège d'un prince, ce qui n'empécha pas ſes gens de le traiter de Majeſté, & de le ſervir avec les cérémonies qu'on obſervoit à l'égard de l'empereur.

Kouo-ouei fit quelque ſéjour à Hoa-tchéou, pour y rafraîchir ſes troupes : il étoit encore dans cette ville lorſqu'on vit arriver un mandarin, envoyé par le prince Lieou-pin, pour calmer les eſprits, & témoigner aux officiers l'eſtime & la conſidération qu'il avoit pour eux. Lorſque ce mandarin les eut aſſemblés pour leur faire part des diſpoſitions du prince, ils ſe regarderent les uns & les autres, & ſans témoigner le reſpect qu'ils devoient à un envoyé de l'empereur, ni obſerver les cérémonies uſitées à la réception de ſes ordres, ils dirent, entre eux, nous avons ſaccagé la ville impériale, nous ſommes cauſe en partie de la fin malheureuſe de l'empereur ; ſommes-nous aſſez aveugles pour nous flatter que ſa famille oublie tant de ſujets de haine, ni qu'elle nous épargne, ſi jamais elle ſe voit en état de nous punir ? Animés par ces diſcours ſéditieux, ils partirent de Hoa-tchéou & arrivèrent à Tchen-tchéou, où la fermentation augmenta de jour en jour : ces ſemences de révolte, foibles dans leur origine, ſe développerent peu à peu ; enfin la ſédition éclata, ils levèrent le maſque, & ſe déclarèrent hautement contre la famille impériale.

A la veille de leur départ de Tchen-tchéou, pluſieurs milliers d'entre eux entourerent Kouo-ouei, en criant : « Voilà » notre empereur, nous n'en voulons point d'autre ! La famille

De l'Ère Chrétienne.
Heou-han.
950.
Yn-ti.

» des *HAN* est devenue notre ennemie, nous n'avons plus » que des rigueurs & des châtimens à attendre d'elle ». Le reste de l'armée se joignit à eux & témoigna sa joie par des cris redoublés de *vive Kouo-oueï! dix mille années de vie à notre empereur!* Ce général ne pouvant réprimer leur ardeur indiscrète, céda à leur empressement & leur fit dire, que puisqu'ils s'opiniâtroient dans leurs desseins, ils se disposassent à retourner à Ta-léang. Il se fit précéder par un de ses officiers qu'il chargea d'un placet pour l'impératrice, dans lequel il demandoit la permission d'aller rendre les honneurs accoutumés aux *ancêtres* de la famille régnante. Il ordonna aussi à cet officier de publier, en arrivant, qu'on ne s'effrayât point des changemens qui alloient se faire; qu'à son retour il conduiroit tout avec tant de prudence & de modération, qu'il ne se commettroit aucun désordre.

A son arrivée à Tsi-li-tien, Tou-tchin-kou & tous les mandarins sortirent de la ville en corps pour aller à sa rencontre, & le saluèrent avec respect, en le pressant de monter sur un trône qu'on pouvoit regarder comme vacant. Kouo-oueï leur fit un accueil gracieux, & leur rendit le salut; mais il ne jugea pas à propos de s'expliquer sur l'invitation qu'ils lui faisoient.

Le prince Lieou-pin, rendu à Song-tchéou, reçut la nouvelle de cette révolution, & que Kouo-tsong-oueï, détaché avec sept cens chevaux, venoit à lui : à peine achevoit-on de lui donner cet avis, qu'on vint lui dire qu'il paroissoit à la vue des murailles. Aussi-tôt il fit fermer les portes, & monta sur le rempart, afin de lui demander quel motif l'amenoit, avec les troupes qui le suivoient. Kouo-tsong-oueï, lui répondit que Kouo-oueï l'envoyoit pour l'informer de la conduite que les

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
950.
Yn-ti.

officiers & les soldats avoient tenue à Tchen-tchéou ; ajoutant que ses cavaliers étoient destinés à lui servir d'escorte. Lieou-pin lui fit ouvrir les portes, & l'ayant pris par la main, il voulut lui demander de plus amples éclaircissemens, mais il avoit le cœur si serré, qu'il lui fut impossible de proférer une parole ; ses larmes seules purent se faire un passage. Kouo-tsong-oueï n'oublia rien pour le consoler, & pour lui persuader qu'il n'avoit rien à craindre. Cependant Tchang-ling-tchao, qui commandoit la garde du prince, sollicité par cet officier, qui l'instruisit plus à fond de l'état des choses, abandonna Lieou-pin, & alla se joindre aux sept cens hommes qu'il avoit amenés. Le prince ne douta plus qu'il ne fût trahi, & qu'il s'étoit forgé des fers par son imprudence.

Kouo-oueï envoya ordre à Fong-tao de se rendre à la cour avant les autres. A son départ, Lieou-pin lui dit : « Ce sont » vos conseils qui m'ont déterminé à venir ici, vous voyez » dans quel embarras vous m'avez plongé ; que faire dans » cette cruelle extrêmité ? Réparez le mal que vous avez fait, » en me suggérant les moyens de me tirer des mains de Kouo-» oueï ». Fong-tao, confus d'un reproche justement mérité, fut embarrassé de répondre & garda le silence.

Durant cet entretien, Kia-tchin, qui étoit fort attaché au prince, lançoit des regards terribles sur Fong-tao, & ne pouvant plus contenir son indignation, il lui demanda permission de le tuer : le prince s'emporta contre Kia-tchin, & lui dit : « Vous voulez achever de me perdre, soyez plus modéré, & » gardez-vous sur-tout de faire aucun mal à un homme qui » n'a nulle part à l'événement dont je me plains ». Kouo-tsong-oueï conduisit Lieou-pin à Ta-léang & le logea hors de la ville, dans un palais où il le laissa sous bonne garde ;

De l'Ere Chrétienne.
Heou-han.
950.
Yn-ti.

ensuite il s'assura de Tong-y, de Kia-tchin & de ceux qui lui étoient le plus attachés, & les fit mettre à mort.

L'impératrice voulant sauver le prince, révoqua l'ordre qu'elle avoit donné pour l'élever sur le trône, & le déclara seulement *Kong* ou prince de Siang-yn (1), du troisième ordre. Kouo-oueï avoit envoyé Ma-to avec des troupes à Hiu-tchéou, où résidoit Lieou-sin, gouverneur de Tchong-ho, pour l'empêcher de remuer, en cas qu'il fût tenté de le faire. Ce commandant fut si effrayé à la vue de Ma-to, persuadé qu'il étoit venu pour se rendre maître de sa personne, qu'il se tua lui-même.

Après que l'impératrice eut déclaré Lieou-pin déchu du trône, elle nomma Kouo-oueï régent de l'empire; tous les mandarins & grands des provinces l'en félicitèrent par des placets, dans lesquels ils l'exhortoient à s'asseoir sur le trône, vers lequel il avoit déja fait les premiers pas; ce qui engagea l'impératrice à le faire reconnoître empereur au commencement de l'année suivante.

(1) Siang-yn-hien de Tchang-cha-fou dans la province de Hou-kouang.





HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

DIX-HUITIÈME DYNASTIE.

LES HEOU-TCHÉOU.

OU

TCHÉOU POSTÉRIEURS.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou* 951. *Taï-tsou.*

L'Impératrice, mère de l'empereur Yn-ti, persuadée qu'il étoit inutile de disputer l'empire à Kouo-ouei, voulut s'en faire un mérite auprès de lui, & le premier jour de cette année, elle fit publier un ordre adressé aux grands, par lequel elle nommoit ce gouverneur de l'empire, empereur de la Chine, & l'en déclaroit légitime possesseur, en leur enjoignant de le reconnoître pour leur maître & leur souverain.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
951.
Taï-tsou.

Sur cet ordre, Kouo-oueï fut conduit par tous les mandarins dans la grande salle d'audience, où s'étant assis sur le trône, il fut salué & proclamé empereur par tous les mandarins de guerre & de lettres qui étoient à Ta-léang; après quoi il déclara qu'il vouloit que sa dynastie portât le nom de *Tchéou*, prétendant descendre d'une des branches de la grande famille des *Tchéou;* il accorda ensuite une amnistie générale.

A la nouvelle de la mort funeste de l'empereur Yn-ti, Lieou-tsong, gouverneur du Ho-tong, assembla les troupes de son département, & vouloit venir du côté du sud soutenir ses droits à l'empire; mais apprenant, presque en même temps, que l'impératrice-mère avoit nommé Lieou-pin, son fils, à la sollicitation de ceux dont il avoit le plus à craindre, il se désista de ses prétentions, en disant que puisque son fils étoit empereur, il ne pouvoit rien desirer de plus.

Li-siang, mandarin de Taï-yuen, n'envisagea pas les choses du même œil que lui; il lui fit observer qu'il se fioit trop aux apparences, & qu'à examiner de près la conduite de Kouo-oueï, il ne seroit pas content qu'il ne se fût rendu maître de l'empire; il lui conseilla de passer, sans perdre de temps, les montagnes de Taï-hang à la tête de ses troupes, pour s'assurer du passage de Mong-tsin, & d'y attendre que le prince Lieou-pin fût paisible possesseur du trône : il ajouta que cette démarche en imposeroit à Kouo-oueï, & qu'il n'oseroit rien entreprendre.

Lieou-tsong reçut fort mal ce conseil; il crut que c'étoit un artifice de Li-siang, pour le mettre mal avec Lieou-pin, son fils : dans cette persuasion & transporté de colère, il ordonna à ses gens de le prendre & de l'aller mettre à mort, en disant : « De quoi s'avise ce misérable petit lettré de vouloir brouiller

le

» le père avec le fils? Des gens de ce caractère méritent-ils de » vivre »?

Li-siang, jettant un grand soupir : « J'avois, dit-il, un moyen » infaillible de maintenir sa famille sur le trône; mais à quoi » bon se donner tant de peine pour un homme qui n'a pas » l'esprit de connoître ses propres intérêts; j'aime encore mieux » mourir que d'avoir affaire à de pareils gens. J'ai ma femme » qui est âgée ; je demande pour toute grace de n'en être pas » séparé, même à la mort ». Lieou-tsong lui accorda cette satisfaction & le fit mourir avec elle. Il reconnut bientôt que le conseil de Li-siang étoit le seul à suivre, sur-tout lorsqu'on vint lui dire que Lieou-pin, son fils, avoit été dégradé, & que Kouo-oueï étoit sur le trône; sa faute étoit irréparable : cependant, persuadé qu'il lui seroit facile de faire revivre le droit légitime que son fils avoit à l'empire & par sa naissance & par l'ordre de l'impératrice, donné à la sollicitation de tous les grands, il se soumit en apparence à Kouo-oueï, & l'en fit assurer par un de ses officiers, en demandant qu'il lui envoyât à Tçin-yang son fils Lieou-pin. Le nouvel empereur répondit, qu'ayant fait venir auprès de lui ce prince, il auroit soin que rien ne lui manquât, & qu'il pouvoit être tranquille à son égard.

Lorsqu'on apprit à Siu-tchéou, que Lieou-pin avoit manqué le trône, Kong-ting-meï & Yang-ouen, que ce prince avoit laissés auprès de la princesse Tong-chi son épouse, se rendirent maîtres de Siu-tchéou, ne doutant point qu'il ne leur vînt du secours du Ho-tong. L'empereur qui avoit Lieou-pin en son pouvoir, obligea ce prince détrôné d'écrire à Kong-ting-meï de se soumettre, s'il vouloit qu'on épargnât les jours de son maître. Sur le refus que fit Kong-ting-meï de reconnoître

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 951. *Taï-tsou.*

Kouo-oueï, celui-ci fit mourir Lieou-pin, & fut obligé d'assiéger Siu-tchéou, qu'il ne put forcer qu'après trois mois de siége. On ne l'eût pas si-tôt prise, si le brave & fidèle Kong-ting-meï, n'avoit été tué dans un assaut où les troupes impériales furent vigoureusement repoussées.

Avant que d'être instruit de la mort de son fils, Lieou-tsong avoit pris le titre d'empereur à Tçin-yang, & s'étoit fait reconnoître dans tout son département. Douze *Tchéou* s'étoient déclarés pour lui; savoir, Ping-tchéou, Fen-tchéou, Hin-tchéou, Taï-tchéou, Lan-tchéou, Hien-tchéou, Long-tchéou, Oueï-tchéou, Tçin-tchéou, Leao-tchéou, Lin-tchéou & Ché-tchéou, tous de la province du Chan-si.

Après avoir reçu les hommages de ses grands & disposé de plusieurs emplois, il leur dit: « Si je prends aujourd'hui le titre » d'empereur, ce n'est que malgré moi; pourrois-je voir » tranquillement tomber l'empire, que Kao-tsou avoit mis » dans notre famille? Mais, hélas! quel empereur suis-je, & » avec quels gouverneurs me trouvé-je »? Il n'en dit pas davantage. Ce prince ne voulut point élever de *miao* ou salle à ses *ancêtres*, ni leur faire d'autres cérémonies que celles observées par les gens du commun.

Le même jour qu'il se fit reconnoître empereur des *Han* du nord, il apprit la mort funeste de Lieou-pin, son fils: « Tous » ces malheurs, s'écria-t-il, ne m'arrivent que pour avoir » méprisé les sages conseils du fidèle Li-siang; si je l'avois cru, » mon fils n'auroit pas été la victime de mon imprudence. Mal- » heureux! j'ai fait périr Li-siang, au lieu de récompenser son » zèle »! Pour réparer en quelque façon sa faute, il lui fit élever un *miao*, & détermina qu'à certains temps de l'année on lui feroit des cérémonies.

Après que l'empereur des *TCHÉOU* eut nommé ses ministres & ses principaux officiers, il leur dit : « Je suis né d'une famille » fort pauvre ; j'ai essuyé toutes les peines & les maux qu'il est » possible d'éprouver, & je sais par expérience tout ce que le » peuple souffre ; comment pourrois-je me prévaloir du trône » que j'occupe, pour me traiter avec délicatesse & surcharger » mon peuple ? Vous, Ouang-siun, faites-moi une liste des » choses les plus recherchées pour le goût, & par mon ordre, » défendez qu'elles entrent dans le palais. Soldat & élevé dans » un camp, je n'ai jamais étudié & j'ignore la manière de » gouverner un empire. Si parmi les officiers de guerre & de » lettres, & même parmi le peuple, il se trouve quelqu'un » qui ait des vues utiles à l'état, qu'il les mette par écrit & » me les apporte sous le sceau : je ne me crois pas au-dessus » des conseils ; un souverain est fait pour les écouter & les » suivre quand ils sont dictés par la sagesse ».

Le roi des *Léao*, informé que Lieou-tsong s'étoit fait reconnoître empereur des *Han* septentrionaux, ordonna à Pan-yunien, un de ses grands, de s'assurer de la vérité, & d'écrire à Lieou-tchin-kiun, un des officiers de ce prince. Ce dernier porta la lettre à son maître, qui se sentant trop foible pour reprendre ce que Kouo-oueï lui avoit enlevé, fut charmé de cette ouverture, & pensa aussi-tôt à se liguer avec les Tartares contre leur ennemi commun : il fit faire à leur roi la proposition de se reconnoître son vassal, comme Ché-king-tang, fondateur des *TÇIN* postérieurs, l'avoit été de son prédécesseur. Le monarque Tartare reçut avec empressement ses offres, & promit de son côté de l'aider à rentrer en possession des états que Kouo-oueï avoit enlevés à sa famille. Le prince des *Han* lui envoya une ambassade pour arrêter les conditions de ce traité, & aussi-tôt

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 951. *Taï-tsou.*

après sa conclusion Lieou-tsong se mit en campagne, ainsi que le roi Tartare : mais comme les hordes que ce dernier avoit amenées ne marchoient que par force, lorsqu'elles arrivèrent à Sin-tchéou, Chouya, prince de Yen, profitant de leur mécontentement, se mit à leur tête & se révolta contre Ou-yu, son souverain, à la place duquel il se fit reconnoître.

Chouliu, prince de Tsi, qui n'avoit eu aucune part à cette conspiration, s'enfuit sur les montagnes au midi de Sin-tchéou, suivi de quelques hordes : les autres étant ensuite venues l'y joindre, il descendit à leur tête attaquer Chouya, qu'il battit complettement & qu'il tua. Ses soldats le proclamèrent unanimement roi des *Léao*. Ce contre-temps causa de l'inquiétude à Lieou-tsong, qui voyoit par là ses espérances presqu'entiérement ruinées ; cependant il envoya un de ses officiers au nouveau roi des *Léao*, pour lui proposer de ratifier le traité fait avec son prédécesseur & aux mêmes conditions : ce monarque y consentit. Chouliu étoit un jeune prince, qui ne s'occupoit que de ses plaisirs ; il passoit une partie du jour à la chasse & la nuit à boire, se couchant fort tard & dormant jusqu'à midi, ce qui lui fit donner par ses sujets le nom de *Choui-ouang* ou d'empereur dormant, qu'ils changèrent, dans la suite, en celui de *Ming-ouang* ou d'empereur éclairé.

Ce monarque ne négligea pas les avantages qu'il retiroît du traité avec Lieou-tsong : avant que de retourner dans son pays, il laissa cinquante mille chevaux à Siao-yu-kiué, avec ordre d'aller joindre le prince de Han, & de marcher contre l'empereur des TCHÉOU : Lieou-tsong avoit une armée de vingt mille hommes, qu'il commandoit en personne. Lorsqu'il eut joint les Tartares, il les conduisit à Tçin-tchéou, dont il entreprit le siége ; il le pressa avec vigueur ; mais comme la place

étoit bien approvisionnée & défendue par une bonne garnison, il y trouva plus de résistance qu'il ne s'y attendoit.

Un mois après qu'il eut ouvert la tranchée, & à la onzième lune, l'empereur voyant qu'il s'opiniâtroit à ce siége, craignit qu'il ne vînt à bout de la réduire ; il envoya au secours de cette place Ouang-tsiun, avec plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit nécessaire pour la délivrer. Ce général assembla une très-belle armée, & partit au milieu de la onzième lune ; l'empereur, étonné de le voir séjourner à Chen-tchéou, où il s'arrêta plusieurs jours, se détermina à y aller lui-même, & donna des ordres pour son départ, qu'il fixa au premier jour de la douzième lune, Ouang-tsiun, à qui il en donna avis, lui renvoya le même courier avec cette réponse : « La ville de Tçin-» tchéou est une place forte, qu'il n'est pas aisé de prendre, & » l'armée de Lieou-tsong est nombreuse & composée de bonnes » troupes ; hazarder une bataille, c'est s'exposer beaucoup : cette » nouvelle considération m'a déterminé à attendre que l'en-» nemi, fatigué du siége, fût moins en état de nous résister. » Votre Majesté vient à peine de monter sur le trône, & il est » de la dernière conséquence de ne point faire de fausse démar-» che : d'ailleurs, après que l'armée impériale auroit passé la » rivière Fen-choui, si Mou-jong-yen-tchao, à la tête de ses » troupes, s'avançoit du côté de Ta-léang, quelle difficulté » auroit-il à s'en rendre maître, & l'empire ne seroit-il pas » perdu pour vous » ? L'empereur, étonné de n'avoir pas prévu ces inconvéniens, avoua qu'il s'en étoit peu fallu qu'il n'eût tout perdu ; il révoqua sur le champ l'ordre qu'il avoit fait publier pour son départ.

Vers le milieu de la douzième lune, Ouang-tsiun se mit en marche pour Tçin-tchéou ; le passage de Mong-kang, au sud

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 951. *Tai-tsou.*

de la ville, très-aisé à garder, lui donnoit de l'inquiétude : il ne doutoit pas que Lieou-tsong n'y eût mis quelques troupes pour le défendre, & il s'avança avec précaution; mais lorsqu'il vit que son avant-garde l'avoit passé sans y trouver de résistance, il ne craignit plus d'obstacle au succès de son entreprise.

Lieou-tsong, dont les vivres tiroient à leur fin, désespérant de réduire Tçin-tchéou, & voyant que les Tartares parloient continuellement de s'en retourner, mit le feu à son camp & se retira la même nuit. Ouang-tsiun, qui ne s'attendoit pas à lui voir lever le siége, ne le fit pas d'abord poursuivre, & se contenta d'entrer dans la ville; le lendemain il envoya cependant après lui un détachement de cavalerie, qui revint sans avoir pu l'atteindre.

952.

Après la levée du siége de Tçin-tchéou & la retraite des Tartares, l'empereur, n'ayant pas beaucoup à craindre de la part de Lieou-tsong, pensa à réduire Mou-jong-yen-tchao, qui n'avoit point encore voulu se soumettre, & qui sembloit vouloir se faire un parti du côté de Yen-tchéou. Il avoit en effet rassemblé dans cette ville tous les soldats dispersés dans les villages, afin de leur apprendre les exercices militaires, & il recevoit tous les vagabonds qui se présentoient, attirant par ses bienfaits les troupes de bandits qui désoloient les campagnes, dont il se servit pour piller & courir sur les terres de l'empire.

L'armée que l'empereur envoya contre lui, étoit commandée par Tsao-yng & par Hiang-hiun, deux intimes amis, qui eurent d'abord en tête les troupes du prince de Tang, que Mou-jong-yen-tchao avoit appellées à son secours, & qui étoient campées à Hia-peï. Tsao-yng & Hiang-hiun les battirent, & ils firent prisonnier Yen-king-kiuen, leur général.

Après la défaite des *Tang*, Mou-jong-yen-tchao, n'oſant plus tenir la plaine, s'enferma dans la ville de Yen-tchéou, que Tſao-yng fit inveſtir par ſa cavalerie. Ce général étant lui-même arrivé devant la place, fit élever autour une grande paliſſade, afin d'intercepter toute communication, & il ſe diſpoſa à en faire le ſiége dans les formes.

Tſouï-tchéou-tou, officier de Mou-jong-yen-tchao, prévoyant que ſon maître ne pourroit jamais tenir contre l'empereur, l'avoit ſouvent engagé à ſe ſoumettre : « Le pays de » Lou, lui diſoit-il, ne produit que des gens de lettres; le » *Chi-king* & le *Chu-king*, tels que nous les avons, y ont été » compoſés. Depuis Pé-kin, fils de Tchéou-kong, juſqu'à » nous, on n'y a point vu régner de prince belliqueux; ce » n'eſt que par les cérémonies & la juſtice qu'ils ſe ſont ſignalés : vous n'avez aucun ſujet de vous plaindre de l'empereur, » les paroles pleines de bonté, auxquelles vous deviez ſi peu » vous attendre, qu'il vous a fait porter, prouvent que, ſi » vous vous ſoumettiez, vous jouiriez d'un bonheur & d'une » paix auſſi fermes & auſſi ſolides que l'eſt la montagne Taï-chan ». Mou-jong-yen-tchao, loin de ſuivre un conſeil auſſi ſage, entra dans une colère terrible contre lui, en le traitant de traitre & de perfide, & il le fit mourir au milieu des rues.

L'empereur, ne ſe regardant pas comme maître de tout l'empire, ne voulut point faire mourir les priſonniers faits à Hia-peï, ni les traiter comme des rebelles qui avoient porté les armes contre lui : il les renvoya au prince de Tang, qu'ils reconnoiſſoient pour leur ſouverain, & il chargea Yen-king-kiuen, leur général, de dire à ſon maître que tout le monde dans l'empire haïſſoit les rebelles, & qu'il craignoit que le prince de Tang ne ſe repentît dans la ſuite de les avoir aidés. Ce

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
952.
Taï-tsou.

prince, sensible à ce reproche, donna des ordres de bien traiter les officiers de l'empereur qu'il avoit faits prisonniers; il voulut les voir lui-même, & leur rendit à tous la liberté, en ajoutant quelques présens à cette grace.

Le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur voyant que le siége de Yen-tchéou traînoit en longueur, y vint lui-même, & fit encore sommer Mou-jong-yen-tchao de se rendre, en lui offrant la meilleure composition. Mou-jong-yen-tchao, résolu de mourir plutôt que de se soumettre, ne voulut entendre à aucun accommodement; son opiniâtreté révolta la plupart de ses gens, moins touchés que lui de la gloire de mourir plutôt que se rendre : ils désertèrent en si grand nombre, qu'au premier assaut que l'empereur fit donner il emporta la place; il y eut plus de dix mille hommes de tués. Mou-jong-yen-tchao se voyant perdu & sur le point d'être fait prisonnier, aima mieux se jetter dans un puits que de tomber vif entre les mains de l'empereur.

Avant que de retourner à Ta-léang, l'empereur voulut aller battre de la tête au *miao* de Confucius. Les grands, qui l'accompagnoient, lui représentèrent qu'il ne devoit pas rendre ces honneurs à un homme qui n'avoit été que sujet : « Confucius, leur répondit-il, est le maître & le précepteur de » tous les empereurs qui ont régné, & de ceux qui leur succé» deront : ne lui dois-je pas du respect comme à mon maître »? Ainsi il le salua en présence de tout le monde.

De retour à Ta-léang, Ouang-tsiun demanda sa retraite : cet officier étoit d'un naturel assez facile, mais adroit, rusé, fertile en expédiens, jaloux de son autorité, & protégeant avec chaleur tous ceux qui étoient à son service. Lorsque l'empe-

reur

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 952. *Taï-tsou.*

reur fuivoit fes avis, on voyoit la joie peinte fur fon vifage; mais la trifteffe s'en emparoit auffi-tôt s'il étoit contrarié, alors il grondoit, fe plaignoit & fe fâchoit même quelquefois. Cependant comme l'empereur, par rapport à fes fervices, le confidéroit beaucoup, il tâchoit de le confoler dans ces momens de chagrin; mais cet excès de bonté ne fervoit qu'à le rendre encore plus vain. Jaloux de fon autorité à l'excès, il ne voyoit qu'avec peine l'avancement de ceux qui pouvoient balancer fon mérite & dont il craignoit la rivalité : ces motifs le déterminèrent à fe retirer. Il ne venoit plus au palais, & fous prétexte de maladie, il demandoit toujours fon congé. Cette conduite caufoit de la peine à l'empereur, & comme il s'en plaignoit à Tchin-koan, un des grands officiers de fa cour & intime ami de Ouang-tfiun, celui-ci lui confeilla de faire courir le bruit qu'il vouloit l'honorer d'une vifite dans fa maifon. En effet, l'empereur s'étant fervi de ce ftratagême, Ouang-tfiun accourut auffi-tôt au palais & reprit fes fonctions ordinaires, fans parler davantage de fe retirer.

Peu de temps après, Li-kou, un des miniftres, devenu impotent d'un bras, dont il avoit peine à fe fervir, demanda auffi fon congé; l'empereur, qui ne changeoit pas volontiers fes officiers, lui fit dire, par un eunuque de fa préfence, que fon emploi étant un des plus importans, il n'étoit pas facile de le remplacer, & que s'il ne s'en acquittoit qu'avec peine, il ne devroit pas venir tous les jours au palais. Li-kou n'ofant répliquer, continua à travailler aux affaires; & comme il ne pouvoit plus fe fervir du pinceau pour écrire, l'empereur lui permit, en raifon du travail dont il étoit furchargé, de fe fervir d'un cachet fur lequel fon nom étoit gravé.

Quoique l'empire, tout le temps qu'il fut poffédé par ces 953.

De l'Ere Chrétienne. Heou-tchéou. 953. Tai-tsou.

petites dynasties, fût agité de troubles presque continuels, cependant l'étude des *King* ne se rallentit pas. La septième année du règne de Ming-tsong, de la dynastie des *TANG* postérieurs, le collège impérial, après avoir examiné avec soin les neuf livres classiques & en avoir conféré les différentes éditions, en présenta une nouvelle à l'empereur, qui ordonna de la graver sur des planches, & d'en tirer un grand nombre d'exemplaires pour les répandre au dehors : cette gravure, commencée à la deuxième lune de la septième année de Ming-tsong, ne fut achevée qu'à la sixième lune de cette troisième année de TAÏ-TSOU. Dans le même temps, Ou-tchao-y, des états de Chou, fit élever à grand frais un collège particulier, & demanda, au prince de Chou, la permission de faire aussi graver les neuf *King* & de les faire imprimer ; cette permission lui fut accordée.

A la huitième lune, l'empereur étant tombé malade, ses courtisans lui conseillèrent, puisque les remèdes étoient sans effet, de recourir aux sacrifices : « Je voudrois bien aussi sacri- » fier au Tien, leur répondit ce prince, mais le tertre où les » empereurs font ces sacrifices est à Lo-yang ». Comme on l'assura que Lo-yang n'étoit pas le seul endroit où il fût permis d'en offrir, & que les villes où les empereurs tenoient leur cour y étoient également destinées, il ordonna d'élever à Ta-léang un tertre pour sacrifier au Tien, & des temples pour sacrifier aux esprits. Le tertre fut en état à la douzième lune : l'empereur, dont la maladie augmentoit toujours, voulut commencer l'année suivante par ce sacrifice, & quoiqu'il eût une fièvre assez violente, il le fit avec les cérémonies accoutumées, mais il eut beaucoup de peine à l'achever.

954. De retour au palais, ne se sentant plus assez de forces pour

donner ses soins aux affaires du gouvernement, il suspendit toutes celles qui n'étoient pas de conséquence; il ordonna que pour celles de quelque importance, on s'adressât à Kouo-jong, prince de Tçin, neveu de l'impératrice, qu'il destinoit à être son héritier, & que, faute de postérité, il avoit adopté depuis long-temps pour son fils. Désespérant de relever de cette maladie, ce prince se fit rendre compte de l'état actuel de l'empire, & il entra dans un détail surprenant pour quelqu'un qui n'avoit jamais étudié; il porta ses soins jusqu'à pourvoir à sa sépulture, & il donna là-dessus l'ordre suivant: « Lorsque je faisois la guerre du côté de l'ouest, je me souviens que je fis ouvrir jusqu'à dix-huit tombeaux des princes » des *Tang*, uniquement pour en tirer l'or & l'argent qu'on » y avoit enterrés, & m'en servir dans le besoin: je ne veux » point tant d'appareil, & j'ordonne qu'on s'en tienne à ce » que je vais dire: Lorsque j'aurai les yeux fermés, revêtez-» moi d'un habit de bonze *Ho-chang;* ne couvrez ma tombe » que de simples tuiles; qu'elle soit de brique & non de pierres; » ne faites aucune dépense extraordinaire qui soit à charge au » peuple. Lorsque l'ouvrage sera achevé, faites-y venir demeu-» rer une trentaine de familles, que vous exempterez de toutes » corvées, & à qui vous ferez quelque avantage, afin qu'elles » en aient plus de soin; que ma sépulture n'ait pas l'apparence » d'un palais; n'y mettez aucune statue d'homme, ni figures » de mouton, de tigre & de cheval; contentez-vous d'élever » au-devant une pierre avec cette inscription: *Cet empereur des » Tchéou aimoit l'épargne; il recommanda que son tombeau ne fût » couvert que de tuiles, & son successeur à l'empire n'a pas osé con-» trevenir à ses ordres* ». Peu de temps après, & à la première lune, il mourut dans la cinquante-troisième année de son âge.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 954. *Chi-tsong.*

Kouo-jong, prince de Tçin, lui succéda sous le nom de Chi-tsong.

CHI-TSONG.

Lieou-tsong, prince des *Han* septentrionaux, apprenant la mort de Taï-tsou, se persuada qu'il pourroit plus facilement venir à bout de remettre l'empire dans sa famille; il envoya un de ses officiers au roi des Tartares, pour lui en donner avis & lui demander du secours. Le roi Tartare se contenta de lui accorder dix mille chevaux, conduits par Yang-kouen, qui vinrent le joindre à Tçin-yang, où il avoit rassemblé une armée de trente mille hommes, commandée par Pé-tsong-hoeï, & Tchang-yuen-hoeï qui conduisoit l'avant-garde. Après leur jonction, il leur fit prendre la route de Lou-tchéou.

Li-yun, gouverneur de cette ville, détacha Mou-ling-kiun avec la plus grande partie de la garnison, pour aller au-devant d'eux, & les combattre s'il en trouvoit l'occasion. Il ne fut pas long-temps sans rencontrer Tchang-yuen-hoeï, qu'il fit charger assez brusquement, & comme il le vit reculer, il le crut battu & le poussa encore plus vivement; mais se trouvant tout à coup attaqué par deux troupes qui sortirent d'une embuscade, & voyant que Tchang-yuen-hoeï revenoit sur lui, il se crut perdu, & ne pensa plus qu'à se tirer d'affaire en s'enfuyant fort maltraité à Chang-tang, avec les débris de son détachement.

A la nouvelle de cet échec, l'empereur dit à ses grands qu'il vouloit aller lui-même commander son armée, & donna ordre de disposer tout pour son départ. Les grands qui ne vouloient pas l'exposer, sur-tout dans un commencement de règne, & tandis que les esprits étoient encore chancelans,

tâchèrent de l'en dissuader, en lui disant que depuis que Lieou-tsong avoit été obligé de prendre la fuite à Ping-yang, il n'étoit plus si hardi; que sa réputation ayant souffert, il n'oseroit la risquer en venant commander lui-même ses troupes, & que par cette raison, il ne convenoit pas que l'empereur s'exposât à la tête d'une armée : ils ajoutèrent qu'il suffiroit d'y envoyer un de ses généraux. L'empereur leur répliqua que Lieou-tsong ne manqueroit pas de profiter du temps du deuil où il étoit, & que le regardant comme un jeune homme sans expérience, à peine monté sur le trône, & dont il faisoit peu d'estime, il viendroit sûrement commander ses troupes en personne, & qu'ainsi il ne pouvoit se dispenser de se mettre à la tête de celles de l'empire.

Fong-tao, premier ministre, insistant sur l'opposition des grands à ce qu'il prît ce parti, l'empereur lui répondit, que le grand Taï-tsong des *Tang*, ne seroit jamais venu à bout de soumettre & de pacifier l'empire, s'il n'eût pas partagé avec ses soldats les travaux & les dangers. Fong-tao lui demanda s'il croyoit pouvoir exécuter ce qu'avoit fait Taï-tsong : » Avec » la bonté de mes troupes, dit l'empereur, je regarde Lieou- » -tsong, eu égard à moi, comme une bien petite vallée au » bas d'une montagne ». — « Pouvez-vous, repliqua Fong- » tao, vous comparer aux montagnes »? L'empereur ne prit pas plaisir à se voir contrarier, & sans lui répondre, se tournant du côté de Ouang-pou, il lui dit de préparer ce qui étoit nécessaire pour son départ. Lorsque tout fut prêt, il ordonna à Fong-tao d'avoir soin des funérailles de l'empereur Taï-tsou, & de tenir sa place pour accompagner son corps à la sépulture : ce prince partit enfin de Ta-léang.

Chi-tsong, à la tête de son armée, s'avança jusqu'à Tçé-

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 954. *Chi-tsong.*

tchéou, & campa au nord-eſt de la ville. Lieou-tſong avoit ſon poſte au ſud de Kao-ping; le lendemain les troupes de l'avant-garde de l'empereur eurent une petite eſcarmouche avec celles de Han, qui parurent s'ébranler. L'empereur craignant qu'elles ne lui échappaſſent, fit ſur le champ avancer ſon armée pour les charger; mais il trouva le prince de Han, ayant Tchang-yuen-hoeï à l'eſt, & Yang-kouen à l'oueſt, qui faiſoit ſi bonne contenance, que l'armée impériale en parut d'abord intimidée, d'autant plus que Lieou-tſé, gouverneur du Ho-tong, n'avoit pas encore joint avec les troupes de ſon département. Cependant la diſpoſition des *Han* ne ſervit qu'à animer davantage l'empereur : il donna le commandement de la gauche de ſon armée à Pé-tchong-tſan & à Li-tchong-tçin; l'aîle droite étoit commandée par Fan-ngaï-neng & Ho-oueï, & le centre par Hiang-hiun & Sſé-yen-tchao : l'empereur y avoit placé l'élite de ſes troupes. Ses gardes qui ne devoient jamais le quitter, étoient ſous la conduite de Tchang-yong-té.

Le prince de Han engagea le premier l'action, contre le ſentiment du général Tartare, qui avoit été reconnoître l'armée impériale; l'ayant trouvée ſupérieure en nombre, & jugeant, par ſa diſpoſition, qu'il ſeroit difficile de la forcer, il avoit conſeillé au prince de n'en pas venir aux mains : mais Lieou-tſong, d'un naturel vif & bouillant, ſans écouter ſes raiſons, lui recommanda ſeulement de ne point parler ſi haut, de peur de décourager ſes ſoldats, & lui dit d'examiner comment il alloit s'y prendre. Ayant d'abord fait avancer ſon aîle gauche, qui étoit du côté de l'eſt, elle fondit avec impétuoſité ſur les impériaux & les rompit : Fan-ngaï-neng & Ho-oueï, prirent la fuite, & plus de mille fantaſſins mirent bas les armes & furent faits priſonniers.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
954.
Chi-tsong.

L'empereur voyant la victoire se déclarer pour ses ennemis, s'avança avec intrépidité à la tête de ses gardes, où le combat étoit le plus chaud : Tchao-kouang-yn, voyant qu'il se ménageoit si peu, dit à Tchang-yong-té : « Cet exemple ne » doit-il pas nous animer ? Les ennemis se croyent déja vain-» queurs, c'est le moment de les battre ; allez vous mettre à » l'aîle gauche, je resterai ici à la droite ; il faut absolument » vaincre ou mourir, le sort de l'empire dépend de cette » bataille ». Ces deux officiers se mettant chacun à la tête de deux mille hommes, & soutenus à propos par Ma-gin-yu & par Ma-tsiuen-y, poussèrent les ennemis & les firent reculer de quelques pas. Tchang-yuen-hoeï, général des *Han*, qui commandoit cette aîle, au désespoir de ce que les troupes impériales lui enlevoient la victoire, fit avancer des troupes fraîches, avec lesquelles il commençoit à la faire repancher de son côté, lorsque son cheval s'étant abattu au plus fort de l'action, il fut tué. Sa mort répandit la consternation parmi les *Han*, qui plièrent & se mirent bientôt à fuir, sans que les Tartares, mécontens de ce que Lieou-tsong avoit commencé le combat contre leur sentiment, se disposassent à les soutenir.

Fan-ngaï-neng & Ho-hoeï, voyant les *Han* en déroute, accoururent à la tête de la cavalerie pour se jetter sur le bagage & l'enlever ; alors les Tartares tombèrent sur eux, & les défirent si complettement qu'ils furent presque tous tués ou faits prisonniers.

Le prince de Han avoit rallié dix mille hommes, avec lesquels il se présenta en ordre de bataille, pour donner le temps aux fuyards de se rassembler ; mais Lieou-tsé le battit & le poursuivit jusqu'à Kao-ping. L'empereur passa cette nuit en

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
954.
Chi-tsong.

plaine campagne au milieu des corps morts, dont le nombre étoit prodigieux. Fan-ngaï-neng & Ho-hoeï, qui avoient échappé aux Tartares, apprenant que l'empereur avoit gagné la bataille, revinrent au corps d'armée. Le prince de Han, suivi de quelques centaines de cavaliers, marcha jour & nuit, & se sauva à Tçin-yang.

L'empereur sentoit bien que, suivant les loix, Fan-ngaï-neng & Ho-hoeï, méritoient la mort pour s'être laissé battre; mais il craignoit, dans un commencement de regne, de faire des mécontens: se trouvant seul dans sa tente avec Tchang-yong-té, & lui ayant demandé son sentiment, cet officier, lui répondit: « Fan-ngaï-neng & les autres, qui, comme lui se » sont mal comportés dans cette action, sont des gens, qui, » sans avoir jamais rendu aucun service considérable à l'état, » ont cependant obtenu des emplois distingués dans les armées. » Chargés du commandement d'une partie des troupes, il n'a » pas tenu à eux que Votre Majesté ne perdît l'empire avec » la bataille. La mort seule n'est pas une punition qui égale » leur crime, d'autant plus que si Votre Majesté néglige de » faire observer les loix de la guerre, comment fera-t-elle » respecter son gouvernement »? Chi-tsong donna sur le champ ordre d'arrêter Fan-ngaï-neng, Ho-hoeï & soixante-dix autres officiers: les ayant fait amener en sa présence, après leur avoir reproché leur lâcheté, il leur dit: « Vous pouviez » vous battre, & vous avez reculé à dessein de me faire tom- » ber entre les mains de Lieou-tsong. Vendant ainsi votre » prince à son ennemi par la plus noire des trahisons, méritez- » vous de vivre »? Il les fit tous mourir.

Cette bataille avoit coûté tant de sang aux deux partis, qu'ils n'étoient plus guères en état ni l'un ni l'autre de tenir

la

la campagne. Le prince de Han donna tous ſes ſoins à ſe fortifier dans Tçin-yang, capitale de ſes états; il y fit entrer une forte garniſon, & l'approviſionna de munitions de guerre & de bouche, pour être en état de ſoutenir un long ſiége. CHI-TSONG, plein de feu & d'ardeur, remit une armée ſur pied, ne doutant pas que les pertes des ennemis, encore plus grandes que les ſiennes, n'euſſent rempli de conſternation les villes des états de Han : il donna à Fou-yen-king le commandement de cette nouvelle armée, avec ordre de s'avancer juſqu'à Tçin-yang même, s'il n'y trouvoit point d'obſtacle, afin d'augmenter la terreur des peuples & de les diſpoſer plus facilement à ſe rendre, lorſqu'il les attaqueroit réellement.

Fou-yen-king, ſuivant ces ordres, entra ſur les terres du prince de Han, dont les peuples, diſpoſés à ſe ſoumettre, apportoient, de leur plein gré, à ſon armée, toutes ſortes de rafraîchiſſemens, s'offrant même à l'aider à prendre Tçin-yang. Les villes de Yu-hien, Fen-tchéou & Léao-tchéou ſe rendirent ſans ſe faire preſſer. Tout y étoit ſi favorablement diſpoſé pour l'empereur, que Fou-yen-king lui dépêcha un courier, pour l'inviter à venir lui-même recevoir leur ſoumiſſion.

A peine ce courier étoit-il parti, que les villes de Hien-tchéou & de Lan-tchéou vinrent ſe ſoumettre. Quelque temps après, Ché-tchéou fut emportée de force, ce qui engagea les villes de Tçin-tchéou, de Hiu-tchéou à ſe rendre d'elles-mêmes; mais le pillage de Ché-tchéou, qui fut abandonnée à la diſcrétion des ſoldats, les accoutuma ſi fort à butiner, qu'il n'y avoit plus moyen de les contenir, & qu'ils voloient & pilloient indiſtinctement amis ou ennemis. Le peuple abandonnoit ſes maiſons pour ſe réfugier dans les montagnes, ſe repentant de les avoir ſi bien reçus à leur arrivée dans leur pays. L'empereur en

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
954.
Chi-tsong.

fit faire des reproches à Fou-yen-king, donnant des ordres très-sévères contre les maraudeurs. Ce prince partit lui-même de Lou-tchéou, pour aller joindre son armée & la conduire à Tçin-yang, dont il avoit résolu de faire le siége.

Le roi des Tartares, mécontent de la conduite de son général au service du prince de Han, le rappella & le fit mettre en prison : il renvoya plusieurs mille chevaux camper entre les deux villes de Hin-tchéou & de Taï-tchéou. Fou-yen-king accourut aussi-tôt pour les chasser de ce poste. A son approche, les Tartares, beaucoup plus foibles que lui, se retirèrent jusqu'à la gorge de Hin-keou (1); mais ils envoyèrent de temps en temps des partis qui s'avançoient jusque sous les murs de Hin-tchéou. Le général de l'empereur, résolu de les arrêter, fit un détachement sous les ordres de Ssé-yen-tchao. Cet officier les poussa vivement, mais se laissant emporter par son ardeur, il s'engagea imprudemment au milieu des Tartares dans la gorge de Hin-keou, & il y périt avec tous ses cavaliers. Cet échec obligea Fou-yen-king de retourner à Tçin-yang, par rapport au grand nombre de ses blessés & des pertes qu'il avoit faites dans ces différentes actions, qui ne lui avoient procuré aucun avantage.

Dans ces entrefaites, l'empereur assiégeoit Tçin-yang & la pressoit vivement avec une puissante armée : Lieou-tsong, dont cette place étoit la dernière ressource, s'y défendoit avec opiniâtreté, & rendoit inutiles tous les efforts des assiégeans. Les pluies continuelles & une maladie épidémique qui commençoit à régner dans l'armée impériale, jointes à la défaite du détachement de Fou-yen-king & à la perte de Ssé-yen-tchao, déterminèrent l'empereur à lever le siége; & comme il s'attendoit à être

(1) Au nord de Hin-keou des Taï-yuen-fou.

troublé dans sa retraite, il donna le commandement de l'arrière-garde à Yo-yuen-fou.

Le prince de Han, voyant les impériaux décampés, sortit à la tête de la garnison de Tçin-yang, & vint tomber sur leur arrière-garde ; mais Yo-yuen-fou le reçut si vertement, qu'il l'obligea de se retirer avec perte. Cependant la retraite des impériaux se fit avec tant de confusion, qu'ils abandonnèrent plus de cent mille mesures de grains : la perte de ces provisions mit bientôt la disette parmi eux. Les soldats, manquant de vivres, désertèrent par troupes, ou se firent tuer dans les courses qu'ils faisoient pour piller, de sorte que cette belle armée, considérablement diminuée, n'en imposa plus, & ne fut plus en état d'intimider le peuple comme auparavant : toutes les villes que la seule crainte avoit soumises, retournèrent sous la domination du prince de Han. Ces désordres ne seroient pas arrivés, si l'empereur n'eût pas quitté son armée ; mais il avoit pris les devans en partant de Tçin-yang, & il étoit retourné à grandes journées à Ta-léang.

Depuis la bataille de Kao-ping, où il avoit expérimenté ce que valoient ses troupes, CHI-TSONG avoit pris la résolution de faire une réforme & de les mettre sur un meilleur pied : les derniers désordres de la retraite de Tçin-yang le déterminèrent à ne plus différer. Il avoit en effet dans ses troupes beaucoup de vieillards de peu de service, que le seul âge rendoit dignes de quelque estime. Ces soldats, se prévalant de leur ancienneté, faisoient à leur tête & n'obéissoient que quand il leur plaisoit : dans une action un peu vive, ces vétérans ne pouvoient que se comporter foiblement, & s'ils ne prenoient pas la fuite, ils mettoient les armes bas & se donnoient aux ennemis ; c'étoit là une des grandes causes de la ruine d'un état.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 954. *Chi-tsong.*

Pour remédier à ces abus, l'empereur commença par faire la revue de la garnison de Ta-léang; il réforma tous les vieillards & les soldats d'une complexion délicate, ou dont l'air n'étoit point martial, ne conservant que les jeunes gens robustes & bienfaits, & remplaçant les autres par des recrues qu'il fit venir des provinces; il donna ordre à Tchao-kouang-yn de prendre l'élite de ces soldats pour en composer sa garde; & afin que tout fût sur le même pied, il envoya des inspecteurs faire la même réforme dans les provinces.

Quelque temps après, à la dixième lune, l'empereur ayant assemblé ses grands, se plaignit qu'il y avoit beaucoup de voleurs dans les provinces, & que les fréquens changemens, arrivés dans l'empire, en étoient sans doute cause, parce qu'on n'y avoit point envoyé d'inspecteurs pour examiner la conduite des mandarins qui s'étoient relâchés de leur devoir. Ce prince ordonna d'y tenir la main, & de remettre en vigueur la loi concernant la visite des provinces; il leur recommanda encore de choisir des gens intègres & éclairés, pour leur confier une commission de cette importance.

Après la levée du siége de Tçin-yang, Lieou-tsong, accablé des fatigues qu'il y avoit essuyées, tomba malade, & ne se sentant plus en état de gouverner, il remit l'administration à son fils Lieou-tching-kiun, qu'il avoit destiné à être son successeur. A la onzième lune, ce prince mourut: son fils, qui lui succéda, fit aussi-tôt part de cet événement au roi des Tartares *Leao*, qui, pour se maintenir dans le droit qu'il prétendoit en avoir, lui envoya un diplôme, par lequel il l'établissoit empereur de Chine. Lieou-tching-kiun étoit un prince naturellement bon; dès qu'il eut prit possession des états de Han, il s'appliqua à les gouverner sagement; il aimoit le peuple

& honoroit les sages : sa conduite, dès les commencemens, fit augurer que la paix alloit régner dans ses états.

955.

L'an 955, le premier jour de la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur, dans une assemblée de ses grands, leur dit : « Je ne saurois par moi-même connoître la capacité des officiers qui servent l'état ; il est même difficile que je les connoisse tous par leurs noms : si vous ne m'aidez pas à faire un choix de ceux dont je dois me servir, à récompenser ceux qui s'acquittent avec distinction de leurs emplois, ou qui se plaignent avec raison, sera-ce ma faute ? & si l'harmonie ne règne point dans le gouvernement, n'en serez-vous pas la véritable cause » ?

A la cinquième lune, ce prince fit des réglemens concernant les temples d'idoles, & les bonzes & bonzesses *Ho-chang*. Il ordonna de détruire les temples qui n'auroient pas des titres authentiques de leur fondation, & d'en chasser tous les bonzes & les bonzesses. Il défendit d'en recevoir à l'avenir sans le consentement par écrit de leur grand-père, de leur grand-mère, de leur père, de leur mère, & de leurs oncles & tantes. En conséquence de cet ordre, on détruisit trente mille temples d'idoles dans les seuls états de l'empereur ; il en resta cependant encore deux mille six cens quatre-vingt-quatorze qui étoient habités par plus de soixante mille bonzes ou bonzesses.

L'empereur ne voyoit qu'avec peine cette multitude d'idoles, dont les sectes infectoient la Chine ; mais il étoit encore plus chagrin, lorsqu'il considéroit le nombre des petits états qui partageoient cet empire ; il avoit eu souvent des conférences avec ses grands sur les moyens de les détruire, & de les réunir au nombre de ses provinces, mais ils ne lui en avoient donné aucun qui le satisfît. La voie des armes lui parut la plus

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
955.
Chi-tsong.

sûre, & voulant l'essayer contre le prince de Chou, il demanda un général capable de conduire cette expédition. Son premier ministre Ouang-pou lui proposa Hiang-hiun, comme un vieux capitaine de grande expérience; l'empereur le choisit & l'envoya joindre Ouang-king, pour aller avec lui attaquer Tçin-tchéou.

Ouang-king, gouverneur de Fong-tsiang, connoissoit parfaitement le local, & ce fut cette raison qui fit jetter les yeux sur lui : ce général ouvrit la campagne, en s'emparant de huit petits forts qui défendoient l'entrée des états de Chou. Ce coup de main hardi épouvanta de telle sorte Tchao-ki-tcha, commandant de ces forts pour le prince de Chou, qu'il n'osa se présenter ni même faire mine de se défendre; sa frayeur étoit si grande, qu'il ne songea qu'à faire prendre les devans à son bagage & à ses femmes : il fit en même temps partir un courier pour Tching-tou, afin d'avertir le prince que ses troupes avoient été battues, & qu'elles étoient si remplies de terreur, qu'il n'avoit pu les ramener au combat. Ce gouverneur s'étant lui-même rendu à Tching-tou, fut arrêté par ordre du prince, & il eut la tête tranchée en punition de sa lâcheté.

A la sixième lune, le prince de Chou, qui n'étoit pas en état de résister seul aux forces de l'empire, eut recours aux princes de Tang & des *Han* du nord : il leur proposa une ligue contre l'empereur, que ces deux princes, qui ne craignoient pas moins pour eux, acceptèrent sans hésiter.

Les commencemens de cette guerre, qui avoient donné de si belles espérances, n'eurent pas des suites heureuses : les ministres d'état proposèrent de rappeller Ouang-king & Hiang-hiun; mais l'empereur, sans rien précipiter, envoya Tchao-kouang-yn sur les lieux, pour examiner ce qui arrêtoit les progrès de son armée. Cet envoyé, de retour de sa commission, justifia les généraux & rendit compte de la difficulté de se rendre maître de Tsin-fong.

Le prince de Chou n'attendit pas que les princes de Tang & de Han, déclaraſſent la guerre à l'empereur pour ſe mettre en campagne : comme on attaquoit ſon pays, & qu'il falloit le défendre, il oppoſa une aſſez groſſe armée, ſous les ordres de Li-ting-koueï & de Y-chin-tching, à celle de Ouang-king & de Hiang-hiun. Les généraux de Chou, arrivès ſur les frontières, détachèrent Li-tſin, qui s'empara du petit fort de Ma-ling-tchaï; un autre corps de leurs troupes alla, ſans bruit, occuper le poſte de Pé-kien, & un troiſième prit au nord de Fong-tchéou pour couper les vivres à la diviſion de Ouang-king.

De ſon côté, Ouang-king détacha deux mille hommes, commandés par Tchang-kien-hiong, avec ordre de ſe poſter à Hoang-hoa, & mille autres à Tang-tſang, pour harceler les ennemis à leur retour. Tchang-kien-hiong rencontra bientôt Ouang-louan & le battit; il l'obligea de fuir du côté de Tang-tſang, où les troupes, qu'on y avoit miſes en réſerve, tombèrent ſur lui & le défirent entièrement. La terreur que cet échec inſpira aux garniſons de Ma-ling-tchaï & de Pé-kien, mirent Li-ting-koueï dans la néceſſité de reculer juſqu'à la montagne de Tſing-ni-ling (1), où il s'arrêta. Sa retraite répandit la conſternation dans les villes circonvoiſines. Han-ki-hiun, gouverneur de Tſin-tchéou, abandonna ſa place & retourna à Tching-tou; les villes de Tching-tchéou & de Kiaï-tchéou, avec leurs dépendances, ſe ſoumirent à l'empereur.

Cette nouvelle cauſa une joie univerſelle à la cour; tous les mandarins allèrent en féliciter l'empereur. Quelques jours après, ce prince leur donna un grand feſtin, ſur la fin duquel il leur dit : « Quoique ces deux jours-ci le froid ait été exceſſif, je

(1) A quatre cens quatre-vingts *ly* à l'eſt de Kong-tchang-fou.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-chéou.
955.
Chi-tsong.

» n'en ai point ressenti les incommodités. Je jouis des sueurs de » mon peuple, sans partager ses travaux; je reçois ses tributs & » je ne fais rien pour lui! Dans le poste que j'occupe, si je ne » puis participer à ses fatigues, du moins je dois chercher à « éloigner de lui les maux que la guerre entraîne après elle : ce » n'est qu'en m'exposant au milieu des flèches dans les combats, » que je me sens le cœur tranquille & content ».

Le prince de Chou, consterné des pertes qu'il venoit de faire, craignit que cette guerre ne lui fût funeste, d'autant plus qu'il voyoit les princes de Tang & de Han peu disposés à se mettre en mouvement pour le secourir. Cette crainte le détermina à envoyer une ambassade à l'empereur, avec une lettre pour lui demander la paix; mais comme cette lettre n'étoit point en forme de placet, & que le prince ne s'y qualifioit point de sujet, l'empereur ne voulut recevoir ni la lettre ni l'ambassadeur, qu'il renvoya sans réponse.

Ce refus augmenta beaucoup les craintes du prince de Chou : il ne douta plus qu'on n'eût résolu de lui enlever ses états, & dans l'intention de les bien défendre, il fit de grands amas de grains à Kien-men & à Pé-ti. Ce prince mit sur pied de nouvelles troupes, & comme ses revenus ne suffisoient pas pour l'entretien de tant de monde, il fit fabriquer de la monnoie de fer, & mit des impôts jusque sur les meubles & sur les instrumens de fer. Tant de charges réduisirent le peuple à une misère extrême.

Après la prise de Tçin-tchéou & de Kiaï-tchéou, Ouang-king, général de l'armée impériale, alla mettre le siége devant Fong-tchéou : Ouang-hoan & Tchao-tsong-po, qui commandoient dans cette place, ne se laissèrent point intimider par l'approche des impériaux; ils soutinrent leurs efforts dans l'espé-

rance

rance que le prince de Chou, à qui il importoit fort de la conſerver, ne manqueroit pas de leur envoyer du ſecours. Ouang-king, qui le penſoit de même, avoit donné une partie de ſes troupes à Han-tong, pour empêcher ce ſecours; & afin de mieux garder les paſſages par où il devoit arriver, cet officier envoya une partie de ſon détachement ſe poſter à Kou-tchin.

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
HEOU-TCHÉOU.
955.
Chi-tſong.

Cependant Ouang-king preſſoit cette place, qui ſe défendit aſſez bien pendant un mois, au bout duquel les impériaux l'emportèrent après un aſſaut vigoureuſement ſoutenu. Ouang-hoan & Tchao-tſong-po, avec cinq mille hommes de la garniſon, furent faits priſonniers. La perte de Fong-tchéou fit mourir de chagrin Tchao-tſong-po, qui reſta pluſieurs jours ſans vouloir prendre de nourriture.

Cette nouvelle conquête ne fit pas moins de plaiſir à l'empereur que la première; il donna ordre à Ouang-king de pourvoir à la sûreté de ces places, & le chargea de propoſer aux mandarins & ſoldats priſonniers, qui voudroient entrer à ſon ſervice, de leur donner les mêmes emplois qu'ils avoient chez le prince de Chou; il fit offrir à ceux qui aimeroient mieux retourner dans leur patrie, l'argent néceſſaire pour leur voyage: à l'égard du pays conquis, l'empereur l'exempta de tout impôt extraordinaire. Enfin, après avoir pourvu à tout dans ces quartiers, il revint avec ſon armée, dont il avoit beſoin ailleurs; c'étoit pour faire la guerre au prince de Tang, contre lequel il étoit fort irrité. Cette guerre fut avantageuſe aux TCHÉOU & d'autant plus funeſte au prince Tang, qu'il faillit à ſuccomber entiérement & à perdre ſes états.

CHI-TSONG avoit pluſieurs ſujets de mécontentement contre lui; ce prince non-ſeulement ſe croyoit en état de ſe défendre, mais il prétendoit encore être aſſez puiſſant pour lui diſputer

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tcheou.
955.
Chi-tsong.

l'empire : il avoit fait assez connoître qu'il étoit résolu de le tenter lors de la révolte de Li-cheou-tchin & de Mou-jong-yen-tchao, qu'il avoit aidés, & il n'avoit pas tenu à lui qu'ils ne fissent encore plus de peine à l'empereur. Le prince de Tang entretenoit une correspondance continuelle avec les Tartares, & le prince des *Han* du nord, dans le dessein de les engager à se joindre à lui, pour déclarer la guerre à l'empire, qu'ils devoient ensuite se partager entre eux.

L'empereur, instruit de cette confédération, dont le prince de Tang étoit le moteur, & non moins ambitieux que lui, ayant conçu depuis long-temps le projet de soumettre tout l'empire, comme avoit fait autrefois le grand Taï-tsong, qu'il avoit pris pour modèle, commença par le prince de Tang, & sous prétexte de le punir des entreprises qu'il avoit faites contre ses intérêts, il fit partir Li-kou pour aller dans le Hoaï-nan attaquer Cheou-tchéou : il lui donna Ouang-yen-tchao pour lieutenant, & Han-ling-koen, ainsi que onze autres officiers généraux pour l'aider dans cette expédition. La cour du prince de Tang, qui ne s'attendoit pas à cette guerre, en craignit d'abord les suites ; mais comme elle vit Lieou-gin-chen s'appliquer avec autant de tranquillité qu'auparavant aux affaires du gouvernement, dont il étoit chargé, on se rassura un peu, & si les craintes ne furent pas entiérement dissipées, du moins la sécurité du ministre les diminua beaucoup.

Le prince de Tang nomma Lieou-yen-tching général de l'armée qu'il envoya au secours de Cheou-tchéou : elle étoit composée de vingt mille hommes, & il en leva une autre de trente mille, dont il donna le commandement à Ouang-fou-hoeï & à Yao-fong, avec ordre d'aller camper à Ting-yuen (1) ;

(1) Ting-yuen-hien de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

il rappella à la cour Song-tſi-kicou, gouverneur de Tchin-nan, pour le mettre à la tête du département de la guerre.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *HEOU-TCHEOU.* 955. *Chi-tſong.*

Li-kou, arrivé ſur les bords du Hoaï-ho, fit conſtruire à Tching-yang un pont de bateaux, afin de ſe conſerver la communication avec les états de l'empereur : après quoi, s'avançant vers Cheou-tchéou, où il trouva deux mille hommes des *Tang*, il les défit ſous les murs mêmes de la ville, dont il entreprit auſſi-tôt le ſiége.

Tſien-hong-chou, prince de Ou-yueï, prévoyant que le prince de Tang ſuccomberoit dans cette guerre, & qu'il perdroit ſes états, envoya une ambaſſade à l'empereur pour lui prêter ſerment de fidélité & payer tribut. CHI-TSONG reçut fort bien ſon envoyé, mais il l'embarraſſa un peu par l'ordre qu'il lui adreſſa d'attaquer de ſon côté le prince de Tang, tandis qu'il l'attaqueroit du ſien.

Au commencement de l'année ſuivante, l'empereur déclara qu'il vouloit marcher en perſonne contre le prince de Tang : il fit prendre les devans à Li-tchong-tſin, à la tête de ſes troupes, pour ſe rendre à Tching-yang, & il ſe mit en marche preſqu'en même temps pour le ſuivre.

956.

Cheou-tchéou ſe défendoit toujours contre les efforts de Li-kou : ce général fut très-long-temps ſans pouvoir l'emporter ; la longueur du ſiége donna le temps au prince de ſe préparer à venir au ſecours de cette place : il fit armer pluſieurs centaines de barques ſur le Hoaï-ho, faiſant mine d'avoir deſſein d'aller à Tching-yang ſe ſaiſir du pont de bateaux que Li-kou y avoit fait conſtruire. Ce bruit, que le prince de Tang eut ſoin de répandre, fit plus d'effet ſur l'eſprit de Li-kou, que ſi une armée plus forte que la ſienne fût venue à lui : il dit à ſes officiers, que n'étant point accoutumés à ſe battre ſur l'eau, ſi les

De l'Ere Chrétienne. Heou-tchéou. 956. *Chi-tsong.*

ennemis s'emparoient de leur pont de bateaux, toute communication leur étant par là interceptée, ils seroient sans espérance de retraite, & que les ennemis les accableroient sans peine : il ajouta qu'il valoit mieux défendre le pont & y attendre la jonction de l'empereur. Ce prince, instruit du dessein de Li-kou, lui dépêcha un courier pour lui ordonner de ne point quitter le siége de Cheou-tchéou ; mais avant que le courier pût arriver, il étoit levé, & Li-kou étoit déja rendu à Tching-yang pour y défendre son pont : l'empereur envoya sans délai Li-tchong-tsin, avec un corps de troupes, à Hoaï-chang.

Pour justifier sa conduite, Li-kou écrivit à l'empereur qu'il ne s'étoit déterminé à prendre ce parti, que parce que les barques de l'ennemi s'approchoient continuellement de lui, & que les eaux du Hoaï-ho grossissoient chaque jour : il ajoutoit qu'il étoit à craindre que la communication ne fût interceptée entre les deux armées, & que ce contre-temps ne mît la sienne en danger d'être perdue. Il mandoit encore à l'empereur de s'arrêter quelque temps à Tchin-tchéou & à Yng-tchéou, & qu'il attendroit Li-tchong-tsin pour passer avec lui la rivière ; que s'il falloit attaquer les barques des ennemis ou se contenter de conserver le pont de bateaux, il lui en donneroit avis. Ce général terminoit ses dépêches, en disant qu'il étoit peut-être à propos de laisser passer le printemps & de différer jusqu'à l'hiver pour attaquer les ennemis, comme étant un moyen sûr de les battre. L'empereur témoigna son mécontentement de ce que son général avoit abandonné le siége de Cheou-tchéou sans avoir attendu ses ordres.

Lieou-yen-tching, général de l'armée du prince de Tang, rempli de présomption, sans capacité & sans prudence, n'avoit d'autre mérite que celui d'avoir su gagner certains grands de

la cour, dont il avoit acheté les suffrages avec l'argent qu'il avoit extorqué au peuple de son gouvernement : ce fut par ces moyens qu'il s'éleva, & qu'il obtint la préférence pour être mis à la tête des troupes que le prince opposa à l'empereur. Lorsqu'il apprit que Li-kou avoit levé le siége de Cheou-tchéou, aussi transporté de joie que s'il eût remporté sur lui une victoire signalée, il se disposa à l'aller encore chasser de Tching-yang. Lieou-gin-chen & Tchang-tsiuen-yo, qui en connoissoient mieux le danger que lui, firent l'impossible pour l'en dissuader : ils lui représentèrent que n'ayant pas encore rassemblé toutes ses troupes, il devoit attendre qu'elles fussent arrivées ; qu'à la vérité les ennemis ayant levé le siége, c'étoit une preuve qu'ils le craignoient ; mais qu'il devoit se contenter de la gloire d'avoir donné de la réputation aux armes des *Tang* par la fuite des impériaux, sans s'exposer, en les allant chercher, au risque d'être battu & de tout perdre. Sourd à leurs conseils, Lieou-yen-tching prit la route de Tching-yang. Lieou-gin-chen ne pouvant douter que ce général ne fût battu, s'il en venoit aux mains avec l'armée impériale, prit avec lui quelques troupes pour renforcer la garnison de Cheou-tchéou : il se jetta dans cette place, & se prépara à y soutenir un second siége.

Au moment que Lieou-yen-tching arrivoit à Tching-yang, Li-tchong-tsin passoit le Hoaï-ho. Le général des *Tang*, sans faire attention que son armée n'étoit composée, pour la plupart, que de soldats sans expérience, & que ceux qu'il avoit en tête étoient aguerris, fit charger le premier avec très-peu d'ordre ; aussi fut-il si complettement battu, qu'il perdit plus de dix mille hommes, & que lui-même fut du nombre des morts. Tchang-tsiuen-yo rallia ce qu'il put de fuyards, & prit, avec ces débris, la route de Cheou-tchéou. Lieou-gin-chen écrivit

au prince pour demander de remplacer Lieou-yen-tching qui venoit d'être tué; Hoang-fou-hoeï & Yao-fong se retirèrent à Tsing-lieou-koan (1), poste important, afin de le mettre hors d'insulte.

A la suite de cette victoire, l'empereur résolut d'assiéger de nouveau Cheou-tchéou; mais faisant réflexion qu'aussi-tôt après la levée du siége de cette place par Li-kou, le peuple de la campagne qui s'y étoit réfugié, en étoit sorti pour retourner dans les villages, il dit à ses grands qu'il craignoit que ce même peuple, en apprenant qu'on alloit investir de nouveau cette ville, n'abandonnât une seconde fois ses foyers, & qu'ayant compassion de lui, il ne vouloit pas l'exposer à périr de faim & de misère : ce prince envoya quelqu'un en avant pour les tranquilliser & les assurer qu'on ne leur feroit aucun mal.

Aussi-tôt que l'empereur fut arrivé devant Cheou-tchéou, il la fit investir de toutes parts, employant plus de dix mille hommes du peuple aux travaux du siége : pendant qu'on pressoit ces travaux avec la plus grande vivacité, il détacha Tchao-kouang-yn avec une division, pour aller à la montagne de Tou-tang attaquer les ennemis qui s'y étoient retranchés. Tcha-kouang-yn se fit précéder par quelques centaines de cavaliers, qui allèrent insulter le camp des ennemis, tandis que lui se mit en embuscade. Les *Tang* sortirent de leurs lignes pour repousser ces coureurs, qui, après une légère résistance, se mirent à fuir vers l'embuscade, ayant les ennemis à leurs trousses; Tchao-kouang-yn tomba sur eux & les défit entiérement. Ho-ting-si, qui les commandoit, fut tué dans cette action : on leur prit plus de cinquante barques de guerre, qui étoient à Ho-keou. Après

(1) A vingt *ly* au sud-ouest de Tchou-tchéou du Kiang-nan.

cette victoire, Tchao-kouang-yn marcha à Tſing-lieou-kouan, où étoit le gros de l'armée ennemie, commandée par Hoang-fou-hoeï : à ſon approche, ce général des *Tang*, qui ne vouloit rien riſquer contre des troupes victorieuſes, ſe retira, pour ſe jetter dans Tchou-tchéou, dont il rompit les ponts-levis, & ſe mit en devoir de s'y défendre. Tchao-kouang-yn le ſuivit de ſi près, que la place ſe trouva inveſtie preſqu'auſſi-tôt que Hoang-fou-hoeï y fut entré : il fut ſi déconcerte de voir l'armée impériale le ſerrer de près, que montant ſur les remparts, il demanda à parler à Tchao-kouang-yn, & lui dit : « Nous combattons l'un » & l'autre pour le prince que nous ſervons ; donnez-moi au » moins le temps de ranger mes troupes en bataille ». Tchao-kouang-yn ſe mit à rire de la propoſition, & lui accorda cependant tout le délai qu'il demandoit.

Houang-fou-hoeï & Yao-fong ſortirent de la ville avec une armée auſſi nombreuſe que celle des impériaux, & la rangèrent comme ils jugèrent à propos, ſans être troublés par Tchao-kouang-yn. Ils commencèrent le combat, qui finit bientôt par la priſe de ces deux généraux. Leur perte fit tomber les armes des mains à tous leurs ſoldats, qui ſe rendirent, afin de ſe mettre à l'abri de la ſévérité des loix de la guerre : ainſi, ſans qu'il en coûtât beaucoup de ſang, Tchao-kouang-yn gagna une bataille & ſe rendit maître de Tchou-tchéou, où il entra ſans oppoſition.

La nuit ſuivante, Tchao-hong-yn, père de ce général, qui commandoit un corps de troupes que l'empereur envoyoit à ſon ſecours, vint ſe préſenter fort tard aux portes de la ville ; on alla auſſi-tôt avertir Tchao-kouang-yn, qui répondit, que ſi un fils devoit le reſpect & l'obéiſſance à ſon père, un ſujet ne pouvoit ſans crime tranſgreſſer les loix de la guerre, ni

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 956. *Chi-tsong.*

exposer à une surprise une place appartenante à son souverain; ainsi il en refusa l'entrée à son père, qui fut obligé d'attendre jusqu'au lendemain.

Le prince de Tang, voyant ses affaires empirer, dépêcha un officier de Sfé-tchéou à l'empereur, pour lui proposer de cesser toute hostilité, & de vivre à l'avenir en bons frères : ce prince offroit encore de lui envoyer tous les ans une certaine quantité d'or & d'argent, & de l'aider de ses troupes, lorsqu'il en auroit besoin; mais l'empereur qui vouloit une entière soumission de la part de ce prince, ne fut pas content de ces conditions, & renvoya l'officier sans réponse; il les refusa, d'autant plus qu'il étoit alors maître de Siu-tchéou, & qu'il pouvoit faire bien d'autres conquêtes.

La ville de Yang-tchéou se touvant dégarnie, parce qu'on ne présumoit pas qu'on voulût l'attaquer, l'empereur profita de cette négligence, & détacha Han-ling-koen, pour l'aller surprendre : il lui recommanda sur-tout de ménager le peuple & de veiller à ce qu'on ne fît aucune insulte à la sépulture des princes de Tang.

Han-ling-koen s'acquitta de sa commission avec tant d'habileté & de prudence, qu'il s'approcha de Yang-tchéou sans qu'on en fût informé; étant entré subitement dans la ville avec quelques cavaliers, on s'en apperçut à peine : cependant Fong-yen-lou, commandant de la place, étourdi de ce coup de main imprévu, ne vit d'autre moyen d'échapper que de se couper les cheveux & de se travestir en *Ho-chang;* mais il fut arrêté dans sa fuite par des soldats, qui l'amenèrent à Han-ling-koen. La tranquillité régna comme si la ville n'eût point changé de maître; le commerce ne fut point interrompu, ni le peuple détourné de son travail.

La

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
956.
Chi-tsong.

La prise de Yang-tchéou consterna le prince de Tang, qui, se voyant battu de tous côtés, craignit enfin de tout perdre. Devenu plus modeste qu'auparavant, il écrivit un placet fort soumis à l'empereur, où il se traitoit de sujet & lui demandoit la paix; & afin de l'engager à accueillir son placet, il l'accompagna d'un riche présent, composé de thé de la première qualité, de plantes médecinales qui ne se trouvoient que dans ses états, de vaisselle d'or & d'argent, de pièces de soie des plus belles, & d'un vin rare & délicieux; il choisit pour les porter Tchong-mou & Li-té-ming, deux docteurs du premier ordre, fort instruits & qui avoient le don de la parole : ils passoient pour les hommes les plus éloquens de leur siécle. L'empereur, qui les connoissoit de réputation, fit mettre ses troupes sous les armes pour les recevoir, & leur adressant le premier la parole, il leur dit : « Puisque votre maître prétend descendre » de la grande famille des *Tang*, il devroit avoir hérité de » ses vertus, & se distinguer des autres princes par l'amour » de la justice & de la patrie. Ses états & les miens ne sont » séparés que par une rivière : loin de chercher à bien vivre » avec moi, il passe la mer pour s'unir avec les Tartares, & » abandonnant les intérêts de sa patrie, il sert des peuples » étrangers & barbares. Je vous demande où est la vertu, où » est la justice, où est l'amour qu'il doit à sa patrie? N'imaginez pas me surprendre ni me séduire par des discours remplis d'artifice : allez; retournez vers votre maître & dites-lui » qu'il vienne me trouver & avouer sa faute; s'il fait cette » démarche, il ne pourra que s'en louer : mais s'il refuse, » j'irai moi-même visiter Kin-ling, je m'emparerai de ses trésors pour les distribuer à mes soldats; alors votre maître & » vous, ne vous repentirez-vous pas de n'avoir point profité

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 956. *Chi-tsong.*

» des dispositions favorables où vous me voyez » ? L'empereur prononça ces paroles avec un air de dignité & un ton qui fermèrent la bouche aux deux docteurs ; ils se retirèrent sans pouvoir répliquer un seul mot : ensuite de quoi l'empereur vint à Cheou-tchéou, qui se défendoit assez bien.

Au retour de Tchong-mou & de Li-té-ming, le prince de Tang, étonné du peu de succès de leur négociation, imagina un dernier expédient pour engager l'empereur à se retirer ; il lui envoya deux de ses principaux officiers, chargés de promettre, de sa part, qu'au commencement de l'année suivante il se soumettroit lui & ses états. Ces deux envoyés étant arrivés au camp devant Cheou-tchéou, l'empereur fit conduire par un de ses eunuques Sun-ching, l'un d'eux, au pied des murailles de la ville, avec ordre de dire à Lieou-gin-chen de se rendre. Mais quand ce gouverneur parut sur les remparts, Sun-ching le salua profondément, & lui cria : « Souvenez-vous des » bienfaits que vous avez reçus de notre maître, & faites con- » noître par votre fidélité à le servir, dans cette occasion, que » vous en êtes reconnoissant ; gardez-vous de vous rendre à » ses ennemis ».

L'eunuque rendit compte à l'empereur de ce qui venoit de se passer : ce prince, transporté de colère, fit venir Sun-ching en sa présence, & après lui avoir dit les paroles les plus dures, il le menaça de le faire mourir. Sun-ching, sans en paroître ému, répondit : « J'ai été premier ministre des princes de » Tang, je dois les servir avec zèle ; Votre Majesté trouveroit- » elle bon qu'on excitât un de ses officiers à se révolter contre » elle » ? L'empereur admirant sa droiture, loin d'être choqué de sa réponse, le loua des sentimens qu'il faisoit paroître : il le retint auprès de lui, mais sans traiter l'objet pour lequel il

étoit venu. On apprit alors que les troupes impériales s'étoient emparées de Kouang-tchéou, de Chou-tchéou & de Ki-tchéou.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 956. *Chi-tsong.*

Le prince de Tang, voyant que l'empereur ne vouloit écouter aucune de ses propositions, prit la résolution de ne lui en plus faire : il nomma Li-king-ta, prince de Tsi, son frère, généralissime de ses armées, & rassemblant toutes ses forces, il se détermina à faire les derniers efforts pour se défendre.

Pendant que l'empereur s'opiniâtroit à prendre Cheou-tchéou, qui faisoit toujours une vigoureuse résistance, le général Li-king-ta, persuadé qu'il pourroit recouvrer quelques-unes des places qu'ils avoient perdues, détacha Lou-mong-tsiun pour aller surprendre Taï-tchéou : il y réussit, & il auroit eu le même succès à Yang-tchéou, si l'empereur, qui avoit le plus grand intérêt de conserver cette place, n'eût envoyé, à propos, Tchang-yong-té à son secours. Han-ling-koen, qui en étoit gouverneur, l'avoit déja abandonnée, & il en étoit sorti, lorsqu'il rencontra Tchang-yong-té qui l'obligea d'y retourner.

Un autre détachement plus considérable, de l'armée impériale, marcha droit à Lou-ho, sous les ordres de Tchao-kouang-yn : cet officier, instruit de la fuite précipitée de Han-ling-koen, lui fit dire que tout soldat ou officier qui s'aviseroit de sortir de Yang-tchéou & de passer par Lou-ho, il lui feroit couper les jambes. Il lui enjoignit de faire publier cet ordre, qui tint en respect la garnison & la détermina à se bien défendre.

Cependant l'empereur étoit toujours devant Cheou-tchéou, qui ne paroissoit pas disposée à se rendre de si-tôt, malgré tous les efforts qu'il avoit faits jusque-là pour la forcer. Lieou-gin-chen s'y défendoit en habile homme, & pour surcroît de con-

tre-temps, la pluie tomba en si grande abondance, qu'il y avoit plusieurs pieds d'eau en différens endroits du camp des assiégeans : cette incommodité obligea l'empereur à ne laisser que très-peu de monde devant la place, & à aller à Hao-tchéou attendre que le temps changeât & que les eaux fussent écoulées.

Les pluies n'empêchèrent point Lou-mong-tsiun, après la prise de Taï-tchéou, de s'avancer du côté de Yang-tchéou & de tenter d'en faire le siége. Han-ling-koen, qui vouloit réparer le tort que sa précipitation, à sortir de cette place, avoit fait à sa réputation, se disposa à le repousser; devenu plus fort avec le secours que lui avoit amené Tchang-yong-té, il alla même au-devant des ennemis qu'il battit, & il fit prisonnier Lou-mong-tsiun & le tua.

Le prince Li-king-ta, sensible à la perte de cette bataille, & plus encore à celle de Lou-mong-tsiun, qu'il estimoit beaucoup, se détermina à passer le Kiang avec son armée, dans le dessein de chasser le détachement qui étoit à Lou-ho sous les ordres de Tchao-kouang-yn, & de revenir ensuite attaquer Yang-tchéou. Après avoir traversé ce fleuve, il s'avança jusqu'à vingt *ly* de Lou-ho & y campa, n'osant approcher plus près, sans avoir auparavant reconnu la disposition des ennemis : il vouloit encore voir si les impériaux ne prendroient pas d'eux-mêmes la résolution de se retirer; ce qu'il auroit mieux aimé que de se battre. Les officiers de Tchao-kouang-yn, quoiqu'inférieurs en nombre, le pressoient de les mener au combat; mais ce général ne se prêta point à leur ardeur, & leur fit voir qu'il valoit mieux attendre l'ennemi dans leurs retranchemens, étant assurés de le battre s'il venoit les attaquer.

Quelques jours après, le prince Li-king-ta, voyant que l'armée impériale ne faisoit aucun mouvement, crut que la

peur les en empêchoit : dans cette perſuaſion, il s'approcha de Lou-ho pour l'attaquer ; mais il fut ſi bien reçu par Tchao-kouang-yn, qu'il lui prit ou tua plus de cinq mille hommes, ſans compter les noyés, dont le nombre étoit preſque égal à ceux qui reſtèrent ſur le champ de bataille.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 956. *Chi-tſong.*

La défaite de Li-king-ta, qui avoit avec lui l'élite des troupes de Tang, détermina l'empereur à retourner à Ta-léang, laiſſant à Li-tchong-tſin le ſoin de continuer le ſiége de Cheou-tchéou, qu'il vouloit abſolument prendre, & il partit ſur la fin de la cinquième lune pour ſe rendre à la cour.

A la huitième lune, l'empereur ordonna au tribunal des mathématiques de ſuivre à l'avenir l'aſtronomie intitulée, *Kin-tien-li*, miſe en état par Ouang-po & par Ouang-tchu-no; ce dernier étoit mandarin du même tribunal. Ouang-po étoit un grand de la cour, qui s'étoit toujours appliqué à l'aſtronomie : comme il étoit auſſi bon politique qu'habile mathématicien, l'empereur le nomma, quelque temps après, aſſeſſeur du chef du conſeil-privé, où ſe rapportoient les affaires les plus importantes de l'état.

Le prince de Tang, voyant la belle défenſe que faiſoit Lieou-gin-chin dans Cheou-tchéou, envoya ordre au prince Li-king-ta de faire tout ſon poſſible pour le ſecourir ; ce général détacha Hiu-ouen-tchin, Pien-hao & Tchu-yuen, ſes trois meilleurs officiers, avec pluſieurs dixaines de mille hommes, qui vinrent ſe poſter à la montagne Tſé-kin-chan (1), où ils ſe diviſèrent en dix ou douze piquets différens ; chacun avoit ſon camp ſéparé, & pouvoit aiſément ſe faire remarquer des aſſiégés, auxquels ils faiſoient continuellement des ſignaux,

957.

(1) A dix *ly* au nord-eſt de Cheou-tchéou.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
957.
Chi-tsong.

principalement la nuit par le moyen des feux, pour les avertir d'un grand convoi de vivres qu'ils leur amenoient.

Li-tchong-tsin, faisant réflexion que ces signaux ne pouvoient manquer de rendre le courage aux assiégés, résolut de leur ôter cette espérance, & de déloger les ennemis de dessus la montagne : ainsi, à la tête de l'élite de ses troupes, il marcha à eux & les battit; il leur coucha sur la place plus de trois mille hommes, & leur enleva une partie des vivres qu'ils conduisoient.

Lieou-gin-chen, persuadé que s'il n'étoit pas secouru, c'étoit la faute des généraux, demanda au prince Li-king-ta de lui envoyer Pien-hao & de le faire embarquer sur le Hoaï-ho, promettant qu'aussi-tôt qu'il seroit arrivé, il trouveroit moyen de le joindre, & qu'après leur jonction, il feroit lever le siége aux impériaux; mais Li-king-ta, craignant de trop risquer, ne voulut point y consentir : Lieou-gin-chen en tomba malade de dépit & de chagrin.

Lieou-tsong-kien, son fils, jeune homme d'une grande espérance, ayant traversé le Hoaï-ho, malgré les défenses rigoureuses de son père, fut arrêté par les corps-de-garde qu'il avoit mis pour veiller à l'exécution de ses ordres & empêcher d'y contrevenir. Ce jeune homme, sans réfléchir aux conséquences, trouvant une barque, entra dedans & se mit en devoir de passer la rivière; mais à peine eut-il quitté les bords, qu'il fut arrêté par l'officier de garde, qui le conduisit à son père: celui-ci, sans hésiter un instant, le condamna à avoir la tête tranchée.

Tchéou-ting-keou, un des principaux officiers de la garnison, accourut aussi-tôt pour solliciter sa grace, mais il ne put rien obtenir : ne désespérant cependant pas d'y réussir, il engagea la mère du jeune homme à se joindre à lui, persuadé qu'elle

s'empresseroit de sauver un fils, qui, de l'aveu de tout le monde, avoit tant de belles qualités : « J'aime mon fils, répondit cette » mère, tout le monde le sait, & quand il ne seroit pas mon » fils, le mérite que vous lui connoissez m'engageroit à l'aimer ; » mais dans les affaires de l'état, puis-je aller contre les loix » sagement établies ? Si mon fils contrevient à celles portées » par son père, & qu'il n'en soit point puni, que diroit-on » du père ? ne l'accuseroit-on pas, avec raison, d'injustice » & de partialité ? comment oserions-nous paroître devant » ses officiers & ses soldats » ? Ainsi la mère elle-même fut inflexible, & refusa d'intercéder pour son fils, qui fut exécuté. Cette sévérité, pour le maintien de la discipline, fit une si grande impression sur les troupes de Cheou-tchéou, que tous les soldats trembloient aux moindres ordres de Lieou-gin-chen, & que personne n'osa y manquer.

Quoique les troupes de Tang eussent été battues par Li-tchong-tsin, elles étoient cependant encore en état de se faire craindre. L'armée impériale, rebutée de la longueur du siége, commençoit à murmurer : les officiers, craignant que leur mécontentement ne dégénérât en sédition, proposèrent à l'empereur d'abandonner l'entreprise ; mais avant que de s'y déterminer, ce prince voulut savoir le sentiment de Li-kou. Comme il étoit malade, il lui envoya Fan-tchi & Ouang-pou, pour en conférer avec lui. Sa réponse fut bientôt prête ; il leur dit que les assiégés étoient sûrement bien plus fatigués du siége que les impériaux ; qu'ils devoient avoir épuisé leurs provisions de guerre & de bouche, & qu'il étoit impossible qu'ils pussent tenir encore long-temps : il ajouta, que si l'empereur retournoit à ce siége, il redonneroit du cœur aux soldats, & que dans peu il s'en rendroit maître. Fan-tchi &

De l'Ere Chrétienne. Heou-tcheou. 957. Chi-tsong.

Ouang-pou, rendirent cette réponse à l'empereur, qui, depuis son retour à Ta-léang, avoit employé presque tout son temps à dresser ses soldats à se battre sur l'eau : il avoit remarqué que ceux du prince de Tang y étoient si exercés, que les siens n'osoient paroître devant eux. La supériorité de ses ennemis, à cet égard, lui faisoit beaucoup de peine ; ainsi, pour remédier à cet inconvénient, il fit construire quelques centaines de barques de guerre sur la rivière Pien-choui, & ordonna aux soldats de Tang, qui s'étoient donnés à lui, d'instruire les siens : en moins de deux mois, il furent si bien au fait de manœuvrer sur l'eau, qu'ils l'emportoient sur les *Tang* mêmes.

La réponse de Li-kou détermina l'empereur à retourner au siége de Cheou-tchéou ; mais, en même temps qu'il s'y rendoit par terre, il voulut que les soldats de marine, qu'il avoit formés, s'y rendissent par eau. Il leur donna pour général Ouang-hoan, qu'il chargea de faire conduire les barques nouvellement construites & bien armées de la rivière Min-ho, dans celles de Yng-ho, & ensuite dans le Hoaï-ho, pour descendre à Cheou-tchéou.

Arrivé au camp devant cette place, l'empereur établit son quartier au sud de la montagne Tsé-kin-chan. Il détacha Tchao-kouang-yn avec une forte division, qui, après un léger combat contre les troupes de Tang, où il eut tout l'avantage, alla se poster de manière qu'il leur coupa entiérement la communication avec l'armée du prince Li-king-ta.

La mésintelligence qui régnoit entre les deux généraux des *Tang*, ne fut point inutile à l'empereur, qui sut en profiter. Tchin-kio, l'un de ces deux officiers, avoit quelque mérite ; mais il étoit d'une fierté qui le rendoit insupportable à Tchu-yuen, son collégue : celui-ci résolut sa perte, & l'accusa d'avoir dessein

dessein de se révolter; le prince de Tang envoya Yang-cheou-tchong pour le remplacer.

Tchu-yuen, au désespoir de l'affront qu'on lui faisoit, en conçut tant de chagrin qu'il vouloit attenter sur lui-même. Un de ses amis lui dit, qu'un homme de son mérite ne pouvoit manquer d'être accueilli & de parvenir aux premiers emplois, quelque part qu'il voulût aller, & qu'il ne devoit pas être arrêté par la considération de sa femme & de ses enfans. Tchu-yuen, comprenant ce qu'il vouloit lui dire, prit sur le champ son parti, & vint avec lui, à la tête de dix à douze mille hommes qu'ils avoient sous leurs ordres, se donner à l'empereur.

Ce secours, auquel CHI-TSONG ne s'attendoit pas, le détermina à attaquer les ennemis sur la montagne Tsé-kin-chan, & il le fit avec tant de succès, qu'il leur tua ou fit prisonniers plus de dix mille hommes : du nombre de ces derniers furent les généraux Hiu-ouen-tchin, Pien-hao & Yang-chéou-tchong, qui ne faisoient que d'arriver à l'armée. Le reste prit la fuite, & regagna les barques de combat pour se sauver ; mais l'empereur leur fit donner si chaudement la chasse par les siennes, qu'il leur tua encore ou fit prisonniers près de quarante mille hommes. Il leur enleva tout leur bagage & leurs provisions de guerre & de bouche, qui étoient immenses. Tchin-kio, dans la crainte de tomber entre les mains de Tchu-yuen, son ennemi déclaré, avoit été le premier à fuir du côté du camp du prince Li-king-ta, où il répandit tellement l'épouvante, que tous les soldats se sauvèrent à Kin-ling.

Après une victoire aussi complette, l'empereur revint à Cheou-tchéou camper au nord de la ville. Lieou-gin-chen, gouverneur de cette place, fut si frappé de la perte que les *Tang* venoient d'essuyer, que sa maladie augmenta au point

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tcheou.* 957. *Chi-tsong.*

de lui faire perdre la connoiſſance. Tchéou-ting-keou, qui commandoit ſous lui, voyant qu'il n'y avoit plus d'eſpérance d'être ſecouru, ſe rendit. Il fit conduire Lieou-gin-chen ſur un brancard à Kin-ling. L'empereur voulut voir un ſi grand homme, & lui marqua ſinguliérement l'eſtime qu'il faiſoit de lui : la connoiſſance lui étoit revenue, mais il étoit hors d'état de ſe lever ; ainſi ce prince ne voulut point qu'il s'exposât aux fatigues de le ſuivre, & il le fit reporter dans la ville, pour tâcher de rétablir ſa ſanté.

L'empereur, après avoir mis l'ordre dans ſa nouvelle conquête, accorda un pardon général à tout le département de Cheou-tchéou, & fit retourner chez eux les habitans des campagnes, qui, pour ſe mettre à couvert des maux de la guerre, s'étoient réfugiés dans les montagnes : il ordonna que ſi on avoit quelque choſe à lui propoſer pour le bien du gouvernement de ce diſtrict, de le faire avec toute liberté ; & pour laiſſer à la poſtérité une marque de ſon eſtime pour Lieou-gin-chen, qui avoit ſi bien défendu Cheou-tchéou, il compoſa lui-même ſon éloge, qu'il lui envoya par un officier de ſa préſence ; cet éloge étoit conçu en ces termes : « Lieou-gin-chen, fidèle à » ſon maître, a rempli tous les devoirs d'un ſujet zélé pour » ſon ſervice : l'antiquité compte peu de ſages qui puiſſent lui » être comparés. Il m'eſt bien glorieux de l'avoir vaincu ». A peine eut-on lu cet éloge à Lieou-gin-chen, qu'il mourut. L'empereur le créa prince du ſecond ordre, ſous le nom de *Pong-tching-kiun-ouang*. Comme le peuple avoit beaucoup ſouffert du ſiége, qui avoit duré quinze mois, & qu'il ſe trouvoit dans une grande diſette, l'empereur lui fit diſtribuer des grains ; après quoi, il reprit le chemin de Ta-léang. Las de la guerre, ce prince prit du repos, & l'empire jouit enfin de la paix. Li-

kou, chef du conſeil ſecret, malade depuis deux ans, demanda ſa retraite avec tant d'inſtance, qu'elle lui fut accordée : on donna ſa place à Ouang-po, un des auteurs de l'aſtronomie *Kien-tien-li*, que le tribunal des mathématiques ſuivoit.

Sur la fin de la dixième lune, Yang-tchong-hiun, gouverneur de Lin-tchéou, (1) qui appartenoit au prince des *Han* du nord, mécontent de ſon maître, ſe donna à l'empereur au moment qu'il penſoit à recommencer la guerre contre le prince de Tang; ainſi il ſe contenta de recevoir la ſoumiſſion de ce gouverneur, ſans ſonger à continuer ſes conquêtes de ce côté-là.

A la onzième lune, l'empereur partit de Ta-léang pour attaquer la ville de Hao-tchéou, dont il emporta d'abord les faux-bourgs; il brûla plus de ſoixante-dix barques de guerre aux ennemis, & leur tua plus de deux mille hommes : ayant forcé l'endroit où ils tenoient leurs moutons & leurs chevaux, il remplit la ville de conſternation.

Kouo-ting-ouei, qui commandoit dans cette place, jugeant à la manière dont l'empereur s'y prenoit, qu'il ſuccomberoit bientôt, lui adreſſa le placet ſuivant : « Ma famille eſt toute » dans le Kiang-nan; ſi je me rends ſi-tôt à Votre Majeſté, » le prince de Tang la fera mourir : je la conjure d'attendre » que j'aie averti de l'état où je me trouve, après quoi je me » ſoumettrai ». L'empereur lui accorda le délai qu'il demandoit, & ſuſpendit ſes attaques.

Le prince de Tang, informé que l'empereur aſſiégeoit Hao-tchéou, fit partir pluſieurs centaines de barques de guerre pour aller au ſecours de cette place : l'empereur mit les ſiennes en état, & lorſqu'il ſe vit à portée de la flotte ennemie, il partit lui-même

(1) Chin-mou-hien de Yen-ngan-fou du Chan-ſi.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
957.
Chi-tsong.

au milieu de la nuit, & l'attaqua si brusquement, qu'il la battit & la poursuivit jusqu'à Ssé-tchéou, d'où il envoya Tchao-kouang-yn mettre le feu à une porte de la ville : ce prince, montant lui-même sur une tour près des murailles, anima tellement ses soldats, que Fan-tsaï-yu, gouverneur de la place, vint aussi-tôt lui en offrir les clefs.

Chi-tsong, maître de Ssé-tchéou, fit publier des défenses très-sévères de ne recevoir ni bois ni paille du peuple, & de ne lui causer aucun dommage; cet ordre contint les soldats de manière qu'aucun d'eux n'osa entrer dans la ville. Les habitans en témoignèrent leur satisfaction, en apportant à l'envi du riz, de la viande, du vin & toutes sortes de rafraîchissemens au camp des impériaux, qui se trouva par là mieux approvisionné que la ville même.

L'empereur donna une seconde fois la chasse aux barques du prince de Tang, rassemblées à Tsing-keou au nombre de plusieurs centaines : il les mena battant jusqu'à l'ouest de Tchou-tchéou, où il les défit entiérement; il en brûla une partie & en prit encore davantage, du nombre desquelles fut celle de Tchin-tching, commandant de la flotte. Comme il étoit le meilleur marin qu'eût le prince de Tang, & le seul capable de rétablir l'échec qu'il venoit de recevoir, on ne vit plus sur le Hoaï-ho de flotte qui se fît craindre.

Les Tartares *Leao* firent alors proposer au prince de Han, de joindre leurs forces aux siennes contre l'empereur & de lui enlever Lou-tchéou : le prince de Han, qui connoissoit par expérience le peu de fond qu'on pouvoit faire sur les Tartares, accepta cependant la confédération, parce qu'il n'étoit pas en état de se soutenir contre l'empereur; en conséquence de cette ligue, il mit sur pied une petite armée fort leste, qui, après sa

jonction avec les Tartares, s'avança avec eux jusque sous les murs de Lou-tchéou. A peine y eurent-ils demeuré quelques jours, que les Tartares, peu propres à faire des siéges, parlèrent de s'en retourner; ainsi cette levée de boucliers se réduisit à rien.

Au milieu de la douzième lune, le courier que Kouo-ting-oueï, gouverneur de Hao-tchéou, avoit dépêché au prince de Tang à Kin-ling, pour lui faire savoir la détresse où il se trouvoit, rapporta que ce prince ne pouvant lui donner aucun secours, lui permettoit de se rendre; mais à condition que ce seroit Li-yen-tseou qui écriroit l'acte de sa soumission. Kouo-ting-oueï lui ayant montré l'ordre, cet officier, animé du zèle que lui inspiroit sa fidélité au service de son prince, accabla de reproches le gouverneur: celui-ci y fut si sensible, qu'il mit le sabre à la main & vouloit le tuer. Li-yen-tseou, sans en paroître effrayé, jetta par terre le pinceau qu'il tenoit, en disant: « Un homme qui a du courage & de » l'honneur ne sera jamais méconnoissant des bienfaits qu'il » aura reçus de son prince; la trahison ne ternira point sa » gloire, & il ne s'oubliera pas jusqu'à participer à la révolte » d'un traître: jamais ce pinceau ne sera entre mes mains » l'instrument de la perfidie, & je ne conserverai point mes » jours par un crime ». Comme il s'obstinoit à refuser d'écrire l'acte de soumission, Kouo-ting-oueï fit sauter la tête à ce brave & fidèle serviteur; ensuite de quoi il remit au pouvoir de l'empereur la ville & sa personne.

CHI-TSONG étoit alors occupé à réduire Tchou-tchéou: Kouo-ting-oueï se rendit au camp devant cette place, où il fut reçu avec beaucoup d'égards & de distinction. L'empereur, pour lui faire connoître sa confiance, lui remit le comman-

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 957. *Chi-tsong.*

dement de troupes qu'il avoit amenées de Hao-tchéou, & l'envoya attaquer Tien-tchang (1). Ce prince fit encore marcher Ou-cheou-ki avec un détachement de cavalerie, du côté de Yang-tchéou. A son approche, vers Kao-yeou (2), les habitans de Yang-tchéou mirent le feu aux tribunaux des mandarins & aux maisons de la ville, après quoi, prenant la route du Kiang, ils contraignirent tous les habitans des villages voisins de les abandonner & de passer avec eux au sud de ce grand fleuve. L'empereur envoya un troisième détachement s'emparer de la ville de Taï-tchéou, qui se trouvoit dégarnie de troupes.

Le prince des *Han* du midi, apprenant les pertes continuelles du prince de Tang, craignit que l'empereur ne vînt ensuite tomber sur lui & lui enlever ses états : cette crainte l'avoit déterminé à lui envoyer un de ses principaux officiers pour lui prêter hommage; cependant, à tout événement, il fit radouber ses barques de guerre & il s'occupa à mettre ses troupes en état de partir au premier commandement. Un jour qu'il avoit la tête un peu échauffée par les vapeurs du vin, il changea de résolution, en disant, qu'il étoit inutile qu'il prît tant de soins pour ses successeurs, que pourvu qu'il se tirât d'affaire, il lui importoit peu de ce qui arriveroit par la suite. Ainsi il fit discontinuer les travaux & licencia ses troupes.

958.

L'empereur continuoit toujours ses conquêtes contre le prince de Tang, & au commencement de l'année suivante, il lui enleva Haï-tchéou; mais voulant faire passer ses barques de guerre, du Hoaï-ho dans le grand Kiang, il trouva à l'ouest

(1) Tan-tchang hien de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

(2) Kao-yeou-tchéou de Yang-tchéou-fou du Kiang-nan.

de Tchou-tchéou une grande levée qui l'arrêta. Des gens que ce prince envoya examiner comment on s'y prendroit pour couper cette levée, lui rapportèrent que la chose ne paroissoit possible qu'avec des dépenses infinies, & qu'il faudroit beaucoup de temps pour en venir à bout. L'empereur, afin de s'en assurer lui-même, se transporta sur les lieux, & après en avoir pris le plan, il traça la route qu'on devoit suivre. En dix jours, & sans beaucoup de travaux, on fit une tranchée assez spacieuse pour passer les plus grandes barques de guerre & de-là entrer dans le fleuve de Kiang : cette opération fit dire aux sujets de la principauté de Tang, qu'il falloit que l'empereur eût été aidé par quelque esprit, pour avoir achevé en si peu de temps un ouvrage de cette nature.

Ce canal en état, l'empereur fit passer sa flotte pour s'approcher de Tsing-haï (1), dont il se rendit maître, & dont la prise le rendit limitrophe des états du prince de Ou-yueï. Quelque temps auparavant il y avoit envoyé un de ses officiers, & lui avoit recommandé, en partant, de prendre sa route par mer, pour éviter de passer dans le pays de Tang. A son retour, cet envoyé vint par terre rejoindre l'empereur à Tsing-hai, & n'eut d'autre traversée à faire par eau que celle du Kiang.

Comme Tchou-tchéou ne se rendoit point depuis plus de quarante jours qu'elle étoit assiégée, & que cette place tenoit toujours par la bravoure de Tchang-yen-king, qui en étoit gouverneur, & de Tching-tchao-yé, son lieutenant, l'empereur fut obligé de retourner au camp devant cette place, afin de hâter les travaux & de presser les attaques. Ce prince, sans

(1) Tong-tchéou de Yang-tchéou du Kiang-nan.

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
958.
Chi-tsong.

craindre une grêle de flèches qu'on faisoit pleuvoir sur lui, s'avança jusqu'au pied des murailles, & après avoir examiné par lui-même l'état du siége, il assembla ses officiers, & leur dit de se tenir prêts le lendemain pour un assaut général. En effet, dès le grand matin, l'empereur monta à cheval & visita tous les quartiers; les trouvant tous dans la disposition qu'il avoit ordonnée, il fit donner l'assaut, qui fut des plus rudes & des plus disputés. Tchang-yen-king & Tching-tchao-yé se défendirent avec un courage surprenant; n'ayant plus de flèches, & leurs sabres s'étant brisés dans le combat, ils se saisirent de tout ce qu'ils purent trouver pour se défendre; mais ces deux braves officiers, accablés par le nombre, succombèrent & périrent glorieusement les armes à la main, au milieu d'un monceau de cadavres & en vendant chérement leur vie.

La place, quoique privée de ses plus intrépides défenseurs, ne se rendit pas encore : les dix à douze cens soldats, qui restoient de la garnison, animés par l'exemple de leur commandans & résolus de venger leur mort, se défendirent avec autant d'ordre & de bravoure que s'ils les eussent encore eus à leur tête; la perte de leurs compagnons, qu'ils voyoient tomber à leur côté, ne rallentit point leur courage; aussi se firent-ils tous hâcher, sans parler de se rendre : leur mort seule rendit l'empereur maître de Tchou-tchéou; après quoi, & à la deuxième lune, ce prince alla à Yang-tchéou, où il séjourna quelque temps, pour faire réparer cette ville, auparavant si florissante, qui avoit été plusieurs fois saccagée dans ces temps de guerre & de troubles. Il descendit ensuite à Yng-louan-tchin (1) sur les bords du Kiang, d'où il envoya ses barques

(1) Y-tchin-hien de Yang-tchéou-fou du Kiang-nan.

de

de guerre contre celles du prince de Tang, qu'elles battirent dans toutes les rencontres.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 958. *Chi-tsong.*

Le prince de Tang se voyant toujours battu, & ayant honte de quitter le titre de prince souverain, pour devenir sujet de la cour, imagina l'expédient de remettre ses états à Li-hong-ki, son fils, & d'envoyer ensuite un de ses officiers à l'empereur, pour lui dire qu'il étoit disposé à se soumettre.

A cette époque, il n'y avoit plus dans le Hoaï-nan que les quatre départemens de Siu-tchéou, de Chou-tchéou, de Ki-tchéou & de Hoang-tchéou, dont l'empereur ne fût pas le maître : Tchin-kio, que le prince de Tang avoit envoyé pour négocier sa paix, voyant les troupes impériales en si bon état & si supérieures à celles de son maître, offrit à l'empereur de lui céder encore ces quatre départemens, & proposa que le grand Kiang servît de bornes aux deux états, s'il vouloit finir la guerre. L'empereur lui répondit, que son dessein, en entreprenant cette guerre, n'avoit été que de se rendre maître des pays qui sont au nord du Kiang; que le prince consentant à les lui céder, il ne prétendoit rien de plus. Tchin-kio le voyant dans ces dispositions, lui présenta un placet de la part de son maître, par lequel il lui offroit les quatre départemens, & s'engageoit en outre à payer chaque année un tribut. Par le traité qui fut conclu, tout le pays au nord du Kiang fut soumis à l'empereur, & ses états se trouvèrent augmentés de quatorze *tchéou* & de soixante villes du second ordre. Alors il écrivit de sa propre main une lettre au prince de Tang, de ne point abandonner le gouvernement de ses états, & de le reprendre s'il l'avoit quitté.

Le prince de Tang, qui ne s'attendoit point à des conditions aussi honorables ni aussi avantageuses, envoya à l'empereur,

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
958.
Chi-tſong.

par Fong-yen-ki, une groſſe ſomme d'argent, pour être diſtribuée à ſes ſoldats, avec une quantité de pièces de ſoie, du thé, & un grand nombre de chariots chargés de grains & de fruits de ſes terres, que celles du nord ne produiſoient pas.

Le premier jour de la cinquième lune de cette année, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Depuis ſa ſoumiſſion, le prince de Tang ceſſa de prendre le titre de grand gouverneur de province; il ſupprima le magnifique cortège qu'il avoit arboré, & remerciant tous les officiers qu'il s'étoit donnés, il ſe réduiſit au train que doit avoir un ſimple gouverneur de province, & ſe conforma en tout au gouvernement de la dynaſtie impériale des *Tchéou*.

Dès le moment que ce prince avoit offert de céder les quatre départemens, l'empereur avoit chargé Fong-yen-lou & Tchong-mou de lui porter un de ſes propres habits, avec une ceinture de pierres précieuſes & le kalendrier *Yn-kien-li* : il joignit à ces préſens dix mille pièces de ſoie, deſtinées pour ſes officiers. Le prince de Tang reçut ces préſens avec tout le reſpect d'un ſujet, & il en rendit graces à l'empereur par un placet, en lui demandant la permiſſion de prendre du ſel à Haï-ling (1), dont il manquoit depuis la perte du département de Yang-tchéou, où il y avoit des ſalines; il lui demanda encore de lui céder une partie de celles de Haï-ling. L'empereur lui répondit que cette ville étant au nord du Kiang, il étoit difficile d'en partager le terrein; mais que, pour y ſuppléer, il ordonneroit de lui fournir tous les ans trois cens mille meſures de ſel (2), & que ſi cela ne ſuffiſoit pas, il les augmenteroit à proportion de ſes beſoins.

(1) Taï-tchéou de Yang-tchéou fou du Kiang nan.

(2) La meſure eſt de huit livres à ſeize onces la livre.

Quelque temps après, l'empereur dépêcha Tſao-pin au prince de Ou-yueï, & le chargea de lui porter des armes qu'il avoit demandées pour ſes ſoldats. Tſao-pin reçut à cette cour des honneurs extraordinaires & de riches préſens, tant du prince que de ſes officiers; mais ſa commiſſion étant finie, il prit congé du prince, laiſſant tous les préſens qu'on lui avoit faits, & il partit ſi précipitamment, qu'on ne s'en apperçut qu'après ſon départ. Le prince les fit mettre dans une barque légère, & ordonna d'aller à toutes rames après lui: on l'atteignit, & on le preſſa ſi fort de ne pas faire l'affront de les refuſer, qu'il les reçut enfin, après avoir eu précaution d'en faire un état exact, qu'il préſenta à ſon retour à l'empereur. Chi-tsong, charmé de ſon déſintéreſſement, lui dit: « Autrefois les envoyés des princes ne ſe contentoient pas des préſens qu'on » leur faiſoit, ils en exigeoient encore d'autres & n'étoient » jamais contens; ces abus règnent dans toutes les cours, ſans » que les ordres des princes pour les empêcher aient été reſpectés. Votre conduite, différente de celle que les ambaſſa» deurs ont tenue juſqu'à préſent, mérite d'être citée pour » exemple; & afin de vous témoigner la ſatisfaction que j'en ai, » puiſque ces choſes vous ont été données, je veux que vous » les gardiez ». Tſao-pin les accepta alors ſans ſcrupule, & les diſtribua tous à ſes parens & à ſes amis, ſans en rien réſerver pour lui.

Après la guerre qui venoit de déſoler le Hoaï-nan, cette province ne pouvoit manquer de ſe reſſentir des calamités qui en ſont une ſuite néceſſaire: les peuples, à qui la crainte avoit fait abandonner leurs terres & leurs maiſons, y étoient revenus; mais comme ils n'avoient rien ſemé, ils éprouvèrent bientôt une affreuſe diſette. L'empereur, qui vouloit les prévenir en

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
959.
Chi-tsong.

faveur de la nouvelle domination à laquelle il venoit de les ſoumettre, leur prêta des grains pour enſemencer leurs terres & pour vivre, à condition qu'ils les rendroient au temps de la moiſſon : & comme ſes grands lui repréſentoient que la misère étoit ſi grande, qu'il pourroit arriver que le peuple fût dans l'impoſſibilité de rien reſtituer à la prochaine récolte : « Hé quoi ! leur répondit l'empereur, les peuples ne ſont-ils » pas mes enfans ? Lorſque les enfans ſont dans la misère, » n'eſt-ce pas à leur père à les ſoulager, ſans conſidérer s'ils » ſeront en état de lui rendre ce qu'il leur donne »?

A la troiſième lune, mourut Ouang-po, que l'empereur eſtimoit véritablement, par rapport à ſes grandes qualités : doué d'un eſprit rare & pénétrant, bon mathématicien, habile politique, d'un conſeil sûr, fertile en expédiens, & ſur-tout attaché à la perſonne de l'empereur, il en fut ſincérement regretté. Ce prince voulut aſſiſter à ſes funérailles, & ne put s'empêcher de donner des larmes à ſa mémoire. Ce témoignage public de ſa douleur étoit le plus bel éloge que ſon ſouverain pût faire de lui.

Après les funérailles de Ouang-po, l'empereur fit des préparatifs de guerre pour chaſſer de la Chine les Tartares *Leao*, & il publia un manifeſte, dans lequel il déclaroit les griefs qu'il avoit contre eux. L'armée deſtinée à cette expédition étant prête à marcher, Han-tong fut détaché en avant avec les troupes de terre, pour préparer le chemin par eau, depuis Tang-tchéou juſqu'aux limites du pays que les *Leao* avoient uſurpé. Cet officier partit à la quatrième lune, & étant arrivé au ſud de Kien-ning (1), il rétablit la levée qui avoit été détruite

(1) Tſing-hien de Ho-kien-fou du Pé-tché-li.

quelque temps auparavant, pour donner passage à la flotte impériale : il y fit faire jusqu'à trente-six saignées afin de donner de l'écoulement aux eaux ; par ce moyen il rendit très-facile la route qui conduisoit à Yng-tchéou (1) & à Mou-tchéou.

Quelque temps après, l'empereur partit de Ta-léang pour se rendre à Tsang-tchéou, & dès le même jour de son arrivée, il y fit la revue de son infanterie, à la tête de laquelle il marcha droit aux frontières des Tartares : il y entra avec si peu de bruit, qu'à peine le peuple s'en apperçut ; il est vrai qu'il prit un chemin détourné & peu pratiqué qui le conduisit à Yng-tchéou. Ouang-hong, qui en étoit gouverneur pour les Tartares, lui remit cette place sans coup férir & entra même à son service.

Après avoir chargé Han-tong de marquer les routes par terre, & Tchao-kouang-yn celles par eau, l'empereur s'embarqua & fut suivi d'une si grande quantité d'autres barques, qu'elles occupoient plusieurs dixaines de *ly*. Il prit ainsi le chemin du nord, jusqu'à Y-tçin-koan (2), que Tchong-ting-hoeï, qui en étoit gouverneur, lui remit entre les mains, suivant en cela l'exemple de celui de Yng-tchéou. Comme les eaux se trouvèrent en cet endroit trop basses pour continuer sa route par eau, l'empereur descendit à terre, & prenant du côté de l'ouest, il alla camper en plaine campagne, n'ayant avec lui que cinq cens hommes : ses officiers étoient dans une appréhension mortelle que les Tartares, qui paroissoient par troupes à leur droite, ne vinssent les attaquer ; mais sachant que l'empereur étoit dans ce camp, ils n'osèrent jamais venir l'insulter.

(1) Ho-kien fou, dans la partie orientale de la même province.

(2) Pa-tchéou de Pe-king & à deux cens dix *ly* au midi de cette capitale.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 959. *Chi-tsong.*

Tchao-kouang-yn, détaché pour aller à Oua-kiao (1), aussitôt à son arrivée devant cette place, en reçut les clefs de Yao-nui-pin, qui en étoit gouverneur : Lieou-tchou-sin, gouverneur de Mou-tchéou, qui s'y trouvoit alors, ne pensa pas à se défendre ; il l'accompagna pour venir se mettre au service de l'empereur.

A la cinquième lune, CHI-TSONG se trouvant maître de Koan-nan (2), tint un conseil de guerre, dans lequel on agita les moyens de prendre Yeou-tchéou (3), & de chasser entiérement les Tartares de la Chine. La plupart des officiers étoient d'avis de se contenter des conquêtes qu'on avoit faites & d'y mettre de bonnes garnisons pour les conserver : ils conseilloient à l'empereur de s'en retourner, en lui disant qu'il y avoit quarante-deux jours qu'il étoit parti de Ta-léang, & qu'ayant soumis en si peu de temps, & sans verser une seule goutte de sang, toute la partie méridionnale du pays de Yen, il n'y avoit dans l'histoire aucun exemple de conquêtes aussi rapides : ils ajoutèrent qu'il devoit se borner à une campagne aussi brillante, parce qu'ils savoient de bonne part que les Tartares assembloient leur nombreuse cavalerie au nord de Yeou-tchéou, & que de vouloir pousser plus avant, c'étoit s'exposer à perdre toute la gloire qu'il s'étoit acquise. L'empereur, fâché de les voir dans ces sentimens, détacha cependant Lieou-tchong-tsin, qui se rendit maître de Kou-ngan (4) : ce prince s'avança lui-même jusqu'à la rivière de Ngan-yang-choui, sur laquelle il ordonna de construire un pont, & d'où il revint le même jour passer la

(1) Yong-hien de Ho-kien-fou, à cent vingt *ly* au nord-est de Pao-ting-fou.

(2) Partie méridionale du Pé-tché-li

(3) Pé-king.

(4) Kou-ngan-hien de Pé-king.

nuit à Oua-kiao : s'étant trouvé mal cette même nuit, sans pouvoir prendre aucun repos, cet accident dérangea ses projets, & lui fit abandonner le dessein de porter plus loin ses armes.

A la première nouvelle que l'empereur venoit les attaquer, les Tartares *Leao* envoyèrent dire au prince de Han d'assembler ses troupes & de faire diversion de son côté; mais au moment qu'il alloit se mettre en marche, il apprit que l'empereur s'en retournoit, ce qui l'empêcha d'entrer en campagne.

Avant que de partir pour Ta-léang, Chi-tsong eut la satisfaction d'apprendre que Sun-yng-yeou, un de ses généraux, avoit forcé Y-tchéou (1) & fait prisonnier Li-tsaï-kin, qui en étoit gouverneur pour les *Leao*. L'empereur, ayant fait mettre ses troupes sous les armes au milieu du marché, fit couper la tête à ce gouverneur; après quoi il changea les noms de Oua-kiao en celui de Hiong-tchéou, & de Y-tsin-koan en celui de Pa-tchéou : il détacha Li-tchong-tsin, avec ordre d'aller, par Tou-men (2), contre le prince des *Han* du nord, laissant Han-ling-koen pour la garde de Pa-tchéou, & Tchin-sé-jang pour celle de Hiong-tchéou; ensuite il reprit le chemin de la cour. Li-tchong-tsin battit les *Pé-han* à Pé-tching. Chi-tsong ne mit en tout que soixante jours à cette expédition.

A son arrivée à Ta-léang, Tchong-mou, envoyé du prince de Tang, lui présenta le tribut auquel son maître s'étoit soumis. L'empereur accueillit l'envoyé, & lui demanda si dans le pays du Kiang-nan il y avoit des ouvriers qui sussent fabriquer des armes, & si son maître faisoit mettre en état ses places. Tchong-mou, embarrassé de la question, & persuadé que l'em-

(1) Y-tchéou de Pao-ting-fou du Pé-tché-li.

(2) A dix *ly* à l'ouest de Hoei-lou-hien de Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tchéou.* 959. *Chi-tsong.*

pereur ne la lui faisoit que pour le sonder & savoir si le prince ne prenoit pas des précautions contre lui, répondit que son maître étant son sujet, il ne pouvoit avoir des pensées contraires à la soumission qu'il lui devoit : « Ce n'est point ce » que je veux dire, reprit l'empereur ; nous étions autrefois » ennemis, maintenant je le regarde, comme ne faisant avec » moi qu'une même famille : je pense à garantir ses états & » les miens des malheurs à venir ; ni lui ni moi ne sommes » pas immortels, & nous ignorons le terme de nos jours : ainsi, » quand vous serez de retour auprès de votre maître, dites-lui, » de ma part, qu'il fortifie bien la ville où il demeure ; qu'il » fasse provision d'armes & de vivres ; qu'il pourvoie à la » sûreté des places les plus importantes de ses états, en y fai- » sant passer de bonnes garnisons ; enfin, qu'il cherche tous les » moyens de mettre ses successeurs & sa famille à l'abri des » revers qui pourroient leur être funestes ». Le prince de Tang ne se fit pas réitérer cet ordre : aussi-tôt que son envoyé le lui eut intimé, il fit travailler à réparer les fortifications de Kin-ling, & il augmenta les garnisons des autres places ; enfin il pourvut à tout ce qu'il jugea nécessaire pour remplir les intentions de l'empereur.

Cependant la maladie de CHI-TSONG continuoit toujours, & les remèdes ne lui procuroient aucun soulagement : la cour & principalement les grands, étoient dans les plus vives allarmes, d'autant plus qu'il n'avoit désigné aucun de ses enfans pour lui succéder. Les grands, & sur-tout les ministres, l'avoient souvent pressé de donner le titre de princes à ses fils : « La plupart » des enfans des grands, leur répondit-il, n'ont point encore » participé à mes bienfaits, dois-je faire passer mes enfans » avant eux » ? Cependant, comme il se sentoit baisser tous les

jours,

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
959.
Chi-tsong.

jours, & sur les instances des grands, il nomma Kouo-tsong-hiun, son fils, âgé de sept ans, prince de Léang & son successeur à l'empire. Après cette première disposition, il pourvut aux emplois importans; il nomma Ouang-pou & Fan-tché présidens du conseil-privé, Oueï-gin-pou premier ministre, Ou-yen-tsou assesseur du conseil-privé, & Han-tong commandant des gardes-du-corps: il donna à Tchao-kouang-yn un emploi considérable dans le palais. Sentant approcher sa fin, il fit entrer ces grands officiers, & leur dit qu'il avoit oublié de récompenser Ouang-tchou, un des ses anciens serviteurs, qui lui avoit toujours montré beaucoup de zèle & d'attachement. Il leur ordonna, s'il ne relevoit pas de cette maladie, de le mettre au nombre des ministres d'état. Ces mandarins étant sortis, Fan-tché dit aux autres que Ouang-tchou étoit un ivrogne, & il leur demanda s'ils souffriroient qu'un pareil homme fût ministre. Tous lui donnèrent leur parole de l'exclure & de taire l'ordre qu'ils en avoient reçu. Ce même jour, l'empereur mourut âgé de trente-neuf ans, la sixième année de son règne.

Tout le temps que Chi-tsong fut gouverneur de province, il se comporta avec une réserve extrême, & ne paroissoit point ce qu'il étoit; mais lorsqu'il fut sur le trône, il montra tant de sagesse & de bravoure, qu'il gagna bientôt le cœur & l'estime de ses sujets. La discipline qu'il faisoit observer à ses soldats, étoit sévère, mais fondée sur la raison, de manière que personne n'osoit aller contre ses ordres. Ce prince, d'un courage sans égal, se montroit par-tout le premier dans les siéges ou dans les batailles, & quoiqu'il vît pleuvoir des grêles de flèches autour de lui, & ses soldats tomber morts à ses côtés, jamais on n'apperçut aucune altération sur son visage. Dans les conseils, son avis étoit toujours le meilleur & le plus expéditif; quoi-

De l'Ere Chrétienne.
Heou-tchéou.
959.
Chi-tsong.

que les moyens qu'il proposoit fussent les premiers qui dussent se présenter à l'esprit, néanmoins ils ne s'offroient point à la pensée des membres de son conseil ; lui seul, d'un coup-d'œil rapide, parcouroit les inconvéniens & les avantages d'une entreprise, & il saisissoit admirablement le point de la question, ayant l'art d'y ramener ceux qu'il consultoit. D'une attention extrême dans le gouvernement, rien ne lui échappoit sur la conduite des mandarins, & l'on eût dit qu'un esprit familier lui rendoit compte de tout ce qui se passoit. Dans ses momens de loisir, il faisoit venir quelque lettré pour lui faire la lecture des meilleurs ouvrages, dont il marquoit lui-même les endroits frappans. Ennemi de la frivolité, les choses rares & précieuses, auxquelles, à cause de ces seules qualités, on attache ordinairement du prix, ne le touchoient que foiblement. Il disoit communément, que lorsqu'il s'agissoit de récompenser une belle action, il ne falloit pas songer au plaisir qu'on avoit en le faisant, & que quand il étoit question de punir un crime, on ne devoit pas écouter les mouvemens de sa colère : ainsi, lorsque les grands commettoient quelque faute, il les en réprimandoit sévèrement, & leur pardonnoit néanmoins lorsqu'ils reconnoissoient leur tort. Comme il récompensoit libéralement lorsqu'on l'avoit mérité, & qu'il le faisoit avec équité, sans acception des personnes, tout le monde étoit de la plus grande circonspection & évitoit de manquer à son devoir : aussi y avoit-il peu de ses sujets qui n'eussent eu part à ses bienfaits. Cette conduite le rendit heureux dans toutes ses entreprises, dont il sortit toujours victorieux.

Cependant, dans les commencemens de son règne, il fut un peu trop sévère, sur-tout à l'égard des officiers de guerre

ou de lettres : si quelqu'un d'entre eux se trouvoit en faute, il lui infligeoit les châtimens les plus rigoureux, en disant pour raison, qu'étant mieux instruits, leurs fautes étoient plus graves que celles du peuple, qui péchoit le plus souvent par ignorance. Sur la fin de sa vie, il s'étoit un peu relâché de cette sévérité, & il n'y eut personne qui ne le pleurât amèrement.

KONG-TI.

Le prince de Léang, Kouo-tsong-hiun, son fils, fut d'abord reconnu pour son successeur, & prit possession du trône ; il disposa même de plusieurs emplois, que les ministres remplirent sous son nom, sans la moindre opposition ; mais comme ce prince étoit trop jeune & incapable de gouverner par lui-même, plusieurs mécontens, envieux des postes de ceux qui tenoient le gouvernail de l'état, pensèrent à se donner un autre maître, sous lequel ils espéroient faire fortune & s'avancer : leur faction devint bientôt si puissante, par la grande réputation de celui qu'ils choisirent pour leur chef, que l'empire passa tout à coup sous d'autres loix, & qu'on vit s'élever une nouvelle dynastie.

Dès que le jeune empereur fut assis sur le trône, les ministres, qui s'étoient emparé des rênes du gouvernement, travaillèrent à éloigner Tchao-kouang-yn, dont le mérite, la réputation & les exploits éclatans, leur faisoient ombrage ; ils l'envoyèrent à Song-tchéou, autrement Koué-té (1), en qualité de gouverneur. Teou-y fut aussi chargé de la commission d'aller notifier au prince de Tang la mort de l'empereur & l'avéne-

(1) Koué-té-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne. *Heou-tcheou.* 959. *Kong-ti.*

ment du prince de Léang au trône. Lorſque Teou-y arriva à la cour de Tang, il tomboit beaucoup de neige ; le prince lui propoſa de recevoir l'ordre, dont il étoit porteur, dans une galerie qui régnoit le long de la ſalle du palais, plutôt que dans la cour, ſuivant la coutume, à cauſe de l'incommodité du temps. Teou-y lui répondit qu'il ne conſentiroit jamais à changer les cérémonies uſitées en pareille occaſion ; mais que s'il craignoit de mouiller ſes habits, il conſentoit de remettre la cérémonie à un autre jour. Le prince, confus, deſcendit auſſitôt dans la cour, & reçut à deux genoux, avec les battemens de tête ordinaires, l'ordre que Teou-y lui portoit.

Le roi des Tartares, apprenant la mort de l'empereur Chi-tſong, envoya ſon propre oncle au prince de Tang, pour le ſolliciter à ſe joindre à lui contre le prince de *Tchéou*, leur ennemi commun ; mais King-han-ju, mandarin de Taï-tchéou, arrêta cet envoyé & le fit mourir. Depuis ce temps-là, les Tartares *Leao* n'eurent plus de communication avec les princes de Tang, d'autant plus que la dynaſtie des T*chéou* poſtérieurs finit, & que l'empire paſſa dans la famille de Tchao-kouang-yn, fondateur de la grande dynaſtie impériale des *Song.*

Fin du Tome ſeptième.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Imprimeur du Grand-Conſeil du Roi, & du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques.

